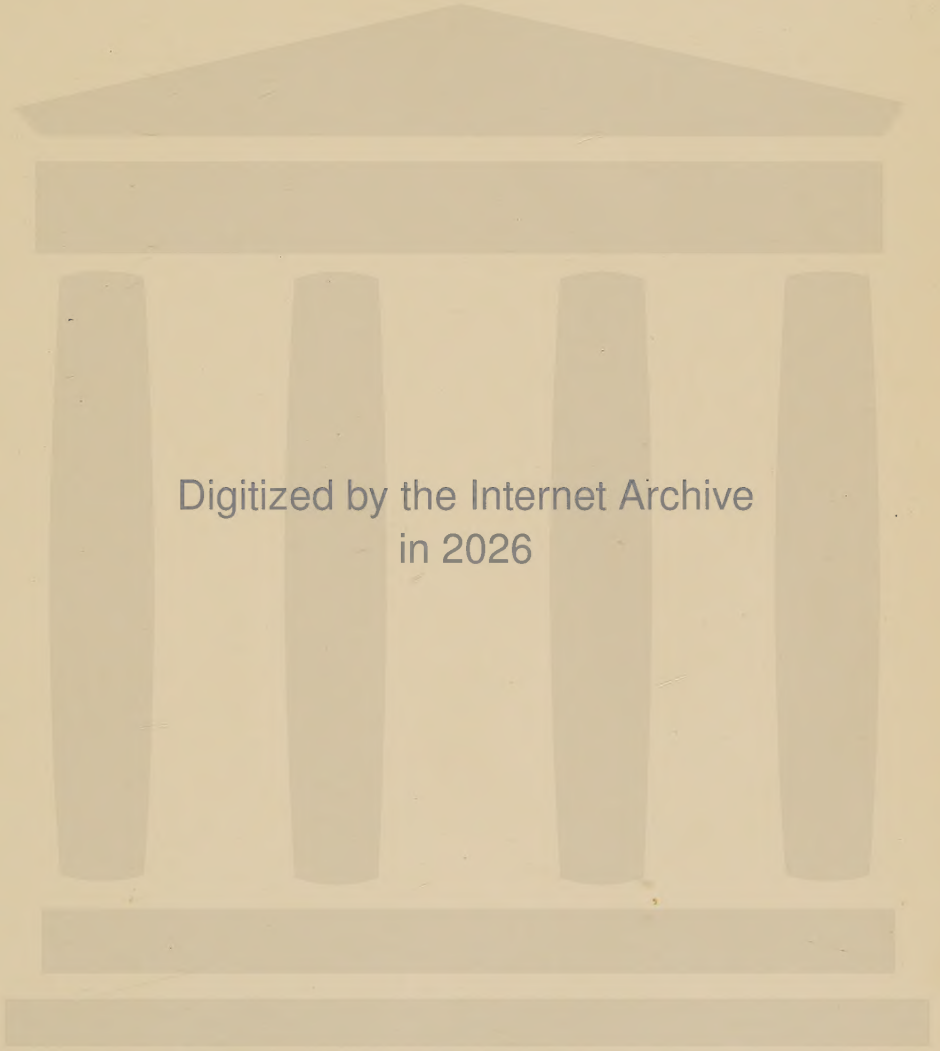
UNIVERSITY OF ARIZONA
39001003907279


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/fromontjeuneetri0000alph_t3o5

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

FROMONT JEUNE
ET
RISLER AINÉ

* 1874 *

ÉTUDES ET PAYSAGES
ROBERT HELMONT

LIBRAIRIE DE FRANCE

PARIS

ALPHONSE
DAUDET

FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ

—

ÉTUDES ET PAYSAGES
ROBERT HELMONT

LIBRAIRIE
DE
FRANCE
PARIS

60 francs

FROMONT JEUNE

ET

RISLER AINÉ

MŒURS PARISIENNES

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

FROMONT JEUNE
ET
RISLER AINÉ

MŒURS PARISIENNES

* 1874 *

OUVRAGE COURONNÉ
PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS
DE
JEAN SERRIÈRE

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110
—
1929

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

1907
V.5

HISTOIRE
DE MES LIVRES

FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ

La première idée de Fromont jeune *me vint pendant une répétition générale de l'*Arlésienne *au théâtre du Vaudeville. Dans un magnifique décor de Camargue que les herses de gaz faisaient scintiller jusqu'à la toile de fond, la pastorale déroulait ses scènes lentes et rythmées qu'accompagnait, avec des refrains de vieux noëls et de marches antiques, la musique charmante de Bizet. En face de cette féerie passionnée qui me charmait, moi Méridional, mais que je devinais un peu trop locale, trop simple d'action, je me disais que les Parisiens se lasseraient bientôt de m'entendre parler des cigales, des filles d'Arles, du mistral et de mon moulin, qu'il était temps de les intéresser à une œuvre plus près d'eux, de leur vie de tous les jours, s'agitant dans leur atmosphère ; et comme j'habitais alors le Marais, j'eus l'idée toute naturelle de placer mon drame au milieu de l'activité ouvrière de ce quartier de commerce. L'association me tenta ; fils d'industriel, je connaissais les tiraillements de cette collaboration commerciale, où des intérêts pareils accouplent pour une besogne de tous les instants, et quelquefois pendant des années, des êtres si divers de tempérament, d'éducation. Je savais les jalousies de ménage à ménage, l'âpre rivalité des femmes en qui les castes subsistent et luttent mieux encore que chez l'homme, et toutes les taquineries de l'habitation commune. A Nîmes, à Lyon, à Paris, j'avais dix modèles pour un, tous dans ma famille, et je me mis à penser à cette pièce dont le pivot d'action devait être l'honneur de la signature, de la raison sociale. Malheureusement, il faut de la passion*

quand même au théâtre. L'adultère y ramène tout à ses mensonges, à ses émotions, à ses dangers ; et c'est ainsi que l'intérêt de mon étude s'est trouvé amoindri, déplacé, concentré sur Sidonie et ses aventures, quand l'association devait en être le motif principal ; mais je compte bien y revenir quelque jour.

*L'*Arlésienne, *comme on sait, ne réussit pas. Il était insensé de croire qu'en plein boulevard, à cette coquette encoignure de la Chaussée-d'Antin, sur le passage des modes, des caprices, du tourbillon chatoyant et changeant du Tout-Paris, on s'intéresserait à ce drame d'amour se passant dans une cour de ferme, une plaine de Camargue, embaumant les greniers pleins et les lavandes fleuries. Ce fut une chute resplendissante dans la plus jolie musique du monde, en costumes de soie et de velours, au milieu de décors d'opéra-comique. Je sortis de là découragé, écœuré, ayant encore dans les oreilles les rires niais causés par des scènes d'émotion, et, sans me défendre dans les journaux où chacun attaquait ce théâtre dénué de surprises, cette peinture en trois tableaux de mœurs et d'aventures dont j'étais seul à connaître l'absolue vérité, je résolus de ne plus faire de pièces, entassant l'un sur l'autre les comptes-rendus hostiles, comme un rempart à ma volonté.* Fromont *préparé, médité, presque à point, me parut pouvoir se transformer en roman. J'aurais dû alors changer l'armature de l'intrigue, rétablir l'ordre et la gradation des sentiments ; mais rien n'est difficile comme ce bouleversement d'un travail où les morceaux se tiennent, s'assemblent, se complètent en mosaïque ; rien n'est cruel comme cet avortement volontaire de nos conceptions quand l'esprit les a longtemps portées, douloureuses et vivantes. Et les éléments du drame — j'entends toujours le drame tel que je l'avais compris, et non comme il fut joué plus tard, — m'ayant servi pour le roman, voilà comme il se fait que la fable dans* Fromont jeune *est un peu convenue et romanesque avec des types et des milieux strictement vrais, copiés d'après nature.*

D'après nature !

Je n'eus jamais d'autre méthode de travail. Comme les peintres conservent avec soin des albums de croquis où des silhouettes, des attitudes, un raccourci, un mouvement de bras ont été notés sur le vif, je collectionne depuis trente ans une multitude de petits cahiers sur lesquels les remarques, les pensées n'ont parfois qu'une ligne serrée, de quoi se rappeler un geste, une intonation, développés, agrandis plus tard pour l'harmonie de l'œuvre importante. A Paris, en voyage, à la campagne, ces carnets se sont noircis sans y penser, sans penser même au travail futur qui s'amassait là ; des

noms propres s'y rencontrent que quelquefois je n'ai pu changer, trouvant aux noms une physionomie, l'empreinte ressemblante des gens qui les portent. Après certains de mes livres on a crié au scandale, on a parlé de romans à clefs*; on a même publié les clefs, avec des listes de personnages célèbres, sans réfléchir que, dans mes autres ouvrages, des figures vraies avaient posé aussi, mais inconnues, mais perdues dans la foule où personne n'aurait songé à les chercher.*

N'est-ce pas la vraie façon d'écrire le roman, c'est-à-dire l'histoire de gens qui n'auront jamais d'histoire ? Tous les personnages de Fromont *ont vécu ou vivent encore. Avec le vieux Gardinois, j'ai fait de la peine à quelqu'un que j'aime de cœur, mais je n'ai pu supprimer ce type de vieillard égoïste et terrible, de parvenu implacable qui, parfois, sur la terrasse de son parc, enveloppant de son regard avide les grands bâtiments de la ferme et du château, les bois, les cascades, disait à ses enfants assemblés : « Ce qui me console de mourir, c'est qu'après moi, aucun de vous ne sera assez riche pour conserver tout cela.» Le caissier Planus s'appelait Schérer. Je l'ai connu dans une maison de banque de la rue de Londres, remuant la tête devant sa caisse pleine, murmurant de son accent tudesque avec une douceur tragi-comique : « Fui, fui, te l'archent, peaucoup t'archent, mais chai bas gonvianze.» Sidonie existe, elle aussi, et l'intérieur médiocre de ses parents, et la petite boîte à diamants de la mère Chèbe dans un coin de la commode Empire, seul luxe pendant longtemps du pauvre ménage Chèbe. Seulement la vraie Sidonie n'était pas si noire que je l'ai faite. Intrigante, ambitieuse, étourdie de sa nouvelle fortune, ivre de plaisirs et de toilettes extravagantes, mais incapable de l'adultère à domicile, imaginé surtout en vue des scènes à effet. Madame Gardinois fait encore reluire ses bagues avec la même conscience, là-bas, en province ; mais elle ne lira jamais ce livre, elle ne lit pas, ses doigts sont trop occupés. Risler est un souvenir d'enfance. Ce grand blond, dessinateur de fabrique, travaillait chez mon père. D'Alsacien, je l'ai naturalisé Suisse pour ne pas mêler à mon livre le patriotisme sentimental, la tirade aux applaudissements faciles. Enfin Delobelle a vécu près de moi, et dix fois il m'a répété : « Je n'ai pas le droit de renoncer au théâtre. » En lui, pour le compléter jusqu'au type, j'ai résumé tout ce que je savais sur les comédiens, leurs manies, leur difficulté à reprendre pied dans l'existence en sortant de scène, à garder une individualité sous tant de changeantes défroques. J'ai là, parmi d'anciennes notes feuilletées pour écrire ceci, une « Bénédiction de la mer », racontée par un acteur, qui est bien la chose la plus extra-*

ordinaire du monde. Je ne la transcris pas, désespérant de pouvoir rendre les roulements d'yeux et de voix, l'attendrissement de trois-quarts, le halètement, la pose tremblée des grandes émotions qui accompagnaient ce singulier récit, entendu au foyer de l'ancien Vaudeville. Et voici encore, sur un cahier de croquis, l'étonnante attitude d'un autre Delobelle devant sa maison brûlée par les Prussiens, traduisant un sentiment de regret bien naturel par la facticité de gestes la plus comique ; car c'est la spécialité de cette race qui fait son étude d'interpréter la vie, de tout comprendre à faux et de garder dans les yeux l'optique convenue, sans ombre, des planches. Delobelle était donc bien campé en mon esprit, mais je ne l'avais pas encore complété par la famille, quand j'assistai, vers cette époque, à l'enterrement de la fille d'un grand comédien ; je vis là, dans une cour de la rue de Bondy, le monde théâtral au grand complet, et tout ce que j'ai noté plus tard à la mort de la petite Désirée, les entrées typiques des invités, le jeu de pompes de leurs poignées de mains, variées selon les habitudes de leurs rôles, la larme écrasée au coin de l'œil et regardée au bout du gant. Tout de suite l'idée me vint de donner une fille à Delobelle, et je voulais la faire, cette enfant, ayant hérité un brin de l'extravagance paternelle, transformé l'exaspération artistique en doux sentimentalisme de femme et d'infirme. En raison même de cette infirmité, et comme contraste, je lui donnai un métier de luxe, de fantaisie. J'en fis d'abord une habilleuse de poupées, pour que cette humble, cette disgraciée pût contenter au moins ses goûts de délicatesse et d'élégance, vêtir ses rêves, à défaut d'elle-même, de rognures de soie et de galon doré. Le métier était bien de ce Marais bruissant et bourdonnant dont les maisons noires, à cinq étages, les vieux hôtels écussonnés abritent le plaisir en préparation de Paris, laissent traîner dans la poussière de leurs mansardes et de leurs escaliers à ferrures des parcelles d'or fin et de bois précieux. Entrez dans ces allées étroites, gravissez ces escaliers tristes ; par les portes entr'ouvertes sur chaque palier, vous apercevrez sous la lampe à schiste, autour d'un maigre feu, des femmes, des enfants qui travaillent. Un peu de laiton, un peu de colle, du papier doré, du velours, et c'est assez, malgré la misère et le froid, pour fabriquer du bout des doigts, presque sans outils, par l'adresse et l'ingéniosité seules, ces menus objets « jolis et bien faits », comme disent en vous les offrant les camelots : pierrots, danseurs, papillons qui battent des ailes, merveilles de quatre sous, joujoux de pauvres fabriqués par des pauvres, en qui se marque le goût si fin, si bon enfant, de cet étonnant peuple parisien.

En racontant mon livre tout haut, comme c'est ma manie alors que

je le construis intérieurement, je parlai un jour à André Gill, le dessinateur-peintre qui était de tout point un artiste, de cette petite Delobelle, telle que j'étais en train de l'écrire ; il m'avertit que dans un roman de Dickens que je ne connaissais pas, l'Ami commun, *se trouvait exactement la même affabulation d'une jeune fille infirme, habilleuse de poupées, rendue avec cette tendresse profonde des humbles, cette féerie de la rue du grand romancier anglais. Ce fut une occasion de me rappeler combien de fois on m'avait comparé à Dickens, même en un temps lointain où je ne l'avais pas lu, bien avant qu'un ami, au retour d'un voyage en Angleterre, ne m'eût appris la sympathie de David Copperfield pour le Petit Chose. Un auteur qui écrit selon ses yeux et sa conscience n'a rien à répondre à cela, sinon qu'il y a certaines parentés d'esprit dont on n'est pas soi-même responsable, et que le jour de la grande fabrication des hommes et des romanciers, la nature, par distraction, a bien pu mêler les pâtes. Je me sens au cœur l'amour de Dickens pour les disgraciés et les pauvres, les enfances mêlées aux misères des grandes villes ; j'ai eu comme lui une entrée de vie navrante, l'obligation de gagner mon pain avant seize ans ; c'est là, j'imagine, notre plus grande ressemblance. Malgré tout, je fus désespéré de cette conversation avec Gill, et, renonçant à mon habilleuse, j'essayai de trouver à la petite Delobelle un autre métier. Mais ces choses ne s'inventent point ; et comment trouver une profession aussi poétiquement chimérique que celle d'habilleuse de poupées, permettant ce que j'avais voulu faire : la grâce exquise dans la misère, le rêve souriant sous les toits noirs, les doigts donnant un corps aux envolées du désir. Ah ! j'en fouillai des maisons sombres, cette année-là, j'en grimpai des escaliers froids à rampe de corde, cherchant mon milieu idéal dans le nombre infini des petits métiers. Je désespérais, à la fin ; mais mon entêtement devait trouver sa récompense. Un jour, rue du Temple, sur un cartouche de cuir bouilli, dans un de ces cadres où, pour la commodité des chalands, sont inscrites et affichées toutes les industries d'une maison, je lus ces lettres d'or fané qui m'éblouirent :*

OISEAUX ET MOUCHES
POUR
MODES

Cette habitude de raconter mes livres dont je parlais plus haut, est chez moi un procédé de travail. Tout en expliquant mon œuvre aux autres,

j'élucide ainsi mon sujet, je m'en pénètre, j'essaie sur l'auditeur les passages qui porteront, et le discours m'amène des surprises, des trouvailles que je retiens grâce à une excellente mémoire. Malheur au visiteur qui m'interrompt dans ma fièvre de création. Je continue impitoyablement devant lui, parlant au lieu d'écrire, rattachant tant bien que mal, pour qu'elles lui soient intelligibles, les différentes parties de mon roman, et malgré l'ennui, la distraction visible des regards qui essayent de fuir une improvisation abondante, je bâtis mon chapitre, je le développe en paroles. A Paris, dans mon cabinet de travail, à la campagne, dans mes promenades à travers champs ou en bateau, j'ai fatigué ainsi bien des camarades qui ne se doutaient guère de leur collaboration muette. Mais c'est ma femme qui a le plus supporté ces redites du travail parlé, du sujet tourné et retourné vingt fois de suite : « Que penserais-tu de faire mourir Sidonie ?... Si je laissais vivre Risler ?... Que doit dire Delobelle ou Frantz ou Claire en telle circonstance ? » Cela du matin au soir, à toutes les minutes, au repas en voiture, en allant au théâtre, en revenant de soirée, pendant ces longues courses de fiacre qui traversent le silence et le sommeil de Paris. Ah ! pauvres femmes d'artistes ! Il est vrai que la mienne est tellement artiste elle-même, elle a pris une telle part à tout ce que j'ai écrit ! Pas une page qu'elle n'ait revue, retouchée, où elle n'ait jeté un peu de sa belle poudre azur et or. Et si modeste, si simple, si peu femme de lettres. J'avais exprimé un jour tout cela, et le témoignage d'une tendre collaboration infatigable, dans la dédicace du Nabab *; ma femme n'a pas permis que cette dédicace parût, et je l'ai conservée seulement sur une dizaine d'exemplaires d'amis, très rares maintenant, que je recommande aux amateurs.*

On connaît mon procédé de travail. Toutes mes notes prises, les chapitres en ordre et séparés, les personnages bien vivants, debout dans mon esprit, je commence à écrire vivement, à la grosse. Je jette les idées et les événements sans me donner le temps d'une rédaction complète ni même correcte, parce que le sujet me presse, me déborde, et les détails, et les caractères. Cette page noircie, je la passe à mon collaborateur, je la revois encore à mon tour, enfin je recopie, avec quelle joie! Une joie d'écolier qui a fini sa tâche, retouchant encore certaines phrases, complétant, affinant : c'est la meilleure période du travail. Fromont fut fait ainsi dans un des plus vieux hôtels du Marais où mon cabinet, aux vastes fenêtres claires, donnait sur les verdures, les treillages noircis du jardin. Mais au delà de cette zone de calme et de pépiements d'oiseaux, c'était la vie ouvrière des faubourgs, la fumée droite des usines, le roulement des camions,

et j'entends encore sur le pavé d'une cour voisine les cahots d'une petite brouette de commerce qui, au moment des étrennes, trimballait des tambours d'enfants jusque dans la nuit de sept heures du soir. Rien de sain, de montant comme de travailler dans l'atmosphère même de son sujet, le milieu où l'on sent se mouvoir ses personnages. La rentrée, la sortie des ateliers, les cloches des fabriques, passaient sur mes pages à heures fixes. Pas le moindre effort pour trouver la couleur, l'atmosphère ambiante ; j'en étais envahi. Tout le quartier m'aidait, m'enlevait, travaillait pour moi. Aux deux bouts de l'immense pièce, ma table longue, le petit bureau de ma femme, et courant, passant la copie de l'un à l'autre, mon fils aîné, carabin maintenant, alors un bambin aux épaisses boucles blondes tombant sur son petit tablier noir pour l'encre de ses premiers bâtons. *Un des meilleurs souvenirs de ma vie d'écrivain.*

Parfois pourtant j'avais besoin d'un détail plus lointain, d'une note prise à un endroit spécial ; alors toute la famille se mettait en route pour aller chercher l'impression. Le dîner de Risler et de Sigismond après la ruine, je l'ai fait avec ma femme et mon enfant au Palais-Royal, à l'heure de la musique, quand les chaises de paille en cercle, les attitudes lasses des gens qui écoutent jusqu'à l'égouttement du jet d'eau dans la poussière d'une chaude journée finissante, dégagent une mélancolie toute particulière : le vide, la province du Paris d'été. Je m'en sentis imprégné ; et tout à mon sujet, vivement ému tout à coup par cette banale musique militaire, je me la figurais accompagnant en sourdine la triste conversation de mes deux bonnes gens. La mort de Risler nécessita encore une plus longue expédition ; j'avais dans la mémoire la petite maison de l'éditeur Poulet-Malassis, là-bas, vers les fortifications, et j'y avais installé Planus en face des pentes vertes à fleurs jaunes, froissées, pelées par les promeneurs du dimanche. Il fallait revoir le pays, suivre la piste de Risler du seuil de la maison à la voûte noire où il devait se pendre, proche cette caserne d'où l'on découvre Paris comme on le voit des banlieues, en masse enfumée et serrée de coupoles, d'aiguilles et de toits, avec des perspectives d'un port immense dont les cheminées seraient les mâts. Dès lors je tenais tous les cadres à mes chapitres. Je n'avais plus qu'à écrire, et dans ces conditions, le drame imagé pour ainsi dire, illustré par mes souvenirs et mes promenades, le travail était à demi fait.

Fromont jeune et Risler aîné *parut en feuilletons au* Bien Public, *et pendant sa publication, je sentis pour la première fois autour de mon œuvre*

l'intérêt sérieux de la foule. Claire et Désirée avaient des amis, on me reprochait la mort de Risler, des lettres intercédaient pour la petite boiteuse. La vie n'a rien de meilleur que ce lever de la popularité, cette première communication du lecteur avec l'auteur.

Le livre était pour l'éditeur Charpentier, installant alors quai du Louvre, dans un gai logis plein de soleil, ce charmant et amical intérieur, devenu un véritable rendez-vous de lettres. C'est en sortant de chez lui, après une soirée d'arrière-saison, vers le mois de mai, que j'eus devant la Seine moirée de réverbères, parmi les alignements de fleurs du marché du lendemain, la vision très nette de la mort de Désirée Delobelle.

Le succès en librairie m'étonna beaucoup. Accepté jusque-là dans un petit groupe artistique, je n'avais jamais songé à la grande publicité, et je me rappelle mon heureuse surprise à l'annonce d'une seconde édition quand, quelques jours après l'apparition de mon livre, je venais en tremblant m'informer de sa fortune.

Bientôt les tirages se succédèrent, puis ce furent des demandes de traduction pour l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Suède, le Danemark ; l'Angleterre y vint aussi, mais tardivement. C'est le pays où j'ai été le plus lent à pénétrer, avec un goût des choses intimes qui, là mieux qu'ailleurs, semblait-il, aurait dû plaire.

Un détail pour finir.

Nous avions en ce temps chez Gustave Flaubert des réunions du dimanche qui ont fait peu à peu, d'une petit groupe d'écrivains unis dans le respect et la passion des lettres, un groupe de vrais amis. C'était rue Murillo, dans une suite de petites pièces donnant sur les massifs soignés, les fausses ruines du parc Monceau. Là dedans un silence d'hôtel particulier ouvert sur un parc, et une liberté de causerie artistique qui m'a procuré de fines jouissances. Toujours entre nous quatre, quelquefois cinq, quand Tourguéneff n'avait pas la goutte, un dîner qui s'appelait crânement « le dîner des auteurs sifflés » nous réunissait chaque mois, où l'on maudissait l'indifférence des temps pour la littérature, l'effarement du public à toute révélation nouvelle. Le fait est qu'aucun de nous n'avait la fortune de lui plaire, à ce terrible public.

Flaubert subissait la mélancolie des succès passés, savourés jusqu'à la lie, jusqu'aux reproches de la critique et de la foule vous rejetant toujours à votre premier livre, faisant de Madame Bovary *un obstacle glorieux à* Salammbô, *à l'*Éducation sentimentale. *Goncourt semblait las, écœuré*

d'un grand effort dont profiterait toute une nouvelle génération de romanciers et qui le laisserait, du moins le pensait-il, lui, l'instigateur, presque inconnu. Brusquement je me trouvai le seul de tous qui sentît venir à lui la vogue à plusieurs mille d'exemplaires, et j'en était gêné, presque honteux, vis-à-vis d'écrivains de cette valeur. Chaque dimanche, quand j'arrivais, on m'interrogeait : « Et les éditions ?... A combien en êtes-vous ? » Chaque fois, il fallait avouer de nouveaux tirages ; vraiment je ne savais plus où me mettre, moi et mon succès. « Nous ne nous vendrons jamais, nous autres, » disait Zola sans envie, mais avec un peu de tristesse.

Il y a douze ans de cela. Aujourd'hui ses romans se débitent à cent éditions ; ceux de Goncourt sont dans toutes les mains, et je souris quand me revient cette note navrée, résignée : « Nous ne nous vendrons jamais, nous autres ! »

Aux deux poètes

JULES ET LÉONIDE ALLARD

Témoignage de mon affection

et

de mon respect filial.

A. D.

LIVRE PREMIER

I

UNE NOCE CHEZ VÉFOUR

— Madame Chèbe!

— Mon garçon...

— Je suis content...

C'était bien la vingtième fois de la journée que le brave Risler disait qu'il était content, et toujours du même air attendri et paisible, avec la même voix lente, sourde, profonde, cette voix qu'étreint l'émotion et qui n'ose pas parler trop haut de peur de se briser tout à coup dans les larmes.

Pour rien au monde, Risler n'aurait voulu pleurer en ce moment, — voyez-vous ce marié s'attendrissant en plein repas de noces! — Pourtant il en avait bien envie. Son bonheur l'étouffait, le tenait par la gorge, empêchait les mots de sortir. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de murmurer de temps en temps avec un petit tremblement de lèvres : « Je suis content... Je suis content... »

Il avait de quoi l'être en effet.

Depuis le matin, le pauvre homme se croyait emporté par un de ces rêves magnifiques dont on craint de se réveiller subitement, les

yeux éblouis ; mais son rêve, à lui, ne semblait jamais devoir finir. Cela avait commencé à cinq heures du matin, et à dix heures du soir, dix heures très précises à l'horloge de Véfour, cela durait encore...

Que de choses dans cette journée, et comme les moindres détails lui restaient présents!

Il se voyait au petit jour, arpentant sa chambre de vieux garçon dans une joie mêlée d'impatience, la barbe déjà faite, l'habit passé, deux paires de gants blancs en poche... Maintenant voici les voitures de gala, et dans la première là-bas — celle qui a des chevaux blancs, des guides blanches, une doublure de damas jaune — la parure de la mariée s'apercevant comme un nuage... Puis l'entrée à l'église, deux par deux, toujours le petit nuage blanc en tête, flottant, léger, éblouissant... L'orgue, le suisse, le sermon du curé, les cierges éclairant des bijoux, des toilettes de printemps... et cette poussée de monde à la sacristie, le petit nuage blanc, perdu, noyé, entouré, embrassé, pendant que le marié distribue des poignées de mains à tout le haut commerce parisien venu là pour lui faire honneur... Et le grand coup d'orgue de la fin, plus solennel à cause de la porte de l'église large ouverte qui fait participer la rue entière à la cérémonie de famille, les sons passant le porche en même temps que le cortège, les exclamations du quartier, une brunisseuse en grand tablier de lustrine disant tout haut : « Le marié n'est pas beau, mais la mariée est crânement gentille... » C'est cela qui vous rend fier quand on est le marié...

Ensuite le déjeuner à la fabrique, dans un atelier orné de tentures et de fleurs, la promenade au bois, une concession faite à la belle-mère, madame Chèbe, qui, en sa qualité de petite bourgeoise parisienne, n'aurait pas cru sa fille mariée sans un tour de lac ni une visite à la cascade... Puis la rentrée pour le dîner, pendant que les lumières s'allumaient sur le boulevard, où les gens se retournaient pour voir passer la noce, une vraie noce cossue, menée au train de ses chevaux de louage jusqu'à l'escalier de Véfour.

Il en était là de son rêve.

A cette heure, engourdi de fatigue et de bien-être, le bon Risler regardait vaguement cette immense table de quatre-vingts couverts, terminée aux deux bouts par un fer à cheval, surmontée de visages souriants et connus, où il lui semblait voir son bonheur reflété dans tous les yeux. On arrivait à la fin du dîner. La houle des conversations particulières flottait tout autour de la table. Il y avait des profils tournés

l'un vers l'autre, des manches d'habit noir derrière des corbeilles d'asclépias, une mine rieuse d'enfant au-dessus d'une glace aux fruits, et le dessert au niveau des visages entourait toute la nappe de gaieté, de couleurs, de lumières.

Oh! oui, Risler était content.

A part son frère Frantz, tous ceux qu'il aimait se trouvaient là. D'abord, en face de lui, Sidonie, hier la petite Sidonie, aujourd'hui sa femme. Pour dîner, elle avait quitté son voile ; elle était sortie de son nuage. A présent, de la robe de soie toute blanche et unie, montait un joli visage d'un blanc plus mat et plus doux, et la couronne de cheveux — au-dessous de l'autre couronne si correctement tressée — vous avait des révoltes de vie, des reflets de petites plumes ne demandant qu'à s'envoler. Mais les maris ne voient pas ces choses-là.

Après Sidonie et Frantz, ce que Risler aimait le plus au monde, c'était madame Georges Fromont, celle qu'il appelait « madame Chorche », la femme de son associé, la fille de défunt Fromont, son ancien patron et son dieu. Il l'avait mise près de lui, et dans sa façon de lui parler on sentait de la tendresse et de la déférence. C'était une toute jeune femme, à peu près du même âge que Sidonie, mais d'une beauté plus correcte, plus tranquille. Elle causait peu, dépaysée dans ce monde mêlé, s'efforçant pourtant d'y paraître aimable.

De l'autre côté de Risler se tenait madame Chèbe, la mère de la mariée, qui rayonnait, éclatait dans sa robe de satin vert luisante comme un bouclier. Depuis le matin, toutes les pensées de la bonne femme étaient aussi brillantes que cette robe de teinte emblématique. A tout moment elle se disait à elle-même : « Ma fille épouse Fromont jeune et Risler aîné de la rue des Vieilles-Haudriettes!... » Car, dans son esprit, ce n'était pas Risler aîné seul que sa fille épousait, c'était toute l'enseigne de la maison, cette raison sociale fameuse dans le commerce de Paris ; et chaque fois qu'elle constatait cet événement glorieux, madame Chèbe se tenait encore plus droite, tendant la soie du bouclier à la faire craquer.

Quel contraste avec l'attitude de M. Chèbe, placé quelques chaises plus loin! En ménage, généralement, les mêmes causes produisent des effets tout à fait différents. Ce petit homme au grand front d'utopiste, poli, bosselé et vide comme une boule de jardin, avait l'air aussi furieux que sa femme était rayonnante. Cela ne le changeait pas, du reste, car M. Chèbe rageait tout le long de l'année. Ce soir-là,

pourtant, il n'avait pas sa mine piteuse et fanée d'habitude, ni ce large paletot flottant dont les poches ressortaient gonflées par des échantillons d'huile, de vin, de truffes, de vinaigre, selon qu'il plaçait l'une ou l'autre de ces marchandises. Son habit noir, magnifique et neuf, faisait pendant à la robe verte ; mais malheureusement ses pensées étaient de la couleur de son habit... Pourquoi ne l'avait-on pas mis près de la mariée, comme c'était son droit?... Pourquoi avait-on donné sa place à Fromont jeune?... Et le vieux Gardinois, le grand-père des Fromont, qu'est-ce qu'il faisait près de Sidonie?... Ah! voilà! Tout aux Fromont et rien aux Chèbe... Et ces gens-là s'étonnent qu'on fasse des révolutions!...

Heureusement que, pour épancher sa bile, l'enragé petit homme avait près de lui son ami Delobelle; vieux comédien en retrait d'emploi, qui l'écoutait avec sa physionomie placide et majestueuse des grands jours. On a beau être éloigné du théâtre depuis quinze ans par la mauvaise volonté des directeurs, on trouve encore, quand il faut, des attitudes scéniques appropriées aux événements. C'est ainsi que ce soir-là, Delobelle avait sa tête des jours de noces, mine demi-sérieuse, demi-souriante, condescendante aux petites gens, à la fois aisée et solennelle. On eût dit qu'il assistait, en vue de toute une salle de spectacle, à un festin de premier acte autour de mets en carton, et il avait d'autant plus l'air de jouer un rôle, ce fantastique Delobelle, que comptant bien qu'on utiliserait son talent dans la soirée, mentalement, depuis qu'on était à table, il repassait les plus beaux morceaux de son répertoire, ce qui donnait à sa figure une expression vague, factice, détachée, cet air faussement attentif du comédien en scène, feignant d'écouter ce qu'on lui dit, mais ne pensant tout le temps qu'à sa réplique.

Chose singulière, la mariée, elle aussi, avait un peu de cette expression. Sur ce jeune et joli visage, que le bonheur animait sans l'épanouir, une préoccupation secrète apparaissait ; et, par moment, comme si elle s'était parlé à elle-même, le frétillement d'un sourire passait au coin de sa lèvre.

C'est avec ce petit sourire qu'elle répondait aux plaisanteries un peu gaillardes du grand-père Gardinois, assis à sa droite :

— Cette Sidonie, tout de même!... disait le bonhomme en riant... Quand je pense qu'il n'y a pas deux mois elle parlait d'entrer dans un couvent... On les connaît leurs couvents à ces fillettes!... C'est

comme on dit chez nous : *le couvent de Saint-Joseph, quatre sabots sous le lit!...*

Et tout le monde autour de la table riait de confiance aux farces campagnardes de ce vieux paysan berrichon, à qui une fortune colossale tenait lieu, dans la vie, de cœur, d'instruction, de bonté, mais non d'esprit ; car il en avait, le finaud, et plus que tous ces bourgeois ensemble. Parmi les gens très rares qui lui inspiraient quelques sympathies, cette petite Chèbe, qu'il avait connue toute gamine, lui plaisait tout particulièrement ; et elle, de son côté, trop récemment riche pour ne pas vénérer la fortune, parlait à son voisin de droite avec une nuance très marquée de respect et de coquetterie.

Pour celui de gauche, au contraire, Georges Fromont, l'associé de son mari, elle se montrait pleine de réserve. Leur conversation se bornait à des politesses de table, et même il y avait entre eux comme une affectation d'indifférence.

Tout à coup il se fit parmi les convives ce petit frémissement qui annonce qu'on va se lever, un bruit de soie, de chaises, le dernier mot des conversations, l'achèvement des rires, et dans ce demi-silence, madame Chèbe, devenue communicative, disait très haut à un cousin de province en extase devant le maintien réservé et si tranquille de la nouvelle mariée, debout en ce moment au bras de M. Gardinois :

— Voyez-vous, cousin, cette enfant-là... Personne n'a jamais pu savoir ce qu'elle pensait.

Alors tout le monde se leva et on passa dans le grand salon.

Pendant que les invités du bal arrivaient en foule se mêler aux invités du dîner, que l'orchestre s'accordait, que les valseurs à lorgnon faisaient la roue devant les toilettes blanches des petites demoiselles impatientes, le marié, intimidé par tout ce monde, s'était réfugié avec son ami Planus — Sigismond Planus, caissier de la maison Fromont depuis trente ans — dans cette petite galerie ornée de fleurs, tapissée d'un papier de bosquet à feuillage grimpant qui fait comme un fond de verdure aux salons dorés de Véfour. Là du moins ils étaient seuls, ils pouvaient causer.

— Sigismond, mon vieux... je suis content...

Et Sigismond aussi était content ; mais Risler ne lui laissait pas le temps de le dire. Maintenant qu'il n'avait plus peur de pleurer devant le monde, toute la joie de son cœur débordait.

— Pense donc, mon ami!... C'est si extraordinaire qu'une jeune

fille comme elle ait bien voulu de moi. Car enfin, je ne suis pas beau. Je n'avais pas besoin que cette effrontée de ce matin me le dise pour le savoir. Puis j'ai quarante-deux ans... Elle qui est si mignonne!... Il y en avait tant d'autres qu'elle pouvait choisir, des plus jeunes, des plus huppés, sans parler de mon pauvre Frantz, qui l'aimait tant... Eh bien! non, c'est son vieux Risler qu'elle a voulu... Et cela s'est fait si drôlement... Depuis longtemps je la voyais triste, toute changée. Je pensais bien qu'il y avait quelque chagrin d'amour là-dessous... Avec la mère, nous cherchions, nous nous creusions la tête pour savoir qui ça pouvait être... Voilà qu'un matin madame Chèbe entre dans ma chambre et me dit en pleurant : « C'est vous qu'elle aime, mon pauvre ami!... » Et c'était moi... c'était moi... Hein? qui se serait jamais douté d'une chose pareille? Et dire que dans la même année j'ai eu ces deux grandes fortunes... Associé de la maison Fromont et marié à Sidonie... Oh!...

A ce moment, sur une mesure de valse tournoyante et traînante, un couple de valseurs entra en tourbillonnant dans le petit salon. C'était la mariée et l'associé de Risler, Georges Fromont. Aussi jeunes, aussi élégants l'un que l'autre, ils causaient à mi-voix, enfermant leurs paroles dans les cercles étroits de la valse.

— Vous mentez... disait Sidonie un peu pâle, toujours avec son petit sourire.

Et l'autre, plus pâle qu'elle, répondait :

— Je ne mens pas. C'est mon oncle qui a voulu ce mariage. Il allait mourir... vous étiez partie... Je n'ai pas osé dire non...

De loin, Risler les admirait :

— Comme elle est jolie! comme ils dansent bien!...

Mais en l'apercevant, les valseurs se séparèrent, et Sidonie vint à lui vivement :

— Comment! vous voilà? Qu'est-ce que vous faites?... On vous cherche partout. Pourquoi n'êtes-vous pas là-bas?...

Tout en parlant, d'un joli mouvement de femme impatiente, elle lui refaisait son nœud de cravate. Cela ravissait Risler, qui souriait à Sigismond du coin de l'œil, trop heureux de sentir dans son cou le frôlement de cette petite main gantée pour s'apercevoir qu'elle frémissait de tous ses doigts fins.

— Prenez-moi le bras, lui dit-elle, et ils rentrèrent ensemble dans les salons. La longue robe à traîne blanche faisait paraître encore plus

gauche l'habit noir mal coupé, mal porté ; mais un habit ne se refait pas comme un nœud de cravate ; il fallait bien le prendre tel qu'il était... Pendant qu'ils saluaient, en passant, tous ces gens empressés à leur sourire, Sidonie eut un moment de fierté, de vanité satisfaite. Malheureusement cela ne dura pas. Il y avait dans un coin du salon une jeune et jolie femme que personne n'invitait et qui regardait les danses d'un œil calme, éclairé par toute la joie de la première maternité. Dès qu'il l'aperçut, Risler alla droit à elle et obligea Sidonie à s'asseoir à son côté. Inutile de dire que c'était madame « Chorche ». A quelle autre aurait-il parlé avec cette tendresse respectueuse ? Dans quelle autre main que la sienne aurait-il pu mettre la main de sa petite Sidonie en disant : « Vous l'aimerez bien, n'est-ce pas ? Vous êtes si bonne... Elle a tant besoin de vos conseils, de votre science du monde... »

— Mais, mon bon Risler, répondait madame Georges, Sidonie et moi nous sommes d'anciennes amies... Nous avons toutes raisons pour nous aimer encore...

Et son regard tranquille et franc cherchait, sans y parvenir, à rencontrer celui de l'ancienne amie...

Avec sa parfaite ignorance des femmes et l'habitude qu'il avait de traiter Sidonie comme une enfant, Risler continua du même ton :

— Prends modèle sur elle, vois-tu, petite... Il n'y en a pas deux au monde comme madame Chorche... C'est tout le cœur de son pauvre père... Une vraie Fromont !...

Sidonie, les yeux baissés, s'inclinait sans rien répondre, avec un frisson imperceptible qui courait du bout de sa bottine de satin au dernier brin d'oranger de sa couronne. Mais le brave Risler ne voyait rien. L'émotion, le bal, la musique, toutes ces fleurs, toutes ces lumières... Il était ivre, il était fou. Cette atmosphère de bonheur incomparable qui l'entourait, il croyait que tous les autres la respiraient comme lui. Il ne sentait pas les rivalités, les petites haines qui se croisaient au-dessus de tous ces fronts parés.

Il ne voyait pas Delobelle accoudé à la cheminée, las de son attitude éternelle, une main dans le gilet, le chapeau sur la hanche, pendant que les heures s'écoulaient sans que personne songeât à utiliser ses talents. Il ne voyait pas M. Chèbe, qui se morfondait sombrement entre deux portes, plus furieux que jamais contre les Fromont... Oh ! ces Fromont !... Quelle place ils tenaient à cette noce...

Ils étaient là tous avec leurs femmes, leurs enfants, leurs amis, les amis de leurs amis... On aurait dit le mariage de l'un d'eux... Qui parlait des Risler ou des Chèbe ?... On ne l'avait pas même présenté, lui, le père !... Et ce qui redoublait la fureur du petit homme, c'était l'attitude de madame Chèbe souriant maternellement à tout le monde dans sa robe à reflets de scarabée.

D'ailleurs il se trouvait là comme à presque toutes les noces deux courants bien distincts qui se frôlaient sans se confondre. L'un des deux fit bientôt place à l'autre. Ces Fromont qui irritaient tant M. Chèbe et qui formaient l'aristocratie du bal, le président de la chambre de commerce, le syndic des avoués, un fameux chocolatier député au Corps législatif, le vieux millionnaire Gardinois, tous se retirèrent un peu après minuit. Derrière eux, Georges Fromont et sa femme remontèrent dans leur coupé. Il ne resta plus que le côté Risler et Chèbe, et aussitôt la fête, changeant d'aspect, devint plus bruyante.

L'illustre Delobelle, fatigué de voir qu'on ne lui demandait rien, s'était décidé à se demander quelque chose à soi-même, et commençait d'une voix retentissante comme un gong le monologue de Ruy-Blas : « Bon appétit, messieurs !... » pendant qu'on se pressait au buffet devant les chocolats et les verres de punch. De petites toilettes économiques s'étalaient sur les banquettes, heureuses de faire enfin leur effet, et çà et là des petits jeunes gens de boutique, dévorés de gandinerie, s'amusaient à risquer un quadrille. Depuis longtemps la mariée voulait partir. Enfin elle disparut avec Risler et madame Chèbe. Quant à M. Chèbe, qui avait recouvré toute son importance, impossible de l'emmener. Il fallait quelqu'un pour faire les honneurs, que diantre !... Et je vous réponds que le petit homme s'en chargeait ! Il était rouge, allumé, fringant, turbulent, presque séditieux. D'en bas on l'entendait causer politique avec le maître-d'hôtel de Véfour et tenir des propos d'une hardiesse...

...Par les rues désertes, la voiture de noces dont le cocher alourdi tenait les brides blanches un peu lâches, roulait lourdement vers le Marais.

Madame Chèbe parlait beaucoup, énumérant toutes les splendeurs de ce jour mémorable, s'extasiant surtout sur le dîner dont la carte banale avait été pour elle la plus haute expression du luxe. Sidonie rêvait dans l'ombre de la voiture, et Risler assis en face d'elle, s'il ne disait plus : « Je suis content... » le pensait en lui-même de tout son

cœur. Une fois il essaya de prendre une petite main blanche qui s'appuyait contre la glace relevée, mais elle se retira bien vite, et il restait là sans bouger, perdu dans une adoration muette.

On traversa les Halles, la rue de Rambuteau pleine de voitures de maraîchers ; puis, vers le bout de la rue des Francs-Bourgeois, on tourna le coin des Archives pour entrer dans la rue de Braque. Là ils s'arrêtèrent une première fois, et madame Chèbe descendit devant sa porte, trop étroite pour la splendide robe de soie verte qui s'engloutit dans l'allée avec des froissements de révolte et un murmure de tous ses volants... Quelques minutes après, un grand portail massif de la rue des Vieilles-Haudriettes, portant dans son écusson d'ancien hôtel, au-dessous d'armoiries à demi disparues, une enseigne en lettres bleues : « PAPIERS PEINTS, » s'ouvrait à deux battants pour laisser passer la voiture de gala.

Cette fois la mariée, immobile et comme endormie, sembla se réveiller subitement, et si toutes les lumières n'avaient pas été éteintes dans les immenses bâtiments, ateliers ou magasins, alignés sur la cour, Risler aurait pu voir un sourire de triomphe éclairer tout à coup ce joli visage énigmatique. Les roues adoucissaient leur bruit sur le sable fin d'un jardin, et bientôt s'arrêtaient devant le perron d'un petit hôtel à deux étages. C'était là qu'habitait le jeune ménage des Fromont, et Risler aîné avec sa femme allait s'installer au-dessus d'eux. L'habitation avait grand air. Ici le commerce riche se vengeait de la rue noire, du quartier perdu. Il y avait un tapis dans l'escalier jusque chez eux, des fleurs dans leur antichambre, partout des blancheurs de marbres, des reflets de glaces et de cuivres polis.

Pendant que Risler promenait sa joie par toutes les pièces de l'appartement neuf, Sidonie resta seule dans sa chambre. A la lueur de la petite lampe bleue suspendue au plafond, elle jeta d'abord un coup d'œil à la glace qui la reflétait de la tête aux pieds, à tout ce luxe jeune, si nouveau pour elle ; puis, au lieu de se coucher, elle ouvrit la fenêtre et resta immobile appuyée au balcon.

La nuit était claire et tiède. Elle voyait distinctement la fabrique tout entière, ses innombrables fenêtres sans persiennes, ses vitres luisantes et hautes, sa longue cheminée se perdant dans la profondeur du ciel, et plus près ce petit jardin luxueux adossé au vieux mur de l'ancien hôtel. Tout autour, des toits tristes et pauvres, des rues noires, noires... Soudain elle tressaillit. Là-bas, dans la plus sombre, dans la

plus laide de toutes ces mansardes qui se serraient, s'appuyaient les unes aux autres comme trop lourdes de misères, une fenêtre au cinquième étage s'ouvrait toute grande, pleine de nuit. Elle la reconnut tout de suite. C'était la fenêtre du palier sur lequel habitaient ses parents.

La fenêtre du carré!...

Que de choses ce nom seul lui rappelait. Que d'heures, que de jours elle avait passés là, penchée à ce rebord humide sans appui ni balcon, à regarder du côté de la fabrique. Encore en ce moment elle croyait voir là-haut la mine chiffonnée de la petite Chèbe, et dans l'encadrement de cette croisée de pauvre, toute sa vie d'enfant, sa triste jeunesse de fille de Paris se déroulaient devant ses yeux.

II

HISTOIRE DE LA PETITE CHÈBE

TROIS MÉNAGES SUR UN PALIER

A Paris, pour les ménages pauvres à l'étroit dans leurs appartements trop petits, le palier commun est comme une pièce de plus, un agrandissement du logis. C'est par là que l'été un peu d'air arrive du dehors, là que les femmes causent, que les enfants jouent.

Quand la petite Chèbe faisait trop de train à la maison, sa mère lui disait : « Tiens ! tu m'ennuies... va jouer sur le carré. » Et l'enfant y courait bien vite.

Ce palier, au dernier étage d'une ancienne maison où l'on n'avait pas ménagé l'espace, formait comme un grand couloir, haut de plafond, protégé du côté de l'escalier par la rampe en fer forgé, éclairé par une large fenêtre d'où l'on voyait des toits, des cours, d'autres fenêtres, et plus loin le jardin de l'usine Fromont apparaissant comme un coin vert dans l'intervalle des vieux murs gigantesques.

Tout cela n'avait rien de bien gai, mais l'enfant se plaisait là beaucoup mieux que chez elle. Leur intérieur était si triste, surtout quand il pleuvait et que Ferdinand ne sortait pas.

Cerveau toujours fumant d'idées nouvelles, qui par malheur n'aboutissaient jamais, Ferdinand Chèbe était un de ces bourgeois paresseux et à projets comme il y en a tant à Paris. Sa femme, qu'il avait d'abord éblouie, s'était vite aperçue de sa nullité et avait fini par supporter patiemment et du même air ses rêves de fortune continuels et les déconvenues qui suivaient immédiatement.

Des quatre-vingt mille francs de dot apportés par elle et gaspillés par lui dans des entreprises ridicules, il ne leur restait qu'une petite rente qui les posait encore vis-à-vis des voisins, comme le cachemire de madame Chèbe, sauvé de tous les naufrages, ses dentelles de noces, et deux boutons en brillants, très petits, très modestes, que Sidonie suppliait parfois sa mère de lui montrer au fond du tiroir de commode, dans un antique écrin de velours blanc, où le nom du bijoutier s'effaçait en lettres dorées vieilles de trente ans. C'était là l'unique luxe de ce pauvre logis de rentiers.

Longtemps, bien longtemps, M. Chèbe avait cherché une place qui lui permît de mettre quelque chose au bout de leurs petites rentes. Mais cette place, il ne la cherchait que dans ce qu'il appelait le *commerce debout*, sa santé s'opposant à toute occupation assise.

Il paraît, en effet, qu'aux premiers temps de son mariage, alors qu'il était dans les grandes affaires et qu'il avait à lui un cheval et un tilbury pour les courses de la maison, le petit homme avait fait un jour une chute de voiture considérable. Cette chute, dont il parlait à tout propos, servait d'excuse à sa paresse.

On ne restait pas cinq minutes avec M. Chèbe sans qu'il vous dit d'un ton confidentiel :

« Vous connaissez l'accident arrivé au duc d'Orléans ?... »

Et il ajoutait en tapant sur son petit crâne déplumé :

« Le pareil m'est arrivé dans ma jeunesse. »

Depuis cette fameuse chute, tout travail de bureau lui donnait des éblouissements, et il s'était vu fatalement relégué dans le *commerce debout*. C'est ainsi qu'il avait été tour à tour courtier en vins, en librairie, en truffes, en horlogerie, et bien d'autres choses encore. Malheureusement, il se lassait, ne trouvait jamais sa position suffisante pour un ancien commerçant à tilbury, et, petit à petit, à force de juger toute occupation au-dessous de lui, il était devenu vieux, incapable, un véritable oisif prenant le goût de la flâne, un badaud.

On a beaucoup reproché aux artistes leurs bizarreries, leurs caprices

de nature, cette horreur du convenu qui les jette dans des sentiers à côté ; mais qui dira jamais toutes les fantaisies ridicules, toutes les excentricités niaises dont un bourgeois inoccupé peut arriver à combler le vide de sa vie ? M. Chèbe se faisait certaines lois de sorties, de promenades. Tout le temps qu'on construisit le boulevard Sébastopol, il allait voir deux fois par jour si « ça avançait ».

Personne ne connaissait mieux que lui les magasins en renom, les spécialités ; et bien souvent madame Chèbe, impatientée de voir aux vitres la tête niaise de son mari pendant qu'elle reprisait activement le linge de la maison, se débarrassait de lui en l'envoyant là-bas... « Tu sais bien là-bas, au coin de la rue Chose, où l'on vend de si bonnes brioches... Ça nous fera un dessert pour dîner. »

Et le mari s'en allait, prenait le boulevard, flânait aux boutiques, attendait l'omnibus, passait la moitié de la journée dehors pour deux brioches de trois sous qu'il rapportait triomphalement en s'épongeant le front.

M. Chèbe adorait l'été, les dimanches, les grandes courses à pied dans la poussière de Clamart ou de Romainville, le train des fêtes, de la foule. Il était de ceux qui allaient contempler toute une semaine avant le 15 août les lampions noirs, les ifs, les échafaudages. Et sa femme ne s'en plaignait pas. Au moins elle n'avait plus là cet éternel geigneur rôdant des journées entières autour de sa chaise avec des projets d'entreprises gigantesques, des combinaisons ratées d'avance, des retours sur le passé, la rage de ne pas gagner d'argent.

Elle non plus, n'en gagnait pas, la pauvre femme ; mais elle savait si bien l'épargner, sa merveilleuse économie suppléait tellement à tout, que jamais la misère, voisine de cette grande gêne, n'était parvenue à entrer dans ces trois chambres toujours propres, à détruire les effets soigneusement reprisés, les vieux meubles cachés sous leurs housses.

En face de la porte des Chèbe, dont le bouton de cuivre luisait bourgeoisement sur le carré, il s'en ouvrait deux autres plus petites.

Sur la première, une carte de visite fixée par quatre clous, selon l'habitude des artistes industriels, portait le nom de « *Risler, dessinateur de fabrique* ». L'autre avait une petite plaque de cuir bouilli et cette suscription en lettres dorées :

Mmes DELOBELLE

OISEAUX ET MOUCHES POUR MODES

La porte des Delobelle était souvent ouverte et montrait une grande pièce carrelée où deux femmes, la mère et la fille, presque une enfant, aussi pâles, aussi fatiguées l'une que l'autre, travaillaient à un de ces mille petits métiers fantaisistes dont se compose ce qu'on appelle l'article de Paris.

C'était alors la mode d'orner les chapeaux, les robes de bal avec ces jolies bestioles de l'Amérique du Sud, aux couleurs de bijoux, aux reflets de pierres précieuses. Les dames Delobelle avaient cette spécialité.

Une maison de gros, à qui les envois arrivaient directement des Antilles, leur adressait, sans les ouvrir, de longues caisses légères, dont le couvercle en s'arrachant laissait monter une odeur fade, une poussière d'arsenic, où luisaient les mouches empilées, piquées d'avance, les oiseaux serrés les uns contre les autres, les ailes retenues par une bande de papier fin. Il fallait monter tout cela, faire trembler les mouches sur des fils de laiton, ébouriffer les plumes des colibris, les lustrer, réparer d'un fil de soie la brisure d'une patte de corail, mettre à la place des yeux éteints deux perles brillantes, rendre à l'insecte ou à l'oiseau son attitude de grâce et de vie.

La mère préparait l'ouvrage sous la direction de sa fille ; car Désirée, toute jeune encore, avait un goût exquis, des inventions de fée, et personne ne savait comme elle appliquer deux yeux de perles sur ces petites têtes d'oiseaux, déployer leurs ailes engourdies.

Boiteuse depuis l'enfance, par suite d'un accident qui n'avait nui en rien à la grâce de son visage régulier et fin, Désirée Delobelle devait à son immobilité presque forcée, à sa paresse continuelle de sortir, une certaine aristocratie de teint, des mains plus blanches. Toujours coquettement coiffée, elle passait ses journées au fond d'un grand fauteuil, devant sa table encombrée de gravures de modes, d'oiseaux de toutes les couleurs, trouvant dans l'élégance capricieuse et mondaine de son métier l'oubli de sa propre détresse et comme une revanche de sa vie disgraciée.

Elle songeait que toutes ces petites ailes allaient s'envoler de sa table immobile pour entreprendre de vrais voyages autour du monde parisien, étinceler dans les fêtes, sous les lustres ; et rien qu'à la façon dont elle plantait ses mouches et ses oiseaux, on aurait pu deviner la tournure de ses pensées. Dans les jours d'abattement, de tristesse, les becs effilés se tendaient en avant, les ailes s'ouvraient toutes grandes,

comme pour prendre un élan furieux loin, bien loin des logements au cinquième, des poêles de fonte, des privations, de la misère. D'autres fois, quand elle était contente, ses bestioles vous avaient un air enchanté de vivre, bien l'air crâne et mutin d'un petit caprice de mode...

Heureuse ou malheureuse, Désirée travaillait toujours avec la même ardeur. Depuis l'aube jusque bien avant dans la nuit, la table était chargée d'ouvrage. Au dernier rayon du jour, quand la cloche des fabriques sonnait tout autour dans les cours voisines, madame Delobelle allumait la lampe, et après un repas plus que léger on se remettait au travail.

Ces deux femmes infatigables avaient un but, une idée fixe qui les empêchait de sentir le poids des veilles forcées. C'était la gloire dramatique de l'illustre Delobelle.

Depuis qu'il avait quitté les théâtres de province pour venir jouer la comédie à Paris, Delobelle attendait qu'un directeur intelligent, ce directeur idéal et providentiel qui découvre les génies, vînt le chercher pour lui offrir un rôle à sa taille. Peut-être aurait-il pu, surtout au commencement, trouver un emploi médiocre dans un théâtre de troisième ordre, mais Delobelle ne voulait pas se galvauder.

Il aimait mieux attendre, lutter, comme il disait!... Et voici de quelle façon il entendait la lutte.

Le matin dans sa chambre, souvent même dans son lit, il repassait des rôles de son ancien répertoire ; et les dames Delobelle frissonnaient en entendant résonner derrière la cloison des tirades d'*Antony* ou du *Médecin des enfants*, déclamées par une voix ronflante, qui se mêlait aux mille bruits de métiers de la grande ruche parisienne. Puis, après le déjeuner, le comédien sortait jusqu'à la nuit, allait faire « son boulevard, » c'est-à-dire se promener à tout petits pas entre le Château-d'Eau et la Madeleine, le cure-dent au coin de la bouche, le chapeau un peu incliné, toujours ganté, brossé, reluisant.

Cette question de la tenue avait pour lui beaucoup d'importance. C'était une de ses plus grandes chances de réussite, l'appât pour le directeur, — ce fameux directeur intelligent, — à qui l'idée ne serait jamais venue d'engager un homme râpé, mal mis.

Aussi les dames Delobelle veillaient soigneusement à ce que rien ne lui manquât ; et vous pensez s'il en fallait des oiseaux et des mouches pour arriver à nipper un gaillard de cette carrure! Le comédien trouvait cela très naturel.

Dans sa pensée, les efforts, les privations de sa femme et de sa fille ne s'adressaient pas à lui positivement, mais à ce génie mystérieux et inconnu dont il se considérait en quelque sorte comme le dépositaire.

Entre le ménage Chèbe et le ménage Delobelle il y avait une certaine analogie de position. Seulement chez les Delobelle c'était moins triste. Les autres sentaient leur vie de petits rentiers rivée autour d'eux, sans horizon, toujours pareille ; tandis que dans la famille du comédien, l'espoir et l'illusion ouvraient partout des vues superbes.

Les Chèbe étaient comme des gens logés dans une impasse. Les Delobelle habitaient une petite rue sale, noire, sans jour ni air, mais où devait passer prochainement un grand boulevard. Puis madame Chèbe ne croyait plus à son mari, tandis que par la vertu de ce seul mot magique «l'art!» sa voisine n'avait jamais douté du sien.

Et cependant depuis des années et des années, M. Delobelle prenait inutilement le vermouth avec des agents dramatiques, l'absinthe avec des chefs de claque, le bitter avec des vaudevillistes, des dramaturges, le fameux machin auteur de plusieurs grandes machines. Les engagements ne venaient toujours pas. Si bien que, sans jouer une fois la comédie, le pauvre homme avait glissé des jeunes premiers aux grands premiers rôles, puis aux financiers, puis aux pères nobles, puis aux ganaches...

Il s'y tenait!

A deux ou trois reprises, on lui avait procuré le moyen de gagner sa vie en essayant de le placer comme gérant d'un cercle ou d'un café, surveillant dans de grands magasins, aux *Phares de la Bastille*, au *Colosse de Rhodes*. Il suffisait pour cela d'avoir de bonnes manières, Delobelle n'en manquait pas, grands dieux!... Ce qui n'empêche pas qu'à toutes les propositions qu'on lui faisait, le grand homme opposait un refus héroïque.

— Je n'ai pas le droit de renoncer au théâtre!... disait-il.

Dans la bouche de ce pauvre diable, qui n'avait pas mis les pieds sur les planches depuis des années, c'était irrésistiblement comique. Mais on n'avait plus envie de rire quand on voyait sa femme et sa fille avaler nuit et jour de la poussière d'arsenic et qu'on les entendait répéter énergiquement en cassant leurs aiguilles sur le laiton des petits oiseaux :

— Non! non! M. Delobelle n'a pas le droit de renoncer au théâtre.

Heureux homme, à qui ses yeux à fleur de tête, toujours souriant d'un air de condescendance, son habitude de régner dans les drames avaient fait pour toute la vie cette position exceptionnelle d'un roi-enfant gâté et admiré! Lorsqu'il sortait de chez lui, les boutiquiers de la rue des Francs-Bourgeois, avec cette prédilection des Parisiens pour tout ce qui touche au théâtre, le saluaient respectueusement. Il était toujours si bien mis! Et puis si bon, si complaisant... Quand on pense que tous les samedis soirs, lui, Ruy-Blas, Antony, Raphaël des *Filles de marbre*, Andrès des *Pirates de la Savane*, s'en allait, un carton de modiste sous le bras, rapporter l'ouvrage de ses femmes dans une maison de fleurs de la rue Saint-Denis...

Eh bien! même en s'acquittant d'une commission pareille, ce diantre d'homme avait tant de noblesse, de dignité naturelle, que la demoiselle chargée de vérifier le compte Delobelle était très embarrassée pour remettre à un gentleman aussi irréprochable la petite semaine laborieusement gagnée.

Ces soirs-là, par exemple, le comédien ne rentrait pas dîner chez lui. Ces dames étaient prévenues. Il rencontrait toujours sur le boulevard un vieux camarade, un déveinard comme lui, — il y en a tant dans ce sacré métier, — à qui il payait le restaurant, le café... Puis, très fidèlement, et on lui en savait gré, il rapportait le reste de l'argent à la maison, quelquefois un bouquet à sa femme, un petit cadeau pour Désirée, un rien, une bêtise. Que voulez-vous ? Ce sont là les habitudes du théâtre. On a si vite fait dans les mélodrames de jeter une poignée de louis par la fenêtre :

« Tiens! drôle, prends cette bourse et va dire à ta maîtresse que je l'attends. »

Aussi, malgré leur grand courage, et quoique leur métier fût assez lucratif, les dames Delobelle se trouvaient souvent gênées, surtout aux époques de morte-saison pour l'article de Paris.

Heureusement, le bon Risler était là, toujours prêt à obliger ses amis.

Guillaume Risler, le troisième locataire du carré, habitait avec son frère Frantz, plus jeune que lui d'une quinzaine d'années. Ces deux Suisses, grands, blonds, forts, colorés, apportaient dans l'air étouffé de la sombre maison ouvrière des mines de campagne et de santé. L'aîné était dessinateur à la fabrique Fromont et payait les mois de

collège de son frère, qui suivait les cours de Chaptal, en attendant d'entrer à l'Ecole centrale.

En arrivant à Paris, tout embarrassé de l'installation de son petit ménage, Guillaume avait trouvé dans le voisinage des dames Chèbe et Delobelle des conseils, des renseignements, une aide indispensable à ce garçon naïf, timide, un peu lourd, gêné par son accent et par son air étrangers. Au bout de quelque temps de voisinage et de services mutuels, les frères Risler faisaient partie des deux familles.

Aux jours de fête, leurs couverts étaient toujours mis dans l'un ou l'autre endroit, et c'était un grand contentement pour ces deux dépatriés de trouver en ces pauvres ménages, si modestes, si gênés qu'ils fussent, un coin de tendresse et de vie familiale. Les appointements du dessinateur, très habile dans son métier, lui permettaient de rendre service aux Delobelle au moment du terme, d'arriver chez les Chèbe en grand oncle, toujours chargé de surprises, de cadeaux, si bien que la petite, dès qu'elle l'apercevait, courait à ses poches, grimpait sur ses genoux.

Le dimanche, il emmenait tout le monde au théâtre ; et presque tous les soirs il allait avec M. Chèbe et Delobelle dans une brasserie de la rue Blondel où il les régalait de bière et de *prachtels* salés. La bière et le *prachtel*, c'était son vice.

Pour lui il n'avait pas de plus grand bonheur que d'être assis devant une chope entre ses deux amis et de les écouter causer, en ne se mêlant que par un gros rire ou un hochement de tête à leur conversation, en général un long débordement de plaintes contre la société.

Une timidité d'enfant, des germanismes de langage toujours conservés dans cette vie de travail absorbant, le gênaient beaucoup pour exprimer ses idées. En outre, ses amis lui imposaient. Ils avaient en face de lui l'immense supériorité de l'homme qui ne fait rien sur celui qui travaille ; et M. Chèbe, moins généreux que Delobelle, ne se gênait pas pour la lui faire sentir. Il le prenait de très haut, M. Chèbe! Pour lui, un homme travaillant comme Risler, dix heures par jour, était incapable, en sortant de là, d'exprimer une opinion intelligente. Quelquefois le dessinateur, arrivant harassé de la fabrique, se préparait à passer la nuit pour des travaux pressés. Il fallait voir l'air scandalisé de M. Chèbe.

— « Ce n'est pas à moi qu'on ferait faire un métier pareil! » disait-il en se rengorgeant ; et il ajoutait en regardant Risler bien en face avec

l'œil inquisiteur d'un médecin en visite : « Vous, quand vous aurez eu une bonne attaque... »

Delobelle n'était pas aussi féroce, mais il le prenait encore de plus haut :

Le cèdre ne voit pas une rose à sa base.

Delobelle ne voyait pas Risler à ses pieds.

Quand par hasard il daignait s'apercevoir de sa présence, le grand homme avait une certaine façon de se pencher vers lui pour l'écouter, de sourire à ses paroles comme à celles d'un enfant ; ou bien il s'amusait à l'éblouir avec des histoires d'actrices, lui donnait des leçons de tenue, des adresses de fournisseurs, ne comprenant pas qu'un homme qui gagnait tant d'argent fût toujours mis comme un pion d'école primaire. Le bon Risler, convaincu de son infériorité, essayait de se faire pardonner par une foule d'attentions, de petits soins, obligé à toutes les délicatesses, — n'est-ce pas ? — puisque c'était lui l'éternel bienfaiteur.

Entre ces trois ménages vivant sur le même carré, la petite Chèbe mettait le trait d'union de ses allées et venues perpétuelles.

A toute heure du jour, elle se glissait dans l'atelier des dames Delobelle, s'amusait de leur travail, regardait toutes ces bestioles, et déjà plus coquette que joueuse, si dans le voyage une mouche avait perdu une de ses ailes, un colibri son collier de duvet, elle essayait de se faire une parure de ces débris, de piquer cette note vive dans les frisons de ses cheveux fins. Désirée et sa mère riaient de la voir se hausser sur la pointe du pied jusqu'à la vieille glace ternie, avec des minauderies, des frétillements. Puis, quand elle avait assez de sa propre admiration, l'enfant, de toute la force de ses petits doigts, rouvrait la porte et, gravement, la tête droite, de peur de déranger sa coiffure, allait frapper chez les Risler.

Il n'y avait là dans la journée que Frantz l'écolier, penché sur ses livres de classe, faisant son devoir bien raisonnablement. Sidonie entrait ; adieu l'étude ! Il fallait tout quitter pour recevoir cette belle madame coiffée d'un colibri, censé une princesse qui viendrait lui rendre visite au collège Chaptal pour le demander en mariage au directeur.

C'était vraiment singulier de voir ce grand garçon, poussé trop vite, jouer avec cette fillette de huit ans, se rapetisser à ses caprices, l'adorer en lui cédant, tellement que plus tard, lorsqu'il en devint tout

à fait amoureux, personne n'aurait pu dire à quelle époque cela avait commencé.

Si choyée qu'elle fût dans ces deux intérieurs, il arrivait toujours un moment où la petite Chèbe se sauvait à la fenêtre du palier. C'est encore là qu'elle trouvait sa plus grande distraction, un horizon toujours ouvert, quelque chose comme une vision de l'avenir vers laquelle elle se penchait curieusement et sans frayeur, car les enfants n'ont pas de vertige.

Entre les toits d'ardoises inclinés l'un vers l'autre, le grand mur de la fabrique, les cimes des platanes du jardin, les ateliers vitrés lui apparaissaient comme une terre promise, le pays de ses rêves.

Cette maison Fromont était pour elle le dernier mot de la richesse.

La place qu'elle tenait dans tout ce coin du Marais, enveloppé à certaines heures de sa fumée et de son train d'usine, l'enthousiasme de Risler, ses récits fabuleux sur la fortune, la bonté, l'habileté de son patron, avaient éveillé cette curiosité d'enfant ; et ce qu'on pouvait voir des bâtiments d'habitation, les stores fins en bois découpé, le perron arrondi devant lequel se rangeaient des meubles de jardin, une grande volière de laiton blanc qui brillait au soleil, traversée de fils dorés, le coupé bleu attelé dans la cour, étaient autant d'objets pour sa constante admiration.

Elle connaissait toutes les habitudes de la maison : l'heure à laquelle on sonnait la cloche, la sortie des ouvriers, les samedis de paye qui tenaient la petite lampe du caissier allumée bien avant dans la soirée, et les longues après-midi du dimanche, les ateliers fermés, la cheminée éteinte, ce grand silence qui rapprochait d'elle les jeux de mademoiselle Claire, courant dans le jardin avec son cousin Georges. Par Risler, elle avait des détails.

« Montre-moi les fenêtres du salon, lui disait-elle... et la chambre de Claire ?.... »

Risler, enchanté de cette sympathie extraordinaire pour sa chère fabrique, expliquait de là-haut à l'enfant la disposition des bâtiments, lui indiquait les ateliers d'impression, de dorure, de fonçage, la salle de dessin où il travaillait, celle des machines à vapeur d'où montait cette immense cheminée qui noircissait tous les murs environnants de sa fumée active, et ne se doutait certes pas qu'une petite vie cachée sous un toit voisin mêlait ses pensées les plus intimes à son grand halètement de travailleuse infatigable.

Un jour enfin Sidonie pénétra dans ce paradis entrevu.

Madame Fromont, à qui Risler parlait souvent de la gentillesse, de l'intelligence de sa petite voisine, le pria de l'amener au bal d'enfants qu'elle préparait pour Noël. D'abord M. Chèbe répondit par un refus très sec. Déjà, dans ce temps-là, ces Fromont, dont Risler avait toujours le nom à la bouche, l'agaçaient, l'humiliaient par leur fortune. D'ailleurs il s'agissait d'un bal travesti, et M. Chèbe — qui ne vendait pas de papiers peints, lui! — n'avait pas les moyens d'habiller sa fille en sauteuse. Mais Risler insista, déclara qu'il se chargeait de tout, et sur-le-champ s'occupa de dessiner un costume.

Ce fut un soir mémorable.

Dans la chambre de madame Chèbe, encombrée d'étoffes, d'épingles, de menus objets de toilette, Désirée Delobelle présidait à l'attifement de Sidonie. La fillette, grandie par son jupon court en flanelle rouge rayée de noir, se tenait devant la glace droite, immobile, dans le rayonnement de sa parure. Elle était charmante. Le corsage à croisillons de velours, lacé sur la guimpe blanche, les longues tresses admirables de cheveux châtains s'échappant d'un chapeau de paille tressée, tous les détails un peu vulgaires de son costume de Suissesse étaient rehaussés par la physionomie intelligente de l'enfant et sa grâce maniérée à l'aise parmi les couleurs vives de cet accoutrement de théâtre.

Tout le voisinage accouru poussait des cris d'admiration. Pendant qu'on allait chercher Delobelle, la petite boiteuse arrangeait les plis de la jupe, les rubans des souliers, donnait un dernier coup d'œil à son ouvrage, sans quitter son aiguille, animée, elle aussi, la pauvre enfant, de l'ivresse troublante de cette fête où elle n'allait pas. Le grand homme arriva. Il fit répéter à Sidonie deux ou trois belles révérences qu'il lui avait apprises, la façon de marcher, de se poser, de sourire la bouche ouverte en rond, juste la place du petit doigt. C'était vraiment comique de voir la précision avec laquelle l'enfant manœuvrait.

— Elle a du sang de comédien dans les veines!... disait le vieil acteur enthousiasmé, et sans savoir pourquoi ce grand dadais de Frantz avait envie de pleurer...

Un an encore après cette heureuse soirée, on aurait pu demander à Sidonie quelles fleurs décoraient les antichambres, la couleur des meubles, l'air de danse que l'on jouait au moment de son entrée au bal, tant l'impression de son plaisir avait été profonde. Elle n'oublia

rien, ni les costumes qui tourbillonnaient autour d'elle, ni ces rires d'enfants, ni tous ces petits pas qui se pressaient sur les parquets glissants. Un moment, assise au bord d'un grand canapé de soie rouge, pendant qu'elle prenait sur le plateau tendu devant elle le premier sorbet de sa vie, elle songea tout à coup à l'escalier noir, au petit appartement sans air de ses parents, et cela lui fit l'effet d'un pays lointain, quitté pour toujours.

Du reste, elle fut trouvée ravissante, admirée et choyée de tous. Claire Fromont, une miniature de Cauchoise toute en dentelles, la présenta à son cousin Georges, un magnifique hussard qui se retournait à chaque pas pour voir l'effet de sa sabretache.

— Tu entends, Georges, c'est mon amie... Elle viendra jouer avec nous, le dimanche... Maman l'a permis.

Et dans l'expansion naïve d'une enfant heureuse, elle embrassait la petite Chèbe de tout son cœur.

Pourtant, il fallut partir... Longtemps encore, dans la rue noire où la neige fondait, dans l'escalier éteint, dans la chambre endormie où l'attendait sa mère, la lumière éclatante des salons brilla devant ses yeux éblouis.

Etait-ce beau?... t'es-tu bien amusée? lui demandait tout bas madame Chèbe en défaisant une à une les agrafes du brillant costume.

Et Sidonie, accablée de fatigue, s'endormait debout sans répondre, commençant un beau rêve qui devait durer toute sa jeunesse et lui coûter bien des larmes.

Claire Fromont tint parole. Sidonie vint jouer souvent dans le beau jardin sablé, et put voir de près les stores découpés, la volière à fils d'or. Elle connut tous les coins et les recoins de l'immense fabrique, fit de grandes parties de cache-cache derrière les tables d'impression, dans la solitude des après-midi de dimanche. Aux jours de fête, elle avait son couvert mis à la table des enfants.

Tout le monde l'aimait, sans qu'elle témoignât jamais beaucoup d'affection à personne. Tant qu'elle était au milieu de ce luxe, elle se sentait tendre, heureuse, comme embellie ; mais rentrée chez ses parents, quand elle voyait la fabrique à travers les vitres ternes de la fenêtre du palier, il y avait en elle un regret, une colère inexplicables.

Et pourtant, Claire Fromont la traitait bien en amie.

Quelquefois on l'emmenait au Bois, aux Tuileries, dans le fameux coupé bleu, ou bien à la campagne, passer toute une semaine au château

du grand-père Gardinois, à Savigny-sur-Orge. Grâce aux cadeaux de Risler, très fier des succès de sa petite, elle était toujours gentille, bien arrangée... Madame Chèbe s'en faisait un point d'honneur, et la jolie boiteuse était là pour mettre au service de sa petite amie des trésors de coquetterie inutilisée.

M. Chèbe, lui, toujours hostile aux Fromont, voyait d'un mauvais œil cette intimité croissante. La vraie raison, c'est qu'on ne l'invitait pas ; seulement, il en donnait d'autres et disait à sa femme :

— Tu ne vois donc pas que ta fille a le cœur gros quand elle revient de là-bas, qu'elle passe des heures à rêvasser à la fenêtre ?

Mais la pauvre madame Chèbe, si malheureuse depuis son mariage, en était devenue imprévoyante. Elle prétendait qu'il faut jouir du présent par crainte de l'avenir, saisir le bonheur quand il passe, puisque souvent on n'a dans sa vie pour soutien et consolation que le souvenir d'une heureuse enfance.

Pour une fois, il se trouva que M. Chèbe eut raison.

III

HISTOIRE DE LA PETITE CHÈBE

LES PERLES FAUSSES

Après deux ou trois ans d'intimité, de jeux en commun, années pendant lesquelles Sidonie prit l'habitude du luxe et les façons gracieuses des enfants riches, l'amitié fut rompue subitement.

Depuis longtemps déjà le cousin Georges, à qui M. Fromont servait de tuteur, était entré dans un lycée. Claire, à son tour, partit pour le couvent avec un trousseau de petite reine ; et juste à ce moment il fut question chez les Chèbe d'envoyer Sidonie en apprentissage. On se promit de s'aimer toujours, de se voir deux fois par mois, les dimanches de sortie.

En effet, la petite Chèbe descendit encore quelquefois jouer avec ses amis ; mais à mesure qu'elle grandissait, elle comprenait mieux la distance qui les séparait, et ses robes commençaient à lui paraître bien simples pour le salon de madame Fromont.

Quand ils n'étaient que tous les trois, l'amitié d'enfance qui les faisait égaux, ne laissait entre eux aucune gêne ; mais il venait des visites, des amies de pension, entre autres une grande fille toujours richement mise, que la femme de chambre de sa mère amenait le dimanche jouer avec les petits Fromont.

Rien qu'en la voyant monter le perron, pomponnée et dédaigneuse, Sidonie avait envie de s'en aller tout de suite. L'autre l'embarrassait

de questions maladroites... Où demeurait-elle ? Que faisaient ses parents ? Est-ce qu'elle avait une voiture ?...

En les entendant causer du couvent, de leurs amies, Sidonie sentait qu'elles vivaient dans un monde à part, à mille lieues du sien ; et une mortelle tristesse la prenait, surtout lorsqu'au retour sa mère lui parlait d'entrer comme apprentie chez une demoiselle Le Mire, amie des Delobelle, qui avait, rue du Roi-Doré, un grand magasin de perles fausses.

Risler tenait beaucoup à cette idée d'apprentissage pour la petite. — « Qu'elle apprenne un métier, disait ce brave cœur... Moi, plus tard, je me charge de lui acheter un fonds... »

Justement, cette demoiselle Le Mire parlait de se retirer dans quelques années. C'était une occasion.

Un matin, triste matin de novembre, son père la conduisit rue du Roi-Doré, au quatrième étage d'une vieille maison, encore plus vieille, encore plus noire que la sienne.

En bas, au coin de l'allée, étaient pendues une foule de plaques à lettres d'or : *Fabrique de nécessaires, chaînes en doublé, jouets d'enfants, instruments de précision en verre, bouquets pour mariées et demoiselles d'honneur, spécialité de fleurs des champs*, et tout en haut, une petite vitrine poussiéreuse où des colliers de perles jaunies, des raisins et des cerises en verre entouraient le nom prétentieux d'Angélina Le Mire.

L'horrible maison !

Ce n'était même plus ce large palier des Chèbe, sombre de vieillesse, mais égayé par sa fenêtre et le bel horizon que la fabrique lui faisait... Un escalier étroit, une porte étroite, une enfilade de pièces carrelées, toutes petites et froides, et dans la dernière une vieille demoiselle avec un tour de boucles, des mitaines en filet noir, en train de lire une livraison crasseuse du *Journal pour tous*, et paraissant très contrariée qu'on la dérangeât de sa lecture.

Mademoiselle Le Mire (en deux mots) reçut le père et la fille, sans se lever, parla longuement de sa position perdue, de son père, un vieux gentilhomme du Rouergue, — c'est inouï ce que le Rouergue a déjà produit de vieux gentilshommes ! — et d'un intendant infidèle qui avait emporté toute leur fortune. Elle fut tout de suite très sympathique à M. Chèbe, pour qui les déclassés avaient un attrait irrésistible, et le bonhomme partit enchanté, en promettant à sa fille de venir la chercher le soir, à sept heures, suivant les conventions faites.

Sur-le-champ, l'apprentie fut introduite dans l'atelier encore vide. Mademoiselle Le Mire l'installa devant un grand tiroir rempli de perles, d'aiguilles, de poinçons, pêle-mêle avec des livraisons de romans à quatre sous.

Pour Sidonie, il s'agissait de trier les perles, de les enfiler dans ces colliers d'égale longueur qu'on noue ensemble pour les vendre aux petits marchands. D'ailleurs, ces demoiselles allaient rentrer et lui montreraient exactement ce qu'elle aurait à faire, car mademoiselle Le Mire (en deux mots) ne se mêlait de rien et surveillait son commerce de très loin, du fond de cette pièce noire où elle passait sa vie à lire des feuilletons.

A neuf heures, les ouvrières arrivèrent, cinq grandes filles pâles, fanées, misérablement vêtues, mais bien coiffées, avec la prétention des ouvrières pauvres qui s'en vont nu-tête dans les rues de Paris.

Deux ou trois bâillaient, se frottaient les yeux, disant qu'elles tombaient de sommeil. Qui sait ce qu'elles avaient fait de leur nuit, celles-là ?...

Enfin on se mit à l'ouvrage près d'une longue table où chacune avait son tiroir, ses outils. On venait de recevoir une commande de bijoux de deuil, il fallait se dépêcher. Sidonie, que la *première* avait mise au courant de sa tâche d'un ton de supériorité infinie, commença à trier mélancoliquement une multitude de perles noires, de grains de cassis, d'épis de crêpe.

Les autres, sans s'occuper de la gamine, causaient entre elles en travaillant. On parlait d'un mariage superbe qui devait avoir lieu, le jour même, à Saint-Gervais.

— Si nous y allions, dit une grosse fille rousse, qu'on appelait Malvina... C'est pour midi... Nous aurions le temps d'aller et de revenir bien vite.

En effet, à l'heure du déjeuner, toute la bande dégringola l'escalier quatre à quatre.

Sidonie avait son repas dans un petit panier comme une écolière ; le cœur gros, sur un coin de la table, elle mangea toute seule pour la première fois... Dieu ! que la vie lui semblait misérable et triste, quelle terrible revanche elle prendrait plus tard de ces tristesses-là !...

A une heure, les ouvrières remontèrent bruyantes, très animées.

« Avez-vous vu cette robe en gros grain blanc ?... Et le voile en point d'Angleterre ?... En voilà une qui a de la chance ! »

Alors, dans l'atelier, elles recommencèrent les remarques qu'elles avaient faites à voix basse dans l'église, accoudées à la balustrade pendant tout le temps de la cérémonie. Cette question de mariage riche, de belles parures, dura toute la journée, et cela n'empêchait pas le travail, au contraire.

Ces petits commerces parisiens, qui tiennent à la toilette par les détails les plus menus, mettent les ouvrières au courant de la mode, leur donnent d'éternelles préoccupations de luxe et d'élégance. Pour les pauvres filles, qui travaillaient au petit quatrième de mademoiselle Le Mire, les murs noirs, la rue étroite n'existaient pas. Tout le temps elles songeaient à autre chose, passant leur vie à se demander :

— Voyons, Malvina, si tu étais riche, qu'est-ce que tu ferais ?... Moi, j'habiterais aux Champs-Elysées... » Et les grands arbres du rond-point, les voitures qui tournaient là, coquettes et ralenties, leur faisaient une vision d'une minute, délicieuse, rafraîchissante.

Dans son coin, la petite Chèbe écoutait, sans rien dire, montant soigneusement ses grappes de raisins noirs avec l'adresse précoce et le goût qu'elle avait pris dans le voisinage de Désirée. Aussi, le soir, quand M. Chèbe vint chercher sa fille, on lui en fit les plus grands compliments.

Dès lors, tous ses jours furent pareils. Le lendemain, au lieu de perles noires, elle monta des perles blanches, des grains rouges en corail faux ; car chez mademoiselle Le Mire on ne travaillait que dans le faux, le clinquant, et c'est bien là que la petite Chèbe devait faire l'apprentissage de sa vie.

Pendant quelque temps, la nouvelle apprentie — plus jeune et mieux élevée que les autres — se trouva isolée au milieu d'elles. Plus tard, en grandissant, elle fut admise à leur amitié, à leurs confidences, sans jamais partager leurs plaisirs. Elle était trop fière pour s'en aller à midi voir les mariages ; et quand elle entendait parler d'un bal de nuit au *Waux-Hall* ou aux *Délices du Marais*, d'un souper fin chez Bonvalet ou aux *Quatre Sergents de la Rochelle*, c'était toujours avec un grand dédain.

Nous visions plus haut que cela, n'est-ce pas, petite Chèbe ?

D'ailleurs son père venait la chercher tous les soirs. Quelquefois pourtant, vers le jour de l'an, elle était obligée de veiller avec les autres pour finir les commandes pressées. Sous la lueur du gaz, ces Parisiennes pâles, triant des perles blanches comme elles, d'un blanc

maladif et mat, faisaient peine à voir. C'était le même éclat factice, la même fragilité de bijoux faux. Elles ne parlaient que de bals masqués, de théâtres.

— As-tu vu Adèle Page dans les *Trois Mousquetaires*?... Et Mélingue? Et Marie Laurent?... Oh! Marie Laurent!...

Les pourpoints des acteurs, les robes brodées des reines de mélodrame leur apparaissaient dans le reflet blanc des colliers qu'elles roulaient sous leurs doigts.

L'été, l'ouvrage allait moins fort. C'était la morte-saison. Alors pendant la grande chaleur, lorsque derrière les persiennes fermées on entendait crier par les rues les mirabelles et les reines-Claude, les ouvrières s'endormaient lourdement, la tête sur la table. Ou bien Malvina allait dans le fond demander une livraison du *Journal pour tous* à mademoiselle Le Mire, et elle en faisait la lecture aux autres à haute voix.

Mais la petite Chèbe n'aimait pas les romans. Elle en portait un dans sa tête bien plus intéressant que tous ceux-là.

C'est que rien n'avait pu lui faire oublier la fabrique. En partant le matin au bras de son père, elle jetait toujours un coup d'œil de ce côté. A ce moment, l'usine s'éveillait. La cheminée poussait là-haut son premier jet de fumée noire. Sidonie, en passant, entendait les cris des tireurs, les grands coups sourds des barres d'impression, le souffle puissant et rhythmé des machines, et tous ces bruits du travail, confondus dans sa mémoire avec des souvenirs de fêtes, de coupés bleus, la poursuivaient obstinément.

Cela parlait plus haut que le fracas des omnibus, les cris de la rue, les cascades des ruisseaux ; et même à l'atelier, quand elle triait les perles fausses, même le soir chez ses parents, quand elle venait après dîner respirer l'air à la fenêtre du palier et regarder dans la nuit la fabrique éteinte et déserte, toujours ce murmure actif bourdonnait à ses oreilles, faisant comme un accompagnement continuel à sa pensée.

— La petite s'ennuie, madame Chèbe... Il faut la distraire... Dimanche prochain, je vous emmène tous à la campagne.

Ces promenades du dimanche, que le bon Risler organisait pour désennuyer Sidonie, ne faisaient que l'attrister davantage.

Ces jours-là il fallait se lever à quatre heures du matin ; car les

pauvres achètent tous leurs plaisirs, et il y avait toujours quelque chiffon à repasser au dernier moment, une garniture à coudre pour essayer de rajeunir l'éternelle petite robe lilas à raies blanches que madame Chèbe rallongeait consciencieusement chaque année.

On partait tous ensemble, les Chèbe, les Risler, l'illustre Delobelle. Seules, Désirée et sa mère n'en étaient pas. La pauvre petite infirme, humiliée de sa disgrâce, ne voulait jamais bouger de son fauteuil, et la maman Delobelle restait pour lui tenir compagnie. D'ailleurs, elles n'avaient ni l'une ni l'autre une toilette assez convenable pour se montrer dehors à côté de leur grand homme ; ç'eût été détruire tout l'effet de sa tenue.

Au départ, Sidonie s'égayait un peu. Ce Paris en brume rose des matins de juillet, les gares pleines de toilettes claires, la campagne déroulée aux vitres du wagon, puis l'exercice, ce grand bain d'air pur trempé d'eau de Seine, vivifié par un coin de bois, parfumé de prés en fleurs, de blés en épis, tout cela l'étourdissait une minute. Mais l'écœurement lui venait vite à la trivialité de son dimanche...

C'était toujours la même chose.

On s'arrêtait devant une guinguette à fritures, à proximité d'une fête de pays, bien bruyante, bien courue, car il fallait un public à Delobelle, qui s'en allait, bercé par sa chimère, vêtu de gris, guêtré de gris, un petit chapeau sur l'oreille, un pardessus clair sur le bras, se figurant que le théâtre représentait une campagne des environs de Paris et qu'il jouait un Parisien en villégiature.

Quant à M. Chèbe, qui se vantait d'aimer la nature comme feu Jean-Jacques, il ne la comprenait qu'avec des tirs aux macarons, des chevaux de bois, des courses en sac, beaucoup de poussière et de mirlitons, ce qui était aussi pour madame Chèbe l'idéal de la vie champêtre.

Sidonie en avait un autre, elle ; et ces dimanches parisiens, promenés bruyamment dans des rues de villages, lui causaient une immense tristesse. Son seul plaisir en ces cohues était de se sentir regardée. N'importe quelle admiration de rustre, exprimée tout haut, naïvement, à côté d'elle, la rendait souriante pour toute la journée ; car elle était de celles qui ne dédaignent aucun compliment.

Quelquefois, laissant les Chèbe et Delobelle dans la fête, Risler s'en allait à travers champs avec son frère et la « petite » chercher des fleurs, des modèles pour ses papiers peints. Frantz, du bout de ses

grands bras, abaissait les hautes branches d'aubépine, ou grimpait aux murs d'un parc pour cueillir un feuillage léger aperçu de l'autre côté. Mais c'est au bord de l'eau qu'ils faisaient leurs plus riches moissons.

Il y avait là de ces plantes flexibles aux longues tiges courbées, qui sont d'un si joli effet sur les tentures, de grands roseaux droits, et des volubilis, dont la fleur, — s'ouvrant tout à coup dans les caprices d'un dessin, — semble une figure vivante, quelqu'un qui vous regarde au milieu de l'indécision charmante du feuillage. Risler groupait ses bouquets, les disposait artistement, s'inspirant de la nature même des plantes, essayant de bien comprendre leur allure de vie, insaisissable après qu'une journée de fatigue a passé sur elles.

Puis le bouquet fini, noué d'une herbe large, comme d'un ruban, on le chargeait sur le dos de Frantz, et en route! Toujours préoccupé de son art, Risler, tout en marchant, cherchait des sujets, des combinaisons :

— Regarde donc, petite... ce brin de muguet avec ses grelots blancs en travers de ces églantines... Hein! crois-tu?... sur un fond vert d'eau ou gris de laine, c'est ça qui serait gentil.

Mais Sidonie n'aimait pas plus les muguets que les églantines. Les fleurs des champs lui faisaient l'effet de fleurs de pauvres, quelque chose dans le goût de sa robe lilas.

Elle se rappelait en avoir vu d'autres chez M. Gardinois, au château de Savigny, dans les serres, sur les balustres, tout autour de la cour sablée bordée de grands vases.

Voilà les fleurs qu'elle aimait ; voilà comment elle comprenait la campagne!

Ce souvenir de Savigny lui revenait à chaque pas. Quand ils passaient devant une grille de parc, elle s'arrêtait, regardait l'allée droite, unie, qui devait conduire au perron... Les pelouses que les grands arbres ombraient régulièrement, les terrasses tranquilles au bord de l'eau lui rappelaient d'autres terrasses, d'autres pelouses. Ces visions de luxe, mêlées à des souvenirs, rendaient son dimanche encore plus lugubre. Mais c'est le retour surtout qui la navrait.

Elles sont si terriblement encombrées et étouffantes, ces soirs-là, les petites gares des environs de Paris! Que de joies factices, que de rires bêtes, que de chansons exténuées, à bout de voix, n'ayant plus que la force de hurler!... C'est pour le coup que M. Chèbe se sentait dans son élément...

Il pouvait se bousculer autour du guichet, s'indigner des retards du train, prendre à partie le chef de gare, la Compagnie, le gouvernement, dire tout haut à Delobelle, de façon à être entendu des voisins :

— « Hein ?... si une chose comme ça se passait en Amérique !... » Ce qui, grâce à la mimique expressive de l'illustre comédien, à l'air supérieur dont il répondait : « Je crois bien !... » faisait supposer autour d'eux que ces messieurs savaient exactement ce qui arriverait en Amérique en pareil cas. Or, ils l'ignoraient aussi absolument l'un que l'autre ; mais, dans la foule, cela les posait.

Assise à côté de Frantz, la moitié de son bouquet sur les genoux, Sidonie restait là comme anéantie au milieu de ce tumulte, dans la longue attente des trains du soir. De la gare, éclairée d'une lampe unique, elle voyait dehors les massifs pleins d'ombre, troués çà et là par les dernières illuminations de la fête, une rue de campagne noire, du monde qui arrivait, un réverbère tendu sur un quai désert.

De temps en temps, derrière les portes vitrées, un train passait sans s'arrêter, dans un éclaboussement de charbons enflammés, un débordement de vapeur. Alors éclatait dans la gare une tempête de cris, de trépignements sur laquelle planait le soprano suraigu de M. Chèbe, qui clamait de sa voix de goëland : « Enfoncez les portes ! Enfoncez les portes !... » Ce que le petit homme se serait bien gardé de faire lui-même, parce qu'il avait une peur bleue des gendarmes. Au bout d'un moment, l'orage s'apaisait. Les femmes fatiguées, décoiffées par le grand air, s'endormaient sur les bancs. Il y avait des robes chiffonnées, des effets déchirés, des toilettes blanches décolletées pleines de poussière.

C'était cela surtout qu'on respirait, la poussière !

Elle tombait de tous les vêtements, montait de tous les pas, obscurcissait la lampe, troublait les yeux, faisait comme un nuage sur l'éreintement des figures. Les wagons où l'on montait enfin après des heures d'attente, en étaient imprégnés aussi... Sidonie ouvrait les vitres, regardait dehors les plaines noires, une ligne d'ombre sans fin. Puis, comme des étoiles innombrables, les premiers réverbères des boulevards extérieurs se dressaient près des fortifications.

Dès lors, la terrible journée de repos de tous ces pauvres gens était finie. La vue de Paris ramenait à chacun la pensée de son travail du lendemain. Si triste qu'eût été son dimanche, Sidonie commençait à le regretter. Elle songeait aux riches pour qui tous les jours de la vie

sont des jours de repos ; et vaguement, comme dans un rêve, les longues allées des parcs entrevus pendant la journée lui apparaissaient remplies de ces heureux du monde, se promenant sur le sable fin, pendant qu'à la grille là-bas, dans la poussière de la route, le dimanche des pauvres passait à grands pas, ayant à peine le temps de s'arrêter une minute pour regarder et envier.

De treize à dix-sept ans, ce fut là la vie de la petite Chèbe.

Les années se succédaient sans apporter le moindre changement avec elles. Le cachemire de madame Chèbe s'était un peu plus usé, la petite robe lilas avait subi encore quelques retouches, et c'était tout. Seulement, à mesure que Sidonie grandissait, Frantz, maintenant devenu un jeune homme, avait pour elle des regards silencieux, attendris, des attentions d'amour visibles à tout le monde et dont la jeune fille était seule à ne pas s'apercevoir.

Rien ne l'intéressait, du reste, cette petite Chèbe.

A l'atelier elle accomplissait sa tâche régulièrement, silencieusement, sans la moindre pensée d'avenir ou d'aisance. Tout ce qu'elle faisait avait l'air d'être en attendant.

Frantz, au contraire, depuis quelque temps, travaillait avec une ardeur singulière, l'élan de ceux qui visent quelque chose au bout de leurs efforts, si bien qu'à vingt-quatre ans, il sortait second de l'Ecole centrale avec le grade d'ingénieur.

Ce soir-là Risler avait emmené la famille Chèbe au Gymnase, et, toute la soirée, madame Chèbe et lui s'étaient fait une foule de petits signes, de clignements d'yeux dans le dos des enfants. Ensuite, à la sortie, madame Chèbe avait mis solennellement le bras de Sidonie sous celui de Frantz, de l'air de dire à l'amoureux : « Maintenant, débrouillez-vous... C'est votre affaire... »

Alors le pauvre amoureux essaya de se débrouiller.

La route est longue, du Gymnase au Marais. A peine a-t-on fait quelques pas que la splendeur du boulevard est effacée, les trottoirs deviennent de plus en plus sombres, les passants de plus en plus rares. Frantz commença par parler de la pièce... Il aimait bien ces comédies où il y avait du sentiment.

— Et vous, Sidonie ?

— Oh ! moi, vous savez, Frantz, pourvu qu'il y ait des toilettes...

Le fait est qu'au théâtre elle ne s'occupait pas d'autre chose. Ce n'était pas une de ces sentimentales à la Bovary qui reviennent du

spectacle avec des phrases d'amour toutes faites, un idéal de convention. Non! Le théâtre lui donnait seulement des envies folles de luxe, d'élégance ; elle n'en rapportait que des modèles de coiffures et des patrons de robes... Les toilettes nouvelles, exagérées, des actrices, leur démarche, jusqu'à leurs intonations faussement mondaines qui lui semblaient la distinction suprême, avec cela l'éblouissement banal des dorures, des lumières, l'affiche étincelante à la porte, les voitures arrêtées, tout ce bruit un peu malsain qui se fait autour d'une pièce en vogue ; voilà ce qu'elle aimait, ce qui la prenait.

L'amoureux continua :

— Comme ils ont bien joué leur scène d'amour!

Et en disant ce mot d'amour il se penchait tendrement vers une jolie petite tête entourée d'un capuchon en laine blanche d'où les cheveux s'échappaient en frisottant.

Sidonie soupira :

— Oh! oui, la scène d'amour... L'actrice avait de bien beaux diamants!

Il y eut un moment de silence. Le pauvre Frantz avait beaucoup de peine à s'expliquer. Les mots qu'il cherchait ne venaient pas, puis la peur le prenait. Pour parler il se donnait des limites :

— Quand nous aurons passé la porte Saint-Denis... Quand nous aurons quitté le boulevard.

Mais là Sidonie se mettait à causer de choses tellement indifférentes que sa déclaration se gelait sur ses lèvres, ou bien ils étaient arrêtés par une voiture qui donnait aux parents le temps de les rejoindre.

Enfin, dans le Marais, il se décida tout à coup :

— Ecoutez-moi, Sidonie... Je vous aime...

Cette nuit-là, on avait veillé fort tard chez les Delobelle.

C'était l'habitude de ces courageuses femmes de faire la journée de travail aussi longue que possible, de la prolonger si avant dans la nuit que leur lampe était une des dernières éteintes de la tranquille rue de Braque. Pour se coucher, elles attendaient le retour du grand homme, à qui on gardait bien au chaud, dans les cendres du foyer, un petit souper réconfortant.

Au temps où il jouait, cela avait une raison d'être : les comédiens, obligés de dîner de bonne heure et très légèrement, sortent de scène avec des fringales terribles et mangent en rentrant chez eux. Delobelle,

lui, ne jouait plus depuis longtemps ; mais n'ayant pas le droit, comme il disait, de renoncer au théâtre, il entretenait sa manie par une foule d'habitudes de cabotin, et le souper du retour en faisait partie, comme sa rentrée quotidienne, après que la dernière de toutes les rampes de théâtre du boulevard avait éteint son gaz. Se coucher sans souper, à l'heure de tout le monde, c'eût été abdiquer, renoncer à la lutte. Et il ne renonçait pas, sacrebleu!...

La nuit dont nous parlons, le comédien n'était pas encore rentré, et les deux femmes l'attendaient, causant et travaillant, très animées malgré l'heure avancée. Toute la soirée, on n'avait fait que parler de Frantz, de son succès, de l'avenir qui s'ouvrait devant lui.

— A présent, disait la maman Delobelle, il ne lui manque plus que de trouver une bonne petite femme.

C'était aussi l'avis de Désirée. Il ne manquait plus que cela au bonheur de Frantz, une bonne petite femme active, courageuse, habituée au travail et qui s'oublierait toute pour lui. Et si Désirée en parlait avec cette assurance, c'est qu'elle la connaissait très intimement, cette femme qui convenait si bien à Frantz Risler... Elle n'avait qu'un an de moins que lui, juste ce qu'il faut pour être plus jeune que son mari et pouvoir lui servir de mère en même temps.

... Jolie?...

Non, pas précisément, mais plutôt gentille que laide, malgré son infirmité, car elle boitait, la pauvre petite!... Et puis, fine, éveillée et si aimante! Personne autre que Désirée ne savait à quel point cette petite femme-là aimait Frantz et comme elle pensait à lui nuit et jour depuis des années. Lui-même ne s'en était pas aperçu, et semblait n'avoir des yeux que pour Sidonie, une gamine. Mais c'est égal! L'amour silencieux est si éloquent, une si grande force se cache dans les sentiments contenus... Qui sait? Peut-être un jour ou l'autre...

Et la petite boiteuse, penchée sur son ouvrage, partait pour un de ces grands voyages au pays des chimères, comme elle en faisait tant dans son fauteuil d'impotente, les pieds appuyés au tabouret immobile : un de ces merveilleux voyages d'où elle revenait toujours, heureuse et souriante, s'appuyant au bras de Frantz de toute sa confiance d'épouse aimée. Ses doigts suivant le rêve de son cœur, le petit oiseau qu'elle tenait en ce moment et dont elle redressait les ailes froissées avait bien l'air d'être du voyage, lui aussi, de s'envoler là-bas, bien loin, joyeux et léger comme elle.

La porte s'ouvrit tout à coup.

— Je ne vous dérange pas ? dit une voix triomphante.

La mère, un peu assoupie, releva la tête brusquement :

— Eh ! c'est monsieur Frantz... Entrez donc, monsieur Frantz... Vous voyez ; nous attendons le père... Ces brigands d'artistes, ça rentre toujours si tard... Asseyez-vous là... vous souperez avec lui...

— Oh ! non, merci, répondit Frantz dont les lèvres étaient encore pâles de l'émotion qu'il venait d'avoir ; merci je ne m'arrête pas... J'ai vu de la lumière à la porte et je suis entré seulement pour vous dire... pour vous apprendre une grande nouvelle qui vous fera bien plaisir, parce que je sais que vous m'aimez...

— Et quoi donc, grand Dieu ?

— Il y a promesse de mariage entre M. Frantz Risler et mademoiselle Sidonie !...

— Là ! quand je vous disais qu'il ne lui manquait plus qu'une bonne petite femme, fit la maman Delobelle en se levant pour lui sauter au cou.

Désirée n'eut pas la force de prononcer une parole. Elle se pencha encore plus sur son ouvrage, et comme Frantz avait les yeux exclusivement fixés sur son bonheur, que la maman Delobelle ne regardait que la pendule pour voir si son grand homme rentrerait bientôt, personne ne s'aperçut de l'émotion de la boiteuse, de sa pâleur, ni du tremblement convulsif du petit oiseau immobile entre ses mains, la tête renversée, comme un oiseau blessé à mort.

IV

HISTOIRE DE LA PETITE CHÈBE

LES VERS LUISANTS DE SAVIGNY

«Savigny-sur-Orge.

«Ma chère Sidonie,

«Hier nous étions à table dans cette grande salle à manger que tu connais, la porte large ouverte sur les perrons tout fleuris. Je m'ennuyais un peu. Bon papa avait été de mauvaise humeur toute la matinée, et ma pauvre mère n'osait pas dire un mot, atterrée par ces sourcils froncés qui lui ont toujours fait la loi. Je songeais que c'était vraiment dommage d'être si seule, en plein été, dans un si beau pays, et que je serais bien heureuse, maintenant que me voilà sortie du couvent et destinée à passer des saisons entières à la campagne, d'avoir, comme autrefois, quelqu'un pour courir avec moi dans le bois et les charmilles.

«Georges vient bien de temps en temps ; mais il arrive toujours très tard, seulement pour dîner, et repart le lendemain avec mon père

avant que je m'éveille. Puis c'est un homme sérieux, à présent, M. Georges. Il travaille à la fabrique, et le souci des affaires lui plisse souvent le front, à lui aussi.

« ... J'en étais là de mes réflexions, quand tout à coup voilà bon papa qui se tourne brusquement de mon côté :

« — Qu'est donc devenue ta petite Sidonie ?... Ça me ferait plaisir de l'avoir ici quelque temps.

« Tu penses si j'ai été heureuse. Quelle joie de se retrouver, de renouer cette bonne amitié interrompue par la faute de la vie bien plus que par la nôtre ! Que de choses à nous raconter ! Toi qui avais seule le don de dérider ce terrible grand-père, tu vas nous apporter la gaieté, et je t'assure que nous en avons besoin.

« C'est si désert, ce beau Savigny ! Figure-toi que le matin quelquefois il me prend des idées de coquetterie. Je m'habille, je me fais belle, coiffée en frisures avec un joli costume ; je me promène dans toutes les allées, et tout à coup je m'aperçois que j'ai fait des frais pour les cygnes, les canards, mon chien Kiss, et les vaches qui ne se retournent même pas dans la prairie quand je passe. Alors, de dépit, je rentre bien vite mettre une robe de toile, je m'occupe à la ferme, à l'office, un peu partout. Et, ma foi ! je commence à croire que l'ennui m'a perfectionnée et que je ferai une excellente ménagère...

« Heureusement, voici bientôt la saison de la chasse et je compte là-dessus pour me distraire un peu. D'abord Georges et mon père, grands chasseurs tous les deux, viendront plus souvent. Puis tu seras là, toi... Car tu vas me répondre tout de suite que tu arrives près de nous, n'est-ce pas ? M. Risler disait dernièrement que tu étais souffrante. L'air de Savigny te fera grand bien.

« Ici tout le monde t'attend. Et moi je ne vis plus d'impatience.

« CLAIRE ».

Sa lettre écrite, Claire Fromont mit un grand chapeau de paille, car ces premiers jours d'août étaient chauds et splendides, et descendit elle-même la jeter dans la petite boîte où le facteur prenait tous les matins en passant le courrier du château.

C'était au bout du parc, à un coin de route. Elle s'arrêta une minute à regarder les arbres du chemin, les prés environnants, endormis et pleins de soleil. Là-bas des moissonneurs rentraient les dernières

gerbes. On labourait un peu plus loin. Mais toute la mélancolie du travail silencieux avait disparu pour la jeune fille épanouie de la joie de revoir son amie.

Aucun souffle ne s'éleva des hautes collines de l'horizon, aucune voix ne vint de la cime des arbres pour l'avertir par un pressentiment, l'empêcher d'envoyer cette fatale lettre. Et tout de suite en rentrant elle s'occupa de faire préparer à Sidonie une jolie chambre à côté de la sienne.

La lettre fit son chemin fidèlement. De la petite porte verte du château entourée de glycines et de chèvrefeuilles, elle s'en vint à Paris et arriva le soir même, avec son timbre de Savigny, tout parfumé de campagne au cinquième étage de la rue de Braque.

Quel événement ce fut! On la relut trois fois ; et pendant huit jours, jusqu'au départ, elle resta sur la cheminée près des reliques de madame Chèbe, de la pendule à globe et des coupes empire. Pour Sidonie, c'était comme un roman merveilleux plein d'enchantements et de promesses qu'elle lisait sans l'ouvrir, rien qu'en regardant l'enveloppe blanche où le chiffre de Claire Fromont ressortait en broderie.

Il s'agissait bien de mariage maintenant. L'essentiel était de savoir quelle toilette elle mettrait pour aller au château. Il fallait s'occuper de cela, tailler, combiner, essayer des robes, des coiffures... Malheureux Frantz! Comme ces préparatifs lui faisaient le cœur gros! Ce départ pour Savigny, auquel il avait vainement essayé de s'opposer, retarderait encore leur mariage, que — sans qu'il sût pourquoi — Sidonie éloignait tous les jours un peu. Il ne pourrait pas aller la voir ; et, une fois là-bas, entourée de fêtes, de plaisirs, qui pouvait dire combien de temps elle resterait?...

C'était toujours aux dames Delobelle que l'amoureux désespéré venait faire ses confidences, sans remarquer une fois comme Désirée se levait vivement, dès qu'il entrait, pour lui faire une place près d'elle à la table de travail, comme elle s'asseyait ensuite, toute rouge, les yeux brillants.

Depuis quelques jours on ne travaillait plus aux *oiseaux et mouches pour modes*. La mère et la fille ourlaient des volants roses destinés à la robe de Sidonie, et jamais la petite boiteuse n'avait cousu de si bon cœur.

C'est qu'elle n'était pas pour rien la fille de Delobelle, cette petite Désirée.

Elle tenait de son père cette facilité à s'illusionner, à espérer jusqu'au bout et quand même.

Pendant que Frantz lui racontait ses peines d'amour, Désirée songeait qu'une fois Sidonie partie, il viendrait ainsi tous les jours, ne fût-ce que pour parler de l'absente ; qu'elle l'aurait là tout près d'elle, qu'ils veilleraient ensemble en attendant « le père », et que peut-être un soir, en la regardant, il s'apercevrait de la différence qu'il y a entre la femme qui vous aime et celle qui se laisse aimer.

Alors l'idée que chaque point fait à la robe avançait ce départ si impatiemment attendu, donnait à son aiguille une activité extraordinaire, et le pauvre amoureux regardait avec terreur les volants et les ruches s'amonceler à vue d'œil autour d'elle, en moutonnant comme des petites vagues.

Quand la robe rose fut prête, mademoiselle Chèbe partit pour Savigny.

Le château de M. Gardinois était bâti dans la vallée de l'Orge, au bord de cette petite rivière si capricieusement jolie, avec ses moulins, ses îles, ses écluses et ses grandes pelouses de parc qui viennent mourir tout le long de ses rives.

La maison, une vieille maison Louis XV, aux bâtiments peu élevés, très haute seulement de toiture, avait un grand air de mélancolie, une apparence particulière d'ancienneté aristocratique : larges perrons, balcons de fer rouillé, vieux vases rongés de pluie où les fleurs nouvelles ressortaient vivement sur la pierre rousse. A perte de vue, les murs s'étendaient, effrités et penchants, descendant par une pente douce jusqu'à la rivière. Le château les dominait de ses grands toits d'ardoises, la ferme de ses tuiles rouges, et le parc merveilleux de ses tilleuls, de ses frênes, de ses peupliers, de ses marronniers qui s'entremêlaient en une ligne touffue et noire, ouverte de temps en temps par l'arcade des allées.

Mais le charme de la vieille propriété c'était l'eau, l'eau qui animait son silence solennisait ses aspects. Il y avait à Savigny, sans compter la rivière, des sources, des fontaines, des étangs où le soleil se couchait dans toute sa gloire ; et cela allait bien à cette antique maison, moussue, verdie, un peu rongée comme une pierre au bord d'un ruisseau.

Malheureusement à Savigny, comme dans la plupart de ces admirables palais d'été parisiens dont les parvenus du commerce et de la

spéculation ont fait leur proie, les châtelains n'étaient pas en harmonie avec le château.

Depuis qu'il avait acheté son château, le vieux Gardinois ne s'occupait qu'à défaire ce que le hasard lui avait fourni si beau, abattait des arbres « pour la vue », hérissait son parc de clôtures baroques contre les maraudeurs, et gardait toute sa sollicitude pour un superbe potager qui, rapportant des fruits et des légumes en quantité, lui semblait plus de sa terre à lui, de la terre de paysan.

Quant aux grands salons, dont les panneaux à sujets pâlissaient aux brouillards d'automne, quant aux pièces d'eau envahies par les nénufars, aux grottes, aux ponts de rocaille, il y tenait seulement à cause de l'admiration des visiteurs et parce que de tout cela se composait cette chose qui flattait tant sa vanité d'ancien marchand de bœufs : un château !

Déjà âgé, ne pouvant plus ni chasser ni pêcher, il passait son temps à surveiller les petits détails infimes de cette immense propriété. Le grain que l'on donnait aux poules, le prix du dernier regain vendu, le nombre de bottes de paille enfermées dans un magnifique grenier en rotonde, lui fournissaient de quoi gronder tout un jour ; et certes, quand on regardait de loin ce beau Savigny, le château à mi-côte, la rivière coulant devant lui, en miroir, les hautes terrasses assombries de lierre, les assises de pierre soutenant le parc dans la pente majestueuse du terrain, on ne se serait jamais douté de la mesquinerie, de la pauvreté d'esprit du propriétaire.

Dans le désœuvrement de sa richesse, M. Gardinois s'ennuyant à Paris vivait là toute l'année, et pendant la belle saison les Fromont lui tenaient compagnie.

Madame Fromont était une femme douce, inintelligente, que le despotisme brutal de son père avait pliée de bonne heure à l'obéissance passive et perpétuelle. Elle gardait la même attitude devant son mari, dont la bonté, la constante indulgence, n'avaient pu venir à bout de cette nature humiliée, silencieuse, indifférente à tout, et comme irresponsable. Ayant toujours vécu à l'écart des affaires, elle était devenue riche sans s'en apercevoir et sans la moindre envie d'en profiter. Son bel appartement de Paris, le somptueux château de son père la gênaient. Elle y faisait sa place aussi petite que possible, remplissant sa vie avec une seule passion, l'ordre, un ordre monstrueux, fantastique, qui consistait à brosser, essuyer, épousseter, faire reluire

elle-même sans relâche les glaces, les dorures, le fronton des portes.

Quand elle n'avait plus rien à nettoyer, cette étrange femme s'en prenait à ses bagues, sa chaîne de montre, ses broches, débarbouillait les camées, les perles, et à force d'éclaircir dans son alliance son nom et celui de son mari, en avait effacé toutes les lettres. Sa préoccupation la suivait à Savigny. Elle ramassait le bois mort dans les allées, grattait la mousse des bancs du bout de son ombrelle, aurait voulu épousseter les feuilles, ramoner les vieux arbres, et bien souvent, en chemin de fer, elle enviait les petites villas alignées au bord de la voie, blanches et proprettes, avec leurs cuivres reluisants, la boule de métal anglais, et ces petits jardins en longueur qui ont l'air de tiroirs de commode. C'était cela son type de maison de campagne.

M. Fromont, qui ne venait qu'en passant et toujours avec la préoccupation de ses affaires, ne jouissait guère de Savigny, lui non plus. Il n'y avait que Claire qui fût vraiment chez elle dans ce beau parc. Elle en connaissait les moindres taillis. Obligée de se suffire à elle-même comme tous les enfants solitaires, elle s'était fait des bonheurs de certaines promenades, surveillait les floraisons, avait son allée, son arbre, son banc favori pour lire. La cloche du repas venait toujours la surprendre au fond de la propriété. Elle arrivait à table, essoufflée, contente, baignée de grand air. L'ombre des charmilles, à force de glisser sur ce jeune front, y avait mis comme une douceur mélancolique, et le vert profond des pièces d'eau, traversé de rayons vagues, se retrouvait dans ses grands yeux.

Cette belle campagne l'avait réellement défendue de la vulgarité, de la bassesse du milieu. M. Gardinois pouvait déplorer devant elle, pendant des heures, la perversité des fournisseurs, des domestiques, faire le compte de ce qu'on lui volait par mois, par semaine, par jour, par minute ; madame Fromont pouvait énumérer ses griefs contre les souris, les mites, la poussière, l'humidité, toutes acharnées à la destruction de ses effets, conjurées contre ses armoires, pas une syllabe de ces conversations idiotes ne restait dans l'esprit de Claire. Une course autour de la pelouse, une lecture au bord de la pièce d'eau, avaient tout de suite rendu le calme à cette âme généreuse et bien vivante.

Son grand-père la regardait comme une créature étrange, tout à fait déplacée dans sa famille. Enfant, elle le gênait déjà par ses grands yeux clairs, son sens droit de toutes choses, et aussi parce qu'il ne retrouvait pas en elle sa fille à lui, soumise et passive.

— Ça sera une fiérotte et une originale comme son père, disait-il dans ses jours de mauvaise humeur.

Combien elle lui plaisait davantage, cette petite Chèbe qui venait de temps en temps jouer dans les allées de Savigny! Ici du moins il sentait une nature peuple comme la sienne, avec un grain d'ambition et d'envie que révélait déjà dans ce temps-là certain petit sourire en coin de bouche. En outre la fillette avait devant sa richesse des étonnements, des admirations naïves qui flattaient son orgueil de parvenu ; et quelquefois, taquinée par lui, elle trouvait des mots drôles d'enfant de Paris, des expressions bien faubouriennes, relevées par sa gentille frimousse mince et pâlotte où la trivialité gardait une distinction. Aussi le bonhomme ne l'avait-il jamais oubliée.

Cette fois surtout, lorsque après sa longue absence Sidonie arriva à Savigny avec ses cheveux bouffants, sa jolie taille, sa physionomie éveillée et mobile, le tout agrémenté des élégances un peu apprêtées de la demoiselle de magasin, elle y eut beaucoup de succès. Le vieux Gardinois, très étonné de voir une grande jeune fille au lieu de l'enfant qu'il attendait, la trouva plus jolie et surtout bien mieux mise que Claire.

La vérité est qu'en descendant de chemin de fer, mademoiselle Chèbe assise dans la grande calèche du château, n'avait pas trop mauvaise tournure ; mais il lui manquait ce qui fait la beauté et le charme de son amie, l'habitude, le maintien, le mépris des attitudes, et surtout la sécurité d'esprit. Sa grâce ressemblait un peu à ses robes, des petites étoffes pas chères, mais taillées au goût du jour, du chiffon si l'on veut, mais un chiffon dont la mode, cette fée absurde et charmante, avait donné la nuance, l'ornement et le modèle. Paris, pour ces sortes de toilette, a des petits minois exprès, très faciles à coiffer, à habiller, tout juste parce qu'ils n'ont pas de type, et mademoiselle Chèbe était un de ces minois-là.

Quel ravissement pour elle, quand la voiture s'engagea sur la longue avenue, veloutée de vert, bordée d'ormes centenaires, au bout de laquelle Savigny l'attendait, sa grille grande ouverte. A partir de ce jour, elle eut bien l'existence enchantée qu'elle avait rêvée si longtemps. Le luxe lui apparaissait sous toutes ses formes, depuis la magnificence des salons, la hauteur immense des appartements, depuis les richesses de la serre, des écuries, jusqu'à ces menus détails où il semble se condenser comme ces parfums exquis dont une goutte

suffit à embaumer toute une chambre, les corbeilles de fleurs étendues sur la nappe, le ton froid des domestiques, le « faites atteler » dolent et ennuyé de madame Fromont...

Et comme elle se sentait à l'aise parmi tous ces raffinements de riches. Comme c'était bien l'existence qui lui convenait. Il lui semblait qu'elle n'en avait jamais eu d'autre.

Tout à coup, au milieu de son ivresse, arriva une lettre de Frantz qui la ramenait à la réalité de sa vie, à sa condition misérable de future femme d'employé, la mettait de force dans le petit appartement mesquin qu'ils occuperaient un jour en haut de quelque maison noire dont il lui semblait déjà respirer l'air lourd, épais de misère.

Rompre son mariage ?

Certainement elle le pouvait, puisqu'elle n'avait donné d'autre gage que sa parole. Mais celui-là parti, qui sait si elle ne le regretterait pas ?

Dans cette petite tête affolée d'ambition, les idées les plus étranges se heurtaient. Quelquefois, pendant que le grand-père Gardinois, qui avait quitté en son honneur ses antiques vestes de chasse et ses gilets de molleton, la plaisantait, s'amusait à la contredire pour s'attirer quelque riposte un peu salée, elle le regardait sans répondre, fixement, froidement, jusqu'au fond des yeux. Ah ! s'il avait eu seulement dix ans de moins... Mais cette pensée de devenir madame Gardinois ne l'arrêta pas longtemps. Un nouveau personnage, une nouvelle espérance venaient d'entrer dans sa vie.

Depuis l'arrivée de Sidonie, Georges Fromont, qu'on ne voyait guère à Savigny que le dimanche, avait pris l'habitude d'y venir dîner presque tous les jours.

C'était un grand garçon frêle, pâle, de tournure élégante. Orphelin de père et de mère, élevé par son oncle, M. Fromont, il était appelé à lui succéder dans son commerce, et vraisemblablement aussi à devenir le mari de Claire. Cet avenir tout fait le laissait assez froid. D'abord le commerce l'ennuyait. Quant à sa cousine, il existait entre eux l'intimité bon enfant d'une éducation en commun, une confiance d'habitude, mais rien de plus, du moins de son côté.

Avec Sidonie, au contraire, il se sentit tout de suite gêné, timide, et en même temps désireux de faire de l'effet, tout changé. Elle avait justement la grâce frelatée, un peu fille, qui devait plaire à cette nature de gandin, et elle ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de l'impression qu'elle produisait sur lui.

Quand les deux jeunes filles se promenaient au fond du parc, c'était toujours Sidonie qui pensait à l'heure du train de Paris. Elles arrivaient ensemble à la grille guetter les voyageurs, et le premier regard de Georges était toujours pour mademoiselle Chèbe, un peu en arrière de son amie, mais avec de ces poses, de ces airs qui vont au-devant des yeux. Ce manège entre eux dura quelque temps. On ne se parlait pas d'amour, mais tous les mots, tous les sourires qu'on échangeait étaient pleins d'aveux et de réticences.

Un soir d'été, nuageux et lourd, comme les deux amies étaient sorties de table sitôt le dîner fini, et qu'elles se promenaient sous la longue charmille, Georges vint les rejoindre. Ils causaient tous trois indifféremment, en faisant crier les cailloux sous le pas lent de leur promenade, quand la voix de madame Fromont appela Claire du côté du château. Georges et Sidonie restèrent seuls. Ils continuèrent à marcher dans l'allée, guidés par les blancheurs vagues du sable, sans parler ni se rapprocher l'un de l'autre.

Un vent tiède agitait la charmille. La pièce d'eau soulevée battait doucement de ses flots les arches du petit pont ; et les acacias, les tilleuls, dont les fleurs détachées s'envolaient en tourbillons, parfumaient l'air électrisé... Ils se sentaient dans une atmosphère d'orage, vibrante, pénétrante. Tout au fond de leurs yeux troublés passaient de grands éclairs de chaleur, comme ceux qui allumaient la limite de l'horizon...

— « Oh ! les beaux vers luisants... » dit la jeune fille, que ce silence, traversé de tant de bruits mystérieux, embarrassait.

Au bord de la pelouse, de petites lumières vertes haletantes, éclairaient les brins d'herbe. Elle se baissa pour en prendre une sur son gant. Il vint s'agenouiller tout près d'elle ; et penchés jusqu'au ras de l'herbe, frôlant leurs cheveux et leurs joues, ils se regardèrent une minute à la clarté des vers luisants. Qu'elle lui parut étrange et charmante, sous ce reflet vert qui montait vers sa figure inclinée et se vaporisait dans le réseau fin de ses cheveux ondés !... Il avait passé un bras au tour de sa taille, et tout à coup sentant qu'elle s'abandonnait, il l'étreignit contre lui longuement, éperdument.

— Qu'est-ce que vous cherchez donc ? demanda Claire debout dans l'ombre derrière eux.

Saisi, la gorge serrée, Georges tremblait si fort qu'il ne put répondre. Sidonie, au contraire, se releva avec le plus grand calme, et dit en faisant bouffer sa jupe :

— Ce sont les vers luisants... Vois comme il y en a ce soir... Et comme ils brillent.

Ses yeux aussi brillaient d'un éclat extraordinaire.

— C'est l'orage sans doute... murmura Georges, encore tout frissonnant.

En effet, l'orage était proche. Par moment, de grands tourbillons de feuilles et de poussière couraient d'un bout à l'autre de la charmille. les firent encore quelques pas, puis rentrèrent tous trois dans le salon. Les jeunes filles prirent leur ouvrage, Georges essaya de lire un journal, pendant que madame Fromont faisait luire ses bagues et que M. Gardinois, avec son gendre, jouait au billard dans la pièce à côté.

Comme cette soirée sembla longue à Sidonie. Elle n'avait qu'un désir, se retrouver seule, libre de ses pensées.

Mais au silence de sa petite chambre, quand elle eut soufflé la lumière, qui gêne les songes en éclairant trop vivement la réalité, que de projets, quels transports de joie! Georges l'aimait, Georges Fromont, l'héritier de la fabrique!... Ils se marieraient ; elle serait riche... Car, dans cette petite âme vénale, le premier baiser d'amour n'avait éveillé que des idées d'ambition et de luxe.

Pour bien s'assurer que son amant était sincère, elle cherchait à ressaisir les moindres détails de leur scène sous la charmille, l'expression de ses yeux, l'ardeur de son étreinte, les serments balbutiés bouche à bouche dans cette lumière vaporeuse des vers luisants qu'une minute solennelle avait à jamais fixée dans son cœur.

Oh! les vers luisants de Savigny!

Toute la nuit, ils clignotèrent comme des étoiles devant ses yeux fermés. Le parc en était plein, jusqu'au fond de ses plus sombres avenues. Il y en avait des girandoles tout le long des pelouses, sur les arbres, dans les massifs... Le sable fin des allées, les vagues de la pièce d'eau roulaient des étincelles vertes, et toutes ces lueurs microscopiques faisaient comme une illumination de fête dont Savigny semblait s'envelopper en son honneur, pour célébrer les fiançailles de Georges et de Sidonie...

Le lendemain, quand elle se leva, son plan était fait. Georges l'aimait ; c'était sûr. Songeait-il à l'épouser ?... Elle se doutait bien que non, la fine lame! Mais cela ne l'effrayait pas. Elle se sentait assez forte pour avoir raison de cette âme d'enfant, à la fois faible et passionnée. Il n'y avait qu'à lui résister, et c'est ce qu'elle fit.

Pendant quelques jours, elle fut froide, inattentive, volontairement aveugle et sans mémoire. Il voulut lui parler, retrouver la minute bienheureuse, mais elle l'évitait, mettant toujours quelqu'un entre elle et lui. Alors il écrivit.

Il allait porter lui-même ses lettres dans un creux de roche, près d'une source limpide qu'on appelait « le Fantôme », et qu'un toit de chaume abritait tout au fond du parc.

Sidonie trouvait cela charmant. Le soir il fallait mentir, inventer un prétexte quelconque pour venir au « Fantôme » toute seule. L'ombre des arbres en travers des allées, le trouble de la nuit sévère, la course, l'émotion lui faisaient battre délicieusement le cœur. Elle trouvait la lettre imprégnée de rosée, du froid intense de la source, et si blanche au clair de lune, qu'elle la cachait bien vite de crainte d'être surprise.

Puis, quand elle était seule, quelle joie de l'ouvrir, de déchiffrer ces caractères magiques, ces phrases d'amour dont les mots miroitaient, entourés de cercles bleus, jaunes, éblouissants, comme si elle avait lu sa lettre en plein soleil.

« Je vous aime... Aimez-moi... » écrivait Georges sur tous les tons.

D'abord, elle ne répondit pas ; mais quand elle le sentit bien pris, bien à elle, exaspéré par sa froideur, elle se déclara nettement :

— Je n'aimerai que mon mari.

Ah ! c'était déjà une vraie femme, cette petite Chèbe...

V

COMMENT FINIT L'HISTOIRE DE LA PETITE CHÈBE

Cependant septembre arrivait.

La chasse avait réuni au château une nombreuse compagnie, bruyante, vulgaire. C'étaient de longs repas où ces bourgeois riches s'attardaient avec des lenteurs, des lassitudes, des endormements de paysans. On allait en voiture au-devant des chasseurs sur les routes déjà froides des crépuscules d'automne. La brume montait des champs moissonnés ; et pendant que le gibier effaré rasait les sillons avec des rappels craintifs, la nuit semblait sortir de tous ces bois dont les masses sombres grandissaient en s'étalant sur la plaine.

On allumait les lanternes de la calèche, et chaudement, sous les couvertures déroulées, on rentrait vite, le vent frais dans le visage. La salle, magnifiquement éclairée, s'emplissait de train, de rires.

Claire Fromont, gênée par la grossièreté de l'entourage, ne parlait guère. Sidonie brillait de tout son éclat. La course avait animé son teint pâle et ses yeux de Paris. Elle savait bien rire, comprenait peut-être un peu trop, et, pour les gens qui étaient là, semblait la seule femme présente. Son succès achevait de griser Georges ; mais à mesure qu'il s'avançait davantage, elle se montrait plus réservée. Dès lors il résolut qu'elle serait sa femme. Il se le jura à lui-même, avec cette affirmation exagérée des caractères faibles qui semblent toujours combattre d'avance les objections devant lesquelles ils savent qu'ils cèderont un jour...

Ce fut pour la petite Chèbe le plus beau moment de sa vie. Même en dehors de toute visée ambitieuse, sa nature coquette et dissimulée trouvait un charme étrange à cette intrigue d'amour mystérieusement menée au milieu des festins et des fêtes.

Autour d'eux personne ne se doutait de rien. Claire était dans cette période saine et charmante de la jeunesse où l'esprit, à demi-ouvert, s'attache aux choses qu'il connaît avec une confiance aveugle, la complète ignorance des trahisons et du mensonge. M. Fromont ne songeait qu'à son commerce. Sa femme nettoyait ses bijoux frénétiquement. Il n'y avait que le vieux Gardinois et ses petits yeux de vrille qui fussent à craindre ; mais Sidonie l'amusait, et quand même il eût découvert quelque chose, il n'était pas homme à lui faire manquer son avenir.

Elle triomphait, quand une catastrophe subite, imprévue, vint anéantir ses espérances.

Un dimanche matin, au retour d'un affût, on rapporta M. Fromont mortellement blessé. Un coup de fusil, destiné à un chevreuil, l'avait frappé près de la tempe. Le château fut bouleversé.

Tous les chasseurs, parmi lesquels le maladroit inconnu, partirent en hâte vers Paris. Claire, folle de douleur, entra, pour n'en plus sortir, dans la chambre où son père agonisait, et Risler, prévenu de la catastrophe, vint vite chercher Sidonie.

La veille du départ, elle eut avec Georges un dernier rendez-vous «au Fantôme», rendez-vous d'adieu, pénible et furtif, solennisé par le voisinage de la mort. On jura pourtant de s'aimer toujours ; on convint d'un endroit où l'on pourrait s'écrire. Et ils se séparèrent.

Retour lugubre.

Brusquement, elle revenait à sa vie de tous les jours, escortée par

le désespoir de Risler, pour qui la mort de son cher patron était une perte irréparable. Arrivée chez elle, il lui fallut raconter son séjour jusque dans les moindres détails, causer sur les habitants du château, sur les invités, les fêtes, les dîners, le désastre de la fin. Quel supplice pour elle qui, toute à une pensée toujours la même, aurait eu tant besoin de silence et de solitude. Mais ce n'était pas encore cela le plus terrible.

Dès le premier jour, Frantz était revenu s'asseoir à son ancienne place ; et ses regards qui la cherchaient, ses paroles qui s'adressaient à elle seule, lui semblaient d'une intolérable exigence.

Malgré toute sa timidité et sa défiance, le pauvre garçon se croyait dans son droit d'amoureux accepté et impatient, et la petite Chèbe était obligée de sortir de ses rêves pour répondre à ce créancier, rejeter toujours plus loin l'échéance.

Il vint un jour pourtant où l'indécision ne fut plus possible.

Elle avait promis d'épouser Frantz quand il aurait une position ; et voilà qu'on lui offrait une place d'ingénieur dans le Midi, aux hauts fourneaux de la Grand'Combe. C'était suffisant pour un ménage modeste.

Nul moyen de reculer.

Il fallait s'exécuter ou trouver un prétexte. Mais lequel ?...

Dans ce danger pressant, elle songea à Désirée. Quoique la petite boiteuse ne lui eût jamais fait de confidence, elle savait son grand amour pour Frantz. Depuis longtemps elle avait deviné cela avec ses yeux de fille coquette, miroirs clairs et changeants qui reflétaient toutes les pensées des autres sans rien laisser voir des siennes. Peut-être même cette idée qu'une autre femme aimait son fiancé, lui avait tout d'abord rendu l'amour de Frantz plus supportable, et comme on met des statues aux tombeaux pour les rendre moins tristes, la jolie petite figure pâle de Désirée au seuil de cet avenir si noir le lui avait fait paraître moins sinistre.

A cette heure, cela lui fournissait un prétexte honorable et facile pour se dégager de sa promesse.

— Non ! vois-tu, maman, dit-elle un jour à madame Chèbe, jamais je ne consentirai à faire le malheur d'une amie comme celle-là. J'aurais trop de remords... Pauvre Désirée ! tu ne t'es donc pas aperçue comme elle a mauvaise mine depuis mon retour, comme elle me regarde d'un air suppliant... Non ! je ne lui ferai pas cette peine, je ne lui enlèverai pas son Frantz. »

Tout en admirant le grand cœur de sa fille, madame Chèbe trouvait ce sacrifice exagéré, et faisait des objections :

— Prends garde, mon enfant, nous ne sommes pas riches... Un mari comme Frantz ne se présente pas tous les jours.

— Tant pis! je ne me marierai pas,... déclara nettement Sidonie, et trouvant son prétexte bon, elle s'y cramponna avec énergie. Rien ne put la faire changer d'idée, ni les larmes de Frantz, qu'exaspérait ce refus entouré de raisons vagues qu'on ne voulait pas même lui expliquer, ni les supplications de Risler, à qui madame Chèbe avait chuchoté dans le plus grand mystère les raisons de sa fille, et qui, malgré tout, ne pouvait se défendre d'admirer un pareil sacrifice.

— Ne l'accuse pas, va!... C'est un *anche!*... disait-il à son frère en essayant de le calmer.

— Oh! oui, c'est un ange, appuyait madame Chèbe en soupirant, de sorte que le pauvre amoureux trahi n'avait pas même le droit de se plaindre. Désespéré, il se décida à quitter Paris, et dans sa rage de fuir, la Grand'Combe lui semblant trop rapprochée, il sollicita et obtint une place de surveillant à Ismaïlia, aux travaux de l'isthme de Suez. Il partit sans avoir rien su ou rien voulu savoir de l'amour de Désirée ; et pourtant, quand il vint lui faire ses adieux, la chère petite infirme leva sur lui de jolis yeux timides, où il y avait écrit très lisiblement :

«Moi, je vous aime, si elle ne vous aime pas...»

Mais Frantz Risler ne savait pas lire l'écriture de ces yeux-là.

Heureusement que les âmes habituées à souffrir ont des patiences infinies. Son ami parti, la petite boiteuse, avec son gentil grain d'illusion qu'elle tenait de son père, affiné par sa nature de femme, se remit courageusement au travail, en se disant :

— Je l'attendrai.

Et dès lors, elle ouvrit toutes grandes les ailes de ses oiseaux, comme s'ils partaient tous l'un après l'autre pour Ismaïlia d'Égypte... Et c'était loin!

De Marseille, avant de s'embarquer, le jeune Risler écrivit encore à Sidonie une dernière lettre, à la fois comique et touchante où, mêlant les détails les plus techniques aux adieux les plus déchirants, le malheureux ingénieur déclarait partir, le cœur brisé, sur le transport le *Sahib*, «navire mixte de la force de quinze cents chevaux,» comme s'il espérait qu'un nombre aussi considérable de chevaux-vapeur impressionnerait

son ingrate et lui laisserait des remords éternels. Mais Sidonie avait bien d'autres choses en tête.

Elle commençait à s'inquiéter du silence de Georges. Depuis son départ de Savigny, elle avait reçu une fois des nouvelles, puis rien. Toutes ses lettres restaient sans réponses. Il est vrai qu'elle savait par Risler que Georges était très occupé, et que la mort de son oncle, en lui laissant la direction de la fabrique, lui avait créé une responsabilité au-dessus de ses forces... Mais ne pas écrire un mot!

De la fenêtre du palier où elle avait repris ses stations silencieuses, car elle s'était arrangée pour ne plus retourner chez Mlle Le Mire, la petite Chèbe cherchait à apercevoir son amoureux, guettait ses allées et venues dans les cours, les bâtiments, et le soir, à l'heure du train de Savigny, le regardait monter en voiture pour aller rejoindre sa tante et sa cousine, qui passaient les premiers mois de leur deuil chez le grand-père, à la campagne.

Tout cela l'agitait, l'effrayait ; et surtout la proximité de la fabrique rendait l'éloignement de Georges encore plus sensible. Dire qu'en appelant un peu haut elle aurait pu le faire se tourner vers elle! Dire qu'il n'y avait qu'un mur qui les séparait! Et pourtant, à ce moment-là, ils étaient bien loin l'un de l'autre.

Vous rappelez-vous, petite Chèbe, ce triste soir d'hiver où le bon Risler entra chez vos parents avec une figure extraordinaire en disant : « Grandes nouvelles. »

Grandes nouvelles, en effet.

Georges Fromont venait de lui apprendre que, conformément aux dernières volontés de son oncle, il allait épouser sa cousine Claire, et que décidément, ne pouvant pas conduire la fabrique tout seul, il était résolu à le prendre pour associé, en donnant à la maison la raison sociale de : Fromont jeune et Risler aîné.

Comment avez-vous fait, petite Chèbe, pour garder votre sang-froid en apprenant que la fabrique allait vous échapper, qu'une autre femme avait pris votre place ? Quelle sinistre soirée!... Madame Chèbe reprisait près de la table, M. Chèbe séchait devant le feu ses vêtements mouillés d'une longue course sous la pluie. Oh! le misérable intérieur, plein de tristesse et d'ennui. La lampe éclairait mal. Le repas vite fait avait laissé dans la pièce une odeur de cuisine de pauvres. Et ce Risler, ivre de joie, qui parlait, s'animait, faisait des projets!

Toutes ces choses vous serraient le cœur, vous rendaient la

trahison encore plus affreuse par la comparaison de la richesse qui fuyait votre main tendue et de cette infâme médiocrité où vous étiez condamnée à vivre...

Elle en fut sérieusement et longuement malade.

De son lit, quand les vitres secouées sonnaient sous les rideaux, la malheureuse croyait toujours que les voitures de la noce de Georges passaient en bas dans la rue ; et elle avait des crises nerveuses, muettes, inexplicables, comme une fièvre de colère qui la consumait.

Enfin, le temps, la jeunesse, les soins de sa mère et surtout ceux de Désirée, qui savait maintenant le sacrifice qu'on lui avait fait, vinrent à bout de la maladie. Mais Sidonie resta longtemps très faible, accablée par une tristesse mortelle, des envies de pleurer qui la secouaient nerveusement.

Tantôt elle parlait de voyager, de quitter Paris. D'autres fois c'était le couvent qu'il lui fallait. Autour d'elle on s'affligeait, on cherchait la cause de ce singulier état, plus inquiétant encore que la maladie, quand tout à coup elle avoua à sa mère le secret de ses tristesses.

Elle aimait Risler aîné... Jamais elle n'avait osé le dire, mais c'est lui qu'elle avait toujours aimé, et non pas Frantz.

Cette nouvelle surprit tout le monde, Risler plus que personne ; mais la petite Chèbe était si jolie, elle le regardait avec des yeux si doux que le brave garçon en fut tout de suite amoureux comme une bête. Peut-être aussi, sans qu'il s'en rendît bien compte, cet amour était au fond de son cœur depuis longtemps. . . . . .

Et voilà comme il se fait que le soir de son mariage, la jeune madame Risler, toute blanche dans sa toilette de noce, regardait avec un sourire de triomphe la fenêtre du palier où dix ans de sa vie tenaient étroitement encadrés. Ce sourire orgueilleux, où se peignait aussi une pitié profonde et un peu de mépris comme une nouvelle enrichie peut en avoir pour la médiocrité de ses débuts, s'adressait évidemment à l'enfant pauvre et malingre qu'elle croyait voir là-haut, en face d'elle, dans la profondeur du passé et de la nuit, et semblait lui dire en montrant la fabrique :

— Qu'est-ce que tu dis de çà, petite Chèbe ?... Tu vois, j'y suis maintenant...

LIVRE
DEUXIÈME

I

LE JOUR DE MA FEMME

Midi. Le Marais déjeune.

Aux lourdes vibrations des *angelus* de Saint-Paul, de Saint-Gervais, de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, se mêle, — montant des cours, — le tintement grêle des cloches de fabrique. Chacun de ces carillons a sa physionomie bien distincte. Il en est de tristes et de gais, d'alertes et d'endormis. Il y a des cloches riches, heureuses, tintant pour des centaines d'ouvriers ; des cloches pauvres, timides, qui semblent se cacher derrière les autres et se faire toutes petites, comme si elles avaient peur que la faillite les entende. Et puis les menteuses, les effrontées, celles qui sonnent pour le dehors, pour la rue, pour faire croire qu'on est une maison considérable et qu'on occupe beaucoup de monde.

Dieu merci, la cloche de l'usine Fromont n'est pas une de celles-là. C'est une bonne vieille cloche, un peu fêlée, connue dans le Marais depuis quarante ans, et qui n'a jamais chômé que les dimanches et les jours d'émeute.

A sa voix, tout un peuple d'ouvriers défile sous le portail de l'ancien

hôtel et s'écoule dans les cabarets environnants. Les apprentis s'asseyent au bord des trottoirs avec des ouvriers maçons. Pour se réserver une demi-heure de jeu, ils déjeunent en cinq minutes de tout ce qui traîne à Paris pour les ambulants et les pauvres, des marrons, des noix, des pommes ; et à côté d'eux les maçons cassent de grandes miches d'un pain tout blanc de farine et de plâtre. Les femmes sont pressées, et s'en vont en courant. Elles ont toutes à la maison ou à l'asile un enfant à surveiller, un vieux parent, le ménage à faire. Etouffées par l'air des ateliers, les paupières gonflées, les cheveux ternis de la poussière des papiers-velours, une pourdre fine qui fait tousser, elles se hâtent, un panier au bras, par la rue encombrée où les omnibus circulent avec peine dans ce débordement de peuple.

Près de la porte, assis sur une borne qui servait autrefois de montoir aux cavaliers, Risler regarde en souriant la sortie de la fabrique. C'est toujours un bonheur pour lui que l'estime communicative de tous ces braves gens qu'il a connus là quand il était petit et humble comme eux. Ce « bonjour, monsieur Risler », dit par tant de voix différentes et toutes affectueuses, lui fait chaud au cœur. Les enfants l'accostent sans peur, les dessinateurs à grandes barbes, demi-ouvriers, demi-artistes, lui donnent en passant la poignée de main et le tutoiement. Peut-être y a-t-il dans tout cela un peu trop de familiarité, car le brave homme n'a pas encore compris le prestige et l'autorité de sa nouvelle position, et je connais quelqu'un qui trouve ce laisser-aller bien humiliant. Mais ce quelqu'un ne peut pas le voir en ce moment et le patron en profite pour donner une vigoureuse accolade au vieux teneur de livres, Sigismond, qui sort le dernier de tous, roide, rouge, encaissé dans un grand col, et tête nue, — quelque temps qu'il fasse, — de peur des coups de sang.

Risler et lui sont compatriotes. Ils ont l'un pour l'autre une estime profonde qui date de leurs débuts à la fabrique, de l'époque lointaine où ils déjeunaient ensemble à la petite crèmerie du coin, dans laquelle Sigismond Planus entre tout seul maintenant et se choisit un plat du jour sur l'ardoise pendue au mur...

Mais gare! voici la voiture de Fromont jeune qui arrive sous le portail. Depuis le matin il est en courses ; et les deux associés, en s'avançant vers la maison coquette qu'ils habitent tout au fond du jardin, causent amicalement de leurs affaires.

— Je suis allé chez les Prochasson, dit Fromont jeune. Ils m'ont

montré de nouveaux modèles, très jolis, ma foi !... Il faut faire attention. Nous avons là des concurrents sérieux.

Risler n'est pas inquiet, lui. Il se sent fort de son talent, de son expérience ; et puis... mais ceci très confidentiel... il est sur la piste d'une invention merveilleuse, une imprimeuse perfectionnée, quelque chose... enfin on verra. Tout en causant ils entrent dans le jardin, soigné comme un square, avec des acacias en boule presque aussi vieux que l'hôtel, et des lierres magnifiques qui cachent les hautes murailles noires.

A côté de Fromont jeune, Risler aîné a l'air d'un commis qui rend ses comptes au patron. A chaque pas, il s'arrête pour parler, car son geste est lourd, ses idées lentes, et les mots ont bien du mal à lui arriver. Oh ! s'il pouvait voir, là-haut, derrière la vitre du second étage, le petit visage rose qui observe tout cela attentivement...

Madame Risler attend son mari pour déjeuner, et s'impatiente de ses lenteurs de bonhomme. De la main elle lui fait signe : « Allons donc » ! Mais Risler ne s'en aperçoit pas. Il est tout occupé de la petite Fromont, la fille de Georges et de Claire, qui prend le soleil, épanouie dans ses dentelles sur les bras de sa nourrice. Comme elle est jolie.

— C'est tout votre portrait, madame Chorche.

— Vous trouvez, mon bon Risler ? tout le monde dit pourtant qu'elle ressemble à son père.

— Oui, un peu... Mais cependant...

Et ils sont là tous, le père, la mère, Risler, la nourrice, à chercher gravement une ressemblance dans cette petite esquisse d'être qui les regarde de ses yeux vagues, tout éblouis de la vie et du jour. A sa fenêtre entr'ouverte Sidonie se penche pour voir ce qu'ils font et pourquoi son mari ne monte pas.

A ce moment, Risler a pris le poupon dans ses bras, tout ce joli fardeau d'étoffes blanches et de rubans clairs, et cherche à le faire rire et gazouiller, avec des gentillesses, des mines de grand-père. Comme il a l'air vieux, le pauvre homme ! Son grand corps qu'il rapetisse devant l'enfant, sa grosse voix qui se fait sourde pour s'adoucir, sont autant de disgrâces et de ridicules.

Là-haut sa femme tape du pied, et murmure entre les dents :

— L'imbécile !...

Enfin, lasse d'attendre, elle envoie prévenir monsieur que le déjeuner est servi ; mais la partie est si bien en train que monsieur ne sait plus comment s'en aller, comment interrompre cette explosion de joie

et de petits cris d'oiseau. Il parvient pourtant à rendre l'enfant à sa nourrice, et se sauve dans l'escalier en riant de tout son cœur. Il rit encore en entrant dans la salle à manger ; mais un regard de sa femme l'arrête net.

Sidonie est assise à table devant le réchaud chargé. On sent un parti pris de mauvaise humeur dans sa pose de victime :

— Vous voilà... C'est bien heureux.

Risler s'assied, un peu honteux :

— Que veux-tu, petite ? Cette enfant est si...

— Je vous ai déjà prié de ne pas me tutoyer. Cela n'est pas de mise entre nous.

— Mais quand nous sommes seuls ?

— Tenez ! vous ne saurez jamais vous faire à notre nouvelle fortune... Aussi, qu'arrive-t-il ? Personne ne me respecte ici. Le père Achille me salue à peine quand je passe devant sa loge... Il est vrai que je ne suis pas une Fromont, moi, et que je n'ai pas de voiture...

— Voyons, petite, tu... c'est-à-dire... vous savez bien que tu... que vous pouvez vous servir du coupé de madame Chorche. Elle le met toujours à notre disposition.

— Combien de fois faut-il vous dire que je ne veux avoir aucune obligation à cette femme-là ?

— Oh ! Sidonie...

— Oui, nous savons, c'est convenu... madame Fromont, c'est le bon Dieu. Il est défendu d'y toucher. Et moi, je dois me résigner à n'être rien dans la maison, à me laisser humilier, fouler aux pieds...

— Voyons, voyons, petite...

Le pauvre Risler essaye de s'interposer, de dire un mot en faveur de sa chère madame Chorche. Mais il est maladroit. C'est la pire des conciliations ; et pour le coup Sidonie éclate :

— Je vous dis, moi, qu'avec son air tranquille, cette femme est orgueilleuse et méchante... D'abord elle me déteste, je le sais... Tant que j'ai été la pauvre petite Sidonie, à qui l'on jetait les joujoux cassés et les vieilles robes, c'était bien ; mais maintenant que je suis maîtresse, moi aussi, cela la vexe et l'humilie... Madame me donne des conseils de haut, critique mes façons de faire... J'ai eu tort d'avoir une femme de chambre... Naturellement. N'ai-je pas été habituée à me servir moi-même ?... Elle cherche toutes les occasions de me blesser. Quand je vais chez elle le mercredi, il faut entendre de quel ton devant le

monde elle me demande des nouvelles de cette bonne madame Chèbe... Eh bien! oui. Je suis une Chèbe et elle une Fromont. Cela se vaut, je pense. Mon grand-père était pharmacien. Et le sien, qu'est-ce que c'est? Un paysan enrichi par l'usure... Oh! je le lui dirai un de ces jours, si elle fait trop la fière, et aussi que leur fillette, sans qu'ils s'en doutent, lui ressemble à ce vieux père Gardinois, et Dieu sait qu'il n'est pas beau.

— Oh! dit Risler qui ne trouve pas un mot à répondre.

— Pardi! oui, je vous conseille de l'admirer, leur enfant. Elle est toujours malade. Elle pleure toute la nuit comme un petit chat. Cela m'empêche de dormir... Après, dans la journée, j'ai le piano de la maman et ses roulades... tra la la la la... Encore si c'était de la musique amusante.

Risler a pris le bon parti. Il ne dit plus un mot; puis, au bout d'un moment, quand il voit qu'elle commence à être plus calme, il achève de l'apaiser avec des compliments.

— Est-elle gentille, aujourd'hui! On fait donc des visites, tantôt?...

Pour éviter la difficulté du tutoiement, il se sert d'un mode vague et impersonnel.

— Non, je ne fais pas de visites, répond Sidonie avec une certaine fierté. J'en reçois, au contraire. C'est mon jour...

Et en face de l'air étonné, confondu de son mari, elle reprend :

— Eh bien! oui, c'est mon jour... Madame Fromont en a un ; je peux bien en avoir un aussi je pense.

— Sans doute, sans doute, dit le bon Risler, qui regarde autour de lui avec un peu d'inquiétude... C'est donc cela que j'ai vu tant de fleurs partout, sur le palier, dans le salon.

— Oui, ce matin la bonne est descendue au jardin... Est-ce que j'ai eu tort? Oh! vous ne le dites pas, mais je suis sûre que vous pensez que j'ai eu tort... Dame! Je croyais que les fleurs du jardin étaient à nous comme à eux.

— Certainement... pourtant tu... vous... il aurait peut-être mieux valu...

— Le demander?... C'est cela... m'humilier encore à propos de quelques méchants chrysanthèmes et de deux ou trois brins de verdure. D'ailleurs je ne me suis pas cachée pour les prendre, ces fleurs ; et quand elle montera tout à l'heure...

— Est-ce qu'elle doit venir? Ah! c'est gentil.

Sidonie bondit, indignée :

— Comment ! C'est gentil ?... Il ne manquerait plus que cela, par exemple, qu'elle ne vînt pas. Moi qui vais tous les mercredis m'ennuyer chez elle avec un tas de poseuses, de grimacières.

Elle ne dit pas que ces mercredis de madame Fromont lui ont beaucoup servi, qu'ils sont pour elle comme un journal de modes hebdomadaire, une de ces petites publications composites où il y a la façon d'entrer, de sortir, de saluer, de placer des fleurs sur une jardinière et des cigares dans un fumoir, sans compter les gravures, le défilé de tout ce qui se porte avec l'adresse et le nom des bonnes faiseuses. Sidonie ne dit pas non plus que ces amies de Claire dont elle parle si dédaigneusement, elle les a toutes suppliées de venir la voir son jour, et que ce jour a été choisi par elles-mêmes.

Viendront-elles ? Mme Fromont jeune fera-t-elle à Mme Risler aîné l'affront de manquer son premier vendredi ? Cela l'inquiète jusqu'à la fièvre...

— Mais dépêchez-vous donc, dit Sidonie à chaque instant... comme vous êtes long à déjeuner, bon Dieu !

Le fait est qu'une des manies du brave Risler est de manger lentement, d'allumer sa pipe à table en savourant son café à petites doses. Aujourd'hui il lui faut renoncer à ces chères habitudes, laisser la pipe dans son étui à cause de la fumée, et sitôt la dernière bouchée aller s'habiller bien vite, car sa femme tient à ce qu'il monte, cette après-midi, saluer ces dames.

Quel événement dans la fabrique quand on voit Risler aîné descendre, un jour de semaine, en redingote noire et cravate de cérémonie !

— Tu vas donc à la noce ? lui crie le caissier Sigismond derrière son grillage.

Et Risler répond, non sans quelque fierté :

— C'est le jour de ma femme !

Bientôt tout le monde sait dans la maison que c'est le jour de Sidonie ; et même le père Achille, qui fait le jardin, n'est pas très content parce qu'on a cassé des branches aux lauriers d'hiver de l'entrée.

Assis devant la planche où il dessine, sous le jour blanc des hautes fenêtres, Risler a quitté sa belle redingote qui le gêne, retroussé ses manchettes toutes fraîches ; mais l'idée que sa femme attend du monde le préoccupe, l'inquiète et de temps en temps il se remet en tenue pour monter chez lui.

— Personne n'est venu ? demande-t-il timidement.

— Non, monsieur, personne.

Dans le beau salon rouge, — car ils ont un salon en damas rouge, avec une console entre les fenêtres et une jolie table au milieu du tapis à fleurs claires, — Sidonie s'est installée en femme qui reçoit, un cercle de fauteuils, et de chaises autour d'elle. Çà et là des livres, des revues, une petite corbeille à ouvrage en forme de bourriche, tressée avec des glands de soie, un bouquet de violettes dans un verre de cristal et des plantes vertes dans les jardinières. Tout cela est disposé exactement comme chez les Fromont, à l'étage au-dessous ; seulement le goût, cette ligne invisible qui sépare le distingué du vulgaire, n'est pas encore affiné. On dirait la copie médiocre d'un joli tableau de genre. La maîtresse de maison elle-même a une robe trop neuve, elle a plutôt l'air d'être en visite que chez elle. Aux yeux de Risler tout est superbe, sans reproche ; il s'apprête à le dire en entrant dans le salon, mais devant le regard courroucé de sa femme, le pauvre mari s'arrête intimidé.

— Vous voyez, il est quatre heures, lui dit-elle en montrant la pendule d'un geste de colère... Personne ne viendra... Mais c'est à Claire surtout que j'en veux de n'être pas montée... Elle est chez elle... j'en suis sûre... je l'entends.

En effet, depuis midi, Sidonie guette les moindres bruits de l'étage au-dessous, les cris de l'enfant, une porte qu'on ferme. Risler voudrait redescendre, fuir la conversation du déjeuner qui recommence ; mais sa femme ne l'entend pas ainsi. C'est bien le moins qu'il lui tienne compagnie, lui, puisque tout le monde l'abandonne, et il reste là, inepte, cloué sur place, comme ces gens qui n'osent pas bouger pendant l'orage de peur d'attirer la foudre. Sidonie s'agite, va, vient dans le salon, change une chaise, la remet, se regarde en passant à la glace, sonne sa bonne pour lui dire d'aller demander au père Achille si personne n'est venu pour elle. Il est si méchant, ce père Achille. Peut-être, quand on vient, répond-il qu'elle est sortie.

Mais, non ! le concierge n'a encore vu personne.

Silence et consternation. Sidonie est debout à la fenêtre de gauche ; Risler à celle de droite. De là ils voient le petit jardin, où la nuit commence à descendre, et la fumée noire que la haute cheminée dégage sous un ciel bas. La vitre de Sigismond s'allume la première au rez-de-chaussée ; le caissier prépare sa lampe lui-même avec un soin

méticuleux, et sa grande ombre se promène devant la flamme, se courbe en deux près du grillage. La colère de Sidonie se distrait un moment à ces détails connus.

Tout à coup un petit coupé entre dans le jardin et vient s'arrêter devant la porte. Enfin voilà quelqu'un. Dans ce joli tourbillon de soie, de fleurs, de jais, de brandebourgs, de fourrures, qui franchit le perron vivement, Sidonie a reconnu une des plus élégantes habituées du salon Fromont, la femme d'un riche marchand de bronzes. Quelle gloire de recevoir une visite pareille! Vite, vite, le ménage prend position, monsieur à la cheminée, madame dans un fauteuil, feuilletant négligemment un magazine. Pose perdue. La belle visiteuse ne venait pas pour Sidonie ; elle s'est arrêtée à l'étage au-dessous...

Ah! si madame Georges pouvait entendre ce que sa voisine dit d'elle et de ses amies...

A ce moment la porte s'ouvre, on annonce :

— Mademoiselle Planus.

C'est la sœur du caissier, une pauvre vieille fille humble et douce qui s'est fait un devoir de cette visite à la femme du patron de son frère et semble stupéfaite de l'accueil empressé qu'elle reçoit. On l'entoure, on la choie. «Que c'est aimable à vous... Approchez-vous donc du feu.» Ce sont des attentions, un intérêt à ses moindres paroles. Le bon Risler a des sourires chaleureux comme des remercîments. Sidonie elle-même déploie toutes ses grâces, heureuse de se montrer dans sa gloire à une égale de l'ancien temps, et de songer que l'autre au-dessous doit entendre qu'il lui est venu du monde. Aussi fait-on le plus de train qu'on peut en roulant les fauteuils, en repoussant la table ; et lorsque la vieille demoiselle s'en va, éblouie, enchantée, confondue, on l'accompagne jusque dans l'escalier avec un grand frou-frou de volants, et on lui crie bien fort, en se penchant sur la rampe, qu'on reste chez soi tous les vendredis... Vous entendez, tous les vendredis ...

Maintenant il fait nuit. Les deux grosses lampes du salon sont allumées. Dans la pièce à côté, on entend la bonne qui met le couvert. C'est fini. Madame Fromont jeune ne viendra pas.

Sidonie est blême de rage :

— Voyez-vous cette pimbêche qui ne peut pas seulement monter dix-huit marches... Madame trouve sans doute que nous sommes trop petites gens pour elle... Oh! mais, je me vengerai...

Et à mesure qu'elle exhale sa colère en paroles injustes, sa voix devient vulgaire, prend des intonations de faubourg, un accent peuple qui trahit l'ancienne apprentie du magasin Le Mire.

Risler a le malheur de dire un mot.

— Qui sait ? L'enfant était peut-être malade.

Furieuse, elle se retourne sur lui comme si elle voulait le mordre.

— Allez-vous me laisser tranquille avec cet enfant ? D'abord, c'est votre faute ce qui m'arrive... Vous ne savez pas me faire respecter.

Et pendant que la porte de sa chambre, violemment refermée, fait trembler les globes de lampes et tous les bibelots des étagères, Risler, resté seul, immobile au milieu du salon, regarde d'un air consterné ses manchettes toutes blanches, ses larges pieds vernis, et murmure machinalement :

— Le jour de ma femme !

II

PERLE VRAIE ET PERLE FAUSSE

« Qu'est-ce qu'elle a ?...Que lui ai-je fait ? » se demandait souvent Claire Fromont en pensant à Sidonie.

Elle ignorait absolument ce qui s'était passé autrefois entre son amie et Georges à Savigny. Avec sa vie si droite, son âme si tranquille, il lui était impossible de deviner quelle ambition jalouse et basse avait grandi à ses côtés depuis quinze ans. Pourtant le regard énigmatique qui lui souriait froidement dans ce joli visage, la troublait sans qu'elle s'en rendit compte. A une politesse affectée, singulière chez des amies d'enfance, succédait tout à coup une colère mal dissimulée, une intonation sèche et cinglante devant laquelle Claire restait interdite comme devant un problème. Parfois aussi un pressentiment singulier, l'intuition vague d'un grand malheur, se joignait à cette inquiétude ; car les femmes sont toutes un peu des *voyantes*, et même chez les plus candides, l'ignorance profonde du mal s'éclaire de visions subites d'une étonnante lucidité.

De temps en temps, à la suite d'une causerie un peu longue, d'une de ces rencontres imprévues où les visages pris au dépourvu laissent bien voir leurs pensées vraies, madame Fromont réfléchissait sérieusement à cette singulière petite Sidonie ; mais la vie était là, active,

pressante, avec son enveloppement d'affections, de préoccupations, et ne lui donnait pas le temps de s'arrêter à ces minuties.

Il arrive, en effet, un âge pour les femmes où l'existence a des tournants de route si subits que tous les horizons changent, tous les points de vue se transforment.

Jeune fille, cette amitié qui s'en allait d'elle pièce à pièce, comme déchirée par une main mauvaise, l'eût beaucoup attristée. Mais elle avait perdu son père, la plus grande, l'unique affection de sa jeunesse ; puis elle s'était mariée. L'enfant était venu avec ses adorables exigences de toutes les minutes. En outre, elle gardait près d'elle sa mère presque en enfance, abêtie encore par la mort tragique de son mari. Dans une vie si occupée, les caprices de Sidonie tenaient peu de place ; et c'est à peine si Claire Fromont avait songé à s'étonner de son mariage avec Risler. Évidemment, il était trop âgé pour elle ; mais, après tout, puisqu'ils s'aimaient.

Quant à se vexer que la petite Chèbe fût arrivée à cette haute position, devenue presque son égale, sa nature très supérieure était incapable de pareilles petitesses. Elle eût désiré de tout cœur, au contraire, voir heureuse et considérée cette jeune femme qui habitait près d'elle, vivait pour ainsi dire de sa vie, et avait été sa compagne d'enfance. Très affectueusement, elle essaya de l'instruire, de l'initier au monde, comme on fait d'une provinciale bien douée à qui il manque peu de chose pour devenir charmante.

Entre deux femmes jolies et jeunes, les conseils ne s'acceptent pas facilement. Quand madame Fromont, un jour de grand dîner, prenait madame Risler dans sa chambre et lui souriait bien en face, pour lui dire sans la fâcher :

— « Trop de bijoux, mignonne... Et puis, vois-tu, avec les robes montantes on ne met pas de fleurs dans les cheveux... » Sidonie rougissait, remerciait son amie, mais au fond de son cœur inscrivait un grief de plus contre elle.

Dans le monde de Claire, on l'avait assez froidement accueillie.

Le faubourg Saint-Germain a ses prétentions ; mais si vous croyez que le Marais n'a pas les siennes !

Ces femmes et ces filles d'industriels, de riches fabricants, savaient l'histoire de la petite Chèbe, l'auraient devinée rien qu'à sa façon de se présenter, d'être parmi elles.

Sidonie avait beau s'appliquer. Il restait en elle de la demoiselle

de magasin. Ses amabilités un peu forcées, trop humbles quelquefois, choquaient comme le ton faux des boutiques ; et ses attitudes dédaigneuses rappelaient les mines superbes de ces «*premières*» qui, dans les magasins de nouveautés, parées de robes de soie noire qu'elles remettent au vestiaire le soir en partant, regardent d'un air imposant, du haut de leurs coiffures à grandes boucles, les petites gens qui se permettent de marchander.

Elle se sentait examinée, critiquée, et sa timidité était obligée de s'armer en guerre. Les noms prononcés devant elle, les plaisirs, les fêtes, les livres dont on parlait lui étaient inconnus. Claire la mettait de son mieux au courant, la maintenait au niveau, d'une main amie toujours tendue ; mais, parmi ces dames, beaucoup trouvaient Sidonie jolie. C'était assez pour lui en vouloir d'être entrée dans leur monde. D'autres, fières de la position de leur mari, de leur richesse, n'avaient pas assez de mutismes insolents, de politesses condescendantes pour humilier la petite parvenue.

Sidonie les confondait toutes dans un seul mot. Les amies de Claire, c'est-à-dire mes ennemies à moi...! Mais elle n'en voulait sérieusement qu'à une seule.

Les deux associés ne se doutaient guère de ce qui se passait entre leurs femmes.

Risler aîné, toujours absorbé dans son invention d'*imprimeuse*, restait quelquefois jusqu'au milieu de la nuit à sa table de dessin. Fromont jeune passait ses journées dehors, déjeunait à son cercle, n'était presque jamais à la fabrique. Il avait ses raisons pour cela.

Le voisinage de Sidonie le troublait. Ce caprice passionné qu'il avait eu pour elle, cet amour sacrifié aux dernières volontés de son oncle lui traversaient trop souvent la mémoire avec tout le regret de l'irréparable ; et, se sentant faible, il fuyait. C'était une nature molle, sans ressort, assez intelligente pour se connaître, trop faible pour se diriger. Le soir du mariage de Risler, — marié lui-même depuis quelques mois à peine, il avait retrouvé auprès de cette femme toute l'émotion des soirs orageux de Savigny. Dès lors, sans s'en rendre bien compte, il évita de la revoir, de parler d'elle. Malheureusement, comme ils habitaient la même maison, que les femmes se visitaient dix fois par jour, le hasard des rencontres les mettait en présence ; et il se passa cette chose singulière que ce mari, voulant rester honnête, désertait tout à fait son ménage et cherchait des distractions dehors.

Claire voyait cela sans étonnement. Elle avait été habituée par son père à ce perpétuel « en l'air » de la vie de commerce ; et pendant ces absences, toute zélée dans ses devoirs de femme et de mère, elle s'inventait de longues tâches, des travaux de toutes sortes, des promenades pour l'enfant, des stations au soleil prolongées et calmes, dont elle revenait ravie des progrès de la fillette, pénétrée des joies et des rires des tout petits en plein air, avec un peu de leur rayonnement au fond de ses yeux sérieux.

Sidonie sortait aussi beaucoup. Souvent, vers la nuit, la voiture de Georges, qui passait le portail, faisait se ranger vivement madame Risler en superbe toilette, rentrant après de grandes courses dans Paris. Le boulevard, les étalages, des emplettes longuement choisies comme pour savourer le plaisir nouveau d'acheter, la tenaient très tard hors de chez elle. On échangeait un salut, un froid regard au détour de l'escalier ; et Georges entrait vite chez lui comme dans un refuge, cachant sous un flot de caresses à l'enfant qu'on lui tendait, le trouble tout à coup ressenti.

Sidonie, elle, semblait ne plus se souvenir de rien, et n'avoir gardé que du mépris pour cette nature lâche et douce. D'ailleurs, elle avait bien d'autres préoccupations.

Dans leur salon rouge, entre les deux fenêtres, son mari venait de faire installer un piano.

Après bien des hésitations, elle s'était décidée à apprendre le chant, pensant qu'il était un peu tard pour commencer le piano ; et deux fois par semaine, madame Dobson, une jolie blonde sentimentale, venait lui donner des leçons de midi à une heure. Dans le silence des cours environnantes, ces *a... a... a...*, ces *o... o... o...*, prolongés avec insistance, recommencés dix fois, les fenêtres ouvertes, donnaient à la fabrique l'aspect d'un pensionnat.

C'était bien, en effet, une écolière qui s'exerçait là, une petite âme inexpérimentée et flottante, pleine de désirs inavoués, ayant tout à apprendre et à connaître pour devenir une vraie femme. Seulement son ambition s'en tenait à la superficie des choses :

— Claire Fromont joue du piano ; moi je chanterai... Elle passe pour une femme élégante et distinguée, je veux qu'on en dise autant de moi.

Sans songer une minute à s'instruire, elle passait sa vie à courir les boutiques, les fournisseurs : « Que portera-t-on cet hiver ? » Elle allait aux somptuosités d'étalage, à tout ce qui saute aux yeux des passants.

De ces perles fausses qu'elle avait si longtemps maniées, il lui était resté quelque chose au bout des doigts, un peu de leur nacre factice, de leur fragilité creuse, de leur éclat sans profondeur. Elle était bien elle-même une perle fausse, ronde, brillante, bien sertie, où le vulgaire pouvait se prendre ; mais Claire Fromont était une perle véritable, d'un feu riche et discret à la fois, et quand on les voyait ensemble, la différence se sentait. On devinait que l'une avait été perle toujours, une toute petite perle dès l'enfance, accrue des éléments d'élégance, de distinction qui en avaient fait une nature rare et précieuse. L'autre, au contraire, était bien l'œuvre de Paris, ce bijoutier en faux qui dispose de mille futilités charmantes, brillantes, mais peu solides, mal assorties, mal rattachées : un vrai produit du petit commerce dont elle avait fait partie.

Ce que Sidonie enviait par-dessus tout à Claire, c'était l'enfant, le poupon luxueux, enrubanné depuis les rideaux de son berceau jusqu'au bonnet de sa nourrice. Elle ne songeait pas aux devoirs doux, pleins de patience et d'abnégation, aux longs bercements des sommeils difficiles, aux réveils rieurs, étincelants d'eau fraîche. Non! dans l'enfant, elle ne voyait que la promenade... C'est si joli cet attifement de ceintures flottantes et de longues plumes qui suit les jeunes mères dans le tourbillon des rues.

Elle, pour se faire accompagner, n'avait que ses parents ou son mari. Elle aimait mieux sortir seule. Il avait une façon si drôle d'être amoureux, ce brave Risler, jouant avec sa femme comme avec une poupée, lui pinçant le menton et les joues, rôdant autour d'elle avec des cris : « Hou! Hou! » ou bien la regardant de ses gros yeux attendris comme un chien affectueux et reconnaissant. Cet amour bêta qui faisait d'elle un joujou, une porcelaine d'étagère, la rendait honteuse. Quant à ses parents, ils la gênaient pour le monde qu'elle voulait voir, et sitôt après son mariage, elle s'en était à peu près débarrassée en leur louant une maisonnette à Montrouge. Cela avait coupé court aux invasions fréquentes de M. Chèbe en longue redingote, et aux visites interminables de la bonne madame Chèbe, chez qui le bien-être revenu ranimait d'anciennes habitudes de commérage et de vie oisive.

Du même coup, Sidonie aurait bien voulu éloigner aussi les Delobelle dont le voisinage lui pesait. Mais le Marais était un centre pour le vieux comédien, à cause de la proximité des théâtres du boulevard ; puis Désirée tenait, comme tous les sédentaires, à l'horizon

connu, et sa cour triste, assombrie l'hiver dès quatre heures, lui semblait une amie, un visage de connaissance que le soleil éclairait quelquefois comme un sourire à son adresse. Sidonie, ne pouvant pas se débarrasser d'eux, avait pris le parti de ne plus les voir.

En somme, sa vie eût été solitaire et assez triste sans quelques distractions que Claire Fromont lui procurait. Chaque fois c'était une colère. Elle pensait :

— Tout me viendra donc par elle!

Et lorsque, au moment de dîner, on lui envoyait de l'étage au-dessous un numéro de loge ou une invitation pour le soir, tout en s'habillant, ravie de se montrer, elle ne songeait qu'à écraser sa rivale. Ces occasions, d'ailleurs, devenaient rares, Claire étant de plus en plus occupée de son enfant. Pourtant lorsque le grand-père Gardinois faisait un voyage à Paris, il ne manquait jamais de réunir les deux ménages. La gaieté du vieux paysan avait besoin pour s'épanouir de cette petite Sidonie que ses plaisanteries n'effarouchaient pas. Il les faisait dîner tous quatre chez Philippe, son restaurant de choix, dont il connaissait les patrons, les garçons, le sommelier, dépensait beaucoup d'argent, et de là les conduisait dans une loge louée d'avance à l'Opéra-Comique ou au Palais-Royal.

Au théâtre, il riait fort, parlait familièrement aux ouvreuses comme aux garçons de chez Philippe, réclamait tout haut des tabourets pour les dames, et à la sortie voulait avoir les paletots, les fourrures avant tout le monde, comme s'il eût été le seul parvenu trois fois millionnaire dans la salle.

Pour ces parties un peu vulgaires, où son mari le plus souvent évitait de se trouver, Claire avec son tact habituel s'habillait sobrement, passait inaperçue. Sidonie, au contraire, toutes voiles dehors, étalée au-devant des loges, riait de tout son cœur aux histoires du grand-père, heureuse d'être descendue des troisièmes ou des secondes, ses places d'autrefois, à ces belles avant-scènes ornées de glaces, dont le bord de velours lui semblait fait exprès pour ses gants clairs, sa lorgnette d'ivoire et son éventail à paillettes. La banalité des endroits publics, le rouge et l'or des tentures, c'était du vrai luxe pour elle. Elle s'y épanouissait comme une jolie fleur en papier dans une jardinière en filigrane.

Un soir, à une pièce en vogue du Palais-Royal, parmi les femmes présentes, des célébrités peintes, coiffées de chapeaux microscopiques,

armées d'immenses éventails et dont les têtes fardées sortaient de l'ombre des baignoires dans l'échancrure des corsages comme des portraits vaguement animés, l'allure de Sidonie, sa toilette, sa façon de rire et de regarder furent très remarquées. Toutes les lorgnettes de la salle, guidées par ce courant magnétique si puissant sous le lustre, se dirigeaient peu à peu vers la loge qu'elle occupait. Claire finit par en être gênée ; et, discrètement, elle fit passer à sa place son mari qui, par malheur, les avait accompagnés ce soir-là.

Georges, jeune, élégant à côté de Sidonie, avait l'air de son compagnon naturel, tandis que, derrière eux, Risler aîné toujours si calme, si éteint, semblait bien à sa place près de Claire Fromont qui gardait dans ses vêtements un peu sombres comme un incognito d'honnête femme au bal de l'Opéra.

En sortant, chacun des deux associés prit le bras de sa voisine. Une ouvreuse dit à Sidonie, en parlant de Georges : « Votre mari... », et la petite femme en eut un rayonnement de plaisir.

Votre mari !

Ce mot si simple avait suffi pour la bouleverser et remuer au fond de son cœur un tas de choses mauvaises. Pendant qu'ils traversaient les couloirs, le foyer, elle regardait Risler et madame « Chorche » marcher devant eux. L'élégance de Claire lui semblait écrasée, vulgarisée par la démarche lourde de Risler. Elle se disait : « Comme il doit m'enlaidir quand nous marchons ensemble !... » Et le cœur lui battait à l'idée du couple charmant, heureux, admiré qu'ils auraient fait, elle et ce Georges Fromont dont le bras frémissait sous le sien.

Alors, quand le coupé bleu vint prendre les Fromont à la porte du théâtre, pour la première fois elle se mit à songer qu'après tout cette femme lui avait volé sa place et qu'elle serait dans son droit en essayant de la reprendre.

III

LA BRASSERIE DE LA RUE BLONDEL

Depuis son mariage, Risler avait renoncé à la brasserie. Sidonie aurait eu plaisir à le voir quitter la maison, le soir, pour un cercle élégant, une réunion d'hommes riches et bien mis ; mais l'idée qu'il retournerait dans la fumée des pipes, vers les amis du temps passé, Sigismond, Delobelle, son père, cette idée l'humiliait, la rendait malheureuse. Alors il n'y alla plus ; et cela lui coûtait un peu. C'était presque un souvenir du pays, cette brasserie située dans un coin oublié du vieux Paris. Les voitures rares, des rez-de-chaussée à hautes fenêtres grillagées, des odeurs fraîches de droguerie, de produits pharmaceutiques donnaient à cette petite rue Blondel une vague ressemblance avec certaines rues de Bâle ou de Zurich. La brasserie était tenue par un Suisse, bourrée de gens de là-bas. Quand la porte s'ouvrait, à travers le brouillard des pipes, la lourdeur épaisse des accents du Nord, on avait la vision d'une immense salle basse avec

des jambons pendus aux poutres, des tonneaux de bière alignés, de la sciure de bois jusqu'à mi-jambes, et sur le comptoir de grands saladiers de pommes de terre roses comme des châtaignes, des corbeilles de *prachtels* sortant du four tout saupoudrés de sel blanc sur leurs nœuds dorés.

Pendant vingt ans, Risler avait eu là sa pipe, une longue pipe marquée à son nom au râtelier des habitués, et sa table où venaient s'asseoir quelques compatriotes discrets, silencieux, qui écoutaient et admiraient, sans les comprendre, les interminables discussions de Chèbe et de Delobelle. Une fois Risler parti, ces deux derniers avaient à leur tour déserté la brasserie, pour plusieurs bonnes raisons. D'abord M. Chèbe habitait très loin maintenant. Grâce à la générosité de ses enfants il avait enfin réalisé le rêve de toute sa vie.

— Quand je serai riche, disait toujours le petit homme dans son triste appartement du Marais, j'aurai une maison à moi, aux portes de Paris, presque à la campagne, un petit jardin que je bêcherai, que j'arroserai moi-même. Cela vaudra mieux pour ma santé que toutes les agitations de la capitale.

Eh bien ! il l'avait à présent sa maison, et il ne s'y amusait pas, je vous jure.

C'était à Montrouge, sur le chemin de ronde : « Petit chalet avec jardin, » disait l'écriteau dont le carton carré donnait une idée à peu près exacte des dimensions de la propriété. Les papiers étaient neufs et champêtres, les peintures toutes fraîches ; un tonneau d'arrosage installé à côté d'un berceau de vigne-vierge jouait le rôle de pièce d'eau. Joignez à tous ces avantages qu'une haie seulement séparait ce paradis d'un autre « chalet avec jardin » tout à fait du même genre, où demeuraient le caissier Sigismond Planus et sa sœur. Pour madame Chèbe, c'était un voisinage précieux. Quand la bonne femme s'ennuyait, elle emportait des provisions de tricot et de raccommodages sous le berceau de la vieille fille qu'elle éblouissait du récit de ses splendeurs passées. Malheureusement son mari n'avait pas les mêmes distractions.

Tout allait bien encore les premiers temps. On était au cœur de l'été. M. Chèbe, continuellement en manches de chemise, faisait son installation. Le moindre clou à planter dans la maison était l'objet de réflexions oiseuses, de discussions sans fin. Pour le jardin, la même chose. Il avait d'abord décidé d'en faire un jardin

anglais, pelouses toujours vertes, allées tournantes ombragées de massifs. Le diable, c'est que les massifs mettaient bien du temps à pousser.

— Ma foi! j'ai envie d'en faire un verger, disait l'impatient petit homme.

Et le voilà ne rêvant plus que bordures de légumes, haricots en ligne, pêchers en espalier. Il piochait des matinées entières, fronçant le sourcil d'un air préoccupé, s'essuyant le front ostensiblement devant sa femme pour se faire dire :

— Mais repose-toi donc... tu vas te tuer.

En fin de compte, le jardin resta mixte, fleurs et fruits, parc et potager ; et chaque fois qu'il descendait dans Paris, M. Chèbe avait soin d'orner sa boutonnière d'une rose de son parterre.

Tant que le beau temps dura, les bonnes gens ne se lassèrent pas d'admirer les couchers de soleil derrière les fortifications, la longueur des jours, le bon air de la campagne. Quelquefois, le soir, les fenêtres ouvertes, ils chantaient à deux voix ; et devant les étoiles du ciel qui s'allumaient en même temps que les lanternes du chemin de fer de ceinture, Ferdinand devenait lyrique... Mais quand la pluie arriva et qu'on ne put plus sortir, quelle tristesse! Madame Chèbe, parisienne consommée, regrettait les petites rues du Marais, ses courses au marché des Blancs-Manteaux, chez les fournisseurs du quartier.

Tout près de la vitre, à son poste d'observation et de couture, elle regardait le petit jardin humide où les volubilis en graine et les capucines défleuries se détachaient d'elles-mêmes des palissades d'un air d'accablement, la longue ligne droite des talus toujours verts, et un peu plus loin, au coin d'une rue, la station des omnibus de Paris avec tous les points de leur parcours écrits en lettres tentantes sur les parois vernies. Chaque fois qu'un de ces omnibus s'ébranlait pour partir, elle le suivait de l'œil comme un employé de Cayenne ou de Nouméa contemple le paquebot qui retourne en France, faisait le voyage avec lui, savait à quel point il s'arrêterait, à quel autre il tournerait lourdement en frôlant de ses roues les vitres des boutiques...

Prisonnier, M. Chèbe devint terrible. Il ne pouvait plus jardiner. Le dimanche, les fortifications étaient désertes ; il n'y avait plus moyen de se promener au milieu des familles d'ouvriers goûtant sur l'herbe, d'aller d'un groupe à l'autre, en voisin, les pieds dans des pantoufles brodées, avec l'autorité d'un riche propriétaire du voisinage. Cela

surtout lui manquait, dévoré comme il était du désir qu'on s'occupât de lui. Dès lors, ne sachant plus que faire, n'ayant plus personne devant qui poser, personne pour écouter ses projets, ses histoires, le récit de l'accident arrivé au duc d'Orléans, — le pareil, vous savez, lui était arrivé dans sa jeunesse — l'infortuné Ferdinand accablait sa femme de reproches.

— Ta fille nous exile,... ta fille a honte de nous...

On n'entendait que cela : « Ta fille... ta fille... ta fille... » Car, dans son irritation contre Sidonie, il la reniait, laissant à sa femme la responsabilité de cette enfant monstrueuse et dénaturée. C'était un vrai soulagement pour la pauvre madame Chèbe, quand son mari montait dans un des omnibus de la station pour s'en aller relancer Delobelle dont la flânerie était toujours disponible, et déverser dans son sein toutes les rancunes qu'il avait contre son gendre et sa fille.

L'illustre Delobelle, lui aussi, en voulait à Risler, et disait volontiers de lui : « C'est un lâcheur... »

Le grand homme avait espéré faire partie intégrante du nouveau ménage, être l'organisateur des fêtes, l'arbitre des élégances. Au lieu de cela, Sidonie l'accueillait très froidement, et Risler ne l'emmenait même plus à la brasserie. Pourtant le comédien ne se plaignait pas trop haut, et toutes les fois qu'il rencontrait son ami, il l'accablait de prévenances et de flatteries ; car il allait avoir besoin de lui.

Fatigué d'attendre le directeur intelligent, ne voyant jamais venir le rôle qu'il espérait depuis tant d'années, Delobelle avait eu l'idée d'acheter un théâtre et de l'exploiter lui-même. Il comptait sur Risler pour les fonds. Tout juste il se trouvait sur le boulevard du Temple un petit théâtre à vendre, par suite de la faillite de son directeur. Delobelle en parla à Risler, d'abord très vaguement, sous une forme tout à fait hypothétique : « Il y aurait un bon coup à faire... » Risler écoutait avec son flegme habituel, disant : « En effet, ce serait très bon pour vous... » Puis à une ouverture plus directe, n'osant pas répondre « non », il s'était réfugié derrière des « je verrai... plus tard... je ne dis pas »... et finalement avait prononcé cette parole malheureuse : « Il faudrait voir les devis. »

Pendant huit jours, le comédien avait pioché, fait des plans, aligné des chiffres, assis entre ses deux femmes qui le regardaient avec admiration et se grisaient de ce nouveau rêve. Dans la maison, on disait : « M. Delobelle va acheter un théâtre. » Sur le boulevard, dans les cafés

d'acteurs, il n'était bruit que de cette acquisition, Delobelle ne cachait pas qu'il avait trouvé un bailleur de fonds ; et cela lui valait d'être entouré d'une foule de comédiens sans emploi, de vieux camarades qui venaient lui taper familièrement sur l'épaule, se rappeler à lui. — « Tu sais, ma vieille... » Il promettait des engagements, déjeunait au café, y écrivait des lettres, saluait du bout des doigts les gens qui entraient, tenait des colloques très animés dans des coins ; et déjà deux auteurs râpés lui avaient lu un drame en sept tableaux, qui lui « allait comme un gant » pour sa pièce d'ouverture. Il disait « mon théâtre ! » et on lui adressait des lettres : « A M. Delobelle directeur. »

Quand il eut composé son prospectus, fait ses devis, il alla trouver Risler à la fabrique. Celui-ci très occupé lui donna rendez-vous rue Blondel ; et le soir même Delobelle, arrivé le premier à la brasserie, s'installait à leur ancienne table, demandait une canette et deux verres, et attendait. Il attendit longtemps, l'œil sur la porte, frémissant d'impatience. Risler n'arrivait pas. Chaque fois que quelqu'un entrait, le comédien se retournait. Il avait mis ses papiers sur la table et les relisait avec des gestes, des mouvements de tête et des lèvres.

L'affaire était unique, splendide. Déjà il se voyait jouant — car c'était là le point essentiel, — jouant sur un théâtre à lui des rôles faits exprès pour lui, à sa taille, où il aurait tous les effets...

Tout à coup la porte s'ouvrit, et, dans la fumée des pipes, M. Chèbe parut. Il fut aussi surpris et vexé de voir Delobelle là que Delobelle l'était lui-même. Il avait écrit à son gendre le matin qu'il désirait l'entretenir très sérieusement et qu'il l'attendrait à la brasserie. C'était pour une affaire d'honneur, tout à fait entre eux, d'homme à homme. Le vrai de cette affaire d'honneur, c'est que M. Chèbe avait donné congé de la petite maison de Montrouge, et loué rue du Mail, en plein quartier du commerce, un magasin avec entresol... Un magasin ?... Mon Dieu, oui... Et maintenant il était un peu effrayé de son coup de tête, inquiet de savoir comment sa fille le prendrait, d'autant plus que le magasin coûtait bien plus cher que la maison de Montrouge et qu'il y aurait quelques grosses réparations à faire, en entrant. Comme il connaissait de longue date la bonté de son gendre, M. Chèbe avait voulu s'adresser à lui tout d'abord, espérant le mettre dans son jeu et lui laisser la responsabilité de ce coup d'État domestique. Au lieu de Risler, c'était Delobelle qu'il trouvait.

Ils se regardèrent en dessous, d'un œil mauvais, comme deux chiens

qui se rencontrent au bord de la même écuelle. Chacun d'eux avait compris ce que l'autre attendait, et ils n'essayèrent pas de se donner le change.

— Mon gendre n'est pas là? demanda M. Chèbe en lorgnant les paperasses étalées sur la table, et soulignant le mot «mon gendre» pour bien indiquer que Risler était à lui et non pas à un autre.

— Je l'attends, répondit Delobelle en ramassant ses papiers.

Les lèvres pincées, il ajouta d'un air digne, mystérieux, toujours théâtral :

— C'est pour quelque chose de très important.

— Et moi aussi... affirma M. Chèbe, dont les trois cheveux se hérissèrent pareils à des lances de porc-épic.

En même temps il vint s'asseoir sur le divan à côté de Delobelle, demanda comme lui une canette et deux verres ; puis, les mains dans les poches, le dos au mur et carré sur sa base, il attendit. Ces deux verres vides à côté l'un de l'autre, destinés au même absent, avaient un air de défi.

Et Risler qui n'arrivait pas.

Les deux buveurs silencieux s'impatientaient, s'agitaient sur le divan, espérant toujours que l'un des deux se lasserait.

A la fin, leur mauvaise humeur déborda, et, naturellement, c'est le pauvre Risler qui reçut tout.

— Quelle inconvenance! faire attendre si longtemps un homme de mon âge, commença M. Chèbe qui n'invoquait jamais son grand âge que dans ces circonstances-là.

M. Delobelle reprit :

— Je crois, en effet, qu'on se moque de nous.

Et l'autre :

— Monsieur avait sans doute du monde à dîner.

— Et quel monde!... fit d'un ton méprisant l'illustre Delobelle, en qui des souvenirs cuisants se réveillaient.

— Le fait est... continua M. Chèbe.

Ils se rapprochèrent et on causa. Tous deux en avaient gros sur le cœur à propos de Risler et de Sidonie. Ils s'épanchèrent. Ce Risler, avec ses airs bon enfant, n'était au fond qu'un égoïste, un parvenu. Ils se moquaient de son accent, de sa tournure, imitaient certaines de ses manies. Ensuite, ils parlèrent de son ménage, et, baissant la voix, se faisaient des confidences, riaient familièrement, redevenus amis.

M. Chèbe allait très loin : — Et qu'il prenne garde! il a fait la

sottise de laisser le père et la mère s'éloigner de leur enfant ; s'il lui arrive quelque chose, il n'aura rien à nous reprocher. Une fille qui n'a plus l'exemple de ses parents sous les yeux, vous comprenez...

— Certainement... certainement... disait Delobelle ; surtout que Sidonie est devenue très coquette... Enfin, que voulez-vous ? Il n'aura que ce qu'il mérite. Est-ce qu'un homme de son âge aurait dû... Chut !... le voilà.

Risler venait d'entrer, et s'approchait en distribuant des poignées de mains tout le long des bancs.

Entre les trois amis, il y eut un moment de gêne. Risler s'excusa de son mieux. Il s'était attardé chez lui, Sidonie avait du monde, — Delobelle poussa le pied de M. Chèbe sous la table, — et tout en parlant le pauvre homme, un peu embarrassé des deux verres vides qui l'attendaient, ne savait devant lequel il devait s'asseoir.

Delobelle fut généreux :

— Vous avez à causer, messieurs, ne vous gênez pas.

Et il murmura en faisant signe de l'œil à Risler :

— J'ai les papiers.

— Les papiers ?... fit l'autre ahuri.

— Les devis... souffla le comédien.

Là-dessus, avec une grande affectation de discrétion, il se rencogna et reprit la lecture de ses paperasses, la tête dans ses poings, ses poings dans les oreilles.

A côté de lui, les deux autres causaient, d'abord à voix basse, puis plus haut, car le timbre aigu et criard de M. Chèbe ne pouvait pas se modérer longtemps... Il n'avait pas l'âge de s'enterrer, que diable !... Il serait mort d'ennui à Montrouge... La rue du Mail, du Sentier, le train et l'activité des quartiers de commerce, voilà ce qu'il lui fallait.

— Oui, mais un magasin ?... Pourquoi faire ?... hasardait Risler timidement.

— Pourquoi faire un magasin ?... Pourquoi faire un magasin ? répétait M. Chèbe, rouge comme un œuf de Pâques et montant sa voix jusqu'au plus haut degré de son registre... Parce que je suis un commerçant, monsieur Risler. Commerçant, fils de commerçant... Oh ! je vous vois venir. Je n'ai pas de commerce... Mais à qui la faute ?... Si les personnes qui m'ont enfermé à Montrouge, aux portes de Bicêtre, comme un gâteux, avaient eu le bon esprit de me fournir les fonds d'une entreprise... Ici Risler parvint à lui imposer silence, et l'on

n'entendit plus que des bribes de conversation : « ...magasin plus commode... haut de plafond... respire mieux... projets d'avenir... affaire gigantesque... parlerai quand il sera temps... Bien des gens seront étonnés. » Tout en saisissant ces bouts de phrases, Delobelle s'absorbait de plus en plus dans ses devis, faisait le dos énergique de l'homme qui n'écoute pas. Risler, embarrassé, buvait de temps en temps une gorgée de bière pour se donner une contenance. A la fin, quand M. Chèbe se fut calmé, et pour cause, son gendre se tourna en souriant vers l'illustre Delobelle, dont il rencontra le sévère regard impassible qui semblait dire : « Eh bien ! et moi ?... »

— Ah ! mon Dieu... c'est vrai..., pensa le pauvre homme.

Changeant aussitôt de chaise et de verre, il vint se mettre devant le comédien ; mais M. Chèbe n'avait pas le monde de Delobelle. Au lieu de s'éloigner discrètement, il rapprocha sa chope et se mêla au groupe, si bien que le grand homme, qui ne voulait pas parler devant lui, remit solennellement pour la seconde fois ses papiers dans sa poche en disant à Risler :

— Nous verrons cela plus tard.

Très tard, en effet, car M. Chèbe s'était fait cette réflexion :

« Mon gendre est si bonasse... Si je le laisse avec ce carottier, qui sait ce qu'on va tirer de lui ? »

Et il restait pour le surveiller. Le comédien était furieux. Remettre la chose à un autre jour ? Impossible, Risler venait de leur apprendre qu'il partait le lendemain pour aller passer un mois à Savigny.

— Un mois à Savigny ?... dit M. Chèbe exaspéré de voir son gendre lui échapper... Et les affaires ?

— Oh ! je viendrai à Paris tous les jours avec Georges... C'est M. Gardinois qui a tenu à revoir sa petite Sidonie.

M. Chèbe hocha la tête. Il trouvait cela bien imprudent. Les affaires sont les affaires. Il faut être là, toujours là, sur la brèche. Qui sait ? la fabrique pouvait prendre feu, la nuit. Et il répétait d'un air sentencieux : « L'œil du maître, mon cher, l'œil du maître, » tandis qu'à côté de lui, le comédien — que ce départ n'arrangeait guère non plus — arrondissait son gros œil et lui donnait une expression à la fois subtile et autoritaire, la véritable expression de l'œil du maître.

Enfin, vers minuit, le dernier omnibus de Montrouge emporta le tyrannique beau-père, et Delobelle put parler.

— D'abord le prospectus, dit-il, ne voulant pas aborder tout de suite la question de chiffres, et, le lorgnon sur le nez, emphatique, toujours en scène, il commença : « Quand on considère froidement le degré de décrépitude où l'art dramatique est tombé en France, quand on mesure la distance qui sépare le théâtre de Molière... » Il y en avait plusieurs pages comme cela. Risler écoutait, tirant sa pipe, n'osant pas bouger, car le lecteur à chaque instant le regardait par-dessus son lorgnon pour juger de l'effet de ses phrases. Malheureusement, au beau milieu du prospectus, le café ferma. On éteignait, il fallait partir... Et les devis ?... Il fut convenu qu'ils les liraient en s'en allant. On s'arrêtait à chaque bec de gaz. Le comédien défilait ses chiffres... Tant pour la salle, tant pour l'éclairage, tant pour le droit des pauvres, tant pour les acteurs... Sur cette question des acteurs, il insistait.

— Le bon de l'affaire, disait-il, c'est que nous n'aurons pas de premier rôle à payer... Notre premier rôle sera Bibi... (Quand Delobelle parlait de lui-même, il s'appelait volontiers Bibi...) Un premier rôle se paye vingt mille francs... n'en ayant pas à payer, c'est comme si vous mettiez vingt mille francs dans votre poche. Est-ce vrai, voyons ?

Risler ne répondait pas. Il avait l'air contraint, les yeux égarés de l'homme dont la pensée est ailleurs. Les devis étant lus, Delobelle, qui voyait avec terreur approcher le tournant des Vieilles-Haudriettes, posa la question nettement. Voulait-il, oui ou non, faire l'affaire ?

— Eh bien !... non, dit Risler animé d'un courage héroïque qu'il puisait surtout dans le voisinage de la fabrique et la pensée que le bonheur de son ménage était en jeu. Delobelle fut stupéfait. Il croyait l'affaire dans le sac, et tout ému, ses papiers à la main, regardait l'autre avec des yeux ronds.

— Non, reprit Risler... Je ne peux pas faire ce que vous me demandez... voici pourquoi.

Lentement, avec sa lourdeur habituelle, le brave garçon expliqua qu'il n'était pas riche. Quoique associé d'une maison importante, il n'avait pas d'argent disponible. Georges et lui touchaient chaque mois une certaine somme à la caisse ; ensuite, à l'inventaire de fin d'année, ils se partageaient les bénéfices. Son installation lui avait coûté cher : toutes ses économies. Il y avait encore quatre mois avant l'inventaire. Où prendrait-il les 30.000 francs qu'il fallait donner tout de suite pour l'acquisition du théâtre ? Et puis enfin l'affaire pouvait ne pas réussir.

— C'est impossible... Bibi sera là! En parlant ainsi, le pauvre Bibi redressait sa taille ; mais Risler était bien résolu, et tous les raisonnements de Bibi se brisaient toujours aux mêmes dénégations : «Plus tard, dans deux ans, dans trois ans, je ne dis pas...»

Le comédien lutta longtemps, défendant le terrain pied à pied. Il proposa de refaire les devis. On pourrait avoir la chose à meilleur compte... «Ce serait toujours trop cher pour moi, interrompit Risler... Mon nom ne m'appartient pas. Il fait partie de la raison sociale. Je n'ai pas le droit de l'engager. Me voyez-vous faisant faillite!» Sa voix tremblait en prononçant ce mot de faillite.

— Mais puisque tout sera en mon nom, disait Delobelle, qui n'avait pas de superstition. Il essaya de tout, invoqua les intérêts sacrés de l'art, alla même jusqu'à parler des petites actrices dont les œillades provoquantes... Risler eut un gros rire :

— Allons, allons, farceur... Qu'est-ce que vous me racontez-là... Vous oubliez que nous sommes mariés tous les deux, même qu'il est très tard et que nos femmes doivent nous attendre... Sans rancune, n'est-ce pas?... Ce n'est pas un refus, vous comprenez bien... Tenez! venez me voir après l'inventaire. Nous en recauserons... Ah! voilà le père Achille qui éteint son gaz... Je rentre. Adieu.

Il était plus d'une heure du matin quand le comédien rentra chez lui.

Les deux femmes l'attendaient en travaillant comme toujours, mais avec quelque chose de fébrile et de vif qu'elles n'avaient pas d'habitude. A chaque instant les grands ciseaux dont la maman Delobelle se servait pour couper les fils de laiton, étaient pris de frémissements singuliers, et les petits doigts de Désirée, en train de monter une parure, donnaient le vertige à regarder, tellement ils allaient vite. Etalées sur la table devant elle, les longues plumes des oiseaux-mouches semblaient avoir aussi je ne sais quoi de plus brillant, d'un coloris plus riche que les autres jours. C'est qu'une belle visiteuse appelée l'Espérance était venue ce soir-là. Elle avait fait ce grand effort de monter cinq étages dans un escalier noir, et d'entrebâiller la porte du petit logis, pour y jeter un regard lumineux. Quelques déceptions qu'on ait eues dans la vie, ces lueurs magiques vous éblouissent toujours.

— Oh! si le père pouvait réussir..., disait de temps en temps la maman Delobelle, comme pour résumer un monde de pensées heureuses auxquelles sa rêverie s'abandonnait.

— Il réussira, maman, sois-en sûre. M. Risler est si bon, je réponds de lui. Sidonie aussi nous aime bien, quoique depuis son mariage elle paraisse négliger un peu ses amis. Mais il faut tenir compte des situations... D'ailleurs, je n'oublierai jamais ce qu'elle a fait pour moi.

Et au souvenir de ce que Sidonie avait fait pour elle, la petite boiteuse s'activait encore plus fébrilement à son ouvrage. Ses doigts électrisés s'agitaient avec un redoublement de vitesse. On aurait dit qu'ils couraient après quelque chose de fugitif, d'insaisissable, comme le bonheur, par exemple, ou l'amour de quelqu'un qui ne vous aime pas.

« Qu'est-ce qu'elle a donc fait pour toi ? » aurait dû lui demander la mère ; mais ce que disait sa fille ne l'intéressait guère en ce moment. Elle ne pensait qu'à son grand homme :

— Hein ! crois-tu, fillette ?... Si le père allait avoir un théâtre à lui, s'il allait se remettre à jouer comme autrefois ! Tu ne te souviens pas, tu étais trop petite alors. Mais c'est qu'il avait un succès fou, des rappels. Un soir, à Alençon, les abonnés du théâtre lui ont donné une couronne d'or... Ah ! il était bien brillant, dans ce temps-là, et si gai, si heureux de vivre. Ceux qui le voient maintenant ne le connaissent pas, mon pauvre homme, le malheur l'a tellement changé... Eh bien ! je suis sûre qu'il ne faudrait qu'un peu de succès pour nous le rendre jeune et content... Et puis, c'est qu'on gagne de l'argent dans les directions. A Nantes, le directeur avait une voiture. Nous vois-tu avec une voiture ?... Non ! mais nous vois-tu ?... C'est ça qui serait bon pour toi. Tu pourrais sortir, quitter un peu ton fauteuil. Le père nous emmènerait à la campagne. Tu verrais de l'eau, des arbres, toi qui en as tant envie.

— Oh ! des arbres... disait tout bas en frémissant la pâle petite recluse.

A ce moment, la grande porte de la maison se referma violemment ; et le pas correct de M. Delobelle résonna dans le vestibule. Il y eut un instant d'angoisse, sans parole ni respiration. Les deux femmes n'osaient pas même se regarder, et les grands ciseaux de la maman tremblaient si fort, qu'ils coupaient le laiton tout de travers.

Certes, le pauvre diable venait de recevoir un coup terrible. Ses illusions à bas, l'humiliation d'un refus, les plaisanteries des camarades, la note du café où il avait déjeuné à crédit tout le temps de sa direction et qu'il allait falloir payer, tout cela venait de lui apparaître dans le

silence et la nuit des cinq étages à monter. Il avait le cœur navré... Eh bien, la nature du comédien était si forte en lui, qu'à cette douleur si sincère, il avait cru devoir mettre un masque tragique et de convention.

A peine entré, il s'arrêta, promena un regard fatal sur l'atelier, la table chargée d'ouvrage, son petit souper qui l'attendait servi dans un coin, et les deux chères figures anxieuses levant vers lui des yeux brillants. Le comédien resta bien une minute sans parler, et vous savez si c'est long au théâtre un silence d'une minute ; ensuite il fit trois pas, tomba sur une chaise basse à côté de la table, et dit d'une voix sifflante :

— Ah! je suis damné.

En même temps il donna sur la table un coup de poing si terrible bue les oiseaux et mouches pour modes s'envolèrent aux quatre coins de la chambre. Sa femme, effrayée, se leva et s'approcha timidement de lui, pendant que Désirée se soulevait à demi sur son fauteuil, avec une expression d'angoisse nerveuse qui lui contractait tous les traits.

Affaissé sur sa chaise, les bras jetés, vaincu, la tête sur la poitrine, le comédien parlait tout seul. Monologue haché, entrecoupé, traversé de soupirs et de hoquets dramatiques, plein d'imprécations contre les bourgeois féroces, égoïstes, ces monstres à qui l'artiste donne sa chair et son sang en pâture.

Ensuite il repassa toute sa vie de théâtre, les triomphes du début, la couronne d'or des abonnés d'Alençon, son mariage avec cette « sainte femme » ; et il montrait la pauvre créature qui se tenait debout près de lui, tout en larmes, les lèvres tremblantes, remuant sénilement la tête à chacune des paroles de son mari.

Vraiment, quelqu'un qui n'eût pas connu l'illustre Delobelle aurait pu, après ce long monologue, raconter toute son existence en détail. Il rappelait son arrivée à Paris, ses déboires, ses privations... Hélas! ce n'est pas lui qui s'était privé. Il n'y avait qu'à voir sa large face épanouie à côté de ces deux visages de femmes tirés et amaigris. Mais le comédien n'y regardait pas de si près, et continuant à se griser de mots déclamatoires :

— Oh! disait-il, avoir tant lutté... Dix ans, quinze ans que je lutte, soutenu par ces créatures dévouées, nourri par elles.

— Papa, papa, taisez-vous... suppliait Désirée, les mains jointes.

— Si, si, nourri par elles... et je n'en rougis pas... Car c'est pour l'art sacré que j'accepte tous ces dévouements... Mais maintenant c'en est trop. On m'en a trop fait. Je renonce.

— Oh! mon ami, que dis-tu là? cria la maman Delobelle en s'élançant vers lui.

— Non, laisse-moi... Je suis à bout de forces. Ils ont tué l'artiste en moi. C'est fini... Je renonce au théâtre.

Alors si vous aviez vu les deux femmes l'entourer de leurs bras, le prier de lutter encore, lui prouver qu'il n'avait pas le droit de renoncer, vous n'auriez pas pu retenir vos larmes. Delobelle résistait pourtant.

Enfin il se rendit, promit de tenir bon encore quelque temps, puisqu'elles le voulaient ; mais il en avait fallu des supplications et des caresses pour en arriver là.

Un quart d'heure après, le grand homme, creusé par son monologue, soulagé par l'expansion qu'il avait donnée à son désespoir, était assis à un bout de la table et soupait de bon appétit, n'ayant gardé de tout cela qu'un peu de lassitude, comme un comédien qui a joué dans sa soirée un rôle très long et très dramatique.

En pareil cas, le comédien qui a ému toute une salle et pleuré de vraies larmes sur la scène, n'y pense plus une fois dehors. Il laisse son émotion dans sa loge en même temps que son costume et ses perruques, tandis que les spectateurs plus naïfs, plus vivement impressionnés, rentrent chez eux les yeux rouges, le cœur serré, et la surexcitation de leurs nerfs les tient éveillés encore bien longtemps.

La petite Désirée et la maman Delobelle ne dormirent pas beaucoup cette nuit-là!

IV

A SAVIGNY

Ce fut un grand malheur que ce séjour des deux ménages à Savigny pendant un mois.

Après deux ans, Georges et Sidonie se retrouvaient l'un à côté de l'autre dans la vieille propriété trop ancienne pour ne pas être toujours semblable à elle-même, et où les cailloux, les étangs, les arbres, immuables, semblaient une dérision à tout ce qui change et qui passe. Il aurait fallu deux âmes autrement trempées, autrement honnêtes, pour que ce rapprochement ne leur fût pas funeste.

Quant à Claire, jamais elle n'avait été si heureuse, jamais Savigny ne lui avait semblé si beau. Quelle joie de promener son enfant sur les pelouses, où toute petite elle-même avait marché, de s'asseoir jeune mère sur les bancs ombragés d'où sa mère à elle surveillait ses jeux d'autrefois, d'aller reconnaître au bras de Georges les moindres coins où ils avaient joué ensemble. Elle éprouvait une satisfaction tranquille, ce plein bonheur des vies calmes qui se savoure en silence ; et tout le jour ses longs peignoirs traînaient sur les allées, ralentis par les petits pas de l'enfant, ses cris, ses exigences.

Sidonie se joignait peu à ces promenades maternelles. Elle disait

que le bruit des enfants la fatiguait, et en cela se trouvait d'accord avec le vieux Gardinois pour qui tout était prétexte à contrarier sa petite-fille. Il croyait y arriver en ne s'occupant que de Sidonie et lui faisant encore plus de fêtes qu'à son dernier séjour. Les voitures enfouies depuis deux ans sous la remise, et qu'on époussetait une fois par semaine parce que les araignées filaient leurs toiles sur les coussins de soie, furent mises à sa disposition. On attelait trois fois par jour, et la grille tournait sur ses gonds continuellement. Tout dans la maison suivit cette impulsion mondaine. Le jardinier soignait mieux les fleurs, parce que madame Risler choisissait les plus belles pour mettre dans ses cheveux à l'heure du dîner ; puis il venait des visites. On organisait des goûters, des parties que madame Fromont jeune présidait, mais où Sidonie, avec sa vive allure, brillait sans partage. D'ailleurs Claire lui laissait souvent la place libre. L'enfant avait des heures de sommeil et de promenade, qu'aucun plaisir n'entravait jamais. La mère s'éloignait forcément, et même le soir elle était bien des fois privée d'aller avec Sidonie au-devant des deux associés revenant de Paris.

— Tu m'excuseras, disait-elle, en montant dans sa chambre.

Madame Risler triomphait. Élégante, oisive, elle s'en allait au galop des chevaux, inconsciente de la course rapide, sans penser.

Le vent frais qui soufflait sous son voile la faisait seulement vivre. Vaguement, entre ses cils à demi fermés, une auberge aperçue à un tournant de route, des enfants mal habillés, à pied sur l'herbe près des ornières, lui rappelaient ses anciennes promenades du dimanche en compagnie de Risler et de ses parents, et le petit frisson, qui la prenait à ce souvenir, l'installait mieux dans sa fraîche toilette mollement drapée, dans le bercement doux de la calèche, où sa pensée se rendormait heureuse et rassurée.

A la gare, d'autres voitures attendaient. On la regardait beaucoup. Deux ou trois fois elle entendit chuchoter tout près d'elle : « C'est madame Fromont jeune... » et le fait est qu'on pouvait s'y tromper à les voir revenir ainsi tous les trois du chemin de fer, Sidonie dans le fond à côté de Georges, riant et causant avec lui, Risler en face d'eux souriant paisiblement, un peu gêné par cette belle voiture, ses larges mains posées à plat sur les genoux. Cette idée qu'on la prenait pour madame Fromont la rendait très fière, et chaque jour elle s'y habituait un peu plus. A l'arrivée, les deux ménages se séparaient jusqu'au dîner ; mais à côté de sa femme tranquillement installée près de la fillette

endormie, Georges Fromont, trop jeune pour être enveloppé de l'intimité de son bonheur, pensait toujours à cette brillante Sidonie dont on entendait la voix sonner en roulades triomphantes sous les charmilles du jardin.

Pendant que tout son château se transformait aux caprices d'une jeune femme, le vieux Gardinois continuait son existence rétrécie de richard ennuyé, oisif et impotent. Ce qu'il avait encore trouvé de mieux comme distraction, c'était l'espionnage. Les allées et venues des domestiques, les propos qui se tenaient à la cuisine sur son compte, le panier plein de légumes et de fruits qu'on apportait tous les matins du potager à l'office, étaient l'objet d'investigations continuelles. Il n'y avait pas pour lui de plaisir plus grand que de prendre quelqu'un en faute. Cela l'occupait, lui donnait de l'importance, et longuement, aux repas, devant le silence des hôtes, il racontait le méfait, les ruses dont il s'était servi pour le surprendre, la mine du coupable, ses terreurs, ses supplications.

Pour cette surveillance perpétuelle de ses gens, le bonhomme avait adopté un banc de pierre incrusté dans le sable, derrière un immense paulownia. Sans lire ni penser, il restait là des journées entières, épiant qui entrait ou sortait. Pour la nuit, il avait imaginé autre chose. Sous le grand vestibule de l'entrée où menaient les perrons chargés de fleurs, il avait fait pratiquer une ouverture correspondant à sa chambre située à l'étage au-dessus. Un tuyau acoustique perfectionné devait lui amener là-haut tous les bruits du rez-de-chaussée, jusqu'aux conversations des domestiques prenant le frais le soir sur le perron.

Malheureusement, l'instrument trop parfait exagérait tous les sons, les brouillait, les prolongeait, et le tic-tac continuel et régulier d'une grosse horloge, les cris d'un perroquet qui se tenait en bas sur un perchoir, les gloussements de quelque poule en quête d'un grain perdu, voilà tout ce que M. Gardinois pouvait entendre, lorsqu'il appliquait l'oreille à son tuyau. Quant aux voix, elles ne lui arrivaient que comme un bourdonnement confus, un murmure de foule où il était impossible de rien distinguer. Il en avait été quitte pour les frais de l'installation, et, depuis, dissimulait sa merveille acoustique dans un pli du rideau de son lit.

Une nuit, le bonhomme, qui venait de s'endormir, fut réveillé en sursaut par le grincement d'une porte. A cette heure, c'était assez extraordinaire. La maison tout entière dormait. On n'entendait plus

que les pattes des chiens de garde sur le sable, ou leur arrêt au pied d'un arbre en haut duquel soufflait quelque chouette. Belle occasion pour se servir du tuyau acoustique. En l'approchant de son oreille, M. Gardinois s'assura qu'il ne s'était pas trompé. Le bruit continuait. On ouvrait une porte, puis une autre. Le verrou du perron glissait sous un effort. Mais ni Pyrame, ni Thisbé, pas même Kiss, le terrible terre-neuve, n'avaient bougé. Il se leva doucement pour voir quels pouvaient être ces singuliers voleurs qui sortaient au lieu d'entrer, et à travers les lames de ses persiennes, voici ce qu'il aperçut :

Un homme mince, élancé, qui avait la tournure de Georges, donnait le bras à une femme encapuchonnée de dentelles. Ils s'arrêtèrent d'abord sur le banc du paulownia dont les branches étaient en pleine fleur.

Il faisait une nuit admirable, neigeuse. La lune, frôlant les cimes d'arbres, amassait des flocons lumineux entre les feuilles serrées. Les terrasses, blanches de rayons, où les terre-neuve allaient et venaient dans leurs toisons frisées, guettant des papillons de nuit, les eaux profondes étalées et unies, tout resplendissait d'un éclat muet, tranquille, comme reflété dans un miroir d'argent. Ça et là, au bord des pelouses, des vers-luisants étincelaient.

Sous l'ombre du paulownia, perdus dans ces profondeurs de nuit que fait autour d'elle la lune claire, les deux promeneurs restèrent un moment assis, silencieux. Tout à coup ils apparurent en pleine lumière, et leur groupe enlacé, languissant, traversa lentement le perron et se perdit dans la charmille.

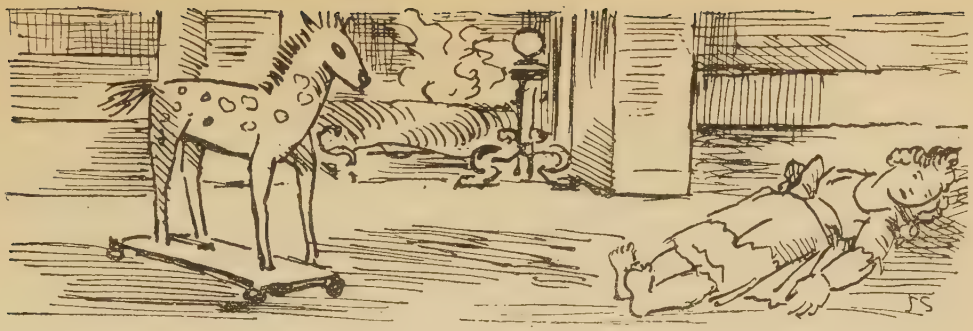
— J'en étais sûr, se dit le vieux Gardinois, qui les reconnut. Et d'ailleurs quel besoin avait-il de les reconnaître ? Est-ce que le calme des chiens, l'aspect de la maison endormie ne lui apprenaient pas mieux que tout quelle sorte de crime insolent, impuni, ignoré, hantait la nuit les allées de son parc ? C'est égal, le vieux paysan fut enchanté de sa découverte. Sans lumière il revint se coucher en riant tout seul, et dans le petit cabinet plein d'armes de chasse, d'où il les avait guettés, croyant d'abord avoir affaire à des voleurs, le rayon de lune n'éclaira plus bientôt que les fusils rangés au mur et des boîtes de cartouches de tous les numéros.

Ils avaient retrouvé leur amour au coin de la même avenue. Cette année qui venait de s'écouler, pleine d'hésitations, de combats vagues,

de résistances, semblait n'avoir été qu'une préparation de leur rencontre. Et, faut-il le dire, une fois la faute commise, ils n'eurent que l'étonnement d'avoir tant tardé... Georges Fromont surtout était pris d'une passion folle. Il trompait sa femme, sa meilleure amie ; il trompait Risler, son associé, le compagnon fidèle de tous les instants.

C'était une abondance, un renouvellement perpétuel de remords où son amour s'avivait de l'immensité de sa faute. Sidonie devint sa pensée constante, et il s'aperçut que jusqu'alors il n'avait pas vécu. Quant à elle, son amour était fait de vanités et de colères. Ce qu'elle savourait par-dessus tout, c'était l'humiliation de Claire à ses yeux. Ah ! si elle avait pu lui dire : « Ton mari m'aime... il te trompe avec moi... » son plaisir eût été encore plus grand. Pour Risler, il avait selon elle bien mérité ce qui lui arrivait. Dans son ancien jargon d'apprentie, qu'elle pensait encore si elle ne le parlait plus, le pauvre homme n'était qu'un « vieux » qu'elle avait pris pour arriver à la fortune. C'est fait pour être trompé, « un vieux ! »

Le jour, Savigny était à Claire, à l'enfant qui grandissait, courait sur le sable, riait aux oiseaux et aux nuages. La mère et l'enfant avaient pour elles la lumière, les allées pleines de soleil. Mais les nuits bleues étaient à l'adultère, à cette faute librement installée qui parlait bas, marchait sans bruit sous les persiennes fermées, et devant laquelle la maison assoupie se faisait muette, aveugle, retrouvait son impassibilité de pierre, comme si elle avait eu honte de voir et d'entendre.



V

SIGISMOND PLANUS TREMBLE

POUR SA CAISSE

— Une voiture, mon ami Chorche ?... Une voiture, à moi ?... Et pourquoi faire ?

— Je vous assure, mon cher Risler, que cela vous est indispensable. Chaque jour, nos relations, nos affaires s'étendent ; le coupé ne nous suffit plus. D'ailleurs, il n'est pas convenable de voir toujours un des associés en voiture et l'autre à pied. Croyez-moi, c'est une dépense nécessaire, et qui rentrera, bien entendu, dans les frais généraux de la maison. Allons, résignez-vous. »

Ce fut une vraie résignation.

Il semblait à Risler qu'il volait quelque chose en se payant ce luxe inouï d'une voiture ; pourtant, devant l'insistance de Georges, il finit par céder, songeant à part lui :

— C'est Sidonie qui va être heureuse !

Le pauvre homme ne se doutait pas que depuis un mois Sidonie avait choisi elle-même chez Binder, le coupé que Georges Fromont voulait lui offrir, et qu'on passait soi-disant aux frais généraux pour ne pas effaroucher le mari.

Il était si bien l'être destiné à se faire tromper toute la vie, ce bon Risler. Son honnêteté native, cette confiance aux hommes et aux choses

qui faisaient le fond de sa nature limpide se doublaient encore depuis quelque temps des inquiétudes que lui donnait la poursuite de cette *imprimeuse Risler* destinée à révolutionner l'industrie des papiers peints, et qui, à ses yeux, représentait son apport dans l'association. Sorti de ses épures, de son petit atelier du premier, il avait constamment la physionomie absorbée des gens qui ont leur vie d'un côté et leurs préoccupations d'un autre. Aussi quel bonheur pour lui de trouver en rentrant son intérieur bien calme, sa femme de bonne humeur, toujours parée et souriante. Sans s'expliquer le pourquoi de ce changement, il constatait que depuis quelque temps la « petite » n'était plus la même à son égard. Maintenant elle lui permettait de reprendre ses anciennes habitudes : la pipe au dessert, le petit somme après dîner, les rendez-vous à la brasserie avec M. Chèbe et Delobelle. Leur intérieur aussi s'était transformé, embelli. De jour en jour le confort y faisait place au luxe. De ces inventions faciles de jardinières fleuries, de salon ponceau, Sidonie arrivait aux raffinements de la mode, aux manies de meubles antiques et de faïences rares. Sa chambre était tendue de soie bleue tendre, capitonnée comme un coffre à bijoux. Un piano à queue d'un facteur célèbre s'étalait dans le salon à la place de l'ancien, et ce n'était plus deux fois par semaine, mais tous les jours qu'on voyait apparaître sa maîtresse de chants, madame Dobson, une romance roulée à la main.

Type assez singulier que cette jeune femme d'origine américaine, dont les cheveux d'un blond acide comme une pulpe de citron s'écartaient sur un front révolté et des yeux de métal bleui. Son mari l'empêchant d'entrer au théâtre, elle donnait des leçons et chantait dans quelques salons bourgeois. A force de vivre dans ce monde factice des mélodies pour chant et piano, elle avait contracté une espèce d'exaspération sentimentale.

C'était la romance elle-même. Dans sa bouche, les mots « amour, passion » semblaient avoir quatre-vingts syllabes, tellement elle les disait avec expression. Oh! l'expression. Voilà ce que mistress Dobson mettait avant toute chose, et ce qu'elle essayait vainement de communiquer à son élève.

On était alors au beau temps de cette « Ay Chiquita » dont Paris s'est gargarisé des saisons entières. Sidonie l'étudiait consciencieusement, et toute la matinée on l'entendait chanter

On dit que tu te maries,
Tu sais que j'en puis mourir...

— Mouriiiiir! interrompait l'expressive madame Dobson, en s'alanguissant sur l'ébène du piano ; et elle mourait en effet, levait au plafond ses yeux clairs, renversait éperdument sa tête. Sidonie n'y arrivait jamais. Ses yeux de malice, sa lèvre gonflée de vie n'étaient pas faits pour ces sentimentalités de harpe éolienne. Les refrains d'Offenbach ou d'Hervé, piqués de notes imprévues, où l'on s'aide du geste, d'un coup de tête ou d'un coup de reins, lui auraient bien mieux convenu ; mais elle n'osait pas l'avouer à son langoureux professeur. Du reste, quoiqu'on l'eût beaucoup fait chanter chez mademoiselle Le Mire, sa voix était encore jeune et assez jolie.

Privée de relations, elle en vint peu à peu à se faire une amie de sa maîtresse de chant. Elle la gardait à déjeuner, l'emmenait en course avec elle dans le coupé neuf, la faisait assister aux emplettes, aux achats de toilettes et de bijoux. Le ton sentimental et compatissant de madame Dobson disposait aux confidences. Ses plaintes continuelles semblaient vouloir en attirer d'autres. Sidonie lui parla de Georges, de leur amour, atténuant sa faute par la cruauté de ses parents qui l'avaient mariée de force à un homme riche et beaucoup plus âgé qu'elle. Madame Dobson se montra tout de suite disposée à les aider ; non qu'elle fût vénale, mais cette petite femme avait la passion de la passion, le goût des intrigues romanesques. Malheureuse dans son ménage, mariée à un dentiste qui la battait, tous les maris pour elle étaient des monstres, et le pauvre Risler surtout lui faisait l'effet d'un tyran épouvantable que sa femme était en droit de haïr et de tromper.

Ce fut une confidente active et d'une grande utilité. Deux ou trois fois par semaine elle apportait une loge pour l'Opéra, les Italiens, ou quelqu'un de ces petits théâtres à succès qui, pendant une saison, font traverser Paris à tout Paris. Aux yeux de Risler, les places venaient de madame Dobson ; elle en avait tant qu'elle voulait dans les théâtres de chant. Le malheureux ne se doutait pas que la moindre de ces loges à une « première » à la mode avait souvent coûté dix ou quinze louis à son associé. C'était vraiment trop facile de tromper un mari comme celui-là. Son inépuisable crédulité acceptait tranquillement tous les mensonges ; et puis, il ne connaissait rien de ce monde factice où sa femme commençait déjà à être connue. Jamais il ne l'accompagnait. Les quelques fois où, dans tout le commencement du mariage, il l'avait conduite au théâtre, il s'était endormi honteusement, trop simple pour se préoccuper du public, et d'esprit trop lent pour

Univ. of Arizona Library

s'intéresser au spectacle. Aussi, savait-il un gré infini à madame Dobson de le remplacer auprès de Sidonie. Elle le faisait de si bonne grâce.

Le soir, quand sa femme partait, toujours splendidement mise, il la regardait avec admiration, sans se douter du prix que coûtaient ses toilettes, ni surtout de celui qui les payait, et, libre de tout soupçon, il l'attendait au coin du feu en dessinant, heureux de se dire : « Comme elle doit s'amuser ! »

A l'étage au-dessous, chez les Fromont, la même comédie se jouait, mais avec un renversement de rôles. Ici, c'était la jeune femme qui gardait le coin du feu. Tous les soirs, une demi-heure après le départ de Sidonie, le grand portail se rouvrait pour le coupé des Fromont, emportant monsieur à son cercle. Que voulez-vous ? Il y a les exigences du commerce. C'est au cercle, autour d'une table de bouillotte, que se brassent les grosses affaires, et il faut y aller sous peine d'amoindrir sa maison. Claire croyait cela naïvement. Son mari parti, elle avait d'abord un moment de tristesse. Elle aurait tant aimé le garder près d'elle ou sortir à son bras, prendre un plaisir en commun. Mais la vue de l'enfant, qui gazouillait devant le feu et faisait aller ses petits pieds roses pendant qu'on la déshabillait, avait bien vite calmé la mère. Puis le grand mot « les affaires », cette raison d'État des commerçants, était toujours là pour l'aider à se résigner.

Georges et Sidonie se rencontraient au théâtre. Ce qu'ils éprouvaient d'abord à se trouver ensemble, c'était une satisfaction de vanité. On les regardait beaucoup. Elle était vraiment jolie maintenant, et sa physionomie chiffonnée, qui avait besoin de toutes les excentricités de la mode pour faire son véritable effet, se les appropriait si bien qu'on les eût dites inventées exprès pour elle. Au bout d'un moment, ils s'en allaient, et madame Dobson restait seule dans la loge. Ils avaient loué un petit appartement avenue Gabriel, au rond-point des Champs-Élysées, — le rêve de ces demoiselles à l'atelier Le Mire, — deux pièces luxueuses et calmes où le silence des quartiers riches, traversé seulement des voitures qui roulaient, enveloppait délicieusement leur amour. Peu à peu, quand elle eut pris l'habitude de sa faute, il lui vint des audaces, des fantaisies. De ses anciens jours de travail, elle avait gardé au fond de sa mémoire des noms de bals, de restaurants fameux où elle était curieuse d'aller à présent, de même qu'elle prenait plaisir à se faire ouvrir à deux battants les portes des grandes faiseuses dont toute sa vie elle n'avait connu que l'enseigne. Car c'était cela surtout

qu'elle cherchait dans cet amour, une revanche aux tristesses, aux humiliations de sa jeunesse. Rien ne l'amusait, par exemple, en revenant du théâtre ou d'une promenade de nuit au Bois, comme un souper au café Anglais, avec le bruit du vice luxueux autour d'elle. De ces excursions continuelles elle rapportait des façons de parler, de se tenir, des refrains risqués, des coupes de vêtements qui faisaient passer dans l'atmosphère bourgeoise de l'antique maison de commerce la silhouette exacte et extravagante du Paris-Cocotte de ce temps-là.

A la fabrique, on commençait à se douter de quelque chose. Les femmes du peuple, même les plus pauvres, ont si vite fait de vous éplucher une toilette!... Quand madame Risler sortait, vers trois heures, cinquante paires d'yeux envieux et clairs, embusqués aux vitres des ateliers de polissage, la regardaient passer, voyant jusqu'au fond de sa conscience de coupable à travers son dolman de velours noir et sa cuirasse de jais scintillant.

Sans qu'elle y prît garde, tous les secrets de cette petite tête folle volaient autour d'elle comme les rubans qui flottaient sur sa nuque découverte ; et ses pieds finement chaussés dans leurs bottines dorées à dix boutons, racontaient en marchant toutes sortes de courses clandestines, les escaliers tendus de tapis qu'ils franchissaient la nuit pour aller souper, et les fourrures chaudes dont ils s'enveloppaient quand le coupé faisait le tour du lac dans l'ombre tachée des réverbères.

Les ouvrières ricanaient, chuchotaient : « Mais regardez-la donc cette Tata Bébelle!... En voilà une façon de s'habiller pour sortir... Bien sûr que ce n'est pas pour aller à la messe qu'elle s'attife comme ça... Et dire qu'il n'y a pas encore trois ans, elle partait à l'atelier tous les matins avec son waterproof et deux sous de marrons dans ses poches pour se tenir chaud aux doigts... Maintenant ça roule carrosse... » Et dans la poussière du talc, au ronflement des poêles toujours rouges hiver et été, plus d'une pauvre fille pensait à ces caprices de la chance transformant tout à coup l'existence d'une femme, et se prenait à rêver d'un avenir vaguement magnifique qui l'attendait peut-être aussi sans qu'elle s'en doutât.

Pour tout le monde, Risler était un mari trompé. A l'*impression*, deux *tireurs*, — fidèles habitués des Folies-Dramatiques, — déclaraient avoir vu plusieurs fois madame Risler à leur théâtre accompagnée d'un citoyen quelconque qui se cachait dans le fond de la loge. Le père Achille, lui aussi, racontait des choses étonnantes... Que

Sidonie eût un amant, qu'elle eût même plusieurs amants, personne n'en doutait plus. Seulement on n'avait pas encore songé à Fromont jeune.

Pourtant elle n'apportait aucune prudence dans ses relations avec lui. Au contraire, elle semblait y mettre une sorte d'ostentation ; c'est justement cela peut-être qui les sauvait. Que de fois sur le perron elle l'avait abordé effrontément pour convenir du rendez-vous du soir. Que de fois elle s'était plu à le faire tressaillir en lui parlant dans les yeux devant tous. La première stupeur passée, Georges lui savait gré de ces audaces qu'il attribuait à l'excès de la passion. Il se trompait.

Ce qu'elle aurait voulu, sans bien se l'avouer, c'est que Claire les aperçût, qu'elle entr'ouvrît les rideaux de sa croisée, qu'elle eût un soupçon de ce qui se passait. Il lui manquait cela pour être complètement heureuse : l'inquiétude de sa rivale. Mais elle avait beau faire, Claire Fromont ne s'apercevait de rien, et vivait comme Risler dans une sérénité imperturbable.

Il n'y avait que le vieux caissier Sigismond de véritablement inquiet. Et encore ce n'était pas à Sidonie qu'il pensait, lorsque la plume à l'oreille il s'arrêtait une minute dans ses comptes, les yeux fixés à travers son grillage sur la terre détrempée du petit jardin. Il ne pensait qu'à son patron, à M. Chorche, qui prenait maintenant beaucoup d'argent à la caisse pour ses dépenses courantes, et lui embrouillait tous ses livres. Chaque fois c'était un nouveau prétexte. Il venait au guichet d'un petit air léger :

« Avez-vous un peu d'argent, mon bon Planus ?... J'ai encore été rincé hier soir à la bouillotte, et je ne voudrais pas envoyer à la Banque pour si peu... »

Sigismond Planus ouvrait sa caisse comme à regret pour prendre la somme demandée, et il se rappelait avec effroi certain jour où M. Georges, qui n'avait alors que vingt ans, était venu avouer à son oncle quelques mille francs de dettes de jeu. Du coup le bonhomme prit le Cercle en grippe et tous ses membres en mépris. Un riche commerçant qui en faisait partie étant venu un jour à la fabrique, il lui dit avec une naïveté brutale :

— Le diable l'emporte votre Cercle du Château d'Eau... En deux mois M. Georges a laissé plus de trente mille francs chez vous.

L'autre se mit à rire :

— Mais vous vous trompez, père Planus... voilà au moins trois mois que nous n'avons pas vu votre patron.

Le caissier n'insista pas ; mais dans son esprit une terrible pensée s'installa, qu'il retourna toute la journée.

Puisque Georges n'allait pas au Cercle, où passait-il ses soirées ? où dépensait-il tant d'argent ?

Évidemment il y avait quelque histoire de femme là-dessous.

Dès que cette idée lui fut venue, Sigismond Planus commença à trembler sérieusement pour sa caisse. Ce vieil ours du canton de Berne, resté garçon toute sa vie, avait des femmes en général et des Parisiennes en particulier une terreur épouvantable. Avant tout, pour mettre sa conscience en repos, il crut devoir prévenir Risler. Il le fit d'abord d'une façon un peu vague :

— M. Chorche dépense beaucoup d'argent, lui dit-il un jour.

Risler ne s'en émut pas :

— Que veux-tu que j'y fasse, mon vieux Sigismond ?... C'est son droit.

Et le brave garçon pensait comme il le disait. A ses yeux, Fromont jeune était le maître absolu de la maison. C'eût été beau, vraiment, qu'il se permît de faire des observations, lui, Risler, un ancien dessinateur. Le caissier n'osa plus en parler jusqu'au jour où on vint d'une grande maison de châles lui présenter une facture de six mille francs pour un cachemire.

Il alla trouver Georges dans son bureau :

— Faut-il payer, monsieur ?

Georges Fromont fut un peu ému. Sidonie avait oublié de le prévenir de cette nouvelle emplette ; elle en prenait à son aise vis-à-vis de lui maintenant.

— « Payez, payez, père Planus..., » fit-il avec une nuance d'embarras, et il ajouta : « Vous passerez cela au compte de Fromont jeune... C'est une commission dont on m'avait chargé... »

Ce soir-là, le caissier Sigismond, tout en allumant sa petite lampe, vit Risler qui traversait le jardin et tapa aux carreaux pour l'appeler.

— C'est une femme, lui dit-il tout bas... A présent j'en ai la preuve...

En prononçant ce mot terrible « une femme », sa voix grelottait de peur, perdue dans la grande rumeur de la fabrique. Le bruit du travail environnant paraissait sinistre en ce moment au malheureux caissier. Il lui semblait que toutes les machines en mouvement, l'immense cheminée lançant sa vapeur à flocons, le tumulte des ouvriers à leurs travaux divers, tout cela grondait, s'agitait, se fatiguait pour un petit être mystérieux vêtu de velours, paré de bijoux.

Risler se moqua de lui et ne voulut pas le croire. Il connaissait de longue date cette manie de son compatriote de voir en toute chose l'influence pernicieuse de la femme. Pourtant les paroles de Planus lui revenaient quelquefois à l'esprit, surtout le soir, dans ses moments de solitude, quand Sidonie, partant au théâtre avec madame Dobson, s'en allait après tout le train de sa toilette, laissant l'appartement bien vide sitôt que sa longue traîne avait passé le seuil. Des bougies brûlaient devant les glaces ; des menus objets de toilette dispersés, abandonnés, disaient les caprices extravagants et les dépenses exagérées. Risler ne voyait rien de tout cela ; seulement, quand il entendait la voiture de Georges rouler dans la cour, il éprouvait comme une impression de malaise et de froid en pensant qu'à l'étage au-dessous madame Fromont passait ses soirées toute seule. Pauvre femme! Si c'était vrai pourtant ce que disait Planus... Si Georges avait un ménage en ville... Oh! ce serait affreux.

Alors, au lieu de se mettre au travail, il descendait doucement demander si madame était visible, et croyait de son devoir de lui tenir compagnie.

La fillette était déjà couchée ; mais le petit bonnet, les souliers bleus traînaient encore devant le feu avec quelques jouets. Claire lisait ou travaillait, ayant à côté d'elle sa mère silencieuse, toujours en train de frotter, d'épousseter fièvreusement, s'épuisant à souffler sur le boîtier de sa montre, et dix fois de suite, avec cet entêtement des manies qui commencent, remettant le même objet à la même place, d'un petit geste nerveux. Le brave Risler, lui non plus, n'était pas une compagnie bien égayante ; mais cela n'empêchait pas la jeune femme de l'accueillir avec bonté. Elle savait tout ce qu'on disait de Sidonie dans la fabrique ; et bien qu'elle n'en crût que la moitié, la vue de ce pauvre homme, que sa femme abandonnait si souvent, lui serrait le cœur. Une pitié réciproque faisait le fond de ces relations tranquilles, et rien n'était plus touchant que ces deux délaissés se plaignant mutuellement et essayant de se distraire.

Assis à cette petite table bien éclairée au milieu du salon, Risler se sentait peu à peu pénétré par la chaleur du foyer, l'harmonie des choses environnantes. Il retrouvait là des meubles qu'il connaissait depuis vingt ans, le portrait de son ancien patron, et sa chère madame « Chorche », penchée près de lui sur quelques mignons ouvrages de couture, lui paraissait plus jeune et plus aimable encore parmi tous

ces vieux souvenirs. De temps en temps elle se levait pour aller voir l'enfant endormi dans la pièce à côté et dont le souffle léger s'entendait aux intervalles de silence. Sans s'en rendre bien compte, Risler se trouvait mieux, plus chaudement que chez lui ; car certains jours son joli appartement, qui s'ouvrait à toute heure pour des départs ou des retours précipités, lui faisait l'effet d'une halle sans portes ni fenêtres, livrée aux quatre vents. Chez lui, on campait ; ici on demeurait. Une main soigneuse disposait partout l'ordre et l'élégance. Les chaises en cercle avaient l'air de causer entre elles à voix basse, le feu brûlait avec un bruit charmant, et le petit bonnet de mademoiselle Fromont avait gardé dans tous ses nœuds de rubans bleus des sourires doux et des regards d'enfant.

Alors, pendant que Claire pensait qu'un si excellent homme aurait mérité une autre compagne dans la vie, Risler, en voyant ce calme et beau visage tourné vers lui, ces yeux indulgents et spirituels, se demandait pour quelle coquine Georges Fromont délaissait une aussi adorable femme.

VI

L'INVENTAIRE

La maison que le vieux Planus habitait à Montrouge s'accotait contre celle où les Chèbe avaient vécu quelque temps. C'était le même étage unique élevé sur un rez-de-chaussée à trois fenêtres, le même petit jardin à treillage, les mêmes bordures de buis vert. Le vieux caissier demeurait là avec sa sœur. Il prenait le premier omnibus qui partait de la station le matin, revenait à l'heure du dîner, et le dimanche, restait chez lui à soigner ses fleurs et ses poules. La vieille fille faisait le ménage, la cuisine, toute la couture de la maison. Jamais couple plus heureux.

Tous deux célibataires, ils étaient unis par une haine semblable du mariage. La sœur abhorrait tous les hommes, le frère avait toutes les femmes en défiance : avec cela ils s'adoraient, se considérant chacun comme une exception dans la perversité générale de leur sexe.

En parlant de lui, elle disait toujours : « Monsieur Planus, mon frère ! » et lui avec la même solennité affectueuse mettait des « Mademoiselle Planus, ma sœur ! » au milieu de toutes ses phrases. Pour ces deux êtres timides et naïfs, Paris, qu'ils ignoraient tout en le traversant journellement, était un repaire de monstres de deux espèces, occupés à se faire le plus de mal possible, et lorsqu'un drame conjugal, quelque bavardage de quartier arrivait jusqu'à eux, chacun, poursuivi de son idée, accusait un coupable différent.

— C'est la faute du mari, disait « mademoiselle Planus ma sœur ».

— C'est la faute de la femme, répondait « M. Planus mon frère ».

— Oh ! les hommes...

— Oh ! les femmes...

Et c'était là leur éternel sujet de discussion, à ces heures rares de flânerie que le vieux Sigismond se réservait dans sa journée si remplie et réglée bien droit comme ses livres de caisse. Depuis quelque temps surtout le frère et la sœur apportaient dans leurs débats une animation extraordinaire. Ce qui se passait à la fabrique les préoccupait beaucoup. La sœur s'apitoyait sur madame Fromont jeune et trouvait la conduite de son mari tout à fait indigne ; quant à Sigismond, il n'avait pas de mots assez amers contre la drôlesse inconnue qui envoyait faire payer à la caisse des cachemires de six mille francs. Pour lui, il y allait de la gloire et de l'honneur de cette vieille maison qu'il servait depuis sa jeunesse.

— Qu'est-ce que nous allons devenir ?... disait-il continuellement... Oh ! les femmes...

Un jour, mademoiselle Planus tricotait près du feu en attendant son frère.

Le couvert était mis depuis une demi-heure, et la vieille fille commençait à s'inquiéter d'un retard aussi incroyable, quand Sigismond entra, la figure bouleversée, sans prononcer un mot, ce qui était contraire à toutes ses habitudes.

Il attendit que la porte fût bien fermée, puis, devant la mine interrogative et troublée de sa sœur :

— J'ai du nouveau, dit-il à voix basse. Je sais quelle est la femme qui est en train de nous ruiner.

Plus bas encore, après un regard circulaire aux meubles muets de leur petite salle à manger, il prononça un nom singulier, si inattendu, que mademoiselle Planus se le fit répéter deux fois.

— Est-ce possible ?

— C'est comme ça !...

Et malgré son chagrin il avait presque un air de triomphe.

La vieille fille n'y pouvait pas croire... Une personne si bien élevée, si polie, qui l'avait reçue avec tant de cordialité !... Comment était-ce supposable ?

Sigismond Planus dit : « J'ai des preuves... »

Là-dessus, il raconta que le père Achille, un soir à onze heures, avait rencontré Georges et Sidonie au moment où ils entraient dans un petit hôtel garni du quartier Montmartre. Et cet homme-là ne mentait pas. On le connaissait depuis longtemps. D'ailleurs, d'autres aussi les avaient rencontrés. A la fabrique on ne parlait plus que de cela. Risler seul ne se doutait de rien.

— Mais c'est votre devoir de le prévenir, déclara mademoiselle Planus.

Le caissier prit un air grave :

— C'est très délicat... Qui sait d'abord s'il voudrait me croire ? Il y a des aveugles si aveugles... Et puis, en me mettant entre les deux associés, je risque de perdre ma place... Oh ! les femmes... les femmes... Dire que ce Risler aurait pu être si heureux. Lorsque je l'ai fait venir du pays avec son frère, il n'avait pas le sou ; et aujourd'hui il est à la tête d'une des premières maisons de Paris... Vous croyez qu'il va se tenir tranquille !... Ah ! bien, oui... Il faut que monsieur se marie... Comme si on avait besoin de se marier... Et encore, il épouse une Parisienne, un de ces petits chiffons mal peignés qui sont la ruine d'une maison honnête, quand il avait sous la main une brave fille à peu près de son âge, une enfant du pays, habituée au travail, et crânement charpentée, on peut le dire !... »

Mademoiselle Planus ma sœur, à la charpente de laquelle il était fait allusion, avait une occasion superbe de s'écrier : « Oh ! les hommes... les hommes... » mais elle garda le silence. Ceci était une question très délicate, et peut-être, en effet, que si Risler avait voulu dans le temps, il eût été le seul...

Le vieux Sigismond continua :

— Et voilà où nous en sommes... Depuis trois mois, la première fabrique de papiers peints de Paris est accrochée aux volants de cette rien-du-tout. Il faut voir comme l'argent file. Toute la journée je ne fais qu'ouvrir mon guichet devant les demandes de M. Georges. C'est toujours à moi qu'il s'adresse, parce que chez son banquier ça se verrait trop, tandis qu'à la caisse l'argent va, vient, entre, sort... Mais gare l'inventaire!... Ils seront jolis leurs comptes de fin d'année... Ce qu'il y a de plus fort, c'est que Risler aîné ne veut rien entendre. Je l'ai prévenu plusieurs fois : «Prends garde, M. Georges fait des folies pour cette femme...» Ou il s'en va en haussant les épaules, ou bien il me répond que cela ne le regarde pas et que Fromont jeune est le maître... Vraiment, ce serait à croire... ce serait à croire...»

Le caissier n'acheva pas sa phrase ; mais son silence fut gros de pensées dissimulées.

La vieille fille était consternée ; mais, comme la plupart des femmes en pareil cas, au lieu de chercher un remède au mal, elle s'égarait dans une foule de regrets, de suppositions, de lamentations rétrospectives... Quel malheur de n'avoir pas su cela plus tôt, quand ils avaient encore les Chèbe pour voisins. Madame Chèbe était une personne si honorable. On aurait pu s'entendre avec elle pour qu'elle surveillât Sidonie, qu'elle lui parlât sérieusement.

— Au fait, c'est une idée, interrompit Sigismond... Vous devriez aller rue du Mail prévenir les parents. J'avais d'abord pensé à écrire au petit Frantz... Il a toujours eu beaucoup d'influence sur son frère, et lui seul au monde pourrait lui dire certaines choses... Mais Frantz est si loin... Et puis ce serait si terrible d'en arriver là... Ce malheureux Risler, il me fait tout de même pitié... Non! le meilleur est encore d'avertir madame Chèbe... Vous en chargez-vous, ma sœur?...

La commission était dangereuse. Mademoiselle Planus fit quelques difficultés ; mais elle n'avait jamais su résister aux volontés de son frère, et le désir d'être utile à leur vieil ami Risler acheva de la décider.

Grâce à la bonhomie de son gendre, M. Chèbe était parvenu à réaliser sa nouvelle fantaisie. Depuis trois mois il habitait son fameux magasin de la rue du Mail, et c'était un étonnement pour le quartier que cette boutique sans marchandises, dont les volets s'ouvraient le matin pour se fermer à la nuit, comme les maisons de gros. On avait

installé des rayons tout autour, un comptoir neuf, un coffre-fort à secret, de grandes balances. Bref, M. Chèbe possédait tous les éléments d'un commerce quelconque, sans savoir précisément encore lequel il choisirait.

Il y pensait tout le jour en se promenant de long en large à travers le local encombré de plusieurs gros meubles de chambre à coucher qui n'avaient pas pu entrer dans l'arrière-boutique ; il y pensait aussi sur le pas de sa porte, lorsque tout debout, une plume à l'oreille, le petit homme se plongeait avec délices dans le brouhaha du commerce parisien. Les commis qui passaient, leurs carnets d'échantillons sous le bras, les camions des messageries, les omnibus, les porte-faix, les brouettes, le grand déballage des marchandises aux portes voisines, ces paquets d'étoffes, de passementeries, qui frôlaient la boue du ruisseau avant d'entrer dans les sous-sols, dans ces trous noirs, bourrés de richesses, où la fortune des maisons est en germe, tout cela ravissait M. Chèbe.

Il s'amusait à deviner le contenu des ballots, était le premier aux bagarres quand un passant recevait quelque fardeau sur les pieds ou que les chevaux d'un camion, impatients et fougueux, faisaient de la longue voiture en travers dans la rue un obstacle à toute circulation. Il avait en outre les mille distractions du petit commerçant sans clients, la pluie à verse, les accidents, les vols, les disputes...

A la fin de la journée, M. Chèbe ahuri, abasourdi, fatigué du travail des autres, s'allongeait dans son fauteuil, et disait à sa femme, en s'épongeant le front :

— Voilà la vie qu'il me fallait!... la vie active...

Madame Chèbe souriait doucement, sans répondre. Rompue à tous les caprices de son mari, elle s'était arrangée de son mieux dans une arrière-boutique ayant vue sur une cour noire, se consolait en songeant à l'ancienne prospérité de ses parents, à la fortune de sa fille, et toujours proprement vêtue, avait su déjà s'attirer le respect des fournisseurs et des voisins.

Elle n'en demandait pas davantage, ne pas être confondue avec les femmes d'ouvriers souvent moins pauvres qu'elle, garder, malgré tout, un petit rang bourgeois. C'était sa préoccupation constante ; aussi la pièce du fond où elle se tenait et où il faisait nuit à trois heures, resplendissait d'ordre et de propreté. Pendant le jour, un lit s'y pliait en canapé, un vieux châle figurait un tapis de table, la cheminée servait

d'office, fermée par un paravent, et sur un fourneau, grand comme une chaufferette, les plats cuisaient discrètement. Le calme, voilà le rêve de cette pauvre femme agitée à toutes les tergiversations d'un compagnon incommode.

Dès les premiers jours, M. Chèbe avait fait écrire en lettres d'un pied sur la peinture fraîche de sa devanture :

COMMISSION — EXPORTATION

Pas de mention spéciale. Ses voisins vendaient du tulle, du drap, des toiles ; lui était disposé à tout vendre, sans se résigner à savoir au juste quoi. Que de raisonnements cela valait à madame Chèbe, le soir à la veillée !

— Je ne me connais pas en toile ; mais pour les draps j'en réponds. Seulement, si je fais les draps, il me faut un voyageur ; car c'est de Sedan et d'Elbeuf que viennent les meilleures sortes. Les toiles peintes, je n'en parle pas ; il faudrait être en été. Pour le tulle, c'est impossible ; la saison est trop avancée.

Le plus souvent il terminait son incertitude, en disant :

— La nuit porte conseil... allons nous coucher.

Et il y allait au grand soulagement de sa femme.

Après trois ou quatre mois de cette existence, M. Chèbe commença à s'ennuyer. Les douleurs de tête, les étourdissements revinrent petit à petit. Le quartier était bruyant, malsain. D'ailleurs les affaires n'allaient pas. Rien ne marchait, ni les draps, ni les tissus, rien.

C'est à ce moment de nouvelle crise que mademoiselle Planus, ma sœur, fit sa visite à propos de Sidonie.

La vieille fille s'était dit en route : «Prenons des ménagements...» Mais, comme tous les gens timides, elle se débarrassa de son fardeau, dès en entrant, aux premiers mots.

Ce fut un coup de théâtre. En entendant qu'on accusait sa fille, madame Chèbe se leva, tout indignée. Jamais on ne lui ferait croire une chose pareille. Sa pauvre Sidonie était victime d'une infâme calomnie.

M. Chèbe, lui, le prit de très-haut, avec des phrases, des airs de tête, rapportant tout à sa personne, selon son habitude. Comment pouvait-on supposer que son enfant à lui, une demoiselle Chèbe, fille

d'un honorable commerçant connu depuis trente ans sur la place, fût capable de... Allons donc!

Mademoiselle Planus insista. Il lui en coûtait de passer pour une bavarde, une colporteuse de mauvaises nouvelles. Mais on avait des preuves certaines. Ce n'était plus un secret pour personne.

— Et quand cela serait, s'écria M. Chèbe furieux de cette insistance... Est-ce à nous de nous en préoccuper? Notre fille est mariée. Elle vit loin de ses parents... C'est à son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, à la conseiller, à la conduire... Y a-t-il songé seulement?

Sur ce, le petit homme se mit à déblatérer contre son gendre, ce Suisse au sang lourd qui passait sa vie dans son bureau à chercher des mécaniques, refusait d'accompagner sa jeune femme dans le monde, et préférait à tout ses habitudes de vieux garçon, la pipe, la brasserie.

Il fallait voir de quel air de dédain aristocratique M. Chèbe prononçait ce mot : «la brasserie!...» Et pourtant presque chaque soir il allait y rejoindre Risler, et l'accablait de reproches si l'autre manquait une fois au rendez-vous.

Au fond de tout ce verbiage, le commerçant de la rue du Mail, — *commission, exportation*, — avait une idée bien nette. Il voulait quitter son magasin, se retirer des affaires, et depuis quelque temps il songeait à aller voir Sidonie pour l'intéresser à ses nouvelles combinaisons. Ce n'était donc pas le moment de faire des scènes désagréables, de parler d'autorité paternelle et d'honneur conjugal. Quant à madame Chèbe, un peu moins convaincue que tout à l'heure de l'infaillibilité de sa fille, elle s'enfermait dans le plus profond silence. La pauvre femme aurait voulu être sourde, aveugle, n'avoir jamais connu mademoiselle Planus.

Comme tous ceux qui ont été très malheureux, elle aimait à s'engourdir dans un semblant de tranquillité, et l'ignorance lui semblait préférable à tout. La vie n'était donc pas assez triste, bon Dieu! Et puis enfin Sidonie avait toujours été une brave fille ; pourquoi ne serait-elle pas une brave femme?

Le jour tombait.

Gravement, M. Chèbe se leva pour fermer les volets de la boutique et allumer un bec de gaz qui éclaira la nudité des murs, le brillant des casiers vides, tout ce singulier intérieur assez pareil à un lendemain de faillite. Silencieux, la bouche pincée dédaigneusement dans une réso-

lution de mutisme, il avait l'air de dire à la vieille fille : « La journée est finie... c'est l'heure de rentrer chez soi... » Et pendant ce temps on entendait madame Chèbe qui sanglotait dans l'arrière-boutique, en allant et venant autour du souper.

Mademoiselle Planus en fut pour sa visite.

— Eh bien ? lui demanda le vieux Sigismond, qui l'attendait avec impatience.

— Ils n'ont pas voulu me croire, et on m'a mise poliment à la porte.

Elle en avait les larmes aux yeux, de son humiliation.

Le vieux devint tout rouge, et lui prenant la main avec un grand respect :

— Mademoiselle Planus, ma sœur, lui dit-il gravement, je vous demande pardon de vous avoir fait faire cette démarche ; mais il s'agissait de l'honneur de la maison Fromont.

A partir de ce moment, Sigismond devint de plus en plus triste. Sa caisse ne lui paraissait plus sûre ni solide. Même quand Fromont jeune ne lui demandait pas d'argent, il avait peur et résumait toutes ses craintes par trois mots qui lui revenaient continuellement en causant avec sa sœur.

— *Chai bas gonfianze!...* disait-il dans son lourd jargon de là-bas.

Toujours préoccupé de sa caisse, la nuit il rêvait quelquefois que, disjointe de partout, elle restait ouverte malgré tous les tours de clef ou bien qu'un grand coup de vent dispersait les papiers, les billets, les chèques, les valeurs, et qu'il courait après dans toute la fabrique, s'épuisant à vouloir les ramasser.

Le jour, derrière son grillage, au calme de son bureau, il lui semblait qu'une petite souris blanche s'était introduite au fond du coffre, en train de tout grignoter et de tout détruire, plus grasse et plus belle à mesure que le désastre augmentait.

Aussi, lorsqu'au milieu de l'après-midi, Sidonie apparaissait sur le perron dans son joli plumage de cocotte, le vieux Sigismond frémissait de rage. Pour lui c'était la ruine de la maison qui passait, la ruine en grande toilette, avec son petit coupé à la porte, et sa mine reposée d'heureuse coquette.

Madame Risler ne se doutait pas qu'il y avait là, à cette fenêtre du rez-de-chaussée, un ennemi de tous les instants, qui guettait ses moindres actions, les plus menus détails de sa vie, les allées et venues

de la maîtresse de piano, la grande couturière arrivant le matin, tous les cartons qu'on apportait, la casquette galonnée des employés du « Louvre » dont la lourde voiture s'arrêtait à la porte avec un bruit de grelots, comme une diligence traînée par de forts chevaux qui menaient la maison Fromont à la faillite en grande vitesse.

Sigismond comptait les paquets, les pesait de l'œil au passage, et par les fenêtres ouvertes pénétrait curieusement dans l'intérieur des Risler. Les tapis qu'on secouait à grands fracas, les jardinières amenées au soleil, pleines de fleurs maladives, hors saison, chères et rares, les tentures éblouissantes, rien ne lui échappait.

Les acquisitions nouvelles du ménage lui sautaient aux yeux, se rapportant à quelque forte demande d'argent.

Mais ce qu'il étudiait encore plus que tout, c'était la physionomie de Risler.

Pour lui, cette femme était en train de changer son ami, le meilleur, le plus honnête des hommes, en un coquin effronté. Pas le moindre doute à garder là-dessus. Risler savait son déshonneur, il l'acceptait. On le payait pour se taire.

Certainement il y avait quelque chose de monstrueux dans une supposition pareille. Mais c'est le propre des natures candides, qui apprennent le mal sans l'avoir jamais connu, d'aller tout de suite trop loin, au delà. Une fois convaincu de la trahison de Sidonie et de Georges, l'infamie de Risler avait semblé au caissier moins impossible à admettre. Et d'ailleurs comment s'expliquer autrement cette insouciance devant les dépenses de l'associé ?

Ce brave Sigismond, dans son honnêteté mesquine et routinière, ne pouvait pas comprendre la délicatesse de cœur de Risler. En même temps ses habitudes méthodiques de teneur de livres et sa clairvoyance commerciale étaient à cent lieues de ce caractère distrait, étourdi, moitié artiste, moitié inventeur. Il jugeait tout cela d'après lui-même, ne pouvant deviner ce que c'est qu'un homme en mal d'invention, enfermé dans une idée fixe. Ces gens-là sont des somnambules. Ils regardent sans voir, les yeux en dedans.

Pour Sigismond, Risler y voyait.

Cette pensée rendait le vieux caissier très malheureux. Il commença par dévisager son ami, chaque fois que celui-ci entrait à la caisse ; ensuite, découragé par cette indifférence impassible qu'il croyait préméditée et voulue, plaquée sur son visage comme un masque,

il finit par se détourner, cherchant dans les paperasses pour éviter ces regards faux, et ne parlant plus à Risler que les yeux fixés sur les allées du jardin ou sur l'entre-croisement du grillage. Ses paroles mêmes étaient toutes déroutées, bigles comme ses regards. On ne savait positivement plus à qui il s'adressait.

Plus de sourire amical, plus de souvenirs feuilletés ensemble au livre de caisse de la fabrique.

« Voici l'année où tu es entré... ta première augmentation... Te rappelles-tu ? Nous avons été dîner chez Douix ce jour-là... Puis le soir au café des Aveugles... hein ? Quelle ribote ! »

A la longue, Risler s'aperçut du singulier refroidissement survenu entre Sigismond et lui. Il en parla à sa femme.

Depuis quelque temps elle sentait cette antipathie rôder autour d'elle. Parfois, en traversant la cour, elle était comme gênée par des regards malveillants qui la faisaient se retourner nerveusement vers la niche du vieux caissier. Cette brouille des deux amis l'effraya, et bien vite elle s'arrangea pour mettre son mari en garde contre les mauvais propos de Planus :

— Vous ne voyez donc pas qu'il est jaloux de vous, de votre position.... Un ancien égal devenu son supérieur, ça le suffoque... Mais s'il fallait s'occuper de toutes ces malveillances... Tenez !... moi, j'en suis entourée ici.

Le bon Risler arrondissait ses gros yeux : — Toi ?

— Mais oui, c'est clair... tous ces gens-là me détestent. Ils en veulent à la petite Chèbe d'être devenue madame Risler aîné... Dieu sait ce qu'il se débite d'infamies sur mon compte... Et votre caissier n'a pas sa langue dans sa poche, je vous en réponds... Quel méchant homme !

Ces quelques mots eurent leur effet. Risler, indigné, trop fier pour se plaindre, rendit froideur pour froideur. Ces honnêtes gens, pleins de défiance l'un pour l'autre, ne pouvaient plus se rencontrer sans un mouvement pénible, si bien qu'au bout de quelque temps Risler aîné finit par ne plus jamais entrer à la caisse. Cela lui était facile d'ailleurs, Fromont jeune étant chargé de toutes les questions d'argent. On lui montait son mois tous les trente. Il y eut là une facilité de plus pour Georges et Sidonie, et la possibilité d'une foule de tripotages infâmes.

Elle s'occupait alors de compléter son programme de vie luxueuse.

Il lui manquait une maison de campagne. Au fond, elle détestait les arbres, les champs, les routes qui vous inondent de poussière : — « Tout ce qu'il y a au monde de plus triste, » disait-elle. Seulement Claire Fromont passait l'été à Savigny. Dès les premiers beaux jours, on faisait les malles à l'étage au-dessous, on décrochait les rideaux ; et une grande voiture de déménagement, où le berceau de la fillette balançait sa nacelle bleue, s'en allait vers le château du grand-père. Puis un matin, la mère, la grand'mère, l'enfant et la nourrice, tout un fouillis d'étoffes blanches, de voiles légers, partait au grand trot de deux chevaux vers le soleil des pelouses et l'ombre adoucie des charmilles.

Alors Paris était laid, dépeuplé ; et quoique Sidonie l'aimât, même dans cette saison d'été qui le chauffe comme une fournaise, il lui en coûtait de penser que toutes les élégances, les richesses parisiennes se promenaient au long des plages sous leurs ombrelles claires, et faisaient du voyage un prétexte à mille inventions nouvelles, à des modes originales très risquées, où il est permis de montrer qu'on a une jolie jambe et des cheveux châtains annelés et longs bien à soi.

Les bains de mer ? il n'y fallait pas penser ; Risler ne pouvait pas s'absenter.

Acheter une campagne ? on n'en avait pas encore les moyens.

L'amant était bien là, qui n'aurait pas mieux demandé que de satisfaire ce nouveau caprice ; mais une maison de campagne ne se dissimule pas comme un bracelet, comme un cachemire. Il fallait la faire accepter par le mari. Ce n'était pas facile, pourtant avec Risler on pouvait essayer.

Pour préparer les voies, elle lui parlait sans cesse d'un petit coin de campagne, pas trop cher, tout près de Paris. Risler l'écoutait en souriant. Il pensait à l'herbe haute, au verger plein de beaux fruits, déjà tourmenté par ce besoin de posséder qui vient avec la fortune ; mais comme il était prudent, il disait :

— Nous verrons... nous verrons... Attendons la fin de l'année.

La fin de l'année, c'est-à-dire l'inventaire.

L'inventaire !

C'est le mot magique. Toute l'année on va, on va, dans le tourbillon des affaires. L'argent entre, sort, circule, en attire d'autre, se disperse ; et la fortune de la maison, comme une couleuvre brillante, insaisissable, sans cesse en mouvement, s'allonge, se raccourcit, diminue

ou s'augmente, sans qu'il soit possible de se rendre compte de son état avant un moment de repos. A l'inventaire seulement, on saura ce qu'il en est, et si cette année, qui semble bonne, le sera définitivement.

En général, il se fait vers la fin de décembre, aux approches de Noël ou du jour de l'an. Comme il exige des heures supplémentaires de travail, pour le faire on s'attarde très avant dans la nuit. Toute la maison est sur pied. Les lampes, qui restent allumées dans les bureaux longtemps après leur fermeture, semblent participer à l'air de fête qui anime cette dernière semaine de l'année, où tant de fenêtres s'éclairent aux soirées de famille. Jusqu'au plus petit employé de la maison, chacun s'intéresse aux résultats de l'inventaire. Les augmentations, les gratifications du jour de l'an dépendront de ce bienheureux chiffre. Aussi, pendant que se débattent les intérêts immenses d'une riche fabrique, à des cinquièmes étages ou dans des petits appartements de banlieue, les femmes d'employés, les enfants, les vieux parents parlent de l'inventaire dont le résultat se fera sentir ou par un redoublement d'économie, ou par quelque achat longtemps reculé que la gratification va rendre enfin possible.

Chez Fromont jeune et Risler aîné, Sigismond Planus est le dieu de la maison en ce moment, et son petit grillage un sanctuaire où veillent tous les commis. Dans le silence de la fabrique endormie, les lourdes pages des grands livres bruissent en tournant ; des noms appelés à haute voix amènent des recherches dans d'autres registres. Les plumes grincent. Le vieux caissier, entouré de ses lieutenants, a l'air affairé et terrible. De temps en temps, Fromont jeune, au moment de monter en voiture, arrive, le cigare aux dents, ganté, tout prêt. Il marche lentement, sur la pointe des pieds, se penche au grillage :

— Eh bien !... ça marche ?...

Sigismond pousse un grognement, et le jeune maître de maison s'en va sans oser en demander davantage. Il devine bien à la mine du caissier que les nouvelles seront mauvaises.

En effet, depuis les années de révolution où l'on se battait dans les cours de la fabrique, jamais si pitoyable inventaire ne s'était encore vu à la maison Fromont. Dépenses et recettes se balançaient. Les frais généraux avaient tout absorbé et, de plus, Fromont jeune se trouvait redevable envers la caisse de sommes importantes. Il fallait voir la mine consternée du vieux Planus quand, le 31 décembre, il monta rendre compte à Georges de ses opérations.

Celui-ci prit la chose très gaiement. Tout marcherait mieux dans la suite. Et pour rétablir la bonne humeur du caissier, il lui donna une gratification extraordinaire de mille francs au lieu de cinq cents que donnait autrefois son oncle. Tout le monde se ressentit de cette disposition généreuse et, dans le contentement universel, le résultat déplorable des comptes de fin d'année fut vite oublié. Quant à Risler, c'est Georges qui voulut se charger de le mettre au courant de la situation.

Quant il entra dans le petit cabinet de son associé, éclairé d'en haut par un jour d'atelier qui tombait d'aplomb sur la méditation de l'inventeur, Fromont jeune eut un moment d'hésitation, la honte et le remords de ce qu'il venait faire.

L'autre, au bruit de la porte, s'était retourné joyeusement :

— Chorche, Chorche, mon ami... Je la tiens, notre *imprimeuse*... Il y a encore quelques petites choses à trouver... C'est égal ! maintenant je suis sûr de mon affaire... Vous verrez ça... vous verrez ça... Ah ! les Prochasson auront beau s'escrimer... Avec l'imprimeuse Risler, nous enfonçons toutes les concurrences...

— Bravo, mon camarade, répondit Fromont jeune... Voilà pour l'avenir ; mais le présent, vous n'y songez pas. Et cet inventaire !...

— Tiens ! c'est vrai. Je n'y pensais plus... Ce n'est pas brillant, n'est-ce pas ?

Il disait cela devant la physionomie de Georges un peu ému, embarrassé.

Celui-ci reprit : « Mais si, très brillant au contraire. Nous avons lieu d'être satisfaits, surtout pour notre première année... Nous avons chacun quarante mille francs de bénéfice ; et comme j'ai pensé que vous auriez peut-être besoin d'argent pour donner des étrennes à votre femme... »

Sans oser regarder en face l'honnête homme qu'il était en train de tromper, Fromont jeune posa sur la table une liasse de chèques et de billets.

Risler aîné eut un moment d'émotion. Tant d'argent à la fois, pour lui, pour lui seul ! Il pensa tout de suite à la générosité de ces Fromont, qui l'avaient fait ce qu'il était, puis à sa petite Sidonie, à ce souhait si souvent exprimé par elle et qu'il allait pouvoir satisfaire.

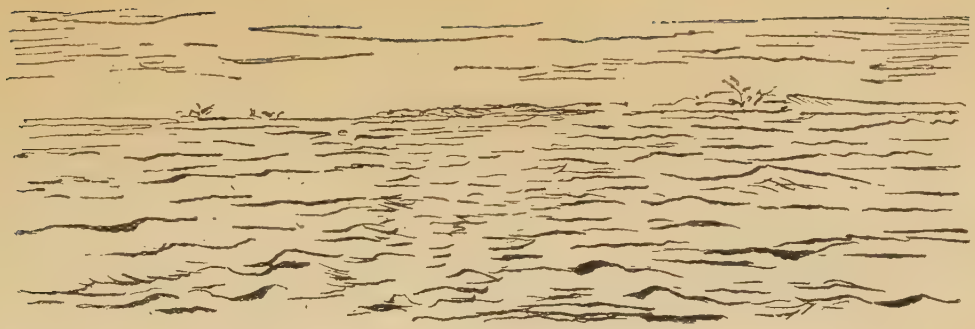
Les larmes aux yeux, un bon sourire aux lèvres, il tendit les deux mains à son associé :

— Je suis content... je suis content...

C'était son mot des grandes occasions. Puis montrant les liasses de billets étalés devant lui avec ce léger feuilletage qui en fait de si fugitives paperasses toujours prêtes à s'envoler :

— Savez-vous ce que c'est que ça ? dit-il à Georges d'un air de triomphe.... Ça, c'est la maison de campagne de Sidonie.

Parbleu !



VII

UNE LETTRE

A M. Frantz Risler,
ingénieur de la Compagnie française,
Ismaïlia (Égypte).

Frantz, mon garçon, c'est le vieux Sigismond qui t'écrit. Si je saurais mieux mettre mes idées sur le papier, j'en aurais bien long à te raconter. Mais ce sacré français est trop difficile, et sorti de ses chiffres, Sigismond Planus ne vaut rien. Alors, je vais te dire vite ce qu'il s'agit.

Il se passe dans la maison de ton frère des choses qui ne sont pas bien. Cette femme le trompe avec l'associé. Elle a rendu son mari ridicule, et si ça continue, elle le fera passer pour un coquin... Écoute-moi, mon petit Frantz, il faut que tu viendrais tout de suite. Il n'y a que toi qui peux parler à Risler et lui ouvrir les yeux sur cette Sidonie. Nous autres, il ne nous croirait pas. Vite, demande un congé et viens.

Je sais que tu as ton pain à gagner là-bas, ton avenir à faire ; mais un homme d'honneur doit tenir par-dessus tout à son nom que ses parents lui ont donné. Eh bien! moi, je te dis que si tu ne viens pas tout de suite, il arrivera un moment où ton nom de Risler aura tant de honte dessus, que tu n'oseras plus le porter.

Sigismond Planus,
Caissier.

LIVRE TROISIÈME

I

LE JUSTICIER

Les personnes qui vivent toujours enfermées, attachées à leur coin de vitre par le travail ou les infirmités, de même qu'elles se font un horizon des murs, des toits, des fenêtres voisines, s'intéressent aussi aux gens qui passent.

Immobiles, elles s'incarnent dans la vie de la rue, et tous ces affairés qui leur apparaissent, quelquefois tous les jours aux mêmes heures, ne se doutent pas qu'ils servent de régulateur à d'autres existences, que des yeux amis les guettent, auxquels ils manquent, s'il leur arrive de prendre par un autre chemin.

Les dames Delobelle, recluses toute la journée, avaient de ces observations muettes. Comme la fenêtre était étroite, la mère, dont les yeux commençaient à s'user à force de travail, se mettait près du jour, contre le rideau de mousseline relevé, le grand fauteuil de sa fille à côté d'elle, mais un peu plus loin. Elle lui annonçait leurs passants de la journée. C'était une distraction, un sujet à causerie ; et les longues heures de travail paraissaient plus courtes, espacées par des apparitions régulières de gens très occupés eux aussi. Il y avait deux petites sœurs, un monsieur en paletot gris, un enfant qu'on menait au collège

et qu'on en ramenait, et un vieil employé à jambe de bois, dont le pas sonnait sur le trottoir sinistrement.

Celui-là on le voyait à peine : il passait quand la nuit était déjà tombée, mais on l'entendait, et chaque fois ce bruit arrivait à la petite boîteuse comme un écho violent de ses pensées les plus tristes. Tous ces amis de la rue occupaient sans le savoir les deux femmes. S'il pleuvait on disait :

« Ils vont être mouillés... L'enfant sera-t-il rentré avant l'averse ? » Et aux changements de saisons, que le soleil de mars inondât les trottoirs ruisselants ou que la neige de décembre les couvrît de ses bourrelets blancs et de ses plaques noires, l'apparition d'un vêtement nouveau sur un de leurs amis faisait penser aux deux recluses : « C'est l'été » ou bien : « Voici l'hiver. »

Or ce jour-là était la fin d'un jour de mai, une de ces soirées lumineuses et douces, où la vie des maisons se répand dehors par les croisées ouvertes. Désirée et sa mère activaient leurs aiguilles et leurs doigts, épuisant le jour qui tombait, jusqu'à son dernier rayon, avant d'allumer la lampe. On entendait des cris d'enfants jouant dans les cours, des pianos assourdis, et la voix de quelque petit marchand du trottoir traînant sa charrette à moitié vide. On sentait du printemps dans l'air, un vague parfum de jacinthe et de lilas.

La maman Delobelle venait de poser son ouvrage, et avant de fermer la croisée, les coudes appuyés à la rampe, écoutait toutes ces rumeurs d'une grande ville laborieuse, heureuse de circuler dans les rues, sa journée finie. De temps en temps, sans se retourner, elle parlait à sa fille :

— Tiens ! voilà M. Sigismond. Comme il sort de bonne heure, ce soir, de la fabrique... C'est peut-être l'effet des jours qui rallongent, mais il me semble qu'il n'est pas encore sept heures... Avec qui est-il donc le vieux caissier ?... Que c'est drôle !... On dirait... Mais oui... On dirait M. Frantz... Ce n'est pas possible pourtant... M. Frantz est bien loin d'ici, en ce moment ; et puis il n'avait pas de barbe... C'est égal ! Ça lui ressemble beaucoup... Regarde donc, fillette.

Mais fillette ne quitte pas son fauteuil ; elle ne bouge même pas. Les yeux perdus, l'aiguille en l'air, immobilisée dans son joli geste d'activité, elle est partie pour le pays bleu, cette contrée merveilleuse où l'on va librement, sans souci d'aucune infirmité. Ce nom de Frantz, prononcé machinalement par sa mère, au hasard d'une ressemblance, c'est pour elle tout un passé d'illusions, de chaudes espérances,

passagères comme la rougeur qui lui montait aux joues, quand le soir, en rentrant, il venait causer un moment avec elle. Comme tout cela est loin déjà! Dire qu'il habitait la petite chambre à côté, qu'on entendait son pas dans l'escalier, et sa table qu'il traînait près de la fenêtre pour dessiner. Quel chagrin et quelle douceur elle avait à l'écouter parler de Sidonie, assis à ses pieds sur la chaise basse, pendant qu'elle montait ses mouches et ses oiseaux.

Tout en travaillant, elle l'encourageait, le consolait, car Sidonie avait causé bien des petits chagrins à ce pauvre Frantz avant de lui en faire un grand. Le son de sa voix quand il parlait de l'autre, l'éclat de ses yeux en y pensant, la charmaient malgré tout, si bien que quand il était parti désespéré, il avait laissé derrière lui un amour plus grand encore que celui qu'il emportait, un amour que la chambre toujours pareille, la vie sédentaire et immobile garderaient intact avec tout son parfum amer, tandis que le sien au ciel ouvert des grandes routes se dissiperait, s'évaporerait peu à peu.

... Le jour baisse tout à fait. Une immense tristesse envahit la pauvre fille, avec l'ombre de ce soir si doux. La lueur heureuse du passé diminue pour elle comme le filet de jour dans l'embrasure étroite de la fenêtre où la mère est restée accoudée.

Tout à coup la porte s'ouvre... Quelqu'un est là, qu'on ne distingue pas bien... Qui cela peut-il être? Les dames Delobelle ne reçoivent jamais de visites. La mère, qui s'est retournée, a d'abord cru qu'on venait de leur magasin chercher l'ouvrage de la semaine.

— Mon mari vient d'aller chez vous, monsieur... Nous n'avons plus rien ici. M. Delobelle a tout reporté.

L'homme s'avance sans répondre, et à mesure qu'il approche de la fenêtre, sa silhouette se dessine. C'est un grand gars solide, bronzé, la barbe épaisse et blonde, la voix forte, l'accent un peu lourd.

— Ah çà, maman Delobelle, vous ne me reconnaissez donc pas?

— Oh! moi, monsieur Frantz, je vous ai reconnu tout de suite, dit Désirée bien tranquillement, d'un ton froid et posé.

— Miséricorde! c'est M. Frantz.

Vite, vite, la maman Delobelle, court à la lampe, allume, ferme la croisée.

— Comment! c'est vous, mon ami Frantz... De quel air tranquille, elle dit ça, cette petite... je vous ai bien reconnu... Ah! le petit glaçon... Elle sera toujours la même.

Un vrai petit glaçon en effet. Elle est pâle, pâle ; et dans la main de Frantz, sa main est toute blanche, toute froide.

Il la trouve embellie, encore plus affinée.

Elle le trouve superbe comme toujours, avec une expression de lassitude et de tristesse au fond des yeux, qui le rend plus homme qu'au départ.

Sa lassitude vient de ce voyage précipité, entrepris au reçu de la terrible lettre de Sigismond. Aiguillonné par ce mot de déshonneur, il est parti sur-le-champ sans attendre son congé, risquant sa fortune et sa place ; et de paquebots en chemins de fer, il ne s'est arrêté qu'à Paris. Il y a de quoi être las, surtout quand on a voyagé avec la hâte d'arriver, et que la pensée impatiente s'est agitée tout le temps, faisant dix fois le chemin dans des doutes, des terreurs, des perplexités continuelles.

Sa tristesse date de plus loin. Elle date du jour où celle qu'il aimait a refusé de l'épouser pour devenir, six mois après, la femme de son frère ; deux coups terribles l'un après l'autre, et le second encore plus douloureux que le premier. Il est vrai qu'avant de faire ce mariage Risler aîné lui a écrit pour lui demander la permission d'être heureux, et cela dans des termes si touchants, si tendres, que la violence du coup porté en a été un peu atténuée ; puis, à la fin, le dépaysement, le travail, les longues courses sont venus à bout de son chagrin. Il ne lui en est resté qu'un grand fond de mélancolie. A moins cependant que cette haine, cette colère qu'il ressent en ce moment contre la femme qui déshonore son frère, ne soit encore quelque chose de son ancien amour.

Mais non! Frantz Risler ne pense qu'à venger l'honneur des Risler. Ce n'est pas en amant, c'est en justicier qu'il arrive ; et Sidonie n'a qu'à bien se tenir.

Tout d'abord, en descendant de wagon, le justicier était allé droit à la fabrique, comptant sur la surprise, l'imprévu de son arrivée pour lui révéler ce qui se passait, d'un coup d'œil.

Malheureusement, il n'avait trouvé personne.

Les persiennes du petit hôtel au fond du jardin étaient fermées depuis quinze jours.

Le père Achille lui apprit que ces dames habitaient leurs campagnes respectives, où les deux associés allaient les rejoindre tous les soirs.

Fromont jeune avait quitté les magasins de très bonne heure ; Risler aîné venait de partir.

Frantz se décida à parler au vieux Sigismond. Mais c'était samedi, soir de paye, et il dut attendre que la longue file d'ouvriers qui commençait à la loge d'Achille pour finir au grillage du caissier, se fût peu à peu écoulée.

Quoique impatient et bien triste, ce brave garçon, qui avait eu depuis l'enfance la vie des ouvriers de Paris, éprouvait du plaisir à se retrouver au milieu de cette animation, de ces mœurs si spéciales. Il y avait sur tous ces visages honnêtes ou vicieux le contentement de la semaine finie. On sentait que le dimanche commençait pour eux le samedi soir, à sept heures, devant la petite lampe du caissier.

Il faut avoir vécu parmi les commerçants pour connaître tout le charme de ce repos d'un jour et sa solennité. Beaucoup de ces pauvres gens enchaînés à des labeurs malsains attendent ce dimanche béni comme une bouffée d'air respirable, nécessaire à leur santé et à leur vie. Aussi quel épanouissement, quel besoin de gaieté bruyante! Il semble que l'oppression du travail de la semaine se dissipe en même temps que la vapeur des machines qui s'échappe en sifflant et en fumant au-dessus des ruisseaux.

Tous les ouvriers s'éloignaient du grillage, en comptant l'argent éclatant dans leurs mains noires. C'était des déceptions, des murmures, des réclamations, des heures manquées, de l'argent pris à l'avance ; et dans le tintement des gros sous on entendait la voix de Sigismond calme et impitoyable défendant les intérêts des patrons jusqu'à la férocité.

Frantz connaissait tous les drames de la paye, les fausses intonations et les vraies. Il savait que l'un réclamait pour la famille, pour payer le boulanger, le pharmacien, des mois d'école. L'autre pour le cabaret, et pis encore. Les ombres tristes, accablées, passant et repassant devant le portail de la fabrique, jetant de longs regards au fond des cours, il savait ce qu'elles attendaient, qu'elles guettaient toutes un père ou un mari pour le ramener bien vite au logis d'une voix grondeuse et persuasive.

Oh! les enfants nu-pieds, les tout petits enveloppés de vieux châles, les femmes sordides, dont les visages noyés de larmes arrivent à la blancheur de linge des bonnets qui les entourent...

Oh! le vice embusqué, rôdant autour de la paye, les bouges qui

s'allument au fond des rues noires, les vitres troubles des cabarets où les mille poisons de l'alcool étalent leurs couleurs fausses.

Frantz connaissait toutes ces misères ; mais jamais elles ne lui avaient paru si lugubres, si poignantes que ce soir-là.

La paye était finie, Sigismond sortait de son bureau.

Les deux amis se reconnurent, s'embrassèrent ; et, dans le silence de la fabrique, en arrêt pour vingt-quatre heures, muette de tous ses bâtiments vides, le caissier expliqua à Frantz l'état des choses. Il lui raconta la conduite de Sidonie, les dépenses folles, l'honneur du ménage détruit à jamais. Les Risler venaient d'acheter une campagne à Asnières, l'ancienne maison d'une actrice, et s'y étaient installés d'une façon somptueuse. Ils avaient chevaux, voitures, un luxe, un train de vie ! Ce qui inquiétait surtout le brave Sigismond, c'était la retenue de Fromont jeune. Depuis quelque temps, il ne prenait presque plus d'argent à la caisse, et pourtant Sidonie dépensait plus que jamais.

— *Chai bas gonfianze!...* disait le malheureux caissier en remuant la tête... *chai bas gonfianze...*

Puis, baissant la voix, il ajoutait :

— Mais ton frère, mon petit Frantz, ton frère ?... Qui nous l'expliquera ? Il s'en va dans tout cela les yeux en l'air, les mains dans les poches, l'idée à sa fameuse invention qui malheureusement ne sort pas vite... Tiens ! veux-tu que je te dise ?... C'est un coquin ou c'est une bête.

Tout en parlant ils se promenaient de long en large dans le petit jardin, s'arrêtaient, reprenaient leur marche. Frantz croyait vivre dans un mauvais rêve. La rapidité du voyage, ce changement brusque de lieu et de climat, le flot de paroles de Sigismond qui n'arrêtait pas, l'idée nouvelle qu'il fallait se faire de Risler et de Sidonie, cette Sidonie qu'il avait tant aimée, toutes ces choses l'étourdissaient, le rendaient comme fou.

Il était tard. La nuit venait. Sigismond lui proposa de l'emmener coucher à Montrouge ; il refusa, prétextant la fatigue, et resté seul dans le Marais, à cette heure douteuse et triste du jour qui finit et du gaz qu'on n'a pas encore allumé, il alla machinement vers son ancien logis de la rue de Braque.

A la porte de l'allée, un écriteau était pendu : *Chambre de garçon à louer.*

C'était justement la chambre où il avait vécu si longtemps avec son

frère. Il reconnut la carte géographique piquée au mur par quatre épingles, la fenêtre du palier et la petite plaque des dames Delobelle : *Oiseaux et mouches pour modes.*

La porte de ces dames était entr'ouverte ; il n'eut qu'à la pousser pour entrer.

Certainement il n'y avait pas pour lui dans tout Paris un abri plus sûr, un coin mieux fait pour accueillir et calmer son âme troublée que cet intérieur laborieux et immuable. Dans l'agitation actuelle de sa vie déroutée, c'était comme le port aux eaux tranquilles et profondes, le quai plein de soleil et de paix, où les femmes travaillent en attendant les maris et les pères, pendant qu'au dehors le vent gronde, la mer bouillonne. C'était surtout, sans qu'il s'en rendît bien compte, un enlacement de sûres affections, et ce doux miracle de tendresse qui nous rend précieux, même quand nous n'aimons pas, l'amour que l'on ressent pour nous.

Ce cher petit glaçon de Désirée l'aimait tant. Elle avait des yeux si brillants, en lui parlant de choses indifférentes. Comme les objets trempés de phosphore resplendissent tous également, les moindres mots qu'elle disait illuminaient sa jolie figure épanouie. Quel bon repos c'était pour lui après les brutalités de Sigismond.

Ils causaient tous deux avec animation, pendant que la maman Delobelle mettait le couvert :

— Vous dînerez avec nous, n'est-ce pas, monsieur Frantz ?... Le père est allé reporter l'ouvrage ; mais il rentrera sûrement pour dîner.

Il rentrera sûrement pour dîner !

L'excellente femme disait cela avec une certaine fierté.

En effet, depuis la déconvenue de sa direction, l'illustre Delobelle ne mangeait plus dehors, même les soirs où il allait toucher la paye. Le malheureux directeur avait pris tant de repas à crédit à son restaurant, qu'il n'osait plus y retourner. En revanche, il ne manquait jamais, le samedi, de ramener avec lui deux ou trois convives affamés et inattendus, des « vieux camarades », des « déveinards ». C'est ainsi que ce soir-là il fit son entrée, escorté d'un financier du théâtre de Metz, et d'un comique du théâtre d'Angers, tous deux en disponibilité.

Le comique, rasé, ridé, ratatiné au feu de la rampe, avait l'air d'un vieux gamin ; le financier portait des espadrilles sans le moindre linge apparent. Delobelle les annonça pompeusement dès la porte, mais la vue de Frantz Risler interrompit la présentation.

— Frantz!... mon Frantz!... cria le vieux cabotin d'une voix mélodramatique en battant l'air de ses mains convulsives ; puis après une longue et emphatique accolade, il présenta ses convives les uns aux autres.

— M. Robricart, du théâtre de Metz.

— M. Chandezon, du théâtre d'Angers.

— Frantz Risler, ingénieur.

Dans la bouche de Delobelle, ce mot d'ingénieur prenait des proportions!

Désirée eut une jolie moue, en voyant les amis de son père. C'eût été si beau d'être en famille un jour comme aujourd'hui. Mais le grand homme se moquait bien de cela. Il avait assez à faire à débarrasser ses poches. D'abord il en tira un superbe pâté ; «pour ces dames», disait-il, oubliant qu'il l'adorait. Un homard parut ensuite ; puis un saucisson d'Arles, des marrons glacés, des cerises, les premières!

Pendant que le financier enthousiasmé rehaussait un col de chemise invisible, que le comique faisait «gnouf! gnouf!» d'un geste oublié des Parisiens depuis dix ans, Désirée pensait avec terreur au trou immense que ce repas improvisé allait creuser dans les pauvres ressources de la semaine, et la maman Delobelle, affairée, bouleversait tout le buffet pour trouver le nombre de couverts suffisant.

Le repas fut très gai. Les deux comédiens dévoraient, à la grande joie de Delobelle qui remuait avec eux de vieux souvenirs de cabotinage. Rien de plus lugubre. Imaginez des débris de portants, des lampions éteints, un vieux fonds d'accessoires moisis et tombant en miettes.

Dans une espèce d'argot familier, trivial, tutoyeur, ils se rappelaient leurs innombrables succès ; car tous trois, à les entendre, avaient été acclamés, chargés de couronnes, portés en triomphe par des villes entières.

Tout en parlant, ils mangeaient comme mangent les comédiens, assis de trois quarts, face au public, avec cette fausse hâte des convives de théâtre devant un souper de carton, cette façon d'alterner les mots et les bouchées, de chercher des effets en posant son verre, en rapprochant sa chaise, d'exprimer l'intérêt, l'étonnement, la joie, la terreur, la surprise, à l'aide d'un couteau et d'une fourchette savamment manœuvrés. La maman Delobelle les écoutait en souriant.

On n'est pas la femme d'un acteur depuis trente ans, sans avoir un peu pris l'habitude de ces singulières façons d'être.

Mais un petit coin de la table se trouvait séparé du reste des convives comme par une nuée qui interceptait les mots bêtes, les gros rires, les vanteries. Frantz et Désirée se parlaient à demi-voix, sans rien entendre de ce qui se disait autour d'eux. Des choses de leur enfance, des anecdotes de voisinage, tout un passé vague, qui ne valait que par la communauté des souvenirs évoqués, par l'étincelle pareille montant à leurs yeux, faisaient les frais de leur douce causerie.

Tout à coup le nuage se déchira, et la terrible voix de Delobelle interrompit le dialogue :

— Tu n'as pas vu ton frère ? demanda-t-il à Frantz pour n'avoir pas l'air de trop le laisser de côté... tu n'as pas vu sa femme non plus ?... Ah ! tu vas en trouver une Madame. Des toilettes, mon cher, et un chic ! Je ne te dis que ça. Ils ont un vrai château à Asnières. Les Chèbe sont là-bas aussi... Ah ! tout ça, mon vieux, ça nous distance. On est riche, on dédaigne les camarades... Jamais un mot, jamais une visite... Pour moi, tu comprends, je m'en moque, mais c'est vraiment blessant pour ces dames...

— Oh ! papa, dit Désirée vivement, vous savez bien que nous autres, nous aimons trop Sidonie pour lui en vouloir.

Le comédien donna un grand coup de poing furieux sur la table :

— Eh ! c'est bien le tort que vous avez... Il faut en vouloir aux gens qui ne cherchent qu'à vous blesser, à vous humilier.

Il avait encore sur le cœur les fonds refusés à son projet de théâtre, et d'ailleurs, ne cachait pas sa rancune :

— Si tu savais, disait-il à Frantz, si tu savais quel gaspillage il y a là-dedans. C'est une pitié... Et rien de solide, rien d'intelligent... Moi qui te parle, j'ai demandé à ton frère une petite somme pour me faire un avenir et lui assurer à lui des bénéfices considérables. Il m'a refusé net... Parbleu ! madame est bien trop exigeante. Elle monte à cheval, va aux courses en voiture et vous mène son mari du même train que son petit panier sur le quai d'Asnières... Entre nous, je ne le crois pas bien heureux, ce brave Risler... Cette petite femme-là lui en fait voir de toutes les couleurs...

L'ex-comédien termina sa tirade par un clignement d'yeux à l'adresse du comique et du financier, et pendant un moment il y eut entre eux un échange de mines, de grimaces convenues, des « hé ! hé ! » des « hum ! hum ! » toute la pantomime des sous-entendus.

Frantz était atterré. Malgré lui, l'horrible certitude lui arrivait de

tous côtés. Sigismond avait parlé avec sa nature, Delobelle avec la sienne. Le résultat était le même.

Heureusement le dîner finissait. Les trois acteurs se levèrent de table et s'en allèrent à la brasserie de la rue Blondel. Frantz resta avec les deux femmes.

En le voyant là, tout près d'elle, affectueux et doux, Désirée eut tout à coup un grand élan de reconnaissance pour Sidonie. Elle se dit qu'après tout c'était à sa générosité qu'elle devait ce semblant de bonheur, et cette pensée lui donna du cœur pour défendre son ancienne amie :

— Voyez-vous, monsieur Frantz, il ne faut pas croire tout ce que mon père vous a raconté de votre belle-sœur. Il exagère toujours un peu, ce cher papa. Moi, je sais bien que Sidonie est incapable de tout le mal dont on l'accuse. Je suis sûr que son cœur est resté le même et qu'elle aime toujours ses amis, quoiqu'elle les néglige un peu... C'est la vie, cela. On est séparé sans le vouloir. N'est-ce pas vrai, monsieur Frantz ?

Oh ! comme il la trouvait jolie, pendant qu'elle lui parlait ainsi. Jamais il n'avait autant remarqué ces traits fins, ce teint aristocratique ; et, quand il partit ce soir-là, attendri par l'empressement qu'elle avait mis à défendre Sidonie, par toutes les charmantes raisons féminines qu'elle donnait au silence, à l'abandon de son amie, Frantz Risler pensait, avec un sentiment de plaisir égoïste et naïf, que cette enfant l'avait aimé, qu'elle l'aimait peut-être encore et lui gardait au fond de son cœur cette place chaude, abritée, où l'on revient comme au refuge quand la vie nous a blessé.

Toute la nuit, dans son ancienne chambre, bercé par le mouvement du voyage, par ce bruit de vagues et de grand vent qui suit les longues traversées, il rêva du temps de sa jeunesse, de la petite Chèbe, de Désirée Delobelle, de leurs jeux, de leurs travaux, de l'École Centrale dont les grands bâtiments dormaient tout près de lui, mornes, dans les rues noires du Marais.

Puis, le matin venu, comme la lumière tombant des fenêtres sans rideau tourmentait ses yeux et lui ramenait le sentiment du devoir et des préoccupations de la journée, il rêva que c'était l'heure d'aller à l'École et que son frère, avant de descendre à la fabrique, entr'ouvrait la porte pour lui crier :

— Allons ! paresseux, allons ! ...

Cette bonne voix aimante, trop vivante, trop réelle pour le rêve, lui fit ouvrir les yeux tout à fait.

Risler était debout près de son lit, guettant son réveil avec un adorable sourire un peu ému ; et la preuve que c'était bien Risler, c'est que dans sa joie de revoir son frère Frantz, il ne trouvait rien de mieux à dire que :

— Je suis content... Je suis content.

Quoique ce jour-là fût un dimanche, Risler, selon son habitude, était venu à la fabrique profiter du silence et de la tranquillité pour travailler à son *imprimeuse*. Sitôt en arrivant, le père Achille lui avait appris que son frère était descendu rue de Braque, et il accourait joyeux, surpris, un peu vexé de n'avoir pas été averti d'avance et surtout que Frantz l'eût privé de la première soirée du retour. Ce regret revenait à chaque instant dans sa causerie à bâtons rompus, où tout ce qu'il avait à dire demeurait inachevé, interrompu par mille questions diverses, des explosions de tendresse et de joie. Frantz s'excusa sur la fatigue, le plaisir qu'il avait eu à se retrouver dans leur ancienne chambre.

— C'est bon, c'est bon, disait Risler ; mais maintenant, je ne te lâche plus... tu vas venir à Asnières tout de suite... Je me donne congé aujourd'hui... Tu comprends, il n'y a plus de travail possible du moment que tu arrives... C'est la petite qui va être surprise... et contente... Nous parlions si souvent de toi... Quel bonheur! Quel bonheur!...

Et le pauvre homme s'épanouissait de joie, devenait bavard, lui, le silencieux, admirait son Frantz, trouvait qu'il avait grandi. Pourtant l'élève de l'École Centrale était déjà d'une belle taille au départ ; seulement ses traits s'étaient accentués, ses épaules élargies, et il y avait loin du grand garçon à tournure de séminariste parti deux ans auparavant pour Ismaïlia, à ce beau forban, tanné, sérieux et doux.

Pendant que Risler le contemplait, Frantz, de son côté, observait très attentivement son frère, et, le trouvant toujours le même, aussi naïf, aussi tendre, aussi distrait par moments, il se disait :

— Non! ce n'est pas possible... il n'a pas cessé d'être honnête homme.

Alors, songeant à ce qu'on osait supposer, toute sa colère se tournait contre cette femme, hypocrite et vicieuse, qui trompait son mari si effrontément, si impunément, qu'elle arrivait à le faire passer pour son complice. Oh! quelle explication terrible il allait avoir avec elle ; comme il allait lui parler durement.

— Je vous défends, madame, vous m'entendez bien, je vous défends de déshonorer mon frère!...

Il pensait à cela tout le temps de la route, en voyant filer les arbres encore grêles le long des talus du chemin de fer de Saint-Germain. Assis en face de lui, Risler bavardait, bavardait sans s'arrêter. Il parlait de la fabrique, de leurs affaires. Ils avaient gagné quarante mille francs chacun l'année dernière ; mais ce serait bien autre chose quand l'*Imprimeuse* marcherait. « Une imprimeuse rotative, mon petit Frantz, rotative et dodécagone, pouvant donner d'un seul tour de roue l'empreinte d'un dessin de douze à quinze couleurs, rouge sur rose, vert foncé sur vert clair, sans confusion, sans absorption, sans qu'un trait nuise à son voisin, sans qu'une nuance écrase ou boive l'autre... Comprends-tu ça, frérot?... Une mécanique qui sera artiste comme un homme... C'est une révolution dans les papiers peints. »

— Mais, demandait Frantz, un peu inquiet, l'as-tu trouvée, ton *imprimeuse*, ou la cherches-tu encore?

— Trouvée!... archi-trouvée!... Demain, je te montrerai tous mes plans. J'ai même inventé, par la même occasion, une accrocheuse automatique pour pendre le papier aux tringles du séchoir... La semaine prochaine, je m'installe chez nous, tout en haut, dans les greniers, et je fais fabriquer mystérieusement ma première mécanique, moi-même, sous mes yeux. Il faut que dans trois mois les brevets soient pris et que l'*Imprimeuse* fonctionne... Tu verras, mon petit Frantz, ce sera notre fortune à tous... tu penses si je serai content de pouvoir rendre à ces Fromont un peu du bien qu'ils m'ont fait... Ah! tiens, vraiment, le bon Dieu m'a comblé dans la vie...

Là-dessus le voilà parti à énumérer tous ses bonheurs. Sidonie était la meilleure des créatures, un amour de petite femme qui lui faisait beaucoup d'honneur. Ils avaient un intérieur charmant. Ils voyaient du monde, du très beau monde. La petite chantait comme un rossignol, grâce à la méthode si expressive de madame Dobson. Encore un bien bon être que cette madame Dobson... Une seule chose le tourmentait, ce pauvre Risler : c'était sa brouille incompréhensible avec Sigismond. Frantz l'aiderait peut-être à éclaircir ce mystère.

— Oh! oui, je t'y aiderai, frère, répondait Frantz les dents serrées ; et le rouge de la colère lui montait au front à l'idée qu'on avait pu soupçonner cette franchise, cette loyauté qui s'étalaient devant lui

dans leur expression spontanée et naïve. Heureusement il arrivait, lui, le justicier ; et il allait remettre toutes choses en place.

Cependant on approchait de la maison d'Asnières. Frantz l'avait déjà remarquée de loin à un caprice d'escalier en tourelle tout luisant d'ardoises neuves et bleues. Elle lui parut faite exprès pour Sidonie, la vraie cage de cet oiseau au plumage capricieux et voyant.

C'était un chalet à deux étages, dont les glaces claires, les rideaux doublés de rose s'apercevaient du chemin de fer, miroitant au fond d'une pelouse verte, où pendait une énorme boule de métal anglais.

La rivière coulait tout près, encore parisienne, encombrée de chaînes, d'établissements de bains, de gros bateaux, et secouant à la moindre vague des tas de petits canots très légers, liés au port, avec la poussière du charbon sur leurs noms prétentieux et tout frais peints. De ses fenêtres, Sidonie pouvait voir les restaurants du bord de l'eau, silencieux en semaine, débordant le dimanche d'une foule bigarrée et bruyante, dont les gaietés se mêlaient aux plongeons lourds des rames et partaient des deux rives pour se rejoindre au-dessus de la rivière dans ce courant de rumeurs, de cris, d'appels, de rires, de chansons qui, les jours de fête, monte et redescend ininterrompu sur dix lieues de Seine.

En semaine, on voyait errer des gens débraillés, désœuvrés et flâneurs, des hommes en chapeaux de grosse paille larges et pointus, en vareuses de laine, des femmes qui s'asseyaient sur l'herbe usée des talus, inactives, avec l'œil qui rêve des vaches au pâturage. Tous les forains, les joueurs d'orgues, les harpistes, les saltimbanques en tournée, s'arrêtaient là comme à une banlieue. Le quai en était encombré, et les petites maisons qui le bordaient, s'ouvrant toujours à leur approche, des camisoles blanches, mal attachées, des chevelures en désordre, une pipe flâneuse se montraient aux fenêtres, guettant comme un regret de Paris tout voisin ces trivialités ambulantes.

C'était triste et laid.

L'herbe à peine poussée jaunissait sous les pas. La poussière était noire ; et pourtant, chaque jeudi, la haute cocotterie passait par là, se rendant au Casino, au grand train de ses roues fragiles et de ses postillons d'emprunt. Tout cela plaisait à cette enragée Parisienne de Sidonie ; puis, dans son enfance, la petite Chèbe avait beaucoup entendu parler d'Asnières par l'illustre Delobelle, qui aurait voulu avoir dans ces parages, comme tant d'autres comédiens, une maisonnette,

un coin de campagne où l'on rentre par les trains de minuit et demi, après la sortie des théâtres.

Tous les rêves de la petite Chèbe, Sidonie Risler les réalisait.

Les deux frères arrivèrent près de la porte du quai, où la clef restait d'habitude. Ils entrèrent, traversant des massifs encore jeunes. Çà et là une salle de billard, la maison du jardinier, une petite serre vitrée apparaissaient comme les différentes parties de ces chalets suisses qu'on donne en jeu aux enfants ; le tout très léger, à peine planté au sol, prêt à s'envoler au moindre vent de faillite ou de caprice : une villa de cocotte ou de boursier.

Frantz regardait autour de lui, un peu ébloui. Au fond, sur un perron entouré de vases fleuris, le salon ouvrait ses hautes persiennes. Un fauteuil américain, des pliants, une petite table où le café était encore servi, s'étalaient auprès de la porte. A l'intérieur, on entendait des accords plaqués au piano, et un murmure de voix assourdies.

— C'est Sidonie qui va être étonnée, disait le bon Risler en marchant doucement sur le sable ; elle ne m'attend pas avant ce soir... En ce moment, elle fait de la musique avec madame Dobson.

Et poussant vivement la porte, du seuil, avant d'entrer, il cria de sa grosse voix bon enfant :

— Devine qui j'amène.

Madame Dobson, assise toute seule devant le piano, fit un bond sur son tabouret, et au fond du grand salon, derrière les plantes exotiques qui montaient au-dessus d'une table dont elles semblaient continuer le dessin pur et élancé, Georges Fromont et Sidonie se dressèrent précipitamment.

— Ah! vous m'avez fait peur... dit celle-ci en courant vers Risler.

Les ruches de son peignoir blanc, que des rubans bleus traversaient comme des petits coins de ciel emmêlés de nuages, tourbillonnèrent sur le tapis, et, déjà remise de son embarras, très droite avec un air aimable et son éternel petit sourire, elle vint embrasser son mari et tendit son front à Frantz en lui disant :

— Bonjour, mon frère.

Risler les laissa en face l'un de l'autre et s'approcha de Fromont jeune, qu'il était très étonné de trouver là :

— Comment! Chorche, vous voilà?... Je vous croyais à Savigny...

— Mais, oui, figurez-vous... J'étais venu... Je pensais que le dimanche vous restiez à Asnières... C'était pour vous parler d'une affaire...

Vivement, en s'entortillant dans ses phrases, il se mit à l'entretenir d'une commande importante. Après quelques paroles insignifiantes échangées avec Frantz impassible, Sidonie avait disparu. Mme Dobson continuait ses trémolos en sourdine, pareils à ceux qui accompagnent au théâtre les situations critiques.

Le fait est que celle-là était assez tendue. Seulement la bonne humeur de Risler chassait toute contrainte. Il s'excusait auprès de son associé de ne s'être pas trouvé là, voulait montrer la maison à Frantz. On alla du salon à l'écurie, de l'écurie aux offices, aux remises, à la serre. Tout était neuf, brillant, luisant, trop petit, incommode.

« Mais, disait Risler avec une certaine fierté, il y en a pour beaucoup d'argent ! »

Il tenait à faire admirer l'acquisition de Sidonie dans ses moindres détails, montrait le gaz et l'eau arrivant à tous les étages, les sonnettes perfectionnées, les meubles du jardin, le billard anglais, l'hydrothérapie, et tout cela avec des élans de reconnaissance à l'adresse de Fromont jeune qui, en l'associant à sa maison, lui avait positivement mis dans la main une fortune.

A chaque nouvelle effusion de Risler, Georges Fromont se dérobait honteux et gêné sous le regard singulier de Frantz.

Le déjeuner manqua d'entrain.

Madame Dobson parlait presque toute seule, heureuse de nager en pleine intrigue romanesque. Connaissant, ou plutôt croyant connaître à fond l'histoire de son amie, elle comprenait la colère sourde de Frantz, un ancien amoureux furieux de se voir remplacé, l'inquiétude de Georges troublé par l'apparition d'un rival, encourageait l'un d'un regard, consolait l'autre d'un sourire, admirait la tranquillité de Sidonie, et réservait tout son dédain pour cet abominable Risler, le tyran grossier et farouche. Ses efforts tendaient surtout à ne pas laisser s'établir autour de la table ce silence terrible que les fourchettes entrechoquées scandent d'une façon ridicule et gênante.

Sitôt le déjeuner fini, Fromont jeune annonça qu'il retournait à Savigny. Risler aîné n'osa pas le retenir, en songeant que sa chère madame Chorche passerait son dimanche toute seule ; et sans avoir pu dire un mot à sa maîtresse, l'amant s'en alla par le grand soleil prendre un train de l'après-midi, toujours escorté du mari, qui s'entêta à le reconduire jusqu'à la gare.

Madame Dobson s'assit un moment avec Frantz et Sidonie sous

une petite tonnelle qu'une vigne grimpante étoilait de ses bourgeons roses ; puis, comprenant qu'elle les gênait, elle rentra dans le salon, et, comme tout à l'heure, pendant que Georges était là, elle se mit à jouer et à chanter doucement, expressivement. Dans le jardin silencieux, cette musique étouffée, glissant à travers les branches, faisait comme un roucoulement d'oiseau avant l'orage.

Enfin ils étaient seuls.

Sous le treillage de la tonnelle, encore nu et vide de feuilles, le soleil de mai brûlait trop. Sidonie s'abritait de la main en regardant les passants du quai. Frantz regardait dehors, lui aussi, mais d'un autre côté ; et tous deux, en affectant d'être tout à fait indépendants l'un de l'autre, se retournèrent au même instant dans une conformité de geste et de pensée.

— J'ai à vous parler, lui dit-il, juste au moment où elle ouvrait la bouche.

— Moi aussi, répondit-elle d'un air grave ; mais, venez par ici... nous serons mieux.

Et ils entrèrent ensemble dans un petit pavillon bâti au fond du jardin.

II

EXPLICATION

En vérité, il était temps que le justicier arrivât.

Dans le maëlstrom parisien, cette petite femme tourbillonnait éperdument. Maintenue par sa légèreté même elle surnageait encore ; mais ses dépenses exagérées, le luxe qu'elle affichait, le mépris qu'elle avait de plus en plus des moindres convenances, tout annonçait qu'elle sombrerait bientôt, entraînant après elle l'honneur de son mari et peut-être aussi la fortune et le nom d'une maison considérable ruinée par ses démences.

Le milieu où elle vivait maintenant hâtait encore sa perte. A Paris, dans ces quartiers des petits commerçants qui sont de véritables provinces malveillantes et bavardes, elle était obligée à plus de ménagements ; mais dans sa maison d'Asnières, entourée de chalets de cabotins, de ménages interlopes, de calicots en vacance, elle ne se gênait plus. Il y avait autour d'elle une atmosphère de vice qui lui allait, qu'elle respirait sans dégoût. La musique du bal l'amusait, le soir, dans son petit jardin.

Un coup de pistolet tiré dans la maison voisine, une nuit, et qui occupa tout le pays d'une intrigue banale et sotte, la fit rêver d'aventures semblables. Elle aurait voulu avoir « des histoires », elle aussi. Ne

gardant plus aucune mesure dans son langage, dans sa tenue, les jours où elle ne se promenait pas sur le quai d'Asnières, en jupe courte, la canne haute à la main, comme un élégante de Trouville ou d'Houlgate, elle restait chez elle en peignoir, pareille à ses voisines, absolument inactive, s'occupant à peine de sa maison, où on la volait comme une cocotte, sans qu'elle en sût rien. Cette même femme qu'on voyait passer à cheval tous les matins restait des heures entières à causer avec sa bonne des ménages étranges qui l'entouraient.

Petit à petit, elle revenait à son ancien niveau et même au-dessous. De la bourgeoisie riche, bien posée, où son mariage l'avait élevée, elle dégringolait au rang de femme entretenue. A force de voyager en wagon avec des filles bizarrement accoutrées, les cheveux sur les yeux à la chien, ou flottants dans le dos à la Geneviève de Brabant, elle finit par leur ressembler. Elle se fit blonde pendant deux mois, au grand étonnement de Risler, tout étonné qu'on lui eût changé sa poupée. Quant à Georges, toutes ces excentricités l'amusaient, lui faisaient trouver dix femmes dans la même. C'était lui le vrai mari, le maître de la maison.

Pour distraire Sidonie, il lui avait procuré un semblant de société, ses amis garçons, quelques commerçants viveurs, presque jamais de femmes ; les femmes ont de trop bons yeux. Madame Dobson était l'unique amie.

On organisait de grands dîners, des promenades sur l'eau, des feux d'artifice. De jour en jour la situation du pauvre Risler devenait plus ridicule, plus choquante. Quand il arrivait, le soir, éreinté, mal vêtu, il lui fallait monter vite à sa chambre faire un brin de toilette.

Nous avons du monde à dîner, lui disait sa femme ; dépêchez-vous.

Et il se mettait à table le dernier, après une poignée de main circulaire à ses invités, des amis de Fromont jeune, dont il connaissait à peine les noms. Chose singulière, les affaires de la fabrique se traitaient souvent à cette table où Georges amenait ses connaissances du cercle avec l'assurance tranquille du monsieur qui paye.

« Déjeuners et dîners d'affaires ! » Aux yeux de Risler ce mot-là expliquait tout : la présence continuelle de l'associé, le choix des convives, et les merveilleuses toilettes de Sidonie qui se faisait belle et coquette dans l'intérêt de la maison. Cette coquetterie de sa maîtresse mettait le jeune Fromont au désespoir. A toute heure du jour il arrivait pour la surprendre, inquiet, méfiant, craignant de laisser longtemps à elle-même cette nature dissimulée et pervertie.

— Que devient donc ton mari ?... demandait le père Gardinois d'un ton goguenard à sa petite-fille... Pourquoi ne vient-il pas plus souvent ?

Claire excusait Georges, mais cet abandon constant commençait à l'inquiéter. Maintenant elle pleurait en recevant ces petits bouts de lettres, ces dépêches qui lui arrivaient journellement à l'heure des repas : « Ne m'attends pas ce soir, chère amie. Je ne pourrai venir à Savigny que demain ou après-demain par le train de nuit. »

Elle mangeait tristement en face d'une place vide, et, sans se savoir trompée, sentait que son mari se déshabituait d'elle. Il était si distrait, quand une fête de famille ou quelque autre circonstance le retenait forcément à la maison, si muet sur ce qui l'occupait. Claire n'ayant plus avec Sidonie que des relations très lointaines, ne savait rien de ce qui se passait à Asnières : mais, lorsque Georges repartait pressé, souriant, elle tourmentait sa solitude de soupçons inavoués, et, comme ceux qui attendent un grand chagrin, se sentait tout à coup un vide immense au cœur, une place prête pour les catastrophes.

Son mari n'était guère plus heureux qu'elle. Cette cruelle Sidonie semblait prendre plaisir à le tourmenter. Elle se laissait faire la cour par tout le monde. En ce moment un certain Cazabon dit Cazaboni, ténor italien de Toulouse, présenté par madame Dobson, venait tous les jours chanter des duos inquiétants. Georges, très jaloux, courait à Asnières dans l'après-midi, négligeait tout, et déjà commençait à trouver que Risler ne surveillait pas assez sa femme. Il l'aurait voulu aveugle seulement à son égard.

Ah ! s'il avait été le mari, lui, comme il vous l'aurait tenue. Mais il n'avait pas de droit sur elle, et on ne se gênait pas pour le lui dire. Quelquefois aussi, avec cette invincible logique qui pousse souvent aux plus sots, il pensait que, trompant lui-même, peut-être méritait-il d'être trompé. Triste vie en somme que la sienne. Il passait son temps à courir les bijoutiers, les marchands d'étoffes, à lui inventer des cadeaux, des surprises. C'est qu'il la connaissait bien, allez ! Il savait qu'on pouvait l'amuser avec des bijoux, non la retenir, et que le jour où elle s'ennuierait...

Sidonie ne s'ennuyait pas encore. Elle avait l'existence qu'il lui fallait, tout le bonheur qu'elle pouvait atteindre. Son amour pour Georges n'avait rien d'enflammant ni de romanesque. Il était pour elle comme un second mari plus jeune et surtout plus riche que l'autre.

Pour achever d'embourgeoiser leur adultère, elle avait attiré ses parents à Asnières, les logeait dans une petite maison tout au bout du pays et de ce père vaniteux et volontairement aveugle, de cette mère tendre et toujours éblouie, elle se faisait un entourage d'honorabilité dont elle sentait le besoin à mesure qu'elle se perdait davantage.

Tout était bien arrangé dans cette petite tête perverse qui raisonnait froidement le vice ; et il semblait que sa vie dût continuer ainsi tranquillement, quand Frantz Risler arriva tout à coup.

Rien qu'à le voir entrer, elle avait compris que son repos était menacé, qu'il allait se passer entre eux quelque chose de très grave.

A la minute son plan fut fait. Maintenant il s'agissait de le mettre en œuvre.

Le pavillon où ils venaient d'entrer, une grande pièce circulaire dont les quatres fenêtres regardaient des paysages différents, était meublé pour les siestes d'été, pour les heures chaudes où l'on cherche un refuge contre le soleil et les bourdonnements du jardin. Un large divan très bas en faisait le tour. Une petite table de laque très basse aussi traînait au milieu, chargée de numéros dépareillés de journaux mondains.

Les tentures étaient fraîches, et les dessins de la perse — des oiseaux volant parmi des roseaux bleuâtres — faisaient bien l'effet d'un rêve d'été, une image légère flottant devant les yeux qui se ferment. Les stores abaissés, la natte étendue sur le parquet, le jasmin de Virginie qui s'entrelaçait au dehors tout le long du treillage, entretenaient une grande fraîcheur accrue par le bruit voisin de la rivière sans cesse remuée et l'éclaboussement de ses petites vagues sur la berge.

Sidonie, sitôt entrée, s'assit en renvoyant sa longue jupe blanche, qui s'abattit comme une tombée de neige au bas du divan ; et les yeux clairs, la bouche souriante, penchant un peu sa petite tête dont le nœud de côté augmentait encore la mutinerie capricieuse, elle attendit.

Frantz, très pâle, restait debout, regardant autour de lui. Puis, au bout d'un moment :

— Je vous fais mon compliment, madame, dit-il ; vous vous entendez au confortable.

Et tout de suite, comme s'il avait craint que, prise de si loin, la conversation n'arrivât pas assez vite où il voulait l'amener, il reprit brutalement :

— A qui devez-vous tout ce luxe ?... Est-ce à votre mari ou à votre amant ?...

Sans bouger du divan, sans même lever les yeux sur lui, elle répondit :

— A tous les deux.

Il fut un peu déconcerté par tant d'aplomb.

— Vous avouez donc que cet homme est votre amant ?

— Tiens !... parbleu !...

Frantz la regarda une minute, sans parler. Elle avait pâli, elle aussi, malgré son calme, et l'éternel petit sourire ne frétillait plus au coin de la bouche.

Alors, lui :

— Ecoutez-moi bien, Sidonie. Le nom de mon frère, ce nom qu'il a donné à sa femme, est le mien aussi. Puisque Risler est assez fou, assez aveugle pour le laisser déshonorer par vous, c'est à moi qu'il appartient de le défendre contre vos atteintes... Donc, je vous engage à prévenir M. Fromont qu'il ait à changer de maîtresse au plus vite, et qu'il aille se faire ruiner ailleurs... Sinon...

— Sinon ? demanda Sidonie, qui pendant qu'il parlait, n'avait cessé de jouer avec ses bagues.

— Sinon j'avertis mon frère de ce qui se passe chez lui, et vous serez surprise du Risler que vous connaîtrez alors aussi violent, aussi redoutable qu'il est inoffensif d'ordinaire. Ma révélation le tuera peut-être, mais vous pouvez être sûre qu'il vous tuera avant.

Elle haussa les épaules :

— Eh ! qu'il me tue... Qu'est-ce que ça me fait ?

Ce fut dit d'un air si navré, si détaché de tout, que Frantz, malgré lui, se sentit un peu de pitié pour cette belle créature, jeune, heureuse, qui parlait de mourir avec un tel abandon d'elle-même.

— Vous l'aimez donc bien ? lui dit-il d'une voix déjà vaguement radoucie... Vous l'aimez donc bien, ce Fromont, que vous préférez mourir que de renoncer à lui ?

Elle se redressa vivement.

— Moi ? aimer ce gandin, ce chiffon, cette fille niaise habillée en homme ?... Allons donc !... J'ai pris celui-là comme j'en aurais pris un autre...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il le fallait, parce que j'étais folle, parce que j'avais

dans le cœur et que j'y ai encore un amour criminel que je veux arracher, n'importe à quel prix.

Elle s'était levée et lui parlait les yeux dans les yeux, la bouche près de la sienne, frémissante de tout son être.

Un amour criminel!... Qui aimait-elle donc?

Frantz avait peur de la questionner.

Sans se douter de rien encore, il comprenait que ce regard, ce souffle, penchés vers lui, allaient lui révéler quelque chose de terrible.

Mais sa fonction de justicier l'obligeait à tout savoir.

— Qui est-ce?... demanda-t-il.

Elle répondit d'une voix sourde :

— Vous savez bien que c'est vous.

Elle était la femme de son frère.

Depuis deux ans, il n'avait jamais plus pensé à elle que comme à une sœur. Pour lui, la femme de son frère ne ressemblait plus en rien à son ancienne fiancée, et c'eût été commettre un crime de reconnaître à un seul trait de son visage celle à qui autrefois il avait dit si souvent: « Je vous aime. »

Et maintenant c'est elle qui lui disait qu'elle l'aimait.

Le malheureux justicier resta atterré, étourdi, ne trouvant pas un mot à répondre.

Elle, en face de lui, attendait...

Il faisait un de ces jours de printemps pleins de fièvre et de soleil, où la buée des anciennes pluies met comme une mollesse, une mélancolie singulières. L'air était tiède, parfumé de fleurs nouvelles qui, par ce premier jour de chaleur, embaumaient violemment comme des violettes dans un manchon. De ses hautes fenêtres entr'ouvertes, la pièce où ils étaient respirait toute cette griserie d'odeurs. Au dehors, on entendait les orgues du dimanche, des appels lointains sur la rivière, et plus près, dans le jardin, la voix amoureuse et pâmée de madame Dobson qui soupirait :

On dit que tu te maries ;
Tu sais que j'en puis mouri i i i r!...

— Oui, Frantz, je vous ai toujours aimé, disait Sidonie. Cest amour, auquel j'ai renoncé autrefois parce que j'étais jeune fille, et que les jeunes filles ne savent pas ce qu'elles font ; cet amour, rien n'a pu

l'effacer en moi ni l'amoindrir. Quand j'appris que Désirée vous aimait aussi, elle si malheureuse, si déshéritée, dans un grand mouvement généreux je voulus faire le bonheur de sa vie en sacrifiant la mienne, et tout de suite je vous repoussai pour que vous alliez à elle. Ah! dès que vous avez été loin, j'ai compris que le sacrifice était au-dessus de mes forces. Pauvre petite Désirée! L'ai-je assez maudite dans le fond de mon cœur. Le croiriez-vous? depuis cette époque-là, j'ai évité de la voir, de la rencontrer. Sa vue me faisait trop de peine.

— Mais, si vous m'aimiez, demanda Frantz tout bas, si vous m'aimiez, pourquoi avez-vous épousé mon frère?

Elle ne sourcilla pas :

— Épouser Risler, c'était me rapprocher de vous. Je me disais : « Je n'ai pas pu être sa femme. Eh bien, je deviendrai sa sœur. Au moins, comme cela, il me sera permis de l'aimer encore, et nous ne passerons pas toute notre vie étrangers l'un à l'autre. » Hélas! ce sont là de ces rêves naïfs que l'on fait à vingt ans et dont l'expérience nous montre le néant bien vite... Je n'ai pas pu vous aimer comme une sœur, Frantz ; je n'ai pas pu vous oublier non plus, mon mariage m'en empêchait. Avec un autre mari, j'y serais peut-être parvenue, mais avec Risler c'était terrible. Il me parlait toujours de vous, de vos succès, de votre avenir... Frantz disait ceci, Frantz faisait cela... Il vous aime tant, le pauvre ami. Et puis, ce qui était le plus cruel pour moi, votre frère vous ressemble. Il y a dans votre démarche, dans vos traits comme un air de famille, dans votre voix surtout, puisque souvent j'ai fermé les yeux sous ses caresses en me disant : « C'est lui... C'est Frantz... » Quand j'ai vu que cette pensée criminelle devenait un tourment, une obsession, j'ai cherché à m'étourdir. J'ai consenti à écouter ce Georges qui me poursuivait depuis longtemps, à changer ma vie, à la faire bruyante, agitée. Mais, je vous le jure, Frantz, dans ce tourbillon de plaisir où je m'emportais, je n'ai jamais cessé de penser à vous, et si quelqu'un avait le droit de venir ici me demander compte de ma conduite, certes ce n'était pas vous, qui, sans le vouloir, m'avez faite ce que je suis...

Elle se tut...

Frantz n'osait plus lever les yeux sur elle. Depuis un moment il la trouvait trop belle, trop désirable. C'était la femme de son frère!

Il n'osait pas parler non plus. Le malheureux sentait que l'ancienne

passion se réinstallait despotiquement dans son cœur, et que maintenant regards, paroles, tout ce qui jaillirait de lui serait amour.

Et c'était la femme de son frère!...

— Ah! malheureux, malheureux que nous sommes, dit le pauvre justicier en se laissant tomber à côté d'elle sur le divan.

Ces quelques mots étaient déjà une lâcheté, un commencement d'abandon, comme si la destinée en se montrant si cruelle lui avait ôté la force de se défendre. Sidonie avait posé sa main sur la sienne : « Frantz... Frantz » et ils restaient là l'un contre l'autre, silencieux et brûlants, bercés par la romance de madame Dobson qui leur arrivait par bouffées à travers les massifs :

Ton amour c'est ma folie,
Hélas! je n'en puis guéri i i i r!...

Tout à coup la grande taille de Risler se dressa devant la porte :

— Par ici, Chèbe, par ici. Ils sont dans le pavillon.

En même temps le brave homme entra, escorté de son beau-père et de sa belle-mère, qu'il était allé chercher.

Il y eut un moment d'effusion et d'innombrables accolades. Il fallait voir de quel air protecteur M. Chèbe examinait le grand garçon qui avait la tête et les épaules de plus que lui :

— Eh bien, mon petit, ça va-t-il comme vous voulez, ce canal de Suez?

Madame Chèbe, pour qui Frantz était toujours resté un peu son futur gendre, l'embrassait à tours de bras, pendant que Risler, maladroit à son ordinaire dans ses gaietés et ses expansions, faisait de grands gestes sur le perron, parlait de tuer plusieurs veaux gras pour le retour de l'enfant prodigue, et d'une voix bruyante, qui devait retentir dans tous les jardins environnants, criait à la maîtresse de chant :

— Madame Dobson, madame Dobson..., sans vous commander, c'est trop triste ce que vous chantez là... Au diable l'expression pour aujourd'hui... Jouez-nous donc plutôt quelque chose de bien gai, de bien dansant, que je fasse faire un tour de valse à madame Chèbe...

— Risler, Risler, êtes-vous fou? mon gendre!...

— Allons, allons, maman... Il le faut... hop!...

Lourdement, autour des allées, il entraînait dans une valse automatique à six temps, une vraie valse de Vaucanson, la belle-maman

essoufflée qui s'arrêtait à chaque pas pour ramener dans leur ordre habituel les brides dénouées de son chapeau et les dentelles de son châle, son beau châle de la noce de Sidonie.

Il était saoûl de joie, ce pauvre Risler.

Pour Frantz, ce fut une longue et inoubliable journée d'angoisses. Promenade en voiture, promenade sur l'eau, goûter sur l'herbe dans l'île des Ravageurs, on ne lui épargna aucun des charmes d'Asnières ; et tout le temps, au grand soleil de la route, à la réverbération des vagues, il fallait rire, bavarder, raconter son voyage, parler de l'isthme de Suez, des travaux entrepris, écouter les plaintes secrètes de M. Chèbe toujours furieux contre ses enfants, les détails de son frère sur l'*Imprimeuse*. Rotative, mon petit Frantz, rotative et dodécagone! Sidonie laissait ces messieurs causer entre eux et semblait absorbée dans des réflexions profondes. De temps en temps, elle jetait un mot, un sourire triste à madame Dobson, et Frantz, sans oser la regarder elle-même, suivait les mouvements de son ombrelle doublée de bleu, le floconnement de sa robe...

Combien elle avait changé en deux ans! Comme elle était devenue belle!...

Puis il lui venait d'horribles pensées. Il y avait courses à Longchamps ce jour-là. Des voitures passaient auprès de la leur, la frôlaient, conduites par des femmes aux visages peints serrés dans des voiles étroits. Immobiles sur leur siège, elles tenaient leur grand fouet bien droit avec des gestes de poupée, et rien ne paraissait vivant en elles que leurs yeux charbonnés, fixés à la tête des chevaux. Sur leur passage, on se retournait. Tous les regards les suivaient comme entraînés dans le vent de leur course.

Sidonie ressemblait à ces créatures. Elle aurait pu elle-même conduire ainsi la voiture de Georges ; car Frantz était dans la voiture de Georges. Il avait bu le vin de Georges. Tout ce luxe, dont on jouissait en famille, venait de Georges.

C'était honteux, révoltant. Il aurait voulu le crier à son frère. Il le devait même, étant venu exprès pour cela. Mais il ne s'en sentait plus le courage.

Ah! le malheureux justicier...

Le soir, après dîner, dans le salon ouvert à l'air frais de la rivière, Risler pria sa femme de chanter. Il voulait qu'elle montrât à Frantz tous ses nouveaux talents.

Appuyée au piano, Sidonie se défendait d'un air triste, pendant que madame Dobson préludait en agitant ses longues anglaises.

Mais je ne sais rien. Que voulez-vous que je vous chante ?

Elle finit pourtant par se décider. Pâle, désenchantée, envolée au-dessus des choses, à la lueur tremblante des bougies qui semblaient brûler des parfums, tellement les lilas et les jacinthes du jardin embaumaient, elle commença une chanson créole très populaire à la Louisiane et que madame Dobson elle-même avait transcrite pour chant et piano :

Pauv' pitit mam'zelle Zizi,
C'est l'amou, l'amou qui tourne la tête à li.

Et, en disant l'histoire de cette malheureuse petite Zizi que la passion a rendue folle, Sidonie avait bien l'air d'une malade d'amour. Avec quelle expression déchirante, quel cri de colombe blessée elle reprenait ce refrain si mélancolique et si doux à entendre dans le patois enfantin des colonies :

C'est l'amou, l'amou qui tourne la tête à li.

Il y avait de quoi le rendre fou, lui aussi, le malheureux justicier.

Eh bien, non. La sirène avait mal choisi sa romance. Voilà qu'à ce nom seul de mam'zelle Zizi, Frantz se trouvait transporté tout à coup dans une chambre triste du Marais, bien loin du salon de Sidonie, et la pitié de son cœur évoquait l'image de cette petite Désirée Delobelle qui l'aimait depuis si longtemps. Jusqu'à quinze ans, on ne l'avait jamais appelée que Zirée ou Zizi, et c'était bien elle la *pauv' pitit Zizi* de la chanson créole, l'amante toujours délaissée, toujours fidèle. L'autre avait beau chanter maintenant, Frantz ne l'entendait plus, ne la voyait plus. Il était là-bas auprès du grand fauteuil, sur la petite chaise basse où il avait veillé si souvent en attendant le père. Oui, le salut était là pour lui, rien que là. Il fallait se réfugier dans l'amour de cette enfant, s'y jeter à corps perdu, lui dire : «Prends-moi... sauve-moi...» Et qui sait ? Elle l'aimait tant. Peut-être qu'elle le sauverait, le guérirait de sa passion coupable.

— Où vas-tu ?... demanda Risler en voyant son frère se lever précipitamment, sitôt la dernière ritournelle finie.

— Je m'en vais... Il est tard.

— Comment! tu ne couches pas ici? Mais ta chambre est prête.

— Toute prête, ajouta Sidonie avec un regard singulier.

Il se défendit vivement. Sa présence à Paris était indispensable pour certaines missions très importantes dont la Compagnie l'avait chargé. On essayait encore de le retenir, qu'il était déjà dans l'antichambre, traversait le jardin au clair de lune, et, parmi toutes les rumeurs d'Asnières, s'en allait vers la gare en courant.

Quand il fut parti, Risler monté dans sa chambre, Sidonie et madame Dobson s'attardèrent aux fenêtres du salon. La musique du Casino voisin leur arrivait avec les « Ohé » des canotiers et le bruit des danses pareil à un mouvement de tambourin rythmé et sourd.

— En voilà un trouble-fête!... disait madame Dobson.

— Oh! je l'ai maté, répondait Sidonie ; seulement il faut que je prenne garde... Je serai très surveillée maintenant. Il est si jaloux... Je vais écrire à Cazaboni de ne plus venir pendant quelque temps ; et toi, demain matin, tu diras à Georges d'aller passer quinze jours à Savigny.

III

PAUV' PITIT MAM'ZELLE ZIZI

Oh ! que Désirée était heureuse.

Frantz venait chaque jour s'asseoir à ses pieds comme au bon temps sur la petite chaise basse, et ce n'était plus pour lui parler de Sidonie.

Le matin, dès qu'elle se mettait à l'ouvrage, elle voyait la porte s'entr'ouvrir doucement : « Bonjour, mam'selle Zizi. » Il l'appelait toujours ainsi maintenant, de son nom de petite fille; et, si vous saviez comme il disait cela gentiment : « Bonjour, mam'selle Zizi. »

Le soir, ils attendaient le « père » ensemble, et pendant qu'elle travaillait, il la faisait frémir avec le récit de ses voyages.

— Qu'est-ce que tu as donc ? Tu n'es plus la même, lui disait la maman Delobelle, étonnée de la voir si gaie et surtout si remuante. Le fait est qu'au lieu de rester comme autrefois sans cesse enfoncée dans son fauteuil avec un renoncement de jeune grand'mère, la petite boiteuse se levait à chaque instant, allait vers la croisée d'un élan comme s'il lui poussait des ailes, s'exerçait à se tenir debout, bien droite, demandant tout bas à sa mère :

— Est-ce que ça se voit, quand je ne marche pas ?

De sa jolie petite tête où elle s'était concentrée jusqu'alors dans l'arrangement de la coiffure, sa coquetterie se répandait sur toute sa personne, comme ses longs cheveux frisés et fins, quand elle les dénouait. C'est qu'elle était très, très coquette à présent ; et tout le monde s'en apercevait bien. Les oiseaux et mouches pour modes avaient eux-mêmes un petit air tout à fait particulier.

Oh! oui, Désirée Delobelle était heureuse. Depuis quelques jours M. Frantz parlait d'aller tous ensemble à la campagne, et comme le père, toujours si bon, si généreux, voulait bien consentir à laisser prendre à ces dames un jour de congé, ils partirent tous les quatre un dimanche matin.

On ne peut pas se figurer le beau temps qu'il faisait ce jour-là. Quand Désirée ouvrit sa fenêtre dès six heures, que dans la brume matinale elle vit le soleil déjà chaud et lumineux, qu'elle songea aux arbres, aux champs, aux routes, à toute cette miraculeuse nature qu'elle n'avait pas vue depuis si longtemps et qu'elle allait voir au bras de Frantz, les larmes lui en vinrent aux yeux. Les cloches qui sonnaient, les bruits de Paris montant déjà du pavé des rues, l'endimanchement — cette fête du pauvre — qui éclaircit jusqu'aux joues des petits charbonniers, toute l'aurore de ce matin exceptionnel fut savourée par elle longuement et délicieusement.

La veille au soir, Frantz lui avait apporté une ombrelle, une petite ombrelle à manche d'ivoire ; avec cela, elle s'était arrangé une toilette très soignée mais très simple, comme il convient à une pauvre petite infirme qui veut passer sans être vue. Et ce n'est pas assez de dire que la pauvre petite infirme était charmante.

A neuf heures très-précises, Frantz arriva avec un fiacre à la journée, et monta pour prendre ses invités. Mam'selle Zizi descendit coquettement toute seule, appuyée à la rampe, sans hésiter. Maman Delobelle venait derrière elle, en la surveillant ; et l'illustre comédien, son paletot sur le bras, s'élança en avant avec le jeune Risler pour ouvrir la portière.

Oh! la bonne course en voiture, le beau pays, la belle rivière, les beaux arbres...

Ne lui demandez pas où c'était; Désirée ne l'a jamais su. Seulement elle vous dira que le soleil était plus brillant dans cet endroit-là que partout ailleurs, les oiseaux plus gais, les bois plus profonds ; et elle ne mentira pas.

Toute petite, elle avait eu quelquefois de ces jours de grand air et de longues promenades champêtres. Mais plus tard le travail constant, la misère, la vie sédentaire si douce aux infirmes, l'avaient tenue comme clouée dans le vieux quartier de Paris qu'elle habitait et dont les toits hauts, les fenêtres à balcons de fer, les cheminées de fabrique, tranchant du rouge de leurs briques neuves sur les murs noirs des hôtels historiques, lui faisaient un horizon toujours pareil et suffisant. Depuis longtemps elle ne connaissait plus en fait de fleurs que les volubilis de sa croisée, en fait d'arbres que les acacias de l'usine Fromont entrevus de loin dans la fumée.

Aussi quelle joie gonfla son cœur, quand elle se trouva en pleine campagne. Légère de tout son plaisir et de sa jeunesse ranimée, elle allait d'étonnement en étonnement, battant des mains, poussant de petits cris d'oiseau ; et les élans de sa curiosité naïve dissimulaient l'hésitation de sa démarche. Positivement, ça ne se voyait pas trop. D'ailleurs Frantz était toujours là, prêt à la soutenir, à lui donner la main pour franchir les fossés, et si empressé, les yeux si tendres. Cette merveilleuse journée passa comme une vision. Le grand ciel bleu flottant vaporeusement entre les branches, ces horizons de sous-bois, qui s'étendent aux pieds des arbres, abrités et mystérieux, où les fleurs poussent plus droites et plus hautes, où les mousses dorées semblent des rayons de soleil au tronc des chênes, la surprise lumineuse des clairières, tout, jusqu'à la lassitude d'une journée de marche au grand air, la ravit et la charma.

Vers le soir, quand à la lisière de la forêt, elle vit — sous le jour qui tombait — les routes blanches éparses dans la campagne, la rivière comme un galon d'argent, et là-bas, dans l'écart des deux collines, un brouillard de toits gris, de flèches, de coupoles qu'on lui dit être Paris, elle emporta d'un regard, dans un coin de sa mémoire, tout ce paysage fleuri, parfumé d'amour et d'aubépines de juin, comme si jamais, plus jamais, elle ne devait le revoir.

Le bouquet que la petite boiteuse avait rapporté de cette belle promenade parfuma sa chambre pendant huit jours. Il s'y mêlait parmi les jacinthes, les violettes, l'épine blanche, une foule de petites fleurs innommées, ces fleurs des humbles que des graines voyageuses font pousser un peu partout au bord des routes.

En regardant ces minces corolles bleu-pâle, rose-vif, toutes ces nuances si fines que les fleurs ont inventées avant les coloristes, bien

des fois pendant ces huit jours, Désirée refit sa promenade. Les violettes lui rappelaient le petit tertre de mousse où elle les avait cueillies, cherchées sous les feuilles, en mêlant ses doigts à ceux de Frantz. Ces grandes fleurs d'eau avaient été prises au bord d'un fossé encore tout humide des pluies d'hiver, et pour les atteindre, elle s'était appuyée bien fort au bras de Frantz. Tous ces souvenirs lui revenaient en travaillant. Pendant ce temps-là, le soleil, qui entrait par la fenêtre ouverte, faisait étinceler les plumes des colibris. Le printemps, la jeunesse, les chants, les parfums transfiguraient ce triste atelier de cinquième étage, et Désirée disait sérieusement à la maman Delobelle, en respirant le bouquet de son ami :

— As-tu remarqué, maman, comme les fleurs sentent bon cette année ?...

Et Frantz, lui aussi, commençait à être sous le charme. Peu à peu mam'zelle Zizi s'emparait de son cœur et en chassait jusqu'au souvenir de Sidonie. Il est vrai que le pauvre justicier faisait bien tout ce qu'il pouvait pour cela. A toute heure du jour il était auprès de Désirée, et se serrait contre elle comme un enfant. Pas une fois il n'avait osé retourner à Asnières. L'autre lui faisait encore trop peur.

— Viens donc un peu là-bas... Sidonie te réclame, lui disait de temps en temps le brave Risler, quand il entrait le voir à la fabrique. Mais Frantz tenait bon, prétextait toutes sortes d'affaires pour renvoyer toujours sa visite au lendemain. C'était facile avec Risler, plus que jamais occupé de son *Imprimeuse* dont on venait de commencer la fabrication.

Chaque fois que Frantz descendait de chez son frère, le vieux Sigismond le guettait au passage et faisait quelques pas dehors avec lui, en grandes manches de lustrine, sa plume et son canif à la main. Il tenait le jeune homme au courant des affaires de la fabrique. Depuis quelque temps, les choses avaient l'air de marcher mieux. M. Georges venait régulièrement à son bureau et rentrait coucher tous les soirs à Savigny. On ne présentait plus de notes à la caisse. Il paraît même que la madame, là-bas, se tenait aussi plus tranquille.

Le caissier triomphait.

— Tu vois, petit, si j'ai bien fait de t'avertir... Il a suffi de ton arrivée pour que tout rentre dans l'ordre... C'est égal, ajoutait le bonhomme emporté par l'habitude, c'est égal... *chai bas gonfianze*...

— N'ayez pas peur, monsieur Sigismond, je suis là, disait le justicier.

— Tu ne pars pas encore, n'est-ce pas mon petit Frantz ?

— Non, non... pas encore... J'ai une grosse affaire à terminer auparavant.

— Ah ! tant mieux.

La grosse affaire de Frantz, c'était son mariage avec Désirée Delobelle. Il n'en avait encore parlé à personne, pas même à elle ; mais mam'zelle Zizi devait se douter de quelque chose, car, de jour en jour, elle devenait plus gaie et plus jolie, comme si elle prévoyait que le moment allait bientôt venir où elle aurait besoin de toute sa joie et de toute sa beauté.

Ils étaient seuls dans l'atelier, une après-midi de dimanche. La maman Delobelle venait de sortir, toute fière de se montrer une fois au bras de son grand homme, et laissant l'ami Frantz près de sa fille pour lui tenir compagnie. Soigneusement vêtu, avec un air de fête répandu sur toute sa personne, Frantz avait ce jour-là une physionomie singulière, à la fois timide et résolue, attendrie et solennelle, et rien qu'à la façon dont la petite chaise basse vint se mettre tout près du grand fauteuil, le grand fauteuil comprit qu'on avait une confidence très grave à lui faire, et il se doutait bien un peu de ce que c'était. La conversation commença d'abord par des paroles indifférentes qui s'interrompaient à chaque instant de longs silences, de même qu'en route on s'arrête au bout de chaque étape pour reprendre haleine vers le but de voyage.

— Il fait beau aujourd'hui.

— Oh ! bien beau.

— Notre bouquet sent toujours bon.

— Oh ! bien bon...

Et rien que pour prononcer ces mots si simples, leurs voix étaient émues de ce qui allait se dire tout à l'heure.

Enfin la petite chaise basse se rapprocha encore un peu plus du grand fauteuil ; et croisant leurs regards, les mains entrelacées, les deux enfants s'appelèrent tout bas, lentement, par leur nom :

— Désirée.

— Frantz.

A ce moment, on frappa à la porte.

C'était le petit coup discret d'une main finement gantée qui craint de se salir au moindre contact.

— Entrez !... dit Désirée avec un léger mouvement d'impatience ;

et Sidonie parut, belle, coquette et bonne. Elle venait voir sa petite Zizi, l'embrasser en passant. Depuis si longtemps elle en avait envie.

La présence de Frantz sembla l'étonner beaucoup, et toute à la joie de causer avec son ancienne amie, elle le regarda à peine. Après des effusions, des caresses, de bonnes causeries du temps passé, elle voulut revoir la fenêtre du palier, le logement des Risler. Cela l'amusait de revivre ainsi toute sa jeunesse.

— Vous rappelez-vous, Frantz, quand la princesse Colibri entrait dans votre chambre, sa petite tête bien droite sous un diadème en plumes d'oiseaux ?

Frantz ne répondait pas. Il était trop ému pour répondre. Quelque chose l'avertissait que c'était pour lui, pour lui seul que cette femme venait, qu'elle voulait le ravoir, l'empêcher d'être à une autre, et le malheureux s'apercevait avec terreur qu'elle n'aurait pas grand effort à faire pour cela. Rien qu'en la voyant entrer, tout son cœur avait été repris.

Désirée ne se doutait de rien, elle. Sidonie avait l'air si franc, si amical. Et puis, maintenant, ils étaient frère et sœur. Il n'y avait plus d'amour possible entre eux.

Pourtant, la petite boiteuse eut un vague pressentiment de son malheur, lorsque Sidonie, déjà sur la porte et prête à partir, se tourna négligemment pour dire à son beau-frère :

— A propos, Frantz, je suis chargée par Risler de vous emmener dîner ce soir avec nous... La voiture est en bas... Nous allons le prendre en passant à la fabrique.

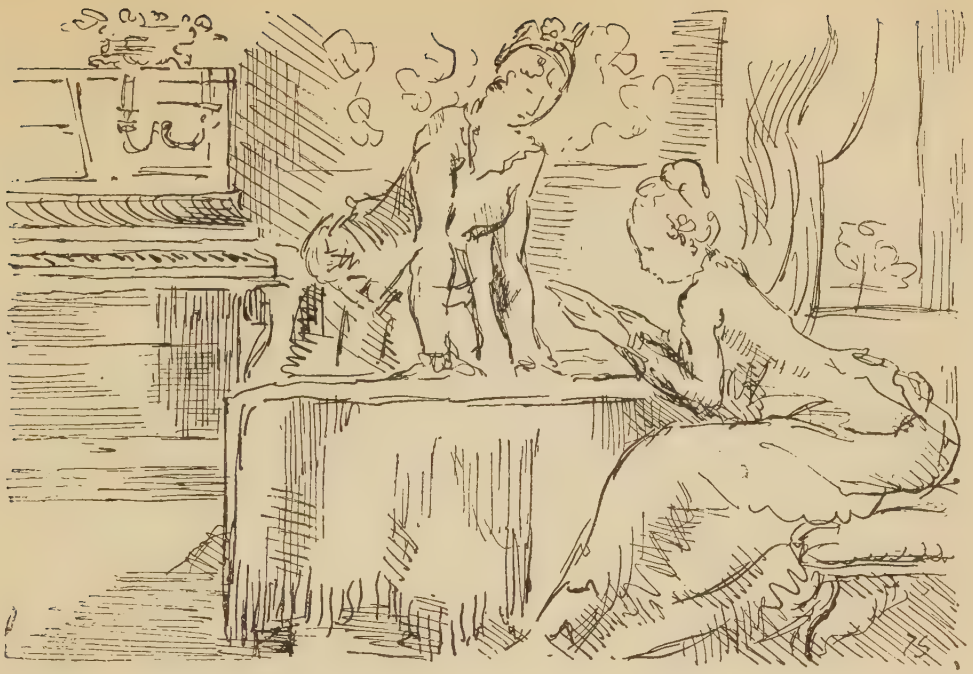
Puis, avec le plus joli sourire du monde :

— Tu veux bien nous le laisser, n'est-ce pas, Zirée ? Sois tranquille, nous te le rendrons.

Et il eut le courage de s'en aller, l'ingrat!

Il partit sans hésiter, sans se retourner une fois, emporté par sa passion comme par une mer furieuse, et ce jour-là ni les jours suivants, ni plus jamais dans la suite, le grand fauteuil de mam'selle Zizi ne put savoir ce que la petite chaise basse avait de si intéressant à lui dire.

75



IV

LA SALLE D'ATTENTE

« Eh bien, oui, je t'aime, je t'aime... plus que jamais, et pour toujours... A quoi bon lutter et nous débattre ? Notre crime est plus fort que nous... Après tout, est-ce bien un crime de nous aimer ?... Nous étions destinés l'un à l'autre. N'avons-nous pas le droit de nous rejoindre, malgré la vie qui nous a séparés ? Allons, viens. C'est fini, nous partons... Demain soir, gare de Lyon, à dix heures... Les billets seront pris, et je t'attendrai...

« FRANTZ. »

Il y avait un mois que Sidonie espérait cette lettre, un mois qu'elle mettait en œuvre toutes ses câlineries et ses ruses pour amener son beau-frère à cette explosion de passion écrite. Elle avait eu du mal à y arriver. Ce n'était pas facile de pervertir jusqu'au crime un cœur honnête et jeune comme celui de Frantz ; et dans cette lutte singulière où celui qui aimait véritablement combattait contre sa propre cause, elle s'était sentie souvent à bout de forces et presque découragée. Lorsqu'elle le croyait le plus dompté, sa droiture se révoltait tout à coup, et il était tout prêt à s'enfuir, à lui échapper encore.

Aussi quel triomphe pour elle, quand cette lettre lui fut remise un matin. Justement madame Dobson était là. Elle venait d'arriver, chargée des plaintes de Georges qui s'ennuyait loin de sa maîtresse et commençait à s'inquiéter de ce beau-frère plus assidu, plus jaloux, plus exigeant qu'un mari.

— Ah! le pauvre cher, le pauvre cher, disait la sentimentale Américaine, si tu voyais comme il est malheureux.

Et, tout en secouant ses frisures, elle dénouait son rouleau de musique, en tirait des lettres du pauvre cher qu'elle cachait soigneusement entre les feuilles de ses romances, heureuse de se trouver mêlée à cette histoire d'amour, de s'exalter dans une atmosphère d'intrigue et de mystère qui attendrissait ses yeux froids et son teint de blonde sèche.

Le plus étrange, c'est que tout en se prêtant très volontiers à ce va-et-vient de lettres d'amour, cette jeune et jolie Dobson n'en avait jamais écrit ni reçu une seule pour son compte.

Toujours en route entre Asnières et Paris, un message amoureux sous son aile, ce singulier pigeon voyageur restait fidèle à son pigeonnier et ne roucoulait que pour le bon motif.

Quand Sidonie lui eut montré le billet de Frantz, madame Dobson demanda :

— Que vas-tu répondre?

— C'est fait. J'ai répondu oui.

— Comment! tu partirais avec ce fou.

Sidonie se mit à rire :

— Ah! mais non, par exemple. J'ai dit oui, pour qu'il aille m'attendre à la gare. Voilà tout. C'est bien le moins que je lui donne un quart d'heure d'angoisse. Il m'a rendu assez malheureuse depuis un mois. Pense que j'ai changé toute ma vie pour ce monsieur. J'ai

dû renoncer à recevoir, fermer ma porte à mes amis, à tout ce que je connais de jeune et d'aimable, à commencer par Georges et à finir par toi. Car tu sais, ma chérie, tu lui déplaisais toi aussi, et il aurait voulu te renvoyer comme les autres.

Ce que Sidonie ne disait pas, et sa raison la plus forte d'en vouloir à Frantz, c'est qu'il lui avait fait peur, qu'il lui avait fait très peur en la menaçant de son mari. A partir de ce moment, elle s'était sentie toute mal à son aise, et sa vie, sa chère vie qu'elle choyait tant, lui avait semblé sérieusement exposée. Ces hommes trop blonds et froids d'aspect, comme Risler, ont des colères terribles, des colères blanches dont on ne peut calculer les résultats, comme ces poudres explosibles sans couleur ni saveur, que l'on craint d'employer parce qu'on n'en connaît pas la puissance. Positivement l'idée qu'un jour ou l'autre son mari pouvait être prévenu de sa conduite l'épouvantait.

De son existence d'autrefois, existence pauvre dans un quartier populeux, il lui revenait des souvenirs de ménages en déroute, de maris vengés, de sang éclaboussé sur les hontes de l'adultère. Des visions de mort la poursuivaient. Et la mort, l'éternel repos, le grand silence, étaient bien faits pour effrayer ce petit être affamé de plaisir, avide de bruit et de mouvement jusqu'à la folie.

Cette bienheureuse lettre mettait fin à toutes ses terreurs. Maintenant il était impossible que Frantz la dénonçât, même dans sa fureur de déconvenue, en lui sachant une arme pareille entre les mains ; d'ailleurs, s'il parlait, elle montrerait la lettre, et toutes ses accusations deviendraient pour Risler de pures calomnies. Ah! monsieur le justicier, nous vous tenons à présent.

Subitement elle fut prise d'un accès de joie folle.

— Je renais... je renais... disait-elle à madame Dobson. Elle courait dans les allées du jardin, se fit de gros bouquets pour son salon, ouvrit les fenêtres toutes grandes au soleil, donna des ordres à la cuisinière, au cocher, au jardinier. Il fallait que la maison fût belle, Georges allait revenir, et, pour commencer, elle organisa un grand dîner pour la fin de la semaine. Vraiment, on aurait dit qu'elle avait été absente pendant un mois et qu'elle revenait d'un voyage d'affaires ennuyeux et fatigant, tant elle mettait de hâte à refaire autour d'elle du mouvement et de la vie.

Le lendemain, dans la soirée, Sidonie, Risler et madame Dobson

étaient réunis tous les trois au salon. Pendant que le bon Risler feuilletait un gros bouquin de mécanique, madame Dobson accompagnait au piano Sidonie qui chantait. Tout à coup celle-ci s'interrompit au milieu de sa romance et partit d'un grand éclat de rire. Dix heures venaient de sonner.

Risler leva le nez vivement :

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Rien... une idée, répondit Sidonie, en montrant la pendule à madame Dobson d'un petit clignement d'yeux.

C'était l'heure indiquée pour le rendez-vous, et elle pensait aux tourments de son amoureux en train de l'attendre.

Depuis le retour du messager qui avait apporté à Frantz le « oui » de Sidonie, si fiévreusement attendu, il s'était fait un grand calme dans son esprit troublé, et comme une détente subite. Plus d'incertitudes, plus de tiraillements entre la passion et le devoir. Instantanément il se sentit allégé, comme s'il n'avait plus de conscience. Avec le plus grand calme, il fit ses préparatifs, roula ses malles sur le carreau, vida la commode et les armoires, et bien longtemps avant l'heure qu'il avait fixée pour qu'on vînt chercher ses bagages, il était assis sur une caisse au milieu de sa chambre, regardant devant lui la carte de géographie clouée au mur, comme un emblème de sa vie errante, suivant de l'œil la ligne droite des routes et ce trait ondé comme une vague qui figure les océans.

Pas une fois la pensée ne lui vint que de l'autre côté du palier quelqu'un pleurait et soupirait à cause de lui. Pas une fois il ne songea au désespoir de son frère, au drame épouvantable qu'ils allaient laisser derrière eux. Il était bien loin de toutes ces choses, parti en avant, déjà sur le quai de la gare avec Sidonie en vêtements sombres de voyage et de fuite. Plus loin encore, au bord de la mer bleue où ils s'arrêteraient quelque temps pour dépister les recherches. Toujours plus loin, arrivant avec elle dans un pays inconnu où nul ne pourrait la demander ni la reprendre. D'autres fois, il songeait au wagon en route dans la nuit et la campagne déserte. Il voyait une tête mignonne et pâle appuyée près de la sienne sur les coussins, une lèvre en fleur à portée de sa lèvre, et deux yeux profonds qui le regardaient sous la lumière douce de la lampe, dans le bercement des roues et de la vapeur.

Et maintenant souffle et rugis, machine. Ébranle la terre, rougis le

ciel, crache la fumée et la flamme. Plonge-toi dans les tunnels, franchis les monts et les fleuves, saute, flambe, éclate ; mais emporte-nous avec toi, emporte-nous loin du monde habité, de ses lois, de ses affections, hors de la vie, hors de nous-mêmes !...

Deux heures avant l'ouverture du guichet pour le train désigné, Frantz était déjà à la gare de Lyon, cette gare triste qui dans le Paris lointain où elle est située semble une première étape de la province. Il s'assit dans le coin le plus sombre, et resta là sans bouger, comme étourdi. A cette heure son cerveau était aussi agité et tumultueux que la gare elle-même. Il se sentait envahi par une foule de réflexions sans suite, de souvenirs vagues, de rapprochements bizarres. En une minute il faisait de tels voyages au plus lointain de sa mémoire qu'il se demanda deux ou trois fois pourquoi il était là et ce qu'il attendait. Mais l'idée de Sidonie jaillissait de ces pensées sans suite et les éclairait d'une pleine lumière.

Elle allait venir.

Et machinalement, quoique l'heure du rendez-vous fût encore bien éloignée, il regardait parmi ces gens qui se pressaient, s'appelaient, cherchant s'il n'apercevrait pas cette silhouette élégante sortie tout à coup de la foule et l'écartant à chaque pas au rayonnement de sa beauté.

Après bien des départs, des arrivées, des coups de sifflet dont le cri captif sous les voûtes ressemblait à un déchirement, il se fit un grand vide dans la gare, déserte subitement comme une église en semaine. Le train de dix heures approchait. Il n'y en avait plus d'autre avant celui-là. Frantz se leva.

Maintenant ce n'était plus un rêve, une chimère perdue dans ces limites du temps si vastes, si incertaines.

Dans un quart d'heure, une demi-heure au plus tard, elle serait là.

Alors commença pour lui l'horrible supplice de l'attente, cette suspension de tout l'être, singulière situation du corps et de l'esprit, où le cœur ne bat plus, où la respiration halète comme la pensée, où les gestes, les phrases restent inachevés, où tout attend. Les poètes l'ont cent fois décrite, cette angoisse douloureuse de l'amant qui écoute le roulement d'une voiture dans la rue déserte, un pas furtif montant l'escalier.

Mais attendre sa maîtresse dans une gare, dans une salle d'attente, c'est bien autrement lugubre. Ces quinquets allumés et sourds, sans

reflet sur un plancher poussiéreux, ces grandes baies vitrées, cet incessant bruit de pas et de portes qui sonne aux oreilles inquiètes, la hauteur vide des murs, ces affiches qui s'y étalent « train de plaisir pour Monaco, promenade circulaire en Suisse, » cette atmosphère de voyage, de changement, d'indifférence, d'inconstance, tout est bien fait pour serrer le cœur et augmenter son angoisse.

Frantz allait, venait, guettant les voitures qui arrivaient. Elles s'arrêtaient aux longues marches de pierre. Les portières s'ouvraient, se refermaient bruyamment, et de l'ombre du dehors les visages apparaissaient en lumière sur le seuil, figures tranquilles ou tourmentées, heureuses ou navrées, chapeaux à plumes serrés de voiles clairs, bonnets de paysannes, enfants endormis qu'on traînait par la main. Chaque apparition nouvelle le faisait tressaillir. Il croyait la voir, hésitante, voilée, un peu embarrassée. Comme il serait vite auprès d'elle, pour la rassurer, pour la défendre.

A mesure que la gare s'emplissait, le guet devenait plus difficile. Les voitures se succédaient sans interruption. Il était obligé de courir d'une porte à l'autre. Alors il sortit, pensant qu'il serait mieux dehors pour voir, et ne pouvant supporter plus longtemps dans l'air banal et étouffé de la salle l'oppression qui commençait à l'étreindre.

Il faisait un temps mou de la fin de septembre. Un brouillard léger flottait, et les lanternes des voitures apparaissaient troubles et mates au bas de la grande chaussée en pente. Chacune en arrivant avait l'air de dire : « C'est moi... me voilà... » Mais ce n'était jamais Sidonie qui descendait, et cette voiture qu'il avait regardée venir de loin, le cœur gonflé d'espoir comme si elle eût contenu plus que sa vie, il la voyait s'en retourner vers Paris, banalement légère et vide.

L'heure du départ approchait. Il regarda au cadran. Il n'y avait plus qu'un quart d'heure. Cela lui parut effrayant ; mais la cloche du guichet qu'on venait d'ouvrir, l'appelait. Il y courut, et prit son rang dans la longue file.

— Deux premières pour Marseille, demanda-t-il. Il lui semblait que c'était déjà une prise de possession.

Parmi les brouettes chargées de colis, les gens en retard qui se bousculaient, il retourna à son poste d'observation. Les cochers lui criaient : « Gare ! » Il restait sur le passage des roues, sous le pied des chevaux, l'oreille assourdie, les yeux grands ouverts. Plus que cinq minutes. Il était presque impossible qu'elle arrivât à temps. On se

précipitait pour entrer dans les salles intérieures. Les malles roulaient aux bagages ; et les gros paquets enveloppés de linge, les valises à clous de cuivre, les petits sacs en sautoir des commis-voyageurs, les paniers de toutes formes, de toutes grandeurs, s'engouffraient à la même porte, secoués, balancés, avec la même hâte.

Enfin elle apparut...

Oui, la voilà, c'est bien elle, une femme en noir, mince, élancée, accompagnée d'une autre plus petite, madame Dobson sans doute. Mais au second regard il se détrompa. C'était une jeune femme qui lui ressemblait, élégante comme elle, Parisienne, la physionomie heureuse. Un homme, jeune aussi, vint la rejoindre. Ce devait être un voyage de noces ; la mère les accompagnait, venait les mettre en wagon. Ils passèrent devant Frantz enveloppés dans le courant de bonheur qui les entraînait. Avec un sentiment de rage et d'envie, il les vit franchir la porte battante, appuyés l'un à l'autre, unis et serrés dans la foule.

Il lui sembla que ces gens-là l'avaient volé, que c'était sa place à lui et celle de Sidonie qu'ils allaient occuper dans le train...

A présent, c'est la folie du départ, le dernier coup de cloche, la vapeur qui chauffe avec un bruit sourd où se mêlent le piétinement des retardataires, le fracas des portes et des lourds omnibus. Et Sidonie ne vient pas. Et Frantz attend toujours. A ce moment une main se pose sur son épaule.

Dieu!

Il se retourne. La grosse tête de M. Gardinois, encadrée d'une casquette à oreillons, est devant lui.

— Je ne me trompe pas, c'est M. Risler. Vous partez donc par l'express de Marseille ? Moi aussi, mais je ne vais pas loin.

Il explique à Frantz qu'il a manqué le train d'Orléans et qu'il va tâcher de rejoindre Savigny par la ligne de Lyon ; puis il parle de Risler aîné, de la fabrique.

— Il paraît que ça ne va pas, les affaires, depuis quelque temps... Ils ont été pincés dans la faillite Bonnardel... Ah! nos jeunes gens ont besoin de prendre garde... Du train dont ils mènent leur barque, il pourrait bien leur en arriver autant qu'aux Bonnardel... Mais pardon. Je crois que voilà le guichet qui va fermer. A revoir.

Frantz a à peine entendu ce qu'on vient de lui dire. La ruine de

son frère, l'écroulement du monde entier, rien ne compte plus pour lui. Il attend, il attend...

Mais voilà le guichet qui se ferme brusquement, comme une dernière barrière devant son espoir entêté. La gare est vide de nouveau. La rumeur s'est déplacée, transportée sur la voie ; et soudain un grand coup de sifflet, qui se perd dans la nuit, arrive à l'amant comme un adieu ironique.

Le train de dix heures est parti.

Il essaye d'être calme et de raisonner. Évidemment elle aura manqué le convoi d'Asnières ; mais sachant qu'il l'attend, elle va venir n'importe à quelle heure de la nuit. Attendons encore. La salle est faite pour cela.

Le malheureux s'assied sur un banc. On a fermé les larges vitres où l'ombre se plaque avec des luisants de papier verni. La marchande de livres, à moitié assoupie, s'occupe de ranger sa boutique. Il regarde machinalement ces files de volumes bariolés, toute la bibliothèque des chemins de fer, dont il sait les titres par cœur depuis quatre heures qu'il est là.

Il y a des livres qu'il reconnaît pour les avoir lus sous la tente à Ismaïlia ou dans le paquebot qui le ramenait de Suez, et ces romans vulgaires, insignifiants, en ont tous gardé pour lui un parfum marin ou exotique. Mais bientôt la boutique des livres est fermée, et il n'a même plus cette ressource pour tromper sa fatigue et sa fièvre. La baraque aux joujoux vient de rentrer aussi tout entière dans sa clôture de planches. Les sifflets, les brouettes, les arrosoirs, les pelles, les râteaux, tout l'outillage des petits Parisiens en villégiature disparaît en une minute. La marchande, une femme maladive, à l'air triste, s'entortille d'un vieux manteau et s'en va, sa chaufferette à la main.

Tous ces gens-là ont fini leur journée, l'ont prolongée jusqu'à la dernière minute avec cette vaillance et cet entêtement de Paris qui n'éteint ses réverbères qu'au jour.

Cette idée de longue veille le fait penser à une chambre bien connue où la lampe baisse à cette heure sur la table chargée de colibris et de lucioles ; mais cette vision traverse rapidement son esprit dans ce chaos de pensées sans suite que fait naître en lui le délire de l'attente.

Tout à coup il s'aperçoit qu'il meurt de soif. Le café de la Gare est encore ouvert. Il y entre. Les garçons de nuit dorment sur les banquettes. Le plancher est humide de la rinçure des verres. On met un temps infini à le servir ; puis, au moment de boire, l'idée que

Sidonie est peut-être arrivée pendant son absence, qu'elle le cherche dans la salle, le fait se lever en sursaut et partir comme un fou en laissant son verre plein et sa monnaie sur la table.

Elle ne viendra pas.

Il le sent.

Son pas qui résonne sur toute la longueur du perron devant la gare, monotone et régulier, l'agace à entendre comme un témoignage de sa solitude et de sa déconvenue.

Que s'est-il donc passé ? Qui a pu la retenir ? A-t-elle été malade, ou bien est-ce le remords anticipé de sa faute ? Mais dans ce cas, elle aurait fait prévenir, elle aurait envoyé madame Dobson. Peut-être aussi Risler avait-il trouvé la lettre ? Elle était si folle, si imprudente.

Et pendant qu'il se perdait ainsi en conjectures, l'heure s'avançait. Déjà le haut des bâtiments de Mazas, plongés dans l'ombre, blanchissait et devenait distinct. Que faire ? Il fallait aller à Asnières tout de suite, tâcher de savoir, de s'informer. Il aurait voulu y être déjà.

Sa résolution prise, il descendit la rampe de la gare d'un pas rapide, croisant sur sa route des soldats chargés de leurs sacs, des pauvres gens arrivant pour le train du matin, le train des misères qui se lèvent de bonne heure.

Il traversa le Paris du petit jour, un Paris triste et frissonnant où la lanterne des postes de police jetait de loin en loin sa lueur rouge et que les sergents de ville arpentaient deux par deux, s'arrêtant à l'angle des rues, scrutant l'ombre d'un regard.

Devant un de ces postes, il vit du monde arrêté, des chiffonniers, des femmes de la campagne. Sans doute quelque drame de la nuit qui allait avoir son dénoûment chez le commissaire de police... Ah ! si Frantz avait su ce que c'était que ce drame ; mais il ne pouvait pas s'en douter et regarda cela de loin avec indifférence.

Seulement, toutes ces laideurs, cette aube qui se levait sur Paris avec des pâleurs fatiguées, ces réverbères clignotant au bord de la Seine comme les cierges d'une veillée mortuaire, l'éreintement de sa nuit blanche, l'enveloppèrent d'une tristesse profonde.

Quand il arriva à Asnières, après deux ou trois heures de marche, ce fut comme un réveil.

Le soleil levant, dans toute sa gloire, enflammait la plaine et l'eau. Le pont, les maisons, le quai, tout avait cette netteté du matin qui donne l'impression d'un jour tout neuf sortant lumineux et souriant des

brumes épaisses de la nuit. De loin il aperçut la maison de son frère, déjà réveillée, les persiennes ouvertes et les fleurs au bord des croisées. Il erra quelque temps avant d'oser entrer.

Tout à coup quelqu'un le hêla de la berge :

— Tiens, M. Frantz... Comme vous voilà de bonne heure aujourd'hui.

C'était le cocher de Sidonie qui allait baigner ses chevaux.

— Rien de nouveau à la maison?... lui demanda Frantz en tremblant.

— Rien de nouveau, monsieur Frantz.

— Mon frère est-il chez lui?

— Non, monsieur a couché à la fabrique.

— Il n'y a personne de malade?

— Non, monsieur Frantz, personne que je sache.

Et les chevaux entrèrent dans l'eau jusqu'au poitrail, en faisant jaillir l'écume.

Alors Frantz se décida à sonner à la petite porte.

On ratissait les allées du jardin. La maison était en rumeur ; et, malgré l'heure matinale, il entendit la voix de Sidonie claire et vibrante comme un chant d'oiseau dans les rosiers de la façade.

Elle parlait avec animation.

Frantz, très ému, s'approcha pour écouter.

— Non, pas de crème... Le parfait suffira... Surtout qu'il soit bien glacé, et pour sept heures... Ah! et comme entrée... voyons un peu...

Elle était en grande conférence avec sa bonne pour son fameux dîner du lendemain. La brusque apparition de son beau-frère ne la dérangea pas :

— Ah! bonjour, Frantz, lui dit-elle bien tranquillement... Je suis à vous tout à l'heure. Nous avons du monde à dîner demain, des clients de la maison, un grand dîner d'affaires... Vous permettez, n'est-ce pas?

Fraîche, souriante, dans les ruches blanches de son peignoir traînant et de son petit bonnet de dentelles, elle continua à composer son menu, en aspirant l'air frais qui montait de la prairie et de la rivière. Il n'y avait pas sur ce visage reposé la moindre trace de chagrin ou d'inquiétude. Son front uni, cet étonnement charmant du regard qui si longtemps devait la garder jeune, sa lèvre entr'ouverte et rose faisaient un étrange contraste avec la figure de l'amant, décomposée par sa nuit d'angoisse et de fatigue.

Pendant un grand quart d'heure, Frantz, assis dans un coin du salon, vit défiler devant lui, dans leur ordre habituel, tous les plats convenus d'un dîner bourgeois, depuis les petits pâtés chauds, la sole normande et les innombrables ingrédients dont elle se compose, jusqu'aux pêches de Montreuil et au chasselas de Fontainebleau. Elle ne lui fit pas grâce d'un entremets.

Enfin, quand ils furent seuls et qu'il put parler :

— Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ?... demanda-t-il d'une voix sourde.

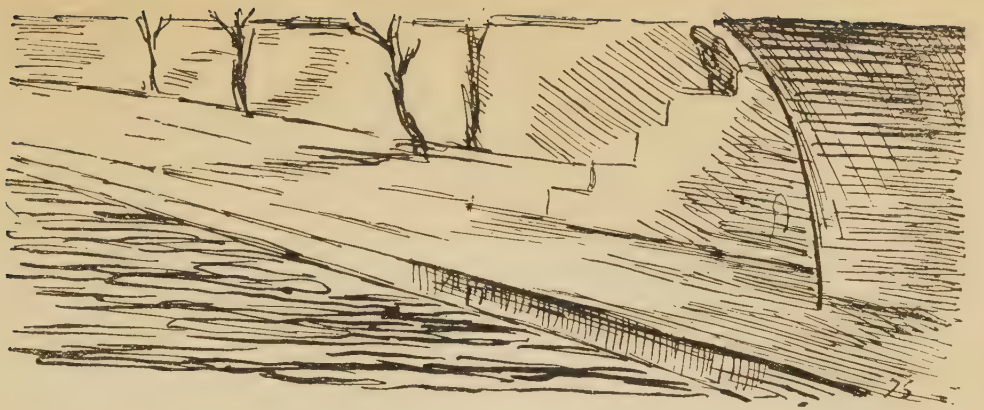
— Mais si, parfaitement.

Elle s'était levée pour rajuster devant la glace quelques petits frisons mêlés à ses rubans flottants, et continua tout en se regardant :

— Mais si, je l'ai reçue, votre lettre. J'ai été même enchantée de la recevoir... Maintenant, si l'envie vous prenait de faire à votre frère les vilains rapports dont vous m'aviez menacée, je lui prouverais facilement que le dépit d'un amour criminel, repoussé par moi comme il convenait, a été la seule cause de ces délations mensongères. Tenez-vous pour averti, mon cher... et à revoir.

Heureuse comme une actrice qui vient de finir une tirade à grand effet, elle passa devant lui et sortit du salon en souriant, le coin de la bouche relevé, triomphante et sans colère.

Et il ne la tua pas!



V

UN FAIT DIVERS

La veille de ce jour néfaste, quelques instants après que Frantz eut quitté furtivement sa chambre de la rue de Braque, l'illustre Delobelle rentra chez lui, tout bouleversé, avec cette attitude lasse et désabusée qu'il opposait toujours aux événements contraires.

— Ah ! mon Dieu, mon pauvre homme, qu'est-ce qu'il t'arrive ?... demanda aussitôt la maman Delobelle, que vingt ans d'une mimique exagérée et dramatique n'avaient pas encore blasée.

Avant de répondre, l'ex-comédien, qui ne manquait jamais de faire précéder ses moindres paroles de quelque jeu de physionomie appris autrefois pour la scène, abaissa la bouche en signe de dégoût et d'écœurement, comme s'il venait d'avaler à la minute quelque chose de très amer.

— Il y a, dit-il, que décidément ces Risler sont des ingrats ou des égoïstes, et, à coup sûr, des gens très mal élevés. Savez-vous ce que je viens d'apprendre en bas, par la concierge, qui me regardait du coin de l'œil en me narguant ?... Eh bien, Frantz Risler est parti. Il a quitté la maison tantôt et Paris peut-être à l'heure qu'il est, sans seulement

venir me serrer la main, me remercier de l'accueil qu'on lui faisait ici... Comment trouvez-vous cela ?... Car il ne vous a pas dit adieu à vous autres non plus, n'est-ce pas ? Et pourtant — il n'y a pas un mois — il était toujours fourré chez nous, sans reproche.

La maman Delobelle eut une exclamation de surprise et de chagrin véritable. Désirée, au contraire, ne dit pas un mot, ne fit pas un geste. Toujours le même petit glaçon. Le laiton qu'elle tournait ne s'arrêta même pas dans ses doigts agiles...

— Ayez donc des amis, continuait l'illustre Delobelle. Qu'est-ce que je lui ai donc fait encore à celui-là ?

C'était une de ses prétentions de se croire poursuivi par la haine du monde entier. Cela faisait partie de son attitude dans l'existence, à ce crucifié de l'art.

Doucement, avec des tendresses presque maternelles, — car il y a toujours de la maternité dans l'affection indulgente, pardonnante, qu'inspirent ces grands enfants — la maman Delobelle consola son mari, le cajola, ajouta une friandise au dîner. Au fond le pauvre diable était réellement affecté : Frantz parti, l'emploi d'éternel amphitryon tenu autrefois par Risler aîné restait vide de nouveau et le comédien songeait aux douceurs qui allaient lui manquer.

Et dire qu'à côté de ce chagrin égoïste et de surface, il y avait une douleur vraie, immense, la douleur qui tue, et que cette mère aveuglée ne s'en apercevait pas !... Mais regarde donc ta fille, malheureuse femme. Regarde cette pâleur transparente, ces yeux sans larmes qui brillent fixement comme s'ils concentraient leur pensée et leur regard sur un objet visible à eux seuls. Fais-toi ouvrir cette petite âme fermée qui souffre. Interroge ton enfant. Fais-la parler, fais-la pleurer surtout pour la débarrasser du poids qui l'étouffe, pour que ses yeux obscurcis de larmes ne puissent plus fixer dans le vide cette horrible chose inconnue où ils s'attachent désespérément.

Hélas !...

Il est des femmes en qui la mère tue l'épouse. Chez celle-là, l'épouse avait tué la mère. Prêtresse du dieu Delobelle, absorbée dans la contemplation de son idole, elle se figurait que sa fille n'était venue au monde que pour se dévouer au même culte, s'agenouiller devant le même autel. Toutes deux ne devaient avoir qu'un but dans la vie, travailler à la gloire du grand homme, consoler son génie méconnu. Le reste n'existait pas. Jamais la maman Delobelle n'avait remarqué les rougeurs

subites de Désirée dès que Frantz entrait dans l'atelier, tous ses détours de fille amoureuse pour parler de lui quand même, pour faire arriver son nom à tout propos dans leurs causeries de travail, et cela depuis des années, depuis le temps lointain où Frantz partait le matin à l'Ecole Centrale, à l'heure où les deux femmes allumaient leur lampe pour commencer la journée. Jamais elle n'avait interrogé ces longs silences où la jeunesse confiante et heureuse s'enferme à double tour avec ses rêves d'avenir ; et si parfois elle disait à Désirée dont le mutisme la fatiguait : « Qu'est-ce que tu as ? » la jeune fille n'avait qu'à répondre : « Je n'ai rien », pour que la pensée de la mère, distraite une minute, se reportât tout de suite à sa préoccupation favorite.

Ainsi, cette femme qui lisait dans le cœur de son mari, dans le moindre pli de ce front olympien et nul, n'avait jamais eu pour sa pauvre Zizi aucune de ces divinations de tendresse dans lesquelles les mères les plus âgées, les plus flétries, se rajeunissent jusqu'à une amitié d'enfant pour devenir confidentes et conseillères.

Et c'est bien là ce que l'égoïsme inconscient des hommes comme Delobelle a de plus féroce.

Il en fait naître d'autres autour de lui.

L'habitude qu'on a dans certaines familles de tout rapporter à un seul être, laisse forcément dans l'ombre les joies et les douleurs qui lui sont indifférentes et inutiles.

Et je vous demande en quoi le drame juvénile et douloureux qui gonflait de larmes le cœur de la pauvre amoureuse pouvait intéresser la gloire du grand comédien ?

Pourtant elle souffrait bien.

Depuis près d'un mois, depuis le jour où Sidonie était venue chercher Frantz dans son coupé, Désirée savait qu'elle n'était plus aimée et connaissait le nom de sa rivale. Elle ne leur en voulait pas, elle les plaignait plutôt. Seulement pourquoi était-il revenu ? Pourquoi lui avait-il donné si légèrement cette fausse espérance ? Comme les malheureux condamnés à l'obscurité d'un cachot accoutument leurs yeux aux nuances de l'ombre et leurs membres à l'étroit espace, et puis si on les amène un moment à la lumière, trouvent au retour le cachot plus triste, l'ombre plus épaisse ; elle aussi, la pauvre enfant, cette grande lumière survenue tout à coup dans sa vie l'avait laissée en se retirant plus morne de toute la captivité retrouvée. Que de larmes dévorées en silence depuis ce moment-là ! Que de chagrins contés

à ses petits oiseaux! Car cette fois encore c'était le travail qui l'avait soutenue, le travail acharné, sans répit, qui par sa régularité, sa monotonie, le retour constant des mêmes soins, des mêmes gestes, servait de modérateur à sa pensée.

Et de même que sous ses doigts les petits oiseaux morts retrouvaient un semblant de vie, ses illusions, ses espérances mortes elles aussi et pleines d'un poison bien plus subtil, bien plus pénétrant que celui qui volait en poudre autour de sa table de travail, battaient encore des ailes de temps en temps avec un effort mêlé d'angoisse et l'élan d'une résurrection. Frantz n'était pas tout à fait perdu pour elle. Quoiqu'il ne vînt plus que rarement la voir, elle le savait là, l'entendait entrer, sortir, marcher sur le carreau d'un pas inquiet, et quelquefois, par la porte entre-bâillée, regardait sa silhouette aimée traverser le palier en courant. Il n'avait pas l'air heureux. Quel bonheur d'ailleurs pouvait l'attendre? Il aimait la femme de son frère. Et à l'idée que Frantz n'était pas heureux, la bonne créature oubliait presque son propre chagrin pour ne penser qu'à celui de l'ami.

Qu'il pût lui revenir pour l'aimer encore, elle savait bien que ce n'était plus possible. Mais elle pensait que peut-être un jour elle le verrait entrer, mourant et blessé, qu'il s'assiérait sur la petite chaise basse et que, posant sa tête sur ses genoux, avec un grand sanglot, il lui conterait sa peine et lui dirait : « Console-moi... »

Cette chétive espérance la faisait vivre depuis trois semaines. Il lui en fallait si peu.

Mais non. Même cela lui était refusé. Frantz était parti, parti sans un regard pour elle, sans un adieu. Après la trahison de l'amant, la trahison de l'ami. C'était horrible...

Aux premiers mots de son père, elle se sentit précipitée dans un abîme profond, glacé, rempli d'ombre, dans lequel elle descendait rapidement, inconsciemment, sachant bien que c'était sans retour vers la lumière. Elle étouffait. Elle aurait voulu résister, se débattre, appeler au secours.

Mais qui?

Elle savait bien que sa mère de l'entendrait pas.

Sidonie?... Oh! elle la connaissait maintenant. Il aurait mieux valu pour elle s'adresser à ces petits lophophores au plumage lustré, dont les yeux fins la regardaient avec une gaieté si indifférente.

Le terrible, c'est qu'elle comprit tout de suite que cette fois le

travail même ne la sauverait pas. Il avait perdu sa qualité bienfaisante. Les bras inertes n'avaient plus de force ; les mains lasses, désunies, s'écartaient dans l'oisiveté du grand découragement.

Qu'est-ce qui aurait donc pu la soutenir au milieu de ce grand désastre ?

Dieu ? Ce qu'on appelle le Ciel ?

Elle n'y songea même pas. A Paris, surtout dans les quartiers ouvriers, les maisons sont trop hautes, les rues trop étroites, l'air trop troublé pour qu'on aperçoive le ciel. Il se perd dans la fumée des fabriques et le brouillard qui monte des toits humides ; et puis la vie est tellement dure pour la plupart de ces gens-là, que si l'idée d'une Providence se mêlait à leurs misères, ce serait pour lui montrer le poing et la maudire. Voilà pourquoi il y a tant de suicides à Paris. Ce peuple, qui ne sait pas prier, est prêt à mourir à toute heure. La mort se montre à lui au fond de toutes ses souffrances, la mort qui délivre et qui console.

C'était elle que la petite boiteuse regardait si fixement.

Son parti avait été pris tout de suite : il fallait mourir.

Mais comment ?

Immobile sur son fauteuil, pendant que la vie bête continuait autour d'elle, que sa mère préparait le dîner, que le grand homme débitait un long monologue contre l'ingratitude humaine, elle discutait le genre de mort qu'elle allait choisir. N'étant presque jamais seule, elle ne pouvait pas songer au réchaud de charbon qu'on allume après avoir bouché les portes et les fenêtres. Ne sortant jamais, elle ne pouvait pas songer non plus au poison qu'on achète chez l'herboriste, un petit paquet de poudre blanche qu'on fourre dans sa poche tout au fond avec l'étui et le dé. Il y avait bien aussi le soufre des allumettes, le vert-de-gris des vieux sous, la fenêtre grande ouverte sur le pavé de la rue ; mais la pensée qu'elle donnerait à ses parents le spectacle horrible d'une agonie volontaire, que ce qui resterait d'elle, ramassé au milieu d'un attroupement de peuple, leur serait si affreux à voir, lui fit repousser ce moyen-là.

Elle avait encore la rivière.

Au moins l'eau vous emporte quelquefois si loin, que personne ne vous retrouve et que la mort est entourée de mystère...

La rivière !

Elle frissonnait tout en y songeant. Et ce n'était pas la vision de

l'eau noire et profonde qui l'effrayait. Les filles de Paris se moquent bien de cela. On jette son tablier sur sa tête pour ne pas voir, et pouf! Mais il faudrait descendre, s'en aller dans la rue toute seule, et la rue l'intimidait.

Or pendant que d'avance la pauvre fille prenait cet élan suprême vers la mort et l'oubli, qu'elle regardait l'abîme de loin avec des yeux hagards où la folie du suicide montait déjà, l'illustre Delobelle se ranimait peu à peu, parlait moins dramatiquement ; puis, comme il y avait à dîner des choux qu'il aimait beaucoup, il s'attendrissait en mangeant, se rappelait ses vieux triomphes, la couronne d'or, les abonnés d'Alençon, et, sitôt le dîner fini, s'en allait voir jouer le *Misanthrope* à l'Odéon pour les débuts de Robricart, pincé, tiré, ses manchettes toutes blanches et dans sa poche une pièce de cent sous neuve et brillante que sa femme lui avait donnée pour faire le garçon.

— Je suis bien contente, disait la maman Delobelle en enlevant le couvert. Le père a bien dîné ce soir. Ça l'a un peu consolé, le pauvre homme. Son théâtre va achever de le distraire. Il en a tant besoin...

...Oui, c'était cela le terrible, s'en aller seule dans la rue. Il faudrait attendre que le gaz fût éteint, descendre l'escalier tout doucement quand sa mère serait couchée, demander le cordon, et prendre sa course à travers ce Paris où on rencontre des hommes qui vous regardent effrontément dans les yeux, et des cafés tout brillants de lumière. Cette terreur de la rue, Désirée l'avait depuis l'enfance. Toute petite, quand elle descendait pour une commission, les gamins la suivaient en riant et elle ne savait pas ce qu'elle trouvait de plus cruel, ou cette parodie de sa marche irrégulière, le déhanchement de ces petites blouses insolentes, ou la pitié des gens qui passaient et dont le regard se détournait charitablement. Ensuite elle avait peur des voitures, des omnibus. La rivière était loin. Elle serait bien lasse. Pourtant, il n'y avait pas d'autre moyen que celui-là...

— Je vais me coucher, fillette, et toi, est-ce que tu veilles encore ?

Les yeux sur son ouvrage, Fillette a répondu qu'elle veillerait. Elle veut finir sa douzaine.

— Bonsoir alors, dit la maman Delobelle dont la vue affaiblie ne peut plus supporter longtemps la lumière. J'ai mis le souper du père près du feu. Tu y regarderas avant de te coucher.

Désirée n'a pas menti. Elle veut terminer sa douzaine, pour que le père puisse l'emporter demain matin ; et vraiment, à voir cette petite

tête calme penchée sous la lumière blanche de la lampe, on ne se figurerait jamais tout ce qu'elle roule de pensées sinistres.

Enfin voici le dernier oiseau de la douzaine, un merveilleux petit oiseau dont les ailes semblent trempées d'eau de mer, toutes vertes avec un reflet de saphir.

Soigneusement, coquettement, Désirée le pique sur un fil de laiton, dans sa jolie attitude de bête effarouchée qui s'envole.

Oh! comme il s'envole bien, le petit oiseau bleu. Quel coup d'aile éperdu dans l'espace. Comme on sent que cette fois c'est le grand voyage, le voyage éternel et sans retour...

Maintenant l'ouvrage est fini, la table rangée, les dernières aiguillées de soie minutieusement ramassées, les épingles sur la pelote.

Le père, en rentrant, trouvera sous la lampe à demi baissée le souper devant la cendre chaude ; et ce soir effrayant et sinistre lui apparaîtra calme comme tous les autres, dans l'ordre du logis et la stricte observance de ses manies habituelles. Bien doucement Désirée ouvre l'armoire, en tire un petit châle dont elle s'enveloppe ; puis elle part.

Quoi ? Pas un regard à sa mère, pas un adieu muet, pas un attendrissement ?... Non, rien. Avec l'effroyable lucidité de ceux qui vont mourir, elle a compris tout à coup à quel amour égoïste son enfance et sa jeunesse ont été sacrifiées. Elle sent très bien qu'un mot de leur grand homme consolera cette femme endormie, à qui elle en veut presque de ne pas se réveiller, de la laisser partir ainsi sans un frisson de ses paupières baissées.

Quand on meurt jeune, même volontairement, ce n'est jamais sans révolte, et la pauvre Désirée sort de la vie, indignée contre son destin.

La voilà dans la rue. Où va-t-elle ? Tout est déjà désert. Ces quartiers, si animés le jour, s'apaisent le soir de bonne heure. On y travaille trop pour ne pas y dormir vite. Pendant que le Paris des boulevards, encore plein de vie, fait planer sur la ville entière le reflet rose d'un lointain incendie, ici toutes les grandes portes sont fermées, les volets mis aux boutiques et aux fenêtres. De temps en temps un marteau attardé, la promenade d'un sergent de ville qu'on entend sans le voir, le monologue d'un ivrogne coupé par les écarts de sa marche, troublent le silence, ou bien un coup de vent subit, venu des quais voisins, fait claquer la vitre d'un réverbère, la vieille corde d'une poulie, s'abat au détour d'une rue, s'éteint avec un sifflement sous un seuil mal joint.

Désirée marche vite, serrée dans son petit châle, la tête levée, les yeux secs. Sans savoir sa route, elle va droit, tout droit devant elle.

Les rues du Marais, noires, étroites, où clignote un bec de gaz de loin en loin, se croisent, se contournent, et, à chaque instant dans cette recherche fiévreuse, elle revient sur ses pas. Il y a toujours quelque chose qui se met entre elle et la rivière. Pourtant, ce vent qui souffle lui en apporte la fraîcheur humide au visage. Vraiment on dirait que l'eau recule, s'entoure de barrières, que des murs épais, des maisons hautes se mettent exprès devant la mort ; mais la petite boiteuse a bon courage, et sur le pavé inégal des vieilles rues, elle marche, elle marche.

Avez-vous vu quelquefois, le soir d'un jour de chasse, un perdreau blessé s'enfuir au creux d'un sillon ? il s'affaisse, il se rase, traînant son aile sanglante vers quelque abri où il pourra mourir en repos. La démarche hésitante de cette petite ombre suivant les trottoirs, frôlant les murs, donne tout à fait cette impression-là. Et songer qu'à cette même heure, presque dans le même quartier, quelqu'un erre aussi par les rues, attendant, guettant, désespéré. Ah ! s'ils pouvaient se rencontrer. Si elle l'abordait, ce passant fiévreux, si elle lui demandait sa route :

— S'il vous plaît, monsieur. Pour aller à la Seine ?...

Il la reconnaîtrait tout de suite :

— Comment ! c'est vous, mam'zelle Zizi ? Que faites-vous dehors à pareille heure ?

— Je vais mourir, Frantz. C'est vous qui m'avez ôté le goût de vivre.

Alors, lui, tout ému, la prendrait, la serrerait, l'emporterait dans ses bras, disant :

— Oh ! non, ne meurs pas. J'ai besoin de toi pour me consoler, pour me guérir de tout le mal que l'autre m'a fait.

Mais c'est là un rêve de poète, une de ces rencontres comme la vie n'en sait pas inventer. Elle est bien trop cruelle, la dure vie ! et quand pour sauver une existence il faudrait quelquefois si peu de chose, elle se garde bien de fournir ce peu de chose-là. Voilà pourquoi les romans vrais sont toujours si tristes...

Des rues, encore des rues, puis une place, et un pont dont les réverbères tracent dans l'eau noire un autre pont lumineux. Enfin voici la rivière. Le brouillard de ce soir d'automne humide et doux lui fait

voir tout ce Paris inconnu pour elle dans une grandeur confuse que son ignorance des lieux augmente encore. C'est bien ici qu'il faut mourir.

Elle se sent si petite, si isolée, si perdue dans l'immensité de cette grande ville allumée et déserte. Il lui semble déjà qu'elle est morte. Elle s'approche du quai ; et, tout à coup, un parfum de fleurs, de feuillages, de terre remuée l'arrête une minute au passage. A ses pieds, sur le trottoir qui borde l'eau, des masses d'arbustes entourés de paille, des pots de fleurs dans leurs cornets de papier blanc sont déjà rangés pour le marché du lendemain. Enveloppées de leurs châles les pieds sur leurs chaufferettes, les marchandes s'appuient à leurs chaises, engourdies par le sommeil et par la fraîcheur de la nuit. Les reines-marguerites de toutes couleurs, les résédas, les rosiers d'arrière-saison, embaument l'air, dressés dans un rayon de lune avec leur ombre légère autour d'eux, transportés, dépaysés, attendant le caprice de Paris endormi.

Pauvre petite Désirée! On dirait que toute sa jeunesse, ses rares journées de joie et son amour déçu lui montent au cœur dans les parfums de ce jardin ambulant. Elle marche doucement au milieu des fleurs. Quelquefois, un coup de vent fait bruire les arbustes l'un contre l'autre comme les branches d'une futaie, et au ras des trottoirs, des bourriches pleines de plantes arrachées exhalent une odeur de terre mouillée.

Elle se rappelle la partie de campagne que Frantz lui a fait faire. Ce souffle de nature qu'elle a respiré ce jour-là pour la première fois, elle le retrouve au moment de mourir. — « Souviens-toi, » semble-t-il lui dire, et elle répond en elle-même : « Oh! oui, je me souviens. »

Elle ne se souvient que trop. Arrivée au bout de ce quai paré comme pour une fête, la petite ombre furtive s'arrête à l'escalier qui descend sur la berge...

Presque aussitôt ce sont des cris, une rumeur tout le long du quai. « Vite une barque, des crocs. » Des mariniers, des sergents de ville accourent de tous les côtés. Un bateau se détache du bord, une lanterne à l'avant.

Les marchandes de fleurs se réveillent, et comme une d'elles demande en bâillant ce qui se passe, la marchande de café accroupie à l'angle du pont lui répond tranquillement :

— C'est une femme qui vient de se *fiche* à l'eau.

Eh bien, non. La rivière n'a pas voulu de cette enfant. Elle a eu

pitié de tant de douceur et de grâce. Voici que dans la lumière des lanternes qui s'agitent en bas sur la berge un groupe noir se forme, se met en marche. Elle est sauvée!... C'est un tireur de sable qui l'a repêchée. Des sergents de ville la portent, entourés de mariniers, de débardeurs, et dans la nuit on entend une grosse voix enrouée qui ricane : « En voilà une poule d'eau qui m'a donné du mal. C'est qu'elle me glissait dans les doigts, fallait voir!... Je crois bien qu'elle aurait voulu me faire perdre ma prime... » Peu à peu le tumulte se calme, les curieux se dispersent, et pendant que le groupe noir s'éloigne vers un poste de police, les marchandes de fleurs reprennent leur somme, et sur le quai désert les reines-marguerites frémissent au vent de nuit.

Ah! pauvre fille, tu croyais que c'était facile de s'en aller de la vie, de disparaître tout à coup. Tu ne savais pas qu'au lieu de t'emporter vite au néant que tu cherchais, la rivière te rejetterait à toutes les hontes, à toutes les souillures des suicides manqués. D'abord le poste, le poste hideux avec ses bancs salis, son plancher où la poussière mouillée semble de la boue des rues. C'est là que Désirée dut finir sa nuit. On l'avait couchée sur un lit de camp devant le poêle, charitablement bourré à son intention, et dont la chaleur malsaine faisait fumer ses vêtements lourds et ruisselants d'eau. Où était-elle? Elle ne s'en rendait pas bien compte. Ces hommes couchés tout autour dans des lits pareils au sien, la tristesse vide de cette pièce, les hurlements de deux ivrognes enfermés qui tapaient à la porte du fond avec des jurons épouvantables, la petite boiteuse écoutait et regardait tout cela, vaguement, sans comprendre.

Près d'elle, une femme en haillons, les cheveux sur les épaules, se tenait accroupie devant la bouche du poêle, dont le reflet rouge ne parvenait pas à colorer un visage hagard et blême. C'était une folle recueillie dans la nuit, une pauvre créature qui remuait machinalement la tête et ne cessait de répéter d'une voix sans conscience, presque indépendante du mouvement des lèvres : « Oh! oui, de la misère, on peut le dire... Oh! oui, de la misère, on peut le dire... » Et cette plainte sinistre au milieu des ronflements des dormeurs faisait à Désirée un mal horrible. Elle fermait les yeux pour ne plus voir ce visage égaré qui l'épouvantait comme la personnification de son propre désespoir. De temps en temps, la porte de la rue s'entr'ouvrait, la voix d'un chef appelait des noms, et deux sergents de ville sortaient, pendant que

deux autres rentraient, se jetaient en travers des lits, éreintés comme des matelots de quart qui viennent de passer la nuit sur le pont.

Enfin le jour parut dans ce grand frisson blanc si cruel aux malades. Réveillée subitement de sa torpeur, Désirée se dressa sur son lit, rejeta le caban dont on l'avait enveloppée, et, malgré la fatigue et la fièvre, essaya de se mettre debout pour reprendre possession d'elle-même et de sa volonté. Elle n'avait plus qu'une idée, échapper à tous ces yeux qui s'ouvraient autour d'elle, sortir de cet endroit affreux où le sommeil avait le souffle si lourd et des poses si tourmentées.

— Messieurs, je vous en prie, dit-elle toute tremblante, laissez-moi retourner chez maman.

Si endurcis qu'ils fussent aux drames parisiens, ces braves gens comprenaient bien qu'ils étaient en face de quelque chose de plus distingué, de plus émouvant que d'ordinaire. Seulement ils ne pouvaient pas la reconduire encore chez sa mère. Il fallait aller chez le commissaire auparavant. C'était indispensable. On fit approcher un fiacre par pitié pour elle ; mais il fallut sortir du poste, et il y en avait du monde à la porte pour regarder passer la petite boiteuse avec ses cheveux mouillés, collés aux tempes et son caban de *sergo* qui ne l'empêchait pas de grelotter. Au commissariat, on lui fit monter un escalier sombre et humide dans lequel allaient et venaient des figures patibulaires. Une porte battante que la banalité du service public ouvrait et fermait à chaque instant, des pièces froides, mal éclairées, sur les bancs des gens silencieux, abasourdis, endormis, des vagabonds, des voleurs, des filles, une table couverte d'un vieux tapis vert où écrivait «le chien du commissaire,» un grand diable à tête de pion, à redingote râpée ; c'était là.

Quand Désirée entra, un homme se leva de l'ombre et vint au-devant d'elle en lui tendant la main. C'était l'homme à la prime, son hideux sauveur à vingt-cinq francs.

— Eh bien, la petite mère, lui dit-il avec son rire cynique et sa voix qui faisait penser à des nuits de brouillard sur l'eau, comment ça va-t-il depuis notre plongeon ?

Et il racontait aux assistants de quelle façon il l'avait repêchée, qu'il l'avait empoignée comme ça, puis comme ça, et que sans lui elle serait sûrement en train de filer sur Rouen entre deux eaux.

La malheureuse était rouge de fièvre et de honte, tellement troublée qu'il lui semblait que l'eau avait laissé un voile sur ses yeux, un

bourdonnement dans ses oreilles. Enfin on l'introduisit dans une pièce plus petite, devant un personnage solennel, décoré, M. le commissaire en personne, en train de boire son café au lait et de lire la *Gazette des Tribunaux*.

Tout en trempant une mouillette, sans lever les yeux de son journal : « Ah ! c'est vous... » dit-il d'un air bourru ; et tout de suite le brigadier qui avait amené Désirée commença à lire son rapport :

« A minuit moins un quart, quai de la Mégisserie, devant le n° 17, la nommée Delobelle, vingt-quatre ans, fleuriste, demeurant rue de Braque, chez ses parents, a tenté de se suicider en se jetant dans la Seine, d'où elle a été retirée saine et sauve par le sieur Parcheminet, tireur de sable, domicilié rue de la Butte-Chaumont. »

M. le commissaire écoutait, tout en mangeant, de l'air tranquille et ennuyé d'un homme que rien n'étonne plus ; à la fin il leva vers la nommée Delobelle un regard prudhommesque et sévère, et vous l'admonesta de la belle façon. C'était très mal, c'était très lâche ce qu'elle avait fait là. Qu'est-ce qui avait pu la pousser à cette mauvaise action ? Pourquoi voulait-elle se détruire ? Voyons, répondez, nommée Delobelle, pourquoi ?

Mais la nommée Delobelle s'entêtait à ne pas répondre. Il lui semblait que ce serait souiller son amour de l'avouer dans un pareil endroit. « Je ne sais pas... Je ne sais pas... » disait-elle tout bas en frissonnant.

Dépité, impatienté, M. le commissaire déclara qu'on allait la ramener chez ses parents, mais à une condition : c'est qu'elle promettrait de ne plus jamais recommencer.

— Voyons, me le promettez-vous ?...

— Oh ! oui, monsieur...

— Vous ne recommencerez plus jamais ?...

— Non ! bien sûr, plus jamais... plus jamais...

Malgré ses protestations, M. le commissaire de police hochait la tête, comme s'il ne croyait pas à ce serment.

La voilà dehors, en route pour la maison, pour le refuge ; mais son martyre n'était pas encore fini.

Dans la voiture, l'homme de police qui l'accompagnait se montrait trop poli, trop aimable. Elle avait l'air de ne pas comprendre, s'éloignait, retirait sa main. Quel supplice !... Le plus terrible, ce fut l'arrivée rue de Braque, la maison en émoi, la curiosité des voisins qu'il fallut

subir. Depuis le matin, en effet, tout le quartier était informé de sa disparition. Le bruit courait qu'elle était partie avec Frantz Risler. De bonne heure on avait vu sortir l'illustre Delobelle, tout effaré, son chapeau de travers, les manchettes fripées, ce qui était l'indice d'une préoccupation extraordinaire ; et la concierge, en montant les provisions, avait trouvé la pauvre maman à moitié folle, courant d'une chambre à l'autre, cherchant un mot de l'enfant, une trace si petite qu'elle fût, qui pût la conduire au moins à une conjecture.

Dans l'esprit de cette malheureuse mère, une tardive lumière s'était faite tout à coup sur l'attitude de sa fille pendant ces derniers jours, sur son silence à propos du départ de Frantz. « Ne pleure pas, ma femme... je la ramènerai... » avait dit le père en sortant, et depuis qu'il était parti autant pour s'informer que pour se soustraire au spectacle de cette grande douleur, elle ne faisait qu'aller et venir du palier à la fenêtre, de la fenêtre au palier. Au moindre pas dans l'escalier, elle ouvrait la porte avec un battement de cœur, s'élançait dehors ; puis quand elle rentrait, la solitude du petit logis encore accrue par le grand fauteuil vide de Désirée, tourné à demi vers la table de couture, la faisait fondre en larmes.

Tout à coup une voiture s'arrêta en bas devant la porte. Des voix, des pas résonnèrent dans la maison.

— *Mame* Delobelle, la voilà!... Votre fille est retrouvée.

C'était bien Désirée qui montait, pâle, défaillante au bras d'un inconnu, sans châle ni chapeau, entourée d'une grande capote brune. En apercevant sa mère, elle lui sourit d'un petit air presque niais.

— Ne t'effraie pas, ce n'est rien... essaya-t-elle de dire, puis elle s'affaissa sur l'escalier. Jamais la maman Delobelle ne se serait crue si forte. Prendre sa fille, l'emporter, la coucher, tout cela fut fait en un tour de main, et elle lui parlait, et elle l'embrassait.

— Enfin, c'est toi, te voilà. D'où viens-tu, malheureuse enfant ? C'est vrai, dis, que tu as voulu te tuer ?... Tu avais donc une bien grande peine ?... Pourquoi me l'as-tu cachée ?

En voyant sa mère dans cet état, brûlée de larmes, vieillie en quelques heures, Désirée se sentit prise d'un remords immense. Elle pensait qu'elle était partie sans lui dire adieu, et qu'au fond de son cœur elle l'accusait de ne pas l'aimer.

Ne pas l'aimer !

— Mais je serais morte de ta mort, disait la pauvre femme...

Oh! quand je me suis levée ce matin et que j'ai vu que ton lit n'était pas défait, que tu n'étais pas dans l'atelier non plus... J'ai fait un tour et je suis tombée roide... As-tu chaud maintenant?... Es-tu bien?... Tu ne feras plus ça, n'est-ce pas, de vouloir mourir?...

Et elle bordait ses couvertures, réchauffait ses pieds, la prenait sur son cœur pour la bercer.

Du fond de son lit, Désirée, les yeux fermés, revoyait tous les détails de son suicide, toutes les choses hideuses par lesquelles elle avait passé en sortant de la mort. Dans la fièvre qui redoublait, dans le lourd sommeil qui commençait à la prendre, sa course folle à travers Paris l'agitait, la tourmentait encore. Des milliers de rues noires s'enfonçaient devant elle, avec la Seine au bout de chacune.

Cette horrible rivière, qu'elle ne pouvait pas trouver pendant la nuit, la poursuivait maintenant.

Elle se sentait tout éclaboussée de son limon, de sa boue ; et dans le cauchemar qui l'oppressait, la pauvre enfant, ne sachant plus comment échapper à l'obsession de ses souvenirs, disait tout bas à sa mère : « Cache-moi... cache-moi... j'ai honte! »

VI

ELLE A PROMIS DE NE PLUS RECOMMENCER

Oh! non, elle ne recommencera pas. M. le commissaire peut être tranquille. Il n'y a pas de risque qu'elle recommence. Comment ferait-elle d'abord pour aller jusqu'à la rivière, maintenant qu'elle ne peut plus bouger de son lit? Si M. le commissaire la voyait en ce moment, il ne douterait plus de sa parole. Sans doute cette volonté, ce désir de mort si fatalement inscrits sur sa figure pâle l'autre matin, sont encore visibles dans tout son être ; seulement ils se sont adoucis, résignés. La nommée Delobelle sait qu'en attendant un peu, très peu de temps, elle n'aura plus rien à souhaiter.

Les médecins prétendent que c'est d'une fluxion de poitrine qu'elle meurt ; elle aurait rapporté cela dans ses vêtements mouillés. Les médecins se trompent : ce n'est point une fluxion de poitrine. Alors c'est son amour qui la tue?... Non. Depuis cette terrible nuit, elle ne pense plus à Frantz, elle ne se sent plus digne d'aimer ni d'être aimée. Il y a désormais une tache dans sa vie si pure, et voilà précisément de quoi elle meurt.

Chacune des péripéties de l'horrible drame est une souillure à sa pensée : sa sortie de l'eau devant tous ces hommes, son sommeil lassé dans le poste, les chansons ignobles qu'elle y a entendues, la folle qui

se chauffait devant le poêle, tout ce qu'elle a frôlé de vicieux, de malsain, de navrant dans l'escalier du commissariat, et puis le mépris de certains regards, l'effronterie des autres, les plaisanteries de son sauveur, les galanteries de l'agent de police, toute sa réserve de femme à jamais détruite, son nom qu'il a fallu donner, jusqu'à la gêne de son infirmité qui l'a poursuivie dans toutes les phases de son long martyre, comme une ironie, une aggravation de ridicule à son suicide par amour...

Elle meurt de honte, je vous dis. Dans le délire de ses nuits, c'est cela qu'elle répète sans cesse : « J'ai honte!... J'ai honte!...» et aux moments de calme, elle s'enfonce dans ses couvertures, les ramène sur son visage, comme pour se cacher ou s'ensevelir.

Tout près du lit de Désirée, dans le jour de la fenêtre, la maman Delobelle travaille en gardant sa fille. De temps en temps elle lève les yeux pour épier ce désespoir muet, cette maladie inexplicable, puis elle reprend son ouvrage bien vite ; car c'est une des plus grandes douleurs du pauvre de ne pouvoir souffrir à son aise. Il faut travailler sans cesse, et même quand la mort erre tout autour, songer aux exigences pressantes, aux difficultés de la vie.

Le riche peut s'enfermer dans son chagrin, il peut s'y rouler, en vivre, ne faire que ces deux choses : souffrir et pleurer.

Le pauvre n'en a pas le moyen ni le droit. J'ai connu dans mon pays, à la campagne, une vieille femme qui avait perdu dans la même année sa fille et son mari, deux épreuves terribles l'une après l'autre ; mais il lui restait des garçons à élever, une ferme à conduire. Dès l'aube, il fallait s'occuper, suffire à tout, mener des travaux différents, dispersés à travers champs à des lieues de distance. La triste veuve me disait : « Je n'ai pas une minute pour pleurer dans la semaine ; mais le dimanche, oh! le dimanche, je me rattrape...» Et, en effet, ce jour-là, pendant que les enfants jouaient dehors ou se promenaient, elle s'enfermait à double tour, passait son après-midi à crier, à sangloter, à appeler dans la maison déserte son mari et sa fille.

La maman Delobelle n'avait pas même son dimanche. Songez qu'elle était seule pour travailler à présent, que ses doigts n'avaient pas l'adresse merveilleuse des mains mignonnes de Désirée, que les médicaments étaient chers, et que pour rien au monde elle n'aurait voulu supprimer «au père» une de ses chères habitudes. Aussi, à quelque heure que la malade ouvrît les yeux, elle apercevait sa mère

dans le jour blafard du grand matin ou sous sa lampe de veillée, travaillant, travaillant sans cesse.

Quand les rideaux de son lit étaient fermés, elle entendait le petit bruit sec et métallique des ciseaux reposés sur la table.

Cette fatigue de sa mère, cette insomnie qui tenait perpétuellement compagnie à sa fièvre, était une de ses souffrances. Quelquefois cela surmontait tout le reste :

— Voyons, donne-moi un peu mon ouvrage, disait-elle en essayant de s'asseoir sur son lit. C'était une éclaircie dans cette ombre plus épaisse chaque jour. La maman Delobelle, qui voyait dans ce désir de malade une volonté de se reprendre à la vie, l'installait de son mieux, rapprochait la table. Mais l'aiguille était trop lourde, les yeux trop faibles, et le moindre bruit de voiture roulant sur le pavé, des cris montant jusqu'aux fenêtres rappelaient à Désirée que la rue, l'infâme rue, était là tout près d'elle. Non, décidément elle n'avait pas la force de vivre. Ah! si elle avait pu mourir d'abord, et puis renaître... En attendant elle mourait, et s'entourait peu à peu d'un suprême renoncement. Entre deux aiguillées, la mère regardait son enfant toujours plus pâle :

— Es-tu bien ?

— Très bien..., répondait la malade avec un petit sourire navré qui éclairait une minute son visage douloureux, et en montrait tous les ravages, comme un rayon de soleil glissant dans un logis de pauvre, au lieu de l'égayer, en détaille mieux toute la tristesse et le dénûment. Après, c'étaient de longs silences, la mère ne parlant pas de peur de pleurer, la fille engourdie de fièvre, déjà enveloppée de ces voiles invisibles dont la mort entoure par une sorte de pitié ceux qui s'en vont pour vaincre ce qui leur reste de forces et les emporter plus doucement, sans révolte.

L'illustre Delobelle n'était jamais là. Il n'avait rien changé à son existence de cabotin sans emploi. Pourtant il savait que sa fille se mourait ; le médecin l'avait prévenu. Ç'avait même été pour lui une terrible commotion, car au fond il aimait bien son enfant ; mais dans cette étrange nature, les sentiments les plus vrais, les plus sincères prenaient une allure fausse et peu naturelle, par cette loi qui veut que, quand une tablette est de travers, rien de ce qu'on met dessus n'ait jamais l'air posé droit.

Delobelle tenait avant tout à promener, à répandre sa douleur.

Il jouait les pères malheureux, d'un bout à l'autre du boulevard. On le rencontrait aux abords des théâtres, dans les cafés des comédiens, les yeux rougis, la face pâle. Il aimait à se faire demander : « Eh bien! mon pauvre vieux, comment ça va-t-il chez toi ? » Alors il secouait la tête d'un mouvement nerveux ; sa grimace retenait des larmes, sa bouche des imprécations, et il poignardait le ciel d'un regard muet et, plein de colère, comme quand il jouait le *Médecin des enfants ;* ce qui ne l'empêchait pas du reste d'être rempli d'attentions délicates et de prévenances pour sa fille.

Ainsi il avait pris l'habitude, depuis qu'elle était malade, de lui apporter des fleurs de ses courses dans Paris ; et il ne se contentait pas de fleurs ordinaires, de ces humbles violettes qui fleurissent à tous les coins de rues pour les petites bourses. Il lui fallait, en ces tristes jours d'automne, des roses, des œillets, surtout du lilas blanc, ces lilas fleuris en serre, dont les fleurs, la tige et les feuilles sont du même blanc verdâtre, comme si la nature dans sa hâte s'en était tenue à une couleur uniforme.

— Oh! c'est trop... c'est trop... je me fâcherai, disait chaque fois la petite malade, en le voyant entrer triomphalement son bouquet à la main ; mais il prenait un air si grand seigneur pour répondre : « Laisse donc... laisse donc... » qu'elle n'osait pas insister.

Pourtant, c'était une grosse dépense, et la mère avait tant de mal à leur gagner la vie à tous...

Bien loin de se plaindre, la maman Delobelle trouvait cela très beau de la part de son grand homme.

Ce dédain de l'argent, cette insouciance superbe la remplissaient d'admiration ; et plus que jamais elle croyait au génie, à l'avenir théâtral de son mari.

Lui aussi gardait, au milieu des événements, une confiance inaltérable. Peu s'en fallut cependant que ses yeux ne s'ouvrissent enfin à la vérité. Peu s'en fallut qu'une petite main brûlante, en se posant sur ce crâne solennel et illusionné, n'en fît sortir le hanneton qui bourdonnait là depuis si longtemps. Voici comment la chose se passa :

Une nuit, Désirée se réveilla en sursaut dans un état bien singulier. Il faut dire que la veille le médecin, en venant la voir, avait été très surpris de la trouver subitement ranimée et plus calme, avec toute sa fièvre tombée. Sans s'expliquer le pourquoi de cette résurrection inespérée, il était parti en disant : « attendons », se fiant à ces prompts

ressauts de la jeunesse, à cette force de sève qui greffe souvent une nouvelle vie sur les symptômes mêmes de la mort. S'il avait regardé sous l'oreiller de Désirée, il y aurait trouvé une lettre timbrée du Caire, qui était le secret de ce changement bienheureux. Quatre pages signées de Frantz, toute sa conduite expliquée et confessée à sa chère petite Zizi.

C'était bien la lettre rêvée par la malade. Elle l'aurait dictée elle-même que tous les mots qui devaient toucher son cœur, toutes les excuses délicates qui devaient panser ses blessures, n'auraient pas été si complètement exprimés. Frantz se repentait, demandait pardon, et, sans rien lui promettre, sans rien lui demander surtout, racontait à sa fidèle amie ses luttes, ses remords, ses souffrances. Il s'indignait contre Sidonie, suppliait Désirée de se méfier d'elle, et, avec un ressentiment que l'ancienne passion faisait clairvoyant et terrible, il lui parlait de cette nature à la fois perverse et superficielle, de cette voix blanche bien faite pour mentir et qui n'était jamais trahie par un accent du cœur, car elle venait de la tête comme tous les élans passionnés de cette poupée parisienne.

Quel malheur que cette lettre ne fût pas arrivée quelques jours plus tôt! Maintenant toutes ces bonnes paroles étaient pour Désirée, comme ces mets délicieux qu'on apporte trop tard à un mourant de faim. Il les respire, les envie, mais n'a plus la force d'y goûter. Toute la journée, la malade relut sa lettre. Elle la tirait de l'enveloppe, la repliait ensuite amoureusement, et les yeux fermés la voyait encore tout entière, jusqu'à la couleur du timbre. Frantz avait pensé à elle! Rien que cela lui procurait un calme suave où elle finit par s'endormir avec l'impression d'un bras ami qui aurait soutenu sa tête faible.

Soudain elle se réveilla, et comme nous le disions tout à l'heure dans un état extraordinaire. C'était une faiblesse, une angoisse de tout son être, quelque chose d'inexprimable. Il lui semblait qu'elle ne tenait plus à la vie que par un fil tendu, tendu à se briser, et dont la vibration nerveuse donnait à tous ses sens une finesse, une acuité surnaturelles. Il faisait nuit. La chambre où elle était couchée — on lui avait donné la chambre de ses parents, plus aérée, plus spacieuse que sa petite alcôve — se trouvait à demi dans l'ombre. La veilleuse faisait tournoyer au plafond ses ronds lumineux, cette espèce de Grande-Ourse mélancolique qui occupe l'insomnie des malades ; et sur la table de travail, la lampe baissée, limitée par l'abat-jour, éclairait

seulement l'ouvrage épars et la silhouette de la maman Delobelle assoupie sur son fauteuil.

Dans la tête de Désirée, qui lui paraissait plus légère à porter que d'habitude, il se fit tout à coup un grand va-et-vient de pensées, de souvenirs. Tout le lointain de sa vie semblait se rapprocher d'elle. Les moindres faits de son enfance, des scènes qu'elle n'avait pas comprises alors, des mots entendus comme en rêve, se représentaient à son esprit.

L'enfant s'en étonnait, sans s'effrayer. Elle ne savait pas qu'avant le grand anéantissement de la mort, on a souvent ainsi un moment de surexcitation étrange, comme si tout l'être exaspérait ses facultés et ses forces dans une dernière lutte inconsciente.

De son lit elle voyait son père et sa mère, l'une tout près d'elle, l'autre dans l'atelier dont on avait laissé la porte ouverte. La maman Delobelle était étendue sur son fauteuil avec l'abandon des longues lassitudes enfin écoutées ; et toutes ces cicatrices, ces grands coups de sabre dont l'âge et les souffrances marquent les visages vieillis, apparaissaient navrants et ineffaçables, dans cette détente du sommeil. Pendant le jour, la volonté, les préoccupations mettent comme un masque sur la véritable expression des figures ; mais la nuit les rend à elles-mêmes. En ce moment, les rides profondes de la vaillante femme, les paupières rougies, les cheveux éclaircis et blancs aux tempes, la crispation de ces pauvres mains torturées au travail, tout se voyait, et Désirée vit tout. Elle aurait voulu être assez forte pour se lever et baiser ce beau front tranquille que des rides sillonnaient sans le ternir.

Comme contraste, par l'entre-bâillement de la porte, l'illustre Delobelle apparaissait à sa fille dans une de ses attitudes favorites. Assis de trois quarts devant la petite nappe blanche de son souper, il mangeait tout en parcourant une brochure appuyée en face de lui à la carafe. Le grand homme venait de rentrer, — le bruit de son pas avait même dû réveiller la malade, — et tout agité encore par le mouvement, le train d'une belle représentation, il soupait seul, gravement, solennellement, serré dans sa redingote neuve, la serviette au menton, les cheveux redressés d'un petit coup de fer.

Pour la première fois de sa vie, Désirée remarqua ce désaccord frappant entre sa mère exténuée, à peine vêtue dans ses petites robes noires qui la faisaient paraître encore plus maigre et plus hâve, et son

père heureux, bien nourri, oisif, tranquille, inconscient. D'un coup d'œil elle comprit la différence des deux existences. Ce cercle d'habitudes, où les enfants finissent par ne plus voir très clair, leurs yeux étant faits à sa lumière particulière, avait disparu pour elle. A présent elle jugeait ses parents à distance, comme si insensiblement elle s'éloignait d'eux. C'était encore une torture, cette clairvoyance de la dernière heure. Qu'allaient-ils devenir quand elle ne serait plus là ? Ou sa mère travaillerait trop et mourrait à la peine ; ou bien la pauvre femme serait obligée de cesser tout travail, et cet égoïste compagnon, toujours préoccupé de ses ambitions théâtrales, les laisserait peu à peu glisser tous les deux dans la grande misère, ce trou noir qui s'élargit, s'approfondit à mesure qu'on descend.

Ce n'était pourtant pas un méchant homme. Il le leur avait prouvé maintes fois. Seulement il y avait là un aveuglement immense que rien n'avait pu dissiper... Et si elle essayait, elle. Si avant de partir — quelque chose lui disait que ce serait bientôt — si avant de partir elle arrachait l'épais bandeau que ce pauvre homme se maintenait volontairement et de force sur les yeux.

Une main légère, aimante comme la sienne, pouvait seule tenter cette opération-là.

Elle seule avait le droit de dire à son père :

— Gagne ta vie... Renonce au théâtre.

Alors, comme le temps pressait, Désirée Delobelle s'arma de tout son courage et elle appela doucement :

— Papa... papa...

Au premier appel de sa fille, le grand homme accourut bien vite. Il y avait eu ce soir-là une première à l'Ambigu, et il était revenu enflammé, électrisé. Les lustres, la claque, les conversations dans les couloirs, tous ces détails excitants dont il entretenait sa folie, l'avaient laissé plus illusionné que jamais.

Il entra dans la chambre de Désirée, rayonnant et superbe, sa lampe à la main, bien droite, un camélia à la boutonnière.

— Bonsoir, Zizi. Tu ne dors donc pas ?

Et ses paroles avaient une intonation joyeuse qui résonna singulièrement dans la tristesse environnante.

De la main, Désirée lui fit signe de se taire, en lui montrant la maman Delobelle endormie.

— Posez votre lampe... J'ai à vous parler.

Sa voix le frappa saccadée par l'émotion ; et ses yeux le frappèrent aussi, plus grands ouverts, éclairés par un regard pénétrant qu'il ne leur avait jamais vu.

Un peu intimidé, il s'approcha d'elle, son camélia à la main pour le lui offrir, la bouche «en petite pomme», avec un craquement de souliers neufs qu'il trouvait très aristocratique. Sa pose était évidemment gênée ; et cela tenait sans doute au trop grand contraste existant entre la salle de théâtre, éclairée et bruyante, qu'il venait de quitter, et cette petite chambre de malade où les bruits amortis, les lumières baissées s'évanouissaient dans une atmosphère fiévreuse.

— Qu'est-ce que tu as donc, Bichette?... Est-ce que tu te sens plus malade?

Un mouvement de la petite tête pâle de Désirée répondit qu'elle se sentait en effet malade, et qu'elle voudrait lui parler de tout près, de tout près. Quand il fut arrivé au chevet de son lit, elle posa sa main brûlante sur le bras du grand homme et chuchota tout bas à son oreille... Elle était très mal, tout à fait mal. Elle comprenait bien qu'elle n'avait plus longtemps à vivre.

— Alors, père, vous vous trouverez tout seul avec maman... Ne tremblez donc pas comme cela... Vous saviez bien que cette chose devait arriver, qu'elle était même très prochaine... Seulement je vais vous dire... Moi partie, j'ai bien peur que maman ne soit pas assez forte pour faire aller la maison... Regardez comme elle est pâle et fatiguée.

Le comédien regarda sa «sainte femme» et parut très étonné de lui trouver en effet si mauvaise mine. Puis il se consola avec une remarque égoïste :

— Elle n'a jamais été bien forte...

Cette observation et le ton dont elle fut faite, indignèrent Désirée, l'affermirent dans sa résolution. Elle continua, sans pitié pour les illusions du comédien :

— Qu'allez-vous devenir tous les deux quand je ne serai plus là?... Oui je sais, vous avez de grandes espérances, mais elles sont bien longues à se réaliser. Ces résultats que vous attendez depuis si longtemps peuvent tarder encore ; et d'ici-là comment ferez-vous?... Tenez! mon cher père, je ne voudrais pas vous faire de la peine ; mais il me semble qu'à votre âge, intelligent comme vous êtes, il vous serait facile... M. Risler aîné ne demanderait pas mieux, je suis sûre...

Elle parlait lentement, avec effort, cherchant ses mots, mettant entre chaque phrase de grands silences qu'elle espérait toujours voir remplir par un geste, une exclamation de son père. Mais le comédien ne comprenait pas. Il l'écoutait, la regardait avec ses gros yeux arrondis, sentant vaguement que de cette conscience d'enfant, innocente et inexorable, une accusation se levait contre lui ; il ne savait pas encore laquelle.

— Je crois que vous feriez bien, reprit Désirée timidement, je crois que vous feriez bien de renoncer...

— Hein ?... quoi ?... comment ?...

Elle s'arrêta en voyant l'effet de ses paroles. La figure si mobile du vieux comédien s'était crispée tout à coup, sous l'impression d'un violent désespoir ; et des larmes, de vraies larmes qu'il ne songeait même pas à dissimuler d'un revers de main comme on fait à la scène, gonflaient ses paupières sans couler, tellement l'angoisse le serrait à la gorge. Le malheureux commençait à comprendre... Ainsi, des deux seules admirations qui lui fussent restées fidèles, une encore se détournait de sa gloire. Sa fille ne croyait plus en lui ! Ce n'était pas possible. Il avait mal compris, mal entendu... A quoi ferait-il bien de renoncer, voyons, voyons ?... Mais devant la prière muette de ce regard qui lui demandait grâce, Désirée n'eut pas le courage d'achever. D'ailleurs la pauvre enfant était à bout de force et de vie.

Elle murmura deux ou trois fois :

— De renoncer... de renoncer...

Puis sa petite tête retomba sur l'oreiller, et elle mourut sans avoir osé lui dire à quoi il ferait bien de renoncer...

La nommée Delobelle est morte, monsieur le commissaire. Quand je vous le disais qu'elle ne recommencerait plus. Cette fois, la mort lui a épargné le chemin et la peine ; elle est venue la prendre elle-même. Et maintenant, homme incrédule, quatre bonnes planches de sapin solidement clouées vous répondent de cette parole d'enfant. Elle avait promis de ne plus recommencer ; elle ne recommencera plus.

La petite boiteuse est morte. C'est la nouvelle du quartier des Francs-Bourgeois mis en rumeur par ce lugubre événement. Non pas que Désirée y fût très populaire, elle qui ne sortait jamais et montrait seulement de temps en temps aux vitres tristes sa pâleur de recluse et ses yeux cernés d'ouvrière infatigable. Mais à l'enterrement de la

fille de l'illustre Delobelle, il ne pouvait manquer d'y avoir beaucoup de comédiens, et Paris adore ces gens-là. Il aime à les voir passer dans la rue, en plein jour, ces idoles du soir ; à se rendre compte de leur vraie physionomie dégagée du surnaturel de la rampe. Aussi, ce matin-là, pendant que sous la petite porte étroite de la rue de Braque on tendait les draperies blanches à grands coups de marteau, les curieux envahissaient le trottoir et la chaussée.

C'est une justice à leur rendre, les comédiens s'aiment entre eux, ou du moins ils sont tenus par une solidarité, un lien de métier qui les rassemble, à toutes les occasions de manifestations extérieures : bals, concerts, repas de corps, enterrements.

Bien que l'illustre Delobelle ne fût plus au théâtre, que son nom eût entièrement disparu des comptes rendus et des affiches depuis plus de quinze ans, il suffit d'une petite note de deux lignes dans un obscur journal de théâtre : *M. Delobelle, ancien premier sujet des théâtres de Metz et d'Alençon, vient d'avoir la douleur, etc... On se réunira, etc...* Aussitôt, de tous les coins de Paris et de la banlieue, les comédiens accoururent en foule à cet appel.

Fameux ou non fameux, inconnus ou célèbres, ils y étaient tous, ceux qui avaient joué avec Delobelle en province, ceux qui le rencontraient dans les cafés de théâtre où il était comme ces visages toujours aperçus sur lesquels il est difficile de mettre un nom, mais que l'on se rappelle à cause du milieu où on les voit constamment et dont ils semblent faire partie ; puis aussi des acteurs de province, de passage à Paris, qui venaient là pour «lever» un directeur, trouver un bon engagement.

Et tous, les obscurs et les illustres, les Parisiens et les provinciaux, n'ayant qu'une préoccupation, voir leur nom cité par quelque journal dans un compte rendu de l'enterrement. Car à ces êtres de vanité tous les genres de publicité semblent enviables. Ils ont tellement peur que le public les oublie, qu'au moment où ils ne se montrent pas, ils éprouvent le besoin de faire parler d'eux, de se rappeler par tous les moyens au souvenir de la vogue parisienne si flottante et si rapide.

Dès neuf heures, tout le menu peuple du Marais — cette province cancanière — attendait aux fenêtres, aux portes, dans la rue, le passage des cabotins. Des ateliers guettaient à leurs vitres poussiéreuses, des petits bourgeois dans l'embrasure de leurs rideaux croisés, des ménagères un panier au bras, des apprentis un paquet sur la tête.

Enfin ils arrivèrent, à pied ou en voiture, solitairement ou par bandes. On les reconnaissait à leurs figures rasées, bleuâtres au menton et aux joues, à leurs airs peu naturels, trop emphatiques ou trop simples, à leurs gestes de convention, et surtout à ce débordement de sentimentalité que leur donne l'exagération nécessaire à l'optique de la scène. Les différentes façons dont ces braves gens manifestaient leur émotion en cette circonstance douloureuse étaient vraiment curieuses à observer. Chaque entrée dans la petite cour pavée et noire de la maison mortuaire était comme une entrée en scène et variait selon l'emploi du comédien. Les grands premiers rôles, l'air fatal, le sourcil froncé, commençaient tous en arrivant par écraser du bout de leur gant une larme du coin de l'œil qu'ils ne pouvaient plus retenir ; puis soupiraient, regardaient le ciel, et restaient debout au milieu du théâtre, c'est-à-dire de la cour, le chapeau sur la cuisse, avec un petit piaffement du pied gauche qui les aidait à contenir leur douleur : « Tais-toi, mon cœur, tais-toi. » Les comiques, au contraire, « la faisaient » à la simplicité. Ils s'abordaient d'un air piteux et bonhomme, s'appelant entre eux « ma pauv' vieille » avec des poignées de main convaincues et vibrantes, des tremblements flasques dans le bas des joues, un abaissement du coin des yeux, du coin des lèvres qui faisaient descendre leur attendrissement à l'expression triviale de la farce.

Tous maniérés et tous sincères...

Sitôt entrés, ces messieurs se séparaient en deux camps. Les comédiens célèbres, arrivés, regardaient dédaigneusement les Robricart inconnus et sordides dont l'envie répondait à leur mépris par mille remarques désobligeantes : « Avez-vous vu comme un tel a vieilli, comme il est marqué ?... Il ne pourra pas tenir l'emploi longtemps. »

Entre ces deux groupes, l'illustre Delobelle, vêtu de noir, ganté de noir minutieusement, allait et venait, les yeux rouges, les dents serrées, distribuant des poignées de main silencieuses. Le pauvre diable avait le cœur plein de larmes, mais cela ne l'avait pas empêché de se faire friser au petit fer et coiffer en demi-Capoul pour la circonstance. Etrange nature ! Personne n'aurait pu dire en lisant dans son âme le point où la douleur vraie et la pose de la douleur se séparaient, tellement elles étaient mêlées l'une à l'autre... Il y avait aussi parmi les comédiens plusieurs figures de notre connaissance : M. Chèbe, plus important que jamais, et qui rôdait d'un air empressé autour des acteurs en vogue, pendant que madame Chèbe tenait compagnie

là-haut à la pauvre mère. Sidonie n'avait pas pu venir ; mais Risler aîné était là, presque aussi ému que le père, le bon Risler, l'ami de la dernière heure, qui avait payé tous les frais de la triste cérémonie. Aussi les voitures de deuil étaient magnifiques, les tentures frangées d'argent, et le catafalque jonché de roses et de violettes blanches. Dans l'allée misérable et noire de la rue de Braque, ces blancheurs discrètes sous les cierges, ces fleurs tremblantes et baignées d'eau bénite ressemblaient bien à la destinée de cette pauvre enfant dont les moindres sourires avaient été toujours trempés de larmes.

On se mit en route, pas à pas, lentement, par les rues tortueuses.

En tête marchait Delobelle, secoué par les sanglots, s'attendrissant presque autant sur lui-même, pauvre père enterrant son enfant, que sur sa fille morte, et, au fond de sa douleur sincère, gardant son éternelle personnalité vaniteuse restée là comme une pierre au fond d'un ruisseau, immuable sous les flots changeants. La pompe de cette cérémonie, cette file noire qui arrêtait la circulation sur son passage, les voitures drapées, le petit coupé des Risler que Sidonie avait envoyé pour faire du genre, tout cela le flattait, l'exaltait, quoi qu'il en eût. A un moment, n'y pouvant plus tenir, il se pencha vers Robricart, qui marchait à côté de lui :

— As-tu vu ?

— Quoi donc ?

Et le malheureux père, en s'épongeant les yeux, murmura non sans quelque fierté :

— Il y a deux voitures de maître...

Chère petite Zizi, si bonne et si simple ! Toutes ces douleurs poseuses, ce cortège de pleureurs solennels n'étaient guère faits pour elle.

Heureusement que là-haut, à la fenêtre de l'atelier, la maman Delobelle, qu'on n'avait pas pu empêcher de regarder partir sa petite, se tenait debout derrière les persiennes fermées.

— Adieu... adieu... disait la mère tout bas, presque à elle-même, en agitant la main avec un geste inconscient de vieillard ou de folle.

Si doucement que cet adieu fût dit, Désirée Delobelle dut l'entendre.

LIVRE QUATRIÈME

I

LÉGENDE FANTASTIQUE DU PETIT HOMME BLEU

Libre à vous de ne pas y croire, moi, je crois fermement au petit homme bleu. Non pas que je l'aie jamais vu ; mais un poète de mes amis, en qui j'ai toute confiance, m'a raconté bien souvent s'être trouvé face à face, une nuit, avec cet étrange petit gnome, et voici dans quelles circonstances.

Mon ami avait eu la faiblesse de faire un billet à son tailleur ; et comme tous les gens d'imagination en pareil cas, sitôt sa signature donnée, il s'était cru débarrassé de sa dette et l'idée de son billet lui était sortie de l'esprit. Or il advint qu'une nuit notre poète fut réveillé en sursaut par un bruit singulier venu de sa cheminée. Il crut d'abord que c'était un moineau frileux cherchant la vapeur tiède du feu éteint, ou bien une girouette taquinée par le vent qui changeait. Mais au bout d'un moment le bruit s'étant accentué, il distingua très bien le tintement d'un sac d'écus mêlé à je ne sais quel grincement de chaînette. En même temps, il entendait une petite voix aiguë comme le sifflet lointain d'une locomotive, claire comme un chant de coq, lui crier du haut du toit : « L'échéance ! l'échéance ! »

— Ah! bon Dieu... mon billet! se dit le pauvre garçon se souvenant tout à coup que l'effet de son tailleur arrivait dans huit jours ; et, jusqu'au matin, il ne fit que se remuer, cherchant le sommeil dans tous les coins de son lit et n'y trouvant que la pensée de ce maudit billet à ordre. Le lendemain, le surlendemain, toutes ses nuits suivantes, il fut éveillé à la même heure et de la même façon ; toujours le bruit d'écus, le grincement de chaînette et la petite voix qui criait en ricanant : « L'échéance! l'échéance! » Le terrible, c'est que plus le jour de l'échéance approchait, plus le cri devenait aigu et féroce, plein de menaces de saisie et d'assignation.

Infortuné poète! ce n'était pas assez des fatigues de la journée, des courses à travers la ville pour se procurer de l'argent ; il fallait encore que cette cruelle petite voix vînt lui enlever le sommeil et le repos. A qui appartenait-elle donc, cette voix fantastique ? Quel esprit de malice pouvait s'amuser à le martyriser ainsi ? Il voulut en avoir le cœur net. Une nuit donc, au lieu de se coucher, il éteignit sa lumière, ouvrit sa fenêtre et attendit.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'en sa qualité de poète lyrique, mon ami habitait très haut, au niveau des toits. Pendant des heures, il ne vit rien que cette pittoresque étendue de toits serrés, inclinés l'un vers l'autre, que les rues traversaient en tous sens comme d'immenses précipices, et que les cheminées, les pignons déchiquetés par un rayon de lune accidentaient capricieusement. Au-dessus de Paris endormi et noir, cela faisait comme une seconde ville, une ville aérienne, suspendue et flottant entre le vide de l'ombre et la lumière éblouissante de la lune.

Mon ami attendit, attendit longtemps. Enfin, vers les deux ou trois heures du matin, comme tous les clochers dressés dans la nuit se passaient l'heure l'un à l'autre, un pas léger courut près de lui sur les tuiles et les ardoises, et une petite voix grêle souffla dans le tuyau de sa cheminée : « L'échéance! l'échéance!... » Alors, en se penchant un peu, mon poète aperçut l'infâme petit lutin tourmenteur d'hommes qui l'empêchait de dormir depuis huit jours. Il n'a pu me dire positivement sa taille ; — la lune vous joue de ces tours-là par la dimension fantastique qu'elle donne aux objets et à leurs ombres. Il remarqua seulement que ce singulier diablotin était vêtu comme les garçons de la Banque, habit bleu à boutons d'argent, chapeau à claque, galons de sergent sur la manche, et qu'il tenait sous le bras une serviette de

cuir presque aussi grosse que lui, dont la clef suspendue à une longue chaînette sonnait frénétiquement à chaque pas, comme la sacoche d'écus qu'il brandissait de son autre main. C'est ainsi que mon ami entrevit le petit homme bleu, pendant qu'il passait rapidement dans un rayon de lune; car il semblait très pressé, très affairé, enjambait les rues d'un bond, courait d'une cheminée à l'autre, en glissant sur la crête des toits.

Son public est si nombreux, à ce damné petit homme. Il y a tant de commerçants à Paris, tant de gens qui ont une fin de mois, tant de malheureux qui ont signé un billet à ordre ou mis le mot « accepté » en travers d'une lettre de change. A tout ce monde-là, l'homme bleu jetait en passant son cri d'alarme. Il le jetait au-dessus des fabriques à cette heure éteintes et muettes, au-dessus des grands hôtels de la finance, endormis dans le silence luxueux de leurs jardins, au-dessus de ces maisons à cinq, six étages, de ces toits inégaux, disparates, amoncelés au fond des quartiers pauvres. « L'échéance!... l'échéance! » D'un bout à l'autre de la ville, dans cette atmosphère de cristal que font sur les hauteurs le grand froid et la lune claire, la petite voix stridente sonnait impitoyablement. Partout sur son passage elle chassait le sommeil, réveillait l'inquiétude, fatiguait la pensée et les yeux, et, du haut en bas des maisons parisiennes, faisait courir comme un vague frisson de malaise et d'insomnie.

Pensez ce que vous voudrez de cette légende, voici dans tous les cas ce que je puis vous assurer pour appuyer le récit de mon poète, c'est qu'une nuit vers la fin de janvier, le vieux caissier Sigismond, de la maison Fromont jeune et Risler aîné, fut réveillé en sursaut dans son petit logis de Montrouge par la même voix taquine, le même grincement de chaînette suivi de ce cri fatal :

L'échéance!

— C'est pourtant vrai, pensa le brave homme en se dressant tout droit sur son lit, c'est après demain la fin du mois... Et j'ai le courage de dormir!...

Il s'agissait, en effet, d'une somme importante ; cent mille francs à payer en deux traites, et dans un moment où pour la première fois depuis trente ans la caisse de la maison Fromont se trouvait absolument désargentée. Comment allait-on faire? Plusieurs fois Sigismond avait essayé d'en parler à Fromont jeune ; mais celui-ci semblait fuir

la lourde responsabilité des affaires, traversait les bureaux, toujours pressé, enfiévré, sans rien voir ni entendre autour de lui. Aux questions inquiètes du caissier, il répondait tout en mordant sa fine moustache :

« C'est bon, c'est bon, mon vieux Planus... Ne vous inquiétez pas... J'aviserai... » Et il avait bien l'air en disant cela de penser à autre chose, d'être à mille lieues de ce qui se passait. Le bruit courait dans la fabrique, où sa liaison avec madame Risler n'était plus un secret pour personne, que Sidonie le trompait, le rendait très malheureux ; et effectivement, les folies de sa maîtresse le préoccupaient bien plus que les inquiétudes de son caissier. Quant à Risler, on ne le voyait jamais ; il passait sa vie enfermé dans les combles à surveiller la mystérieuse et interminable fabrication de ses machines.

Cette indifférence des patrons pour les affaires de la fabrique, ce manque absolu de surveillance avaient amené peu à peu la désorganisation de tout. Ouvriers et employés en prenaient à leur aise, venaient tard à leurs occupations, s'esquivaient de bonne heure, sans souci de la vieille cloche qui, après avoir si longtemps mené le travail, semblait maintenant sonner l'alarme et la déroute. On faisait encore des affaires, parce qu'une maison lancée marche seule pendant des années par la force de la première impulsion ; mais quel gâchis, quel désarroi sous cette prospérité apparente !

Sigismond le savait mieux que personne, et voilà pourquoi le cri du petit homme bleu l'avait si brusquement tiré de son sommeil. Comme pour y voir plus clair dans cette multitude d'idées douloureuses qui se pressaient, s'agitaient, tourbillonnaient devant lui, le caissier avait allumé sa bougie, et, assis sur son lit, il songeait... Où trouver ces cent mille francs ? Certainement il était dû plus que ça à la maison. Il y avait de vieilles notes qui traînaient chez les clients, un reliquat de compte avec les Prochasson et d'autres ; mais quelle humiliation ce serait pour lui d'aller ramasser toutes ces anciennes factures. Ces choses-là ne se font pas dans le haut commerce ; on a l'air d'une maison de pacotille. Et pourtant cela valait encore mieux qu'un protêt... Oh ! l'idée que le garçon de banque arriverait devant son grillage, la mine assurée et confiante, qu'il poserait ses billets tranquillement sur la tablette, et que lui Planus, Sigismond Planus, serait obligé de dire :

— Remportez vos traites... Je n'ai pas d'argent pour faire face...

Non, non. Ce n'était pas possible. Toutes les humiliations étaient préférables à celle-là.

— Allons, c'est dit... J'irai en tournée demain, soupirait le pauvre caissier.

Et pendant qu'il s'agitait, qu'il se tourmentait ainsi sans pouvoir fermer l'œil jusqu'au matin, l'homme bleu, continuant sa ronde, s'en allait secouer son sac d'écus et sa chaînette au-dessus d'une mansarde du boulevard Beaumarchais, où depuis la mort de Désirée, l'illustre Delobelle était venu habiter avec sa femme.

« L'échéance ! l'échéance !... »

Hélas ! la petite boiteuse ne s'était pas trompée dans ses prédictions. Elle partie, la maman Delobelle n'avait pas pu continuer longtemps les oiseaux et mouches pour modes. Ses yeux étaient perdus de larmes; et ses vieilles mains tremblaient trop pour planter d'aplomb les colibris qui malgré tous ses efforts gardaient une physionomie piteuse et dolente. Il avait fallu y renoncer. Alors la courageuse femme s'était mise à travailler à la couture. Elle reprisait des dentelles, des broderies, descendait peu à peu au niveau d'une ouvrière. Mais son gain de plus en plus minime suffisait à peine aux premières nécessités du ménage, et Delobelle, que sa terrible profession de comédien *in partibus* obligeait à de continuelles dépenses, en était réduit à faire des dettes. Il devait à son tailleur, à son bottier, à son chemisier ; mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était ces fameux déjeuners qu'il avait pris au boulevard, du temps de sa direction.

La note se montait à deux cent cinquante francs, payables fin janvier, et cette fois sans aucun espoir de renouvellement ; aussi le cri du petit homme bleu fit-il passer un frisson de terreur par tous ses membres...

Plus qu'un jour avant l'échéance ! Plus qu'un jour pour trouver ces deux cent cinquante francs ! S'il ne les trouvait pas, tout serait vendu chez eux. Vendus ces pauvres meubles, toujours les mêmes depuis le commencement du ménage, insuffisants, incommodes, mais chers par les souvenirs qui se rattachaient à leurs éraillures, à l'usure de certains coins. Vendue la longue table des oiseaux et mouches pour modes, sur le bord de laquelle il avait soupé pendant vingt ans ; vendu le grand fauteuil de Zizi, qu'on ne pouvait pas regarder sans larmes et qui semblait avoir gardé quelque chose de la chérie, de ses gestes, de son attitude, l'affaissement de ses longues journées de rêverie et de

travail. La maman Delobelle en mourrait sûrement, de voir tous ces chers souvenirs disparaître...

En pensant à cela, le malheureux cabotin que son égoïsme épais ne garantissait pourtant pas toujours des piqûres du remords, se tournait, se retournait dans son lit, poussait de gros soupirs ; et tout le temps il avait devant les yeux la petite figure pâle de Désirée, avec ce regard suppliant et tendre qu'elle tournait anxieusement vers lui au moment de mourir, quand elle lui demandait tout bas de renoncer... de renoncer... A quoi voulait-elle donc que son père renonçât ? Elle était morte sans pouvoir le lui dire ; mais Delobelle avait tout de même un peu compris, et depuis lors, dans cette nature impitoyable un trouble, un doute étaient entrés, qui se mêlaient cruellement cette nuit-là à ses inquiétudes d'argent...

« L'échéance !... l'échéance !... »

Cette fois, c'était dans la cheminée de M. Chèbe que le petit homme bleu jetait en passant son cri sinistre.

Il faut vous dire que M. Chèbe, depuis quelque temps s'était lancé dans des entreprises considérables, un commerce « debout » très vague, excessivement vague, qui lui dévorait beaucoup d'argent. A plusieurs reprises déjà, Risler et Sidonie avaient été obligés de payer les dettes de leur père, à la condition expresse qu'il se tiendrait tranquille, qu'il ne ferait plus d'affaires ; mais ces plongeons perpétuels étaient nécessaires à son existence. Il s'y retrempait chaque fois d'un courage nouveau, d'une activité plus ardente. Quand il n'avait pas d'argent, M. Chèbe donnait sa signature ; il en faisait même un abus déplorable, de sa signature, comptant toujours sur les bénéfices de l'entreprise pour satisfaire à ses engagements. Le diantre, c'est que les bénéfices ne se montraient jamais, tandis que les billets souscrits, après avoir circulé des mois entiers d'un bout de Paris à l'autre, revenaient au logis avec une ponctualité désespérante, tout noirs des hiéroglyphes ramassés pendant le chemin.

Justement, son échéance de janvier était très lourde, et en entendant passer le petit bonhomme bleu, il s'était rappelé tout à coup qu'il n'avait pas un sou pour payer. O rage ! Il allait falloir encore s'humilier devant ce Risler, courir le risque d'être refusé, avouer qu'il avait manqué à sa parole... L'angoisse du pauvre diable en pensant à ces choses s'augmentait du silence de la nuit où l'œil est inoccupé, où la pensée n'a rien pour se distraire, et de la position horizontale

qui, en donnant l'immobilité complète à tout le corps, livre l'esprit sans défense à ses terreurs et à ses préoccupations. A chaque instant, M. Chèbe rallumait sa lampe, ramassait son journal, s'efforçait vainement à lire, au grand déplaisir de la bonne madame Chèbe qui geignait doucement et se retournait du côté du mur pour ne pas voir la lumière.

Et pendant ce temps-là l'infernal petit homme bleu, enchanté de sa malice, s'en allait en ricanant faire tinter un peu plus loin son sac d'écus et sa chaînette. Le voilà rue des Vieilles-Haudriettes, au-dessus d'une grande fabrique où toutes les fenêtres sont éteintes, hormis une seule, au premier, au fond du jardin...

Malgré l'heure avancée, Georges Fromont n'était pas encore couché. Assis au coin du feu, la tête entre les mains, dans cette concentration aveugle et muette des malheurs irréparables, il pensait à Sidonie, à cette horrible Sidonie qui dormait en ce moment à l'étage au-dessus. Elle le rendait fou positivement. Elle le trompait, il en était sûr, elle le trompait avec le ténor toulousain, ce Cazabon dit Cazaboni que madame Dobson avait introduit dans la maison. Depuis longtemps il la suppliait de ne plus recevoir cet homme ; mais Sidonie ne l'écoutait pas, et dans la journée encore, à propos d'un grand bal qu'elle allait donner, elle avait déclaré tout net que rien ne l'empêcherait d'inviter son ténor.

— Mais c'est votre amant! lui avait crié Georges avec colère, les yeux fixés dans les siens.

Elle n'avait pas dit non ; elle n'avait pas même détourné son regard. Seulement, toujours très froide, avec son mauvais petit sourire, elle lui avait signifié qu'elle ne reconnaissait à personne le droit de juger ou de gêner ses actions, qu'elle était libre, qu'elle entendait bien rester libre et n'être pas plus tyrannisée par lui que par Risler. Ils avaient passé une heure ainsi, en voiture, les stores baissés, à se disputer, à s'injurier, presque à se battre...

Et dire qu'à cette femme il avait tout sacrifié, sa fortune, son honneur, jusqu'à cette charmante Claire, endormie avec l'enfant dans la chambre à côté, tout un bonheur à portée de sa main, qu'il avait dédaigné pour cette gueuse!... Maintenant elle venait lui avouer qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle en aimait un autre. Et lui, le lâche, il en voulait encore. Qu'est-ce qu'elle lui avait donc fait boire ?

Soulevé par l'indignation qui bouillonnait dans tout son être, Georges Fromont s'était arraché de son fauteuil, marchait fébrilement

par la chambre, et son pas résonnait dans le silence de la maison muette, comme une vivante insomnie... L'autre dormait là-haut. Elle dormait avec le privilège de sa nature inconsciente et sans remords. Peut-être aussi pensait-elle à son Cazaboni.

Quand cette idée lui traversait l'esprit, Georges avait des tentations folles de monter, de réveiller Risler, de tout lui dire et de se perdre avec elle. Il était aussi trop bête, ce mari trompé! Comment ne la surveillait-il pas davantage? Elle était assez jolie, surtout assez vicieuse pour qu'on prît des précautions.

Et c'est pendant qu'il se débattait au milieu de ces préoccupations cruelles et stériles, que le cri d'alarme du petit homme bleu retentit tout à coup dans le bruit du vent :

« L'échéance!... l'échéance!... »

Le malheureux! Dans sa colère, il n'y avait plus songé. Et pourtant il la voyait venir depuis longtemps cette terrible fin de janvier. Que de fois, entre deux rendez-vous, alors que sa pensée, libre une minute de Sidonie, revenait aux affaires, à la réalité de la vie, que de fois il s'était dit : « Ce jour là, c'est la débâcle! » Mais comme tous ceux qui vivent dans le délire de l'ivresse, sa lâcheté lui faisait croire qu'il était trop tard pour rien réparer, et il repartait plus vite et plus fort dans sa route mauvaise, pour oublier, pour s'étourdir.

A cette heure, il n'y avait plus moyen de s'étourdir. Il voyait son désastre clairement, jusqu'au fond ; et la figure sèche et sérieuse de Sigismond Planus se dressait devant lui avec ses traits taillés à coups de couteau, dont nulle expression ne corrigeait la roideur, et ses yeux clairs de Suisse-Allemand qui, depuis quelque temps, le poursuivaient d'un si impassible regard...

Eh bien! non, non, il ne les avait pas, ces cent mille francs, et il ne savait où les prendre. Depuis six mois, pour subvenir aux fantaisies ruineuses de sa maîtresse, il avait beaucoup joué, perdu des sommes énormes. Par là-dessus la faillite d'un banquier, un inventaire pitoyable... Il ne lui restait plus rien que la fabrique, et dans quel état!

Où aller à présent, et que faire?

Ce qui quelques heures auparavant lui semblait un chaos, un tourbillon où il ne voyait rien distinctement et dont la confusion lui était encore un espoir, lui apparaissait en ce moment d'une netteté épouvantable. Des caisses vides, des portes fermées, des protêts, la

7.5.

ruine. Voilà ce qu'il apercevait, de quelque côté qu'il se tournât. Et comme à tout cela se joignait la trahison de Sidonie, le malheureux, éperdu, ne sachant à quoi s'accrocher dans ce grand naufrage, eut tout à coup un cri d'angoisse, un sanglot, comme un appel à quelque Providence.

— Georges, Georges, c'est moi... Qu'est-ce que tu as ?

Sa femme était devant lui, sa femme qui maintenant l'attendait chaque nuit, guettait anxieusement son retour du Cercle, car elle continuait à croire que c'était là qu'il passait ses soirées. A voir son mari changer, s'assombrir un peu plus de jour en jour, Claire s'imaginait qu'il devait avoir quelque gros ennui d'argent, sans doute des pertes de jeu. On l'avait prévenue qu'il jouait beaucoup, et malgré l'indifférence qu'il lui marquait, elle s'inquiétait pour lui, aurait voulu qu'il la prît pour confidente, qu'il lui donnât l'occasion de se montrer généreuse et tendre. Cette nuit-là, elle l'avait entendu marcher très tard dans sa chambre. Comme sa petite fille toussait beaucoup, réclamait des soins de toutes les minutes, elle avait partagé sa sollicitude entre la souffrance de l'enfant et celle du père ; et elle était restée là, l'oreille tendue à tous les bruits, dans une de ces veillées attendries et douloureuses où les femmes recueillent tout ce qu'elles ont en elles de courage pour supporter la lourde charge du devoir multiple. Enfin l'enfant s'était endormie, et, en entendant le père pleurer, Claire était accourue.

Oh ! quand il la vit devant lui, si tendre, si émue et si belle, quel immense et tardif remords lui vint. Oui, c'était bien elle la vraie compagne, l'amie. Comment avait-il pu l'abandonner ? Longtemps, longtemps, il pleura sur son épaule sans pouvoir parler. Et c'était heureux qu'il ne parlât pas, car il lui aurait tout dit, tout. Le malheureux avait besoin d'épanchement, une envie irrésistible de s'accuser, de demander pardon, de diminuer le poids de ce remords qui lui écrasait le cœur.

Elle lui épargna la peine de prononcer une parole :

— Tu as joué, n'est-ce pas ? tu as perdu... et beaucoup ?

Il faisait signe que oui ; puis, quand il put parler, il avoua qu'il lui fallait cent mille francs pour le surlendemain et qu'il ne savait comment se les procurer.

Elle ne lui fit pas un reproche. Elle était de celles qui en face d'un malheur ne songent qu'à le réparer sans la moindre récrimination. Même, dans le fond de son cœur, elle bénissait ce désastre qui le

rapprochait d'elle et devenait un lien entre leurs deux existences si séparées depuis longtemps. Elle réfléchit un moment. Ensuite, avec l'effort d'une décision qui a coûté beaucoup de mal à prendre :

— Rien n'est encore perdu, dit-elle. J'irai demain à Savigny demander cet argent au grand-père.

Jamais il n'eût osé lui parler de cela. La pensée ne lui en serait même pas venue. Elle était si fière, et le vieux Gardinois si dur! C'était certes un grand sacrifice qu'elle lui faisait là, une preuve d'amour éclatante qu'elle lui donnait. Subitement il fut envahi par cette chaleur de cœur, cette allégresse qui vient après le danger passé. Claire lui apparaissait comme un être surnaturel qui avait le don de bonté et d'apaisement, autant que l'autre, là-haut, avait le don d'affolement et de destruction. Volontiers il se fût mis à genoux devant ce beau visage que ses cheveux noirs magnifiquement tordus pour la nuit entouraient d'un nimbe brillant bleuté, et où la régularité des traits un peu sévères se fondait dans une admirable expression de tendresse.

— Claire, Claire... que tu es bonne!

Sans répondre, elle l'amena vers le berceau de leur enfant.

— Embrasse-la... lui dit-elle doucement, et comme ils étaient là tous les deux l'un près de l'autre, perdus dans la mousseline du rideau, la tête penchée sur ce petit souffle apaisé, mais encore un peu haletant des secousses de son mal, Georges eut peur de réveiller sa fille, et il embrassa la mère éperdument.

Voilà bien certainement le premier effet de ce genre qu'ait jamais produit dans un ménage l'apparition du petit bonhomme bleu. D'ordinaire partout où il passe, cet affreux petit gnome, il désunit les mains et les cœurs, détourne l'esprit de ses plus chères affections en l'agitant de mille inquiétudes réveillées au grincement de sa chaînette et à son cri sinistre au-dessus des toits :

L'échéance!... l'échéance!...

II

RÉVÉLATIONS

— Eh! voilà Sigismond... Comment ça va-t-il, père Sigismond? Et les affaires!... Ça marche-t-il bien chez vous?

Le vieux caissier souriait d'un air bon enfant, distribuait des poignées de mains au patron, à sa femme, à son frère, et, tout en parlant, regardait curieusement autour de lui. C'était dans une fabrique de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, chez ces petits Prochasson, dont la concurrence commençait à devenir redoutable. Ces anciens commis de la maison Fromont, établis à leur compte, avaient débuté très petitement et étaient arrivés peu à peu à se faire une position sur la place. L'oncle Fromont les avait longtemps soutenus de son crédit, de son argent ; ce qui mettait entre les deux maisons des relations amicales et une fin de compte — dix ou quinze mille francs — qu'on avait négligé de régler définitivement, parce qu'on savait qu'avec les Prochasson l'argent se trouvait en bonnes mains.

L'aspect de la fabrique était rassurant en effet. Les cheminées secouaient fièrement leurs panaches. Au bruit sourd du travail, on sentait les ateliers pleins et actifs. Les bâtiments étaient bien aménagés, les vitrages clairs ; tout avait un aspect d'entrain, de bonne humeur,

de discipline, et derrière le grillage de la caisse la femme d'un des frères, simplement mise, les cheveux lisses, un air d'autorité sur son jeune visage, était assise attentive et recueillie dans un long alignement de chiffres.

En lui-même le vieux Sigismond songeait amèrement aux différences qui existaient entre la maison Fromont, si opulente jadis, ne vivant plus que sur son ancienne réputation, et la prospérité toujours croissante de l'installation qu'il avait sous les yeux. Son regard fureteur allait aux moindres coins, cherchant le défaut, le point à critiquer ; et comme il ne trouvait rien, cela lui serrait le cœur, donnait à son sourire quelque chose de faux et de troublé.

Ce qui l'embarrassait surtout, c'était la façon dont il s'y prendrait pour réclamer l'argent de ses patrons, sans laisser voir la gêne de sa caisse. Le pauvre homme avait un air dégagé, insouciant, qui faisait vraiment de la peine... Les affaires allaient bien... très bien... Il passait dans le quartier par hasard, et il avait eu l'idée d'entrer un peu... C'est tout naturel, n'est-ce pas ? On aime à voir les vieux amis...

Mais, ces préambules, ces circuits de plus en plus larges ne l'amenaient pas où il voulait ; au contraire, ils l'éloignaient de son idée, et croyant voir de l'étonnement dans les yeux des gens qui l'écoutaient, il acheva de s'égarer, bégaya, perdit la tête, puis en dernière ressource prit son chapeau et fit mine de s'en aller. A la porte, il se ravisa subitement :

— Ah ! au fait, puisque je suis là.

Et il avait un petit clignement d'yeux qu'il croyait malin et qui n'était que navrant.

— Puisque je suis là, si nous liquidions un peu ce vieux compte.

Les deux frères, la jeune femme assise au comptoir se regardèrent une seconde, sans comprendre :

— Des comptes ? Quels comptes donc ?

Puis tous les trois se mirent à rire en même temps, et de bon cœur, comme d'une plaisanterie un peu forte du vieux caissier. Sacré père Planus, va !... C'est qu'il riait, lui aussi, le vieux ! Il riait sans en avoir envie, pour faire comme les autres.

Enfin, on s'expliqua. Fromont jeune était venu lui-même, six mois auparavant, chercher l'argent resté entre leurs mains.

Sigismond se sentit fléchir. Il eut pourtant assez de courage pour répondre :

— Tiens ! c'est vrai. Je l'avais oublié... Ah ! décidément, Sigismond Planus se fait vieux... Je baisse, mes enfants, je baisse...

Et le brave homme s'en alla en essuyant ses yeux, où perlaient encore de grosses larmes de cette bonne partie de rire qu'il venait de faire. Derrière lui les jeunes gens se regardèrent en hochant la tête. Ils avaient compris.

L'étourdissement du coup reçu avait été si terrible, que le caissier une fois dehors fut obligé de s'asseoir sur un banc. Voilà donc pourquoi Georges ne prenait plus d'argent à la caisse. Il faisait ses rentrées lui-même. Ce qui s'était passé chez les Prochasson avait dû se passer partout ailleurs. Il était donc bien inutile de s'exposer à des humiliations nouvelles. Oui ; mais l'échéance, l'échéance !... Cette idée lui redonna des forces. Il essuya son front plein de sueur et se remit en route pour tenter encore une démarche chez un de leurs clients du faubourg. Seulement cette fois il prit ses précautions ; et du seuil, sans même entrer, il cria au caissier :

— Bonjour, père chose... Un petit renseignement, je vous prie...

Il tenait la porte entr'ouverte, la main crispée sur le bouton.

— A quelle époque avons-nous donc réglé notre dernière facture ? J'ai oublié de l'inscrire.

Oh ! il y avait longtemps, bien longtemps que leur facture était réglée. Le reçu de Fromont jeune portait la date de septembre. Il y avait cinq mois.

La porte se referma vivement.

Et de deux ! Evidemment ce serait partout la même chose.

« Ah ! monsieur Chorche, monsieur Chorche... » murmurait le pauvre Sigismond, et pendant qu'il continuait son pélerinage, le dos voûté, les jambes tremblantes, la voiture de madame Fromont jeune passa tout près de lui, se dirigeant vers la gare d'Orléans ; mais Claire ne vit pas le vieux Planus, pas plus que tout à l'heure, en sortant de chez elle, elle n'avait vu la longue redingote de M. Chèbe et le chapeau gibus de l'illustre Delobelle, encore deux martyrs de l'échéance, tourner chacun d'un bout le coin de la rue des Vieilles-Haudriettes, avec la fabrique et le porte-monnaie de Risler pour objectif. La jeune femme était bien trop préoccupée de la démarche qu'elle avait à faire pour regarder dans la rue.

Pensez donc ! C'était effrayant. Aller demander cent mille francs à M. Gardinois, un homme qui se vantait de n'avoir jamais emprunté

ni prêté un sou dans sa vie, qui racontait à tout propos qu'une seule fois, ayant été obligé de demander quarante francs à son père pour s'acheter une culotte, il lui avait rendu ces quarante francs par petites sommes. Pour tout le monde, même pour ses enfants, le vieux Gardinois suivait ces traditions de rapacité que la terre, la terre dure et souvent ingrate à ceux qui la cultivent, semble inculquer à tous les paysans. De sa fortune colossale, le bonhomme comprenait que, lui vivant, rien ne passât à sa famille.

— Ils trouveront mon bien quand je serai mort, disait-il souvent.

Partant de ce principe, il avait marié sa fille, madame Fromont la mère, sans la moindre dot, et plus tard il ne pardonna pas à son gendre d'avoir fait fortune sans aucun secours de sa part. Car c'était encore une des particularités de cette nature aussi vaniteuse qu'intéressée, de vouloir que chacun eût besoin de lui, s'inclinât devant son argent. Quand les Fromont se réjouissaient en sa présence de l'heureuse tournure que leurs affaires commençaient à prendre, son petit œil bleu, matois et fin souriait ironiquement et il avait un « tout ça se verra au bout » dont l'intonation faisait frissonner. Parfois aussi, le soir, à Savigny, alors que le parc, les avenues, les ardoises bleues du château, les briques roses des écuries, les étangs, les pièces d'eau resplendissaient, baignés de la gloire dorée d'un beau soleil couchant, cet étrange parvenu, après un regard circulaire, disait tout haut devant ses enfants :

— Ce qui me console de mourir un jour, c'est que personne dans la famille ne sera assez riche pour garder un château qui coûte cinquante mille francs d'entretien par an.

Pourtant avec cette tendresse de regain que les grands-pères, même les plus secs, trouvent au fond de leur cœur, le vieux Gardinois aurait volontiers choyé sa petite-fille. Mais Claire, tout enfant, avait eu une invincible antipathie pour la dureté de cœur, l'égoïsme glorieux de l'ancien paysan. Puis, quand l'affection ne met pas de liens entre ceux que les différences d'éducation séparent, l'antipathie s'accroît de mille nuances. Au moment du mariage de Claire avec Georges, le bonhomme avait dit à madame Fromont :

— Si ta fille veut, elle aura de moi un cadeau princier ; mais il faut qu'elle le demande.

Et Claire n'avait rien eu, n'ayant rien voulu demander.

Quel supplice de venir, trois ans après cela, implorer cent mille francs de la générosité jadis dédaignée, de venir s'humilier, affronter

les sermons sans fin, les ricanements bêtes, le tout assaisonné de plaisanteries berrichonnes, de mots de terroir, de ces dictons justes en général, trouvés par des esprits courts mais logiques, et qui blessent dans leur patois trivial, comme l'injure d'un inférieur.

Pauvre Claire! Son mari, son père allaient être humiliés en elle-même. Il faudrait avouer l'insuccès de l'un, la débâcle de cette maison que l'autre avait fondée et dont il était si fier de son vivant. Cette idée qu'elle allait avoir à défendre tout ce qu'elle aimait le plus au monde, faisait sa force et en même temps sa faiblesse...

Il était onze heures quand elle arriva à Savigny. Comme elle n'avait prévenu personne de sa visite, la voiture du château ne se trouvait pas à la gare et elle dut faire le chemin à pied.

Le froid était vif, la route dure et sèche. La bise sifflait librement dans les plaines arides et sur la rivière, où elle s'abattait sans obstacle à travers les arbres, les taillis défeuillés. Sous le ciel bas, le château apparaissait déroulant sa longue ligne de petits murs et de haies qui le séparaient des champs environnants. Les ardoises de la toiture étaient sombres comme le ciel qu'elles reflétaient ; et toute cette magnifique résidence d'été transformée par l'hiver, âpre, muette, sans une feuille à ses arbres ni un pigeon sur ses toits, semblait n'avoir gardé de vivant que le frissonnement humide de ses pièces d'eau et la plainte des grands peupliers, qui s'abaissaient l'un vers l'autre, en secouant les nids de pies embroussaillés dans leur faîte.

De loin, Claire trouvait à la maison de sa jeunesse un air revêche et triste. Il lui semblait que Savigny la regardait venir avec le visage froid, aristocratique, qu'il avait pour les passants du grand chemin arrêtés aux fers de lance de ses grilles.

O cruel visage des choses!

Et pourtant non, pas si cruel. Car avec son aspect de maison fermée, Savigny semblait lui dire : « Va-t-en... n'entre pas... » Et si elle avait voulu l'écouter, Claire renonçant à son projet de parler au grand-père, serait retournée bien vite à Paris pour garder le repos de sa vie. Mais elle ne comprit pas, la pauvre enfant, et déjà le grand terre-neuve qui l'avait reconnue, arrivait en bondissant parmi les feuilles mortes et soufflait à la porte d'entrée.

— Bonjour, Françoise... où est bon papa ? demanda la jeune femme à la jardinière qui venait lui ouvrir, humble, fausse, tremblante comme

tous les domestiques du château quand ils se sentaient sous l'œil du maître.

Bon papa était dans son bureau, un petit pavillon indépendant du grand corps de logis, où il passait ses journées à paperasser dans des cartons, des casiers, des gros livres à dos verts, avec cette folie de bureaucratie qui lui venait de son ignorance première et de l'impression fantastique que lui avait faite autrefois l'étude de notaire de son village.

En ce moment, il était enfermé là en compagnie de son garde, une espèce d'espion de campagne, dénonciateur gagé qui le tenait au courant de tout ce qui se passait et se disait dans le petit pays.

C'était le favori du maître. Il s'appelait Fouinat et avait bien la tête aplatie, fûtée et sanguinaire de son nom.

En voyant entrer sa petite fille, pâle et tremblante sous ses fourrures, le vieux comprit qu'il se passait quelque chose de grave et d'insolite, et fit un signe au Fouinat qui disparut, se faufila dans l'entrebâillement de la porte, comme s'il entrait dans la muraille même.

— Qué que t'as, petite?... te voilà toute *perlutée*, demanda le grand-père, assis derrière son immense bureau.

Perluté, dans le dictionnaire berrichon, signifie troublé, affolé, retourné, et s'appliquait parfaitement à Claire. Sa course rapide à l'air froid de la plaine, l'effort qu'elle avait fait d'être là, donnaient à son visage, moins posé qu'à l'ordinaire, une expression inaccoutumée. Sans qu'il l'y eût engagée le moins du monde, elle vint l'embrasser et s'asseoir devant le feu, où des bûches, entourées de mousse sèche, des pommes de pin ramassées aux allées du parc, brûlaient avec des éclats de vie, des frémissements de sève. Elle ne prit même pas le temps de secouer le grésil qui emperlait sa voilette et parla tout de suite, fidèle à sa résolution de dire, dès en entrant, le motif de sa visite, avant de s'être laissé impressionner par l'atmosphère de crainte et de respect qui environnait le grand-père, en faisait une sorte de dieu redoutable.

Il lui en fallut du courage pour ne pas se troubler, pour ne pas s'interrompre devant ce regard clair qui la fixait, animé dès les premiers mots d'une joie méchante, devant cette bouche féroce dont les coins arrêtés semblaient clos par le mutisme voulu, l'entêtement, la négation de toute sensibilité. Elle alla d'un trait jusqu'au bout, respectueuse sans humilité, cachant son émotion, assurant sa voix à force de vérité dans son récit. Vraiment, à les voir ainsi l'un en face de l'autre, lui froid,

tranquille, allongé dans son fauteuil, les mains dans les poches de son gilet de molleton gris, elle attentive aux moindres mots qu'elle prononçait, comme si chacun eût eu le pouvoir de la condamner ou de l'absoudre, jamais on n'aurait dit une enfant devant son grand-père, mais bien une prévenue devant son juge d'instruction.

Sa pensée à lui était toute à la joie, à l'orgueil de son triomphe. Les voilà donc enfin vaincus, ces fiérots de Fromont! On en avait donc encore besoin de ce vieux Gardinois! La vanité, sa passion dominante, débordait malgré lui dans toute son attitude. Quand elle eut fini, il prit la parole à son tour, commença naturellement par des «j'en étais sûr... je l'avais dit... je savais bien que tout ça se verrait au bout...» et continua sur le même ton banal et blessant, pour terminer en déclarant que «vu ses principes bien connus dans la famille», il ne prêterait pas un sou.

Alors Claire parla de son enfant, du nom de son mari, qui était en même temps le nom de son père et que la faillite allait déshonorer. Le vieux resta aussi froid, aussi implacable, et profita de son humiliation pour l'humilier encore davantage ; car il était de cette race de bons campagnards qui, lorsque l'ennemi est tombé, ne le quittent jamais sans lui laisser les clous de leurs souliers marqués sur la figure.

— Tout ce que je peux te dire, petite, c'est que Savigny vous est ouvert... Que ton mari vienne ici. J'ai justement besoin d'un secrétaire. Eh bien, Georges tiendra mes écritures avec douze cents francs par an et la pâtée à tout le monde... Offre-lui cela de ma part, et arrivez...

Elle se leva indignée. Elle était venue comme sa fille et il la recevait comme une mendiante. Dieu merci! ils n'en étaient pas encore là.

— Tu crois? fit M. Gardinois avec un petit clignement d'yeux féroce.

Frémissante, Claire marcha vers la porte, sans répondre. Le vieux la retint d'un geste.

— Prends garde, tu ne sais pas ce que tu refuses... C'est dans ton intérêt, tu m'entends bien, que je te proposais de faire venir ton mari ici... Tu ne sais pas la vie qu'il mène là-bas... Tu ne le sais pas, bien sûr, sans cela tu ne viendrais pas me demander mon argent pour qu'il passe où a passé le tien... Ah! c'est que je suis au courant, moi, des affaires de ton homme. J'ai ma police à Paris et même à Asnières, comme à Savigny... Je sais ce qu'il fait de ses nuits et de ses journées, ce paroissien-là ; et je ne veux pas que mes écus aillent dans les endroits

où il va. Ça n'est pas assez propre pour de l'argent honorablement gagné.

Claire ouvrait des yeux étonnés, agrandis par l'angoisse, sentant bien qu'un drame terrible entrait en ce moment dans sa vie par la petite porte basse des dénonciations. Le vieux continua en ricanant :

— C'est qu'elle a de fières quenottes, cette petite Sidonie.

— Sidonie !

— Ma foi, tant pis. J'ai dit le nom... D'ailleurs, tu l'aurais toujours su un jour ou l'autre... C'est même étonnant que depuis le temps... Mais vous autres femmes, vous êtes si vaniteuses... Que l'on puisse vous tromper, c'est bien la dernière idée qui vous vienne en tête... Eh ben ! oui, là. C'est Sidonie qui lui a tout croqué, avec le consentement de son mari, du reste.

Et sans pitié il raconta à la jeune femme d'où venait l'argent de la maison d'Asnières, des chevaux, des voitures, comment était meublé leur joli petit nid de l'avenue Gabriel. Il expliquait, précisait tout par le menu. On sentait, qu'ayant eu une nouvelle occasion d'exercer sa manie d'espionnage, il en avait largement profité ; peut-être aussi y avait-il vaguement au fond de tout cela une rage sourde contre sa petite Chèbe, le dépit d'un amour sénile resté toujours inavoué.

Claire l'écoutait sans rien dire, avec un beau sourire d'incrédulité. Ce sourire excitait le vieux, éperonnait sa malice... Ah ! tu ne me crois pas... Ah ! tu veux des preuves... Et il en donnait, les accumulait, la criblait de coups de couteau dans le cœur. Elle n'avait qu'à aller voir chez Darches, le bijoutier de la rue de la Paix. Quinze jours auparavant, Georges avait acheté là une rivière en diamants de trente mille francs. C'étaient les étrennes de Sidonie. Trente mille francs de diamants, au moment de faire faillite !

Il aurait pu parler la journée entière que Claire ne l'eût pas interrompu. Elle sentait que le moindre effort aurait fait déborder les larmes dont ses yeux étaient remplis, et elle voulait sourire au contraire, sourire jusqu'au bout, la chère et vaillante créature. De temps en temps seulement elle regardait du côté de la route. Elle avait hâte de sortir, de fuir le son de cette voix méchante qui la poursuivait impitoyablement.

Enfin il s'arrêta ; il avait tout dit. Elle s'inclina et alla vers la porte.

— Tu t'en vas ?... Comme tu es pressée..., dit le grand-père en la suivant dehors.

Au fond, il était un peu honteux de sa férocité.

— Tu ne veux pas déjeuner avec moi ?

Elle fit *non* de la tête, sans la force d'une parole.

— Attends au moins qu'on attelle... on te conduira à la gare.

Non, toujours non.

Et elle continuait à marcher avec le vieux sur ses talons.

Droite, fière, elle traversa ainsi la cour toute pleine de souvenirs d'enfance, sans seulement se retourner une fois. Et pourtant, que d'échos de bons rires, que de rayons du soleil de ses jeunes années étaient restés dans le moindre petit grain de sable de cette cour.

Son arbre, son banc favori, gardaient toujours leurs mêmes places. Elle n'eut pas un regard pour eux, ni pour les faisans de la volière, ni même pour le grand chien Kiss qui la suivait docilement, attendant une caresse qu'on ne lui donna pas. Elle était entrée comme une enfant de la maison, elle sortait en étrangère, avec des préoccupations affreuses que le moindre rappel de son passé heureux et calme n'aurait pu qu'aggraver encore.

— Adieu, grand-père.

— Adieu alors.

Et la porte se referma brutalement sur elle. Une fois seule, elle se mit à marcher vite, vite, presque à courir. Elle ne marchait pas, elle se sauvait. Tout à coup, en arrivant au bout du mur de la propriété, elle se trouva devant cette petite porte verte entourée de glycines et de chèvrefeuilles où était la poste du château. Instinctivement elle s'arrêta, frappée par un de ces réveils subits de la mémoire qui s'effectuent en nous aux heures décisives et remettent sous nos yeux avec une grande netteté les moindres actes de notre vie ayant rapport aux catastrophes ou aux joies présentes. Etait-ce le soleil oblique et rose, qui venait de se montrer subitement, rayant l'immense plaine en cette après-midi d'hiver comme en août à l'heure du couchant ? Etait-ce le silence qui l'entourait, traversé seulement de ces bruits de nature, harmonieux, presque semblables dans toutes les saisons ?

Toujours est-il qu'elle se revit telle qu'elle était, à cette même place, trois ans auparavant, un jour où elle avait mis à la poste une lettre invitant Sidonie à venir passer un mois près d'elle à la campagne. Quelque chose l'avertissait que tout son malheur datait de cette minute-là. « Ah ! si j'avais su... si j'avais su... » Elle croyait encore sentir au bout de ses doigts l'enveloppe satinée prête à tomber dans la boîte.

Alors, en songeant à l'enfant, naïve, espérante et heureuse, qu'elle

était à ce moment, une indignation lui vint, à elle si douce, contre l'injustice de la vie. Elle se demandait : « Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Puis, tout à coup : « Non ! ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible... On a menti... » Et tout en continuant sa route vers la gare, la malheureuse cherchait à se convaincre, à se faire une certitude. Mais elle n'y parvenait pas.

La vérité entrevue est comme ces soleils voilés qui fatiguent bien plus les yeux que les rayons les plus ardents. Dans la demi-obscurité qui entourait encore son malheur, la pauvre femme y voyait plus clair qu'elle n'aurait voulu. Maintenant elle comprenait, elle s'expliquait des particularités de l'existence de son mari, ses absences, ses inquiétudes, ses airs embarrassés à certains jours, et parfois quand il rentrait, cette abondance de détails qu'il lui donnait sur ses courses, mettant des noms en avant comme des preuves qu'elle ne lui demandait pas. De toutes ces conjectures l'évidence de la faute se résumait pour elle. Pourtant elle se refusait encore à y croire et attendait d'être à Paris pour ne plus douter.

Il n'y avait personne à la gare, une petite gare isolée et triste où pas un voyageur ne se montre en hiver. Comme Claire était là assise à attendre le train, en regardant vaguement le jardin mélancolique du chef de gare et ces débris de plantes grimpantes courant tout le long des barrières de la voie, elle sentit sur son gant un souffle chaud et humide. C'était son ami Kiss qui l'avait suivie et qui lui rappelait leurs bonnes parties d'autrefois avec des frétillements, des sauts contenus, une joie pleine d'humilité terminée par un allongement de toute sa belle fourrure blanche, aux pieds de sa maîtresse, sur le carreau froid de la salle d'attente. Ces humbles caresses qui venaient la chercher comme une sympathie timide et dévouée firent éclater les sanglots qu'elle retenait depuis si longtemps. Mais tout à coup elle eut honte de sa faiblesse. Elle se leva, renvoya le chien, le renvoya sans pitié, du geste, de la voix, en lui montrant de loin la maison, d'un visage sévère que le pauvre Kiss ne lui connaissait pas. Ensuite elle essuya bien vite ses yeux et sa main humides ; car le train de Paris arrivait et elle savait que dans un moment elle aurait besoin de tout son courage.

Le premier soin de Claire en descendant de wagon fut de se faire conduire chez ce bijoutier de la rue de la Paix, qui avait — au dire du grand-père — fourni à Georges une parure de diamants. Si cela

était vrai, tout le reste le serait aussi. Sa peur d'apprendre la vérité était si grande qu'une fois là, en face de cette devanture luxueuse, elle s'arrêta, n'osant pas entrer. Pour se donner une contenance, elle paraissait très attentive à regarder les bijoux dispersés sur le velours des écrins ; et, à la voir, élégante dans sa mise discrète, penchée vers ce scintillement menu et attractif, on aurait pu la prendre pour une heureuse femme en train de choisir quelque parure, bien plus que pour une âme douloureuse et troublée venant chercher là le secret de sa vie.

Il était trois heures de l'après-midi. En hiver, à ce moment de la journée, la rue de la Paix a une physionomie vraiment éblouissante. Entre la matinée courte et le soir vite venu, l'existence se dépêche dans ces quartiers luxueux. C'est un va-et-vient de voitures rapides, un roulement ininterrompu, et sur les trottoirs une hâte coquette, un froissement de soie, de fourrures. L'hiver est la vraie saison de Paris. Pour le voir beau, heureux, opulent, ce Paris du diable, il faut le regarder vivre sous un ciel bas, alourdi de neige. La nature est pour ainsi dire absente du tableau. Ni vent, ni soleil. Juste assez de lumière pour que les couleurs les plus effacées, les moindres reflets prennent une valeur admirable, depuis les tons gris roux des monuments, jusqu'aux perles de jais qui constellent une toilette de femme. Les affiches de théâtres, de concerts, resplendissent, comme éclairées des splendeurs de la rampe. Les magasins ne désemplissent pas. Il semble que tous ces gens circulent pour des apprêts de fêtes perpétuelles. Alors, s'il y a une douleur qui se mêle à ce bruit, à ce mouvement, elle en paraît bien plus affreuse. Pendant cinq minutes, Claire souffrit un martyre pire que la mort. Là-bas, sur la route de Savigny, dans l'immensité des plaintes désertes, son désespoir s'éparpillait à l'air vif et semblait tenir moins de place. Ici il l'étouffait. Les voix qui sonnaient auprès d'elle, les pas, le frôlement inconscient des promeneurs, tout augmentait son supplice.

Enfin elle entra...

— Ah! oui, madame, parfaitement... Monsieur Fromont... Une rivière de diamants et de roses. Nous pourrions vous faire la pareille pour vingt-cinq mille francs.

C'était cinq mille francs de moins qu'à lui.

— Merci, monsieur, dit Claire... Je réfléchirai.

Une glace en face d'elle, où elle vit ses yeux cerclés et sa pâleur

de morte, lui fit peur. Elle sortit vite, en se roidissant pour ne pas tomber.

Elle n'avait qu'une idée, échapper à la rue, au bruit ; se retrouver seule, bien seule, pour pouvoir se plonger, s'abîmer dans ce gouffre de pensées navrantes, de choses noires qui tourbillonnaient au fond de son âme. Oh! le lâche, l'infâme. Et elle qui, cette nuit encore, le consolait, l'entourait de ses bras!

Subitement, sans savoir comment cela se faisait, elle se vit dans la cour de la fabrique. Quel chemin avait-elle pris ? Etait-elle venue à pied ou en voiture ? Elle ne se rappelait plus rien. Elle avait agi inconsciemment, comme dans un rêve. Le sentiment de la réalité lui revint, féroce et poignant, en arrivant au perron de son petit hôtel. Risler était là en train de faire monter chez sa femme des caisses de fleurs pour la fête splendide qu'elle donnait le soir même. Avec son calme habituel, il dirigeait les ouvriers, soutenait les hautes branches qu'ils auraient pu casser : «Pas comme cela... Passez donc de champ... Prenez garde au tapis...»

Cette atmosphère de plaisir et de fête, qui l'avait tant écœurée tout à l'heure, la poursuivait jusque dans sa maison. C'était trop d'ironie, à la fin! Elle se révolta ; et pendant que Risler la saluait, affectueux et plein de respect comme toujours, elle eut sur son visage une immense expression de dégoût, et passa droit sans lui parler, sans voir la surprise qui écarquillait ses bons gros yeux.

Dès ce moment, son parti était pris.

La colère, une colère d'honnêteté et de justice, allait la faire agir.

Elle prit à peine le temps d'entrer, d'embrasser les joues fraîches de l'enfant, et courut à la chambre de sa mère.

— Vite, maman, habillez-vous... Nous partons... Nous partons...

La vieille dame se leva lentement du fauteuil où elle était assise, très occupée à nettoyer sa chaîne de montre en entrant une épingle entre chaque chaînon avec des précautions infinies. Claire retint un mouvement d'impatience :

— Allons, allons, vite... Préparez vos effets.

Sa voix tremblait, et la chambre de la pauvre maniaque lui parut atroce, toute reluisante de cette propreté qui peu à peu était devenue une folie. C'est qu'elle se trouvait dans un de ces moments sinistres où une illusion perdue vous les fait perdre toutes, vous laisse voir jusqu'au fond la misère humaine. Entre la mère à moitié folle, le mari

infidèle, l'enfant trop jeune, la conscience de son isolement lui venait pour la première fois ; mais cela ne faisait que l'affermir dans ses résolutions.

En une minute, toute la maison fut occupée aux préparatifs de ce départ si prompt, si imprévu. Claire pressait les gens bouleversés, habillait sa mère et l'enfant rieuse dans tout ce train. Elle voulait partir avant le retour de Georges, pour qu'en arrivant il trouvât le berceau vide et la maison déserte. Où irait-elle ? Elle n'en savait rien encore. Peut-être chez une tante à Orléans, peut-être à Savigny, n'importe où. Ce qu'il fallait avant tout, c'était partir, fuir ce milieu de trahisons et de mensonges.

En ce moment elle était dans sa chambre à faire une malle, à entasser des effets. Navrante occupation. Chaque objet qu'elle déplaçait remuait en elle des mondes de pensées, de souvenirs. Il y a tant de nous-mêmes dans tout ce qui nous sert. Quelquefois le parfum d'un sachet, le dessin d'une dentelle suffisait pour lui faire venir des larmes. Tout à coup, un pas lourd retentit dans le salon dont la porte était entr'ouverte ; puis, on toussa légèrement comme pour avertir qu'il y avait quelqu'un là. Elle crut que c'était Risler ; car lui seul avait le droit d'entrer chez elle avec cette familiarité. L'idée de se retrouver devant ce visage hypocrite, ec sourire menteur l'écœurait tellement qu'elle se précipita pour fermer la porte.

— Je n'y suis pour personne.

La porte résista, et la tête carrée de Sigismond parut dans l'entre-bâillement.

— C'est moi, madame, dit-il tout bas. Je viens chercher l'argent.

— Quel argent ? demanda Claire, qui ne se rappelait plus pourquoi elle était allée à Savigny.

— Chut !... Les fonds pour mon échéance de demain. M. Georges, en sortant, m'avait dit que vous me les remettriez tantôt.

— Ah ! oui..., c'est vrai... Les cent mille francs... Je ne les ai pas, monsieur Planus ; je n'ai rien.

— Alors, dit le caissier avec un son de voix étrange, comme s'il se parlait à lui-même, alors c'est la faillite.

Et il s'en retourna lentement.

La faillite !...

Elle s'assit, épouvantée, anéantie.

Depuis quelques heures, la ruine de son bonheur lui avait fait oublier celle de la maison ; mais elle se souvenait maintenant.

Ainsi son mari était ruiné.

Tout à l'heure, en rentrant, il allait apprendre son désastre, et il apprendrait en même temps que sa femme et son enfant venaient de partir, qu'il restait seul au milieu de ce sinistre.

Tout seul, lui cet être si mou, si faible, qui ne savait que pleurer, se plaindre, montrer le poing à la vie, comme un enfant. Qu'allait-il devenir le malheureux ?

Elle en avait pitié, malgré son crime.

Puis cette idée lui vint qu'elle aurait peut-être l'air d'avoir fui devant la faillite, la misère.

Georges pourrait se dire :

« Si j'avais été riche, elle m'aurait pardonné ! »

Devait-elle lui laisser ce doute ?

A une âme généreuse et fière comme celle de Claire, il n'en fallait pas plus pour changer sa résolution. A la minute, il se fit en elle un apaisement de tous ses dégoûts, de toutes ses révoltes et comme une lumière subite qui l'éclairait mieux sur son devoir. Quand on vint lui dire que l'enfant était habillée, les malles prêtes, sa nouvelle décision était prise :

— C'est inutile, répondit-elle doucement.... nous ne partons pas.

III

L'ÉCHÉANCE!...

Une heure après minuit sonnait à la grosse horloge de Saint-Gervais. Il faisait si froid que la neige fine, éparpillée dans l'air, gelait en tombant, s'amoncelant aux pavés toute blanche et craquante.

Risler, enveloppé de son manteau, s'en revenait de la brasserie, vivement, par le Marais désert. Il était content, le bon Risler. Il venait de fêter en compagnie de ses deux fidèles emprunteurs, Chèbe et Delobelle, sa première sortie, la fin de cette interminable réclusion, où il avait surveillé la fabrication de son imprimeuse, avec tous les tâtonnements, les joies et les déconvenues de l'inventeur. Ç'avait été long, bien long. Au dernier moment on s'était aperçu d'un défaut. L'accrocheuse ne marchait pas bien ; et il avait fallu recommencer des plans, des devis. Enfin, le jour même, on avait essayé la nouvelle machine. Tout était réussi à souhait. Le brave homme triomphait. Il lui semblait qu'il venait d'acquitter une dette, en donnant à la maison Fromont le bénéfice d'une invention nouvelle, qui devait diminuer le travail, les journées d'ouvrier, en doublant les profits et la renommée de la fabrique. Aussi il faisait de beaux rêves, je vous jure, tout en

marchant. Son pas sonnait fièrement, accentué par l'allure heureuse et ferme de sa pensée.

Que de projets, que d'espérances!

Il allait pouvoir remplacer le chalet d'Asnières — que Sidonie commençait à traiter de bicoque — par quelque belle campagne à dix ou quinze lieues de Paris, accorder à M. Chèbe une pension un peu plus forte, obliger plus souvent Delobelle dont la malheureuse femme se tuait de travail ; enfin, il allait pouvoir faire revenir Frantz. C'était son désir le plus cher. Sans cesse il pensait à ce pauvre enfant exilé dans un pays malsain, au bon plaisir d'une administration tyrannique qui envoyait ses employés en congé pour les rappeler presque aussitôt sans explication ; car Risler avait toujours sur le cœur le départ si prompt, si inconcevable de Frantz à son dernier voyage, et cette courte apparition de son frère qui, sans lui donner le temps de le posséder, avait ravivé tous ses souvenirs d'affection et de vie commune. Aussi comptait-il bien, quand l'imprimeuse serait lancée, trouver dans la fabrique un petit coin où Frantz pourrait s'utiliser, se préparer un avenir véritable. Comme toujours, Risler ne pensait qu'au bonheur des autres. Sa seule satisfaction égoïste était de voir chacun sourire autour de lui.

Tout en se hâtant, il arriva au coin de la rue des Vieilles-Haudriettes. Une longue file de voitures stationnait devant la maison, et la lueur de leurs lanternes dans la rue, les ombres des cochers s'abritant de la neige dans les recoins, dans les angles que ces vieux hôtels ont gardés malgré l'alignement des trottoirs, animaient ce quartier désert et silencieux.

« Tiens! c'est vrai, pensa le brave homme, nous avons un bal chez nous ». Il se rappela que Sidonie donnait une grande soirée musicale et dansante, à laquelle elle l'avait du reste dispensé d'assister, « sachant bien qu'il était trop occupé ». Au milieu de ses projets, de ses visions de richesse généreuse, cette fête, dont l'écho venait jusqu'à lui, acheva de le réjouir et de le rendre fier. Avec une certaine solennité, il poussa le lourd portail entre-bâillé pour les allées et venues des invités, et là-bas, au fond du jardin, aperçut tout le second étage de l'hôtel splendidement éclairé.

Des ombres passaient et repassaient derrière le voile flottant des rideaux ; l'orchestre, deviné dans son flux et reflux de sons étouffés, semblait suivre le mouvement de ces apparitions furtives. On dansait.

Un moment Risler arrêta son regard sur cette fantasmagorie du bal, et dans une petite pièce attenant au salon, il reconnut la silhouette de Sidonie.

Elle était droite en sa toilette étoffée, avec l'attitude d'une jolie femme devant son miroir. Derrière elle, une ombre plus petite, sans doute madame Dobson, réparait quelque désordre de la robe, le nœud d'un ruban fixé au cou et dont les longs bouts flottants s'abaissèrent sur le flou de la traîne. Tout cela était très vague, mais la grâce de la femme se reconnaissait dans ces lignes à peine indiquées, et Risler s'attarda longtemps à l'admirer.

Au premier, le contraste était frappant. Il n'y avait rien d'allumé, à l'exception d'une petite lampe dans les tentures lilas de la chambre à coucher. Risler remarqua ce détail, et comme la petite Fromont avait été malade quelques jours auparavant, il s'inquiéta, se rappela l'agitation singulière de madame Georges, passant rapidement à son côté dans l'après-midi, et revint sur ses pas jusqu'à la loge du père Achille pour avoir des nouvelles.

La loge était pleine. Des cochers se chauffaient autour du poêle, bavardaient et riaient dans la fumée de leurs pipes. Quand Risler parut, il se fit un grand silence, un silence curieux, narquois, inquisiteur. On devait parler de lui.

— Est-ce que l'enfant est encore malade chez les Fromont?... demanda-t-il.

— Non. Ce n'est pas l'enfant. C'est monsieur.

— Monsieur Georges est malade?

— Oui, ça l'a pris ce soir en rentrant. Je suis allé chercher le médecin tout de suite... Il a dit que ça ne serait rien, que monsieur avait seulement besoin de repos.

Et pendant que Risler refermait la porte, le père Achille ajoutait à mi-voix avec cette insolence d'inférieur, moitié craintive, moitié audacieuse, qui voudrait à la fois être écoutée et à peine entendue :

— Ah! dame, il ne sont pas en train de *rigoler* au premier comme au second.

Voici ce qui s'était passé :

Fromont jeune, en rentrant le soir, avait trouvé à sa femme une physionomie si navrée, si changée, qu'il devina tout de suite une catastrophe. Seulement, il était si bien fait depuis deux ans à l'impunité de sa trahison, qu'il ne lui vint pas une minute à l'esprit que sa femme

pût être informée de sa conduite. Claire, de son côté, pour ne pas l'accabler, eut la générosité de ne parler que de Savigny.

— Grand-père n'a pas voulu, lui dit-elle.

Le malheureux pâlit affreusement.

— « Je suis perdu... Je suis perdu... » répéta-t-il deux ou trois fois avec l'égarement de la fièvre ; et ses nuits d'insomnie, une terrible et dernière scène qu'il venait d'avoir avec Sidonie pour l'empêcher de donner cette fête à la veille de la ruine, le refus de M. Gardinois, tous ces bouleversements qui se tenaient l'un l'autre et l'avaient agité tour à tour, se résumèrent dans une vraie crise de nerfs. Claire eut pitié de lui, le fit coucher, et s'installa près de son lit. Elle essaya de lui parler, de le remonter ; mais sa voix n'avait plus cet accent de tendresse qui apaise et qui persuade. Il y avait dans ses gestes, dans la façon dont elle relevait l'oreiller sous la tête du malade, dont elle lui préparait une potion calmante, une indifférence, un détachement singulier.

— Mais je t'ai ruinée ! lui disait Georges de temps en temps, comme pour secouer cette froideur qui le gênait. Elle avait un beau geste dédaigneux... Ah ! s'il ne lui avait fait que cela !

A la fin, pourtant, ses nerfs se calmèrent, la fièvre tomba, et il s'endormit.

Elle resta près de lui à veiller.

« C'est mon devoir, » se disait-elle.

Son devoir !

Elle en était là maintenant, vis-à-vis de cet être qu'elle avait adoré si aveuglément, avec l'espoir d'une longue et heureuse vie à deux.

En ce moment le bal commençait à s'animer chez Sidonie. Le plafond tremblait en mesure, car pour faciliter les danses, madame Risler avait fait enlever tous les tapis de ses salons. Quelquefois aussi un bruit de voix arrivait par bouffées, puis des applaudissements nombreux, multipliés, où l'on devinait la foule des invités, l'appartement comble.

Claire songeait. Elle ne s'épuisait pas en regrets, en lamentations stériles. Elle savait la vie inflexible, et que tous les raisonnements n'arrêtent pas la triste logique de sa marche inévitable. Elle ne se demandait pas comment cet homme avait pu la tromper si longtemps, comment il avait pu, pour un caprice, perdre l'honneur et la joie de sa maison. Ceci était le fait ; et toutes ses réflexions ne pouvaient l'effacer, réparer l'irréparable. Ce qui la préoccupait, c'était l'avenir.

Une nouvelle existence se déroulait devant ses yeux, sombre, sévère, pleine de privations et de labeurs ; et, par un effet singulier, la ruine, au lieu de l'effrayer, lui rendait tout son courage. L'idée d'un déplacement nécessaire aux économies qu'il allait falloir réaliser, du travail forcé pour Georges et peut-être pour elle, mettait je ne sais quelle activité dans le calme plat de son désespoir. Quelle lourde charge d'âmes elle allait avoir avec ses trois enfants : sa mère, sa fille et son mari ! Le sentiment de sa responsabilité l'empêchait de trop s'attendrir sur son malheur, sur la déroute de son amour ; et, à mesure qu'elle s'oubliait elle-même à la pensée des êtres faibles qu'elle avait à protéger, elle comprenait mieux la valeur de ce mot «sacrifice», si vague dans les bouches indifférentes, si sérieux quand il devient une règle de vie.

Voilà à quoi songeait la pauvre femme en cette triste veillée, veillée d'armes et de larmes pendant laquelle elle se préparait au grand combat. Voilà ce qu'éclairait la discrète petite lampe que Risler avait vue d'en bas, comme une étoile tombée des lustres éclatants du bal.

Rassuré par la réponse du père Achille, le brave homme songea à monter chez lui, en évitant la fête et les invités dont il se souciait fort peu.

Dans ces occasions, il prenait un petit escalier de service qui communiquait avec les bureaux de la caisse. Il s'engagea donc dans les ateliers vitrés, que la lune réverbérée par la neige éclairait comme en plein jour. On y respirait encore l'atmosphère du travail de la journée, une chaleur étouffée pleine d'odeurs cuites de talc, de vernis. Les papiers étalés sur les séchoirs faisaient de longues allées bruissantes. Partout des outils qui traînaient, et des blouses accrochées çà et là toutes prêtes pour le lendemain. Jamais Risler ne passait par là sans plaisir.

Soudain, au bout de cette longue enfilade de pièces désertes, il aperçut de la lumière dans le bureau de Planus. Le vieux caissier travaillait encore. A une heure du matin, c'était vraiment extraordinaire.

Le premier mouvement de Risler fut de revenir sur ses pas. En effet, depuis sa brouille incompréhensible avec Sigismond, depuis que celui-ci avait pris à son égard ce parti de froideur silencieuse, il évitait de se trouver en face de lui. Son amitié blessée l'avait toujours éloigné d'une explication ; il mettait une sorte de fierté à ne pas demander à Planus pourquoi il lui en voulait. Pourtant ce soir-là Risler éprouvait un tel besoin d'effusion, de cordialité, et puis l'occasion

était si belle d'un tête-à-tête avec son ancien ami, qu'il ne chercha pas à l'éviter et entra bravement dans le bureau.

Le caissier était là, assis, immobile parmi des monceaux de paperasses, de gros livres feuilletés dont quelques-uns avaient glissé à terre. Au bruit que son patron fit en entrant, il ne leva pas même les yeux. Il avait reconnu le pas de Risler. Celui-ci, un peu intimidé, hésita une minute ; ensuite, poussé par un de ces ressorts secrets que nous avons en nous et qui nous mettent malgré tout dans la voie de notre destinée, il vint droit au grillage de la caisse.

— Sigismond..., dit-il d'une voix grave.

Le vieux leva la tête et montra un visage crispé où coulaient deux grosses larmes, les premières peut-être que cet homme-chiffre eût jamais versées de sa vie.

— Tu pleures, mon vieux ?..: Qu'est-ce que tu as ?

Et le bon Risler tout attendri tendit la main à son ami, qui retira la sienne brusquement. Ce mouvement de recul fut si instinctif, si violent, que toute l'émotion de Risler se changea en indignation.

Il se redressa sévèrement :

— Je te tends la main, Sigismond Planus, dit-il !

— Et moi, je ne te la donne pas..., fit Planus en se levant.

Il y eut un silence terrible, pendant lequel on entendit là-haut la musique étouffée de l'orchestre et le bruit du bal, ce bruit lourd et bête des planchers secoués par le rhythme de la danse.

— Pourquoi refuses-tu de me donner la main ? demanda simplement Risler, tandis que le grillage sur lequel il s'appuyait tremblait d'un frémissement métallique.

Sigismond était en face de lui ses deux mains sur son bureau, comme pour bien mettre en place et d'aplomb ce qu'il allait répondre :

— Pourquoi ?... Parce que vous avez ruiné la maison, parce que tout à l'heure, à la place où vous êtes, on viendra de la Banque chercher cent mille francs et que, grâce à vous, je n'ai pas un sou dans ma caisse... voilà !

Risler était stupéfait :

— J'ai ruiné la maison, moi ?... moi ?...

— Pis que cela, monsieur... Vous l'avez fait ruiner par votre femme, et vous vous êtes arrangé pour bénéficier de notre ruine et de votre déshonneur... Oh ! je vois clair dans votre jeu, allez. L'argent que votre femme a soutiré au malheureux Fromont, la maison d'Asnières, les

diamants et le reste, tout cela doit être placé sous son nom, à l'abri des catastrophes ; et vous allez sans doute pouvoir vous retirer des affaires maintenant.

Oh!... Oh!... fit Risler d'une voix éteinte, comprimée plutôt, insuffisante à la foule de pensées qu'elle aurait voulu exprimer ; et tout en bégayant, il tirait le grillage à lui avec tant de violence, qu'il en déchira tout un morceau. A la fin il chancela, roula sur le carreau et resta sans un mouvement, sans une parole, gardant seulement dans ce qu'il y avait encore de vivant en lui la ferme volonté de ne pas mourir avant de s'être justifié. Il fallait que cette volonté fût bien puissante ; car pendant que ses tempes battaient, martelées par le sang qui lui bleuissait la face, pendant que ses oreilles bourdonnaient, que ses yeux voilés semblaient déjà tournés vers l'inconnu terrible, le malheureux se disait à lui-même d'une voix inintelligible, cette voix des naufragés qui parlent avec de l'eau plein la bouche dans le grand vent d'une tempête : « il faut vivre..., il faut vivre... »

Quand la conscience des choses lui revint, il était assis sur le divan où les ouvriers s'entassaient les jours de paye, son manteau à terre, sa cravate dénouée, sa chemise ouverte, fendue par le canif de Sigismond. Heureusement pour lui, il s'était coupé les mains en arrachant le grillage ; le sang avait coulé abondamment, et ce détail avait suffi pour le sauver d'une attaque d'apoplexie. En rouvrant les yeux, il aperçut à ses côtés le vieux Sigismond et madame Georges, que le caissier était allé chercher, dans sa détresse. Aussitôt que Risler put parler, c'est à elle qu'il s'adressa en suffoquant :

— Est-ce vrai, madame Chorche, est-ce vrai ce qu'on vient de me dire ?

Elle n'eut pas le courage de le tromper et détourna le regard.

— Ainsi, continua le malheureux, ainsi la maison est perdue, et c'est moi...

— Non, Risler, mon ami... Non ce n'est pas vous...

— Ma femme, n'est-ce pas ? Oh! c'est horrible... Voilà donc comme je vous ai payé ma dette de reconnaissance... Mais, vous, madame Chorche, vous n'avez pas pu me croire complice de cette infamie ?...

— Non, mon ami, non, calmez-vous... Je sais que vous êtes le plus honnête homme de la terre.

Il la regarda un moment, les lèvres tremblantes, les mains jointes,

car toutes les manifestations de cette nature naïve avaient quelque chose d'enfantin.

— Oh! madame Chorche, madame Chorche... murmurait-il... Quand je pense que c'est moi qui vous ai ruinée...

Dans ce grand coup qui le frappait et dont son cœur plein d'amour pour Sidonie était surtout atteint, il ne voulait voir que le désastre financier de la maison Fromont causé par son aveuglement pour sa femme. Tout à coup il se dressa brusquement :

— Allons, dit-il, ne nous attendrissons pas... Il s'agit de régler nos comptes...

Madame Fromont eut peur.

— Risler, Risler..., où allez-vous ?

Elle croyait qu'il montait chez Georges.

Risler la comprit et eut un sourire superbe de dédain :

— Rassurez-vous, madame... M. Georges peut dormir tranquille... J'ai quelque chose de plus pressé à faire que de venger mon honneur de mari. Attendez-moi là... je reviens.

Il s'élança dans le petit escalier ; et, confiante en sa parole, Claire resta en face de Planus dans une de ces minutes suprêmes et indécises qui semblent longues de toutes les suppositions qui les traversent.

Quelques instants après, un bruit de pas pressés, un froissement d'étoffes emplit l'escalier étroit et sombre.

Sidonie parut la première, en tenue de bal, splendide et si pâle que ses bijoux ruisselant partout sur sa peau mate semblaient plus vivants qu'elle-même, semés sur le marbre froid d'une statue. L'essoufflement de la danse, le tremblement de l'émotion et de sa course rapide la secouaient encore tout entière, et ses rubans légers, ses volants, ses fleurs, sa riche parure mondaine s'affaissaient autour d'elle, tragiquement. Risler la suivait, chargé d'écrins, de coffrets, de papiers. En arrivant là-haut, il s'était rué sur le secrétaire de sa femme, avait pris tout ce qu'il contenait de précieux, bijoux, titres de rente, acte de vente de la maison d'Asnières ; puis, du seuil de la chambre, il l'avait appelée dans le bal à voix haute :

— Madame Risler!...

Elle était accourue bien vite sans que rien de cette scène rapide eût dérangé les invités, alors dans toute l'animation de la soirée. En voyant son mari debout devant le secrétaire, les tiroirs ouverts, enfoncés, renversés sur le tapis avec les mille riens qu'ils

contenaient, elle comprit qu'il se passait quelque chose de terrible.

— Venez vite, dit Risler, je sais tout.

Elle voulut prendre sa figure innocente et hautaine ; mais il la saisit par le bras d'une violence telle, que le mot de Frantz lui revint à l'esprit : «Il en mourra peut-être, mais il vous tuera avant...» Comme elle avait peur de la mort, elle se laissa emmener sans résistance, et n'eut pas même la force de mentir.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle à voix basse.

Risler ne lui répondit pas. Elle n'eut que le temps de jeter sur ses épaules nues, avec ce soin d'elle-même qui ne la quittait jamais, un voile de tulle léger ; et il l'entraîna, la poussa plutôt dans l'escalier de la caisse, qu'il descendit en même temps qu'elle, ses pas dans les siens, craignant de voir sa proie lui échapper.

— Voilà, dit-il en entrant... Nous avons volé, nous restituons... Tiens, Planus, il y a de quoi faire de l'argent avec tout ça...» Et il posait sur le bureau du caissier toute cette dépouille élégante dont ses bras étaient chargés, recherches féminines, menus objets de coquetterie, paperasses timbrées.

Puis se tournant vers sa femme :

— Maintenant, vos bijoux... Allons, vite...

Elle allait lentement, ouvrait à regret le ressort des bracelets et des boucles, et surtout l'agrafe magnifique de sa rivière de diamants, où l'initiale de son nom, — une S scintillante, — semblait un serpent endormi, prisonnier dans un cercle d'or. Risler, trouvant que c'était trop long, rompait brutalement les frêles attaches. Le luxe criait sous ses doigts comme châtié.

— A mon tour, dit-il ensuite... il faut que je donne tout, moi aussi... Voilà mon portefeuille... Qu'est-ce que j'ai encore ?... qu'est-ce que j'ai encore ?...

Il cherchait, se fouillait fébrilement.

— Ah ! ma montre... Avec la chaîne il y en a pour mille francs... Mes bagues, mon alliance... Tout à la caisse, tout. Nous avons cent mille francs à payer ce matin... Dès qu'il fera jour, il va falloir se mettre en campagne, vendre, liquider. Je connais quelqu'un qui a envie de la maison d'Asnières. Ce sera tout de suite fait.

Il parlait, il agissait seul. Sigismond et madame Georges le regardaient sans rien dire. Quant à Sidonie, elle semblait inerte, inconsciente. L'air froid qui venait du jardin par la petite porte entr'ouverte

lors de l'évanouissement de Risler, la faisait frissonner, et elle ramenait machinalement autour d'elle les plis de son écharpe, les yeux fixes, la pensée perdue. Entendait-elle au moins les violons de son bal qui lui arrivaient aux intervalles de silence, comme une ironie féroce, avec le bruit lourd des danseurs ébranlant les planchers?... Une main de fer, s'abattant sur elle, la tira de sa torpeur subitement. Risler l'avait prise par le bras et l'amenant devant la femme de son associé :

— A genoux, lui dit-il.

Madame Fromont s'éloignait, se défendait.

— Non, non, Risler, pas cela.

— Il le faut, dit Risler implacable... Restitution, réparation... A genoux donc, misérable!... Et d'un mouvement irrésistible il jeta Sidonie aux pieds de Claire, puis, la tenant toujours par le bras :

— Vous allez répéter avec moi et mot pour mot ce que je vais dire : « Madame... »

Sidonie, à demi morte de peur, répéta doucement : « Madame... »

— Toute une vie d'humilité, de soumission...

— Toute une vie d'humil... Eh bien, non, je ne veux pas,... fit-elle en se redressant d'un élan de bête fauve ; et, débarrassée de l'étreinte de Risler, par cette porte ouverte qui la tentait depuis le commencement de cette scène affreuse, l'attirait au noir de la nuit et à la liberté de la fuite, elle partit en courant, sous la neige qui tombait et le vent qui fouettait ses épaules nues.

— Arrêtez-la, arrêtez-la... Risler, Planus, je vous en prie... Par pitié, ne la laissez pas partir ainsi...

Planus fit un pas vers la porte.

Risler le retint :

— Je te défends de bouger, toi... Je vous demande bien pardon, madame, mais nous avons à traiter des affaires autrement importantes que celle-là. Il ne s'agit plus de madame Risler ici... Nous avons à sauver l'honneur de la maison Fromont, le seul en jeu, le seul qui m'occupe en ce moment... Allons, Planus, à ta caisse, et faisons nos comptes.

Sigismond lui tendit la main.

— Tu es un brave homme, Risler. Pardonne-moi de t'avoir soupçonné.

Risler fit semblant de ne pas l'entendre :

— Cent mille francs à payer, disons-nous ?... Combien te reste-t-il en caisse ?...

Gravement il s'assit derrière le grillage, feuilletant les livres de compte, les inscriptions de rente, ouvrant les écrins, estimant avec Planus, dont le père avait été bijoutier, tous ces diamants qu'il admirait jadis sur sa femme sans se douter de leur valeur.

Pendant ce temps, Claire, toute tremblante, regardait à la vitre le petit jardin blanc de neige, où la trace des pas de Sidonie s'effaçait déjà sous les flocons qui tombaient, comme pour témoigner que ce départ furtif n'avait plus d'espoir de retour.

Et là-haut, l'on dansait encore. On croyait la maîtresse de maison prise par les apprêts du souper, pendant qu'elle fuyait ainsi tête nue, étouffant des cris de rage et des sanglots.

Où allait-elle ?...

Elle était partie comme une folle, traversant le jardin, les cours de la fabrique, les voûtes sombres où le vent sinistre et glacial s'engouffrait. Le père Achille ne l'avait pas reconnue ; il en avait tant vu passer, cette nuit-là, des silhouettes empaquetées de blanc !

La première idée de la jeune femme fut de rejoindre le ténor Cazaboni, qu'en définitive elle n'avait pas osé inviter à son bal ; mais il demeurait à Montmartre, et c'était bien loin dans la tenue où elle se trouvait ; et puis, serait-il chez lui ? Ses parents l'auraient bien accueillie sans doute ; mais elle entendait déjà les lamentations de madame Chèbe et les discours en trois points du petit homme. Alors elle pensa à Delobelle, à son vieux Delobelle. Dans la chute de toutes ses splendeurs, elle se rappela celui qui avait été son premier initiateur à la vie mondaine, qui lui donnait des leçons de danse et de bonne tenue quand elle était petite, riait de ses gentilles façons et lui apprenait à se trouver belle avant que personne le lui eût jamais dit. Quelque chose l'avertissait que ce déclassé lui donnerait raison contre tous les autres. Elle monta dans une des voitures qui stationnaient à la porte et se fit conduire boulevard Beaumarchais chez le comédien.

Depuis quelque temps la maman Delobelle fabriquait des chapeaux de paille pour l'exportation ; métier triste s'il en fût et qui lui rapportait à peine deux francs cinquante en douze heures de travail.

Et Delobelle continuait à engraisser à mesure que sa « sainte femme » maigrissait davantage. En ce moment même, il était en train de découvrir une odorante soupe au fromage, conservée chaude dans les cendres

du foyer, quand on frappa vivement à sa porte. Le comédien qui venait de voir jouer à Beaumarchais je ne sais quel drame sinistre taché de sang jusque sur la réclame illustrée de son affiche, tressaillit à ces coups frappés à une heure aussi indue.

— Qui est là ? demanda-t-il un peu ému.

— C'est moi... Sidonie... Ouvrez vite.

Elle entra toute frissonnante, et, rejetant sa sortie de bal, s'approcha du poêle où le feu achevait de mourir. Elle parla tout de suite, épancha cette colère qui l'étranglait depuis une heure, et pendant qu'elle racontait la scène de la fabrique en étouffant les éclats de sa voix à cause de la maman Delobelle endormie à côté, le luxe de sa toilette à ce cinquième étage si dénué et si pauvre, l'éclat blanc de sa parure froissée parmi ces piles de chapeaux grossiers, ces rognures de paille éparpillées dans la chambre, tout donnait bien l'impression d'un drame, d'une de ces terribles secousses de la vie où les rangs, les sentiments, les fortunes se trouvent brusquement confondus.

— Oh ! je ne rentrerai plus chez moi... C'est fini... Libre, me voilà libre !

— Mais enfin, demanda le comédien, qui donc a pu te dénoncer à ton mari ?

— C'est Frantz. Je suis sûre que c'est Frantz. De tout autre il ne l'aurait pas cru... Justement hier soir il est arrivé une lettre d'Egypte... Oh ! comme il m'a traitée devant cette femme !... M'obliger de me mettre à genoux... Mais je me vengerai. J'ai heureusement pris de quoi me venger avant de partir.

Et son sourire des anciens jours serpenta au coin de sa lèvre pâle.

Le vieux cabotin écoutait tout cela avec beaucoup d'intérêt. Malgré sa compassion pour ce pauvre diable de Risler, pour Sidonie même, qui lui semblait, en style de théâtre, «une belle coupable», il ne pouvait s'empêcher de regarder la chose à un point de vue purement scénique, et finit par s'écrier, emporté par sa manie :

— Quelle crâne situation, tout de même, pour un cinquième acte !...

Elle ne l'entendit pas. Absorbée par quelque pensée mauvaise dont elle souriait d'avance, elle approchait du feu ses bas à jour, ses souliers fins trempés de neige.

— Ah ça, maintenant, que vas-tu faire ? demanda Delobelle au bout d'un moment.

— Rester ici jusqu'au jour... Me reposer un peu... Puis je verrai.

— C'est que je n'ai pas de lit à t'offrir, ma pauvre fille. La maman Delobelle est couchée...

— Ne vous inquiétez pas de moi, mon bon Delobelle... Je vais dormir dans ce fauteuil. Je ne suis pas gênante, allez!

Le comédien soupira.

— Ah! oui, ce fauteuil... C'était celui de notre pauvre Zizi. Elle a veillé dedans bien des nuits, quand l'ouvrage pressait... Tiens! Décidément ceux qui s'en vont sont encore les plus heureux.

Il avait toujours à sa disposition une de ces maximes égoïstes et consolantes. A peine eut-il formulé celle-ci qu'il s'aperçut avec terreur que sa soupe allait être complètement froide. Sidonie vit son mouvement.

— Mais vous étiez en train de souper?... Continuez donc.

— Dame! oui, que veux-tu?... Cela fait partie du métier, de la rude existence que nous menons, nous autres... Car tu vois, ma fille, je tiens bon. Je n'ai pas renoncé. Je ne renoncerai jamais...

Ce qu'il restait encore de l'âme de Désirée dans cet intérieur misérable où elle avait vécu pendant vingt ans, dut frémir à cette déclaration terrible. Il ne renoncerait jamais!... Delobelle continua :

— Ils auront beau dire, vois-tu, c'est encore le plus beau métier du monde. On est libre, on ne dépend de personne. Tout à la gloire et au public!... Ah! je sais bien ce que je ferais à ta place. Tu n'étais pas née pour vivre avec tous ces bourgeois, que diable!... Il te fallait l'existence artistique, la fièvre du succès, l'imprévu, les émotions.

En parlant, il s'était assis, nouait sa serviette au menton, se servait une grande assiettée de soupe.

— ...Sans compter que tes succès de jolie femme ne nuiraient pas à tes succès d'actrice... Tiens! sais-tu? tu devrais prendre quelques leçons de déclamation. Avec ta voix, ton intelligence, tes moyens, tu aurais un avenir magnifique.

Et tout à coup, comme pour l'initier aux joies de l'art dramatique :

— Mais, j'y pense, tu n'as pas soupé?... ça creuse, les émotions ; mets-toi là, prends cette assiette. Je suis sûr que tu n'as pas mangé de soupe au fromage depuis longtemps.

Il bouleversa l'armoire pour lui trouver un couvert, une serviette ; et elle s'assit en face de lui, en l'aidant et riant un peu des difficultés de l'installation. Déjà elle était moins pâle. Il y avait même dans ses yeux un joli éclat fait des larmes de tout à l'heure et de la gaieté de maintenant.

La cabotine!

Tout son bonheur de vie était à jamais perdu : honneur, famille, fortune. Elle était chassée de sa maison, dépouillée, déshonorée. Elle venait de subir toutes les humiliations, tous les désastres. Cela ne l'empêcha pas de souper avec un appétit merveilleux et de tenir tête joyeusement aux plaisanteries de Delobelle sur sa vocation et ses succès futurs. Elle se sentait légère, heureuse, partie pour le pays de Bohême, son vrai pays. Qu'allait-il lui arriver encore? De combien de hauts et de bas allait se composer sa nouvelle existence imprévue et capricieuse? Elle y pensait en s'endormant dans le grand fauteuil de Désirée ; mais elle pensait aussi à sa vengeance, sa chère vengeance qu'elle tenait là, sous sa main, toute prête, et si sûre, et si féroce!

IV

LE NOUVEAU COMMIS DE LA MAISON FROMONT

Il faisait grand jour quand Fromont jeune se réveilla. Toute la nuit, entre le drame qui se jouait au-dessous de lui et la fête qui chantait au-dessus, il avait dormi à poings fermés dans un de ces sommeils d'anéantissement comme en ont les criminels la veille de l'exécution, les généraux vaincus la nuit de leur déroute ; sommeil dont on souhaiterait ne jamais se réveiller et où la mort s'apprend d'avance par l'absence de toute sensation.

La grande lumière qui pénétrait à travers ses rideaux, doublée par l'épaisseur de neige dont le jardin et les toits environnants étaient couverts, le rappela au sentiment de la réalité. Il sentit une secousse dans tout son être, et même avant de penser, cette vague impression de tristesse que les malheurs oubliés laissent à leur place. Tous les bruits connus de la fabrique, la respiration haletante et sourde des machines étaient en pleine activité. Le monde existait donc encore! et peu à peu l'idée de responsabilité s'éveilla en lui.

— C'est pour aujourd'hui... se dit-il avec un mouvement involontaire

vers l'ombre de l'alcôve, comme s'il avait eu envie de se replonger dans son long sommeil.

La cloche de la fabrique sonna, puis d'autres cloches dans le voisinage, puis les Angelus.

— Midi... Déjà... Comme j'ai dormi!...

Il eut un peu de remords et un grand soulagement de penser que le drame de l'échéance s'était passé sans lui. Comment avaient-ils fait en bas ? Pourquoi ne l'avait-on pas prévenu ?

Il se leva, entr'ouvrit les rideaux et aperçut Risler aîné et Sigismond causant ensemble dans le jardin. Eux qui ne se parlaient plus depuis si longtemps. Qu'était-il donc arrivé ?... Quand il fut prêt à descendre, il trouva Claire à la porte de sa chambre :

— Il ne faut pas que tu sortes, lui dit-elle.

— Pourquoi ?

— Reste là... Je te l'expliquerai.

— Mais qu'y a-t-il donc ?... Est-ce qu'on est venu de la Banque ?

— Oui, on est venu... les traites sont payées.

— Payées ?

— Risler a trouvé l'argent... Il court avec Planus depuis ce matin... Il paraît que sa femme avait des bijoux superbes... Rien que la rivière de diamants a été vendue vingt mille francs... Il a vendu aussi leur maison d'Asnières avec tout ce qu'elle contenait ; mais comme il fallait le temps d'enregistrer l'acte de vente, Planus et sa sœur ont avancé la somme...

Elle se détournait de lui en parlant. Lui, de son côté, baissait la tête pour éviter son regard.

— Risler est un honnête homme, continua-t-elle, et quand il a su de qui sa femme tenait tout son luxe...

— Comment, dit Georges épouvanté. Il sait ?...

— Tout... répondit Claire en baissant la voix.

Le malheureux pâlit, balbutia quelques mots :

— Mais alors... toi ?

— Oh ! moi, je savais tout, avant Risler. Hier en rentrant, rappelle-toi, je t'ai dit que là-bas, à Savigny, j'avais entendu des choses bien cruelles et que j'aurais donné dix ans de ma vie pour n'avoir pas fait ce voyage.

— Claire !

Il eut un grand élan de tendresse, fit un pas pour se rapprocher de sa femme ; mais elle avait un visage si froid, si tristement résolu, son

désespoir était si bien écrit en austère indifférence sur toute sa personne qu'il n'osa pas la prendre sur son cœur comme il en avait envie, et murmura seulement tout bas :

Pardon!... pardon!..

Tu dois me trouver bien calme, dit la courageuse femme ; c'est que j'ai pleuré toutes mes larmes hier. Tu as pu croire que c'était sur notre ruine, tu te trompais. Tant qu'on est jeune et fort comme nous sommes, ces lâchetés-là ne sont pas permises. Nous sommes armés contre la misère, et nous pouvons la combattre en face... Non. Je pleurais sur notre bonheur anéanti, sur toi, sur la folie qui t'a fait perdre ta seule, ta vraie amie...

Elle était belle en parlant ainsi, plus belle que Sidonie ne l'avait jamais été, enveloppée d'une lumière pure qui semblait tomber de très haut sur elle comme les clartés d'un ciel profond et sans nuages, tandis que les traits chiffonnés de l'autre avaient toujours l'air de tirer leur éclat, leur attrait mutin et insolent des lueurs fausses de quelque rampe de petit théâtre. Ce qu'il y avait jadis d'un peu froid et d'immobile dans la physionomie de Claire s'était animé des inquiétudes, des doutes, de toutes les tortures de la passion ; et, comme ces lingots d'or qui n'ont leur valeur que lorsque la Monnaie y a mis son poinçon, ce beau visage de femme marqué à l'effigie de la douleur avait gardé depuis la veille une expression ineffaçable qui complétait sa beauté.

Georges la regardait avec admiration. Elle lui semblait plus vivante, plus femme, et adorable de tout ce qu'il sentait maintenant de séparations et d'obstacles entre eux. Le remords, le désespoir, la honte, entrèrent dans son cœur en même temps que ce nouvel amour, et il voulut se mettre à genoux devant elle.

— Non, non, relève-toi, lui dit Claire ; si tu savais ce que tu me rappelles, si tu savais quel visage menteur et plein de haine j'ai vu à mes pieds cette nuit.

— Oh! moi, je ne mens pas... répondit Georges en frémissant... Claire, je t'en supplie, au nom de notre enfant...

A ce moment on frappa à la porte :

— Lève-toi donc. Tu vois bien que la vie nous réclame... lui dit-elle à voix basse avec un sourire amer ; puis elle s'informa de ce qu'on leur voulait.

C'était M. Risler qui faisait demander monsieur, en bas, dans le bureau.

— C'est bien, répondit-elle, dites qu'on descend.

Georges fit un pas pour sortir, mais elle l'arrêta :

— Non, laisse-moi y aller. Il ne faut pas qu'il te voie encore.

— Mais pourtant...

— Si, je le veux. Tu ne sais pas dans quel état d'indignation et de colère est ce malheureux que vous avez trompé. Si tu l'avais vu cette nuit, broyant les poignets de sa femme...

Elle lui disait cela dans les yeux, avec une curiosité cruelle pour elle-même ; mais Georges ne s'émut pas, et se contenta de répondre :

— Ma vie appartient à cet homme.

— Elle m'appartient à moi aussi ; et je ne veux pas que tu descendes. Il y a eu assez de scandale dans la maison de mon père. Pense que la fabrique entière est au courant de ce qui se passe. On nous guette, on nous épie. Il a fallu toute l'autorité des contre-maîtres pour mettre le travail en train aujourd'hui, pour faire baisser sur leur ouvrage tous ces regards curieux.

— Mais j'aurai l'air de me cacher.

— Et quand cela serait! Voilà bien les hommes. Ils ne reculent pas devant les plus grands crimes : tromper la femme, tromper l'ami ; mais la pensée qu'on pourra les accuser d'avoir eu peur les touche plus que tout... D'ailleurs, écoute. Sidonie est partie, elle est partie pour toujours ; et si tu sors d'ici, je penserai que c'est pour aller la rejoindre.

— C'est bien, je reste, dit Georges... Je ferai tout ce que tu voudras.

Claire descendit dans le bureau de Planus.

A voir Risler aîné se promener de long en large, les mains derrière le dos, aussi paisible qu'à l'ordinaire, on ne se serait jamais douté de tout ce qui s'était passé dans sa vie depuis la veille. Quant à Sigismond, il rayonnait, ne voyant en tout ceci que son échéance payée à l'heure dite et l'honneur de la raison sociale sain et sauf.

Quand madame Fromont parut, Risler sourit tristement et secoua la tête.

— Je pensais bien que vous voudriez descendre à sa place ; mais ce n'est pas avec vous que j'ai affaire. Il faut absolument que je le voie, que je lui parle. Nous avons fait face à l'échéance de ce matin ; le plus dur est passé ; mais nous avons à nous concerter sur bien des choses.

— Risler, mon ami, je vous en prie, attendez encore un peu.

— Pourquoi, madame Chorche ? il n'y a pas une minute à perdre... Oh! je m'en doute, vous avez peur que je cède à un mouvement de

colère... Rassurez-vous... rassurez-le... Vous savez ce que je vous ai dit : il y a un honneur qui m'occupe avant le mien, c'est celui de la maison Fromont. Je l'ai compromis par ma faute. Il faut avant tout que je répare le mal que j'ai fait ou que j'ai laissé faire.

— Votre conduite avec nous est admirable, mon cher Risler, je le sais bien.

— Oh ! madame... si vous le voyiez !... c'est un saint..., dit le pauvre Sigismond qui, n'osant plus parler à son ami, voulait au moins lui témoigner son remords.

Claire continua :

— Mais ne craignez-vous pas ?... Les forces humaines ont une limite... Peut-être qu'en présence de celui qui vous a tant fait de mal...

Risler lui prit les mains, la regarda jusqu'au fond des yeux avec une admiration sérieuse :

— Chère créature, qui ne parle que du mal qu'on m'a fait... Vous ne savez donc pas que je le hais autant pour sa trahison envers vous... Mais rien de tout cela n'existe pour moi en ce moment. Il n'y a ici qu'un commerçant qui veut s'entendre avec son associé pour le bien de la maison. Qu'il descende donc sans aucune crainte, et si vous redoutez quelque entraînement de ma part, restez-là avec nous. Je n'aurai qu'à regarder la fille de mon ancien maître pour me rappeler ma parole et mon devoir.

— Je vous crois, mon ami, dit Claire, et elle monta chercher son mari.

La première minute de l'entrevue fut terrible. Georges était blême, ému, humilié. Il aurait préféré cent fois se trouver en face du pistolet de cet homme, à vingt pas, attendant son feu, que de paraître devant lui en coupable non châtié et d'être obligé de contenir ses sentiments au calme bourgeois d'une conversation d'intérêts et d'affaires.

Risler affectait de ne pas le regarder et continuait de marcher à grands pas, tout en parlant :

— ... Notre maison passe par une crise effrayante... Nous avons évité la catastrophe aujourd'hui ; seulement, ce n'est pas la dernière échéance.

Cette maudite invention m'a depuis longtemps détourné des affaires. Heureusement me voilà libre et je vais pouvoir m'en occuper. Mais il faudra que vous vous en occupiez, vous aussi. Les ouvriers, les employés ont un peu suivi l'exemple des patrons. Il y a une négligence, un laisser-aller extrêmes. Ce matin, pour la première fois depuis un an, on s'est

mis à l'ouvrage à l'heure juste. Je compte que vous allez régulariser tout cela. Quant à moi, je vais me remettre à mes dessins. Nos modèles ont vieilli. Il en faut de nouveaux pour les nouvelles machines. J'ai une grande confiance en nos *Imprimeuses*. Les expériences ont réussi au delà de mes désirs. Nous tenons là certainement de quoi relever notre commerce. Je ne vous l'ai pas dit plus tôt, parce que je voulais vous surprendre ; mais maintenant nous n'avons plus aucune surprise à nous faire. N'est-ce pas, Georges ?

Sa voix eut une expression d'ironie si déchirante, que Claire frémit, craignant un éclat ; mais il reprit très naturellement :

— Oui, je crois pouvoir assurer que dans six mois l'*Imprimeuse-Risler* commencera à donner des résultats magnifiques. Seulement ces six mois-là seront durs à passer. Il faudra nous restreindre, diminuer nos frais, faire toutes les économies que nous pourrons. Nous avions cinq dessinateurs, nous n'en aurons plus que deux. Je me charge en prenant sur mes nuits, de faire oublier l'absence des autres. En outre, à partir de ce mois, je renonce à ma part d'associé. Je toucherai mes appointements de contre-maître, comme avant, et rien de plus.

Fromont jeune voulut dire un mot, mais d'un geste sa femme le retint, et Risler aîné continua :

— Je ne suis plus votre associé, Georges. Je redeviens le commis que je n'aurais jamais dû cesser d'être... Dès ce jour, notre acte d'association est annulé. Je le veux, vous m'entendez bien, je le veux. Nous resterons ainsi vis-à-vis l'un de l'autre, jusqu'au jour où la maison sera tirée d'affaire et où je pourrai... Mais ce que je ferai à ce moment-là ne regarde que moi... Voilà ce que j'avais à vous dire, Georges. Il faut que vous vous occupiez de la fabrique activement, qu'on vous voie, qu'on sente le maître à présent, et je crois que parmi tous nos malheurs, il y en aura encore de réparables.

Pendant le silence qui suivit, on entendit un bruit de roues dans le jardin et deux grosses voitures de déménagement vinrent s'arrêter au perron.

— Je vous demande pardon, dit Risler, il faut que je vous quitte un moment. Ce sont les voitures de l'Hôtel des ventes qui viennent chercher tout ce que j'ai là-haut.

— Comment! vous vendez aussi vos meubles?... demanda madame Fromont.

— Certes... jusqu'au dernier... Je les rends à la maison. Ils sont à elle.

— Mais c'est impossible, dit Georges... Je ne peux pas souffrir cela.

Risler se retourna avec un mouvement d'indignation :

— Comment dites-vous ? Qu'est-ce que vous ne souffrirez pas ?

Claire l'arrêta d'un geste suppliant.

— C'est vrai... c'est vrai,... murmura-t-il ; et il sortit bien vite pour échapper à cette tentation qui lui venait de laisser enfin déborder tout son cœur.

Le second étage était désert. Les domestiques, renvoyés et payés dès le matin, avaient abandonné l'appartement au désordre d'un lendemain de fête ; et il avait bien cet aspect particulier des endroits où vient de se passer un drame et qui restent comme en suspens entre les événement accomplis et ceux qui vont s'accomplir. Les portes ouvertes, les tapis entassés dans des coins, les plateaux chargés de verres, les apprêts du souper, la table encore servie et intacte, la poussière du bal sur tous les meubles, son parfum mêlé de punch, de fleurs fanées, de poudre de riz, tous ces détails saisirent Risler dès en entrant.

Dans le salon bouleversé le piano était ouvert, la bacchanale d'*Orphée aux Enfers* étalée sur le pupitre, et les tentures voyantes, drapées sur ce désordre, les sièges renversés, effarés pour ainsi dire, donnaient l'impression d'un salon de paquebot naufragé, d'une de ces affreuses nuits d'alerte où l'on apprend tout à coup, au milieu d'une fête à bord, qu'un choc à ouvert les flancs du navire et qu'il fait eau de toutes parts.

On commença à descendre les meubles.

Risler regardait faire les déménageurs, d'un air détaché, comme s'il se fût trouvé chez un étranger. Ce luxe dont il était si heureux et si fier autrefois lui inspirait maintenant un insurmontable dégoût. Pourtant, quand il entra dans la chambre de sa femme, il éprouva une vague émotion.

C'était une grande pièce tendue de satin bleu recouvert de dentelle blanche. Un vrai nid de cocotte. Il y traînait des volants de tulle déchirés et froissés, des nœuds, des fleurs fausses. Les bougies de la psyché, en brûlant jusqu'au bout, avaient fait éclater les bobêches ; et le lit, voilé de ses guipures et de ses courtines bleues, ses grands rideaux relevés et tirés, intact dans ce bouleversement, semblait le lit

d'une morte, une couche de parade où personne ne dormirait jamais plus.

Le premier mouvement de Risler en entrant là fut un mouvement d'épouvantable colère, l'envie de se jeter sur ces choses, de tout déchirer, de tout hacher, de tout broyer. C'est que rien ne ressemble plus à une femme que sa chambre. Même absente, son image sourit encore dans les miroirs qui l'ont reflétée. Un peu d'elle, de son parfum favori, reste à tout ce qu'elle a touché. Ses attitudes se retrouvent sur les coussins des divans, et l'on suit ses allées et venues de la glace à la toilette parmi les dessins du tapis. Ici ce qui rappelait surtout Sidonie, c'était une étagère chargée de bibelots enfantins, de chinoiseries insignifiantes et menues, éventails microscopiques, vaisselle de poupée, sabots dorés, petits bergers et petites bergères en face les uns des autres, échangeant des regards de porcelaine luisants et froids. C'était l'âme de Sidonie, cette étagère, et ses pensées toujours banales, petites, vaniteuses et vides, ressemblaient à ces niaiseries. Oui vraiment, si cette nuit, pendant qu'il la tenait, Risler dans sa fureur avait cassé cette petite tête fragile, on aurait vu rouler de là, à la place de cervelle, tout un monde de bibelots d'étagère.

Le pauvre homme pensait tristement à ces choses dans le bruit des marteaux et le va-et-vient des déménageurs, quand un petit pas tatillon et autoritaire se fit entendre derrière lui ; et M. Chèbe apparut, le tout petit M. Chèbe, rouge, essoufflé, flamboyant. Il le prit, comme toujours, de très haut avec son gendre :

— Qu'est-ce que c'est! qu'est-ce que j'apprends? Ah! çà, vous déménagez donc?

— Je ne déménage pas, monsieur Chèbe... je vends.

Le petit homme fit un bond de carpe échaudée :

— Vous vendez? Et quoi donc?

— Je vends tout, dit Risler d'une voix sourde, sans même le regarder.

— Voyons, mon gendre, un peu de raison. Mon Dieu, je ne dis pas que la conduite de Sidonie... D'ailleurs, moi je ne sais rien. Je n'ai jamais rien voulu savoir... Seulement, je vous rappelle à la dignité. On lave son linge sale en famille, que diable! On ne se donne pas en spectacle comme vous le faites depuis ce matin. Voyez tout ce monde aux vitres des ateliers : et sous le porche donc!... Mais vous êtes la fable du quartier, mon cher.

— Tant mieux. Le déshonneur a été public, il faut que la réparation soit publique aussi.

Ce calme apparent, cette indifférence à toutes ses observations exaspérèrent M. Chèbe. Il changea subitement de manières, et prit pour parler à son gendre le ton sérieux et absolu avec lequel on parle aux enfants ou aux fous.

— Eh bien! non, vous n'avez pas le droit de rien enlever d'ici. Je m'y oppose formellement, de toute ma force d'homme, de toute mon autorité de père. Croyez-vous donc que je vais vous laisser mettre mon enfant sur la paille... Ah! mais non... Ah! mais non. Assez de folies comme cela. Rien ne sortira plus de l'appartement.

Et M. Chèbe, ayant fermé la porte, se planta devant d'un geste héroïque. Ah! dame, c'est qu'il y allait de son intérêt, à lui aussi. C'est qu'une fois son enfant sur la paille, comme il disait, lui-même risquait fort de ne plus coucher sur la plume. Il était superbe dans cette attitude de père indigné ; mais il ne la garda pas longtemps. Deux mains, deux étaux, lui avaient saisi les poignets, et il se retrouva au milieu de la chambre, laissant la porte libre aux déménageurs.

— Chèbe, mon garçon, écoutez-moi bien, disait Risler penché vers lui... Je suis à bout... Depuis ce matin je fais des efforts inouïs pour me contenir ; mais il n'en faudrait pas beaucoup pour que ma colère éclatât, et malheur alors à celui sur qui elle tomberait. Je suis homme à tuer quelqu'un... Tenez! allez-vous en vite...

Il y avait un tel accent dans ces paroles, la façon dont son gendre le secouait en parlant était si éloquente que M. Chèbe fut tout de suite convaincu. Il balbutia même des excuses. Certainement Risler avait raison d'agir ainsi. Tous les honnêtes gens seraient pour lui... Et il se reculait à mesure vers la porte. Arrivé là, il demanda timidement si la petite pension de madame Chèbe serait continuée.

— Oui, répondit Risler, mais ne la dépassez jamais, car maintenant ma position ici n'est plus la même. Je ne suis plus l'associé de la maison.

M. Chèbe ouvrit de grand yeux étonnés, et prit cette physionomie idiote qui faisait croire à beaucoup de gens que l'accident qui lui était arrivé, — vous savez, tout pareil à celui du duc d'Orléans, — n'était pas un conte de son invention ; mais il n'osa pas faire la moindre observation. On lui avait changé son gendre, positivement. Etait-ce bien Risler, cette espèce de chat-tigre, qui se hérissait au moindre mot, et ne parlait de rien moins que de tuer les gens ?

Il s'esquiva, reprit son aplomb seulement au bas de l'escalier, et traversa la cour en marchant d'un air vainqueur.

Quand toutes les pièces furent démeublées et vides, Risler les parcourut une dernière fois, puis il prit la clef et descendit chez Planus pour la remettre à madame Georges.

— Vous pourrez louer l'appartement, dit-il, ce sera un apport de plus à la fabrique.

— Mais vous, mon ami ?

— Oh ! moi, je n'ai pas besoin de grand'chose. Un lit en fer là-haut, dans les mansardes. C'est tout ce qu'il faut pour un commis. Car, je vous le répète, je ne suis rien de plus désormais qu'un commis... Un bon commis, par exemple, vaillant et sûr, dont vous n'aurez pas à vous plaindre, je vous jure.

Georges, qui relevait des comptes avec Planus, fut si ému d'entendre ce malheureux parler ainsi, qu'il quitta sa place précipitamment. Les sanglots l'étouffaient. Claire était très émue aussi, et s'approchant du nouvel employé de la maison Fromont :

— Risler, lui dit-elle, je vous remercie au nom de mon père.

— C'est à lui que je pense tout le temps, madame, répondit-il très simplement.

A ce moment le père Achille entra, apportant le courrier.

Risler prit ce monceau de lettres, les ouvrit une à une tranquillement, et à mesure les passait à Sigismond.

— Voilà une commande pour Lyon... Pourquoi n'a-t-on pas répondu à Saint-Etienne ?

Il se plongeait de toutes ses forces dans ces détails d'affaires, et il y portait une lucidité d'intelligence qui venait justement de cette tension d'esprit perpétuelle vers le calme et l'oubli.

Tout à coup, parmi ces enveloppes larges, timbrées de noms de commerce et dont le papier, la pliure sentaient le bureau, la hâte de l'expédition, il en découvrit une, plus petite, cachetée avec soin et se glissant si traîtreusement au milieu des autres que d'abord il ne l'avait pas aperçue. Il reconnut bien vite cette écriture fine, longue et ferme. «*A monsieur Risler. — Personnelle.*» C'était l'écriture de Sidonie. En la voyant, il éprouva la même sensation qu'il venait d'avoir là-haut dans sa chambre.

Tout son amour, toute sa colère de mari trompé lui remontaient au cœur avec cette force d'indignation qui fait les assassins. Que

lui écrivait-elle ? quel mensonge avait-elle encore inventé ? Il allait ouvrir la lettre ; puis il s'arrêta. Il comprit que, s'il lisait cela, c'en était fait de tout son courage ; et, se penchant vers le caissier :

— Sigismond, mon vieux, lui dit-il tout bas, veux-tu me rendre un service ?

— Je crois bien !... fit le brave homme avec enthousiasme. Il était si heureux d'entendre son ami lui parler de sa bonne voix des anciens jours.

— Tiens, voilà une lettre qu'on m'écrit et que je ne veux pas lire maintenant. Je suis sûr que ça m'empêcherait de penser et de vivre. Tu vas me la garder, et puis ceci avec...

Il tira de sa poche un petit paquet soigneusement ficelé, qu'il lui tendit à travers le grillage.

— C'est tout ce qui me reste du passé, tout ce qui me reste de cette femme... Je suis décidé à ne pas la voir, ni rien qui me la rappelle avant que ma besogne ici soit terminée, et bien terminée... J'ai besoin de toute ma tête, tu comprends... C'est toi qui payeras la rente des Chèbe... Si elle-même demandait quelque chose, tu ferais le nécessaire... Mais tu ne m'en parleras jamais... Et tu garderas ce dépôt soigneusement jusqu'à ce que je te le redemande.

Sigismond enferma la lettre et le paquet dans un tiroir secret de son bureau avec d'autres papiers précieux. Aussitôt Risler se remit à parcourir sa correspondance ; mais tout le temps il voyait s'allonger devant ses yeux les fins caractères anglais tracés par une petite main qu'il avait si souvent et si ardemment serrée contre son cœur.

V

LE CAFÉ CHANTANT

Quel commis rare et consciencieux que ce nouveau commis de la maison Fromont!

Chaque jour sa lampe était la première allumée et la dernière éteinte aux vitres de la fabrique. On lui avait installé en haut, sous les combles, une petite chambre exactement semblable à celle qu'il occupait autrefois avec Frantz, vraie chambre de trappiste, meublée d'une couchette en fer et d'une table en bois blanc placée sous le portrait de son frère. C'était la même vie active, régulière et retirée que dans ce temps-là.

Il travaillait constamment, faisait venir ses repas de son ancienne petite crèmerie. Mais, hélas! la jeunesse, l'espoir à jamais disparus ôtaient leur charme à tous ces souvenirs. Heureusement, il lui restait encore Frantz et madame Chorche, les deux seuls êtres à qui il pût penser sans tristesse. Madame Chorche était toujours présente, attentive à le soigner, à le consoler ; et Frantz lui écrivait souvent, sans jamais lui parler de Sidonie, par exemple. Risler pensait que quelqu'un l'avait mis au courant des malheurs survenus, et il évitait, lui aussi, dans ses lettres, toute allusion à ce sujet. «Oh! quand je

pourrai le faire revenir.» C'était son rêve, sa seule ambition : relever la fabrique et rappeler son frère.

En attendant, les journées se succédaient pour lui toujours pareilles, dans le bruit actif du commerce et la solitude navrante de sa douleur. Chaque matin il descendait, parcourait les ateliers, où le profond respect qu'il inspirait, sa physionomie sévère et silencieuse avaient rétabli l'ordre un instant troublé. Dans les commencements on avait beaucoup jasé, et différemment commenté le départ de Sidonie. Les uns disaient qu'elle s'était enfuie avec un amant, les autres que Risler l'avait chassée. Ce qui déroutait toutes les prévisions, c'était l'attitude des deux associés vis-à-vis l'un de l'autre, aussi naturelle qu'auparavant. Quelquefois pourtant, quand ils se parlaient seul à seul dans le bureau, Risler avait tout à coup un soubresaut, comme une vision de l'adultère passé. Il songeait que ces yeux qu'il avait là devant lui, cette bouche, tout ce visage lui avait menti dans ses mille expressions.

Alors une envie le prenait de sauter sur ce misérable, de le saisir à la gorge, de l'étrangler sans pitié ; mais la pensée de madame Chorche était toujours là pour le retenir. Serait-il moins courageux, moins maître de lui que cette jeune femme ?... Ni Claire, ni Fromont, personne ne se doutait de ce qui se passait en lui. A peine pouvait-on deviner dans sa conduite une rigidité, une inflexibilité qui ne lui étaient pas habituelles. Maintenant Risler aîné imposait aux ouvriers ; et ceux d'entre eux qui n'étaient pas frappés de respect devant ses cheveux blanchis en une nuit, ses traits tirés et vieillis, tremblaient sous son regard singulier, regard d'un noir bleui comme l'acier d'une arme. Toujours très bon, très doux avec les travailleurs, il était devenu redoutable pour la moindre infraction aux règlements. On aurait dit qu'il se vengeait de je ne sais quelle indulgence passée, aveugle et coupable, dont il s'accusait.

Certes, c'était un merveilleux commis que ce nouveau commis de la maison Fromont.

Grâce à lui, la cloche de la fabrique, malgré les chevrotements de sa voix vieille et fêlée, eut bien vite repris son autorité ; et celui qui menait tout se refusait à lui-même le moindre soulagement. Sobre comme un apprenti, il laissait les trois quarts de ses appointements à Planus pour la pension des Chèbe, mais il ne s'informait jamais d'eux. Le dernier jour du mois, le petit homme arrivait ponctuellement chercher ses petits revenus, roide et majestueux avec Sigismond comme il

convient à un rentier en fonctions. Madame Chèbe avait essayé de parvenir jusqu'à son gendre, qu'elle plaignait et aimait ; mais la seule apparition de son châle à palmes sous le porche faisait fuir le mari de Sidonie.

C'est que tout ce courage dont il s'armait était bien plus apparent que réel. Le souvenir de sa femme ne le quittait jamais. Qu'était-elle devenue ? Que faisait-elle ? Il en voulait presque à Planus de ne pas lui en parler. Cette lettre surtout, cette lettre qu'il avait eu le courage de ne pas ouvrir, le troublait. Il y pensait constamment. Ah ! s'il avait osé, comme il l'aurait redemandée à Sigismond.

Un jour la tentation fut trop forte. Il se trouvait seul en bas dans le bureau. Le vieux caissier était parti déjeuner, laissant par extraordinaire la clef sur son tiroir. Risler n'y put pas résister. Il ouvrit, chercha, souleva les papiers. La lettre n'y était plus. Sigismond avait dû la serrer encore plus soigneusement, peut-être dans la prévision de ce qui arrivait en ce moment. Au fond, Risler ne fut pas fâché de ce contre-temps ; car il sentait bien que s'il avait trouvé sa lettre, c'eut été la fin de cette résignation active qu'il s'imposait si péniblement.

Toute la semaine, cela allait bien encore. L'existence était supportable, absorbée dans les mille soins de la maison et tellement fatigante, que Risler, la nuit venue, tombait sur son lit comme une masse inconsciente. Mais le dimanche lui était long et pénible. Le silence des cours, des ateliers déserts, ouvrait à sa pensée un champ plus vaste. Il essayait de travailler ; mais l'encouragement du travail des autres manquait au sien. Lui seul était occupé dans cette grande fabrique au repos, dont le souffle même s'arrêtait. Les verrous mis, les persiennes fermées, la voix sonore du père Achille jouant avec son chien dans les cours abandonnées, tout lui parlait de solitude. Et le quartier aussi lui donnait cette impression. Dans les rues élargies, où les promeneurs étaient paisibles et rares, le bruit des cloches sonnant vêpres tombait mélancoliquement, et quelquefois un écho du tumulte parisien, des roues en mouvement, un orgue attardé, la cliquette d'une marchande de plaisirs, traversaient ce silence comme pour l'augmenter encore.

Risler cherchait des combinaisons de fleurs et de feuillages, et pendant qu'il maniait son crayon, sa pensée, qui ne trouvait pas là une application suffisante, lui échappait, allait au bonheur passé, aux catastrophes inoubliables, souffrait le martyre, puis en revenant demandait au pauvre somnambule, toujours assis à sa table :

« Qu'est-ce que tu as fait en mon absence ? » Hélas ! il n'avait rien fait.

Oh ! les longs, les tristes, les cruels dimanches ! Songez qu'il se mêlait à tout cela dans son âme cette superstition du peuple pour les jours fériés, pour ce bon repos de vingt-quatre heures où l'on retrouve du courage et des forces. S'il était sorti, la vue d'un ouvrier accompagné d'un enfant et d'une femme l'aurait fait sangloter, mais sa réclusion de trappiste lui gardait d'autres souffrances, le désespoir des solitaires, leurs révoltes terribles quand le dieu auquel ils se sont consacrés ne répond pas à leurs sacrifices. Or le dieu de Risler c'était le travail, et comme il ne trouvait plus en lui l'apaisement ni la sérénité, il n'y croyait plus et le maudissait.

Souvent dans ces heures de combat, la salle de dessin s'ouvrait doucement, et Claire Fromont apparaissait. L'isolement du pauvre homme par ces longues après-midi du dimanche lui faisait pitié, et elle venait lui tenir compagnie avec sa petite fille, sachant par expérience ce que la douceur des enfants a de communicatif. La petite, qui maintenant marchait seule, glissait des bras de sa mère pour courir vers son ami. Risler entendait ces petits pas pressés. Il sentait ce souffle léger derrière lui, et tout de suite il en avait l'impression rajeunissante et calmante. Elle lui mettait de si bon cœur ses petits bras potelés autour du cou, avec son rire naïf et sans cause et le baiser de sa jolie bouche qui n'avait jamais menti. Claire Fromont, debout devant la porte, souriait en les regardant.

— Risler, mon ami, lui disait-elle, il faut descendre un peu au jardin... vous travaillez trop. Vous tomberez malade.

— Non, non, madame... au contraire, c'est le travail qui me sauve... Ça m'empêche de penser...

Puis, après un long silence, elle reprenait :

— Allons, mon bon Risler, il faut tâcher d'oublier.

Risler secouait la tête.

— Oublier... Est-ce que c'est possible ?... Il y a des choses au-dessus des forces. On pardonne, mais on n'oublie pas.

Presque toujours l'enfant finissait par l'entraîner au jardin. Il fallait bon gré mal gré jouer au ballon ou au sable avec elle ; mais la gaucherie, le peu d'entrain de son partenaire frappaient vite la petite fille. Alors elle se tenait tranquille, se contentant de marcher gravement entre les rangs de buis, la main dans celle de son ami. Au bout d'un moment, Risler ne songeait plus qu'elle était là ; mais sans qu'il y prît garde,

la tiédeur de cette petite main dans la sienne avait un effet magnétique d'adoucissement sur son âme ulcérée.

On pardonne, mais on n'oublie pas!...

La pauvre Claire en savait quelque chose, elle aussi ; car elle n'avait rien oublié, malgré son grand courage et l'idée qu'elle se faisait de son devoir. Pour elle comme pour Risler, le milieu où elle vivait était un rappel constant de ses souffrances. Sans pitié, les objets qui l'entouraient rouvraient sa blessure prête à se fermer. L'escalier, le jardin, la cour, tous ces témoins, ces complices muets de l'adultère, avaient à certains jours une physionomie implacable. Les soins mêmes, les précautions que prenait son mari pour lui épargner de pénibles souvenirs, l'affectation qu'il mettait à ne plus sortir le soir, à raconter les courses qu'il avait faites, ne servaient qu'à mieux lui rappeler la faute. Elle avait quelquefois envie de lui demander grâce, de lui dire : « N'en fais pas trop... » La foi était brisée en elle, et l'horrible souffrance du prêtre qui doute et veut pourtant rester fidèle à ses vœux, se trahissait dans son sourire amer, sa douceur froide et sans plaintes.

Georges était très malheureux. Il aimait sa femme maintenant. La grandeur de sa nature l'avait vaincu. Il y avait de l'admiration dans cet amour, et pourquoi ne pas le dire ! le chagrin de Claire lui tenait lieu d'une coquetterie qui n'était pas dans son caractère, et qui lui avait toujours manqué aux yeux de son mari. Il était de ce singulier type d'hommes qui aiment à faire des conquêtes. Sidonie, capricieuse et froide, répondait à ce travers de cœur. Après l'avoir quittée sur un adieu plein de tendresse, il la retrouvait le lendemain indifférente, oublieuse, et ce perpétuel besoin de la ramener lui tenait lieu de passion véritable. La sérénité en amour le lassait, comme les marins une traversée sans tempêtes. Cette fois il avait été avec sa femme bien près du naufrage ; et à cette heure encore tout péril n'était pas passé. Il savait que Claire était détachée de lui, toute à l'enfant, le seul lien entre eux désormais. Cet éloignement la lui faisait paraître plus belle, plus désirable ; et il mettait à la reprendre tout son art de séduction. Il sentait combien ce serait difficile et qu'il n'avait pas affaire à une âme banale. Pourtant il ne désespérait pas. Parfois, au fond du regard si doux et en apparence si impassible qui contemplait ses efforts, une lueur vague lui disait d'espérer.

Quant à Sidonie, il n'y pensait plus. Et qu'on ne s'étonne pas de cette prompte rupture morale. Ces deux êtres superficiels n'avaient

rien qui pût les attacher profondément l'un à l'autre. Georges était incapable d'éprouver des impressions durables, à moins qu'elles fussent sans cesse renouvelées ; Sidonie, de son côté, ne pouvait rien inspirer de tenace ou de grand. C'était un de ces amours de cocotte à gandin, faits de vanités, de dépits d'amour-propre, n'inspirant ni dévouement ni constance, seulement des aventures tragiques, des duels, des suicides d'où l'on revient presque toujours et d'où l'on revient guéri. Peut-être que, s'il l'avait revue, il aurait été repris de son mal ; mais le coup de vent de la fuite avait emporté Sidonie trop vite et trop loin pour qu'un retour fût possible. De toute façon, c'était un soulagement pour lui de pouvoir vivre sans mentir ; et l'existence nouvelle qu'il menait, toute de travail et de privations, avec un but lointain de réussite, ne le rebutait pas. Heureusement ; car ce n'était pas trop du courage et de la volonté des deux associés pour relever la maison.

Elle faisait eau de partout, cette pauvre maison Fromont. Aussi le père Planus passa encore bien de mauvaises nuits, tourmentées par le cauchemar de l'échéance et la vision fatale du petit homme bleu. Mais, à force d'économie, on arriva à payer toujours.

Bientôt quatre imprimeuses Risler, définitivement installées, fonctionnèrent à la fabrique. On commençait à s'en émouvoir dans le commerce des papiers peints. Lyon, Caen, Rixheim, les grands centres de l'industrie, s'inquiétaient beaucoup de cette merveilleuse « rotative et dodécagone. » Puis un beau jour les Prochasson se présentèrent, proposant trois cent mille francs, rien que pour partager le droit au brevet.

— Que faut-il faire ?... demanda Fromont jeune à Risler aîné.

Celui-ci haussa les épaules d'un air indifférent :

— Voyez, décidez... Cela ne me regarde pas. Je ne suis que le commis.

Dite froidement, sans colère, cette parole tomba sur la joie étourdie de Fromont et le rappela à la gravité d'une situation qu'il était toujours sur le point d'oublier.

Pourtant, une fois seul avec sa chère madame Chorche, Risler lui conseilla de ne pas accepter l'offre des Prochasson.

— Attendez... ne vous pressez pas. Plus tard, vous vendrez plus cher.

Il ne parlait que d'eux dans cette affaire qui le concernait si glorieusement. On sentait qu'il se détachait d'avance de leur avenir.

Cependant les commandes arrivaient, s'accumulaient. La qualité du papier, les prix baissés à cause de la facilité de fabrication, rendaient

toute concurrence impossible. A n'en plus douter, c'était une fortune colossale qui se préparait pour les Fromont. La fabrique avait repris son aspect florissant d'autrefois et son grand bourdonnement de ruche. Elle s'activait de tous ses bâtiments et des centaines d'ouvriers qui les remplissaient. Le père Planus ne levait plus le nez de son bureau ; on le voyait, du petit jardin, penché sur ses gros livres de recettes, alignant en chiffres magnifiquement moulés les bénéfices de l'*Imprimeuse*.

Risler travaillait toujours, lui aussi, sans distraction ni repos. La prospérité revenue ne changeait rien à ses habitudes de reclusion ; et c'est de la fenêtre la plus haute du dernier étage de l'hôtel qu'il entendait venir vers lui le bruit actif de ses machines. Il n'en était ni moins sombre, ni moins silencieux. Un jour, pourtant, on apprit à la fabrique que l'*Imprimeuse*, dont on avait envoyé un exemplaire à la grande exposition de Manchester, venait d'y remporter la médaille d'or, consécration définitive de son succès. Madame Georges appela Risler au jardin, à l'heure du déjeuner, et voulut lui annoncer elle-même cette bonne nouvelle.

Pour le coup il eut un sourire d'orgueil qui détendit son visage vieilli et assombri. Sa vanité d'inventeur, la fierté de sa gloire, surtout l'idée de réparer aussi superbement le mal fait par sa femme à la maison, lui donnèrent une minute de vrai bonheur. Il serra les mains de Claire, et murmura comme aux heureux jours d'autrefois :

— Je suis content... Je suis content...

Mais quelle différence d'intonation ! c'était dit sans entrain, sans espérance, avec une satisfaction de tâche accomplie, et rien de plus.

La cloche sonna pour le retour des ouvriers, et Risler remonta tranquillement se mettre à l'ouvrage comme les autres jours.

Au bout d'un moment, il redescendit. Malgré tout, cette nouvelle l'avait plus agité qu'il ne voulait le laisser paraître. Il errait dans le jardin, rôdait autour de la caisse, souriant tristement au père Planus à travers les vitres.

— Qu'est-ce qu'il a ? se demandait le vieux bonhomme... Qu'est-ce qu'il me veut ?

Enfin, le soir venu, au moment de fermer le bureau, l'autre se décida à entrer et à lui parler :

Planus, mon vieux, je voudrais...

Il hésita un peu.

— Je voudrais que tu me donnes... la lettre, tu sais, la petite lettre, avec le paquet.

Sigismond le regarda, stupéfait. Naïvement, il s'était imaginé que Risler ne songeait plus à Sidonie, qu'il l'avait tout à fait oubliée.

— Comment!... tu veux?...

— Ah! écoute, je l'ai bien gagné. Je peux bien penser un peu à moi maintenant. J'ai assez pensé aux autres.

— Tu as raison, dit Planus. Eh bien! voici ce que nous allons faire. La lettre et le paquet sont chez moi, à Montrouge. Si tu veux, nous irons dîner tous deux au Palais-Royal, tu te rappelles, comme au bon temps. C'est moi qui régale... Nous arroserons ta médaille avec du vin cacheté, quelque chose de fin!... Ensuite nous monterons ensemble à la maison. Tu prendras tes bibelots ; et, si c'est trop tard pour rentrer, mademoiselle Planus, ma sœur, te fera un lit et tu coucheras chez nous... On est bien, là-bas... c'est la campagne... Demain matin, à sept heures, nous reviendrons ensemble à la fabrique par le premier omnibus... Allons, pays, fais-moi ce plaisir. Sans cela je croirai que tu en veux toujours à ton vieux Sigismond...

Risler accepta. Il ne songeait guère à fêter sa médaille, mais à ouvrir quelques heures plus tôt cette petite lettre qu'il avait enfin conquis le droit de lire.

Il fallut s'habiller. C'était toute une affaire, depuis six mois qu'il vivait en veste de travail. Et quel événement dans la fabrique! Madame Fromont fut tout de suite prévenue :

— Madame, madame... Voilà M. Risler qui sort.

Claire le regarda de ses fenêtres ; et ce grand corps courbé par le chagrin, appuyé au bras de Sigismond, lui causa une émotion profonde, singulière, qu'elle se rappela toujours depuis.

Dans la rue, des gens saluaient Risler avec intérêt. Rien que ce bonjour lui faisait chaud au cœur. Il avait tant besoin de bienveillance! Mais le bruit des voitures l'étourdissait un peu :

— La tête me tourne... disait-il à Planus.

— Appuie-toi bien sur moi, mon vieux..., n'aie pas peur.

Et le brave Planus se redressait, promenant son ami avec la fierté naïve et fanatique d'un paysan du Midi portant le saint de son village.

Ils arrivèrent enfin au Palais-Royal.

Le jardin était plein de monde. On venait pour entendre la musique ;

et dans la poussière et le fracas des chaises, chacun cherchait à se placer. Les deux amis entrèrent vite au restaurant pour échapper à tout ce train. Ils s'installèrent dans un de ces grands salons, au premier, d'où l'on aperçoit la verdure des arbres, les promeneurs et l'aigrette du jet d'eau entre les deux carrés de parterre mélancoliques. Pour Sigismond, c'était l'idéal du luxe, cette salle de restaurant, avec de l'or partout, autour des glaces, dans le lustre et jusque sur la tenture en papier gaufré. La serviette blanche, le petit pain, la carte d'un dîner à prix fixe le remplissaient de joie.

— Nous sommes bien, n'est-ce pas?... disait-il à Risler.

Puis, à chacun des plats de ce régal à deux francs cinquante, il s'exclamait, remplissait de force l'assiette de son ami.

— Mange de ça..., c'est bon.

L'autre, malgré son désir de faire honneur à la fête, semblait préoccupé et regardait toujours par la fenêtre.

— Te rappelles-tu, Sigismond?... fit-il au bout d'un moment.

Le vieux caissier, tout à ses souvenirs d'autrefois, aux débuts de Risler à la fabrique, répondit :

— Je crois bien que je me rappelle... tiens! La première fois que nous avons dîné ensemble au Palais-Royal, c'était en février 46, l'année où on a installé les planches-plates à la maison.

Risler secoua la tête :

— Oh! non..., moi je parle d'il y a trois ans... C'est là, en face, que nous avons dîné, ce fameux soir.

Et il lui montrait les grandes fenêtres du salon de Véfour que le soleil couchant allumait comme les lustres d'un repas de noces.

— Tiens! c'est vrai..., murmura Sigismond un peu confus. Qu'elle idée malheureuse il avait eue d'amener son ami dans un endroit qui lui rappelait des choses si pénibles!

Risler, ne voulant pas attrister le repas, leva son verre brusquement.

— Allons! à ta santé, mon vieux camarade.

Il essayait de détourner la conversation. Mais une minute après, lui-même la remettait sur ce sujet-là, et tout bas, comme s'il avait honte, il demandait à Sigismond :

— Est-ce que tu l'as vue?

— Ta femme?... Non, jamais.

— Elle n'a plus écrit?

— Non..., plus du tout.

— Mais enfin, tu dois avoir des nouvelles. Qu'est-ce qu'elle a fait pendant ces six mois ? Est-ce qu'elle vit avec ses parents ?

— Non.

Risler pâlit.

Il espérait que Sidonie serait retournée près de sa mère, qu'elle aurait travaillé comme lui, pour oublier et expier. Il avait pensé souvent que, d'après ce qu'il apprendrait d'elle quand il aurait le droit d'en parler, il règlerait sa vie future, et dans un de ces avenirs lointains qui ont l'indécision du rêve, il se voyait parfois s'exilant avec les Chèbe au fond de quelque pays bien ignoré où rien ne lui rappellerait la honte passée. Ce n'était pas un projet, certes ; mais cela vivait au fond de son esprit comme un espoir et ce besoin qu'ont tous les êtres de se reprendre au bonheur.

— Est-ce qu'elle est à Paris ?... demanda-t-il après quelques instants de réflexion.

— Non... Elle est partie il y a trois mois. On ne sait pas où elle est allée.

Sigismond n'ajouta pas qu'elle était partie avec son Cazaboni dont elle portait le nom maintenant, qu'ils couraient ensemble les villes de province, que sa mère était désolée, ne la voyait plus et n'avait plus de ses nouvelles que par Delobelle. Sigismond ne crut devoir rien dire de tout cela, et après son dernier mot : « Elle est partie », il se tut.

Risler de son côté n'osait plus rien demander.

Pendant qu'ils étaient là, en face l'un de l'autre, assez embarrassés de ce long silence, la musique militaire éclata sous les arbres du jardin. On jouait une de ces ouvertures d'opéra italien qui semblent faites pour le plein ciel des promenades publiques, et dont les notes nombreuses se mêlent, en montant dans l'air, aux « psst!... psst!... » des hirondelles, à l'élan perlé du jet d'eau. Les cuivres éclatants font bien ressortir la douceur tiède de ces fins de journées d'été si accablées, si longues à Paris ; il semble qu'on n'entend plus qu'eux. Les roues lointaines, les cris des enfants qui jouent, les pas des promeneurs sont emportés dans ces ondes sonores jaillissantes et rafraîchissantes, aussi utiles aux Parisiens que l'arrosement journalier de leurs promenades. Tout autour les fleurs fatiguées, les arbres blancs de poussière, les visages que la chaleur rend pâles et mats, toutes les tristesses, toutes les misères d'une grande ville courbées et songeuses sur les bancs du jardin en reçoivent une impression de soulagement et de réconfort.

L'air est remué, renouvelé par ces accords qui le traversent en le remplissant d'harmonie.

Le pauvre Risler éprouva comme une détente de tous ses nerfs.

— Ça fait du bien, un peu de musique... disait-il avec des yeux brillants ; et il ajouta en baissant la voix :

— J'ai le cœur gros, mon vieux... Si tu savais...

Ils restèrent sans parler, accoudés à la fenêtre, pendant qu'on leur servait le café.

Puis la musique cessa, le jardin devint désert. La lumière attardée aux angles remonta vers les toits, mit ses derniers rayons aux vitres les plus hautes, suivie par les oiseaux, les hirondelles qui, de la gouttière où elles se serraient les unes contre les autres, saluèrent d'un dernier gazouillement le jour qui finissait.

— Voyons... Où allons-nous ? dit Planus en sortant du restaurant.

— Où tu voudras...

Il y avait là tout près, à un premier étage de la rue Montpensier, un café chantant où on voyait entrer beaucoup de monde.

— Si nous montions ?... demanda Planus, qui voulait dissiper à tout prix la tristesse de son ami..., la bière est excellente.

Risler se laissa entraîner ; depuis six mois il n'avait pas bu de bière...

C'était un ancien restaurant transformé en salle de concert. Trois grandes pièces, dont on avait abattu les cloisons, se suivaient, soutenues et séparées par des colonnes dorées, une décoration mauresque, rouge vif, bleu tendre, avec de petits croissants et des turbans roulés en ornement.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure, tout était plein ; et l'on étouffait, même avant d'entrer, rien qu'en voyant cet entassement de gens assis autour des tables, et tout au fond, à demi cachées par la suite des colonnes, ces femmes empilées sur une estrade, parées de blanc, dans la chaleur et l'éblouissement du gaz.

Nos deux amis eurent beaucoup de peine à se caser, et encore derrière une colonne d'où ils ne pouvaient voir qu'une moitié de l'estrade, occupée en ce moment par un superbe monsieur en habit noir et en gants jaunes, frisé, ciré, pommadé, qui chantait d'une voix vibrante :

Mes beaux lions aux crins dorés
Du sang des troupeaux altérés,
Halte-là!... Je fais sentinellô !...

Le public — des petits commerçants du quartier avec leurs dames et leurs demoiselles — paraissait enthousiasmé ; les femmes surtout. Il était si bien l'idéal des imaginations de boutique, ce magnifique berger du désert qui parlait aux lions avec cette autorité et gardait son troupeau en tenue de soirée. Aussi malgré leur allure bourgeoise, leurs toilettes modestes et la banalité de leur sourire de comptoir, toutes ces dames, tendant leurs petits becs vers l'hameçon du sentiment, roulaient des yeux langoureux du côté du chanteur. Le comique était de voir ce regard à l'estrade se transformer tout à coup, devenir méprisant et féroce en tombant sur le mari, le pauvre mari en train de boire tranquillement une chope vis-à-vis de sa femme : « Ce n'est pas toi qui serais capable de faire *sentinello* à la barbe des lions et en habit noir encore, et avec des gants jaunes... »

Et l'œil du mari avait bien l'air de répondre :

— Ah ! dame, oui, c'est un gaillard, celui-là.

Assez indifférents à ce genre d'héroïsme, Risler et Sigismond savouraient leur bière sans prêter une grande attention à la musique, quand la romance finie, dans les applaudissements, les cris, le brouhaha qui suivirent, le père Planus poussa une exclamation :

— Tiens ! c'est drôle... on dirait... mais oui, je ne me trompe pas... C'est lui, c'est Delobelle !

C'était en effet, l'illustre comédien qu'il venait de découvrir là-bas, au premier rang près de l'estrade. Sa tête grisonnante apparaissait de trois quarts. Négligemment il s'appuyait à une colonne, le chapeau à la main, dans sa grande tenue des *premières* : linge éblouissant, frisure au petit fer, habit noir piqué d'un camélia à la boutonnière comme d'une décoration. Il regardait de temps en temps la foule d'un air tout à fait supérieur ; mais c'est vers l'estrade qu'il se tournait le plus souvent, avec des mine aimables, des petits sourires encourageants, des applaudissements simulés, adressés à quelqu'un que de sa place le père Planus ne pouvait pas voir.

La présence de l'illustre Delobelle dans un café-concert n'avait rien de bien extraordinaire, puisqu'il passait toutes ses soirées dehors ; pourtant le vieux caissier en ressentit un certain trouble, surtout quand il aperçut au même rang de spectateurs une capote bleue et des yeux d'acier. C'était madame Dobson, la sentimentale maîtresse de chant. Dans la fumée des pipes et la confusion de la foule, ces deux physionomies rapprochées l'une de l'autre faisaient à Sigismond l'effet de

deux apparitions comme en évoquent les coïncidences d'un mauvais rêve. Il eut peur pour son ami, sans savoir précisément de quoi ; et tout de suite l'idée lui vint de l'emmener :

— Allons-nous-en, Risler... On meurt de chaud ici.

Au moment où ils se levaient, — car Risler ne tenait pas plus à rester là qu'à partir, — l'orchestre composé d'un piano et de quelques violons, commença une ritournelle bizarre. Il se fit dans la salle un mouvement de curiosité. On criait : « Chut!... Chut!... Assis! »

Ils furent obligés de reprendre leurs places. D'ailleurs Risler commençait à être troublé.

— Je connais cet air-là, se disait-il. Où l'ai-je entendu ?

Un tonnerre d'applaudissements et une exclamation de Planus lui firent lever les yeux.

— Viens, viens... sortons... disait le caissier, en essayant de l'entraîner dehors.

Mais il était trop tard.

Risler avait déjà vu sa femme s'avancer au bord de l'estrade et s'incliner devant le public avec des sourires de danseuse.

Elle était en robe blanche, comme la nuit du bal ; mais il y avait maintenant moins de richesse dans toute sa tenue et un laisser-aller choquant.

La robe tenait à peine aux épaules ; les cheveux s'envolaient en un brouillard blond au-dessus des yeux, et autour du cou un collier de perles trop grosses pour être vraies s'étageaient avec un brio de clinquant. Delobelle avait raison : c'est la vie de bohême qu'il lui fallait. Sa beauté y avait gagné je ne sais quelle expression insouciante qui la caractérisait, en faisait bien le type de la femme échappée, livrée à tous les hasards et descendant d'étape en étape jusqu'au plus profond de l'enfer parisien, sans que rien au monde soit assez fort pour la ramener à l'air pur et à la lumière.

Et comme elle semblait à l'aise dans son cabotinage! Avec quel aplomb elle s'avançait sur cette estrade! Ah! si elle avait pu voir le regard désespéré et terrible qui la fixait là-bas dans la salle, embusqué derrière une colonne, son sourire n'aurait pas eu cette placidité impudique, sa voix n'aurait pas trouvé ces inflexions câlines et langoureuses pour roucouler la seule romance que madame Dobson eût jamais pu lui apprendre :

Pauv' pitit mam'zelle Zizi,
C'est l'amou, l'amou qui tourne
La tête à li.

Risler s'était levé, malgré les efforts de Planus.
— Assis... assis..., lui criait-on.
Le malheureux n'entendait rien.
Il regardait sa femme.

C'est l'amou, l'amou qui tourne
La tête à li.

répéta Sidonie en minaudant.

Une minute il se demanda s'il n'allait pas bondir sur l'estrade et tout tuer. Il lui passait des lueurs rouges dans les yeux et comme un aveuglement de fureur.

Puis tout à coup la honte et le dégoût le prirent, et il se précipita dehors en renversant les chaises, les tables, poursuivi par l'effarement et les imprécations de tous ces bourgeois scandalisés.

VI

LA VENGEANCE DE SIDONIE

Jamais, depuis plus de vingt ans qu'il habitait Montrouge, Sigismond Planus n'était rentré si tard, sans prévenir sa sœur. Aussi mademoiselle Planus était-elle dans une grande anxiété. Vivant en communauté d'idées et de tout avec son frère, n'ayant qu'une même âme pour elle et pour lui, la vieille fille avait eu pendant plusieurs mois le contre-coup de toutes les inquiétudes, de toutes les indignations du caissier ; et il lui en était resté, encore maintenant, une grande facilité à trembler et à s'émouvoir. Au moindre retard de Sigismond, elle pensait :

— Ah ! mon Dieu... Pourvu qu'il n'y ait pas eu quelque histoire à la fabrique !

Voilà pourquoi, ce soir-là, une fois la basse-cour perchée et endormie, le dîner desservi sans qu'on y eût touché, mademoiselle Planus s'était assise dans la petite salle basse, et attendait, pleine d'agitation.

Enfin vers onze heures on sonna. Un coup de sonnette, timide et triste, qui ne ressemblait en rien au vigoureux coup de poignet de Sigismond.

— Est-ce vous, monsieur Planus ?... demanda la vieille demoiselle du haut du perron.

C'était lui ; mais il ne rentrait pas seul. Un grand vieux tout courbé

le suivait, qui, en entrant, dit bonjour d'une voix lente. Alors seulement mademoiselle Planus reconnut Risler aîné, qu'elle n'avait pas vu depuis les visites du jour de l'an, c'est-à-dire quelque temps avant tous les drames de la fabrique. Elle eut peine à retenir une exclamation de pitié ; mais devant le mutisme grave des deux hommes, elle comprit qu'il fallait se taire.

— Mademoiselle Planus, ma sœur, vous mettrez des draps blancs à mon lit. Notre ami Risler nous fait l'honneur de coucher chez nous, cette nuit.

La vieille fille alla bien vite préparer la chambre avec un soin presque tendre ; car on sait qu'en dehors de M. Planus mon frère, Risler était le seul homme excepté de la réprobation générale où elle les enveloppait tous.

En sortant du café-concert, le mari de Sidonie avait d'abord eu un moment d'exaltation effrayante. Il marchait au bras de Planus avec des détentes par tout le corps. A cette heure, il n'était plus question d'aller chercher la lettre et le paquet à Montrouge.

— Laisse-moi... va-t-en..., disait-il à Sigismond, j'ai besoin d'être seul...

Mais l'autre se serait bien gardé de l'abandonner ainsi à son désespoir. Sans que Risler s'en aperçût, il l'entraînait loin de la fabrique, et l'intelligence de son cœur inspirant au vieux caissier ce qu'il devait dire à son ami, pendant toute la route il ne lui avait parlé que de Frantz, son petit Frantz qu'il aimait tant.

« Ça, oui, c'était de l'affection, et vraie, et sûre... Pas de trahison à craindre avec des cœurs comme celui-là!... »

Tout en parlant, ils avaient quitté le Paris bruyant du centre. Ils marchaient maintenant le long des quais, frôlaient le jardin des Plantes, s'enfonçaient dans le faubourg Saint-Marceau. Risler se laissait conduire. Les paroles de Planus lui faisaient tant de bien!

Ils arrivaient ainsi tout près de la Bièvre, bordée en cet endroit de tanneries, dont les grand séchoirs à claire-voie se rayaient de bleu sur le fond du ciel ; puis, dans les plaines vagues de Montsouris, vastes terrains brûlés et pelés par le souffle de feu que Paris répand autour de son travail journalier, comme un dragon gigantesque dont l'haleine de fumée, de vapeur, ne souffre aucune végétation à sa portée

De Montsouris aux fortifications de Montrouge il n'y a qu'un pas. Une fois là, Planus n'eut pas grand'peine à entraîner son ami chez lui.

Il pensait avec raison que son intérieur calme, le spectacle d'une amitié fraternelle, paisible et dévouée, mettrait au cœur de cet infortuné comme un avant-goût du bonheur qui l'attendait près de son frère Frantz. Et, en effet, à peine étaient-ils entrés, que le charme de la petite maison opérait déjà.

— Oui, oui, tu as raison, mon vieux, disait Risler en marchant à grands pas dans la salle basse, il ne faut plus que je pense à cette femme. C'est comme une morte pour moi maintenant. Je n'ai plus que mon petit Frantz au monde... Je ne sais pas encore si je le ferai revenir ou si j'irai le rejoindre ; ce qu'il y a de sûr, c'est que nous allons rester ensemble... Moi qui désirais tant avoir un fils. Le voilà tout trouvé, mon fils. Je n'en veux pas d'autre. Quand je pense que j'ai eu un instant l'idée de mourir... Allons donc! Elle en serait bien trop heureuse, madame Chose, là-bas!... Je veux vivre, au contraire, vivre avec mon Frantz, et rien que pour lui.

— Bravo! dit Sigismond, voilà comme je voulais te voir.

A ce moment, mademoiselle Planus vint annoncer que la chambre était prête.

Risler s'excusait du dérangement qu'il lui causait.

— Vous êtes si bien, si heureux ici... C'est vraiment dommage de vous apporter ma tristesse.

— Eh! mon vieux, tu peux te faire un bonheur semblable au nôtre, dit le brave Sigismond en rayonnant... J'ai ma sœur, tu as ton frère. Qu'est-ce qu'il nous manque ?

Risler eut un vague sourire. Il se voyait déjà installé avec Frantz dans une petite maison tranquille et quakeresse comme celle-ci.

Décidément le père Planus avait eu une bonne idée.

— Viens te coucher, dit-il d'un air triomphant... Nous allons te montrer ta chambre.

La chambre de Sigismond Planus était une pièce au rez-de-chaussée, une grande pièce simplement mais proprement meublée, avec des rideaux de cotonnade aux fenêtres, au baldaquin du lit, et des petits carrés de tapis au bas des chaises sur le carreau luisant. Madame Fromont mère, elle-même, n'aurait rien trouvé à redire à l'ordre, à la bonne tenue de l'endroit. Sur des planches formant bibliothèque, quelques livres étaient rangés : *le Manuel du pêcheur à la ligne*, *la Parfaite ménagère à la campagne*, *les Comptes faits de Barême*. C'était toute la partie intelligente de l'appartement.

Le père Planus regardait autour de lui fièrement. Le verre d'eau se trouvait à sa place sur la table en noyer, la boîte à rasoir sur la toilette.

— Tu vois, Risler... Il y a tout ce qu'il faut... D'ailleurs, si tu manquais de quelque chose, les clefs sont à tous les meubles... tu n'as qu'à ouvrir... Et regarde quelle belle vue on a d'ici... Il fait un peu noir en ce moment ; mais demain matin, en t'éveillant, tu verras, c'est magnifique.

Il ouvrit la fenêtre. De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber, et des éclairs déchirant la nuit montraient la longue ligne silencieuse des talus qui s'étendaient au loin, avec des poteaux télégraphiques de place en place ou la porte sombre d'une casemate. Par intervalles, les pas d'une patrouille sur le chemin de ronde, le cliquetis d'un fusil ou d'un sabre rappelaient qu'on se trouvait dans la zone militaire. C'était cela l'horizon tant vanté de Planus, horizon mélancolique s'il en fut.

— Et maintenant, bonsoir... Dors bien.

Mais au moment où le vieux caissier allait sortir, son ami le rappela :

— Sigismond ?

— Présent... dit le bonhomme, et il attendit.

Risler rougit légèrement, eut ce mouvement de lèvres de l'homme qui va parler ; puis, faisant un grand effort sur lui-même :

— Non, non... rien... Bonsoir, mon vieux.

Dans la salle à manger le frère et la sœur causèrent encore longtemps à voix basse. Planus racontait le terrible événement de la soirée, la rencontre avec Sidonie ; et vous pensez s'il y en eut des « oh ! les femmes !... » et des « oh ! les hommes !... » Enfin, quand on eut fermé à clef la porte du petit jardin, mademoiselle Planus monta dans sa chambre, et Sigismond s'installa, comme il put, dans un petit cabinet à côté.

Vers le milieu de la nuit, le caissier fut réveillé en sursaut par sa sœur, qui l'appelait à demi-voix, très effrayée :

— Monsieur Planus, mon frère ?

— Hein ?

— Avez-vous entendu ?

— Non... Quoi donc ?

— Oh ! c'était affreux... Quelque chose comme un grand soupir, mais si triste... Ça venait de la chambre en bas.

Ils écoutèrent. Au dehors, la pluie tombait à torrents, avec ce bruit de feuillages qui donne à la campagne une impression si complète d'isolement et d'étendue.

— C'est le vent..., dit Planus.

— Je suis sûre que non... Chut!... écoutez...

Dans le tumulte de l'orage, une plainte montait, comme un sanglot fait d'un nom péniblement articulé :

— Frantz!... Frantz!...

C'était sinistre et lamentable.

Lorsque le Christ en croix poussa dans l'espace vers le ciel vide son cri désespéré : « Eli, Eli, lamma sabacthani », ceux qui l'entendirent durent éprouver l'espèce de terreur superstitieuse qui saisit tout à coup mademoiselle Planus.

— J'ai peur, murmura-t-elle... si vous alliez voir.

— Non, non, laissons-le. Il pense à son frère... Pauvre garçon! C'est encore cette idée-là qui peut lui faire le plus de bien.

Et le vieux caissier se rendormit.

Le lendemain il se réveilla, comme toujours, à la diane sonnant dans les forts ; car la petite maison, entourée de casernes, réglait toute sa vie sur les sonneries militaires. La sœur, déjà levée, donnait à manger aux poules. En voyant Sigismond debout, elle vint vers lui un peu émue.

— C'est singulier, dit-elle, je n'entends rien remuer chez M. Risler... Pourtant la fenêtre est grande ouverte.

Sigismond, très étonné, alla frapper chez son ami :

— Risler!... Risler!

Il appelait avec une certaine inquiétude.

— Risler! es-tu là?... est-ce que tu dors?

Rien ne répondait. Il ouvrit la porte.

La chambre était froide. On sentait que par la fenêtre ouverte, l'humidité du dehors l'avait envahie toute la nuit. Au premier coup d'œil jeté sur le lit, Planus pensa : « Il ne s'est pas couché... » En effet, la couverture était intacte, et dans la chambre, une veillée pleine d'agitation se révélait aux moindres détails, à la lampe encore fumante et qu'on avait négligé d'éteindre, à la carafe entièrement vidée dans une fièvre d'insomnie ; mais ce qui terrifia le caissier, ce fut de trouver grand ouvert le tiroir de commode où il avait soigneusement déposé la lettre et le paquet confiés à lui par son ami.

La lettre n'était plus là. Le paquet déplié, resté sur la table, laissait voir une photographie, le portrait de Sidonie à quinze ans. Avec sa robe à guimpe, ses cheveux mutins, séparés au front, sa pose embarrassée de fillette encore gauche, la petite Chèbe d'autrefois, l'apprentie de madamoiselle Le Mire, ne ressemblait guère à la Sidonie de maintenant. Et c'est justement pour cela que Risler avait gardé cette photographie, comme un souvenir, non pas de sa femme, mais de la « petite ».

Sigismond était consterné :

— C'est ma faute, se disait-il... J'aurais dû retirer les clefs... Mais qui se serait douté qu'il y pensait encore ?... Il m'avait tant juré que cette femme n'existait plus pour lui.

A ce moment mademoiselle Planus entra, le visage bouleversé.

— M. Risler est parti... fit-elle.

— Parti ?... La porte du jardin n'était donc pas fermée ?

— Il a passé par-dessus le mur... On voit les marques.

Ils se regardèrent, terrifiés.

Planus pensait : « C'est la lettre !... »

Evidemment cette lettre de sa femme avait dû apparaître à Risler quelque chose d'extraordinaire ; et pour ne pas réveiller ses hôtes, il s'était sauvé sans bruit, par la fenêtre, comme un voleur. Pourquoi ? Dans quel but ?

— Vous verrez, ma sœur, disait le pauvre Planus en achevant de s'habiller à la hâte, vous verrez que cette coquine lui aura joué encore quelque tour. Et comme la vieille fille essayait de le rassurer, le brave homme en revenait toujours à son motif favori :

— *Chai bas gonfianze!...* Puis, sitôt prêt, il s'élança dehors.

Sur la terre détrempée par la grosse pluie de la nuit, les pas de Risler s'apercevaient jusqu'à la porte du petit jardin. Il avait dû partir avant le jour, car les carrés de légumes et les bordures de fleurs étaient défoncés au hasard par des traces creuses, espacées en de longues enjambées ; le mur du fond avait des éraflures blanches, un léger éboulement au faîte. Le frère et la sœur sortirent sur le chemin de ceinture. Ici la marque des pas devenait impossible à suivre. On voyait pourtant que Risler était allé dans la direction de la route d'Orléans.

— Au fait, hasarda mademoiselle Planus, nous sommes bien bons de nous tourmenter ; il est peut-être retourné à la fabrique tout simplement.

Sigismond secoua la tête. Ah! s'il avait dit tout ce qu'il pensait.

— Allons, rentrez, ma sœur... Je vais voir...

— Et le vieux «chai bas gonfianze» partit en coup de vent, sa crinière blanche encore plus hérissée que d'habitude.

A cette heure-là, sur la route de ceinture, c'était un va-et-vient de soldats, de maraîchers, la garde montante, des chevaux d'officiers qu'on promenait, des cantiniers avec leur équipage, tout le train, tout le mouvement qui se fait le matin autour des forts. Planus s'en allait à grands pas au milieu du bruit, quand tout à coup il s'arrêta. Sur la gauche, au pied des talus, devant un petit bâtiment carré où se lit en noir sur le plâtre cru :

VILLE DE PARIS

ENTRÉE DES CARRIÈRES

il venait d'apercevoir une foule rassemblée et des uniformes de soldats, de douaniers, mêlés aux blouses flasques et terreuses des rôdeurs de barrières. Instinctivement le vieux s'approcha. Au-dessous d'une poterne ronde à barreaux de fer, un douanier assis sur la marche de pierre, parlait avec de grands gestes, comme s'il faisait une démonstration :

— Il était là où je suis, disait-il... Il s'est pendu assis, en tirant de toutes ses forces sur la corde... comme ça... han!... Et il faut croire que c'était bien son idée de mourir, car on a trouvé dans sa poche un rasoir dont il se serait servi au cas où la corde aurait cassé.

Dans la foule une voix dit : «Pauvre diable!...» Ensuite une autre, mais celle-là tremblante, étranglée par l'émotion, demanda timidement :

— Est-ce qu'on est bien sûr qu'il serait mort?

Tout le monde se mit à rire en regardant Planus.

— En voilà un vieux serin, fit le douanier... Puisque je vous dis qu'il était tout bleu ce matin, quand nous l'avons décroché pour le porter à la caserne des chasseurs.

Elle n'était pas loin, cette caserne ; et pourtant Sigismond Planus eut toutes les peines du monde à se traîner jusque-là. Il avait beau se dire que les suicides ne sont pas rares à Paris, surtout dans ces parages, que pas un jour ne se passe sans qu'on relève un cadavre sur cette longue ligne des fortifications, comme sur le rivage d'une mer

dangereuse, rien ne pouvait le distraire de l'affreux pressentiment qui, depuis le matin, lui serrait le cœur.

— Ah! vous venez pour le pendu, lui dit le *mar-chef* de planton à la porte de la caserne... tenez! Il est là.

On avait étendu le corps, dans une espèce de remise, sur une table à tréteaux. Un manteau de cavalerie, jeté dessus, le recouvrait entièrement, tombait avec ces plis de linceul que la rigidité de la mort creuse partout autour d'elle. Un groupe d'officiers, quelques soldats en pantalons de toile regardaient de loin, en causant à voix basse comme dans une église ; et sur le rebord d'une haute fenêtre, un aide-major écrivait la constatation du décès. C'est à lui que Sigismond s'adressa.

— Je voudrais bien le voir, demanda-t-il doucement.

— Voyez.

Il s'approcha du tréteau, hésita une minute, puis s'enhardissant, découvrit un visage tuméfié, un grand corps immobile dans ses vêtements trempés de pluie...

— Elle a donc fini par te tuer, mon vieux camarade... murmura Planus, et il tomba à genoux en sanglotant.

Les officiers s'étaient avancés curieusement pour regarder le mort, resté découvert.

— Voyez donc, major, dit l'un d'eux... Il a la main fermée, comme s'il serrait quelque chose.

— En effet, répondit le major en s'approchant... Cela arrive quelquefois dans les dernières convulsions... Vous rappelez-vous, à Solférino ? Le commandant Bordy tenait comme cela dans sa main le médaillon de sa petite fille. Nous avons eu bien du mal à le lui arracher.

Tout en parlant, il essayait d'ouvrir cette pauvre main crispée et morte.

— Tiens! dit-il, c'est une lettre qu'il serrait si fort.

Il allait la lire ; mais un des officiers la lui prit des mains et la passa à Sigismond toujours agenouillé :

— Voyez, monsieur. C'est peut-être une dernière volonté à remplir.

Sigismond Planus se leva. Comme la pièce était sombre, il s'approcha de la croisée en chancelant, et lut, les yeux brouillés de larmes :

« ...Eh bien! oui, je t'aime, je t'aime... Plus que jamais et pour toujours... A quoi bon lutter et nous débattre ?... Notre crime est plus fort que nous. . . . . .»

C'était la lettre que Frantz avait écrite à sa belle-sœur un an auparavant, et que Sidonie avait envoyée à son mari le lendemain de leur scène pour se venger de lui et de son frère en même temps.

Risler aurait pu survivre à la trahison de sa femme, mais la trahison de son frère l'avait tué du coup.

Quand Sigismond eut compris, il resta atterré... Il était là, la lettre à la main, regardant machinalement devant lui par cette fenêtre grande ouverte.

Six heures sonnaient.

Là-bas, au-dessus de Paris, qu'on entendait gronder sans le voir, une buée s'élevait, lourde, chaude, lentement remuée, frangée au bord de rouge et de noir comme un nuage de poudre sur un champ de bataille... Peu à peu des clochers, des façades blanches, l'or d'une coupole, se dégagèrent du brouillard, éclatèrent en une splendeur de réveil. Puis, dans la direction du vent, les mille cheminées d'usines, levées sur ce moutonnement de toits groupés, se mirent à souffler à la fois leur vapeur haletante avec une activité de steamer au départ... La vie recommençait... Machine, en avant! Et tant pis pour qui reste en route!...

Alors le vieux Planus eut un mouvement d'indignation terrible :

— Ah! coquine... coquine..., criait-il en brandissant son poing ; et l'on ne savait pas si c'était à la femme ou à la ville qu'il parlait.

AUTOUR DE

"FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ"

AUTOUR DE "FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ"

PETITS MÉTIERS DES ÉTRENNES (1)

(Inédit)

Connaissez-vous bien le Marais, cette ville dans la ville, intacte depuis trois siècles, pleine de rues antiques et de palais encore debout, de places endormies et de fontaines à rocailles, où est venu nicher, un beau jour, comme une colonie de moineaux francs s'abattant au creux d'un vieux mur, l'*article Paris*, toute une volée d'humbles et bruyantes industries ? Souvenirs d'autrefois et Réalités d'aujourd'hui, poésie et modernité confondues, voilà ce qui fait le charme de ce quartier, son pittoresque intime et son caractère.

L'ancien hôtel Richelieu, que j'habitais encore il y a quelques jours, vieux logis tout parfumé de poudre à la maréchale et d'ambre, est le seul à peu près que l'industrie n'ait pas envahi ; on l'a jugé trop petit sans doute, mais je n'en connais pas beaucoup d'autres dans ce cas. Les cheminées en briques d'une confiturerie montent droit, balayant le ciel d'un perpétuel panache de fumée, entre les pignons et les poivrières de l'hôtel de Sens, bijou de pierre ciselée où demeurèrent des évêques, où les rois de France firent leur séjour.

L'hôtel Lamoignon, avec ses grands toits, sa tourelle d'angle, sa belle ordonnance corinthienne, et timbré qu'il est sur toutes ses faces de chiffres royaux et galants, savez-vous comment le peuple l'appelle ? Le château des bonnetiers ! Et, en effet, au lieu du bruit des chaconnes et des pavanes, l'hôtel retentit tout le jour du ronflement continu des broches et du battement sec des métiers d'une fabrique de bas à la mécanique.

Il en est de même pour l'hôtel Sully, pour la maison de Ninon de Lenclos et pour tous ces vieilles demeures aristocratiques des alentours de la place Royale, aux grandes portes cintrées, ornées de lourds heurtoirs, hérissées de têtes de clous gigantesques et laissant voir, au fond de corridors où les carrosses pouvaient tourner, leurs grands escaliers à balustres. Partout l'imprévu, la surprise, et d'attendris-

(1) Cet article inédit en librairie a paru dans le *Gil-Blas*, les 26 et 27 décembre 1879. Il complète l'histoire du livre et précise l'une des sources d'inspiration de l'auteur, c'est pour cette raison que nous lui avons donné place ici.

santes antithèses : des peintures du siècle dernier, un trumeau semé de colombes et d'amours, les restes d'un plafond doré, des moulures de boiseries qu'on aperçoit d'en bas par les vitres crevées, dans la fumée des ateliers et la poussière des marchandises ; un noble écusson transformé en écriteau, une torchère en marbre sculpté portant l'enseigne, flottante et plantée comme un étendard, d'un fabricant de fleurs et plumes ; et des lourds camions qui tournent déracinant de leur moyeu les hautes bornes d'une cour d'honneur. Il fait bon s'égarer la nuit et rêver là quand le silence s'est fait et que sur les pavés et les toits un clair de lune jette sa féerie. Le temps passé semble revivre ; de mystérieuses chaises à porteur glissent dans l'ourlet d'ombre des rues ; des courtisans, des raffinés, passent, que trahit un froufrou de soie, un éclair d'épée... et la vision ne s'évanouit qu'au bruit régulier des pas de deux sergents de ville faisant leur ronde, ou à la rencontre — invraisemblable dans Paris ! — du dernier des preneurs de rats, armé d'une lanterne, portant les cadavres de ses victimes suspendus au bout d'une gaule, industriel fantasque, silhouette d'un autre temps, sans qui toutes ces vieilles maisons aux plafonds creux, aux combles vermoulus, deviendraient bientôt inhabitables !

Tous les ans, vers la fin de décembre, grand remue-ménage dans le quartier ! Voici le jour de l'an, les étrennes : et c'est ici que se fabriquent les bonbons et joujous, les riens dorés, les riens sucrés, goutte d'ambroisie sitôt évaporée sous le caramel qui l'emprisonne, trésors fragiles, joies d'un jour, chefs-d'œuvre enfantins faits de velours qui se fane et d'or qui passe, que brisera demain le caprice, ou dont ne fera qu'une bouchée le premier rayon de soleil !

A côté de l'hôtel Lamoignon, rue Pavée, des sous-sols d'un magnifique palais du temps d'Henri II monte un bruit solennel et persistant, comparable à celui que font, au va-et-vient des flots, les galets des plages méditerranéennes. Ce sont des dragées qu'on fabrique, des dragées roses, des dragées bleues, des hectolitres de dragées qui roulent et s'arrondissent et se polissent dans d'énormes cylindres pareils aux brûloirs à café d'épiciers géants. Des gamins accroupis, les lèvres humides et les yeux ronds, regardent du trottoir cette succulente alchimie. Une fine poussière sucrée flotte, avec des odeurs de vanille, et retombe en couche neigeuse sur la barre de fer du soupirail. Un chien passe et lèche, les gamins l'imitent... Ailleurs, des artistes en pastillages, moitié Canova, moitié Vatel, modèlent et sèchent à l'étuve un tas de figurines bizarres, chiffonnières et chiffonniers, avec le croc et la hotte, marins réjouis dans le cadre luisant de leur chapeau de cuir, conscrits imberbes louchant au port d'armes, anglais aux longs favoris jaunes, cosaques aux longues dents blanches ; tout cela animé par d'ingénieux contre-poids, branlant la tête, ouvrant la bouche, tirant la langue, tout cela fait d'une sorte de pâte d'amidon colorée de nuances tendres, un peu moins dure que le marbre, un peu plus sucrée que le plâtre, chefs-d'œuvre vaguement mangeables pour des gourmandises de huit ans !

Le pain de l'esprit après les joies de la gueule : d'une porte sordide et basse, sur une petite voiture à bras, sort, avec d'éblouissants reflets, un déménagement de Golconde ou de Californie. C'est l'ouvrier en reliure qui va rapporter son ouvrage, livres estampés et gaufrés, plus somptueux sous leur couverture écarlate encroutée d'or que ne l'était l'Homère d'Alexandre le Grand dans sa cassette en bois de cèdre ; orgie de rouge et de rayons, marée montante qu'un grand coup de soleil

empourpre, et qui va, trois semaines durant, aux vitrines des libraires à la mode, submerger nos volumes modestement vêtus de jaune ou de couleur saumon Concurrence vraiment déloyale, indécente provocation qui oblige les papas économes à détourner les yeux en passant, et fait fleurir les roses d'une chaste concupiscence aux joues candides du collégien.

Voici maintenant les jouets : des fabriques occupant mille ouvriers, des entrepôts et des dépôts envahissant et surchargeant les cinq étages de maisons immenses. Un paradis dont les enfants rêvent et où le bonhomme Noël, avant saint Janvier, s'approvisionne, pour remplir sous les cheminées tous les petits sabots trottinants de tout l'univers. C'est ici que les malins, les gens au courant, les Parisiens, viennent acheter économiquement leurs étrennes au prix du *gros*. Pour cela je vous recommande, entre parenthèse, les magasins de M. Schann, rue des Vieilles-Haudriettes. — Qui cela, monsieur Schann ? — Vous le connaissez bien, parbleu ! Schann, c'est Schaunard, le Schaunard chanté par Murger, le Schaunard de la vie de Bohême, Schaunard qui, voulant faire une fin, s'est établi marchand de joujoux et n'a trouvé moyen de se rattacher au monde des gens sérieux que par ce commerce d'apparence paradoxale et fantaisiste.

Et toujours, — car nous ne quittons pas le vieux Marais, — cette antithèse pleine d'une attendrissante ironie, des riens enfantins du présent avec les grands souvenirs du passé. Rue des Archives, dominant la rue, à la façade d'un palais devenu fabrique, un polichinelle se dresse, énorme, les pieds chaussés de sabots, sur l'écusson de la grande porte. L'hôtel de Mme de Pompadour, intact dans sa grâce rococo, est un entrepôt de poupées : des poupées de la cave aux combles, les caisses en tas et la paille envahissent jusqu'aux allées du vieux jardin. Et ce sont des marquis et des marquises, des Némorin et des Estelle aux fraîches couleurs, hauts comme le pouce, tout cela en costume du temps jadis, car les poupées, plus que les hommes, restent fidèles aux vieux usages; tout cela frisé, bichonné, poudré, tout cela en manteau de cour, en paniers et en talon rouge, un dix-huitième siècle féerique, et qui se trouverait par exemple un peu trop à l'aise dans ses proportions minuscules, si un coup de baguette, le ressuscitant, marquis et marquises, Némorin et Estelle, se remettaient à circuler, coquets et galants, à travers les larges escaliers à rampe ouvragée et sous les dorures des hauts salons!

De là chaque jour par millions partent les polichinelles et les poupées, et non pour Paris, non pour l'Europe seulement, mais pour l'Afrique et pour l'Asie, pour l'Océanie et les Amériques, pour les steppes glacés du Nord et les plaines torrides de l'Equateur. O chères poupées voyageuses, missionnaires de carton, explorateurs en bois sculpté, que de fois mon rêve, s'enfermant avec vous dans vos caisses de sapin blanc, vous a accompagnées au bout du monde ! Où allez-vous ainsi au péril des déserts et de la mer ? En quels lointains pays vous transportent les ailes de flamme des railways et des paquebots? Quelle fin héroïque ou comique vous réservent les hasards des caravanes et des traversées ? Peut-être ferez-vous un grand naufrage et, recueillies comme Don Juan sur le sable humide des plages, deviendrez-vous (cela s'est vu !) le Dieu terrible et quotidiennement ensanglanté de quelque sauvage peuplade ! Peut-être aussi tomberez-vous entre les mains griffues d'une tribu d'anthropophages, qui se demanderont, inquiets, en vous tournant et retournant, quelle

est cette race de petits hommes si durs à cuire et sur qui les dents ne mordent point. Heureuses celles qui, arrivées au port malgré vent et tempêtes, déclouées enfin, secouant hors des caisses, d'une pirouette, le son et la sciure de l'emballage et répandant cette bonne odeur de peinture à l'essence qui est le « Lubin » des poupées neuves, porteront aux lointains pays une vague et fantasque idée des élégances nationales et peut-être un souvenir de la patrie à quelque foyer d'expatriés !

Mais ceci n'est que de la grande industrie centralisée, impersonnelle, fabrication anonyme, du haut en bas marquée au même cachet, pièces montées à la douzaine et par grosses, où l'ouvrier nulle part n'a eu le temps de mettre l'originalité de sa fantaisie, son tour de main ou le parfum de son âme. Combien je préfère et combien sont plus intéressants les mille petits métiers qui partout, au Marais, et surtout dans les petites rues, vivent et s'agitent, à toutes les fenêtres, à toutes les mansardes de ces vieilles maisons, pressées et bourdonnantes comme des ruches. Ici, chacun à sa spécialité, chacun invente et travaille pour son compte.

Entrez le soir dans ces allées étroites, gravissez ces escaliers tristes ; par les portes entr'ouvertes sur chaque palier vous apercevrez sous la lampe à schiste, autour d'un maigre feu, des femmes, des enfants qui travaillent. Un peu de laiton, un peu de colle, du papier doré, du velours, et c'est assez, malgré la misère et le froid, pour fabriquer du bout des doigts, presque sans outils, par l'adresse et l'ingéniosité seules, ces menus objets « jolis et bien faits », comme disent en vous les offrant les camelots : pierrots, danseurs, papillons qui battent des ailes, merveilles de quatre sous, joujoux de pauvres fabriqués par des pauvres, en qui se marque autant, et plus que dans les créations luxueuses, le goût si fin, si bon enfant, de cet étonnant peuple parisien.

Tout cela est fait le soir, à temps perdu, après la journée finie. La matière première ne coûte guère. Ces chiffons, morceaux de déchet et de rebut, ont été rapportés de l'atelier peu à peu, tout le long de l'an, par l'aînée qui est couturière ou modiste ; le cadet, apprenti chez un cartonnier, a obtenu de son patron la colle nécessaire et quelques rognures. Et ce sont des rêves : « Si le jour de l'an est bon, ça aidera toujours à payer le terme. » Et puis qui sait ? avec une idée ingénieuse, un joujou qui prend, on a vu des familles, en huit jours, faire une petite fortune. La tête va, les mains s'agitent. Une pauvre vieille, accroupie, promenant avec grand soin sur des morceaux de carton découpés un pinceau qu'elle trempait à tout bout de champ dans le pot à colle, me disait un jour : « Moi, monsieur, je ne fais plus que le tramway ! » Des tramways à deux sous avec le conducteur à l'arrière et les voyageurs sur l'impériale ! Eh bien, à assembler cela, la pauvre vieille gagnait sa vie. Tout un ménage d'ouvriers que je connais, l'an passé est sorti de misère grâce à une fourrure hors d'usage qu'une dame lui avait donnée. Découpée en petits morceaux et collée ingénieusement sur de petites poupées à un liard achetées nues, la fourrure de ces poupées fit autant de singes flexibles, prenant toutes les poses voulues et reluisant du plus beau poil, qui s'enlevèrent jusqu'au dernier ! Bonne chance mes amis, et que le jour de l'an soit propice aux petits métiers du Marais !

Car ce n'est pas encore fini ; après avoir fabriqué, il faut vendre ; et tous ces industriels pour rire vont se transformer en petits marchands. Soyez tranquilles ; le magasin ne reviendra pas plus cher que l'usine ! Vous la connaissez, cette rangée

5

1874

d'étalages en plein vent et de boutiques à treize, qui, quinze jours durant, met un air de foire sur nos boulevards.

L'installation est simple : aux humbles une nappe blanche sur une table suffit avec une chandelle qu'entoure du papier huilé ; et ce serait grande misère, s'il venait à neiger dessus ! D'autres, plus ambitieux, montent une baraque. Grave affaire : on a pour cela engagé les économies d'un an, mis la pendule au Mont-de-Piété, emprunté peut-être. Puisse le temps se maintenir sec ces huit jours, et que le brouillard et la pluie n'empêchent pas les promeneurs de sortir ! Rien d'attendrissant à observer comme ces ménages d'ouvriers campés ainsi en pleine foule. La vie tout entière se trouve changée ; c'est un voyage, une expédition en pays inconnu, loin du faubourg, de la rue natale. La mère en général tient la boutique, et comme on ne ferme que longtemps après minuit, l'homme s'y arrête le soir après l'atelier, les enfants à la sortie de l'école et de l'asile. On fricote et l'on mange par derrière, au milieu du tourbillonnement des voitures, sur le bout de trottoir resté libre entre les planches et le ruisseau. On trinque et l'on rit quand « ça va ! » et ce sont des silences désillusionnés, des colloques tristes quand le mauvais temps vide les rues et que les passants n'achètent point.

Mais presque toujours les passants achètent. C'est le jour de l'an, et un Parisien vendrait son âme plutôt que de ne pas acheter. On achète de tout et tout à bon marché. Nous sommes ici à la foire des pauvres ! Et tant mieux — puisque l'étalage de toutes ces pauvretés en resplendit et s'en égaie — si de l'autre côté du trottoir, sur la ligne des magasins aux larges vitrines ruisselantes de gaz et débordantes de dorures, éclatent les étrennes des heureux : éventails qui valent des fortunes, bijoux scintillant comme une eau qui tremble dans le velours blanc des écrins ; cuirs de Russie embaumant l'air, ornés de coins d'or et timbrés d'armoiries ; bronzes et marbres s'animant sous le réflecteur d'une sorte de vie féerique ; et les livres si éblouissants qu'on n'ose les lire, et les joujoux si beaux qu'on ose à peine les toucher ; des chiens qui nagent, des chevaux qui marchent, des moutons qui broutent, des rats qui trottent, des oiseaux qui chantent, des singes qui jouent du violon faisant l'œil blanc et battant des paupières ! des tirs à l'arc, des jeux de bagues, des jeux de course, des jeux de criquet ; et les bateaux, et les voitures, et ces forts en carton, énormes, qu'emportent des colonnes d'assaut, avec les défenseurs, naïfs comme dans les vieilles estampes, debout sur les remparts et plus hauts que les tours.

Cependant, chez les marchands de chocolat, dans les boutiques de confiserie, s'empresse un essaim de jolies filles, en grande toilette et coiffées haut, qui, prestement, sans cesser de sourire, enveloppent de leurs doigts fins, sous le papier satiné où se croisent des faveurs, les bonbons fondants et les pralines.

Retournons aux joujoux des pauvres. J'eus toujours pour eux et pour ceux qui les fabriquent une affection particulière, et ce goût a failli me jouer un mauvais tour.

Je venais d'achever un roman [1] auquel j'avais donné pour cadre précisément ce quartier du Marais que j'habitais et que j'aime. Au moment de le porter à l'imprimerie, un ami à qui je le faisais lire me dit : « Prends garde, tu as là-dedans un personnage qu'on va t'accuser d'avoir pris à Dickens. » J'avais, en effet, mis en scène,

(1) Fromont Jeune et Risler Aîné.

pour en avoir rencontré dans la réalité le type touchant et résigné, une petite ouvrière infirme, une habilleuse de poupées qui, sevrée de bonheur dans un cinquième froid, habille nuit et jour des poupées à un sou et réalise du bout des doigts, en drapant ses chiffons, toutes sortes de rêves, par avance avortés, de grâce et de coquetterie. Voyez la malechance : Dickens lui aussi, dans son roman de l'*Ami commun*, se trouvait avoir mis une habilleuse de poupées.

On m'a parfois accusé d'imiter Dickens. Un auteur qui écrit selon ses yeux et sa conscience n'a rien à répondre à cela, sinon qu'il y a certaines parentés d'esprit dont on n'est pas soi-même coupable et que le jour de la grande fabrication des hommes et des romanciers, Dieu, par distraction, a bien pu mêler les pâtes. Par malheur, ce sont là explications stériles et défaites nuancées que la critique n'admettrait point. Le meilleur était encore de renoncer à mon habilleuse ou au moins de lui donner un autre métier. Mais ces choses ne s'inventent point ; et comment trouver un autre métier aussi poétiquement chimérique que celui d'habilleuse de poupées, permettant ce que j'avais voulu faire : la grâce exquise dans la misère, le rêve souriant sous les toits noirs, les doigts donnant un corps aux envolées de l'âme. Ah ! j'en fouillai des maisons sombres, cette année-là, j'en grimpai des escaliers froids à rampe de corde, cherchant mon milieu idéal dans le nombre infini des petits métiers ! Je désespérais à la fin ; mais mon entêtement devait trouver sa récompense : un jour, rue du Temple, sur un cartouche de cuir bouilli, dans un de ces cadres où pour la commodité des chalands sont inscrites et affichées toutes les industries d'une maison, je lus ces lettres d'or fané qui m'éblouirent :

AU 6e
Mlle DÉSIRÉE
Oiseaux et mouches pour modes

COMPOSITION DU ROMAN

LES NOTES

Alphonse Daudet avait tout d'abord songé à tirer un drame du poignant sujet de Fromont.

Jetés dans le petit cahier consacré pour la plus grande partie aux CONTES DU LUNDI, *les plans de cette pièce constituent la première ébauche du roman* (1).

Trouver un drame dans deux négociants associés. Chardon aîné occupé à trouver des couleurs, un certain bleu cobalt qui le poursuit. — Chardon a épousé une petite ouvrière de Paris, qui est enchantée d'être une madame. Fromont jeune a épousé la fille d'un notaire, qui n'aurait voulu épouser qu'un magistrat.— Enragement des deux femmes pour s'humilier ; chasse à courre de toilettes, maisons de campagne, etc. La scène pourrait se passer chez Fromont jeune à la campagne, chez Chardon aîné à la campagne. Le comique serait de montrer des intérieurs presque identiques, imitation.— Puis dans le magasin... La dame Chardon enragée, humiliée, éclaboussée, pour se venger de la dame Fromont veut lui enlever son mari.

Chardon est un chimiste, ancien employé de la maison Fromont. Logé chez de braves ouvriers du faubourg du Temple, soigné par eux, il a par reconnaissance épousé leur fille, la petite Désirée. — Quand le père Fromont est mort, il a associé son fils avec le vieux Chardon, qui a toujours gardé du respect pour ce jeune homme qu'il traite toujours un peu en patron. Il a l'habiture de dire : « Fromont père disait... etc. »

***

Faire de la petite Désirée Chardon une vraie nature de cocotte. — Elle ruine le jeune Fromont. — On s'étonne de voir les Chardon avoir une maison de campagne, chevaux, voiture. — Pour faire accepter l'argent à Chardon, on le lui donne comme des bénéfices de la maison. Fromont lui dit de n'en parler pas ; pourtant Chardon ne peut pas se tenir d'en parler au caissier d'une façon détournée ou bien le caissier lui apprend que les affaires vont mal. — Stupeur de Chardon.

***

La petite Désirée ouvrière dans le faubourg en face la fabrique de Fromont a toujours rêvé épouser le fils Fromont. Fromont s'est marié avec sa cousine, la fille d'un notaire. Il n'a jamais fait attention à elle. Un soir pourtant ils ont causé longtemps ensemble. Elle a vu passer la noce de Fromont. Tous ces souvenirs lui reviendront, elle les racontera.

***

On pourrait mettre le 1er acte, à Saint-Mandé, dans une maison de noces et festins. C'est le mariage du bonhomme Chardon. Les deux familles en présence.

(1) Voir page 289, la reproduction d'une page de cette ébauche.

La famille de Mme Fromont jeune, le père ancien notaire — tous très infatués de magistrature.

Deux types à mettre : un cousin de la petite Désirée (jeune officier en bourgeois silencieux) — et le beau-frère de Fromont jeune, avocat gandin. — C'est ce petit gandin qui doit aider beaucoup aux explications du 1er acte. — Fromont jeune a toutes les peines du monde à retenir ses railleries, mais le cousin de Désirée (amoureux éconduit) y mettra le holà froidement et tranquillement. — Peut-être c'est avec le gandin que la petite Désirée se sauvera Il emportera la dot de sa sœur Mme Fromont, et du coup la famille Fromont se trouvera ruinée, ce que désirait tant cette gredine de Désirée.

***

Les témoins du marié : le vieil Hornus, caissier de la maison.

***

L'argent est pris à la caisse par la petite Désirée que Fromont jeune a autorisée. — Le caissier croit que Chardon est informé de tout ça, lui bat froid, — dans la maison il y a des rires ironiques autour de lui, il n'y comprend rien.

***

Faire (de l'officier[1]) du sous-officier du 1er acte le frère de Chardon aîné. C'est presque un fils pour lui. Ce garçon a été amoureux de Désirée, — mais elle n'en a pas voulu. C'est le grand frère qui raconte ça lui-même. — « Je n'y comprends rien, dit-il. — Imaginez-vous une chose pareille. Je l'interroge. Je la tâte pour mon frère, et puis c'est moi. Elle pleure, — je perds la tête, — et elle finit par m'avouer en pleurant que c'était moi qu'elle aimait. »

Pour compléter l'indication du type, faire dire par quelqu'un de la noce : « Cette fille-là, on ne sait qu'en penser, ni ce qu'elle pense. Elle n'a pas dit dix mots en dix ans. »

***

Désirée a une certaine éducation. Genre modiste de faubourg.

***

Si l'on craint que la noce à Saint-Mandé se trouve trop canaille, on pourrait faire la noce de Désirée chez Véfour — montrer une suite de salons. — Et la scène se passant dans un de ces salons du fond sous la galerie vitrée.

***

Fromont jeune et Pressler aîné.

(1) Ce mot est biffé sur l'original.

***

Prinsler aîné est suisse. — Son frère s'est engagé, quand il a vu que Désirée ne voulait pas de lui. Infanterie de marine, au Sénégal.

PERSONNAGES

Fromont, 25 ans.
Prinsler, 55 ans.
Hornus, caissier, 50 ans.
Amélie Prinsler, née Lefèvre, 22 ans.
Mme Fromont, 25 ans.
La maman Lefèvre.
Le père Lefèvre.
Mme Michelot, femme supérieure.
Alfred Michelot, son fils, 22 ans.
Frantz, frère cadet de Prinsler.
La demoiselle d'honneur.

***

Peut-être faire arriver Frantz, le frère, seulement vers le milieu de la pièce. Il arrive avec des yeux clairvoyants, il est encore amoureux. Il voit ce qui se passe dans la maison. Il peut dire à la femme : « Vous ne ferez pas ça... », Amélie lui répondra : « Et de quel droit parlez-vous ainsi. — Parce que l'honneur de mon frère est le mien. — Ce n'est pas vrai... c'est parce que vous m'aimez... tu m'aimes, je te dis, et la preuve c'est que si je te disais viens, partons... etc ». Scène de séduction terminant par : « Eh bien ! et l'honneur de mon frère, il y a beau temps qu'il court... »

Frantz aussi, averti par le caissier, veut avoir une explication avec son frère — il se trouve devant tant de naïveté...

***

Prinsler. Un peu lourd, très calme... Dans le 1er acte, il dit de temps en temps d'une voix tranquille, étouffée — comme opprimé par le bonheur : « Je suis content... »

— Au 1er acte le caissier Hornus — et un autre — viennent fumer leurs pipes.

— Prinsler cadet, quand la petite avait dix-sept ans, l'a demandée en mariage. Elle avait déjà dans la tête son idée d'épouser le fils Fromont, d'entrer dans la maison Fromont. — Elle trouve Prinsler jeune trop au-dessous d'elle — petit dessinateur de fabrique — et dit « non », si définitif, si désolant que Prinsler désespéré part. — Officier il écrit à son frère. Alors Prinsler aîné va trouver la petite. Dans l'intervalle Fromont jeune s'est marié, (plus d'espoir de l'épouser) Prinsler aîné a été associé à la maison — et ma foi ! c'est lui qu'elle épouse...

A faire en roman.

Le même petit cahier contient la note suivante hâtivement tracée et d'une portée double, descriptive et comparative, dont l'auteur a utilisé chaque effet dans deux chapitres différents de son roman: Histoire de la petite Chèbe. Perle vraie et perle fausse.

LES PERLES FAUSSES

Je suis entré une fois dans une fabrique de perles fausses. Est-ce assez parisien cette fabrication-là ! C'était là-haut, dans un faubourg, une grande maison à cinq étages où résonnent des petits marteaux, des limes microscopiques, les verroteries, l'or en feuilles... Tous les petits métiers de Paris, métiers où s'emploient des mains de femmes, au fond d'un couloir triste, humide... Écriteau sur la porte : *Fabrique de perles fausses*. Quatre murs nus, pas de rideaux aux fenêtres, du carreau sous les pieds... Là, sous le jour verdâtre, tristes petites ouvrières travaillant, rangeant les perles par couleur, douces aux feux du gaz, brillantes. — Tables boiteuses, tiroirs ouverts, éblouissement facile, coloriage brillant qui fait paraître la vie plus terne, le faubourg plus noir.

Tout ce qui touche au clinquant en garde un peu aux mains... Perles soufflées, doublées avec de la cire, des fraises, des cerises, des mûres... Ces petites filles ont l'air elles-mêmes de petites perles fausses, fanées, doublées de cire jaune... à voir les perles là dans ce jour triste, dans cette misère, cet étiolement avec les petits pains d'un sou, la charcuterie, le roman moisi, couverture verte, qui traîne dans un tiroir... Pas de transparence, toutes uniformes, l'étiolement des rues sans air et sans soleil... Quelle différence avec les perles de mer roulées par les vagues, irisées comme elles, gardant dans leur petitesse des profondeurs et des rayonnements d'abîmes, accrochant des brins de rayon de soleil ou de lune, étincelles des phosphorescences de la mer, naissant au milieu des coraux, dans la féerie transparente de l'eau verte, sur ces mousses fines, au milieu des méduses lilas, roses, vertes... Et pourtant ce sont encore des perles, et ça s'en ira briller à la lumière, cela jettera des feux où les imbéciles et les myopes se prendront. C'est avec cela que se parent les carnavals parisiens, les reines de théâtre ; tout ce qui veut paraître et éblouir, les coquetteries de rue... Ça s'en ira aux étalages en plein vent, et le diable s'en servira pour tenter quelque pauvre âme d'ouvrière, sous les quinquets des foires, aux poignets des grosses saltimbanques.

Et les petites filles travaillent, travaillent. Elles en fabriquent à la grosse et à la douzaine...

Elles sont là ternes, incolores. Pourtant le soir vient, on allume les lampes. Alors les perles commencent à briller, semblent comme les points brillants d'une illumination, feux rapetissés, vus en rêve, — d'une salle de théâtre. Les petites filles aussi s'animent, un peu de lumière monte aux yeux, aux joues. Vivifiées par un doigt de vin (petit repas du coin, bœuf dans du papier) elles travaillent courageusement, en riant, bien avant dans la nuit...

Travaillez, petites !... fabriquez-nous en à la grosse et à la douzaine... C'est que Paris en a besoin, de perles fausses... Il lui en faut pour ses carnavals, pour ses reines de théâtre, pour les étalages en plein vent, les coquetteries de la rue...

Travaillez, petites. A la grosse, à la douzaine pour les cheminées de concierges où vos bouquets vont s'étaler...

Pour les faux écrivains, les faux poètes,
Pour les saltimbanques,
Pour les pauvres noces et les bals de barrière...

Dans les carnets consacrés à Fromont, et dont il est question plus loin pour le manuscrit, on relève quelques tâtonnements au sujet du titre :

Une passion dans le Marais.
Un Amour au Marais.
Amour et Marais.
Les Associés.
Histoire d'une maison de commerce.
Les successeurs de Fromont.
Fromont jeune et Risler aîné.
Tableau parisien.

et la recherche de l'euphonie des noms :

Schener.
Hichener.
Pressler.
Rissler.
Chaidelin.
Chédelain.
Chèbe.
Félicie Chèbe.

quelques notes détachées :

Frantz Risler à quinze ans de moins que son frère, treize ans en arrivant à Paris, Risler près de trente ans. Sidonie six ans, Désirée douze ans.

Quinze ans après, Frantz a vingt-huit ans, Désirée vingt-six, Sidonie vingt.

***

Une situation à chercher.

Une femme qui trompe son mari. Le mari et l'amant ambitionnant le même poste élevé. La femme trahissant l'amant en faveur du mari, dont elle porte le nom.

***

S'avié resta dins soun oustaù
la bano dou bioù, aura pas fa maù.
(S'il était resté dans sa maison, la corne du bœuf ne lui aurait pas fait mal).

***

M. Rameau toujours une fiole dans sa poche, place du vinaigre, de l'huile, des truffes, toujours des métiers debout. Ce qui n'empêchait pas qu'il restait des heures à table.

***

M. Rameau parfait égoïste. Episode du père X... à qui on trouve de l'argent dans une petite boîte pour son café, pendant qu'il n'y a pas de pain à la maison.

***

Au Couvent de Saint-Joseph,
Quatre sabots sous le lit. (1)

Puis des projets, des plans du livre :

Chapitre I. — La noce.
Chapitre II. — Histoire de Sidonie.
Chapitre II (Suite.). — Histoire de Sidonie.
Chapitre II (Suite et fin.). — Histoire de Sidonie.

***

Chapitre III. — Chez les Fromont. — Mme Fromont la mère avec ses manies. — La Fabrique. — Georges Fromont, type d'honme faible. — Bonheur. — Sécurité. — La haine commence entre les deux femmes. — Le jour de la voiture. — C'est Mme Chorche qui propose de la céder deux jours par semaine. — Les ouvrières de la fabrique. — Dédain de la nouvelle maîtresse. — Elle est détestée. — Amélie comprit bien vite qu'elle ne serait jamais plus amie avec elle.

***

Après le mariage, Sidonie essaye de se mettre à la hauteur de sa nouvelle position. Pendant quelque temps elle se recueille, regarde, reste l'amie d'Amélie Fromont juste le temps qu'il faut pour cela. Elle prend ses faiseuses, s'abonne à son journal de modes, — va la voir son jour sans manquer une fois, puis enfin elle essaye de voler de ses propres ailes. Son jour. Le coupé bleu. Elle éloigne ses parents parce

(1) Proverbe tourangeau.

que ce voisinage la gêne. Elle ne reçoit plus Delobelle que malheureusement elle ne peut pas faire déménager. Delobelle a amené du boulevard un professeur de chant, musicien, nommé Rack-Madou. Toute la journée on entend : a a a a a a a a...

Elle essaye d'abord de mettre le pauvre Risler au niveau de la situation, mais il n'y avait pas moyen. Elle aurait voulu qu'il chassât. Tout ce que les Fromont avaient, elle voulait l'avoir. Jalouse de la jeune mère.

LIVRE II

Chapitre II

« Qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? »...

Elle ne se doutait pas que Sidonie eût voulu épouser Georges. Toute à son intérieur, son enfant, son mari, sa mère. Belle âme pas dans son milieu, quand il lui vient des tristesse pense aux charmilles de Savigny. Idée du devoir très profonde, Georges Fromont enfant gâté, une grande faiblesse ; très tenu à la fabrique du vivant du père Fromont, très sévère. Marié sans avoir vécu. Il lui aurait fallu deux ans la bride sur le cou dans Paris. Trop habitué à sa femme, il la connaissait depuis trop longtemps, puis elle lui était un peu trop supérieure. Nature de créole, sa mère des colonies. Indolent, endormi, puis des éclats. Incapable d'effort. Sidonie avait été la grande impression de sa vie. Il avait été pris ; mais n'avait pas osé dire à son oncle : non. La route toute faite, il l'avait prise. Le soir du mariage de Risler, troublé par la beauté de Sidonie, il avait parlé, mais depuis, plus. Evité toute occasion, sorti beaucoup de chez lui, son cercle, les affaires ; mais souvent il y pensait. Sidonie, elle, ne l'avait jamais aimé bien profondément. Elle en était incapable. Elle ne le haïssait pas non plus. Toute sa haine pour Claire. Une idée fixe. Elle aurait voulu avoir tout ce qu'elle avait, un baby pour ce luxe de dentelles, de nourrice. Car elle n'aimait pas les enfants. Elle lui en voulait de son bonheur, aurait voulu avoir l'air aussi heureuse qu'elle. Risler pas moyen de le rendre élégant. Georges chassait, elle voulut que Risler chassât. Mais ce n'était pas son affaire. Elle voulut apprendre le piano. C'était trop long. Elle chanta. Maîtresse de chant, passionnée, à l'expression Belle voix. Toilettes excessives. Mais il y avait toujours une nuance. (Perles vraies et perles fausses.) Elle éloigna son père et sa mère dont le voisinage la gênait. Elle voyait très peu Delobelle, plus du tout Désirée, qui croyait toujours en elle, et de sa chaise regardait en soupirant les cimes d'arbres de la fabrique.

Un soir le père Gardinois veut aller au théâtre. Dîner, puis tous les cinq au théâtre. Sidonie charmante. Claire allant là discrètement, soirée de famille. Claire sur le devant, gênée un peu, fait passer son mari à sa place. Sidonie grand succès de salle. Une ouvreuse : « Voilà le gant de votre mari. » Bras dessus bras dessous. Elle fit quelques pas dans le corridor, s'appuyant sur son bras. A la sortie, Claire prend le bras de son mari. Elle est obligée de prendre celui de Risler. Marquer cet épisode...

III

Risler continuait d'aller à la brasserie Blondel. Description très courte. Delobelle et M. Chèbe. Leur rancune contre Risler. Mais ils espéraient toujours en lui. Risler vient, il annonce qu'ils vont aller passer un mois à la campagne. M. Chèbe veut acheter une fabrique pour faire du vinaigre. Delobelle veut acheter un théâtre : Beaumarchais ou Déjazet. Risler ne disait pas non. — Les devis. — Montrez-moi les devis. — Plus tard, on verrait. Explications de Risler. Situation de fortune. — Puis ils se séparent. Chèbe retourne à sa petite maison près des fortifications, dans le voisinage de Planus, déjà excédé, bourgeois mobile. Delobelle lui, rentra. Les femmes qui travaillent ; il aurait tant voulu les tirer de là. Espoir, on lit le projet d'acte. « Vous voyez bien que j'ai eu raison de ne pas renoncer... (ou bien scène brutale). Je lâcherait tout. Je renoncerai. — Non ! Ne fais pas ça. » On le supplie...

IV

A Savigny. L'amour repris où on l'avait laissé.

Depuis longtemps Sidonie envie maison de campagne. Risler dit : plus tard. Elle avait visé Asnières. Georges qui savait ce désir, veut le satisfaire. Mais comment. Risler disait toujours « Attendons l'inventaire. Nous verrons. » L'inventaire. L'hiver. Les lampes. Mauvais inventaire. Les dépenses excédaient les frais. Georges vient trouver Risler, lui remet quarante mille francs. « Savez-vous ce que c'est ça... C'est la maison de Sidonie. » Le mensonge de Georges ne se découvre pas parce qu'on dit : « Nous avons fait un bon inventaire. »

LE MANUSCRIT

Il ne reste pas trace du manuscrit définitif de FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ. *A l'époque, des auteurs tels qu'Alphonse Daudet n'attachaient pas à leurs autographes l'importance que le moindre écrivain y attache aujourd'hui. Les feuillets composant la copie du roman publié pour la première fois en feuilleton dans le journal* le Bien Public *ont été vraisemblablement dispersés à l'imprimerie et perdus.*

Un carnet cartonné du format in-8° [1], *le dos en toile bleue, deux carnets plus petits, l'un rouge, l'autre marron, contiennent l'avant-dernier état de l'ouvrage : des chapitres déjà très poussés pour la plupart, dont certaines parties ont été données presque sans retouches. Le grand carnet bleu renferme en outre la première rédaction de :* HISTOIRE DE MES LIVRES. — LE PETIT CHOSE, *avec, en regard, une sorte de mise au net de la main de madame Alphonse Daudet.*

---

(1) Voir page 307 la reproduction d'une double page de ce carnet.

Chapitre III

Les perles fausses

histoire de la petite Chèbe. — ~~L'apprentissage~~

Depuis deux ou trois années d'intimité, de jeux en communes années pendant les quelles Sidonie prit l'habitude de la lire et les façons gracieuses des enfants riches l'amitié fut rompue tout à coup. Depuis longtemps déjà le cousin Georges, à qui M. Fromont servait de tuteur, était entré au lycée. A son tour Charles partit pour le collège avec un trousseau de petite reine; et juste à ce moment il fut question chez les Chèbe d'envoyer Sidonie en apprentissage. On le pronvit de s'aimer toujours, de se voir régulièrement deux fois par mois, le dimanche de sortie. En effet la petite Chèbe descendit encore quelquefois jouer avec ses amis; mais à mesure qu'elle grandissait, elle comprenait mieux la distance qui les séparait, et ses robes commençaient à lui paraître bien simples pour le grand salon de Mme Fromont. Quand les trois amis n'étaient que tous les trois, l'amitié d'enfance qui les faisait égaux ne laissait entre eux aucune gêne; mais il venait des amis de la pension, entre autres une grande fille, toujours richement mise, que la femme de chambre de sa mère amenait le dimanche jouer avec les petits Fromont. Rien qu'en la voyant monter le perron, pomponnée et dédaigneuse, Sidonie avait envie de s'en aller tout de suite. L'autre s'embarrassait de questions maladroites ... Où demeurait-elle ?... Que faisait son papa ?... Et sa maman ?... Qu'elle avait une voiture ?..... En les entendant causer de couvent, de leurs amies, Sidonie croyait qu'elles vivaient dans un monde à part, à mille lieues du sien, et une mortelle tristesse la prenait, surtout lorsqu'au retour sa mère lui parlait d'entrer comme apprentie chez une demoiselle Lemire, amie des Delobelle, qui tenait rue Drouot un grand magasin de perles fausses. Victor tenait beaucoup à cette idée d'apprentissage pour la petite, qu'elle lui un métier, disait ce brave cœur. Moi plus tard je me charge de lui payer un fonds. Justement cette demoiselle Lemire parlait de se retirer dans quelques années. C'était une occasion.

REPRODUCTION D'UN FRAGMENT DE LA PREMIÈRE ÉBAUCHE DU ROMAN.

LA CRITIQUE

M. Emile Pouvillon, 1874.

Voici une œuvre nouvelle de l'auteur du *Petit Chose*, des *Lettres de mon moulin*, des *Contes du Lundi* et plusieurs autres excellents livres depuis longtemps goûtés des connaisseurs, et que le grand public commence à lire par dessus l'épaule des lettrés. Œuvre nouvelle, avons-nous dit, et de toute façon ; l'auteur, en effet, a renoncé, pour cette fois, au genre qui lui a donné ses premiers succès ; il a jeté par-dessus le moulin (des Lettres) sa toque bleue de fantaisiste, et, armé de son outil à fine pointe de ciseleur *en* nouvelles, il s'est attaqué au roman. Et quel roman ! Ce n'est plus un sujet à la manière du *Petit Chose*, où l'action, avant de se dénouer brusquement, flâne au plus long à travers les sentiers familiers des souvenirs, sur ce sol natal qui porte si aisément le conteur et l'artiste ; il s'agit ici d'un vrai drame, et, qui plus est, d'un drame parisien.

. . . . . .

Avec ses défauts, qui ne sont — comme chez les meilleurs écrivains — que l'envers de ses qualités, ce talent est incontestablement un des plus distingués parmi les contemporains. Une imagination facile, un goût sûr, une pénétration vive et rapide de la nature, une langue juste, naturelle, pleine de mouvement et de couleur ; quelque chose, en tout, de mesuré, de sobre et de fondu : voilà, certes, des facultés peu communes, et qui mettent A. Daudet au premier rang des romanciers du jour. Il ne lui manque, pour égaler les plus grands parmi les modernes, qu'une certaine puissance, une vigueur de coup d'aile, qui se développeront certainement à mesure qu'il sera débarrassé des bandelettes d'or où la fantaisie et la nouvelle avaient emprisonné son talent.

Qu'importe, d'ailleurs ! Nous ne sommes plus au temps où la critique couchait les talents nouveaux sur le lit de Procuste des modèles. Nous ne demandons pas à nos poètes d'emboucher la trompette d'airain de Victor Hugo ou de pincer la lyre, endormie, hélas ! de Lamartine. Nos romanciers ne sont pas tenus, pour marcher droit, de chausser la pantoufle de Balzac ou le brodequin de George Sand. Le roman est libre ; chacun y apporte sa doctrine, son tempérament, son esthétique. Personne ne peut y apporter, au même degré que A. Daudet, un don devenu très rare par le monde violent et compliqué de notre littérature : le charme ; le charme, chose légère et forte, subtile et capiteuse, qu'il est moins aisé d'analyser que de sentir, et que dégagent seuls quelques œuvres et quelques artistes privilégiés.

M. Edmond Frank, *Le Moniteur Universel* du 13 janvier 1875.

Les admirateurs les plus sincères du talent si fin, si distingué de M. Alphonse Daudet, étaient volontiers disposés à lui contester les aptitudes du véritable romancier. On le déclarait voué à perpétuité aux petits tableaux de genre, où il excelle ;

on le considérait comme une sorte de Meissonnier de la littérature. Le jour où il voudrait faire grand, embrasser une perspective étendue, grouper sur divers plans des personnages nombreux, il échouerait par l'effet même de ses qualités natives. Tout au plus réussirait-il à composer une marqueterie, fort jolie sans doute, mais défectueuse au point de vue de l'ensemble.

Eh bien, l'auteur des *Contes du Lundi* n'a pas justifié ces craintes. Parmi ses qualités habituelles, il ne s'est souvenu que de celles qui sont toujours utiles : l'esprit d'observation, l'art de peindre les hommes et les choses, la grâce du style. Il a su en outre, se pliant à d'autres exigences, mettre un lien entre les acteurs et les épisodes de son drame parisien. Pas un de ses personnages qui ne soit vivant, pas un de ses caractères qui ne se soutienne et ne se développe logiquement.

Comme elle est bien le type de la coquette sans cœur, cette Sidonie Chèbe, le mauvais génie de ce coin du Marais où se passe l'action principale et où il semble que l'existence doive s'écouler si douce et si paisible ! Comme il personnifie bien la bonté et la simplicité, ce brave Risler aîné, qui, oublieux de lui-même, cachant sous son écorce épaisse les sentiments les plus délicats, travaille au bonheur de tous, pendant qu'on l'exploite et qu'on le trompe. De tels hommes, naïvement persuadés que le monde est fait à leur image, mettent longtemps à voir le mal ; mais tombent foudroyés, le jour où ils ouvrent les yeux. Voilà pourquoi, suivant nous, le dénoûment tragique de cette odyssée bourgeoise n'a rien d'exagéré.

Risler, dessinateur à la fabrique de papiers peints des Fromont, s'élève à la dignité d'associé de son jeune patron. La petite Chèbe, qu'il a toute enfant bourrée de bonbons et de gâteaux grandit, et, possédée d'une ambition précoce, se fait épouser de ce grand Suisse, trop âgé, aux allures gauches et paternelles ; à vrai dire, elle épouse la raison sociale : à l'un des associés, elle prend son nom et son honneur ; à l'autre devenu son amant plus par faiblesse que par passion, elle mange sa fortune. Mais le nombre de ses victimes ne se borne point à Risler et à Georges Fromont. Celui-ci a une femme charmante, nature d'élite, dont le cœur sera brisé par l'infidélité de son mari. Sidonie fera aussi mourir de chagrin la pauvre petite boiteuse, Désirée Delobelle, en détournant d'elle Frantz Risler, son jeune beau-frère, autre jouet entre ses mains impitoyables.

Nous ne connaissons rien de plus touchant, de plus gracieux que cette figure pâle et mélancolique de Désirée, dont l'âme candide, prête à s'envoler, semble errer sur les ailes des oiseaux-mouches auxquels l'humble ouvrière, assise dans son grand fauteuil d'infirme, s'efforce de rendre une vie factice, suivant les caprices de la mode.

Dans le roman de M. Alphonse Daudet, les personnages épisodiques eux-mêmes sont traités avec un soin extrême : Sigismond Planus, le vieux caissier, compatriote de Risler, et Mlle Planus, sa sœur ; Mme Dobson, la sentimentale Américaine confidente des intrigues de Georges et de Sidonie ; le grand-père Gardinois, rustre enrichi, aux instincts méchants, au cœur de pierre ; M. Chèbe, le petit bourgeois sot, badaud, prétentieux, commerçant *in partibus*, vivant aux crochets de son gendre, enfin et surtout Delobelle, le comédien sans emploi, père de Désirée.

L'illustre Delobelle, toujours frisé, tiré à quatre épingles, complète bien avec Sidonie, le vieux Gardinois et M. Chèbe, le groupe des égoïstes ; mais, chez lui,

l'égoïsme a quelque chose d'inconscient, et c'est presque ingénûment qu'il se laisse nourrir et vêtir par sa femme et par sa fille, ces martyres du dévouement, qui croient en lui, entretiennent sa manie de cabotin vaniteux, le supplient de ne pas renoncer au théâtre, lequel, depuis longtemps, a renoncé à lui.

Ce caractère complexe du comédien, difficile à saisir à cause de sa dualité, a été pris sur le vif et peint de main de maître.

M. Alphonse Daudet possède le don rare et précieux d'émouvoir le lecteur au moyen de procédés d'une apparente simplicité, mais qui demandent en réalité une grande puissance d'observation, une science infinie du détail. Certaines parties de son roman rappellent la manière de Dickens. A l'exemple de ce célèbre romancier anglais, il anime les objets eux-mêmes ; la fabrique grondant et secouant son panache de fumée, la cloche appelant les ouvriers, le fauteuil de Désirée échangeant des confidences avec la petite chaise de Frantz ; les oiseaux-mouches empaillés, prenant leur vol au bout d'un fil de laiton. Et ce n'est pas là de la fantaisie pure. Dans leur exubérance de vie (tout le monde peut le remarquer), les enfants prêtent une âme aux choses les plus inertes ; les imaginations vives gardent, en dépit de l'âge et de la raison, ce privilège de l'enfance.

Un bon sonnet vaut, dit-on, tout un long poème : il y a dans le roman de M. Alphonse Daudet tel chapitre qui vaut tout un long volume. Le suicide et l'enterrement de Mlle Zizi, la scène d'intérieur intitulée *le Jour de ma femme* (pour ne citer que deux morceaux de genres différents) sont de véritables petits chefs-d'œuvre.

En somme, le fin ciseleur de figurines vient de prouver que chez lui, la grâce n'exclut pas la force, ni le soin minutieux du détail l'entente de l'ensemble. Son horizon s'élargit, son talent se développe, et les délicats doivent se réjouir à la pensée de nouvelles surprises que leur ménage le jeune écrivain passé maître dès le début de sa carrière.

M. H. Taine, *le Journal des Débats* du 19 février 1875.

Le roman de M. Daudet ressemble beaucoup à ceux de Dickens, et cela seul est un grand éloge. Lui aussi, il a mis la scène de son livre dans la rue et dans l'atelier, dans les quartiers populaires, au centre du travail parisien, au Marais, dans une imprimerie de papiers peints, avec les alentours et le cortège obligé de boutiquiers, de caissiers, de commis, de petits bourgeois, d'ouvrières en chambre et le reste. Lui aussi, il a décrit cette vie étroite, artificielle, agitée, douloureuse, avec une émotion continue, avec une sympathie passionnée, entrant dans l'âme de ses personnages, les plaignant, les aimant, les haïssant, les méprisant, les admirant de toute sa force, en sorte qu'il est toujours en scène avec eux. Cette sensibilité délicate et toujours vibrante donne au style une puissance singulière ; le cœur, les nerfs mêmes sont troublés ; on a envie de rire, et plus souvent de pleurer ; la pitié, la colère, l'indignation sont trop fortes ; l'effet est poignant. Il y a là un don de premier ordre, mais dont il ne faudrait pas abuser ; car, dans cette voie, on arrive vite aux bizarreries.

aux mièvreries, aux excès de couleur, aux sursauts de la diction nerveuse et saccadée. Chez Dickens aussi la sensibilité semble féminine et surexcitée ; mais aucune faculté n'est plus propre à saisir sur le vif la physionomie, le geste, l'accent, et si j'ose ainsi parler, la palpitation de la vie. Au reste, dans ses petites dimensions, l'ouvrage est bien composé, bien proportionné, exempt de ces belles divagations et de ces développements exagérés où Dickens est entraîné par sa fantaisie et par son génie. En dehors des personnages principaux, deux ou trois figures accessoires restent à demeure dans le souvenir. L'une est la petite boiteuse Désirée, si touchante et si pure, toute frémissante de passion contenue, et qui, pendant des années, toujours assise, enfilant des perles, montant des oiseaux, vit et meurt d'un amour qu'elle n'avoue pas. L'autre est Delobelle, le comédien en disponibilité, qui, par amour de l'art et par respect de lui-même, continue à arpenter le boulevard, à prendre des petits verres, à étaler son torse et sa frisure, nourri par sa femme et sa fille, admiré chez lui comme un grand homme méconnu, histrion incurable, qui à la ville est toujours en scène, qui joue ses douleurs et ses joies, chez qui l'affectation est involontaire, en qui le rôle s'est substitué à la nature, si vaniteux qu'on comprend son illusion, qu'on excuse son égoïsme, qu'on tolère ses prétentions, parce qu'on sent qu'il mourrait tout de suite s'il cessait un instant de croire au génie qu'il n'a pas et à l'avenir qu'il n'aura jamais. Ce portrait tout entier est un chef-d'œuvre de comique amer ; il tiendra une des premières places dans la galerie qui semble devoir être le principal ouvrage de la littérature contemporaine, et où l'on trouvera sous diverses formes le type important, la création propre de notre société et de notre siècle, je veux dire l'ambitieux impuissant, aigri, avorté et déclassé.

M. Théodore de Banville, *Le National* du 25 septembre 1876.

M. Alphonse Daudet est le romancier en vogue de ce temps et de ce moment ; sans faire aucun sacrifice à la popularité et en restant un artiste pur, il a obtenu cette rare fortune de plaire à tout le monde : au gros public, parce qu'en étant humain dans le plus large sens du mot, il est aussi essentiellement parisien, et parce que Paris est et restera toujours l'objet de la curiosité universelle ; aux penseurs, parce que sans nul pédantisme dogmatique, il jette ses personnages dans une vie assez intense pour qu'une leçon morale se dégage terrible et nette, de leurs passions et de leurs actes ; aux poètes enfin, parce que poète lui-même, et des plus hardis et des plus délicats, il s'entend à ciseler le détail charmant, à fixer les images pittoresques, à évoquer d'un mot d'éblouissantes visions et à créer des courants infinis de pensée et de rêverie. Il sait Paris dans son orgueil triomphal, dans ses gloires, dans ses impuissances, dans ses miracles de volonté et de domination, et enfin dans son implacable et sauvage religion du *droit au bonheur*, d'où naissent tant de chefs-d'œuvre, d'héroïsmes, de crimes et de prétentions ridicules. Car Paris est une ville où chacun veut bien recommencer chaque matin à mettre Pélion sur Ossa, porter comme Atlas un monde sur ses épaules et remplir les tonneaux percés de toutes les Danaïdes ; mais où nul être, mâle ou femelle, fût-il vieux, chauve, grêlé et sans le sou, ne

renonce vivant à l'espoir d'être adoré par un être jeune et beau, au milieu du luxe, des riches étoffes et des fleurs rares, et sous le flamboiement des diamants! Comment donc eût-elle renoncé à ce rêve de chacun et de tous, qui naturellement était le sien aussi, cette petite Sidonie Chèbe, si jolie et si absurde, ouvrière en perles fausses qui avait senti le vent de tous les désirs baiser sa chevelure ébouriffée, et qui se sentait des petites dents à manger le monde! Mélancoliquement penchée à la fenêtre du carré, où elle vivait entre les Risler et les Delobelle, elle voyait les magnificences de la fabrique Fromont, ses bâtiments grandioses, son jardin de vieil hôtel ; cependant la fabrique était tranquille, se reposait sur sa vieille gloire, croyait que la petite Chèbe ne la mangerait pas, comme si une fois introduite dans un navire, le moindre petit rat blanc n'avait pas raison du navire !

Ah! ces Risler, ces Fromont, ces Delobelle, tous les êtres fatalement destinés à être la proie de cette tigresse en miniature, s'ils avaient une fois regardé la vie, ils sauraient que les forces initiales, beauté, génie, acquisivité se comportent dans la vie sociale comme les éléments dans la nature et qu'on n'attendrit pas plus Mme Marneffe que Vautrin ou Nucingen, car il faut que tout animal carnassier trouve la chair sanglante qu'il dévorera, sans quoi l'équilibre même du monde serait troublé et détruit! Certes, Sidonie Risler est une misérable, un monstre, mais parmi les victimes qu'elle fait, nécessairement, il n'en est pas une qui n'ait dix fois mérité son sort. Claire Fromont a fait venir Sidonie au château de Savigny, chez son grand'père Gardinois ; elle en a fait son amie, une petite madame; Georges Fromont l'a aimée, courtisée sous les noirs ombrages, parmi les massifs de fleurs, au bord des bassins où voguent les cygnes ; après quoi Georges épouse Claire, on renvoie tranquillement la petite Chèbe à sa mansarde noire et à ses perles fausses, et on se figure que les choses seront finies ainsi, tout bonnement. Le jeune Frantz Risler, aimé de l'adorable petite comtesse Désirée Delobelle, qu'il dédaigne, et ne possédant pas le moindre million, s'adresse à la petite Chèbe, plus affamée de vraies perles qu'une Cléopâtre sur son trône, et s'imagine sottement que, même après l'avoir d'abord accepté, puis refusé pour mari, elle pourra lui pardonner : on n'est pas aveugle à ce point ! Plus aveugle encore, s'il espère aussi être pardonné, ce Risler aîné qui, mal vêtu, quadragénaire et entaché de génie, trouve naturel qu'on l'épouse, et après avoir ramassé cette étoile du ciel et l'avoir mise naïvement dans son portemonnaie, croit que tout est dit, veille sur les deux oreilles pour dessiner des fleurs de papier peint et retourne sans inquiétude à son invention d'*Imprimeuse* perfectionnée! Entrer dans la fabrique comme femme de l'associé Risler, reprendre Georges Fromont, qui est son bien, puisqu'elle l'a marqué de sa dent et de sa griffe, attirer à elle, engloutir, dépenser dans une vie d'enivrement, de courses folles, de soirées dans les nids capitonnés de tapis épais et de riants satins, tout l'or que peut produire la maison Fromont, serrée, pressée, vidée et pressurée jusqu'à la moëlle, tout cela est pour la petite Chèbe un jeu facile et farouche, et elle vit enfin, comme c'était sa volonté et son droit de femme de proie, dans un hôtel, dont les escaliers couverts de tapis blancs sont encombrés par les casquettes galonnées des employés des magasins du Louvre!

Certes, Sidonie sera punie, il le faut ; perle fausse, elle se montrera sous son véritable aspect de perle fausse ; dépouillée, avilie, chassée, elle roulera jusqu'au

café-concert, où elle viendra, en robe blanche qui ne tient pas à ses épaules et en collier de verre, chanter : *Pauv'pitit mam'zelle Zizi* ; mais les autres, les Fromont qui ont fait d'elle une poupée, Frantz qui a osé l'aimer, Risler qui a osé l'épouser, ne croyez pas qu'ils seront absous ! Georges et Claire verront leur amour et leur bonheur perdus, et, après avoir lu l'effroyable lettre qui lui apprend la trahison de son frère Frantz, le vieux Risler se pendra sinistrement à l'entrée des carrières de Montrouge.

Et ce sera justice. Car le bête écarlate n'a peut-être pas raison de vouloir tout dévorer, mais il est aussi par trop puéril d'espérer qu'on apaisera sa faim avec un morceau de sucre ou avec un bâton de sucre d'orge. Et le succès de ce beau roman, *Fromont jeune et Risler aîné*, a tenu à cela précisément que le poète s'y est montré justicier impitoyable, punissant chacun selon ses crimes ,même et surtout les naïfs et les imbéciles.

M. Anatole France, *le Temps* du 31 août 1876.

Ce drame bourgeois est vrai ; mieux que vrai : vraisemblable ; il intéresse, il touche, il est pathétique. Seul, le dénoûment me paraît faible dans son excès de force. La mort de Risler sort du ton vrai. Pour tout dire, je voudrais qu'il ne mourût point. Il y a quelque chose de plus touchant encore que la mort violente des braves gens que tout trahit : c'est leur vie même, longue, morne, solitaire, désespérée. J'aurais voulu voir cet homme de cœur, ce bon Risler, s'en aller « par des chemins plus lents », comme dit le poète, et traîner jusqu'au terme sa vie empoisonnée, bienfaisante encore.

Je crois aussi que l'auteur en a fini trop vite avec Sidonie. Risler, six mois après qu'il l'a chassée du toit conjugal, la rencontre chantant dans un café-concert du Palais-Royal, oubliée, libre, déchue à ne pouvoir plus tomber. Il y a dans le *Charles Demailly* de MM. Edmond et Jules de Goncourt une scène analogue ; mais plus dramatique parce qu'elle est mieux amenée. Les auteurs l'ont si bien préparée qu'on la redoutait presque. On attendait tout autre chose de la Sidonie de M. Daudet. On ne peut admettre que cette femme qui a si âprement, avec une si détestable sagesse, convoité et saisi un rang dans le monde, une place de haute bourgeoisie, sombre si vite et si profondément. Ne dites pas qu'elle est lasse de son ancienne fortune et qu'elle a dans les veines une ardeur de vice plébéien. Toute déchéance est cruelle.

Et, comme je veux être très sévère pour M. Daudet, je rouvre *Fromont* et je note la légende du petit homme bleu qui entre par les cheminées, avec un porte-feuille, pendant la veillée des lourdes échéances. Ces imaginations ne sont point de notre pays ; elles y paraissent affectées. Dickens en eut de telles dans la brume où rêva Shakespeare. Dickens était anglo-saxon, d'une race qui s'hallucine vite et profondément. Ce bon, ce grand Dickens voyait la vie partout, la donnait à tout, et il n'est point de songe si fantastique qu'il n'ait su empreindre d'une réalité

poignante. En nous inspirant des visions d'un voyant tel que lui, nous risquons, avec notre sens limité des choses, de ne composer que de fades allégories. Mais je m'offense ici d'une tache légère, et c'est aimer un livre que d'en vouloir arracher deux feuilles qui le déparent.

Ce qu'il y a de rare, d'excellent dans *Fromont*, ce sont les personnages épisodiques. Un d'eux, M. Chèbe est inoubliable... Delobelle le placide et majestueux Delobelle n'est pas moins beau.

. . . . . .

M. Emile Montégut, *La Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1876.

Alphonse Daudet possède des dons dramatiques tels que n'en a jamais montré l'auteur de *Madame Bovary*, et tels qu'il est douteux pour nous qu'il en montre jamais. C'est dans cette puissance dramatique que consiste la principale valeur de *Fromont jeune*. Rarement action a été conduite d'une main plus sûre, et je dirai volontiers plus savante. Ralentie avec calcul pendant toute la première moitié du roman, elle prend au milieu une énergie torrentueuse et se précipite vers le dénouement dans un *crescendo* dramatique opéré avec la fidélité, j'oserai dire la plus classique, aux lois de progression exigées par les doctrines de la plus sévère critique. De la trahison de Frantz Risler au suicide de Désirée Delobelle, à la scène du bal, à la scène du café chantant, quelle succession de situations violentes ! il n'en est pas une qui ne fût suffisante pour épuiser la capacité d'émotion du lecteur, et pour le laisser ensuite languissant et distrait. Combien de fois il nous est arrivé, dans nos lectures de romans, de laisser notre émotion pour ainsi dire en route, arrêtée à telle scène du milieu ou du commencement, parce que l'auteur n'avait pas su employer cet art des gradations, qui est aux œuvres de l'imagination et du sentiment ce que la déduction logique est aux œuvres de la pensée pure. Le suicide de Désirée Delobelle — un des épisodes les plus dramatiques qu'il y ait dans aucune littérature d'imagination — était bien fait pour marquer ce point culminant de l'intérêt, après lequel il n'y a plus pour le lecteur qu'à se refroidir, et un instant nous avons craint qu'il n'en fût ainsi ; l'auteur a senti, dirait-on, le péril, et a su le tourner avec l'art le plus ingénieux, au moyen d'un intermède fantastique d'une invention excellente. *La Légende du petit homme bleu* a été blâmée comme une imitation trop directe des fantaisies de Dickens ; nous ne saurions partager cet avis. Imité ou non, cet intermède est ici à sa juste place. C'est trop d'émotion après le suicide de Désirée Delobelle, il ne nous en restera pas assez pour les scènes qui vont suivre ; il faut donc s'arrêter. Alors apparaît le petit homme bleu, malicieux génie qui préside aux faillites commerciales ; avec cette apparition, le lecteur reprend haleine en même temps que les tintements lugubres de la sacoche fantastique préparent son imagination à la catastrophe qui approche. Celui qui a su conduire une action avec une telle habileté est absolument maître de ses effets, et je ne sais trop d'où pourrait lui venir la maladresse qui le ferait frapper à faux.

Parmi les dons qu'a reçus Alphonse Daudet, il en est un d'origine divine qui manque entièrement au romancier robuste qu'on a voulu lui donner pour maître, la tendresse. Il y a de l'amour dans l'observation de M. Daudet, et de ses qualités il n'en est pas qui nous assure aussi pleinement de son avenir que celle-là, car il n'en est pas qui soit plus invariablement associée au vrai génie. Là où l'amour n'existe pas, soyez-sûrs que le génie, quelque vigoureux qu'il vous paraisse, n'est qu'à l'état de mutilé ; là où vous sentez palpiter l'amour, soyez sûrs que le génie existe, quelque incertain qu'il vous ait semblé. C'est là le signe auquel on reconnaît ceux qui sont destinés à vaincre aussi bien dans l'art de peindre les hommes que dans l'art de les gouverner. On peut beaucoup par le mépris, mais on ne peut qu'une fois et pour une seule place ; on peut davantage et plus longtemps par l'amour, car il se métamorphose et se rajeunit avec chaque sujet qu'il touche. Le mépris ne peut connaître qu'un petit nombre de choses, l'amour au contraire peut les embrasser toutes, même celles qui ressortent du mépris.

. . . . . .

M. Paul de Saint-Victor, *Le Moniteur universel* du 25 septembre 1876.

J'étais en retard avec le roman de M. Alphonse Daudet, *Fromont jeune et Risler aîné*. Je l'ai lu avant la représentation du Vaudeville ; le succès n'avait pas menti, c'est un attrayant et charmant récit. M. Alphonse Daudet a quelques-unes des fines qualités du conteur : le charme, la sympathie, une sensibilité qui vous gagne, l'intérêt et l'animation soutenue, l'art de poser les personnages et de les grouper dans un cadre vraisemblable et bien composé. Son observation serre de près la réalité, et elle s'y joue, en même temps, avec le caprice d'un rayon tombant sur une vitre ou sur un pavé. Il y a un bout d'aile à sa plume qui la fait toujours voltiger, même à ras de terre. Son talent a une physionomie mobile et nerveuse, où l'ironie et l'attendrissement s'entre-mêlent. Il joue du sentiment comme un virtuose qui fait pleurer son violon, et si quelques notes fausses de romance se mêlent à cette musique élégiaque, elle aussi a des accents qui touchent, des mélodies qui pénètrent. Il est doué d'un sens très piquant du comique et du ridicule. Il excelle à peindre les figures excentriques et les personnages déclassés. Son pinceau manque de largeur et de décision ; c'est au pointillé qu'il travaille, par traits accumulés et petits détails. Mais sa manière reste vivante dans la minutie et ses vignettes expressives, vivement croquées, finement retouchées donnent l'illusion du tableau.

M. Emmanuel des Essarts, *La Vie littéraire* du 1er février 1877.

Enfin *Fromont et Risler*, ce roman dont le succès se prolonge présentement au théâtre après s'être étendu jusqu'à l'Académie française, acheva de nous déceler

un second Alphonse Daudet qui complétait le premier sans le faire disparaître, Dieu merci. Donc, parvenu à son point de maturité, ce talent de charmeur offrait ces deux faces, la grâce et la force : un tel ouvrage était à la fois exquis comme les livres du poète-romancier et robuste comme l'œuvre géniale qui a fait la gloire de Gustave Flaubert.

Dans *Fromont jeune et Risler aîné*, Alphonse Daudet ne cessait pas d'être le poète coloriste pénétré d'idylle et trempé de lyrisme, mais du même coup il devenait définitivement l'observateur mâle et profond.

M. Paul Stapfer, *Le Temps* du 2 novembre 1882.

On n'est pas né avec le génie des petits développements seulement, et des petits sujets, quand on sait renouveler par la seule vérité des mœurs, des caractères, des événements principaux et des incidents accessoires une simple et vieille histoire comme celle qui fait le fond de *Fromont jeune et Risler aîné*, quand on sait en soutenir et en accroître progressivement l'intérêt durant le cours d'un volume entier. Dès le début, tous les personnages sont posés dans leurs attitudes respectives ; cependant l'action devra s'engager et se continuer jusqu'au bout, non seulement pour que nous les voyions aux prises, mais pour qu'ils se développent complètement à nos yeux dans toutes les nuances de leurs caractères. Les acteurs une fois donnés, le drame se déroule avec cette logique intérieure qui satisfait la raison en même temps que l'imagination est charmée, et la suite des événements est nécessaire pour manifester peu à peu tout ce que renferment les âmes.

Hommes et femmes, empruntés à la réalité bourgeoise la plus commune, sont tous parfaitement humains et naturels ; pas un n'est une caricature ou seulement même une exception. Le comédien Delobelle, pour citer un exemple, a toute la vie des figures de Dickens avec la mesure et la sobriété propres aux créations de l'art français. Et, ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette perfection toute classique fait l'illusion de quelque chose qui serait né spontanément et sans étude sous la plume féconde de l'écrivain. Dans ce beau roman, comme dans les contes, il n'y a pas apparence d'effort ni de recherche ; c'est la même abondance facile et heureuse. L'auteur n'a pas cru devoir, parce qu'il élargissait et creusait davantage le champ de son observation, interdire à sa nature ses élans accoutumés de tendresse et de poésie ; il les a introduits, sans en faire abus, au milieu de ses peintures de mœurs, avec une convenance et une grâce inimitables. Quel épisode délicieux que la touchante histoire de Désirée Delobelle, la petite ouvrière en oiseaux-mouches et en colibris montés, qui renferme dans son cœur un grand amour dont elle meurt,

. . . . . .

La catastrophe du roman, où le vieux et innocent Risler, le cœur brisé par la double trahison de sa femme et de son frère, se punit lui-même, comme Œdipe, de

son aveuglement, sans que Sidonie, la grande coupable, emporte d'autre châtiment que la malédiction de Planus, appartient à l'ordre esthétique et moral le plus élevé, et n'a pu être trouvée ou plutôt déduite logiquement de toute la série des faits antérieurs que par un maître consommé dans l'expérience de son art.

M. Emile Zola, *Les Romanciers Naturalistes*. Fasquelle, éditeur.

Le premier roman de l'auteur est *Fromont jeune et Risler aîné.*

La tentative de M. Alphonse Daudet n'était pas sans inquiéter ses amis. En France, la critique vous parque volontiers dans un genre. Si vous avez fait des contes pendant dix ans, il est très à craindre qu'on ne vous condamne toute votre vie à écrire des contes, sous peine de ne vous accorder aucun talent. Remarquez que M. Alphonse Daudet était dans une position d'autant plus délicate qu'on lui trouvait un esprit adorable, ingénieux dans les détails, habile à ciseler les petits chefs-d'œuvre. Il lui fallait élargir son cadre, sans perdre aucune de ses qualités ; il lui fallait surtout garder son public aimable et conquérir le grand public. Comme je l'ai dit, il lui manquait un seul don : la force, et c'était à la conquête de la force qu'il partait.

Eh bien ! il a trouvé la force, dans la souplesse même de son talent. Il est parvenu à donner des muscles à son art, grâce à l'intensité de son émotion et de son ironie. On a pu assister à ce phénomène, le conteur se transformant en romancier, par un simple grandissement de ses facultés. Aujourd'hui, il est un des rares écrivains capables d'écrire un roman où passe le grand souffle de la vie moderne. Le poète, le créateur qu'il y a en lui, évoque les personnages et les milieux avec puissance. Il prend, à chaque œuvre nouvelle, une facture plus magistrale.

. . . . . .

J'ai analysé cette œuvre tout au long, pour bien en montrer le côté vivant. Elle contient des morceaux absolument remarquables. Si Risler est trop bonhomme dans les trois premiers quarts du livre, il prend brusquement une attitude d'une rare énergie ; et même sa bonhomie du commencement devient une opposition excellente, à côté de son honnêteté hautaine de la fin. Le personnage de Sidonie est compris également avec science ; le type est très parisien, étudié sans parti pris d'exagération, suant naturellement le vice. C'est là surtout, dans ces deux créations, que M. Alphonse Daudet s'est révélé romancier puissant. Peut-être doit-on lui reprocher d'avoir trop effacé la figure de Frantz ; il y avait là un cas curieux à étudier, l'empoisonnement d'une âme honnête par la contagion des grâces perverses de Sidonie ; mais Frantz, pour lui, n'est resté qu'un moyen, et il a préféré jeter toute la lumière sur Sidonie et sur Risler. Et que de scènes charmantes, en dehors de l'action principale ! L'auteur a peint les Delobelle avec le meilleur de lui-même ; il a épuisé ses larmes pour la petite Désirée, il a épuisé son ironie pour l'illustre Delobelle,

ce type de l'homme auquel les planches et la vanité ont fait une seconde nature, qui ne peut plus trouver une intonation juste, un geste vrai, qui vit dans le monde faux de ses illusions et de son éternelle pose, au demeurant gras et bien nourri par sa femme et sa fille, jouant au martyr de l'art, s'attendrissant sur lui-même dans ses grosses douleurs, avec un égoïsme féroce. Les grands romanciers se reconnaissent à ceci, qu'ils sont avant tout des créateurs d'êtres vivants. Il me faudrait parler aussi des morceaux de facture enlevés par l'artiste avec une verve extraordinaire : il y a notamment des promenades le dimanche dans la banlieue de Paris ; la gare de Lyon où Frantz passe une nuit presque entière à attendre Sidonie, une gare avec ses derniers départs, ses bruits qui meurent, son activité qui s'endort, description merveilleuse d'exactitude et de rendu ; enfin, tous les tableaux de la fabrique de papiers peints, des coins du Paris ouvrier, des notes curieuses à force d'être vraies, qui montrent dans l'auteur un amoureux de l'art moderne, un naturaliste relevant ses observations d'une pointe de poésie.

. . . . . .

M. Gustave Geffroy,

Extrait de la *Notice* figurant en tête de l'édition Conquet (Paris, 1885. 2 vol. pet. in-8).

. . . . . .

L'importance de *Fromont jeune* parmi les romans d'Alphonse Daudet est, en effet, capitale ; le livre marque, à la fois, un point d'arrivée et un point de départ ; il est un résultat et il est une cause ; les travaux antérieurs, les gracieux vers, les jolis contes, aboutissent à lui, et il est gros des fortes œuvres qui ont suivi ; il ressemble à ces lacs de moyenne grandeur où le cours d'eau est entré ruisseau et d'où il sort fleuve ; en lui s'est accompli un mélange des doux propos, des fines remarques, des délicates inventions, avec toutes les recherches inquiètes, toutes les pensées, tous les jugements qui se lèvent dans un esprit de formation ; un alliage s'est fait, une concentration s'est opérée ; un inventaire a eu lieu, — le premier — et les capitaux intellectuels se sont trouvés considérablement accrus pendant les années qui avaient semblé tout acquises à la fantaisie.

Pour ceux qui n'avaient pas suivi de près le travail de l'écrivain, qui n'avaient pas vu un embryon de roman dans un conte vécu, une observation sous les arabesques d'une lettre écrite dans le poétique moulin ; pour ceux-là, il y eut, sans qu'ils se rendissent bien compte de l'impression reçue, un effet de surprise : le délicat musicien écouté jusqu'alors en souriant se compliquait. Autrefois, c'était un doux air de flûte, parfois un accent profond et vibrant de violoncelle ; voilà que maintenant une voix humaine prenait, avec des énergies et des frémissements

inconnus, la place des fragiles et si jolis instruments ; un frisson nouveau passait, à cette intervention inattendue ; la vie des êtres rencontrés se dressait, décidément, au milieu des décors légers, et faisait oublier les airs champêtres et les chansons de bohème.

Il aurait fallu que la dose de bon vouloir et de sincérité fût bien forte pour qu'on se rendît du premier coup à l'évidence, pour que l'on constatât loyalement le nouvel état d'âme révélé par le nouveau livre. Ce fut logique : on se fatigua, malgré les nettes révélations appuyées de preuves, à cacher ce qui était si visible, à mettre en lumière ce qui allait s'effaçant ; on protesta d'une admiration sans bornes pour tout ce que le poète quittait, on parla avec des réticences de mauvaise humeur de tout ce que le romancier découvrait ; malgré lui, contre lui, on tenait pour tout le sensible, tout le convenu, tout le théâtral de l'ancien roman, on restait inintelligent et colère devant les transformations nées d'une observation plus directe, d'une compréhension plus haute. Peut-être pourtant ne voyait-on pas ; peut-être ne pouvait-on se résoudre à changer le lit de ses habitudes. Peut-être aussi songeait-on vaguement à utiliser comme force de réaction contre l'amertume et la brutalité du roman moderne, le fin, nuancé et puissant talent qui venait de s'affirmer dans une œuvre dont on s'appliquait à retenir le charme et à méconnaître la violence hardie.

Tous ces sentiments, sans doute, étaient inconscients, confondus ou inavoués, et l'impression qu'on en aurait serait presque insaisissable, s'ils ne se résumaient par bonheur, dans un document d'une irréfutable authenticité, marqué de solennel, officiellement timbré, et qui constitue une des pièces justificatives inséparables de l'histoire de ce livre et de ceux qui l'on suivi. Le doute qui régnait sur les tendances de l'écrivain, sur la signification de son livre, fut interprété par l'Académie française ; comme la critique bornée et comme la critique de mauvaise foi, elle résolut naturellement la question à son profit : Il fut décidé que, parmi les prix de vertu littéraires décernés chaque année aux ouvrages « utiles aux mœurs » et inutiles à la littérature, l'un serait attribué au roman à succès, et le prix de Jouy alla à *Fromont jeune*, et la couronne de lauréat tomba sur la tête de Daudet qui, heureusement, ne plia pas sous le faix. Le rapport fut rédigé par M. Patin, secrétaire perpétuel, et lu dans la séance du 11 novembre 1875. Le passage consacré à *Fromont* n'est pas long ; il est banal ; mais, sous son ordinaire académique, on démêlera facilement les raisons de l'éloge et l'énormité des restrictions, et du coup on sera renseigné sur la convention encore admise et sur le nouveau apporté, on aura un élément de fidèle appréciation de l'œuvre transitoire qui a mené Alphonse Daudet des gentillesses littéraires de ses débuts aux âpretés de ses derniers livres. Le voici, le morceau de M. Patin :

...L'Académie a jugé très digne du prix de Jouy un roman de M. Alphonse Daudet, déjà couronné par la faveur publique et dont les nombreuses éditions n'attestent pas moins le mérite que le succès : *Fromont jeune et Risler aîné*. Cette raison commerciale est le titre spirituellement caractéristique d'un roman dont l'action a pour théâtre une des régions industrielles et bourgeoises de la capitale, et même, ou peu s'en faut, l'intérieur d'une de ses manufactures. Ces deux noms, enseigne honorée, qui semblent réunir, avec la communauté des intérêts, une estime, une affection réciproques, se trouvent secrètement séparés par un terrible

désaccord, une tragique antithèse. C'est, d'une part, ce qui crée et, au besoin, rétablit la prospérité d'une maison, l'intelligence, le travail, la probité ; c'est, d'autre part, ce qui en précipite la décadence et la chute, les honteux égarements, les ruineuses dissipations du vice ; c'est l'honnête, l'innocente confiance frappée tout à coup, assassinée par la trahison domestique ; c'est, fléau commun des deux associés, une femme à l'âme frivole et perverse par qui se consomme le déshonneur de l'un, l'infortune sans mesure et le désespoir de l'autre. Autour des personnages principaux se meuvent par groupes, en grand nombre, des acteurs diversement intéressants, qui amusent, qui touchent, qui révoltent, et dont les types ont été fidèlement empruntés au modèle de la vie elle-même, de la vie parisienne. L'habile conduite de la fable, à la fois complexe et une, a permis à l'auteur de ménager à tous leur place dans l'ensemble et d'exprimer en eux, d'un style vif et brillant, avec cette scrupuleuse recherche du détail, ce relief fortement accusé qu'on aime aujourd'hui, de très piquantes, mais parfois de bien affligeantes réalités.

Ne trouvez-vous pas qu'il voyait clair, l'académicien, et qu'après avoir loué comme il le fallait l'antithèse entre le vice et la vertu, il a bien su, en deux mots mis à la bonne place, dire sa méfiance et creuser le fossé ? Ce « qu'on aime aujourd'hui » n'est évidemment pas ce qu'aime « l'illustre Compagnie » ; il est impossible de mieux exprimer, sans insister davantage, une plus transcendante indifférence pour un art considéré comme non avenu ; et la phrase sur les « très piquantes, mais parfois bien affligeantes réalités » achève l'éloge par le blâme tacitement épigrammatique à la mode sous la coupole : c'est avec une couronne méchamment chiffonnée que le lauréat est coiffé de travers.

Toutes les catégories admises du professorat littéraire étaient d'accord.

Il est pénible de rencontrer la bassesse intellectuelle en face des choses de l'esprit ; mais on en était alors et on en est encore à comprendre que la critique n'est ni l'amplification de la sympathie ni l'arme de la haine, et qu'il faudrait bien se tenir pour satisfait d'une constatation et d'une explication. On ne voulut pas la constater et l'expliquer, la transformation du poète des *Amoureuses* et du romancier du *Petit Chose*, et on institua sur lui un malentendu qui a été, tellement la force des conventions est grande, accepté presque autant par les amis que par les adversaires, qui a duré dix ans, et qui est, seulement aujourd'hui, près de finir : c'est ce malentendu dont nous essayons ici de noter les phases et de démonter la construction.

Ce qui a été récompensé par l'Académie et approuvé par la critique bien pensante, c'est, pêle-mêle, les défauts et les qualités d'autrefois, c'est ce qui peut retarder la marche, entraver la pensée de l'écrivain ; c'est ce qui restait du poète charmeur et du fantaisiste spirituel ; c'est le sentiment toléré et la moralité acceptée qui sont en suspension dans quelques phrases ; c'est le peu de convenu, le brin de tirade qui apparaissent dans la conception et dans l'exécution ; c'est le goût du symbole affirmé et réapparaissant à des intervalles du récit, comme une explication de l'action : les oiseaux empaillés redevenant vivants sous les doigts de Désirée Delobelle pour incarner ses abattements, ses espoirs, ses tristesse, ses joies, — les

perles fausses représentant d'avance exactement les sentiments en toc et les passions vaniteuses et à côté de Sidonie Chèbe, — la légende fantastique du petit homme bleu, trop ingénieux procédé pour passer la revue en quelques pages des préoccupations, des passions, des ridicules de tous les personnages du livre. Ce qui a été loué, c'est l'active intervention de l'écrivain dans son œuvre ; c'est la lointaine préparation des péripéties et du dénouement ; c'est le mélange d'aventureux et de théâtral qui détermine la coupe du livre en effets scéniques, *Fromont* ayant d'abord été écrit pour le théâtre et ayant gardé des signes caractéristiques de cette première composition, l'empiètement, par exemple, ainsi que l'a dit lui-même Daudet, de la fable « connue et romanesque » de l'adultère sur l'étude de l'association commerciale qui devait tenir la première et la plus grande place. Ce qui a été admiré, couronné, c'est la voulue bienveillance de certaines constatations, la très brève indication du milieu ouvrier, la présentation d'une misère acceptable par ses ridicules souriants et ses grâces décentes.

Ce sont là les exceptions et les petits côtés de l'œuvre : ce fut ce qu'on s'ingénia à vanter comme l'essentiel et le définitif. On célébra le charme coquet et l'émotion honnête : on feignit d'ignorer la manifestation autrement éclatante d'une personnalité en travail révélée presque à chaque page, on fit le silence autour des nettes affirmations, des évidentes menaces. On mit en lumière les jolis encadrements de pages, les coins de paysages, les bouts de tableaux, les profils perdus : on ferma les yeux sur le reste. Ce reste, c'était l'impitoyable véracité, c'était la profonde compréhension humaine : c'est ce reste que nous voudrions dire.

Ce qu'on ne vit pas, ou qu'on ne voulut pas voir, était pourtant le meilleur et le plus original de l'écrivain, c'était l'assurée promesse des œuvres qui ont troublé la critique et conquis le public.

Evidemment, ce que l'Académie n'a pas couronné, ce que la critique a passé sous silence ou a à peine indiqué, c'est une observation poussée jusqu'à l'aigu, pénétrant jusqu'au fond de l'être humain en s'aidant d'une lueur surprise dans un ragard, d'un geste inconscient et furtif entrevu, d'un acte simple en apparence et gros de révélations compliquées, et c'est aussi, logiquement liés à cette observation, faisant corps avec elle, une perpétuelle ironie, un irrespect sans réserve ! Que l'on relise au hasard une page, une phrase de l'œuvre de Daudet, et que l'on dise si, même quand la page est tendre, quand la phrase est émue, elle ne se révèle pas malgré tout, cette ironique et irrespectueuse observation ! Dans *Fromont jeune et Risler aîné*, elle domine la fable, elle s'empare en maîtresse de l'allure du récit, de la forme descriptive, de tous les détails d'art, de toutes les actions des personnages ; elle grandit à chaque scène, elle couvre les voix qui dialoguent, elle fait songer à un accompagnement qui raille, tantôt sur le mode gai, tantôt sur le mode violent, qui va, par moments, s'affaiblir et cesser, tant l'émotion de l'accompagnateur est grande, mais qui reprend de plus belle, avec un soudain raffermissement de la voix. Une excessive sensibilité, une grondante irritation, une fébrile indignation, sont nées chez l'écrivain à la vue du spectacle de la vie, et se sont développées davantage à mesure que son contact avec les êtres et les choses est devenu plus permanent. Il

a le sens profond du ridicule ; tout ce qu'il voit prend dans son cerveau une forme d'un comique attendri ou blessant, selon que sa vision est allée à des humbles ou à des puissants, à des inconscients ou à des hypocrites ; tous les acteurs du drame découpé en pleine vie entrent dans ses phrases avec les habitudes niaises, les manies despotiques, les cruautés naturelles en lesquelles se résument leurs personnalités.

L'ambition de Daudet, qu'il a dite un jour, et qui n'est pas son ambition à lui seulement, mais celle de tout romancier artiste et psychologue, est de « créer des êtres, de mettre sur pied à force de vraisemblance des types d'humanité qui circulent désormais par le monde avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnés, et qui font parler d'eux, — qu'on les déteste ou qu'on les aime, — en dehors de leur créateur et sans que son nom soit même prononcé ».

Tous les grands écrivains, romanciers ou dramaturges, ont été de ces créateurs, et les êtres qu'ils ont mis au monde perpétuent leur effort et représentent leur action après eux et en dehors d'eux. Don Quichotte est nommé plus souvent que Cervantes ; Hamlet et Falstaff sont aussi vivants que Shakespeare. De nos jours, les héros de Balzac, la Bovary et le Frédéric Moreau de Flaubert ; la Germinie, le Jupillon, le Demailly, la Manette, la Renée Mauperin, la Faustin, la Chérie des Goncourt ; la Gervaise, la Nana, nombre des Rougon et des Macquart de Zola ; le Loti de Viaud, le M. Folantin et le Des Esseintes d'Huysmans, le Tartarin, le Monpavon, le Jack, le Roumestan, le Méraut, la Sapho, le Delobelle de Daudet sont entrés dans la vie spéciale dont vivent leurs aînés intellectuels ; ils vont et viennent dans le monde de l'esprit comme les êtres de chair et d'os à travers le monde physique ; ils pensent, ils agissent, ils reproduisent les particularités et les généralités de l'existence mieux que les éphémères sans histoire qui ont réellement vécu ; il leur a été fabriqué une personnalité à l'abri de la maladie et de la mort, un idéal état-civil indestructible. Pour arriver à cette création d'êtres, chacun emploie les outils que sa nature et son travail lui ont donnés : l'un, son analyse médicale et sa notation artistique ; l'autre, sa puissante généralisation systématique ; un autre encore, sa neuve sensibilité des impressions reçues et des choses rêvées ; un autre, sa subtilité de vision et son intelligent pessimisme. Daudet, lui, est plus préoccupé d'humanité que d'art, plus passionné que dilettante ; il entre en plein dans la mêlée actionnée des passions et des intérêts avec l'arme cruelle, remuante comme une étincelle, acérée comme un métal dix fois trempé, l'épée ironique et dédaigneuse qui fait les blessures fines et mortelles ; c'est une pensée ferme qui la dirige, c'est une main nerveuse qui la tient ; les coups qu'elle donne ont été réfléchis ; ses inactions sont voulues. La raillerie n'est pas ici un système littéraire adopté après un choix hésitant et raisonneur ; c'est un jugement sur la vie porté sous une forme sincère et naturelle, qui va du sourire bienveillant au sarcasme exaspéré.

Tous les personnages de *Fromont jeune et Risler aîné* la portent, cette marque personnelle de l'écrivain. Passez-les en revue, tous ces bonshommes vivants ; sanguins, nerveux, affinés, musclés ; tous, avec leurs caractères différents, leurs positions sociales tranchées, tous vous montreront des épanouissements de bêtise, de perversité ou de bonté, tous vous diront que la vie est dure, que les joies sont courtes, que les douleurs sont longues. Les voici, les maniaques, les niais, les égoïstes, les dévoués, les glorieux, les humbles. Le vieux berrichon Gardinois, le paysan enrichi, l'avare

millionnaire, le préparateur des perversités futures, surgit à point, de temps à autre, pour montrer une joie méchante devant les désastres. D'automatiques gestes d'idiote révèlent seuls la vie inconsciente de madame Fromont, passant ses jours à frotter ses meubles, à nettoyer ses bijoux. En deux phrases monotones qu'ils se renvoient sans cesse, Sigismond Planus et « Mademoiselle Planus, sa sœur », l'homme-chiffre et la vieille fille, disent leur méfiance entêtée de l'humanité entière. Le trottinement exaspéré de M. Chèbe, le rentier pauvre et utopiste, va de la maison de campagne pour rire de Montrouge au magasin sans marchandises de la rue du Mail. Clouée sur son fauteuil d'infirme et d'ouvrière sédentaire, Désirée Delobelle garde insoupçonné son trésor de grâces maladives et d'héroïques sacrifices ; grisée d'un brin d'illusion artiste, son imagination va, va toujours, courant après les fuyantes nuées et les rares rayons de soleil ; seul, le dernier regard de la suicidée manquée qui meurt de honte luit avec un éclair d'admirable clairvoyance. Partie de la même maison où peine et s'étiole Désirée, Sidonie, l'envieuse et dissimulée Sidonie, s'en va à la recherche du plaisir affiché, des lamentables satisfactions de vanité ; d'un coup, elle fait quatre victimes : — son mari, le dessinateur suisse Risler, aux yeux ouverts seulement sur la marche de ses expériences d'inventeur, ne se révélant qu'à la fin homme d'une grandeur de volonté et de probité extraordinaire, — son beau-frère Frantz Risler, le « justicier » rapidement transformé en coupable, — son amie, Claire Fromont, transparente et loyale comme son prénom, ne se montrant, elle aussi, telle qu'elle est, courageuse, expérimentée, qu'au moment des catastrophes, — son amant, Georges Fromont, jeune bourgeois à nature de gandin, maintenu dans une correction effacée et banale d'une absolue justesse. Et voici enfin, traversant l'action avec des gestes bénisseurs, Delobelle, l'illustre Delobelle, le cabotin tout en façade, sans pensée et sans cœur, qui laisse sa femme et sa fille travailler jusqu'à l'exténuation pour lui fournir la fleur chère de sa boutonnière et son souper de comédien sans théâtre ; Delobelle, qui revient à chaque chapitre avec la tête penchée ou la tête de trois quarts d'un rôle nouveau, et qui s'épanouit dans une monstrueuse apothéose, le jour de l'enterrement de sa fille, « attendri autant sur lui-même, pauvre père enterrant son enfant, que sur sa fille morte », traduisant sa douleur par cette remarque prodigieuse : « Il y a deux voitures de maîtres ! »

Tel est le groupe que cache la raison sociale : « Fromont jeune et Risler aîné. » Pour le montrer sous tous ses aspects, pour ajouter les traits de caractères aux indices extérieurs, pour arriver à la création cherchée, Daudet a employé tous les renseignements que lui fournissaient les faits et les entourages ; la vérité des milieux, l'impressionnisme des descriptions ne lui ont pas servi seulement à peindre des tableaux et à orchestrer des phrases, mais surtout à augmenter l'humanité de ses créatures, à rendre mieux visible leur action, plus perceptible leur mécanisme interne. La noce chez Véfour, le logis de rentiers sans le sou des Chèbe, l'intérieur des Delobelle éclairé par les colibris et les oiseaux-mouches, le château de Savigny, les rues du Marais, les dimanches des pauvres, la cour de la fabrique, la maison d'Asnières, le salon de Sidonie, le talus des fortifications, tout cela lui a fourni le sol sur lequel marchent ses personnages, les entours, l'atmosphère dans lesquels ils vivent. Rien n'est en dehors de l'action, tout concourt à rendre tangibles des situations sociales et des états d'âme, tout, les menus détails, les entrées, les sorties,

les rapports des êtres avec les choses, les heures, les lieux, les saisons, les vagues impressions. Aucun objet n'est traité en nature morte : la noire fenêtre, sans balcon et sans barre d'appui, du carré de la haute maison du Marais n'est pas une curiosité exhibée par un peintre ; c'est le cadre dans lequel apparaît la songeuse et inquiète petite Chèbe.

Ce que Alphonse Daudet a donc surtout compris à merveille, dans ce livre, c'est l'introduction du cabotinage dans la vie par l'interprétation à faux des sentiments ; il a vu le mal causé par la romance, par la mise en scène du geste et du regard, par le jeu d'acteurs des pires insensibles et des meilleurs naïfs ; non seulement chez Delobelle, mais chez Sidonie, mais chez Désirée, il a durement constaté l'envahissement de la cervelle par la pensée factice ou par l'amour des « effets » ; il a dit comment Delobelle « entendait la lutte », et comment Sidonie entendait la vie, et comment Désirée ne l'entendait pas ; il a malmené l'illusion et dénoncé l'idéal.

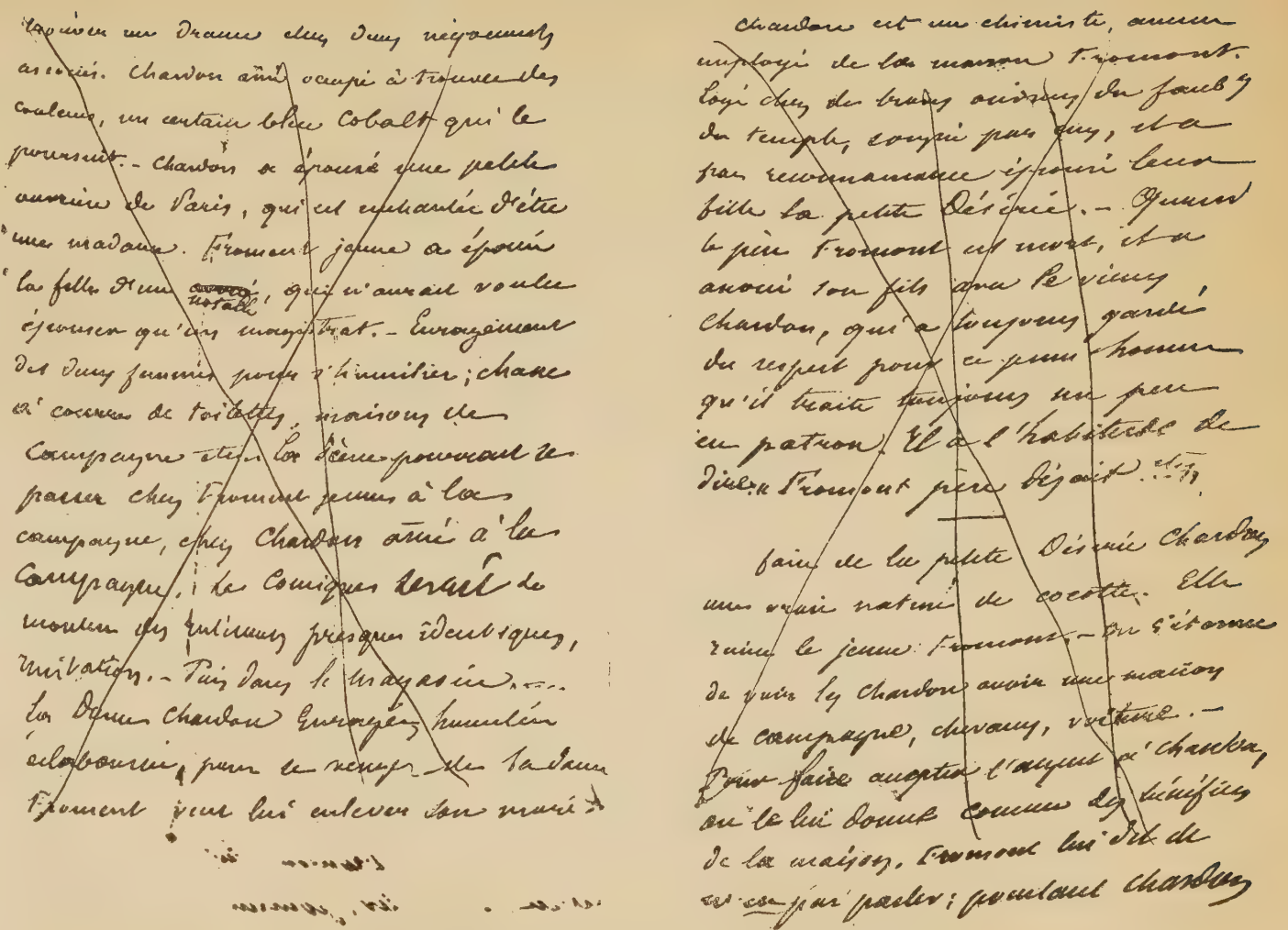
Et c'est sur ce Daudet qu'a été bâtie la légende que l'on sait, c'est d'après son œuvre qu'a été fabriqué le « mièvre » et le « pleurard » qu'on a failli imposer à l'opinion de ceux qui lisent !

Allons donc ! on s'est trompé ou on a trompé. L'homme qui a raconté avec des frémissements de tout son être la mort de Désirée et la mort de Risler, l'homme qui a été impitoyable pour le cabotin Delobelle et pour la cabotine Sidonie, pour le faux bonhomme et pour la fausse passionnée, cet homme-là n'est pas le timide, l'irrésolu et le gracieux que l'on dit. Et la suite de son œuvre est là pour l'affirmer. Mais il n'a jamais hésité ! mais sa plume est meurtrière ! mais sa constatation est féroce ! mais sa description est révolutionnaire ! Mais il a touché aux rois conspirateurs et aux ratés malfaisants, aux journalistes à vendre et aux financiers achetés, aux enfers des usines et aux philanthropies intéressées des œuvres de charité, à l'inhumanité de la religion et aux fatalités de l'amour ; mais il a touché même à la Comédie-Française, même à l'Académie ! Mais voyez donc, c'est un massacre, un massacre sans arrêt, à coup d'ironies et de colères !...

On le sait aujourd'hui si on veut le savoir, mais il a fallu que les erreurs commises sur l'écrivain rejaillissent sur l'homme, il a fallu les menaces qui ont suivi le *Nabab*, les coups de sifflets qui ont accueilli les *Rois en exil*, les ordures jetées sur l'*Evangéliste* et sur *Sapho* ; il a fallu que le romancier suspecté de compromissions écrivît la lettre sans ambage qu'il est bon de mettre en regard de l'ancien rapport Patin pour déterminer les attitudes et mesurer les distances :

... Je ne me présente pas, je ne me suis jamais présenté, je ne me présenterai jamais à l'Académie.

La vérité est-elle maintenant à peu près faite ? La conscience de l'homme de lettres est-elle visible dans son intégralité ? Persistera-t-on à traiter ce sensitif de sentimental, — à nommer son souci de justice et sa douceur aux humbles : sensiblerie ; sa finesse : indécision, — à refuser de voir ses révoltes et d'entendre ses cris, — à croire au tranquille optimisme de qui a écrit : « Les romans vrais sont toujours tristes. » Voudra-t-on reconnaître que, avec des faiblesses qu'il avoue et des délicatesses qu'il cache, ce féminin est un mâle, ce timide, un viril qui ne connaît pas le respect et qui tue en riant.



Reproduction d'une double page du carnet de notes.

L'ÉDITION ORIGINALE

ALPHONSE DAUDET || FROMONT JEUNE || ET || RISLER AINÉ || MŒURS PARISIENNES || PARIS, CHARPENTIER ET C^ie^, LIBRAIRES-ÉDITEURS || 28, QUAI DU LOUVRE, 28 || 1874 || TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 vol. in-18, imprimé par Simon Raçon, couverture jaune imprimée par Viéville et Capiomont. (3 fr. 50).

1 feuillet blanc, faux-titre, avec, au verso, une liste d'ouvrages *du même auteur*, titre, dédicace à Jules et Léonide Allard et 338 pages.

En 1876, les nombreuses éditions qui s'étaient rapidement succédées ont obligé l'éditeur à une composition nouvelle : un tirage comprenant 50 ex. sur papier de Hollande à 40 francs a été effectué. On lit sur le titre : Ouvrage couronné par l'Académie française, et l'adresse : Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain, 13.

Fromont jeune et Risler aîné a d'abord paru en feuilletons dans le journal le *Bien Public*, du 25 mars au 18 Juin 1874. Il a été fait, sous couverture, un tirage à part du texte imprimé sur deux colonnes.

L'édition in-18 courante de ce roman, actuellement en vente à la librairie Fasquelle, porte la mention : 124^e^ mille, chiffre de tirage indépendant des nombreuses éditions illustrées ou non, autorisées en d'autres formats, de l'édition elzévirienne Lemerre, de l'édition populaire Fayard, etc.

L'ouvrage a été traduit dans les principaux pays.

TABLE DES MATIÈRES

Histoire de mes livres : Fromont jeune et Risler aîné. 1

LIVRE PREMIER

I. Une Noce chez Véfour. 3
II. Histoire de la petite Chèbe. — Trois ménages sur un palier. 13
III. Histoire de la petite Chèbe. — Les perles fausses. . 27
IV. Histoire de la petite Chèbe. — Les vers luisants de Savigny 39
V. Comment finit l'histoire de la petite Chèbe. . . . 51

LIVRE DEUXIÈME

I. Le jour de ma femme. 59
II. Perle vraie et perle fausse. 69
III. La brasserie de la rue Blondel. 77
IV. A Savigny. 91
V. Sigismond Planus tremble pour sa caisse. 97
VI. L'inventaire 107
VII. Une lettre. 121

LIVRE TROISIÈME

I. Le Justicier 125
II. Explication 141
III. Pauv' pitit mam'zelle Zizi. 153
IV. La salle d'attente. 159
V. Un fait divers. 171
VI. Elle a promis de ne plus recommencer. 185

LIVRE QUATRIÈME

I. Légende fantastique du petit homme bleu. . . . 199
II. Révélations. 209
III. L'échéance 223
IV. Le nouveau commis de la maison Fromont 237
V. Le café chantant. 249
VI. La vengeance de Sidonie. 263

AUTOUR DE " FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ "

Petits Métiers des Étrennes (Inédit). 275
Composition du roman : Les Notes 281
— — Le Manuscrit. 288
La Critique 290
L'Édition originale 308

ÉTUDES ET PAYSAGES

ROBERT HELMONT

JOURNAL D'UN SOLITAIRE

1870-1871

COCHET

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

ÉTUDES ET PAYSAGES

ROBERT HELMONT

JOURNAL D'UN SOLITAIRE

1870-1871

ILLUSTRATIONS
DE
GÉRARD COCHET

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110
—
1929

HISTOIRE
DE MES LIVRES

ROBERT HELMONT

Un jour, à la campagne, luttant avec un ami dans une de ces jolies îles vertes qui s'espacent en bouquets sur la Seine entre Champrosay et Soisy, je glissai sur l'herbe grasse et je me cassai la jambe. Mon goût malheureux pour la vie physique et les exercices violents m'a joué tant de méchants tours que j'eusse oublié celui-là comme les autres, sans sa date précise et significative : 14 *juillet* 1870!... *Et je me vois, à la fin de cette cruelle journée, couché sur le divan de l'ancien atelier d'Eugène Delacroix, dont nous habitions alors la petite maison, à la lisière des bois de Sénart. Ma jambe allongée, je ne souffrais pas trop, déjà dans la vague agitation d'une fièvre commençante qui doublait pour moi la chaleur orageuse de l'atmosphère et enveloppait les objets et les êtres présents comme des lambeaux d'une gaze frissonnante. On chantait les chœurs* d'Orphée *au piano, personne, pas même moi, ne soupçonnant la gravité de mon état. Par la baie de l'atelier large ouverte, entraient des haleines de jasmins et de roses, des rondes de papillons de nuit, et de courts battements d'éclairs, montrant par-dessus le mur bas du jardin les vignes en pente, la Seine, le coteau vis-à-vis. Tout à coup la sonnette résonna dans ce calme. Les journaux du soir reçus et dépliés : « Nous avons la guerre! » firent des voix émues, colères ou enthousiastes.*

A partir de ce moment, il ne me reste que le souvenir fiévreux d'un abattement de six semaines, six semaines de lit, d'éclisses, de gouttière, d'appareil en plâtre où ma jambe semblait enfermée avec des milliers

d'insectes dévorants. Dans cet été lourd, exceptionnellement brûlé et orageux, cette immobilité pleine d'agitation était atroce et d'une inquiétude accrue par les désastres publics dont les journaux croulant sur mon lit entretenaient mon inaction et mes insomnies. La nuit, le roulement des trains sur l'horizon me troublait comme la marche de bataillons interminables. Le jour, les visages tristes et défaits, des bouts de conversation sur la route ou chez le voisin entendus par ma fenêtre ouverte : « Les Prussiens sont à Châlons, mère Jean, » et les voitures de déménagement, soulevant à toute heure la poussière du calme petit pays, me donnaient l'écho humain et sinistre de ma lecture des « nouvelles de la guerre ». Bientôt, dans Champrosay, il n'y eut plus que nous de Parisiens, seuls parmi les paysans entêtés à la terre, se refusant encore à l'idée de l'invasion ; et sitôt que je pus me lever, être transporté, le départ fut tout de suite arrêté.

Inoubliable, cette première sortie dans notre petit jardin de curé, tout odorant de pêches mûres et de roses finissantes. Autour de moi, pauvre impotent assis sur un barreau d'échelle contre les espaliers, on se hâtait au départ, on chargeait les voitures, on cueillait les fruits et les fleurs avec une préoccupation inconsciente de ne rien laisser à l'ennemi ; et l'enfant, les bras pleins de jouets, ramassait encore une petite pelle oubliée dans le gazon.

Moi, j'aspirais l'air avec délices ; et dans l'attendrissement de ma faiblesse et de mon retour à la vie, je regardais la maison grise, le jasmin de Virginie croulant de fleurs rouges autour de la baie vitrée de l'atelier. Je songeais aux belles heures tranquilles et douces vécues là depuis trois ans, aux rires fous, aux discussions d'esthétique bien à leur place dans cet étroit logis où restaient les souvenirs d'un grand artiste. Reverrait-on jamais cette allée au midi tant de fois parcourue à petits pas discourants, ce perron où l'on s'asseyait, les beaux soirs de juin, à la clarté d'un genêt d'Espagne fleuri, tout en boule, comme un énorme lustre qui s'allumait au jour tombant, augmentant l'intensité de sa couleur d'or à mesure que la lumière diminuait!

L'omnibus de famille rempli et chargé, tous les êtres chers serrés les uns aux autres, et les jouets de l'enfant à côté de la cage de la perruche qu'effarouchaient les oreilles pointues d'une levrette favorite, nous partîmes, traversant d'abord le petit village aux villas closes et silencieuses. Les paysans tenaient bon encore, ébranlés par ces départs qu'ils regardaient du pas des portes avec des larmes au bord des yeux, une certaine inquiétude dans l'impassibilité cupide de leurs visages. Quelle rentrée à Paris par la grande route encombrée de gens et de bêtes, les troupeaux filant entre

les roues, les voitures de maraîchers mêlant leurs verdures aux meubles entassés des déménagements! Au remblai du chemin de fer que nous suivions en contre-bas, des wagons, encore des wagons, sans fin déroulés dans des haltes coupées de sifflets qui s'appelaient, se répondaient aux lointains de la voie. Enfin l'octroi, où s'entassaient troupeaux et gens et véhicules attardés aux portes trop étroites, et — spectacle nouveau pour moi — des gardes nationaux mêlés à la douane, une milice parisienne, zélée, bonne enfant, dont les baïonnettes luisaient parmi la foule et dans l'air, sur les talus des fortifications, exhaussés, hérissés de gabions, de caronades.

Quelques jours plus tard, je faisais encore une fois le voyage de Champrosay ; mais la route n'était plus la même. L'approche de l'ennemi, tant annoncée, enfin imminente, se sentait au désert de la banlieue, au sérieux de nos grand'gardes. Il fallait des formalités interminables pour passer. Mêlées aux paysans retardataires, des figures de rôdeurs, d'espions vagues, faisaient déjà songer au sinistre dépouillement des champs de bataille ; et la solitude, l'angoisse d'attente des pays que je traversai, Villeneuve-Saint-Georges, Draveil, abandonnés et muets, donnaient un mystère aux tournants du chemin où l'on s'attendait à trouver une silhouette de ulhan en avant-garde et guetteur. Champrosay, son unique rue bordée de villas, s'agrandissait d'un silence de mort : « Vasta silentia », a dit Tacite. Derrière leurs grilles, les parcs entrevus, la perspective enfoncée des charmilles, les corbeilles fleuries dans un jour lumineux de septembre, de-ci de-là des chaises de jardin en rond sur une terrasse, oubliées comme la causerie évaporée dans l'air, des outils de jardinage adossés à la palissade, marquaient la villégiature tout à coup arrêtée, une précipitation de fuite, la surprise en pleine vie d'une petite Pompéi fixée dans sa dernière heure. Et la nature, toujours pareille, subissait pourtant un changement : la rupture du pont de Ris qu'on avait fait sauter et qui, trempant dans l'eau ses câbles lâches, transformait le paysage, isolait de chaque côté de la rivière les deux petits pays que relient à toute heure les allées et venues devant le guichet du péage. De tout cela se dégageait l'angoisse d'une grande catastrophe, plus saisissante dans le magnifique soleil de cette saison exceptionnelle.

Au moment où je refermais derrière moi la porte de notre logis définitivement abandonné, d'une maison voisine sortit un vieux paysan, le père Casaquet. Quand tous les autres avaient pris peur et lâché pied, lui seul s'entêtait à ne pas rentrer à Paris, où ses enfants venaient de s'installer tant bien que mal. « J'sis ben trop vieux! » répétait-il ; et puis il avait des

pommes de terre, un peu de vin, quelques poules, sans compter le porc grognant sous le toit. Je lui proposai de l'emmener rejoindre son monde. Mais il s'entêtait à son idée : « J'sis ben trop vieux... »

Le souvenir de ce vieux Robinson, dernière figure vivante aperçue à Champrosay, me revint souvent pendant le froid horrible et la famine du siège. Qu'était-il devenu? Et le village entier que je me figurais flambant, grillé, notre maison, les livres, le piano, tout, souillé, cassé, dévasté par l'invasion, comme cette campagne suburbaine, Nogent, Champigny, Petit-Bry, la Courneuve, dont je parcourais tous les jours les tristes ruines, villas aux escaliers effondrés, aux persiennes pendantes?...

Eh bien! non. Lorsque, après la guerre et vers les derniers jours de la Commune, Paris devenant intenable, nous vînmes nous réfugier à Champrosay, j'eus la surprise de retrouver les choses presque en leur état de calme, à part quelques châteaux visités par la maraude, les boiseries écorniflées, tous les carreaux cassés dans une rage de facile destruction. L'armée allemande avait passé là, jamais séjourné. Derrière son bouquet d'acacias, la maison de Delacroix s'était trouvée encore mieux abritée que les autres, et j'y respirai bien, dans le jardin s'éveillant au printemps, la double délivrance du siège et de l'hiver. J'allais le long des plates-bandes, quand la tête du vieux Casaquet m'apparut au-dessus du mur mitoyen et me sourit de ses mille rides crevassées. Sur lui aussi l'invasion avait glissé sans le moindre dégât. « J'ons pas trop souffert... » disait-il en clignant de l'œil, debout sur une échelle, les deux coudes appuyés au treillage; et il me racontait comment il avait supporté ce temps d'exil et de solitude. Vrai temps de bombance. Pas de gardes dans la forêt; il coupait tout à son aise le bois, cette richesse tant convoitée du paysan, il panneautait chevreuils et faisans, en compagnie de quelques braconniers réfugiés à l'Ermitage; et quand un Prussien isolé, estafette ou maraudeur, traînait du côté des carrières, on lui faisait son affaire sans bruit et vivement. Il avait vécu ainsi quatre mois sans autre nouvelle de Paris que la canonnade lointaine et de temps en temps un ballon gonflé sous le ciel noir.

C'était extraordinaire, cette existence de fourmi au ras de terre au milieu du bouleversement d'un monde. J'en restai d'autant plus frappé qu'avec ma jambe blessée j'aurais pu vivre là moi aussi comme le vieux paysan, réduit aux mêmes ressources de primitive existence; et cet envers de la guerre me tenta comme un cadre excellent à un mélancolique paysage d'invasion. Dès le soir même, je pris les notes de Robert Helmont, journal

d'un solitaire, *dans le grand atelier, pendant que défilaient sous mes fenêtres les patrouilles de cavalerie allemande campées encore au bout du pays et que le cliquetis des sabres, les gourmettes secouées, les rauques voix saxonnes, dures au commandement, se mêlaient au canon qui tonnait. Tout cela faisait bien partie de «mon journal.» Mes impressions s'accrurent, le lendemain, des tristesses de l'occupation militaire, les routes toutes noires de troupes, les haltes, les bivouacs au revers des fossés. Pour échapper à cette humiliation de vaincu, je me jetais dans les bois, délicieux par ce mois d'avril : une cendre verte aux branches, l'herbe semée de jacinthes fleuries, et des roulades d'oiseaux, des trilles de rossignols, coupés par le lointain déchirement des mitrailleuses. Quelquefois, au détour d'une allée tranquille, je voyais s'avancer sous les branches quelque sentimental colonel saxon parcourant au pas de son cheval de guerre les sentiers chers aux rendez-vous de Louis XV et de madame de Pompadour. Alors je m'enfonçais au plus profond des taillis, car ces rencontres me causaient une révolte nerveuse que je ne saurais expliquer. C'est ainsi que je vivais le journal de Robert Helmont en même temps que je l'écrivais.*

A l'Ermitage, ce 3 septembre.

Il y a eu hier six semaines que je me suis cassé la jambe. C'était juste le jour de la déclaration de la guerre. Pendant que M. de Gramont soulevait au Sénat tant de bruit et d'enthousiasme, moi, en revenant de la pêche à l'épervier, je trébuchais au bord de la Seine contre un poteau caché par l'herbe, et j'étais rapporté à mon Ermitage de la forêt de Sénart dans un chariot de bûcheron...

Ce matin, je suis sorti pour la première fois, après cinquante jours de fièvre, de souffrances encore accrues par les nouvelles de la guerre. J'ai eu des cauchemars faits des batailles lointaines ; et les sinistres dépêches de Forbach, de Reichshoffen, restent pour moi confondues avec mes douleurs de blessé, la chaleur du bandage en plâtre, cette immobilité dans l'agitation qui est le plus cruel des supplices. Enfin, c'est fini! Après n'avoir si longtemps regardé que la cime des arbres et ces grandes nappes de ciel bleu où ne passent que des ailes, je me suis senti tout heureux de poser mes pieds à terre et de descendre mon escalier en hésitant. Mais quelle faiblesse! La tête me tournait. Ma jambe, tant de jours immobile, avait oublié l'équilibre, le

mouvement. Il me semblait qu'elle ne faisait plus partie de moi-même, que je n'étais plus maître de la diriger. Pourtant, à petits pas, avec cette méfiance extrême qui double l'infirmité, j'ai pu aller jusqu'à la basse-cour et pousser sa petite porte à claire-voie, enfouie sous les hautes herbes. Cela m'a fait plaisir d'entrer là! En mon absence, la femme du garde, mon voisin, a bien soigné tout ce petit monde qui me regarde avec des yeux étonnés, brillants et familiers. Les lapins, les uns sur les autres, sont venus au bord de leur cage, les oreilles dressées et remuantes. Les poules ont continué dans l'herbe leurs éternels coups de bec, secs comme de petites pioches. Plus démonstratif, le coq a ouvert ses ailes toutes grandes avec un cocorico retentissant.

Ensuite je suis venu m'asseoir sur le vieux banc de pierre, verdi, usé, qui, avec la muraille pleine de brèches et deux ou trois pommiers rongés de mousse, date du temps où ma maison, les clos qui l'entourent, faisaient partie d'un ancien couvent bâti au milieu de la forêt... Jamais mon jardin ne m'avait paru si beau. Les espaliers, un peu défeuillés, étaient lourds de pêches mûres et de grappes dorées. Les groseilliers s'étalaient en touffes claires semées de quelques points rouges, et dans ce soleil d'automne qui fait mûrir toutes les baies, éclater les gousses, tomber les graines, les moineaux se poursuivaient avec des vols inégaux, des cris jeunes, où l'on reconnaissait bien, à travers la bande, la recrue des nouvelles couvées. De temps en temps le vol lourd d'un faisan passait par-dessus le mur en ruine et s'abattait sur un champ de sarrasin. En haut d'un gros arbre, un écureuil jouait, cassait des noix. La chaleur douce, où tout se meut si tranquillement, donnait à ce petit coin rustique un calme extraordinaire. J'avais oublié les Prussiens, l'invasion... Tout à coup, le garde et sa femme sont entrés. C'était si étonnant de voir le père Guillard a l'Ermitage dans la journée, lui, l'éternel coureur du bois! J'ai compris qu'il y avait du nouveau.

« Lisez ça, monsieur Robert..,» m'a dit le bonhomme.

Et tirant de sa grosse veste de velours un numéro du *National*, froissé, gauchement plié par des mains peu habituées à manier des journaux, il me l'a tendu d'un air consterné. A la première page un cadre noir et ces mots sinistres : «*L'armée française a capitulé.*» Je n'en ai pas lu davantage...

... Ébloui, les yeux fermés, j'ai revu pendant cinq minutes cette petite ligne entourée de bluettes, de rayonnements, comme si je venais de la lire sur un mur blanc, plein de soleil. Ainsi donc, plus d'espoir.

La dernière digue est rompue. C'est l'invasion, la grande... Le garde croit que, dans huit jours, les Prussiens seront chez nous.

« Ah! mon pauvre monsieur, il faut voir cette débâcle sur les routes. D'ici Paris, c'est un encombrement de troupeaux, de voitures. Tout le monde fuit, déménage. A Champrosay, il ne reste plus personne. Il n'y a que le fermier Goudeloup qui n'ait pas voulu s'en aller. Il a renvoyé sa femme, ses enfants, chargé ses deux fusils, et il attend.

— Et vous, père Guillard, qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Moi, monsieur, je ferai comme Goudeloup. Nos chefs ont oublié de nous donner des ordres. J'en profiterai pour rester à mon poste, et garder ma forêt jusqu'au dernier moment. Quand les Prussiens arriveront, nous nous barricaderons dans l'Ermitage ; car je pense bien que vous n'allez pas vous en aller, vous, avec votre jambe malade. Et puis si l'on nous attaque, eh bien! nous nous défendrons. Vous, vous tirerez par les croisées ; moi, je garderai la porte Pacôme, et la mère Guillard chargera les fusils... Pas vrai, la mère ?... »

Brave homme! J'avais chaud au cœur, en l'entendant parler. Malgré ses soixante ans, l'Indien, comme on l'appelle dans le pays, fait encore un beau soldat, avec sa haute taille, ses larges épaules, ses yeux brillants pleins de ruse et de vie. Je pensais, en le regardant, qu'il y aurait eu vraiment de quoi s'occuper en compagnie d'un gars pareil. On aurait pu s'embusquer à la lisère de cette forêt qu'il connaît si bien, démolir quelques Prussiens au passage. Mais alors le sentiment de ma faiblesse, de mon inutilité, m'est revenu subitement, et m'a navré.

Quand le garde et sa femme m'ont eu quitté, je suis resté tout seul, assis sur mon banc, à réfléchir. Étrange détresse que la mienne! Sentir en soi ce besoin d'agitation, de dépense vitale, que donne l'approche du danger, et ne pas pouvoir faire seulement dix pas dans ce petit jardin! Combien de temps resterais-je ainsi ? Le médecin dit que j'en ai encore au moins pour deux mois. Deux mois! Ah! misère... Le vent fraîchissait, ma jambe me faisait mal. Je suis rentré, et j'ai dîné tristement. Après dîner, le garde est venu, — comme tous les soirs depuis mon accident, — fumer sa pipe avec moi. Il est plus que jamais décidé à rester à l'Ermitage. Pendant qu'il me faisait tout haut ses plans, ses projets de défense, j'entendais de loin, par la fenêtre ouverte, les bruits ordinaires du crépuscule, des roues criant aux ornières, des trains en marche, des bruissements de feuilles aux fourrés du bois ; et, par moments, une autre rumeur faite de toutes celles-là,

confondues et augmentées, me semblait monter du sol, suivre le cours de la rivière, les petites collines de l'horizon, grandissant, grandissant toujours. C'était comme le pas multiple d'une armée en route, qui se hâte au jour tombant, cherchant l'étape, pendant que le premier rayon de lune allume les canons des fusils et la pointe dorée des casques...

Soudain une détonation sourde, au ras de terre, nous a fait tressaillir. La mère Guillard, qui enlevait mon petit couvert, a senti trembler dans ses mains la pile d'assiettes qu'elle emportait.

« C'est le pont de Corbeil qui saute!... » a dit le garde.

Et ce gentil pays, où je suis allé tant de fois déjeuner les jours de chasse, m'a semblé reculé de vingt lieues... Nous nous sommes regardés un moment, tous les trois, sans parler. A la fin, le père Guillard s'est levé ; il a pris son fusil, sa lanterne, et tout bas, les dents serrées :

« Je vais fermer la porte Pacôme », m'a-t-il dit avec un geste héroique.

Fermer la porte Pacôme! cela n'a l'air de rien ; pourtant, je crois que le bonhomme aura du mal. Depuis près de cent ans que la vieille porte du cloître est entr'ouverte, la forêt en a profité pour se glisser dans l'entre-bâillement, et faire grimper ses ronces indiscrètes à toutes les fentes des ais désunis... Si nous avons un siège à subir, je ne compte pas beaucoup sur cette porte-là!...

5 septembre.

... J'avais cherché cela longtemps, un coin solitaire, pas trop loin de Paris, et où cependant le Parisien ne vienne pas trop souvent.

Un jour, en traversant la forêt de Sénart, j'ai découvert l'Ermitage, et, depuis dix ans, j'y passe tous mes étés. C'est un ancien couvent de Cordeliers, brûlé en 93. Les quatre grands murs sont restés debout, rouillés, avec, de place en place, des éboulements qui font dans la verdure des amas de pierres rouges, vite recouverts par une végétation riche, envahissante ; des coquelicots, des avoines, des plantes raides, aux feuilles régulières et pointues, s'écartant entre les pierres comme des appliques de métal.

Un portail s'ouvre sur la route ; l'autre, la fameuse porte Pacôme, donne sur des fourrés du bois, des petits sentiers à peine tracés, pleins de baume, de menthe sauvage, où, les matins de brume, il m'a semblé souvent voir disparaître le capuchon d'un vieux moine cherchant des simples.

De loin en loin, le long du mur, de petites poternes basses, condamnées depuis des siècles, laissent passer, dans l'assombrissement des futaies, de grands filets lumineux, comme si le cloître enfermait tout le soleil du bois.

A l'intérieur, ce sont des terrains vagues, aux herbes brûlées, des petits jardins de paysans, des vergers séparés de treillages, et deux ou trois maisons bâties en cette même pierre rouge qu'on trouve dans les carrières de la forêt. Le garde habite une de ces maisons, l'autre est toujours à louer ; la mienne, une espèce de tourelle irrégulière et bizarre, se distingue surtout par une vigne vierge qui la couvre complètement. J'en ai coupé juste ce qu'il fallait pour pouvoir ouvrir mes fenêtres. Laissant à la cuisine ses grandes poutres vermoulues, au seuil sa marche usée, je me suis contenté d'exhausser un grenier à foin placé sous le toit, d'y mettre un vitrage à la place des murs, et cela m'a fait un atelier splendide, où je n'ai pour voisins que les nids de ramiers et de pies, balancés à la cime des arbres. Quand je suis là, la forêt m'entoure de solitude comme une mer, avec la houle du feuillage, des flux et des reflux de brises, le murmure d'un temps calme. En été, l'après-midi, à l'heure de la chaleur endormie et silencieuse, un bourdon passe régulièrement, se heurte à ma vitre entr'ouverte dont la clarté l'attire, puis comme une balle qui rebondit, il part en secouant la poussière dorée de ses grosses ailes et va se perdre dans les buissons de troène aux parfums de miel. Ce bourdon est mon horloge. Quand il passe, je me dis : « Ah ! voilà deux heures... » Et je suis bien...

En somme, un coin merveilleux pour travailler, et où j'ai fait mes meilleurs tableaux. Aussi, comme je l'aime, ce vieil Ermitage ! Depuis dix ans, je l'embellis de mon mieux. J'y ai porté ce que j'appelle mes richesses : mes livres, mes cartons, mes collections d'eaux-fortes, d'anciennes armes... Et maintenant, il faudrait quitter tout cela, abandonner mon *home* à ces bandits ! Pourquoi faire ? Pour aller m'enfermer dans Paris ?... Mais, puisque je ne peux pas marcher, à quoi leur serais-je bon là-bas ? Ils en ont déjà trop, de bouches inutiles...

Eh bien ! non. Décidément cet homme a raison. Il ne faut pas nous en aller d'ici... *Pro aris et focis!...*

Je n'ai pu défendre ma patrie, c'est bien le moins que je défende mon foyer.

6 septembre.

Ce matin, le garde entre dans ma chambre. Il était en grand costume comme au 15 août : tunique verte, casquette, baudrier, couteau de chasse, et une figure de circonstance, aussi solennelle que sa tenue.

« Mauvaise nouvelle, m'a-t-il dit en se plantant devant mon lit... On rappelle à Paris tous les gardes forestiers pour les incorporer dans la douane... Nous partons tout à l'heure. »

Il avait l'air ému en me parlant ainsi, ce brave père Guillard. Moi-même, j'étais troublé par l'annonce subite de ce départ. Je me suis habillé à la hâte, et nous sommes descendus. Le garde général était en bas, sur la route, avec une vingtaine de forestiers et de cantonniers, tout le personnel du bois ; puis des femmes, des enfants, des chiens d'arrêt, et deux grosses charrettes chargées de meubles, de cages à lapins, de poulets attachés par les pattes. La mère Guillard allait et venait dans sa maison ouverte, cherchant ce qu'elle devait laisser ou emporter, car les voitures étaient pleines et les premiers embarqués avaient pris toute la place. Il fallait voir les perplexités de la pauvre ménagère, courant d'un meuble à l'autre, traînant une grosse commode jusqu'à la porte, et la laissant là, oubliant les choses les plus utiles pour s'encombrer

d'objets sans valeur, mais qui étaient des souvenirs pour elle : la vieille pendule avec son globe, des portraits incroyables, une trompe de chasse, une quenouille, et tout cela plein de poussière, cette bonne poussière des reliques de famille, dont chaque grain parle de jeunesse et de beaux jours passés.

« J'espère bien que vous n'allez pas rester ici, monsieur Robert, m'a crié la bonne femme en traversant l'enclos... On vous mettra sur une charrette. »

Et, pour achever de me convaincre :

« D'abord, si vous restez, qui vous fera votre cuisine ? »

Au fond, ces braves gens étaient un peu honteux de m'abandonner. Ce départ, quoique involontaire, leur semblait une trahison. J'ai essayé de les rassurer sur mon compte, en me rassurant, moi aussi, par la même occasion. Après tout, qui sait ? Les Prussiens ne viendront peut-être pas jusque-là. D'ailleurs, l'Ermitage, perdu dans la forêt, n'était pas sur le passage des troupes. Il n'y avait donc pas le moindre danger. Quelques jours de solitude, mais cela ne m'effrayait pas.

Me voyant si bien décidé, le garde m'a serré la main.

« Bonne chance, monsieur Robert !... La femme va vous laisser notre clef... Vous trouverez du vin et des pommes de terre à la cave. Prenez ce que vous voudrez. Nous compterons au retour... Et maintenant, la mère, en route ! Les camarades s'impatientent... Surtout, tu sais ce que je t'ai dit, tâche de ne pas pleurer. »

Elle en avait pourtant bien envie. En donnant le dernier tour de clef, sa main tremblait. Elle serrait les lèvres... A ce moment, un *Hi! han!* formidable a fait retentir l'Ermitage. Le garde et sa femme se sont regardés, consternés :

« C'est Colaquet... Qu'est-ce qu'on va en faire ? »

Ce malheureux Colaquet, qu'ils avaient oublié dans le trouble du départ, était leur âne, un joli petit âne gris, à l'œil ouvert et naïf. Piqué au museau, quelques jours auparavant, par une vipère, on l'avait mis au vert dans un petit champ de regain ; et maintenant, il était là, à regarder partir ses maîtres, appuyant contre la haie sa tête enflée, qui le faisait ressembler à une bête de l'Apocalypse. Comment l'emmener ? Il serait mort pendant la route, et pourtant le vétérinaire avait bien promis de le sauver. Le sort de ce pauvre animal, un peu semblable au mien, m'a touché.

J'ai promis de veiller sur Colaquet, de le rentrer tous les soirs à

l'écurie. Alors les bonnes gens m'ont dit merci, et l'on s'est séparé.

Triste départ ! Les charrettes, lourdes, surchargées, suivaient lentement le grand chemin de la forêt, en faisant crier les cailloux. A côté couraient les enfants, excités par l'imprévu du voyage. Les hommes, à la file, longeaient la lisière du bois, le fusil sur l'épaule, tous d'anciens soldats, aguerris et disciplinés. Derrière eux, s'écartant à peine pour écouter le vol d'une poule faisane ou flairer le passage d'un lapin, les chiens s'en allaient, inquiets, la tête basse. Les animaux domestiques n'aiment pas à être dépaysés, et ceux-là suivaient, à la piste des charrettes, le logis devenu ambulant. La mère Guillard venait la dernière, tenant à la main la grande cage de sa pie, et, de temps en temps, elle se retournait.

Je les ai regardés, assis sur la borne, près du grand portail, jusqu'au moment où tout le convoi a disparu dans ce resserrement des chemins qui s'éloignent. J'ai vu luire le dernier fusil, j'ai entendu grincer le dernier essieu. Puis la poussière des grandes routes les a pris tous dans un tourbillon... C'est fini ! j'étais seul. Cette idée m'a laissé un malaise inexprimable...

7, 8, 9 septembre.

C'est une existence nouvelle, qui ne serait pas sans charme, si elle n'était troublée par une angoisse, une inquiétude, une attente singulière, qui suspend la pensée, rend tout travail artistique impossible. Je ne peux me prendre qu'à des occupations bêtes, à ces détails de la vie matérielle, dont j'ai toujours eu l'horreur, et auxquels il faut bien que je me résigne, maintenant que je suis mon propre domestique. Dois-je l'avouer ? ces niaiseries ne m'ennuient pas trop. Je comprends les solitaires qui s'amusent à sculpter des racines, à tresser des paniers. Les travaux manuels sont de bons régulateurs pour les existences encombrées de loisir et de liberté. Donc, tous les matins, je commence par faire une visite au poulailler, et, quand je sens la tiédeur d'un œuf sous la paille, je suis heureux. Ensuite, à petits pas, en m'appuyant sur un bâton, je tourne autour du jardin, je cueille les fruits mûrs, et dans les grandes rames sèches, brûlées de soleil, je récolte les haricots, dont les cosses s'ouvrent tout à coup et s'égrènent entre mes doigts. On rirait de me voir assis devant ma porte, taillant le pain de ma soupe

ou lavant ma salade à grande eau. J'éprouve à toutes ces choses un bien-être un peu enfantin, mais la convalescence n'est-elle pas elle-même une enfance, un recommencement de vivre ?

Pour éviter les montées et les descentes dans l'escalier aux marches cassées, irrégulières, j'ai fait mon lit dans la salle du rez-de-chaussée. Cette pièce-là me sert de salon, de chambre, de cuisine. Par ces temps fort doux, la porte reste grande ouverte tout le jour sur le jardin. J'entends le bruit des poules, toujours occupées et bavardes, les petites pattes sur le sable, la paille remuée. A côté, dans le clos du garde, je vois le pauvre Colaquet étendu, secouant ses mouches, et, avec sa paresse de malade, allongeant sa langue devant lui sur le pré tout violet des mille grappes de la luzerne. Le soir venu, il s'approche péniblement de la clôture qui nous sépare. Moi-même, je me traîne jusque-là. Je lave sa plaie, je renouvelle son eau, je lui jette une couverture sur le dos pour la nuit, et il me remercie en remuant ses longues oreilles.

Ce qui me coûte, dans l'état de souffrance où je suis encore, c'est d'aller chercher de l'eau à l'ancien puits du couvent, tout au bout de l'enclos. Quand j'arrive, je suis obligé de m'asseoir un moment au bord de la margelle fendue, mangée d'herbes folles. Les ornements en fer forgé, d'une courbe anciennee et élégante, ont l'air, sous la rouille qui les ternit, de tiges grimpantes, dépouillées par l'automne. Cette mélancolie est bien en rapport avec le grand silence de l'Ermitage et cette atmosphère d'abandon qui m'entoure... Le seau est lourd. En revenant, je m'arrête deux ou trois fois. Il y a là-bas, au fond, une vieille porte que le vent fait battre. Le bruit de mes pas résonne et me gêne...

O solitude !...

10 septembre.

...Je venais de déjeuner sur la pelouse. Un excellent déjeuner, ma foi ! Des œufs frais, des raisins cueillis à ma belle vigne rouge. J'étais là, sans penser, entouré de lumière, de chaleur, de silence, très occupé à regarder la fumée de ma pipe et mes assiettes peintes, où quelque guêpe s'acharnait aux grappes vides. Autour de moi, je sentais le même recueillement, le même endormement de toutes choses, dans cette claire journée d'automne, sous un ciel d'un bleu profond et pur,

encore plus beau que les ciels d'été, souvent voilés et pâlis par des brumes chaudes... Tout à coup une détonation formidable, très voisine, a ébranlé la maison, secoué les vitres, le feuillage, et fait sortir de partout des vols éperdus, des cris, des effarements, une galopade!... Cette fois, ce n'était pas le pont de Corbeil, mais le nôtre, notre joli pont de Champrosay, qui venait de sauter. Cela voulait dire : « Les Prussiens sont là! » Aussitôt mon cœur s'est serré, un voile a passé sur le soleil. Puis cette idée m'est venue, que demain, ce soir peut-être, les chemins du bois seraient envahis, tout noirs de ces cancrelats, que j'allais être obligé de me terrer, de ne plus sortir. Et j'ai voulu revoir une fois encore ma chère forêt, dont je suis privé depuis deux mois.

Les allées étaient admirables, élargies, dégagées des grandes herbes de l'été, ouvertes d'en haut par leurs rameaux éclaircis sur une longue ligne lumineuse. Aux ronds-points inondés de soleil, des bruyères roses un peu passées fleurissaient en bouquets, et, dans les fourrés, parmi les troncs noirs, comme une petite forêt sous la grande, les fougères montraient leurs arbres microscopiques, aux feuillages bizarres. Et quel silence! Ordinairement mille bruits vagues nous arrivent du lointain : les trains en marche qui marquent la ligne d'horizon, les pioches des carriers, des essieux de charrettes tournant lentement aux ornières, les coups de sifflet déchirants de la *chaîne*. Aujourd'hui, rien. Pas même ce murmure perpétuel, qui est comme la respiration des forêts endormies, ces soulèvements de feuilles, ces crépitements d'insectes, ces jolis *frrrt!* d'éventail déployé que font les oiseaux sous le feuillage... Il semblait que la détonation de tout à l'heure eût stupéfié la nature.

Un peu las, je m'étais assis sous un gros chêne, quand j'ai entendu un froissement de branches. Enfin!... Je m'attendais à voir un lièvre ou un chevreuil détaler sur le chemin ; mais, le feuillage écarté, un grand diable tout habillé de noir, avec un fusil sur l'épaule, un revolver à la ceinture, et la tête couverte d'un immense chapeau tyrolien, a bondi à dix pas de moi. J'ai eu peur. Je croyais avoir affaire à quelque tirailleur bavarois ou saxon. C'était un franc-tireur parisien. Il y en avait une vingtaine dans la forêt en ce moment, reculant jour par jour devant les Prussiens, s'embusquant pour surveiller leur marche et démonter de temps en temps un uhlan de l'avant-garde. Pendant que cet homme me parlait, ses camarades, sortis du fourré, sont venus nous rejoindre. Presque tous d'anciens soldats, ouvriers dans les

COCHET

faubourgs de Paris. Je les ai emmenés à l'Ermitage, et leur ai fait vider quelques bouteilles. Ils m'ont appris que la division du prince de Saxe était arrivée à Montereau, juste à une étape d'ici. J'ai su aussi par eux les travaux de défense commencés autour de Paris, l'organisation des troupes ; et de les entendre parler avec cette tranquillité, cette confiance, et surtout l'accent parisien, cela m'a réchauffé le cœur. Ah! les braves gens! si j'avais pu m'en aller avec eux, me coiffer de leur chapeau ridicule, et combattre dans leurs rangs, sous les murs de la bonne ville!... Mais, hélas! rien que pour avoir fait vingt pas dans la forêt, ma jambe est enflée et je souffre. C'est égal! j'étais ému en me séparant d'eux. Voilà les derniers Français que je verrai peut-être de longtemps...

Ils sont partis au jour tombant, égayés par ma piquette. Je leur ai donné une poule, mais ils m'en ont emporté quatre...

11 septembre.

Rien.

12 septembre.

Rien encore. Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Auraient-ils été obligés de reculer ? Cette attente est vraiment insupportable.

13 septembre.

Je n'ai plus de pain que pour deux jours. Je me suis aperçu de cela ce matin en ouvrant le bahut où la mère Guillard mettait ma provision de la semaine, six grands pains farineux et dorés qu'elle retirait pour moi du four chaque dimanche. Comment vais-je faire ? J'ai bien un four, une huche, mais pas la moindre farine. Peut-être en trouverai-je à la ferme de Champrosay, si Goudeloup est resté, comme il en avait l'intention. Mais le moyen d'aller jusque-là, dans l'état de faiblesse où je suis ? Assis devant ma porte sur le banc du jardin, je faisais d'assez tristes réflexions, quand j'ai entendu galoper près de moi, dans le champ du garde. C'était Colaquet, Colaquet si indolent d'ordinaire,

qui gambadait autour du clos, levant de petites touffes d'herbe sous ses sabots, et se roulant les quatre fers en l'air, avec un contentement, une joie de vivre! A mon appel, il est venu en deux bonds poser sur le treillage sa tête désenflée et naturelle ; et l'agitation de ses longues oreilles, dont je commence à comprendre le langage, me disait le bonheur qu'il avait de se sentir libre, déprisonné de sa souffrance et de son infirmité. Heureux Colaquet, le voilà guéri avant moi! Et tandis que je le regardais d'un œil d'envie, je me suis souvenu qu'il y avait là-bas, sous le hangar, une vieille carriole dont le père Guillard se servait autrefois, les jours de fête, pour promener des Parisiens en partie dans la forêt. Si j'attelais Colaquet, nous pourrions aller chercher de la farine... Me voilà fouillant dans le hangar. Parmi des pioches rouillées, des râteaux à foin, des herses hors d'usage, j'ai fini par découvrir un char à bancs vermoulu, délaissé, désœuvré, les deux bras à terre. Avec quelques bouts de corde, des clous, je l'ai remis à peu près en état. Cela m'a pris jusqu'au soir ; mais quel bon travail! J'étais enchanté de chercher dans ces vieux clous, ces chevilles usées. Une fois ou deux je me suis surpris à siffler en travaillant. C'est beau, quand on attend les Prussiens... Maintenant tout est prêt, la charrette, l'attelage. Demain matin, s'il n'y a rien de nouveau, en route pour Champrosay!

14 septembre.

Je me suis juré de tenir un journal très fidèle de l'étrange et terrible existence où je m'engage ; si j'ai beaucoup de journées aussi agitées, aussi dramatiques que celle-ci, je n'irai jamais jusqu'au bout. Ma main tremble, ma tête est en feu. Essayons toujours...

En partant, tout allait bien. Le temps était superbe. J'avais mis une botte de foin dans la charrette, et, quoiqu'il eût les paupières encore gonflées de sa piqûre, Colaquet nous menait assez droit ; il avait fait cette route tant de fois pour porter des paquets de linge à la rivière ! Malgré quelques petits cahots, je trouvais la promenade charmante. Pas un bruit suspect. Pas le moindre casque à pointe, ni de fusil luisant au soleil. Seulement, en arrivant dans Champrosay, ce grand silence qui m'avait si fort impressionné, à travers bois, me parut plus frappant encore. Les petites maisons de paysans étaient méconnaissables : le toit sans pigeons, le seuil fermé, les cours silencieuses. Au-dessus, le clocher de la petite église se dressait en vigie,

muet, avec un cadran sans heure. Plus loin, toutes ces villas qui bordent le chemin, prolongeant leurs parcs jusque dans la forêt, étaient fermées strictement aussi. Pourtant leur parure d'été continuait à fleurir ; et sous l'enfoncement des charmilles, les allées, blondes de sable chaud, avaient à peine quelques feuilles mortes. Rien ne donnait mieux l'idée du départ forcé, de la fuite, que ces maisons désertes et parées derrière leurs hautes grilles. On y sentait encore comme un frémissement, une chaleur de vie, et par moments, au tournant des allées, j'avais des visions de chapeaux de paille, d'ombrelles tendues, de chèvres à l'attache au milieu des pelouses, à la place accoutumée.

Ce qui semblait bien mort, par exemple, c'était la route, cette grande route de Corbeil que j'avais laissée si vivante, avec son va-et-vient continuel de charrettes, de diligences, les voitures des maraîchers, basses-cours ambulantes pleines de caquets et de piaillements, les équipages emportés dans le coup de vent de leur vitesse où flottent par les temps les plus calmes les voiles et les rubans, et ces hautes charretées d'herbage, chargées de faux et de fourches, promenant une grande ombre en travers du chemin. Maintenant rien. Personne. Dans les ornières comblées, la poussière avait l'aspect tranquille d'une tombée de neige, et les deux roues de ma carriole glissaient sans le moindre bruit. La ferme, qui est au bout du pays, m'apparut de loin, close et muette du pied de ses murs à la plus haute tuile de ses grands toits sans jour. Est-ce que Goudeloup serait parti, lui aussi ?... Me voici devant le portail. Je frappe, j'appelle. Une fenêtre s'entr'ouvre au-dessus de la laiterie, et je vois paraître la tête fruste, un peu sauvage du fermier, sa barbe en broussaille, ses petits yeux ronds et méfiants embusqués derrière de gros sourcils.

« Ah ! c'est vous, monsieur Robert... Attendez, je descends. »

Nous entrons ensemble dans la petite salle du bas où les charretiers, les moissonneurs, les batteurs en grange viennent d'ordinaire toucher leur paye à la fin de la journée. Dans un coin, j'aperçois deux fusils tout armés.

« Vous voyez, me dit Goudeloup, je les attends... S'ils me laissent tranquille, je ne bougerai pas... Mais s'ils ont le malheur de toucher à la ferme... gare ! »

Nous causions à voix basse, comme si l'on était en pays ennemi. Il m'a cédé quelques pains, un sac de farine ; puis, le tout chargé sur

ma charrette, nous nous sommes séparés en nous promettant bien de nous revoir... Pauvre homme!

Avant de rentrer, n'apercevant toujours pas de Prussien, j'ai eu la curiosité de descendre le petit chemin qui conduit à la Seine, en longeant les murs de la ferme. Une fantaisie de peintre. Le fleuve est l'âme du paysage. C'est lui surtout qui le fait vivre avec ses vagues sans cesse en mouvement, tout ce qui passe en un jour, et cet élargissement de la nature par le reflet, les rives doubles, les soleils couchants profonds comme des abîmes en feu. Cette fois, l'eau réfléchissait bien la mélancolie environnante. Ce pont abattu, les piles écroulées s'entassant des deux côtés en monceaux de pierres blanches, les cordages de fer trempant dans l'eau, tout cela faisait sur l'horizon comme une grande déchirure qui parlait d'invasion. Plus de bateaux, plus de trains de bois. La rivière redevenue sauvage, sillonnée de libres courants, de tourbillons, de remous autour des débris du pont, et charriant seulement des paquets d'herbes, de racines, où les bergeronnettes fatiguées de voler s'abandonnaient au fil de l'eau. Sur les pentes de chaque rive, des blés encore debout, des carrés de vigne, des champs fraîchement coupés où les hautes meules s'entouraient d'ombre ; toute une récolte perdue, à l'abandon...

J'étais là depuis un moment à regarder ce grand désastre, quand j'ai entendu deux coups de feu, suivis de cris, de hurlements. Cela semblait venir de la ferme. Vite, allons voir. A mesure que j'approche, les cris redoublent :

« Au secours!... A moi!... »

Je reconnais la voix du fermier au milieu d'autres voix irritées, d'un jargon effroyable. Je fouette Colaquet, mais la côte est rude, et Colaquet n'avance pas. On dirait qu'il a peur. Il couche les oreilles, se serre contre les murs. Avec cela, le chemin tourne, et je ne peux pas voir ce qui se passe là-haut, sur la grand'route. Tout à coup, par une brèche que l'éboulement du pont voisin semble avoir faite exprès pour moi dans la muraille, tout l'intérieur de la ferme m'apparaît : la cour, les hangars, des hommes, des chevaux, des casques, de grandes lances, des sacs de farine éventrés, un cavalier démonté, étendu de tout son long devant le puits dans une mare de sang, et le malheureux Goudeloup, blême, effaré, hideux, hurlant et se débattant entre deux uhlans gigantesques, qui lui ont noué une corde autour du cou et sont en train de le hisser à la poulie de son grenier à foin. Impossible de dire

ce qui s'est passé en moi. Un sentiment d'indignation, de pitié, de révolte, de colère... J'oublie que je suis blessé, que je n'ai pas d'armes. Je prends mon élan pour franchir la brèche, me ruer sur ces misérables... Mais le pied me manque... J'entends comme un craquement de bois sec dans ma jambe, suivi d'une douleur horrible. Je vois tout tourner : la cour, les hangars, la poulie...

... Je me suis retrouvé devant la porte de l'Ermitage, étendu sur le foin de ma charrette. Le soleil se couchait, le bois était toujours paisible. Colaquet broutait tranquillement de l'herbe aux fentes de notre mur. Comment suis-je venu là ? Comment ai-je pu éviter les uhlans, dont la grand'route était pleine ? A moins que Colaquet ait eu l'idée de prendre à travers champs et de gagner la forêt par le chemin des carrières ?... Le fait est que le brave animal levait la tête très fièrement, et remuait ses oreilles de l'air de me dire : « Je t'en ai tiré d'une belle !... » Je souffrais beaucoup. Pour descendre de charrette, dételer, rentrer chez moi, il m'a fallu un vrai courage. Je croyais m'être cassé la jambe une seconde fois. Pourtant, après une heure de repos, j'ai pu me lever, manger un peu, écrire ces quelques pages. La douleur n'est déjà plus aussi vive : rien qu'une grande lassitude... C'est égal ! je crois que cette nuit je ne dormirai guère. Je sais qu'ils rôdent, qu'ils sont là, et je les ai vus à l'œuvre... Oh ! ce malheureux paysan, assassiné dans la cour de sa ferme, se traînant, s'accrochant aux murs !...

20 septembre.

Aux quatre coins de l'horizon, dans ce lointain des routes que le vent prend tout à coup en passant pour me l'apporter aux oreilles, c'est un roulement confus, continuel, un bruit de flot, lourd et monotone, qui enveloppe toute la forêt et s'écoule lentement vers Paris pour s'arrêter là-bas où finissent les grands chemins, à la zone immense de l'investissement. Jusqu'à présent l'inondation m'a épargné ; et je suis là, dans mon Ermitage, anxieux, blotti, écoutant le flot qui monte, comme un naufragé sur une roche entourée d'eau.

Heureusement pour moi, si le pays est envahi, il n'est pas encore régulièrement occupé. Les troupes passent et ne séjournent pas. Pourtant deux ou trois fois déjà j'ai entendu, la nuit, des patrouilles à cheval longer les murs de l'Ermitage. Aux approches de la chasse, les gendarmes forestiers passaient ainsi quelquefois, s'arrêtant un moment sous le portail pour jeter à la petite maison du garde un bonsoir retentissant. Les chiens aboyaient, se pressaient au chenil en soufflant. Puis une porte s'ouvrait, et le père Guillard apportait sur la route un grand pot de vin mousseux où trempait un fil de lune et qu'on vidait sans quitter l'étrier. Quelle différence avec ces patrouilles fantômes

dont l'approche me fait battre le cœur! Cela passe silencieusement. De temps en temps un cliquetis de sabre, un ébrouement de cheval, quelques paroles à voix basse dans une langue dure et barbare qui écorche la brume. En voilà assez pour me tenir éveillé toute la nuit.

Le jour, des clairons aigres, criards, m'arrivent par bouffées dans le petit jardin, avec des batteries de tambours, sourds et fêlés, marquant lourdement le pas sur un rythme sautillant et baroque qui semble promener une danse de cannibales. Et c'est au son de ces tambours sauvages que toutes les races du Nord, les Goths, les Visigoths, les Ostrogoths, défilent sur nos belles routes de l'Ile-de-France, où cet automne superbe leur donne l'éblouissement d'un soleil inconnu et d'un ciel incomparable... Moi, pendant ce temps, je fais ma vie aussi ignorée que possible. Je n'allume plus la cheminée, pour supprimer la fumée qui rend le toit visible et vivant. Je ne sors plus, même dans l'enclos. Je suis sûr qu'il y a des herbes en travers de ma porte et que la forêt envahissante me barricade déjà. Enfin, par mesure de sûreté, j'ai tué mon coq. Ç'a été un dur sacrifice. J'aimais ce réveil brusque du petit jour, cet appel à la vie, au travail, que le coq lance à tout l'horizon, dressé droit sur ses ergots de bataille, avec un grand secouement d'ailes. Mais les Prussiens auraient pu l'entendre... Maintenant je n'ai plus dans ma basse-cour que trois ou quatre poules silencieuses et tranquilles et quelques lapins qui ne risquent pas de me trahir.

21, 22, 23 septembre.

... J'écris ceci, la nuit, à la lueur d'un petit feu de mottes sèches, une espèce de brasero allumé dans un coin de la salle sur le carreau. Je n'ai plus ni huile ni bougies. Il pleut. J'entends tout autour de l'Ermitage l'eau ruisseler sur deux lieues de feuilles. Le vent souffle. J'ai mon revolver tout armé près de moi, un fusil de chasse chargé à chevrotines, et j'attends que les bandits reviennent, car ils sont venus.

J'ai eu leur première visite, il y a trois jours, dans l'après-midi du 21. Des pas lourds sur les pavés du cloître m'ont fait entr'ouvrir ma lucarne, et j'ai vu cinq ou six grands diables en bérets, mines rougeaudes, figures basses et féroces, comme celles des assassins de Goudeloup. Ils parlaient à demi-voix, s'avançaient timidement, aussi

Lt COCHET

lâches que pillards. Je n'aurais eu qu'à tirer sur eux pour les mettre en fuite ; mais l'éveil une fois donné, ils seraient revenus plus nombreux. J'ai attendu. Grâce à l'aspect sauvage de la maison, aux vignes, aux lierres qui la ferment comme une ruine, les bandits ont passé sans s'arrêter. Pourtant l'un d'eux, le dernier, s'est penché une minute à la serrure. Debout, derrière ma porte, le revolver au poing, j'entendais sa respiration tout en retenant la mienne. Peut-être avait-il vu la lumière de mon feu déjà en cendres et presque éteint. Le fait est que le misérable ne s'en allait pas et commençait à fourrager ma serrure avec sa baïonnette. Heureusement ses camarades l'ont appelé :

« Hartmann !... Hartmann !... »

Alors il est allé les rejoindre et j'ai pu regarder dans le clos par la lucarne.

Ils venaient d'enfoncer la porte du garde. Pauvre mère Guillard ! c'était bien la peine de me confier sa clef... Bientôt après, des hurlements de joie m'annonçaient la découverte de la cave. Pour boire plus à leur aise, ils ont amené une barrique de vin dans le clos, et l'ont hissée sur un large banc de pierre. La barrique défoncée, ils se sont mis à boire dans leurs bérets, dans leurs mains, criant, se bousculant. Les têtes penchées disparaissaient dans le tonneau, en sortaient barbouillées de lie, et d'autres prenaient leur place avidement. Ce petit vin nouveau, fait de raisins noirs, serrés et aigres, a eu vite grisé tous ces buveurs de bière. Les uns chantaient, dansaient autour de la barrique. D'autres étaient rentrés chez le garde, et comme il n'y avait rien là qui pût les tenter, pour satisfaire leur désir de pillage ils jetaient les meubles par la fenêtre, faisaient du feu avec une armoire de noyer, dont les ais secs et rongés de vieillesse s'allumaient comme une botte de paille. A la fin ils sont partis, ivres, sous la pluie battante. Devant le portail, il y a eu une querelle. J'ai vu luire des baïonnettes, un homme rouler lourdement dans la boue et se relever tout sanglant, l'uniforme souillé de la terre jaune des carrières. Et dire que la France est à la merci de ces brutes !...

Le lendemain ils sont revenus, toujours les mêmes. J'ai compris par là qu'ils n'avaient pas ébruité leur aubaine, et je me suis un peu rassuré. Cependant me voilà tout à fait prisonnier. Je n'ose plus bouger de la grande salle. Tout près, dans un petit serre-bois, j'ai remisé Colaquet dont les galopades auraient pu me dénoncer. Le pauvre animal prend assez bien sa captivité, dort une partie du jour,

et se secoue par moments tout entier, surpris de ne plus sentir l'air frais autour de lui... Au jour tombant, les Prussiens sont partis, plus ivres que la veille.

Aujourd'hui, je n'ai vu personne. Pourtant la barrique n'est pas encore vide. Je les attends.

24 septembre.

... Ce matin, canonnade furieuse. On se bat sous Paris. Le siège est commencé. Cela m'a causé une impression de douleur, de colère, impossible à rendre. Ils tirent sur Paris, les misérables! C'est l'intelligence du monde entier qu'ils visent. Oh! pourquoi ne suis-je pas là-bas avec les autres?...

Du coup toutes mes transes de la veille ont disparu. J'ai eu honte de ma vie de taupe. Moi qui depuis huit jours ne buvais que de l'eau de citerne, je suis allé exprès remplir ma cruche au puits du cloître. Je ne sais pourquoi, il me semblait bon de courir quelque danger. En passant, j'ai regardé chez les Guillard, et ma colère s'est encore excitée devant ce petit logis de pauvre mis à néant, les meubles détruits, brûlés, les vitres cassées. J'ai pensé à ce qu'ils feraient de Paris s'ils y entraient...

Je venais de fermer ma porte quand j'ai entendu marcher dans le clos. C'était un de mes gueux de l'autre jour, celui-là même qui a si longtemps fourragé ma serrure. Il a regardé s'il restait encore du vin dans le tonneau, puis, sa gourde remplie, il s'est mis à boire, vautré tout de son long sur le banc de pierre, la tête appuyée sur ses coudes. En buvant, il chantait. Sa voix jeune, vibrante, emplissait le cloître d'un refrain où le mois de mai, — *mein lieb*, *lieb Mai*, — revenait toujours. Je l'avais juste en face de ma lucarne, à une bonne portée de revolver. Je suis resté longtemps à le regarder en me demandant s'il fallait le tuer. Du côté de Paris la canonnade grondait toujours et me secouait le cœur d'une terrible émotion... Après tout, peut-être qu'en tuant celui-là j'en sauverais d'autres, des miens, de ceux qui tombent là-bas sur les remparts...

Je ne sais pas si mon regard invisible, toute cette haine qui s'en allait de moi à lui, n'a pas fini par le troubler, le mettre en éveil. Mais tout à coup il a levé la tête, une tête aux cheveux touffus, hérissés, des yeux d'albinos, des moustaches rousses où les dents riaient

férocement. Il a regardé un instant autour de lui avec méfiance ; et, son ceinturon rajusté, sa gourde remplie, il est parti. Comme il passait près de ma lucarne, j'avais le doigt sur la détente. Eh bien! non. Je n'ai pas pu. Tuer pour tuer, aussi sûrement, presque sans danger, était au-dessus de mes forces. Ce n'est pas si facile qu'on pense de supprimer une vie de sang-froid.

Une fois sorti de l'Ermitage, échappé à cette vague impression de peur, le drôle a repris sa chanson de plus belle, et je l'ai entendu s'éloigner en jetant à tous les arbres du bois son *mein lieb, lieb Mai...*

Chante, chante, mon garçon, tu as bien manqué ne plus le voir, ton joli mois de mai...

Octobre.

Quel jour ? quelle date ? Je n'en sais plus rien. Tout est brouillé dans ma tête. Pourtant il me semble bien que nous sommes en octobre. Les journées, uniformes pour moi, sont de plus en plus courtes, le vent plus froid ; et les grands arbres qui m'entourent s'éclaircissent à chaque coup de vent. Du côté de Paris, la canonnade incessante fait à toute ma vie un accompagnement lugubre, une basse sourde et profonde confondue sans cesse avec ma pensée. Il faut croire que les Prussiens ont de la besogne par là-bas, car mes maraudeurs ne sont pas revenus. Je n'entends même plus ces longs roulements de fourgons et de tambours qui sonnaient sur les routes autour du bois. Aussi j'ai refait du feu dans la salle, et je circule à travers l'enclos librement.

De jour en jour la vie matérielle devient plus difficile. Tout me manque, le pain, le vin, l'huile à brûler. Il y a un mois, avec le soleil, la maison ouverte, le bien-être de la chaleur, les privations étaient encore supportables ; mais à présent c'est dur. Dans la basse-cour il ne me reste que deux poules toujours cachées sous les poutres à cause du vent de pluie qui souffle continuellement. Je fais des bourrées avec les branches des arbres fruitiers, qui cassent et tombent, fragiles, les feuilles ne les protégeant plus. Les pommiers ont des mousses dorées, les pruniers de longues lignes de gommes claires sous l'écorce résineuse, et cela me donne de grands feux gais qui gardent un peu de soleil dans leur chaleur. J'ai aussi cueilli mes dernières pommes, toutes rouges du frisson des gelées, et je suis parvenu à faire un mauvais petit cidre, dont je me sers en guise de vin. Pour le pain, c'est plus

difficile. Avec la farine du malheureux Goudeloup, j'ai essayé de pétrir de la pâte au fond d'un tiroir de bahut servant de huche ; après quoi, sous la cendre, entre des briques chaudes, j'ai fabriqué, tant bien que mal, d'épaisses galettes dont la croûte est brûlée et l'intérieur à peine cuit. Elles m'ont rappelé ces rondelles de pâte que, tout enfant, je mettais entre les pincettes pour faire des petits pains gros comme des pastilles.

De temps en temps il m'arrive une aubaine. Ainsi l'autre jour, en furetant dans la maison du garde, j'ai trouvé sur la planche d'un placard moisi d'humidité quelques bouteilles d'eau de noix échappées au pillage ; une autre fois un grand sac que j'ai ouvert avec des battements de cœur, croyant qu'il contenait des pommes de terre. J'ai été bien saisi en tirant de là des becs de pies, des têtes de vipères, sèches et grises comme de la poussière, des queues d'écureuils en belle fourrure rousse, des queues de mulots minces comme une tresse de soie. Ce sont les petits profits des gardes forestiers ; on leur donne tant par tête ou par queue de bête malfaisante. Aussi gardent-ils chez eux très religieusement ces trophées de chasse, que l'administration leur achète tous les mois.

« Ça paye toujours le tabac, » comme disait le brave Guillard.

J'avoue qu'en ce moment je donnerais volontiers tout cet ossuaire pour quelques paquets de la régie. Je n'ai plus de tabac que pour deux ou trois jours, et c'est là, en vérité, la seule disette qui m'effraye. La forêt est pour moi un garde-manger inépuisable. Quand ma basse-cour sera vide, je pourrai, avec des collets, prendre quelques-uns de ces beaux coqs-faisans qui viennent autour de l'Ermitage piquer des graines de sarrasin enfouies dans la terre humide ; mais le tabac, le tabac...

Je lis un peu, j'ai même essayé de peindre. C'était l'autre matin, par un beau soleil rouge, dans l'air opaque de brouillard. Il y avait sous le hangar un tas de pommes qui me tentaient avec leurs belles couleurs nuancées du vert tendre des feuilles nouvelles aux tons ardents des feuilles mortes. Mais je n'ai pu travailler longtemps. Au bout d'un moment, le ciel était devenu noir. Il pleuvait à torrents. Et de grandes troupes d'oies sauvages, le vol battant, le cou tendu, passaient au-dessus de la maison, annonçant un hiver rude et la neige prochaine au duvet blanc tombé de leurs ailes...

Même mois...

Aujourd'hui grande excursion à Champrosay. Rassuré par le silence des environs, j'ai attelé Colaquet de bonne heure, et nous sommes partis. A défaut de visage humain, j'avais besoin de voir des routes, des maisons.

J'ai trouvé le pays aussi désert, aussi silencieux, et bien plus lugubre que la dernière fois. Les Prussiens n'ont fait que passer, mais partout ils ont laissé leur trace. J'ai cru voir un village d'Algérie après une pluie de sauterelles, quelque chose de nu, de dépouillé, de rongé, de criblé ; les logis ouverts, portes et fenêtres, jusqu'aux grilles des chenils et aux claires-voies des clapiers. Je suis entré dans quelques maisons... Nos paysans sont un peu comme les Arabes. On les voit aux champs, dans leurs cours, au seuil de leurs portes, mais ils laissent pénétrer difficilement le Parisien chez eux. Maintenant je pouvais fouiller jusqu'au fond toutes ces vies inconnues, tous ces logis abandonnés.

Les habitudes s'y voyaient encore, tracées au manteau des cheminées sombres de suie, pendues aux cordes des petites cours où sèchent des lessives, fixées aux murs par des clous vides, et dans la table de noyer par des marques faites d'un couteau distrait, des entailles creusées d'une bouchée à l'autre. Tous ces intérieurs villageois se ressemblaient. J'en ai visité un pourtant qui avait un luxe de plus que les autres : un salon, ou du moins quelque chose qui voulait être un salon. Dans une petite pièce carrelée, derrière la cuisine, on avait tendu un papier vert, mis des vitraux coloriés à la fenêtre, des chenets dorés, un guéridon, et un grand fauteuil couvert d'une perse usée. On sentait là toute l'ambition d'une vie de paysan. Sûrement, cet homme avait dû se dire :

« Quand je serai vieux, que j'aurai bien trimé, bien sué, je me ferai bourgeois. J'aurai un salon, comme chez le maire, avec un bon fauteuil pour m'asseoir dessus. » Pauvre diable ! on le lui a bien arrangé, son salon.

Je suis parti de Champrosay le cœur serré. La tristesse de ces maisons abandonnées m'avait saisi et pénétré comme le froid qui tombe des murs d'une cave. Aussi, pour rentrer à l'Ermitage, j'ai fait un long détour à travers bois. J'avais besoin d'air, de nature.

Malheureusement tout ce côté de la forêt a un aspect de sauvagerie et d'abandon qui n'est pas bien égayant non plus. D'anciennes carrières explorées ont mis là des encombrements de roches, un dispersement de cailloux, qui rendent le sol plus sec et stérile. Pas un brin d'herbe sur les chemins. Seuls des violiers, des ronces, des lierres, montent de ces grands trous béants, en s'accrochant de toutes leurs racines aux aspérités des pierres ; et, dans cet enlacement de branches dépouillées, les carrières paraissent plus profondes. Nous allions depuis un moment à travers des roches. Tout à coup Colaquet s'arrête et se met à remuer les oreilles avec terreur. Qu'est-ce qu'il y a ? Je me penche, je regarde... C'est le cadavre d'un soldat prussien qu'on avait jeté la tête en bas dans la carrière. J'avoue que j'ai frissonné. Sur la grande route, dans une plaine, ce cadavre m'aurait moins frappé. Où il y a tant de soldats et de fusils, la mort prévue semble errer tout le jour ; mais ici, dans ce trou, à ce coin de bois, cela sentait l'assassinat, le mystère... En regardant bien, j'ai cru reconnaître mon maraudeur de l'autre jour, celui qui chantait le mois de mai de si bon cœur. Est-ce un paysan qui l'a tué ? Mais ce paysan, d'où viendrait-il ? Il n'y a plus personne à Champrosay, à Minville, aux Meillottes. Plutôt quelque querelle entre camarades, une de ces batailles d'ivrognes comme j'en ai vu une des fenêtres de l'Ermitage...

Je suis rentré très vite ; et tout le soir j'ai songé que j'avais pour seul hôte, pour seul compagnon dans la forêt immense et triste, ce cadavre étendu sur le sable rouge des carrières...

Date inconnue...

Il pleut, il fait froid. Le ciel est noir. Je vais et viens tout seul dans l'Ermitage, faisant des fagots et du pain, pendant que la canonnade résonne incessamment, et, par un singulier phénomène, secoue le sol encore plus que l'air. Avec mes travaux de prisonnier, ma vie

égoïste et silencieuse au milieu de ce terrible drame, je me fais l'effet d'une fourmi s'agitant tout au ras de terre, sourde aux bruits de l'humanité, trop grands pour sa petitesse, et qui l'entourent sans la troubler. De temps en temps, pour me distraire, j'entreprends un voyage à Champrosay, sans craindre les Prussiens, qui ont décidément abandonné la route de Corbeil et descendent vers Paris par Melun et Villeneuve-Saint-Georges. Deux ou trois fois pourtant, le galop d'un cheval m'a forcé à me réfugier dans quelque hangar, et j'ai vu passer l'estafette, rapide et pressée, traversant le pays seulement pour le relier au quartier général, prendre possession de la route, la marquer au fer des chevaux prussiens.

Ce village désert, aux maisons ouvertes, m'intéresse et me charme, comme une sorte de Pompéi. Je le parcours, je le fouille. Je m'amuse à reconstruire la vie de tous ces absents...

Un autre jour...

...Il se passe autour de moi quelque chose d'extraordinaire. Je ne suis pas seul dans la forêt. Il y a évidemment quelqu'un de caché par ici, et quelqu'un qui tue. Aujourd'hui, dans le lavoir de Champrosay, j'ai trouvé un second cadavre. Un Saxon étendu, sa tête blonde hors de l'eau, couchée sur la margelle humide. Du reste bien enfoui, jeté à l'oubli dans ce petit lavoir entouré de taillis, aussi sûrement que l'autre là-bas, dans les carrières de la forêt. Par hasard, j'avais mené Colaquet jusque-là pour le faire boire. L'apparition de ce grand corps immobile m'a saisi. Sans la mare de sang qui inondait la pierre autour de sa tête et se mêlait dans l'eau aux derniers rayons d'un soleil de pourpre, on aurait pu croire qu'il dormait, tant ses traits étaient apaisés et tranquilles. J'ai remarqué souvent cela sur le visage des morts. Pendant une minute de grâce, ils ont quelque chose plus beau que la vie, une sérénité sans sourire, un sommeil sans souffle, un rajeunissement de tout l'être qui semble comme une halte entre les agitations de l'existence et les surprises de l'inconnu qui va s'ouvrir.

Pendant que je regardais ce malheureux, le soir tombait. Dans le crépuscule, clair sans éblouissement, une grande douceur descendait sur toutes choses. Les routes se prolongeaient, régulières et droites, déjà plus lumineuses que le ciel. Le bois s'étendait en masses sombres, et au-dessous de moi un petit chemin de vignes s'éclairait vaguement d'un rayon de lune. Sur cette nature au repos après sa journée de

fatigue, sur les champs silencieux, la rivière muette, tout ce paysage calme entrant doucement dans la nuit, il y avait le même recueillement, le même agrandissement que sur ce visage de soldat envahi par la mort.

Un autre jour.

... Entre Champrosay et les Meillottes, au milieu d'un parc qui longe la Seine, se trouve une belle maison Louis XV, du temps du marquis d'Etiolles et de madame de Pompadour. Deux charmilles droites et épaisses descendent jusqu'à la rivière, montrant, — l'été, — au bout des feuillages verts, inclinés, un miroir d'eau bleue confondu dans le bleu du ciel. Toute l'ombre des vieilles allées a l'air de s'échapper par ces deux trous de lumière. A l'entrée, près des grilles, un large fossé bordant les pelouses, un rond-point de tilleuls moussus, des bornes ébréchées aux roues des voitures, disent l'ancienneté de cette maison discrète. J'ai eu la fantaisie d'entrer là l'autre jour.

Par une allée tournante je suis arrivé tout de suite aux perrons. Les portes étaient ouvertes, les volets cassés. Dans les grands salons du rez-de-chaussée où des panneaux s'effaçaient tout le long de la boiserie blanche, il ne restait plus un meuble. Rien que de la paille ; et sur la façade, parmi les sculptures des balcons, des traces toutes fraîches, des éraflures, marquaient la descente du mobilier par les croisées. La salle de billard était seule intacte. Les officiers prussiens sont comme les nôtres, ils aiment beaucoup jouer au billard. Seulement ces messieurs avaient tiré à la cible dans une glace pour s'amuser, et, avec ses rayures, ses cassures éclaboussées, ses petits trous ronds, tout noirs dans la lumière, cette glace ressemblait à un lac gelé, sillonné par des patins aigus. Défoncées à coups de baïonnettes et de crosses, de hautes portes-fenêtres laissaient passer le vent qui roulait des feuilles mortes jusque sur les planchers. Dehors, il s'engouffrait sous la nef des charmilles, balançait une barque oubliée sur l'étang, pleine de branches brisées, de feuilles de saule couleur d'or.

J'ai suivi les allées jusqu'au fond. Il y a là, dans un coin de terrasse, un pavillon en briques rouges qui se dresse au-dessus de la rivière. Comme il est enfoui dans les arbres, les Prussiens n'ont pas dû le voir. Pourtant la porte était entr'ouverte. J'ai trouvé à l'intérieur un petit salon tapissé d'une perse claire à feuillage qui semble continuer le jasmin de Virginie grimpant entre les persiennes. Un piano, de la

COCHET

musique dispersée, un livre oublié sur un pliant de bambou, à cette place qui regarde la Seine ; et sous le jour discret des persiennes fermées, élégant et sobre dans un cadre d'or, un portrait de femme. Femme ou jeune fille ? On ne sait. Brune, grande, l'air ingénu, le sourire énigmatique, des yeux couleur de regard, de ces yeux de Paris changeant selon la flamme qui les éclaire. C'est le premier visage que j'aie vu depuis deux mois, et si vivant, si fier, si jeune dans sa gravité ! L'impression que m'a faite ce portrait est singulière... Je rêvais des après-midi d'été qu'*elle* avait dû passer là, cherchant la solitude et la fraîcheur à ce coin de parc. Le livre, la musique, disaient une nature distinguée ; et il était resté dans le demi-jour de ce réduit comme un parfum de l'été fini, de la femme disparue, d'une grâce réfugiée tout entière au sourire de ce portrait.

Qui est-elle ? Où est-elle ? Je ne l'ai jamais vue. Je ne la rencontrerai probablement jamais. Et cependant, sans que je sache pourquoi, je me suis senti moins seul en la regardant. J'ai lu le livre qu'elle lisait, tout heureux d'y trouver des marques. Et depuis, je ne passe pas un jour sans y penser. Il me semble que si j'avais ce portrait ici, l'Ermitage serait moins triste ; mais, pour compléter le charme du visage, il faudrait avoir aussi le jasmin grimpant du pavillon, les roseaux du bord de l'eau, et les petites plantes sauvages du fossé, dont la saveur amère me revient en écrivant ces lignes.

Un soir, en rentrant.

...Trouvé encore un Prussien mort. Celui-là était couché dans un fossé du bord de la route. C'est le troisième... Et toujours la même blessure, une entaille effroyable à la nuque... C'est comme une signature, toujours de la même main.

Mais qui ?...

15 novembre.

...Pour la première fois depuis longtemps, je puis mettre une date à mon journal, et me reconnaître un peu dans cet embrouillement de journées uniformes. Ma vie est toute changée. L'Ermitage ne me paraît plus aussi muet, aussi triste ; il y a maintenant de longues causeries à voix basse la nuit près des feux couverts dont nous emplissons la cheminée de la salle. Le Robinson de la forêt de Sénart a trouvé son Vendredi, et voici dans quelles circonstances.

Un soir de la semaine dernière, vers les huit ou neuf heures, pendant que j'étais en train de faire rôtir une belle poule faisane à un tournebroche de mon invention, j'entendis des coups de fusil du côté de Champrosay. C'était si extraordinaire, que je restai très attentif, tout prêt à éteindre mon feu, à faire disparaître cette petite lueur qui pouvait me trahir. Presque aussitôt des pas précipités, très lourds sur le gravier de la route, se rapprochèrent de l'Ermitage, suivis d'aboiements et de galops furieux. On avait l'impression d'un homme relancé, chassé à courre, avec des chevaux et des chiens acharnés sur ses talons. En frissonnant, gagné par cette terreur vivante que je sentais arriver vers moi, j'entr'ouvris ma fenêtre. Dans le clos plein de lune, un homme entrait à ce moment, courant vers la maison du garde avec une certitude qui me frappa. Certainement il connaissait les êtres. Au passage, je ne pus distinguer ses traits. Je vis seulement la blouse bleue d'un paysan, toute remontée dans l'agitation d'une course folle. Par une croisée défoncée, il sauta dans la maison des Guillard, et disparut dans la nuit du logis vide. Derrière lui un grand chien blanc arrivait à l'entrée du cloître. Dérouté une minute, il resta là à remuer la queue et à renifler, puis il se coucha de tout son long devant le vieux portail, donnant de la voix pour attirer les chasseurs. Je savais que les Prussiens avaient souvent des chiens avec eux, et je m'attendais à voir paraître une patrouille de uhlans... La vilaine bête! comme je l'aurais étranglée volontiers, si elle avait été à portée de mon bras. Je voyais déjà l'Ermitage envahi, fouillé, ma retraite découverte, et j'en voulais à ce malheureux paysan d'être venu se réfugier tout près de moi, comme si la forêt n'avait pas été assez grande. Quel sentiment égoïste que la peur!...

Heureusement, les Prussiens n'étaient sans doute pas en nombre, et le noir, l'inconnu de la forêt, les intimida. Je les entendis rappeler leur chien, qui continuait devant la porte ses hurlements, ses petits cris de bête en arrêt. A la fin pourtant il se décida à partir, et le bruit de ses bonds à travers les branches, les feuilles mortes, se perdit au loin. Le silence qui suivit me glaça. Il y avait un homme là, en face de moi. Par l'ouverture ronde de ma lucarne, j'essayais de percer l'ombre d'un regard. La petite maison du garde était toujours morne et silencieuse, avec les trous noirs de ses fenêtres sinistres sur la façade blanche. Je me figurais le malheureux blotti dans un coin, transi, peut-être blessé. Allais-je le laisser sans secours?... Mon hésitation

ne fut pas longue... Mais juste au moment où j'entr'ouvrais doucement ma porte, elle reçut du dehors une poussée violente, et quelqu'un se précipita dans la salle :

« N'ayez pas peur, monsieur Robert, c'est moi... C'est Goudeloup... »

C'était le fermier de Champrosay, celui-là même que j'avais vu la corde au cou, prêt à être pendu dans la cour de sa ferme. A la lueur du feu, je le reconnus tout de suite ; pourtant il avait quelque chose de changé. Hâve, maigri, envahi par une barbe trop longue, son regard aigu, sa lèvre serrée, en faisaient un être bien différent du fermier aisé, heureux, que j'avais connu autrefois. Du coin de sa blouse, il essuyait du sang sur ses mains.

« Vous êtes blessé, Goudeloup ? »

Il eut un petit rire singulier :

« Non..., non... C'en est un que je viens de saigner là-bas sur la route. Seulement cette fois je n'ai pas eu de chance. Il en est venu d'autres pendant que je travaillais... C'est égal ! celui-là ne se relèvera pas. »

Et il ajouta, toujours avec son petit rire féroce qui découvrait ses dents espacées comme des dents de loup :

« Voilà le quinzième que je couche depuis deux mois... J'espère que c'est joli pour un homme seul, et qui n'a pas d'autre arme que ça. »

Il avait tiré de sa blouse un sécateur, un de ces grands ciseaux de jardinier qui servent à tailler les rosiers, les arbustes. J'eus un frisson d'horreur en regardant cet outil d'assassin au bout de cette main sanglante ; mais j'étais muet depuis si longtemps, privé de toute communication avec un être humain, que, ce premier mouvement de répulsion vaincu, je fis asseoir ce malheureux à ma table. Alors, dans le bien-être de la petite salle, à la chaleur des bourrées, à l'odeur du faisan qui achevait de se dorer devant la flamme, sa figure de fauve sembla s'adoucir. Ses yeux habitués à l'ombre des longues nuits clignotèrent un peu, et d'une voix tranquille il me raconta son histoire.

« Vous m'avez cru pendu, monsieur Robert ; eh ben ! moi aussi j'ai cru que je l'étais... Figurez-vous que lorsque les uhlans sont arrivés devant la ferme, j'avais d'abord essayé de me défendre ; mais ils ne m'ont pas même donné le temps de décharger mon second fusil. Pas plutôt le premier coup parti, le portail était forcé, et j'avais trente de ces bandits sur le dos. Ils m'ont mis la corde du grenier au cou, et hisse !... Pendant une minute, tout étourdi de ne plus sentir la terre sous mes pieds, j'ai vu tourner autour de moi la ferme, les

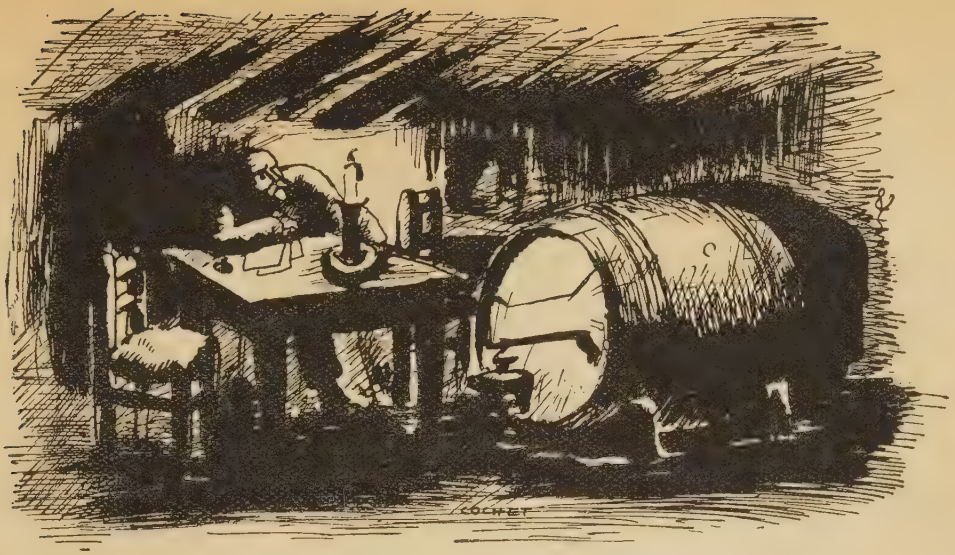
hangars, les chenils, ces grosses faces rouges qui riaient en me regardant, et vous-même que j'apercevais là-bas dans la brèche du mur, pâle comme un fantôme. Cela me faisait l'effet d'un rêve!... Voilà que tout à coup, en me débattant, je ne sais pas pourquoi l'idée m'est venue de faire le signe de détresse maçonnique. J'avais appris ça dans ma jeunesse, du temps que je faisais partie de la loge du Grand-Orient. Aussitôt mes bandits lâchent la corde, et je retrouve la terre sous mes pieds. C'était leur officier, — un gros à favoris noirs, — qui m'avait fait dépendre, rien que pour mon geste.

« — Vous êtes franc-maçon, me dit-il tout bas en très bon français, je le suis aussi..., et je n'ai pas voulu laisser sans secours un frère qui m'implorait... Filez vite et qu'on ne vous revoie plus!... »

« Je suis sorti de chez moi, la tête basse, comme un mendiant. Seulement je ne suis pas allé bien loin, vous pensez. Caché dans les débris du pont, vivant de raves crues et de prunelles, j'ai assisté au pillage de mon bien ; les greniers vidés, la poulie grinçant tout le jour pour descendre les sacs, le bois brûlé en pleine cour, de grands feux autour desquels on buvait mon vin, et mes meubles, mes troupeaux s'en allant pièce à pièce par les routes. Enfin, quand il n'est plus rien resté, chassant devant eux ma dernière vache à coups de fouet, il sont partis en mettant le feu à la maison. Ce soir-là, lorsque j'ai eu fait le tour de ma ruine, lorsque j'ai calculé, en pensant aux enfants, que de toute ma vie je ne pourrais plus réunir un bien pareil, même en me tuant de travail, je suis devenu fou de rage. Le premier Prussien que j'ai rencontré sur la route, j'ai sauté dessus comme une bête sauvage, et je lui ai coupé le cou avec ça...

« A partir de ce moment, je n'ai plus eu que cette idée: faire la chasse aux Prussiens. J'ai tenu l'affût la nuit, le jour, m'attaquant aux traînards, aux maraudeurs, aux estafettes, aux sentinelles. Tous ceux que je tue, je les porte dans les carrières, ou je les jette à l'eau. C'est cela surtout qui est pénible. Différemment, doux comme des agneaux. On en fait autant dire ce qu'on veut... Pourtant, celui de ce soir était plus solide que les autres ; et puis, c'est ce satané chien qui a donné l'éveil. Aussi, maintenant, il va falloir se tenir tranquille un bout de temps ; et avec votre permission, monsieur Robert, je passerai quelques jours chez vous... »

Tout en parlant, il avait repris sa physionomie sinistre et la fixité singulière que ses terribles affûts ont donnée à son regard. Quel sinistre compagnon je vais avoir là!...



20 novembre.

Nous venons de passer une semaine terrible. Pendant huit jours, des patrouilles prussiennes n'ont cessé de parcourir la forêt dans tous les sens. Elles longeaient les murs de l'Ermitage, entraient même dans le clos ; mais la petite maison du garde pillée et grande ouverte, les lierres, les ronces qui donnent à la mienne un aspect si délabré, nous ont sauvés. Mon compagnon et moi, nous sommes restés tout le temps enfermés, assourdissant nos pas dans la salle, nos voix près du foyer, et ne faisant plus de feu que la nuit.

Si l'on nous avait découverts cette fois, c'était la mort. Aussi j'en voulais un peu à Goudeloup d'avoir fait de moi son complice, en venant se réfugier ici. Le paysan le comprenait, et, à plusieurs reprises, il m'a proposé de s'en aller chercher un abri ailleurs. Mais je n'ai jamais pu y consentir. Pour me remercier de mon hospitalité, il me rend une foule de petits services. Très empressé, très adroit à tous les détails de la vie pratique que j'ignore, il m'a appris à faire du pain mangeable, du vrai cidre, de la bougie. C'est plaisir de le voir s'activer tout le jour, restreignant à l'espace étroit de notre unique salle ses facultés de travail et d'ordre, qu'il élargissait autrefois à la gérance de sa vaste

ferme et de ses cinquante arpents de terre. Morne et silencieux du reste, immobile le soir pendant des heures, la tête dans ses mains comme tous ces travailleurs acharnés en qui la vie physique surmenée endort la vie morale; et je souris quelquefois en remarquant que, malgré les circonstances dramatiques où nous vivons, il a conservé l'habitude des repas prolongés et met le temps d'une halte entre chaque bouchée. Tel qu'il est cet homme m'intéresse. C'est le paysan dans toute sa férocité native. Sa terre, son bien, lui tiennent autrement au cœur que la patrie, la famille. Il me dit avec naïveté les choses les plus monstrueuses. S'il en veut aux Prussiens, c'est seulement parce qu'ils ont brûlé sa ferme ; et les laideurs de l'invasion ne l'émeuvent que lorsqu'il songe à sa moisson perdue, à ses champs restés déserts là-bas, sans labour ni semence.

22 novembre.

Aujourd'hui nous avons eu ensemble une longue conversation. Nous étions sous le hangar, assis en travers d'une échelle ; et, malgré la froideur de l'air imprégné de pluie qui nous arrivait de la forêt avec des parfums de bois humide et de sol détrempé, nous éprouvions à respirer le plaisir de deux marmottes sortant de leur terrier. Goudeloup fumait une pipe bizarre qu'il s'est faite d'une coquille de colimaçon, et il y mettait une exagération de bien-être et de contentement qui n'était pas sans malice. Malgré ma grande envie de fumer, j'ai déjà refusé plusieurs fois de me servir de son tabac, sachant bien comment il se le procure, et m'attendant toujours à y voir des petites floches du drap bleu dont sont faits les uniformes prussiens. Comme il me surprenait la narine ouverte, humant cette bonne odeur de fumée qui me tentait, il m'a dit avec ce sourire matois des paysans qui plisse les yeux en amincissant la lèvre un peu mauvaisement :

« Eh bien ! voyons, vous ne fumez donc point ?...

MOI

Non, merci. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas de votre tabac.

GOUDELOUP

Parce que je suis allé le prendre dans leurs poches ? Pourtant c'était mon droit. Ils m'ont assez volé pour que je les vole aussi : et ce n'est

pas quelques poignées de mauvais tabac qui me payeront tout mon blé, toute mon avoine...

MOI

Avec cette différence que ces gens vous ont laissé la vie, tandis que vous...

GOUDELOUP

Oui, c'est vrai, ils m'ont laissé la vie, mais ils m'ont brûlé ma ferme..., ma pauvre ferme! C'était moi qui l'avais fait bâtir... Et mes troupeaux, et ma moisson : dix ares de récolte! Tout cela était assuré contre la grêle, l'incendie, le tonnerre ; mais qui m'aurait dit que si près de Paris, avec tant d'impôts qu'on nous faisait payer pour avoir de bons soldats, il aurait fallu m'assurer contre les Prussiens ? A présent je n'ai plus rien. Est-ce que ce n'est pas pire que la mort, des catastrophes pareilles ?... Ah! oui, ils m'ont laissé la vie, les misérables. Ils m'ont laissé la vie pour aller aux portes, tendre la main avec la femme et les enfants. Voyez-vous, quand je pense à ça, il me vient des colères rouges, des envies de sang, de...

MOI

Comment! vous n'en avez donc pas assez tué ?...

GOUDELOUP

Non, pas encore assez... Je vais même vous avouer une chose, monsieur Robert. Vous êtes un bon garçon, vous m'avez bien accueilli, et ce n'est certes pas à dédaigner, du temps qu'il fait, une cheminée comme la vôtre. Eh bien! tout de même il y a des moments où je m'ennuie chez vous. J'ai envie de me sauver, de recommencer mes affûts au bord du chemin. C'est si amusant d'attendre un de ces gueux-là au passage, de le guetter, de le suivre, de se dire : « Pas maintenant... » et puis hop! on saute dessus et on le couche... Encore un qui ne mangera pas de mon blé!

MOI

Vous que j'ai connu si doux, si tranquille, comment pouvez-vous parler de tout cela sans la moindre émotion ?

GOUDELOUP

Faut croire qu'il y avait au fond de moi une mauvaise bête que la guerre a fait sortir... Pourtant la première fois, je dois dire, ça m'a saisi. C'était ce soldat du train que j'ai rencontré le soir même de ma ruine. Je tapais de toutes mes forces sur l'uniforme, sans bien me rendre compte qu'il y avait un homme dessous ; puis, quand j'ai senti fléchir ce grand corps, ce sang, cette chaleur vivante, qui m'inondait, alors j'ai eu peur. Mais, tout de suite, j'ai pensé aux sacs de farine crevés, éventrés dans ma cour, et je n'ai plus rien eu.

MOI

Puisque vous leur en voulez tant, pourquoi n'essayez-vous pas de rentrer dans Paris ou de rejoindre les armées de province ? Vous pourriez vous battre à visage découvert, tuer des Prussiens, sans traîtrise, sur un champ de bataille.

GOUDELOUP

Aller à la guerre, monsieur Robert ?... Mais je ne suis pas un militaire ! Mes parents ont même payé assez cher pour m'empêcher de l'être... Je suis un paysan, moi, un malheureux paysan qui se *revenge*, et qui n'a besoin de personne pour l'aider. »

A mesure qu'il me parlait, je voyais revenir en lui l'être farouche que j'avais recueilli un soir. Les yeux fous se rapprochaient du nez. Ses lèvres se pinçaient. Ses doigts crispés cherchaient une arme...

28 novembre.

Il est parti. Je devais m'y attendre. Le misérable s'ennuyait de ne plus tuer. Avec la promesse de venir quelquefois la nuit gratter à ma porte, il s'est enfoncé dans l'ombre moins sinistre que lui-même Eh bien ! si brute qu'il fût, je le regrette. La solitude amène à la longue une torpeur, un endormement de tout l'être, qui a vraiment quelque chose de malsain. Il y a dans la parole une mise en train pour les idées. A force de parler à ce paysan de patrie, de dévouement, j'ai réveillé en moi tout ce que je m'acharnais à faire naître en lui. Je me sens tout autre maintenant. Et puis la guérison, la conscience de la force qui revient de jour en jour... Je voudrais agir, me battre...

COCNET

30 novembre, 1er, 2 décembre.

Un froid épouvantable. Vers Paris, la canonnade résonne de toute la sécheresse du sol et de l'air. Je n'avais encore rien entendu de pareil. Ce doit être une vraie bataille. Par moments, il me semble qu'elle se rapproche, car je distingue les feux de peloton, les déchirements horribles des mitrailleuses. Tout autour d'ici, il y a une agitation générale, et comme des contre-coups de la bataille. Sur la route de Melun, c'est un mouvement continuel de troupes. Sur celle de Corbeil, des estafettes effarées filent au grand galop... Que se passe-t-il donc ?... Malgré le froid, je vais, je rôde, cherchant les routes du bois où la canonnade m'arrive plus dictincte...

Quelquefois je fais ce rêve : Paris sortant des remparts où il est prisonnier, les troupes françaises arrivant jusqu'ici, la forêt de Sénart pleine de pantalons rouges, et moi-même me mêlant à eux pour chasser les Prussiens, reconquérir la France... Dieu !...

5 décembre.

A la canonnade incessante de ces derniers jours a succédé un silence de mort. Que se passe-t-il ? Je suis dans une anxiété horrible. Si Paris était sorti de ses murs et marchait maintenant par les routes, les Prussiens débandés, refoulés, encombreraient la campagne, changeraient leurs campements. Mais non. Depuis hier, je ne fais que parcourir dans tous les sens les quatre lieues de forêt qui m'entourent comme une muraille, et c'est en vain que j'interroge les chemins environnants, silencieux, mornes comme à l'ordinaire. De loin, à travers les branches, j'ai aperçu, en approchant de Montgeron, une compagnie de Bavarois faisant l'exercice au découvert d'une immense plaine. Alignés tristement sous le ciel bas et jaune, ils remuaient d'un air résigné la boue de cette terre morte, privée de semence... Evidemment, Paris n'a pas fait encore sa trouée ; mais il ne s'est pas rendu non plus, car ces soldats avaient des mines bien piteuses pour des triomphateurs.

Sur leurs têtes, des tourbillons de corbeaux passaient, s'en allant tous vers la grande ville, avec des cris, des repos aux plis de terrain. Jamais je n'en avais tant vu, même aux hivers paisibles où la France

entière est semée de blé. Cette année, c'est une autre semence qui les attire.

6 décembre.

Dieu soit loué! Paris est encore debout et bien vivant. J'ai eu de son existence une preuve charmante. J'étais ce matin au puits du cloître, quand j'ai entendu du côté de Draveil une fusillade assez vive. Presque aussitôt un bruit singulier, comme le claquement de toile d'une voile en pleine mer, l'effort d'un cordage qui crie en se tendant, a passé dans l'air au-dessus de moi. C'était un ballon, un beau ballon jaune, très visible sur la teinte sombre des nuages. D'où j'étais, il me semblait flotter à la pointe des arbres, quoique en réalité il fût beaucoup plus haut. Je ne puis dire combien la fragilité de ce ballon de soie, dont je voyais très bien le filet d'enveloppe, m'a ému, enthousiasmé. Je songeais qu'en effet au-dessus de toute cette France vaincue planait encore l'âme de Paris, une force vive plus puissante que tous les canons Krupp rassemblés, et moi, Parisien, cela me rendait fier. J'avais envie de pleurer, de crier, d'appeler. J'ai levé les bras en l'air vers deux points noirs immobiles aux bords de la nacelle, deux vies humaines ballottées par tous les courants du ciel, au-dessus des rivières où l'on se noie, des précipices où l'on se brise et des armées prussiennes que l'on doit voir de là-haut comme d'immenses grouillements de fourmilières au ras du sol... Une ligne noire très légère s'est dessinée sous le ballon. J'ai entendu dans les branches un bruit de sable répandu, et la vision s'est perdue au fond des nuages.

9 décembre.

Qu'est-ce que je fais ici? En vérité, je commence à être honteux de mon inaction... Aujourd'hui j'avais du pain à cuire, je n'en ai pas eu le courage. Tous ces détails auxquels je prenais plaisir, — comme les reclus, les solitaires, ces égoïstes déguisés, — à présent je les trouve méprisables. Me voilà tout à fait guéri, à peine quelques douleurs les jours de grand froid. Je n'ai plus le droit de rester à l'Ermitage. Ma place est là-bas sur le rempart, avec les autres... Mais comment faire pour les rejoindre? Il paraît que l'investissement est très serré, que d'une sentinelle à l'autre il n'y a qu'une portée de fusil. Si au moins j'avais un compagnon, quelqu'un du pays qui connût bien les routes. Je pense à Goudeloup. Je n'aurais pas dû le laisser partir. Qui sait

où il est maintenant ? Peut-être pendu à quelque croix de carrefour, ou mort de froid au fond d'une carrière. Pourtant, l'autre soir, du côté des Meillottes, j'ai entendu un cri, rien qu'un cri, mais horrible, long, désespéré comme un sanglot, et tout de suite j'ai pensé : « Goudeloup est là »... Eh oui, cet homme est un assassin. Mais au moins il agit, il satisfait grossièrement un besoin de vengeance, de justice, qui est en lui. Moi, je mange, je me chauffe, je dors. De nous deux, quel est le plus méprisable ?

10 décembre.

Retourné à Champrosay par un froid terrible. Les maisons au long de la route, aveugles de toutes leurs fenêtres noires, avaient l'air de mendiantes tristes. J'ai revu le parc, le pavillon du bord de l'eau, et le portrait souriant qui l'habite. Le froid n'avait pas terni le visage reposé, ni les teintes douces de la robe d'été. Seulement le regard m'a semblé plus ferme, plus sévère, comme si j'y sentais un reproche. Dès le seuil, j'ai compris qu'on ne m'acceptait plus là. Discrètement j'ai refermé la porte, descendu les marches couvertes de mousse gelée... Et toute la nuit, ce clair regard de Parisienne m'a poursuivi comme un remords.

11 décembre.

Ce matin, en allant relever les collets au fond du jardin, j'ai trouvé un pigeon. Cela m'a étonné. Les pigeons familiers ne restent pas sur les toits déserts, et jusqu'à présent je n'avais pris que des tourterelles des bois. Celui-ci était bien un pigeon domestique, assez gros, les pattes et le bec roses, les ailes mêlées de roux et de blanc. Le collet ne l'avait pas blessé ; il était surtout engourdi par le froid. Je l'ai porté chez moi, devant le feu, et là, en le tenant des deux mains sans qu'il fît le moindre effort pour s'échapper, comme une bête privée, j'ai distingué sur une de ses ailes un chiffre imprimé : 523, et plus bas : *Société de l'Espérance*. Puis, sous les plumes, j'ai trouvé un tuyau un peu plus fort que les autres, où tremblait une petite feuille de papier-pelure roulée très fin. J'avais pris un pigeon messager. Venait-il de Paris ou de la province ? Portait-il la victoire ou la défaite, une bonne ou mauvaise nouvelle ?... Je l'ai regardé longtemps avec une tendresse

religieuse. Libre dans la salle, il tournait tranquillement en becquetant entre les carreaux. Peu à peu ses plumes se sont gonflées à la chaleur, les forces lui sont revenues. Alors j'ai ouvert la fenêtre toute grande, et l'ai posé sur le rebord. Il y est resté un moment, scrutant le ciel, allongeant le cou, cherchant à retrouver sa direction. Enfin, il est monté droit en l'air, puis à une certaine hauteur, tout blanc dans le jour sombre, il a tourné brusquement vers Paris. Ah! si je pouvais prendre le même chemin que lui...

15 décembre.

C'est décidé. Nous partons demain. Je dis « nous » parce que Goudeloup est venu me retrouver. Je l'ai vu arriver hier à la brune, plus hâve, plus effrayant que l'autre fois. Le malheureux en est à son *vingt et unième!*... Pourtant sa vengeance commence à avoir assez de sang. En outre il est traqué. Les affûts deviennent très difficiles. Aussi je n'ai pas eu de peine pour le décider à tenter l'expédition de Paris avec moi. Nous partirons demain à la nuit, dans mon bateau qui est resté là-bas en Seine, amarré à sa bouée sous les saules de la rive. C'est une idée de Goudeloup. Il croit qu'avec une nuit très noire nous pouvons gagner par eau le Port-à-l'Anglais, et de là, en rampant sur le chemin de halage, atteindre la première barricade française. Nous verrons bien... J'ai préparé mon revolver, des couvertures, deux ou trois pains, et une grosse gourde d'eau-de-vie.

Certes l'aventure est dangereuse ; mais, depuis que je suis résolu à la tenter, je me sens plus tranquille. Au lieu de me troubler, le canon de Paris m'électrise. Il me fait l'effet d'un appel ; et chaque fois qu'il gronde, j'ai envie de répondre : « On y va! » Je pense que le portrait du pavillon me sourit dans son cadre d'or et a repris sa calme physionomie d'image... Un seul regret en quittant l'Ermitage : que deviendra mon pauvre Colaquet? Je laisse l'écurie ouverte pour qu'il puisse chercher sa vie dans la forêt. J'entasse près de lui mes dernières bottes de paille, et, en faisant ces préparatifs, j'évite de rencontrer ses yeux étonnés et bons qui ont l'air de me dire avec reproche : « Où vas-tu? »

... Et maintenant, sur ma table, ouvert à cette page inachevée, j'abandonne mon journal avec ces derniers mots qui le termineront sans doute : « En route pour Paris!... »

Ecrit à tâtons, la nuit...

Je rentre... Goudeloup est mort..., voyage manqué.

26 décembre.

Dix jours! je ne suis resté absent que dix jours, et il me semble qu'avec la multitude d'images, de silhouettes, d'impressions confuses et terribles que je rapporte de mon voyage si court, il y aurait de quoi remplir plusieurs existences. Maintenant que me voici revenu et qu'à l'étroit de mon Ermitage tous ces souvenirs me hantent et me tourmentent, je vais essayer de les écrire uniquement pour m'en débarrasser.

Partis la nuit du 16. Nuit très froide, sans lumière au ciel, éclairée du sol blanc de givre. Les arbres cristallisés ressemblaient tous à de grandes aubépines fleuries avant la venue des feuilles. Nous traversons un Champrosay lugubre et silencieux comme le givre qui tombait et s'amassait sur ses toits froids, au lieu de fondre doucement au bord des gouttières, à la chaleur des feux allumés. Pas de Prussien sur

l'horizon, et c'est un bonheur, car dans la grande plaine nue nos deux silhouettes étaient très distinctes. Je trouve mon bateau dans une petite anse cachée entre les rives. C'est une norvégienne très légère. Les rames garnies de linge, nous nous embarquons sans bruit, seuls sur la rivière, heurtés de temps en temps par des glaçons qui glissent à fleur d'eau comme des blocs de cristal. Bien des fois, les années précédentes, je m'étais embarqué par des nuits aussi sombres, aussi froides, pour aller poser ou visiter mes *verveux*. Mais quelle vie s'agitait alors sur la rivière autour de moi! Une vie un peu mystérieuse, rêveuse, s'imprégnant de silence au sommeil environnant. Les longs trains de bois, avec leurs feux d'avant et d'arrière, des silhouettes debout près du gouvernail, descendaient lentement vers Paris, traversant toute cette ombre champêtre pour entrer au jour levant en plein Bercy, dans les quartiers bruyants et populeux. Sur la rive, des wagons passaient ; l'express de nuit se déroulait aux sinuosités de la voie comme un serpent aux yeux de feu. Et l'on rêvait à toutes les raisons lugubres ou joyeuses qu'avaient ces gens de se déplacer ainsi... De loin en loin, au bord du fleuve qui mouillait presque leurs murs, des maisons d'éclusiers, des baraques de passeurs, des auberges pour la marine reflétaient dans l'eau vague la lueur de leurs vitres troublées.

Aujourd'hui, rien de tout cela. Nous avions devant nous comme une rivière nouvelle, noire et déserte, dérangée par tous ces ponts brisés qui changeaient les courants. Cependant je menais assez bien notre petite norvégienne, donnant à peine quelques coups d'aviron, juste assez pour tenir le milieu de l'eau et éviter les îles submergées, distinctes à des pointes de saules.

« Ça va bien..., me disait tout bas Goudeloup. »

A ce moment, le bruit d'une rame tombant dans un bateau nous arriva du bord, puis une forte voix méridionale cria à travers la nuit :

« Allons, passeur, dépêchons !... »

« C'est le médecin de Draveil, » murmura mon compagnon.

J'avais reconnu, moi aussi, cette voix de brave homme qu'on entend jour et nuit sur toutes les routes du pays, toujours encourageante et pressée. Comment se trouvait-il là ? Il était donc resté à Draveil ?... J'avais envie de lui crier : « Bonsoir, docteur ! » Mais une pensée me retint. Une heureuse pensée, ma foi ! car presque aussitôt nous croisions un lourd bachot traversant d'un bord à l'autre avec une lanterne à l'avant ; et j'aperçus, à côté du bon docteur R... et de son éternel

chapeau de feutre mouillé à toutes les pluies de Seine-et-Oise, des casques luisants.

Nous étions, par bonheur, hors du rayon de leur lanterne qui rendait plus obscure l'ombre où notre bateau glissait, et nous passâmes inaperçus. Un autre danger, non moins grave, nous attendait un peu plus loin : le pont du chemin de fer dont on avait fait sauter trois arches et qui encombrait la rivière de ses gigantesques débris. Je ne sais vraiment pas comment nous pûmes, sans nous engloutir et nous briser, franchir à l'aveuglette ce sinistre barrage. A Port-Courcelles, mêmes transes : les saules noueux, énormes, des deux îles, formaient dans la nuit autant d'écueils que nous eûmes la chance d'éviter.

Enfin voici Ablon et son écluse. D'ici, le canon de Paris, distinct, terrible, nous envoie à chaque minute l'éclair rougeâtre de son bruit de tonnerre... Nous devions nous y attendre : l'écluse est fermée. Heureusement notre barque est légère, et nous pourrons à nous deux, comme j'ai fait tant de fois, la hisser sur la berge et passer de l'autre côté du barrage. Nous abordons à ce petit escalier où l'aubergiste d'Ablon dépouille ses anguilles les dimanches d'été, où les pêcheurs à la ligne s'installent inondés de soleil de la pointe de leurs chapeaux canotiers à leurs pieds chaussés d'espadrilles. C'est étonnant comme le danger change l'aspect des choses!... Arrivé aux dernières marches de l'escalier, j'aperçois à dix pas de moi dans le noir une sentinelle se promenant de long en large sur le quai. Plus bas, la maison d'écluse, transformée en poste prussien, a toutes ses fenêtres allumées. Je veux vite redescendre, rembarquer, gagner l'autre rive ; mais Goudeloup ne m'écoute pas ; ses yeux restent obstinément fixés sur cette ombre qui se découpe dans le brouillard et marche en sifflant au-dessus de nos têtes. J'essaye de l'entraîner. Il m'échappe, fait un bond... J'entends un bruit sourd, une plainte étouffée, des buffleteries secouées et la chute lourde d'un corps.

« Vingt-deux!... dit Goudeloup, glissant tout essoufflé le long du talus. »

Mais le malheureux soldat qu'il vient de laisser étendu sur la berge a trouvé avant de mourir la force de décharger son fusil. Ce coup de feu met les deux rives en émoi. Impossible d'aborder. Nous gagnons vite le milieu de l'eau, et nous remontons à force de rames. C'est comme un mauvais rêve. Le vent, le courant, tout est contre nous ; et pendant que de l'écluse une barque se détache, éclairée d'un falot

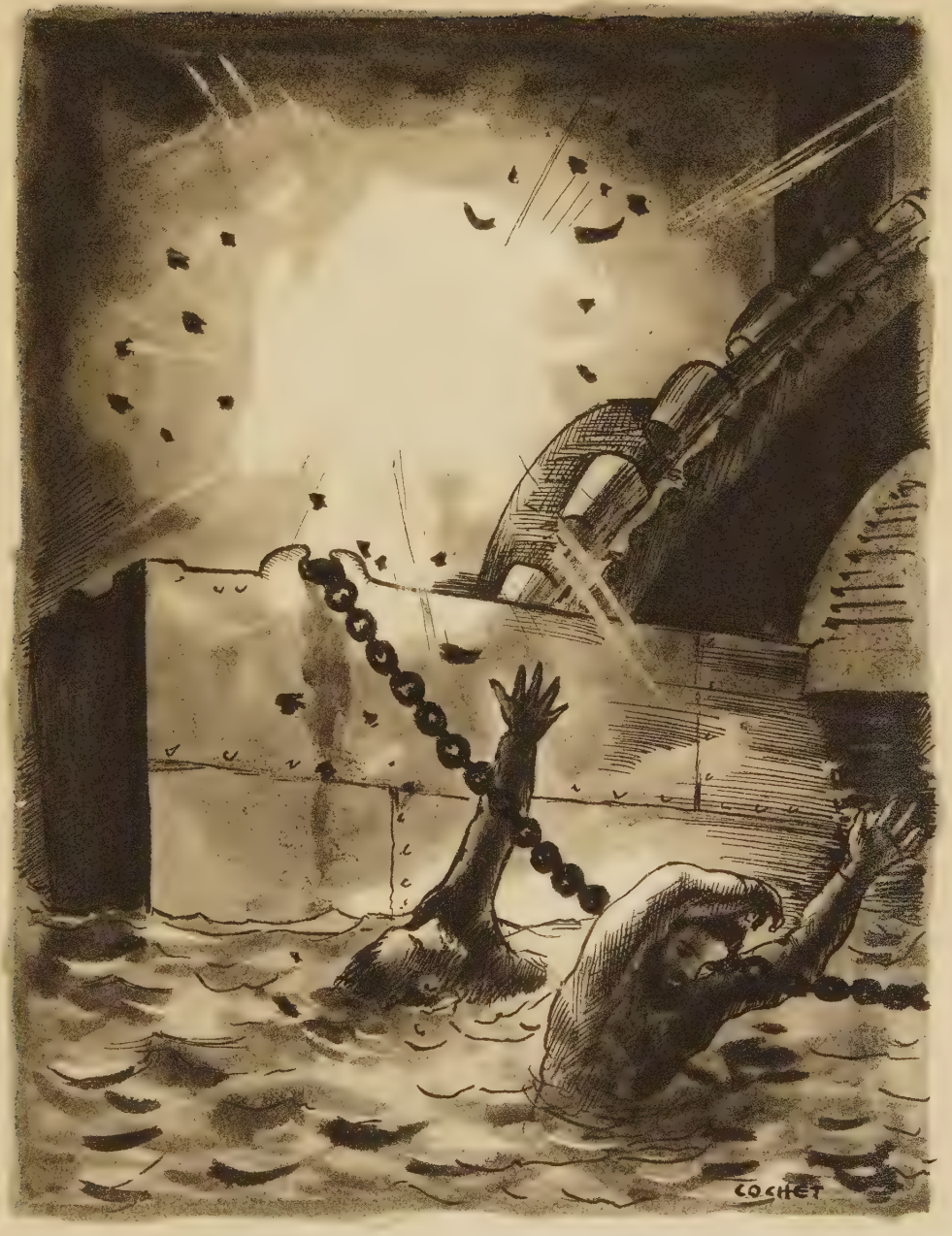
qui plonge, reparaît, nous guette, vient droit de notre côté, un autre bateau s'approche en sens inverse.

« A la drague...,» me dit Goudeloup dans l'oreille.

Près de nous, amarré à quinze ou vingt mètres du rivage, un bateau-dragueur dressait au-dessus de l'eau sa masse sombre, ses tambours et sa chaîne à godets pour tirer le sable. La Seine, très haute, l'inondait à demi et brisait à son avant avec un grand bruit. Nous abordons ; mais dans notre précipitation à nous réfugier sur cette épave, nous oublions de retenir notre norvégienne qui s'en va à la dérive avec les couvertures, les provisions qu'elle contenait. C'est ce qui nous sauva. Cinq minutes après, un « hurrah » formidable nous apprit que les Prussiens venaient de trouver notre barque. La voyant vide, ils durent nous croire noyés, engloutis, car au bout d'un moment les falots regagnèrent le rivage, et toute la rivière rentra dans son silence et dans sa nuit...

C'était une vraie ruine, cette drague où nous nous trouvions. Singulier abri, craquant et criant de partout, et que la rivière battait avec rage! Sur le pont, couvert de débris de bois, d'éclats de fonte, le froid était insoutenable. Nous dûmes nous réfugier dans la chambre de la machine à vapeur, où l'eau, par bonheur, n'arrivait pas encore. Il s'en fallait de bien peu, car à plusieurs endroits les parois de la chambre étaient crevées presque à hauteur des vagues, et nous nous trouvions éclairés par le reflet plombé de la nuit sur l'eau. Quelles heures sinistres nous avons passées là! La faim, la peur, un froid terrible où nos membres étaient pris d'un engourdissement de sommeil contre lequel il fallait lutter... Tout autour l'eau bouillonnait, le bois gémissait ; la chaîne à godets grinçait dans sa rouille ; et là-haut, au-dessus de nos têtes, quelque chose comme la toile d'un drapeau trempé claquait au vent. Nous attendions le jour avec impatience, ne sachant pas au juste quelle distance nous séparait de la terre, ni comment nous nous y prendrions pour l'atteindre. Dans le demi-sommeil, avec cette préoccupation de sauvetage, les secousses de la drague, le bruit d'eau qui nous entourait, j'avais par moments l'impression d'un lointain voyage et d'une nuit de tempête en pleine mer...

Quand, par les trous de la chambre noircis et déchirés comme après un bombardement, nous vîmes la rivière pâlir sous la lumière terne d'un petit jour d'hiver, nous essayâmes de nous orienter. Les coteaux de Juvisy, sortant du brouillard que les arbres hauts perçaient de leurs


COCHET

sommets morts, dominaient la rive la plus éloignée. De l'autre côté, à vingt-cinq ou trente mètres de la drague, les plaines rases et nues qui mènent à Draveil s'étendaient sans un soldat. Évidemment, c'était par là qu'il fallait fuir. La perspective d'un bain froid en plein décembre dans cette eau profonde, écumeuse, sillonnée de courants, était assez effrayante. Heureusement la chaîne en fer, qui attachait le bateau dragueur au rivage, tenait encore à son anneau, et nous avions la ressource de nous y cramponner et de nous faire guider par elle. Pendant que nous délibérions, un coup de canon, assez rapproché, partit des hauteurs de Juvisy. Le sifflement d'un obus, sa chute dans l'eau, près de nous, suivirent presque aussitôt. Quelques secondes après, avant que notre étonnement fût diminué, un second obus tomba près de la drague. Alors je compris pourquoi ce drapeau, ces débris de bois, ces éclats de fonte, et cette odeur de poudre brûlée que nous avions remarquée dans la cabine. Le dragueur abandonné servait de cible aux Prussiens pour l'exercice du canon. Il fallait partir bien vite. Le froid de l'eau, son danger, n'étaient plus rien. En avant! Je prends la chaîne à deux mains et je m'affale à la rivière, Goudeloup derrière moi. Les doigts brûlés au frottement du fer, nous avancions lentement, paralysés par le courant, l'eau glaciale. Un nouveau coup de canon vint doubler nos forces. Gare! voilà l'obus. Cette fois il tombe en plein sur l'avant blindé de la drague, éclate, et nous couvre de débris. J'entends un grand soupir derrière moi... Non! jamais je n'oublierai le mouvement suprême de cette chaîne que j'ai sentie s'agiter, se débattre une seconde, puis remonter sur l'eau vivement, lâchée, abandonnée, légère entre mes mains...

Je me retourne, personne. Rien qu'un paquet de sang que la rivière emportait. Le malheureux avait dû être frappé à la tête, tué sur le coup... Un grand découragement me prit. Ce compagnon massacré près de moi, mon impuissance à le secourir... Pour rien, j'aurais lâché la chaîne, moi aussi. L'instinct de la vie l'emporta, et quelques minutes après j'abordais le rivage : mais je ne pus aller bien loin. Au bout de dix pas, succombant à l'émotion, à la fatigue, et à ce froid terrible qui me pénétrait par tous mes vêtements mouillés, je me laissai tomber au bord de la route, dans l'herbe sèche du fossé. Le trot bien connu d'un cheval, le roulement d'un vieux cabriolet, et la bonne voix du docteur R... me tirèrent de ma torpeur.

« Comment! c'est vous?... Qu'est-ce que vous faites là? »

En un clin d'œil il m'eut enveloppé dans son manteau, enfoui dans la paille sous le tablier de la voiture, et nous voilà roulant vers Draveil, où le brave homme avait transformé sa maison en ambulance. Du cabriolet, je passai dans la remise. Là, des vêtements secs, quelques grogs brûlants, m'eurent vite réchauffé. J'y restai jusqu'au soir sans oser remuer, comprenant bien, quoique le docteur ne m'eût rien dit, le grand risque qu'il courait à m'avoir recueilli. La maison était pleine de soldats, d'infirmiers. Des bottes sonnaient sur le pavé de la petite cour. Puis tout autour, de gros rires, des heurts de sabres, ce rude parler allemand, accentué encore d'insolence. J'entendais cela les yeux fermés, engourdi de bien-être, avec un vague souvenir du danger passé, la sensation froide de la rivière, et le soupir du pauvre Goudeloup resté navrant à mes oreilles.

A la nuit, le docteur vint me délivrer, et me conduisit dans la chambre de ses petits-enfants, qu'il avait fait partir à l'approche des Prussiens. C'est là que je rouvris les yeux le lendemain matin. Après les horribles scènes de la veille, ces trois lits-berceaux, entourés de rideaux blancs, les jouets d'enfant traînant pêle-mêle dans la chambre avec des livres de classe, jusqu'au vague parfum de pharmacie s'exhalant d'un placard où le docteur enfermait ses drogues, tout était bien fait pour me calmer, détendre mes nerfs surexcités. Un coq chantait dans une cour voisine ; un âne se mit à braire. Le village commençait à s'éveiller. Tout à coup une sonnerie, détonnant au milieu de ces bruits tranquilles, me rappela la triste réalité. C'étaient des allées et venues, des portes secouées... Je m'approchai de la fenêtre. La maison du docteur regarde la rue par-dessus les plates-bandes du jardin étroit qui la précède. Elle est connue de tout le monde dans le pays, et la sonnette, à bouton de cuivre, qui se détache sur le mur blanc repeint à neuf, les meubles du petit salon, entrevus au rez-de-chaussée, lui donnent un aspect à part de bourgeoisie modeste. Caché derrière les persiennes fermées, je voyais la rue noire de bérets alignés, s'appelant, se numérotant, prêts à partir. Parmi ces bérets, quelques casques bavarois apparaissaient. C'étaient des maréchaux des logis courant de maison en maison, inscrivant des numéros à la craie sur les portes, préparant les logements des troupes qui allaient arriver. Bientôt le régiment qui partait s'ébranla au son des tambours, pendant qu'à l'entrée du pays, du côté opposé, les clairons bavarois s'approchaient à grand bruit. Depuis trois mois il en était ainsi dans ce malheureux

village. La paille des campements n'avait pas le temps de froidir entre le départ d'un régiment et l'arrivée d'un autre...

Le docteur, qui venait d'entrer, me fit quitter la fenêtre :

«Prenez garde, monsieur Helmont ; ne vous montrez pas. Il y a à la *Commandatur* un état dressé des quelques habitants restés dans le pays, et l'on nous surveille tous. Passé huit heures du soir, personne, excepté moi, n'a plus le droit de sortir... On a tant assassiné de Prussiens aux environs ! Draveil en porte la peine. Nous sommes réquisitionnés trois fois plus que les autres. Au moindre mot, on emprisonne ; à la moindre révolte, on fusille. Nos malheureux paysans sont terrifiés. Ils s'espionnent, se dénoncent les uns les autres ; et si l'un d'eux s'apercevait que je cache quelqu'un chez moi, il serait capable, pour s'épargner une réquisition, d'aller prévenir la *Commandatur*. Ce qui nous attendrait tous les deux, je m'en doute...»

Il se méfiait tellement de mes imprudences, ce pauvre docteur, que tout le temps de mon séjour chez lui il garda la clef de ma chambre dans sa poche. Les persiennes et les fenêtres fermées me donnaient un jour de cachot, juste ce qu'il fallait pour lire. J'avais des ouvrages de médecine, quelques traductions dépareillées de la grande collection Panckoucke, et de temps en temps un numéro du journal français que les Prussiens publient à Versailles. Cela aussi c'était du français de traduction : nos défaites, vraies ou fausses, racontées en ricanant, avec de grosses plaisanteries gauches et lourdes.

Quand j'avais assez de lire, par la fente des persiennes je regardais la rue. Une vraie rue de bourg. Les maisons alignées devant le pavé du trottoir, précédées de petits jardins, et montrant — dans l'espace qui les sépare entre elles — des treillis de branches, le tronc d'un gros orme, des horizons de plaine et de vigne qu'elles cachent à peine de leurs toitures basses. Puis des hangars, des écuries, une fontaine jaillissant d'un vieux mur, un grand portail de ferme, à côté de la maison du notaire, blanche, proprette, ornée de panonceaux. Sur tout cela la souillure de l'occupation. Des tricots de laine séchant sur les grilles, sur les persiennes. De grosses pipes à toutes les fenêtres. Et des bottes, des bottes ! Jamais je n'avais tant entendu de bottes... En face de mes croisées se trouvait la *Commandatur*. Tous les jours on amenait là des paysans poussés à coups de crosses de fusil, de fourreaux de sabre. Les femmes, les enfants, venaient derrière en pleurant ; et pendant qu'on entraînait l'homme à l'intérieur, eux restaient sur la porte à

expliquer leur affaire aux soldats, qui écoutaient, dédaigneux, les dents serrées, ou riant d'un gros rire bête. Nul espoir de pitié ou de justice. Tout au bon plaisir du vainqueur. Ils le savaient si bien, ces malheureux villageois, qu'à peine osaient-ils sortir, se montrer; et, quand ils se hasardaient dans la rue, c'était navrant de les voir s'en aller le long des murailles, l'œil de côté, l'échine basse, obséquieux et vils comme des juifs d'Orient!

Quelque chose de bien navrant aussi, c'étaient ces voitures d'ambulance arrêtées devant notre porte, dans le vent, le froid, la pluie, la neige ; ces gémissements de blessés, de malades, descendant de voitures, abandonnés aux bras qui les portaient. Le soir venu, pour clôturer ces jours d'affreuse mélancolie, la retraite prussienne sonnait sous les ormes défeuillés, avec ses mesures lentes, espacées, et ses trois dernières notes jetées comme des cris d'engoulevent à la nuit qui s'approchait. A ce moment, le docteur entrait dans ma chambre, crotté, éreinté. Il m'apportait à manger lui-même, et, avec sa bonhomie habituelle, me racontait ses courses, ses visites, ce qu'il entendait dire de Paris, de la province, les malades qu'on lui amenait, ses disputes avec le major prussien qu'on lui avait adjoint pour diriger l'ambulance, et dont le pédantisme berlinois l'exaspérait. Nous parlions bas, tristement. Ensuite le brave homme me disait bonsoir. Resté seul, j'ouvrais ma fenêtre doucement et j'aspirais l'air une minute. Malgré le grand froid, cela me semblait bon. Dans le sommeil, le pays redevenait lui-même, reprenait son aspect des temps heureux. Mais bientôt le pas d'une patrouille, la plainte d'un malade, le bruit du canon tonnant à l'horizon, me ramenaient vite à la vérité, et je rentrais dans ma prison, plein de rancune et de colère. Au bout de quelque temps, ce régime cellulaire au milieu de l'occupation me devint insupportable. Ayant perdu tout espoir de pouvoir entrer dans Paris, je regrettais mon Ermitage. Là, au moins, j'avais la solitude, la nature. Je n'étais pas tenté, comme ici, de me mêler aux injustices, aux brutalités, aux vexations perpétuelles de la rue, au risque de compromettre mon hôte. Je résolus de partir.

A ma grande surprise, le docteur n'essaya pas même de me détourner de mon projet.

« Vous avez raison, me dit-il tranquillement. Vous serez plus en sûreté là-bas. »

Depuis, en y songeant, j'ai toujours pensé que quelque voisin

avait dû m'apercevoir derrière mes persiennes, et que mon hôte, sans vouloir en convenir, craignait une dénonciation. Nous décidâmes donc que je quitterais Draveil le lendemain, de la même façon que j'y étais entré. La nuit venue, je descendis dans l'écurie. Je me blottis dans la paille du cabriolet, le manteau du docteur par-dessus, et en route! Le trajet se fit sans encombre. Tous les cent ou deux cents mètres, une guérite bâtie aux frais de la commune se dressait sur le bord du chemin.

« *Wer da?* » nous criait la sentinelle en armant son fusil.

Le docteur répondait :

« *Lazareth!* »

Et le petit cabriolet continuait son roulement fêlé à travers les pierres. A la lisière de la forêt, il s'arrêta. La route était déserte. Je sautai à terre vivement.

« Prenez ceci, me dit l'excellent homme, en me tendant un panier rempli de vivres et de bouteilles... Enfermez-vous et ne bougez plus... j'irai vous voir bientôt. »

Là-dessus il fouetta sa bête, et je me lançai dans le fourré. Un quart d'heure après, j'étais rentré à l'Ermitage.

3 janvier.

...Il tombe, depuis quelques jours, une neige fine en tourbillons serrés. La forêt en est couverte. Autour de moi, le silence est tel, que j'entends le bruissement léger des flocons qui s'entassent. Impossible de sortir. Je regarde tomber du ciel jaune cette neige qui blanchit tout. Des oiseaux affamés viennent jusqu'à mon seuil. Des chevreuils se sont réfugiés dans l'écurie, à la place de mon pauvre Colaquet, dont je n'ai plus de nouvelles...

10 janvier.

...Visite du docteur. Les nouvelles sont mauvaises. Paris toujours enfermé, la province en désastre. Et les vainqueurs, fatigués d'une victoire si lente, multiplient les humiliations, les brutalités... A Draveil, la nuit de Noël, cinq ou six Bavarois attardés à boire dans un cabaret avec le vieux Rabot, l'ancien garde champêtre, lui ont cassé la tête d'un coup de revolver. Le frère du malheureux, qui habitait en face, accourt au coup de feu et tombe à son tour, frappé à

mort. Un autre homme de la même famille est blessé grièvement. Autant il en serait venu, autant ils en auraient massacré, les misérables! L'affaire ayant fait grand bruit, un semblant d'instruction a été commencé ; et le tout s'est terminé par une indemnité de *quarante mille francs* que la commune de Draveil est condamnée à payer aux Bavarois...

15 janvier.

... Ce matin, l'état-major du prince de Saxe a fait une grande battue de gibier dans la forêt. En entendant la fusillade si près de moi, j'ai eu une émotion terrible. Je croyais à l'arrivée de quelque avant-garde française ; mais des fenêtres de l'atelier, qui dominent tout le bois, j'ai aperçu entre les branches défeuillées des nuées de rabatteurs en béret saxon courant et criant dans les fourrés, pendant que des chasseurs dorés et empanachés s'embusquaient à chaque tournant d'allée. Au rond-point du *Gros-Chêne*, un immense feu de bivouac flambait devant une tente. C'est là que les chasseurs sont venus déjeuner au son des fanfares. J'entendais le bruit des verres, des bouteilles débouchées, les hourras des buveurs. Ensuite le massacre des chevreuils et des faisans a recommencé. Ah! si le père Guillard avait été là, lui qui savait si bien le compte de son gibier, surveillait les couvées, les terriers, connaissait l'allée favorite de ses chevreuils, comme il aurait souffert de voir tout ce saccage! Les ailes tournoyaient en l'air, ne sachant plus où voler pour éviter les coups de fusil. Les lièvres, les lapins éperdus partaient entre les jambes des chasseurs ; et, au milieu de la déroute, un chevreuil blessé est venu se réfugier dans la cour de l'Ermitage. Les yeux des bêtes chassées ont une expression d'étonnement et de tendresse qui est vraiment navrante. Celle-là me faisait pitié, serrée à la margelle du puits, flairant le vent, marquant le sol de ses pattes sanglantes. J'en ai eu un redoublement d'indignation contre ce peuple pillard qui se précipite avec des voracités de sauterelles sur la France vaincue, ses vignes, ses maisons, ses blés, ses grands arbres, et, le pays une fois rasé, extermine jusqu'au gibier pour n'y rien laisser de vivant.

Je n'oublierai jamais cette chasse à côté de la guerre, sous ce ciel bas et sombre, dans ce paysage de frimas où l'éclair d'or des casques et des cors passant entre les branches, les galops, les hallalis faisaient penser au Chasseur noir des ballades allemandes. Au jour

tombant, des files de charrettes sont venues relever au bord des routes tout ce gibier pitoyable et gémissant. C'était sinistre comme un soir de bataille.

19 janvier.

... On s'est battu toute la journée sous Paris. Seulement, le fracas des mitrailleuses ne m'arrivait pas aussi distinct que le 2 décembre. J'ai trouvé qu'il y avait dans le bruit de cette bataille lointaine je ne sais quelle impression de lassitude et de découragement.

30 janvier.

... C'est fini. Paris se rend. L'armistice est signé.

DERNIERS FEUILLETS

J'arrête ici ce journal où j'ai essayé de faire tenir les impressions de mes cinq mois de solitude. Aujourd'hui, je suis retourné à Draveil dans la voiture du docteur, mais sans me cacher cette fois. Les routes étaient pleines de paysans qui reviennent chez eux. Plusieurs se sont déjà remis à la terre. Tous les visages sont tristes ; mais on n'entend aucune plainte. Fatalisme ou résignation ?

Dans le village, encore occupé, les Prussiens promènent leur triomphe, insolents de tranquillité. Ils m'ont cependant paru moins féroces avec les habitants. J'en ai vu qui s'en allaient en tenant des enfants du pays par la main. Il y avait là comme un commencement de retour à leur foyer délaissé, à leur vie sédentaire troublée par cette longue guerre... Le soir, en rentrant, j'ai aperçu sur le seuil de la maison du garde la mère Guillard en grand deuil, presque méconnaissable. Pauvre femme! son mari mort, son foyer en ruine! C'est le malheur complet. Je l'entendais pleurer en essayant de mettre en ordre les débris du ménage.

Maintenant tout se tait dans l'Ermitage. La nuit est claire, l'air très doux. Certainement le printemps est déjà sous cette neige qui commence à fondre. La forêt ne va pas tarder à bourgeonner, et je m'attends à voir bientôt des pointes d'herbes soulever les feuilles mortes. Là-bas, des grandes plaines tranquilles monte une buée pareille à la fumée d'un village habité ; et si quelque chose peut consoler de la guerre, c'est ce repos de la nature et des hommes, ce calme universel d'un pays meurtri qui répare ses forces dans le sommeil, oubliant la récolte perdue, pour préparer les moissons à venir!...

COLLET

MARI-ANTO

— ÉTUDE DE FEMME CORSE —

... Je veux bien vous la raconter, nous dit le baron Burdet en riant ; seulement je vous préviens que la chose est un peu leste, et que devant ces dames... Enfin, j'essaierai toujours. Si j'allais trop loin, arrêtez-moi...

Me voilà donc, comme je vous disais, conseiller de préfecture à Ajaccio. J'arrivai à mon poste, un peu troublé. C'étaient mes débuts dans l'administration ; puis la traversée, quinze heures d'une mer très dure, l'aspect renfrogné de cette île d'Ithaque avec ses roches rouges et ses tourbillons de goëlands, brochant sur le tout deux ou trois histoires de bandits, de vendettas qu'on m'avait contées à bord, bref, j'étais tout mal en train en débarquant. Ce que j'entendis à la préfecture acheva de me déconcerter. Quoique seul avec moi dans son cabinet, le préfet me parla tout le temps à voix basse, d'un air inquiet : « Surtout soyez prudent, jeune homme. Vous tombez pour vos débuts

sur un pays terriblement dangereux. Les gens y sont susceptibles, méfiants, vindicatifs... Si les coups de stylet et d'escopette sont un peu plus rares que dans les temps, en revanche les délations, les lettres anonymes foisonnent. Ne vous faites d'affaire avec qui que ce soit. Ici, il n'y a pas de petites affaires ; tout a son importance... Vous avez des démêlés avec un pêcheur de sardines, bon ! c'est un cousin de M. Bacciocchi, et vous voilà tout l'empire à dos. (Ceci, bien entendu, se passait sous l'empire.) Tenez ! vous voyez ce vieux jardinier qui est en train d'arroser mes yuccas en fumant sa grosse pipe de terre rouge, eh bien ! c'est le père nourricier du ministre de l'intérieur. Vous pensez si je le ménage... Ainsi, mon cher conseiller, vous voilà prévenu. Regardez bien où vous poserez vos pas. » Je sortis de la préfecture encore plus gelé qu'en y entrant. Pourtant, une fois dehors, le pittoresque de la rue, les citronniers en fleurs, le soleil, la mer, ce grand ciel couleur de turquoise, et toutes ces jolies cigarières qui travaillaient devant leurs portes en riant au nez des promeneurs, dissipèrent vite cette fâcheuse impression.

Mon installation fut assez difficile. Je voulais absolument avoir des fenêtres sur la mer ; et à Ajaccio, par je ne sais quelle bizarrerie, presque toutes les maisons lui tournent le dos. Je finis pourtant par découvrir, tout au bout de la ville, chez une veuve Perrini, deux grandes chambres meublées qui avaient la vue du golfe et son merveilleux horizon de roches, d'eau et de verdure. Paysage à part, l'endroit manquait d'agrément. On suivait, pour arriver chez moi, un quai mélancolique et nu, sans parapets, sans réverbères, avec un grand diable d'abreuvoir où les charretiers menaient boire leurs bêtes. Le soir, quand je revenais du cercle, il fallait chercher ma maison en tâtonnant à travers des jurons, des coups de triques, des ruades de mules mouillées. Et quelle maison ! une vaste baraque peinte en vert à l'italienne, haute, froide, du carreau partout, le silence et la sonorité d'un vieux couvent, et, pour achever d'assombrir le tableau, l'éternelle dame Perrini qu'on rencontrait toujours par l'escalier rasant les murs comme une ombre dans son long voile de veuve Corse... heureusement que j'avais ma voisine Mari-Anto.

Cette Mari-Anto, Maria-Antonia de son vrai nom, était la femme d'un muletier de l'Ile-Rousse presque toujours en voyage. Elle habitait sur le même palier que moi. Jolie ? pas précisément ; mais jeune, svelte, marchant bien, des yeux verts qui regardaient d'un air malin, la

bouche comme une grenade, et par-ci par-là, malgré le madras qui lui masquait à la mauresque le haut et le bas de la figure, quelques taches de rousseur comme le soleil en met aux peaux trop blanches. Sa cruche en grès sur la tête ou bien une grande corbeille à pains, elle courait, elle riait, le buste en avant, la jupe plaquée aux hanches, et de toutes les portes on l'appelait : « O Mari-Anto ! ô Mari-Anto !... » Mari-Anto et moi nous étions très bons amis. Vous trouverez peut-être que je ne tenais pas mon rang ; mais, vous savez, le voisinage... Et puis les relations sont si difficiles là-bas pour un jeune homme. Mon préfet m'avait prévenu. Il y a en Corse beaucoup de demoiselles à marier, toutes très jolies, très jolies, mais sans fortune. Et dame ! quand il arrive un Français, ce que le peuple appelle un *pinsuto* (un pointu) et la bourgeoisie un *continental*, toute l'île est sur pieds. Les yeux noirs s'allument, les invitations pleuvent. Dans les grands salons tout gelés, on époussète les vieux lustres, on enlève les housses des fauteuils, des clavecins, et un beau jour le *pinsuto* se trouve avoir épousé la huitième demoiselle d'un employé de la mairie à douze cents francs. C'étaient ces considérations qui m'empêchaient d'aller dans le monde. D'ailleurs, j'avais pris les fièvres presque à mon arrivée, et je sortais peu de chez moi.

Un jour que j'étais au coin de mon feu à grelotter, je vis entrer ma voisine, qui m'apportait un verre de limonade. Elle le posa en souriant sur ma cheminée, et me dit dans son meilleur français : « Tisano... c'est bon pour l'*echtoumaquo...* » C'était la première fois que nous nous parlions. J'aurais voulu la retenir ; mais la grosse voix du mari vint nous interrompre : « O Mari-Anto !... » et Mari-Anto se sauva avec un joli coup de jupe.

Je ne sais pas ce qu'elle avait mis dans sa limonade, le fait est que ma fièvre se trouva coupée, seulement il m'en vint une autre. Quelquefois je riais tout seul en pensant à ma voisine. Au milieu des travaux les plus graves, en plein conseil de préfecture, je croyais sentir dans mes cheveux, dans mes favoris, le coup de vent de sa jupe. Chez moi, je ne vivais plus. Je passais mon temps à la fenêtre, sur l'escalier. Je lui faisais positivement la cour, à cette Mari-Anto ; mais elle ne s'apercevait de rien. Il faut dire aussi que j'y allais avec prudence, car je me méfiais du mari, un grand gars que j'avais entrevu, large et haut deux fois comme moi ; sans compter cinq ou six colosses de beaux-frères qui venaient dîner le dimanche, rasés, le nez romain, des cous

de jeunes buffles, et tout frisés en astrakan noir. Des hommes terribles. L'escalier tremblait quand ils montaient.

Une fois pourtant qu'ils étaient tous en voyage, je me décidai à entrer chez Mari-Anto. Elle ne parut pas surprise de me voir. Je m'assis à côté d'elle et lui demandai où était son mari. Par la fenêtre ouverte, elle me montra la montagne sur l'autre rive du golfe, en envoyant un baiser de ce côté-là. Ce n'était pas encourageant, mais je me lançai tout de même, et d'une voix pleine d'émotion : « Oh ! que mi piace Mari-Anto !... » Subitement elle dégagea sa petite main sèche et brune que j'avais déjà prise, courut à un coffre qui se trouvait là, l'ouvrit, et revint vers moi avec un grand couteau triangulaire. *Cotello del marito!...* Je lui fis répéter deux fois. C'était bien le couteau de son mari. Il paraît que ce muletier était très jaloux et que quand on faisait la cour à sa femme... Et l'œil terrible, relevant de bas en haut la large lame qui luisait, mon ange fit le geste de me découdre. J'eus l'air de prendre la chose en riant ; mais au fond j'étais très impressionné, et ce jour-là nous n'en dîmes pas davantage. De quelque temps on ne voisina plus. « Bonjour ! Bonsoir ! » sur le palier, et voilà tout.

Une nuit de mardi-gras, je revenais chez moi de bonne heure, n'ayant trouvé personne au cercle. Toute la ville était en carnaval. On rencontrait par les rues des bandes de masques qui allaient d'une maison à l'autre, pour intriguer. Cette nuit-là, en effet, les salons d'Ajaccio restent ouverts jusqu'au matin, et entre qui veut. Le long du quai, au bord de l'eau, les gamins se poursuivaient avec je ne sais quel chant de grenouille, mystérieux et mélancolique : « O Ragani... O cho dotto... » (O Ragani !... ô monsieur le docteur !)

Je me sentais en pays perdu, bien loin, bien seul. Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçois de la lumière à la fenêtre de ma chambre. Je monte vite, et qu'est-ce que je vois ? Installé dans mon meilleur fauteuil, un petit conseiller de préfecture en frac et en chapeau à claque. C'était Mari-Anto qui, en mon absence, avait mis mes armoires au pillage, et venait faire toute seule son petit carnaval chez moi. D'abord je crus devoir prendre un air digne. Pensez donc ! si mon préfet avait vu ça !... Mais que diable voulez-vous ? Elle était si charmante en conseiller, cette petite muletière. Tout craquait, la culotte brodée et le gilet blanc. Sans rien dire, elle me prit la main, et m'emmena dans sa chambre... Oh ! rassurez-vous, mesdames, vous pouvez écouter jusqu'au bout... A peine entrés, l'étrange créature me

fit signe de l'attendre, et passant vivement dans son alcôve, elle en sortit une minute après avec une grande poupée faite d'un oreiller, de son fichu et de sa robe.

« Ça, c'est Mari-Anto, me dit-elle en riant ; moi je suis le *pinsuto*. Tout à l'heure, quand mon mari va rentrer, il trouvera le *pinsuto* avec Mari-Anto, et nous verrons ce qu'il dira... » Là-dessus elle s'assit, sa grande poupée entre ses bras, et se mit à la presser, à l'embrasser comiquement, en imitant mon accent, mes intonations : « Oh ! que mi piace Mari-Anto ! » Et elle riait, elle riait. Moi je ne riais pas, je l'avoue. Je trouvais que comme farce de carnaval on aurait pu inventer autre chose, mais je n'eus pas le temps de m'expliquer. En bas la porte venait de s'ouvrir. Des pas lourds ébranlaient la rampe. — « Mon mari !... Sauvez-vous », me dit Mari-Anto en soufflant sa bougie ; et dans la chambre sans lumière, il ne resta plus qu'un petit conseiller de préfecture assis, sous un rayon de lune, avec Mari-Anto sur ses genoux.

Rentré chez moi, je collai l'oreille à la cloison, et j'écoutai. Le cœur me battait, ma parole ! comme si j'avais été dans mon habit brodé !... Malgré l'obscurité de la pièce, le grand muletier en entrant dut distinguer quelque chose, surprendre un rire étouffé, car il s'arrêta net et murmura : « Che cos'é ?... Qu'est-ce qu'il y a ? » J'entendis le frottement d'une allumette contre la muraille, puis un cri rauque, un juron, des pas rapides dans la chambre, et le bruit d'un coffre qu'on ouvrait. Ah ! mes amis. *Il cotello del marito !...* Il me sembla que je le voyais à travers le mur, avec sa large lame en triangle... Brrr... Presque aussitôt un immense éclat de rire retentit, un rire clair, argentin, auquel se joignit bientôt un rire de basse profonde, un bon gros rire d'homme heureux, soulagé. Puis des exclamations, et des baisers, des baisers sans fin... Non ! jamais habit de conseiller ne s'était trouvé à pareille fête ; et vous pensez quelle triste figure je devais faire derrière ma cloison, pendant que...

— Baron, vous allez trop loin... interrompit une de ces dames...

LES ÉTOILES

— RÉCIT D'UN BERGER PROVENÇAL —

... Du temps que je gardais les bêtes sur le Luberon, je restais des semaines entières sans voir âme qui vive, seul dans le pâturage avec mon chien Labri et mes ouailles. De temps en temps l'ermite du Mont-de-l'Ure passait par là pour chercher des simples ou bien j'apercevais la face noire de quelque charbonnier du Piémont ; mais c'étaient des gens naïfs, silencieux à force de solitude, ayant perdu le goût de parler et ne sachant rien de ce qui se disait en bas dans les villages et les villes. Aussi, tous les quinze jours, lorsque j'entendais, sur le chemin qui monte, les sonnailles du mulet de notre ferme m'apportant les provisions de quinzaine, et que je voyais apparaître peu à peu, au-dessus de la côte, la tête éveillée du petit *miarro* (garçon de ferme), ou la coiffe rousse de la vieille tante Norade, j'étais vraiment bien heureux. Je me faisais raconter les nouvelles du pays d'en bas, les baptêmes, les mariages ; mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir ce que devenait la fille de mes maîtres, notre demoiselle Stéphanette, la plus jolie qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Sans avoir l'air d'y prendre trop d'intérêt, je m'informais si elle allait beaucoup aux fêtes, aux veillées, s'il lui venait toujours de nouveaux

galants ; et à ceux qui me demanderont ce que ces choses-là pouvaient me faire, à moi pauvre berger de la montagne, je répondrai que j'avais vingt ans et que cette Stéphanette était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie.

Or, un dimanche que j'attendais les vivres de quinzaine, il se trouva qu'ils n'arrivèrent que très tard. Le matin je me disais : « C'est la faute de la grand'messe » ; puis, vers midi, il vint un gros orage, et je pensai que la mule n'avait pas pu se mettre en route à cause du mauvais état des chemins. Enfin, sur les trois heures, le ciel étant lavé, la montagne luisante d'eau et de soleil, j'entendis parmi l'égouttement des feuilles et le débordement des ruisseaux gonflés les sonnailles de la mule, aussi gaies, aussi alertes qu'un grand carillon de cloches un jour de Pâques. Mais ce n'était pas le petit *miarro*, ni la vieille Norade qui la conduisait. C'était... devinez qui ?... notre demoiselle, mes enfants ! notre demoiselle en personne, assise droite entre les sacs d'osier, toute rose de l'air des montagnes et du rafraîchissement de l'orage.

Le petit était malade, tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça, en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route ; mais à la voir si bien endimanchée, avec son ruban à fleurs, sa jupe brillante et ses dentelles, elle avait plutôt l'air de s'être attardée à quelque danse que d'avoir cherché son chemin dans les buissons. O la mignonne créature ! Mes yeux ne pouvaient pas se lasser de la regarder. Il est vrai que je ne l'avais jamais vue de si près. Quelquefois l'hiver, quand les troupeaux étaient descendus dans la plaine et que je rentrais le soir à la ferme pour souper, elle traversait la salle vivement, sans guère parler aux serviteurs, toujours parée et un peu fière... Et maintenant je l'avais là devant moi, rien que pour moi ; n'était-ce pas à en perdre la tête ?

Quand elle eut tiré les provisions du panier, Stéphanette se mit à regarder curieusement autour d'elle. Relevant un peu sa belle jupe du dimanche qui aurait pu s'abîmer, elle entra dans le *parc*, voulut voir le coin où je couchais, la crèche de paille avec la peau de mouton, ma grande cape accrochée au mur, ma crosse, mon fusil à pierre. Tout cela l'amusait. — « Alors, c'est ici que tu vis, mon pauvre berger ? Comme tu dois t'ennuyer d'être toujours seul ! Qu'est-ce que tu fais ? A quoi penses-tu ?... » J'avais envie de répondre : « A vous, maîtresse »,

et je n'aurais pas menti ; mais mon trouble était si grand que je ne pouvais pas seulement trouver une parole. Je crois bien qu'elle s'en apercevait, et que la méchante prenait plaisir à redoubler mon embarras avec ses malices : — « Et ta bonne amie, berger, est-ce qu'elle monte te voir quelquefois ?... Ça doit être bien sûr la chèvre d'or, ou cette fée Estérelle qui ne court qu'à la pointe des montagnes... » Et elle-même, en me parlant, avait bien l'air de la fée Estérelle, avec le joli rire de sa tête renversée et sa hâte de s'en aller qui faisait de sa visite une apparition. — « Adieu, berger.

— Salut, maîtresse ». Et la voilà partie, emportant ses corbeilles vides.

Lorsqu'elle disparut dans le sentier en pente, il me semblait que les cailloux, roulant sous les sabots de la mule, me tombaient un à un sur le cœur. Je les entendis longtemps, longtemps ; et jusqu'à la fin du jour je restai comme ensommeillé, n'osant bouger, de peur de faire en aller mon rêve. Vers le soir, comme le fond des vallées commençait à devenir bleu et que les bêtes se serraient en bêlant l'une contre l'autre pour rentrer au *parc*, j'entendis qu'on m'appelait dans la descente, et je vis paraître notre demoiselle, non plus rieuse ainsi que tout à l'heure, mais tremblante de froid, de peur, de mouillure. Il paraît qu'au bas de la côte elle avait trouvé la Sorgue grossie par la pluie d'orage, et qu'en voulant passer à toute force elle avait risqué de se noyer. Le terrible, c'est qu'à cette heure de nuit il ne fallait plus songer à retourner à la ferme ; car le chemin par la traverse, notre demoiselle n'aurait jamais su s'y retrouver toute seule, et moi je ne pouvais pas quitter le troupeau. Cette idée de passer la nuit sur la montagne la tourmentait beaucoup, surtout à cause de l'inquiétude des siens. Moi, je la rassurais de mon mieux : « En juillet, les nuits sont courtes, maîtresse... Ce n'est qu'un mauvais moment. » Et j'allumai vite un grand feu pour sécher ses pieds et sa robe toute trempée de l'eau de la Sorgue. Ensuite j'apportai devant elle du lait, des fromageons ; mais la pauvre petite ne songeait ni à se chauffer, ni à manger, et de voir les grosses larmes qui montaient dans ses yeux, j'avais envie de pleurer, moi aussi.

Cependant la nuit était venue tout à fait. Il ne restait plus sur la crête des montagnes qu'une poussière de soleil, une vapeur de lumière du côté du couchant. Je voulus que notre demoiselle entrât se reposer dans le *parc*. Ayant étendu sur la paille fraîche une belle peau toute

neuve, je lui souhaitai la bonne nuit, et j'allai m'asseoir dehors devant la porte... Dieu m'est témoin que, malgré le feu d'amour qui me brûlait le sang, aucune mauvaise pensée ne me vint ; rien qu'une grande fierté de songer que dans un coin du *parc*, tout près du troupeau curieux qui la regardait dormir, la fille de mes maîtres, — comme une brebis plus précieuse et plus blanche que toutes les autres, — reposait, confiée à ma garde. Jamais le ciel ne m'avait paru si profond, les étoiles si brillantes... Tout à coup, la claire-voie du *parc* s'ouvrit et la belle Stéphanette parut. Elle ne pouvait pas dormir. Les bêtes faisaient crier la paille en remuant, ou bêlaient dans leurs rêves. Elle aimait mieux venir près du feu. Voyant cela, je lui jetai ma peau de bique sur les épaules, j'activai la flamme, et nous restâmes assis l'un près de l'autre sans parler. Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile, vous savez qu'à l'heure où nous dormons, un monde mystérieux s'éveille dans la solitude et le silence. Alors les sources chantent bien plus clair, les étangs allument des petites flammes. Tous les esprits de la montagne vont et viennent librement ; et il y a dans l'air des frôlements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres ; mais la nuit, c'est la vie des choses. Quand on n'en a pas l'habitude, ça fait peur... Aussi notre demoiselle était toute frissonnante et se serrait contre moi au moindre bruit. Une fois, un cri long, mélancolique, parti de l'étang qui luisait plus bas, monta vers nous en ondulant. Au même instant une belle étoile filante glissa par-dessus nos têtes dans la même direction, comme si cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle.

— « Qu'est-ce que c'est ? » me demanda Stéphanette à voix basse.

— « Une âme qui entre en paradis, maîtresse » ; et je fis le signe de la croix. Elle se signa aussi, et resta un moment la tête en l'air, très recueillie. Puis elle me dit : « C'est donc vrai, berger, que vous êtes sorciers, vous autres ?

— Nullement, notre demoiselle. Mais ici nous vivons plus près des étoiles, et nous savons ce qui s'y passe mieux que des gens de la plaine. »

Elle regardait toujours en haut, la tête appuyée dans la main, entourée de la peau de mouton comme un petit pâtre céleste : « Qu'il y en a ! Que c'est beau ! Jamais je n'en avais tant vu... Est-ce que tu sais leurs noms, berger ?

— Mais oui, maîtresse... Tenez! juste au-dessus de nous, voilà le *Chemin de saint Jacques* (la voie lactée). Il va de France droit sur l'Espagne. C'est saint Jacques de Galice qui l'a tracé pour montrer sa route au brave Charlemagne lorsqu'il faisait la guerre aux Sarrasins[1]. Plus loin, vous avez le *Char des âmes* (la grande Ourse) avec ses quatre essieux resplendissants. Les trois étoiles qui vont devant sont les *Trois bêtes*, et cette toute petite contre la troisième c'est le *Charretier*. Voyez-vous tout autour cette pluie d'étoiles qui tombent? ce sont les âmes dont le bon Dieu ne veut pas chez lui... Un peu plus bas, voici le *Râteau* ou les *Trois rois* (Orion). C'est ce qui nous sert d'horloge, à nous autres. Rien qu'en les regardant, je sais maintenant qu'il est minuit passé. Un peu plus bas, toujours vers le midi, brille *Jean de Milan*, le flambeau des astres (Sirius). Sur cette étoile-là, voici ce que les bergers racontent. Il paraît qu'une nuit *Jean de Milan*, avec les *Trois rois* et la *Poussinière* (la Pléiade), furent invités à la noce d'une étoile de leurs amies. La *Poussinière*, plus pressée, partit, dit-on, la première, et prit le chemin haut. Regardez-la, là-haut, tout au fond du ciel. Les *Trois rois* coupèrent plus bas et la rattrapèrent ; mais ce paresseux de *Jean de Milan*, qui avait dormi trop tard, resta tout à fait derrière, et furieux, pour les arrêter, leur jeta son bâton. C'est pourquoi les *Trois rois* s'appellent aussi le *Bâton de Jean de Milan*... Mais la plus belle de toutes les étoiles, maîtresse, c'est la nôtre, c'est l'*Etoile du berger*, qui nous éclaire à l'aube quand nous sortons le troupeau, et aussi le soir quand nous le rentrons. Nous la nommons encore *Maguelonne*, la belle Maguelonne qui court après *Pierre de Provence* (Saturne) et se marie avec lui tous les sept ans.

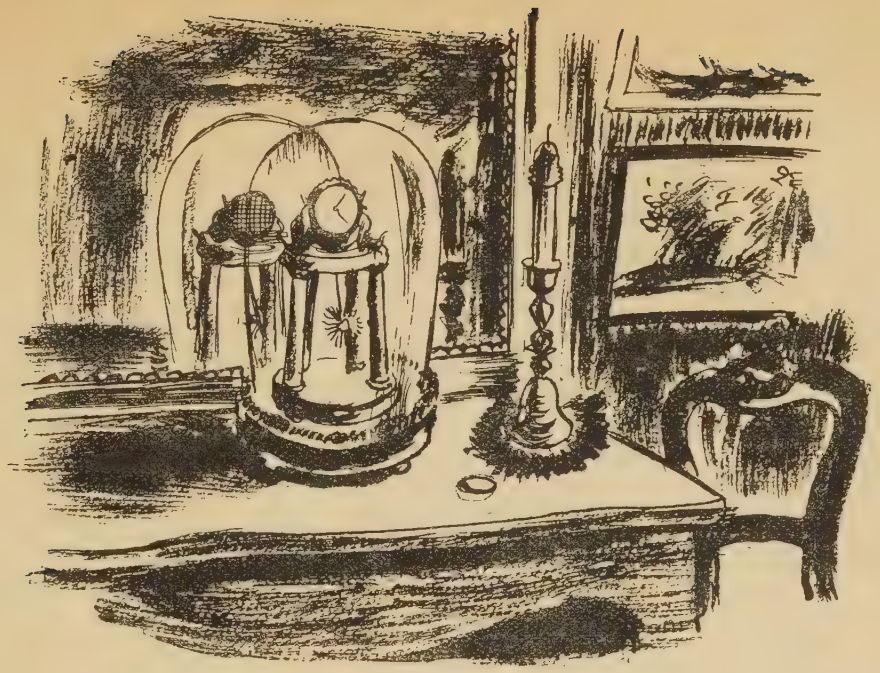
— Comment! berger, il y a donc des mariages d'étoiles?...

— Mais oui, maîtresse...»

Et comme j'essayais de lui expliquer ce que c'était que ces mariages, je sentis quelque chose de frais et de fin peser légèrement sur mon épaule. C'était sa tête alourdie de sommeil qui s'appuyait contre moi avec un joli froissement de rubans, de dentelles et de cheveux ondés. Elle resta ainsi sans bouger jusqu'au moment où les astres du ciel pâlirent, effacés par le jour qui montait. Moi, je la regardais dormir, un peu troublé au fond de mon être, mais saintement protégé par

1. Tous ces détails d'astronomie populaire sont traduits de l'*Almanach provençal* qui se publie en Avignon.

cette claire nuit qui ne m'a jamais donné que de belles pensées. Autour de nous, les étoiles continuaient leur marche silencieuse, dociles comme un grand troupeau ; et par moments je me figurais qu'une de ces étoiles, la plus fine, la plus brillante, ayant perdu sa route, était venue se poser sur mon épaule pour dormir...



LE VOL

— ÉTUDE —

Qui l'avait mise là ? Etait-ce le diable pour me tenter, ou ma mère pour payer le cachet du professeur de musique ? Mystère insondable. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle était là, sur la cheminée du salon, et que je l'aperçus un mercredi matin, au moment de partir au collège. Ma première pensée ne fut pas mauvaise. Je me dis tout haut : « Tiens !... quarante sous. » C'était une belle pièce, large, un peu usée, avec une effigie qui s'effaçait, reluisant doucement sur le velours grenat de la tablette. Sans songer à mal, pour la voir de plus près, je la pris dans ma main. Aussitôt la magie de l'argent opéra. Pour les douze ou treize ans que j'avais alors, quarante sous faisaient une somme énorme, et je sentis soudain frétiller en moi autant de désirs qu'il y avait de petites pièces dans cette grande pièce, toute la monnaie d'une tentation que j'osais à peine m'avouer.

Je pensais : « Y en a-t-il des parties de canot là-dedans. »

C'était ma grande passion, les canots, à cette époque. Passer toute une après-midi sur l'eau noire du vieux port, au milieu des bateaux de pêche, dans la vapeur des paquebots en partance, les cris des mouettes, les commandements, les appels, les chansons de bord tout en haut des vergues, les coups de marteau du bassin de radoub ; longer les frégates de l'État, propres, luisantes comme un uniforme d'aspirant, ou se laisser bercer à l'ombre d'un gros navire, endormi et silencieux, qu'animait seulement la vigilance d'un terre-neuve dressé tout debout les pattes sur le bastingage ; courir pieds nus sur des trains de bois, grimper aux mâts, voir pêcher des oursins, puis revenir le soir, tout imprégné d'une odeur de goudron, de varech, avec la lassitude, l'impression d'un long voyage, je ne connaissais pas de bonheur plus grand. Mais ce bonheur coûtait cher, et pour arriver à louer un bateau de dix sous avec les deux sous qu'on me donnait chaque semaine, il fallait se priver de tout, calculer, économiser. Aussi cette belle pièce d'argent, lumineuse et ronde, me fit-elle l'effet d'un cercle de lanterne magique, tout petit d'abord, mais s'agrandissant à mesure que je le regardais, pour rendre vivantes et visibles les images qui le traversaient, le vieux port, les beauprés de navires s'avançant en ligne tout le long du quai, et les petits bateaux de louage balancés sur l'eau profonde et moirée. La vision était si nette, si tentante! Je fus obligé de fermer les yeux...

Pendant quelques minutes, je restai là, sans bouger, tenant serré cet argent qui me brûlait la main. Minutes inoubliables, angoisse douloureuse et délicieuse de la tentation, toutes les émotions du vol. Ne riez pas. Ce ne sont point des sensations d'enfant que je vous raconte, mais des sensations de criminel. Secoué par une lutte effroyable, tout mon pauvre petit corps tremblait. Mes oreilles bourdonnaient. J'entendais les battements de mon cœur et le tic-tac monotone de la pendule. A la fin pourtant, l'idée du devoir, déjà née et grandie en moi, le souvenir des miens, l'atmosphère de la maison honnête, sans doute aussi la peur du châtiment, de l'humiliation si j'étais découvert, tout cela fut plus fort que la passion. Je remis la pièce où je l'avais prise. Seulement... ah! il faut tout dire... seulement, par un mouvement instinctif, irréfléchi, mais à coup sûr diabolique, je la poussai bien loin sous la pendule pour qu'on ne la vît plus et qu'on la crût perdue.

A partir de ce moment, le vol était commis, aggravé encore par la

lâcheté et l'hypocrisie. Je ne m'y trompais pas. Ma conscience indignée se levait toute droite pour m'appeler : « Voleur ! voleur ! » si fort qu'il me semblait que tout le monde l'entendait. Au collège, impossible de travailler. J'avais beau prendre ma tête à deux mains, clouer mon regard sur le livre ouvert, je n'y voyais que ces rayonnements vagues, ces prismes brisés que nous laisse au fond des yeux une chose brillante trop longtemps regardée. Oh ! oui, le crime était commis, car j'en avais déjà le remords. C'était comme une étreinte au cœur, du trouble, de la honte, un besoin d'être seul. Par moments, en me débattant contre cet autre moi-même si grondeur, j'avais envie de lui crier : « Tais-toi... Je n'ai rien fait... Laisse-moi tranquille... Je suis sûr qu'on va la retrouver, cette pièce de quarante sous. » Et tout en disant cela, je pensais avec un certain contentement qu'on ne remontait la pendule que tous les quinze jours, et que dans notre salon, un salon de province, ciré, soigné, fermé comme un tabernacle, on n'entrait guère que le lundi à l'heure de ma leçon de musique. Le soir, en arrivant chez nous, mon premier soin fut d'aller tâter dans l'ombre sur la cheminée. La pièce y était encore. Je n'eus pas le courage de la prendre, ni le plus grand courage de dire à mes parents : « Elle est là ! » Décidément j'étais un voleur.

La soirée se passa dans une agitation extrême. Je sentais le jeudi du lendemain qui approchait. Jeudi, le congé, les bateaux !... Surexcité par une sorte de fièvre, je parlais beaucoup, et ma voix avait une sonorité fausse qui me gênait. Deux ou trois fois le regard de ma mère posé sur moi, inquiet et troublant, sembla demander : « Qu'est-ce qu'il a ? » Alors je rougissais, comme si chaque mot que je disais était le mensonge de ma pensée. Avec cela un air soumis, des gentillesses d'enfant coupable qui veut se faire pardonner, et sous les caresses que me valaient mes câlineries, la honte de mon hypocrisie, des envies folles de tomber à genoux, de tout leur dire... Puis rien. Cette nuit-là pourtant, je dormis assez bien, contre mon attente. Ce que c'est que le sentiment de l'impunité ! Maintenant que j'étais sûr de pouvoir prendre la pièce sans danger, puisque tout le monde la croyait perdue, ma conscience me laissait tranquille. Je n'avais plus qu'à rêver à ma fête du lendemain ; et jusqu'au matin entre mes cils fermés je vis les mâts du vieux port se balancer sur la houle, pendant que là-bas, au bout de la jetée, la mer, la pleine mer, bleue, immense, voyageuse, me souriait de ses mille petites vagues...

Le lendemain, aussitôt après le déjeuner, je me glissai furtivement dans le salon. Devant la cheminée, j'eus encore un moment terrible. On parlait dans la chambre à côté ; j'avais peur que quelqu'un entrât. Combien de temps suis-je resté là, debout au bord de mon crime, avançant la main puis la retirant ? Je ne m'en souviens plus. Ce que je n'ai pas oublié, par exemple, c'est cette figure d'enfant, blême, contractée, bouleversée, que j'avais en face de moi dans la glace, et qui me regardait avec des yeux ardents, des yeux de fauve à l'affût. Enfin les voix s'éloignèrent. Je pris la pièce brusquement, et me voilà dehors.

C'était un jeudi magnifique, c'est-à-dire un dimanche, moins la mélancolie des cloches, la tristesse de l'heure des vêpres, les promenades en famille dans la gêne de l'endimanchement. Tremblant d'être rappelé, j'avais pris mon élan vers les quais avec la hâte de jouir de mon vol. Malheur à qui aurait voulu m'arrêter alors ! Oh ! quand on vient de voler, comme on doit tuer facilement ! Tout en courant, j'entendais la belle pièce d'argent clair tinter joyeusement au fond de ma poche avec la pièce de deux sous qu'on me donnait chaque jeudi, et cette musique me grisait, me donnait des ailes. Plus l'ombre d'un remords. Léger, souriant, la joue en feu, j'étais déjà dans l'atmosphère de mon plaisir.

Tout à coup, en passant devant un porche d'église, la main tendue d'une mendiante m'arrêta. Fus-je attendri par cette misère, par la pâleur de cette face éteinte ou le regard morne de l'enfant que la malheureuse avait dans ses bras ? Ne cédai-je pas plutôt à ce besoin de faire le bien qui vous prend après une faute, ou encore à une superstition de petit méridional presque italien, essayant de sanctifier l'argent volé ? Quoi qu'il en soit, je tirai de ma poche les deux sous de mon jeudi, et je les jetai à la mendiante, qui me remercia avec une expression de joie, de reconnaissance extraordinaire, si extraordinaire en vérité, que, deux rues plus loin, une crainte subite me traversa l'esprit. Ah ! mon Dieu ! Est-ce que par hasard ?...

Vite je tâte, je me fouille et pousse un cri de rage. J'avais donné les deux francs. Il ne me restait plus que mes deux sous ! Et les bateaux étaient là tout près. Déjà les mâts, les vergues du vieux port montaient au bout de la rue, dans un grand carré de lumière... Non, vous n'avez jamais vu une colère, un désespoir pareil au mien.

Me voilà revenant sur mes pas, furieux, parlant tout seul : « Oh !

je la retrouverai... Je lui dirai que je me suis trompé, que cet argent n'était pas à moi... Et si elle ne veut pas me le rendre, eh bien! je la ferai arrêter comme voleuse.» Je l'appelais voleuse. J'avais cet aplomb... En attendant, où était-elle passée? J'eus beau fouiller tous les porches de l'église, regarder autour dans les rues, dans les passages. Personne. Sitôt ses deux francs reçus, la mendiante était rentrée chez elle. En une fois, sa journée avait été finie. La mienne avec.

Alors éperdu, ne sachant plus que faire, je retournai à la maison, et sautant au cou de ma mère, avec une explosion de larmes, où il y avait encore plus de colère que de remords, je pris le parti de lui avouer tout. Cela se voit quelquefois, paraît-il, qu'un voleur vienne faire des aveux à la justice, de rage d'avoir manqué son coup.

LE BANDIT QUASTANA

I

... Le diable soit des préfectures pittoresques! nous disait un jour le baron Burdet... Rien ne s'y passe comme ailleurs, et à moins d'être nés dans le pays, les fonctionnaires y sont exposés à d'éternelles mésaventures. Pour ma part, si je faisais métier d'écrire, je pourrais composer un gros volume avec tout ce qui m'est arrivé d'infortunes administratives, pendant les trois ans que j'ai passés en Corse comme conseiller de préfecture. En voici une entre autres, qui je crois vous amusera.

Je venais d'entrer en fonctions à Ajaccio. Un matin, pendant que j'étais au cercle, plongé délicieusement jusqu'au cou dans les journaux de Paris, le préfet m'envoie par son valet de chambre un mot au crayon : « Venez vite... j'ai besoin de vous... Nous tenons le bandit Quastana. » J'eus une exclamation de joie, et je courus à la préfecture. Il faut vous dire que sous l'Empire c'était une très grosse affaire l'arrestation d'un bandit corse. La *Colomba* de M. Mérimée les avait mis à la mode aux Tuileries, et quand un préfet était assez habile pour mettre la main sur quelque fameux coureur de maquis, il pouvait être sûr de passer de première classe, surtout si le journal de la préfecture présentait l'arrestation d'une façon un peu romanesque.

Malheureusement, depuis quelques années, les bandits devenaient rares. La Corse se civilisant chaque jour perdait ses traditions de *vendetta* ; et si, par hasard, dans un canton reculé de Sartène ou de l'Ile-Rousse, un indigène au sang vif se laissait encore aller à jouer du stylet ou de l'escopette, il passait vite en Sardaigne, et se gardait bien de *tenir le mâquis*, comme on dit là-bas. Cela ne faisait pas l'affaire de notre préfet, vous pensez. Pas de bandit, pas de première classe. Pourtant, à force de chercher, il avait fini par en découvrir un. C'était un vieux sacripant, nommé Quastana, qui, pour venger la mort de son frère, avait exterminé dans le temps je ne sais combien de familles. L'histoire remontait à 1830 ou 1832. Depuis, Quastana vivait caché dans le maquis où, poursuivi d'abord avec acharnement, il avait fini par être oublié. Seulement il se tenait sur ses gardes, et lorsqu'à trente ans de distance les poursuites recommencèrent, elles n'eurent pas plus de succès qu'auparavant. Dès lors, entre le bandit et l'administration, ce fut une affaire acharnée de tous les instants. Nous avions pour nous les soldats, les gendarmes, le télégraphe. Quastana avait les bergers, les charbonniers, et ces inextricables maquis du Monte-Rotondo où les merles de roche seuls pouvaient le suivre. A la préfecture on commençait à désespérer... Aussi vous vous figurez si ce « nous le tenons » m'avait ravi.

Je trouvai le préfet dans son cabinet, en conversation intime avec un petit homme à la figure correcte et froide, dont l'expression restait impénétrable sous une épaisse barbe noire qui lui cachait toute la bouche. Un vrai type de paysan corse. Le bonnet de laine, le petit caban en poils de chèvre, et la longue paire de ciseaux pendue à la ceinture, dont ils se servent pour hacher dans le creux de la main les grandes feuilles de tabac vert.

— C'est le cousin de Quastana, me dit le préfet tout bas. Il habite le petit village de Solenzara, au-dessus de Porto-Vecchio, et le bandit vient faire tous les dimanches soir sa partie de *scopa* avec lui. Dernièrement, paraît-il, ils ont eu une grave discussion au jeu, et pour se venger le drôle me propose de me livrer son cousin... Entre nous, cet homme à l'air sincère. Mais comme je désire faire l'arrestation moi-même avec autant d'éclat que possible, il s'agit de prendre nos précautions et de ne pas exposer le gouvernement à une expédition ridicule. Pour cela, j'ai besoin de vous, mon cher baron. Vous êtes tout neuf dans le pays, personne ne vous connaît, et je vous charge

d'aller vous assurer *de visu* si c'est bien le vrai Quastana qui vient faire le dimanche la partie de ce monsieur.

— Mais je ne l'ai jamais vu, votre Quastana...

Le préfet tira d'un portefeuille une photographie mangée de soleil : « Tenez ! le voici. Il a eu l'impudence d'aller se faire photographier à Porto-Vecchio, l'an dernier. » Pendant que nous regardions la figure intelligente et fine du bandit, l'autre s'était rapproché de nous, et nous surveillait du coin de l'œil. Je voyais de temps en temps sa paupière baissée se soulever un peu avec un regard brillant comme un éclair de stylet, vite émoussé par une indifférence apparente ou profonde. — « Ne craignez-vous pas, lui demandâmes-nous, que la présence d'un étranger chez vous n'effarouche votre cousin et l'empêche de revenir le dimanche d'après ? » L'homme répondit tranquillement : « Non, il aime trop le jeu... D'ailleurs il y a tous les jours des figures nouvelles, à la Solenzara, à cause de la fonderie. Je dirai que monsieur est venu chez moi pour que je le mène tirer des grives. C'est justement la saison. » Là-dessus, nous convînmes d'un rendez-vous pour le lendemain soir dimanche à l'auberge de la Solenzara, et il nous quitta sans paraître le moins du monde gêné de son vilain rôle. Derrière lui le préfet me fit de nombreuses recommandations. — « Avant tout, mon cher conseiller, pas un mot de cette affaire à qui que ce soit... Vous m'entendez... à qui que ce soit !... Ce pays est plein de chausse-trapes. On nous soufflerait notre bandit ; et j'entends bien ne partager avec personne autre que vous le bénéfice et l'honneur de ce joli coup de filet. » J'assurai le préfet de ma discrétion, le remerciai de sa confiance, et nous nous séparâmes pleins de rêves ambitieux, lui se voyant déjà au conseil d'Etat, moi dans une bonne petite sous-préfecture continentale.

Le lendemain matin, équipé en chasse de la tête aux pieds, je montai dans la diligence qui fait le service d'Ajaccio à Bastia et parcourt l'île sur toute sa longueur. Pour les personnes qui aiment la nature, c'est le voyage le plus charmant et le plus varié du monde. On trouve tour à tour des champs d'oliviers comme en Provence, des forêts de sapins, des pics couverts de neige dominant des vallées toutes blanches d'orangers en fleurs. Puis, de temps en temps, la route, à un détour, laisse voir entre deux roches un horizon entièrement bleu, la voile latine d'un corailleur en pleine mer, et des cactus découpant leurs feuilles métalliques sur un ciel africain. Mais nous autres de

l'administration, nous n'attachons pas beaucoup d'importance à ces sortes de choses, et j'avoue que, bien moins préoccupé du paysage que de ma sous-préfecture, j'eus les yeux fermés les trois quarts du chemin.

A Bonifacio, on s'arrêta pour déjeuner. Quand je remontai en voiture, la tête un peu chauffée par une bouteille de vieux talano, je trouvai un compagnon de route dans le coupé. C'était un substitut de Bastia, que j'avais rencontré une ou deux fois aux soirées du préfet. Un gentil garçon, à peu près de mon âge, Parisien comme moi, et malin!... Il me le prouva bien, l'animal...

Nulle part, vous le savez peut-être, l'administration et la magistrature ne font bon ménage ensemble. En Corse, encore moins qu'ailleurs. L'administration réside à Ajaccio, la magistrature à Bastia, et leur hostilité s'accroît de la rivalité des deux villes. Mais bah! deux Parisiens en exil qui se rencontrent n'ont rien à voir à ces querelles de clocher. On oublie le pays où l'on se trouve pour ne s'occuper que de celui qu'on regrette. Bref, mon substitut et moi, nous fûmes tout de suite grands amis ; et le talano me déliant la langue, je ne lui cachai pas, au milieu de nos lamentations d'exilés, que je comptais rentrer en France avant peu, grâce à l'affaire Quastana, dont je lui fis la confidence sous le sceau du plus profond secret... Quelle belle chose que la jeunesse! Quand mon substitut descendit au relai de Porto-Vecchio, nous commencions déjà à nous tutoyer.

II

Ce petit village de la Solenzara, où j'arrivai sur les quatre ou cinq heures, s'est formé autour d'une magnifique fonderie installée près de la mer, à l'embouchure d'une étroite rivière. Toute une population d'ouvriers, de pêcheurs, de douaniers habite là pendant l'hiver ; mais en été des fièvres pernicieuses forcent ces pauvres gens à émigrer à deux lieues plus haut dans la montagne, et le dimanche de mon arrivée, le pays était à peu près désert, animé seulement par sa fonderie qui ne se repose jamais.

Dans le village vide, un petit abbé — tout noir au soleil couchant — promenait son ombre menue abritée sous un grand chapeau de Bazile

comme sous un parasol. Sans savoir qui j'étais, il vint à moi, l'échine souple, obséquieux, fatiguant de paroles polies et d'offres de service. Il voulait à toute force m'emmener dîner chez lui, à son « précipitère », comme il disait avec un accent italien des plus comiques.

J'attribuai d'abord l'empressement du saint homme à la joie qu'il éprouvait de voir un habitant à la Solenzara désertée ; mais les gens de l'auberge, où j'avais fini par entrer bien malgré lui, m'apprirent le secret de son obstination. Le petit abbé était très joueur, et quand il pouvait attirer quelqu'un dans son « précipitère », les parties de *scopa* se prolongeaient bien avant dans la nuit. Que voulez-vous ? Tous les Corses ont la maladie du jeu. A Ajaccio, à Sartène, à Bastia, on est obligé de surveiller les cercles, les cafés. Les jeunes gens s'y ruinent à la bouillotte... Dans les villages, c'est la même chose. Les paysans sont enragés pour les cartes. Quand ils n'ont pas d'argent, ils jouent leurs moutons, leurs pipes, leurs couteaux, n'importe quoi, pourvu qu'ils jouent, et toujours à la *scopa*...

Cependant la nuit était venue, et Matteo — le cousin de Quastana — n'arrivait pas. J'avais dîné, dans la grande auberge presque vide, d'une assiette de *patelli* et d'une grillade de chevreau toute sèche et carbonisée ; par là-dessus un atroce vin du pays sentant la peau de bouc. Les quelques ouvriers de la fonderie, qui prennent là leurs repas, étaient partis depuis longtemps, et je commençais à me trouver très embarrassé de mon personnage devant la curiosité méfiante et questionneuse de l'aubergiste, lorsqu'enfin Matteo parut.

— L'homme est chez moi, me dit-il en portant la main à son bonnet... Si vous voulez venir...

Dehors, il faisait très noir. Un grand vent d'orage apportait les lames au long de la côte, les secouait tout entières avec un bruit lourd d'étoffes mouillées qui s'étalent en s'éclaboussant. Nous suivîmes pendant près d'une lieue un chemin caillouteux, le lit d'un torrent desséché plein de pierres arrondies qui se détachaient sous nos pas. Une végétation abondante, laissée par l'eau disparue, envahissait la route déjà si étroite ; des broussailles, des lentisques, des touffes d'absinthe dont l'odeur amère se dégageait au frôlement de notre passage. Je me sentais en pleine Corse sauvage...

— Voilà ma maison, me dit Matteo en me montrant une petite lumière entre les branches, clignotante comme un ver-luisant un soir de tempête.

A ce moment un grand chien se dressa dans l'ombre devant nous avec des aboiements furieux. On eût dit qu'il voulait nous barrer le chemin.

— Ici, Bruccio, Bruccio! cria le cousin, et se penchant vers moi : C'est le chien de Quastana... un animal terrible, qui n'a pas son pareil pour monter la garde... Là, là, mon vieux Bruccio... tu nous prends donc pour des gendarmes ?

L'énorme bête se calma et vint souffler dans nos jambes. C'était un beau terre-neuve à qui son poil entièrement blanc, laineux, épaissement soulevé, avait valu ce nom de *bruccio (fromage blanc)*. Il nous précéda avec de grosses gambades dans la maison de Matteo, une espèce de hutte en pierres, percée au toit d'un grand trou servant à la fois de fenêtre et de cheminée. Deux couchettes de marine tenaient la plus grande place du logis.

Sur une table grossière, entourée de tabourets faits de troncs d'arbres mal équarris et rugueux, un *torchetto* dans un chandelier de bois éclairait tout d'une flamme haletante où une foule d'insectes volant et crépitant venaient brûler leurs ailes.

Devant la table, une face fine, tannée, rasée de pêcheur italien ou provençal, penchée sur un paquet de cartes dans la fumée épaisse du tabac vert...

— Cousin Quastana, dit Matteo en entrant, voilà un de ces messieurs de la fonderie qui vient chasser demain avec moi... Il passera la nuit ici pour être dans le maquis à la première heure.

On n'a pas été poursuivi, traqué trente ans de sa vie, sans qu'il vous en reste une habitude de méfiance. Les petits yeux noirs du bandit se plantèrent une seconde dans les miens. Après quoi, satisfait sans doute de son examen, il me fit un grand salut et ne s'occupa plus de moi. D'ailleurs la partie de *scopa* les absorba bientôt, lui et le cousin... C'est bien un vrai jeu corse, cette *scopa* silencieuse, en dessous, toute d'astuce et d'espionnage. Je regardais les deux joueurs, l'un en face de l'autre, s'épiant, se guettant, les cartes soigneusement cachées, abaissées en éventail sur la table, puis relevées tout à coup, entrevues d'un regard rapide qui ne quittait pas l'adversaire. Le vieux Quastana surtout m'intéressait à observer. La lumière donnait en plein sur lui. Je reconnaissais la photographie que m'avait donnée le préfet, la veste de cadis, les hautes guêtres de cuir bouclées au-dessus du genou. Seulement, ce que la photographie n'avait pas pu rendre, c'était cette

figure couleur de roche, le coup de feu du soleil sur une peau toujours à l'air, la souplesse et la vivacité des mouvements, surprenantes chez un homme de cet âge ; puis la voix, cette voix rauque et gourde des gens qui vivent beaucoup seuls, et dont la parole s'embarrasse de toutes les rouilles du silence habituel... Le Matteo non plus ne manquait pas de tournure, assis tranquillement de l'autre côté de la table, en face de l'homme qu'il allait livrer. Pas le moindre trouble, la moindre hésitation. Je crois vraiment que le drôle avait oublié sa trahison pour ne songer qu'à sa partie, et que l'issue de la *scopa* le préoccupait bien plus que le résultat du guet-apens.

Une heure ou deux se passèrent ainsi. J'avais de la peine à me tenir éveillé dans l'atmosphère étouffée de la cabane et les longs mutismes du jeu coupés d'exclamations monotones : « *Déché setté!... Déché otto!...* » De temps en temps le grand vent qu'il faisait dehors, un sursaut de la lampe, une dispute des joueurs me forçaient de rouvrir les yeux... Soudain un aboiement de Bruccio, sauvage, entêté comme un cri d'alarme, mit toute la cabane sur pieds. Le vieux ne fit qu'un bond jusqu'à la porte, sortit une minute, puis rentra précipitamment. — *I pinsuti!...* dit-il, et, sautant sur son fusil, il s'élança dehors comme un chat. Matteo et moi nous étions encore debout à nous regarder, qu'une dizaine de gendarmes, la carabine au poing, avaient envahi la maison. — « Rendez-vous!... » Et nous voilà renversés, fouillés, garrottés. Je veux me nommer, dire qui je suis. Personne ne m'écoute. — « C'est bon, c'est bon. Vous vous expliquerez à Bastia. » On nous fait sortir à coups de crosses. On nous bouscule dans la descente, les menottes au poing. Puis au bas de la côte, une voiture cellulaire qui attendait, boîte infâme sans air, dévorée de vermine, nous emporte au grand trot vers Bastia, au milieu d'une galopade de gendarmes et de sabres nus... Tout cet appareil de forces pour emmener un conseiller de préfecture !

III

Il était déjà grand jour quand nous arrivâmes à Bastia. Vous voyez d'ici le tableau de mon entrée dans le greffe de la maison d'arrêt, où le procureur impérial, le colonel de gendarmerie, le directeur de la prison attendaient avec impatience le résultat de l'expédition. Le

plus étonné de tous fut encore le brigadier, qui m'amenait triomphalement, quand il vit ces messieurs s'empresser autour de moi, et le procureur impérial m'arracher les menottes lui-même, avec toutes sortes d'excuses.

— Comment! c'est vous, monsieur le baron!... C'est vous que ces imbéciles... Mais d'où vient cette méprise? Comment cela s'est-il fait?

Alors on s'expliqua. La veille dans la journée, le procureur impérial avait reçu une dépêche de Porto-Vecchio lui signalant la présence du bandit Quastana dans la localité de Solenzara, avec des détails si précis, si affirmatifs...

Ce mot de Porto-Vecchio fut une révélation.

— Mais c'est votre substitut qui vous a envoyé cette dépêche?

— Tout juste. C'est mon substitut. Un homme très sérieux, très sûr (j'en savais quelque chose!) et qui n'a pas dû m'envoyer ses renseignements à la légère... Mais vraiment, mon cher conseiller, qui aurait pu se douter que vous seriez en partie de chasse dans nos parages, et justement chez le cousin de notre bandit?... Enfin nous vous avons fait passer une mauvaise nuit ; mais vous avez assez d'esprit pour ne pas m'en vouloir, et vous allez me le prouver en venant déjeuner avec moi... Brigadier, emmenez cet homme. On l'interrogera plus tard.

Le malheureux Matteo restait muet de stupeur ; mais ses regards à mon adresse étaient toute une protestation. Je ne pouvais faire autrement que d'expliquer carrément les choses. Prenant donc le procureur à part, je lui avouai que le cousin de Quastana était un espion de la préfecture, qu'il avait promis de nous livrer le bandit, bref toute l'histoire. A mesure que je parlais, la figure du magistrat, tout à l'heure si bienveillante, reprenait son masque de froideur judiciaire.

— J'en suis fâché pour la préfecture, me dit-il d'un petit air sec... Mais je tiens le cousin de Quastana et je ne le lâcherai pas. Il passera en jugement avec deux ou trois bergers coupables d'avoir livré de la poudre et des vivres au bandit. Il faut en finir avec ces connivences criminelles qui entravent l'action de la justice...

— Mais je vous répète, monsieur le procureur, que cet homme est une créature du préfet...

— Eh! c'est bien pour cela que je le garde, reprit le procureur impérial en éclatant. Je veux une fois pour toutes donner une bonne leçon à l'administration et lui apprendre à ne pas se mêler de ce qui ne la regarde point... Comment! Il n'y a qu'un bandit en Corse, un

malheureux bandit, et vous vous acharnez à me l'enlever. Mais c'est mon gibier, ça! Voyons, monsieur le conseiller, vous qui êtes chasseur (ici un sourire à mon équipement), est-ce que c'est permis, ces choses-là?... Je l'avais pourtant dit à votre préfet : c'est moi qui prendrai Quastana ou personne ne le prendra... Il s'entête. Eh bien! je vais lui jouer un tour de ma façon... Votre Matteo passera en justice. Naturellement il se réclamera de la préfecture ; et comme l'affaire fera du bruit, le bandit sera désormais en garde contre son cousin et les chasseurs de grives de l'administration.

C'est qu'il le fit comme il disait, ce diable d'homme. Un mois après, la préfecture était assignée. Nous voilà obligés, le secrétaire général et moi, d'aller réclamer notre espion, de raconter mon aventure en plein tribunal. Vous pensez si l'auditoire s'amusait. Ce conseiller de préfecture, voyageant en voiture cellulaire!... Bref l'administration fut roulée sur toute la ligne. Quant à Matteo, le tribunal l'acquitta comme de juste ; mais il ne pouvait plus nous être bon à rien, maintenant que Quastana était prévenu. Il quitta le pays quelque temps après pour entrer, comme on disait là-bas, dans les *chemins de fer*. C'est le nom que les Corses donnaient à la police impériale. Pour ces pauvres diables qui n'ont jamais vu de voie ferrée, cela constituait une administration occulte, mystérieuse, et quand vous demandiez dans les familles : « Où est Alessandri?... où est Bastelica? » cette réponse un peu vague dispensait de toute explication : « Il est dans les chemins de fer... »

LE DANGER

— ÉTUDE —

« Ne va par là... Il y a du danger. » Quel est l'enfant qui, entendant cette phrase, ne se sent invinciblement attiré vers le coin dangereux qu'on lui dit d'éviter ? Rien que ce mot de danger lui fait battre le cœur. Il s'approche, il rôde, il regarde : « C'est là... » et tout au fond de sa peur, il y a quelque chose qui l'entraîne, le fascine. C'est l'attrait du danger.

Je me souviens que, tout petit, on me menait jouer quelquefois dans un grand parc abandonné. Il y avait au fond de ce parc, sous un fouillis de ronces, de broussailles, une vieille terrasse très haute, qui donnait sur un petit chemin à travers blés. Ce petit chemin me tentait. J'aurais voulu y sauter de là-haut. Mais c'était si loin, si profond. Je passais des heures sur ma terrasse, rouge, ému, à me dire : « Je sauterai, je ne sauterai pas... » Enfin, un jour, n'y tenant plus, je sautai, et je me fis grand mal. Mais c'est égal ! J'étais content, et comme soulagé d'un poids énorme.

*
* *

Il y a positivement un grand attrait dans le danger, et l'on est obligé de l'aimer, malgré tout. C'est une de ces fortes sensations qui vous fouettent, vous secouent, vous donnent à vous-même la mesure de ce que vous pouvez faire, de ce que vous valez réellement.

L'homme qui vit tout au dedans de nous et qu'on ne voit presque jamais, le danger le fait sortir, le déprisonne. Il brise les conventions bêtes de la vie, toutes ces barrières dont nous nous entourons ; et lui seul, mieux qu'aucune République, établit nettement l'idée d'égalité, de fraternité, peut-être aussi parce qu'il amène l'idée de mort. Jamais je n'ai vu autant de cordialité entre les hommes, une expansion aussi complète qu'en face du danger. Il semble qu'à la chaleur des mains serrées la fièvre du courage se communique ; et l'on sent qu'on en a tant besoin!...

C'est qu'il n'y a pas à dire, à cet attrait du danger se mêle toujours, même chez les plus braves, un serrement de cœur, une appréhension, ce mouvement en arrière que je fis si souvent, penché sur la terrasse de mon parc et qui me rendait le saut plus tentant chaque fois. L'habitude seule peut vous débarrasser de ces crises de faiblesse ; et encore l'habitude d'un danger ne vous bronze et ne vous rend fort que contre ce danger-là. En mer, par un gros temps, là où les matelots manœuvreront de sang-froid, habitués qu'ils sont au cri du vent, à l'effondrement des lames, un vieux troupier sorti de cent batailles pourra pâlir, frissonner, sans être un lâche pour cela. Lui, il est fait aux obus et aux balles. Il s'est habitué à l'idée de mourir étendu dans un champ, au rebord d'un fossé ; mais mourir noyé, se débattre dans ce bouleversement d'écume, de flots verts!... Du moins si on lui permettait de se mêler à la manœuvre, si on le mettait à une pompe, à une amarre. Non! il faut rester là, sur le pont, inutile et immobile devant ce danger inconnu. C'est terrible.

J'en parle peut-être comme un méridional que je suis, mais il me semble qu'en s'agitant, en se démenant, en s'entourant de gestes et de paroles, on a moins la sensation du danger. L'officier qui conduit ses hommes au feu, la voix et l'épée hautes : « Avancez donc N... d... D...! » a, selon moi, moins de peine à être brave que le pauvre lignard, silencieux, automatique dans le rang. En réconfortant ses soldats, il se réconforte lui-même.

***

Oh! ce petit frisson, cette haleine du danger qui vient, quel est celui de nous qui ne l'a pas connu une fois ? Cela passe comme une ombre sur les visages. En même temps les gestes s'affirment, se raidissent. On se tient, on est prêt. Attention, nous y voilà!... C'est alors qu'il fait bon regarder autour de soi, et que les effets du danger sont curieux à observer. Sur chacun il se traduit différemment. Il y a des gens qui deviennent bavards, qui semblent ne plus pouvoir retenir leurs paroles. D'autres, au contraire, serrent les dents, se recueillent. A côté de ceux qui rient nerveusement, il y en a que cette gaîté agace et qui trouvent que « c'est bête de rire comme ça... » A mesure que le danger approche, les traits pâlis se serrent dans une concentration de tout l'être. Les yeux se dilatent, les voix changent de diapason. On entend des voix de tête, blanches, blafardes, qui ont l'air de parler dans un cauchemar.

Mais ce ne sont pas seulement les êtres que le danger métamorphose. Il y a dans son atmosphère comme une sonorité, un vide étonnants ; tout vibre, tout est sensible. Le paysage lui-même est atteint, changé, développé dans son côté mélancolique. En plein soleil, la sensation du danger donne tout à coup l'impression d'un demi-jour, d'un pâlissement de la lumière. Le ciel devient dramatique, la nature s'agrandit. Nous avons pu nous rendre compte de cela, nous tous qui, au moment du siège, nous sommes trouvés mêlés à quelque escarmouche aux environs de Paris. Cette campagne familière, ces gares, ces bords de Seine ou de Marne dont les talus sont usés aux pieds des promeneurs, nous faisaient l'effet d'un pays inconnu, ou plutôt transfiguré. Les enseignes d'auberges avaient l'air sinistre. Et ce n'étaient pas seulement les barricades, les terrassements, les ponts rompus, les fossés de grand'garde qui donnaient une physionomie nouvelle à toutes ces choses. C'était l'atmosphère du danger.

Je me suis retrouvé l'autre jour dans un petit coin de Marne où j'avais eu, pendant la guerre, cinq minutes de vrai danger, de grande émotion. Les roseaux du bord de l'eau, un mur blanc tout neuf, criblé de balles comme une plaque de tir, une gargote ruinée avec sa tonnelle en treillage, garnie de vignes, tout cela m'était resté dans les yeux, gravé en une seconde par cette vision si vive des choses qu'on a dans le péril ; et pourtant c'est à peine si j'ai reconnu l'endroit.

C'était bien toujours la même masure, le même petit mur blanc tout troué ; mais il n'y avait plus de Saxons embusqués de l'autre côté de la Marne, et, le danger disparu, ce bord de l'eau qui m'avait paru si grand, si dramatique, ne m'a plus fait l'effet que d'un petit coin de paysage parisien, bien bourgeois, bien du dimanche.

***

Mes amis, vive le danger! Il n'y a rien de tel encore pour tremper les âmes. Si les plus forts ont un frisson à son approche, quelle merveilleuse chaleur il vous laisse au cœur en s'en allant. Après cet appel à toutes nos forces vives, quelle expansion, quelle détente de tout l'être. Comme on rit bien! comme on est heureux de vivre! C'est la réaction d'un feu clair bien flambant après une route au grand froid.

Je ne l'ai jamais si bien éprouvée, cette réaction délicieuse, qu'une après-midi de dimanche, en entrant dans le port de Bonifacio. Nous venions d'avoir deux jours de gros temps, un vent, une mer, des mâts cassés, de l'eau plein la cale. C'était miracle de s'être tiré de là.

Aussi, comme il me parut beau ce petit port, qui tournait avec ses eaux dormantes entre d'immenses roches lisses et noires. Au fond, le quai plein de soleil, les maisons de la *marine* et une longue pente caillouteuse montant vers la ville. Tout en haut, une vieille église bâtie par les Templiers sur une large plateforme d'où l'on découvrait tout l'horizon. Nous arrivâmes là comme les vêpres finissaient... Il me sembla que de ma vie je n'avais respiré si largement. On ne voyait rien tout autour que la mer blanche d'écume, les côtes de Sardaigne, le détroit flottant dans la grande lumière. Nous entendions le bruit des lames avec la surprise de n'en plus sentir la secousse ; et le vent passait sur nos têtes, toujours furieux et déchaîné, tandis que nous nous appuyions bien tranquilles à la plateforme... Je n'oublierai jamais cette après-midi de dimanche, ni le ravissement singulier que j'éprouvai à écouter les litanies qu'une confrérie de vieilles Bonifaciennes, enveloppées de mantes sombres, récitaient en faisant le tour de l'église, noires comme des hirondelles sur cet horizon bleu. Après le tumulte et l'émoi de la tempête, l'éclaboussement des coups de mer, ce calme, ces chants, ce chaud soleil!... J'éprouvais comme un trop plein de joie, de vie, un élargissement de l'horizon, de tout mon être, l'adorable sensation du danger passé...

LA MORT DU DUC DE M***

— ÉTUDE HISTORIQUE —

Je n'ai jamais vu quelqu'un s'en aller de la vie aussi stoïquement que cet épicurien. Ce fut une vraie sortie d'homme du monde, imprévue, rapide, discrète. Sans faner une fleur dans les grands escaliers du palais, sans casser une branche aux marronniers du jardin déjà verts de leurs nouvelles pousses, la maladie vint le trouver doucement, poliment, et en quelques jours tout fut dit. Du reste, aucune souffrance. Dans ces pièces luxueuses qui ont toujours un peu l'apparence d'une serre, avec leurs vitres larges au soleil et la chaleur douce des tentures, un matin de printemps il se mit à grelotter. Les médecins disaient : « Ce n'est rien. » La duchesse en passant lui jetait, dans une bouffée de cigarette, un petit : « Vous vous écoutez trop ! » sec et léger comme le bruissement de ses jupes de soie. Lui, sans répondre, se rapprochait du feu, cherchait le soleil de mars qui inondait sa chambre, et, déjà trop faible pour sortir, restait là à frissonner sous ses fourrures de renard bleu, en écoutant le roulement lointain des voitures et cette incessante clarinette du pont de la

Concorde dont le voisinage le rendait si malheureux. Enfin, à bout de forces, il se coucha.

Alors seulement on commença à sentir la gravité de cette maladie si discrète et si douce. Dans les antichambres, les escaliers, on commençait à en parler. Les médecins plus sérieux se concertaient à l'écart. Le duc seul et la duchesse ne se doutaient encore de rien. Mais un jour, en s'éveillant, il vit un mince filet de sang qui coulait de sa bouche sur sa barbe et l'oreiller légèrement rougi. Ce délicat, cet élégant qui avait horreur de toutes les misères humaines, surtout de la maladie, la voyait arriver maintenant avec ses laideurs, ses faiblesses, et cet abandon de soi-même qui est comme la première concession faite à la mort. J'étais là. Je surpris ce coup d'œil furtif et navré, ce regard troublé tout à coup par une vision de la vérité terrible. Mais quoique se sentant irrévocablement frappé, il n'en laissa encore rien paraître. Pendant quelque temps il subit sans rien dire ces sourires menteurs, ces gaietés discordantes dont on entoure le chevet des malades. L'encouragement vague des médecins le trouvait confiant en apparence. Un soir pourtant, se sentant très faible, il appela près de son lit l'ami le plus sûr, le plus intime : « Dis-moi la vérité... Je suis bien bas, n'est-ce pas ?

— Foutu, mon pauvre Auguste ».

Dans le premier silence de cette minute effroyable, pendant qu'on entendait à l'autre bout du palais la musique étouffée d'une petite sauterie intime chez la duchesse, ce qui retenait cet homme à la vie, puissance, honneurs, fortune, toute cette splendeur dut lui apparaître déjà lointaine, prête à s'évanouir comme dans un irrévocable passé. Quel arrachement ! Tout avoir et tout perdre... A l'instant même son parti fut pris. Les yeux fixés sur ce temps limité et si court qui lui restait à vivre, il s'appliqua à le bien remplir et ne songea plus qu'à toutes les obligations d'une mort comme la sienne qui ne doit laisser aucun dévouement sans récompense, ni compromettre aucun ami. On vida au feu tous les tiroirs secrets, des liasses de papiers jaunis, puis des paquets de lettres satinées, ornées de chiffres et d'armoiries de couleur tendre qui s'allumèrent vite comme les ruches d'une robe de bal. Il y avait là le billet de l'aventurière commençant par : « *Je vous ai vu passer hier au bois, monsieur le duc...* » et les plaintes des abandonnées, et l'écriture encore fraîche des récentes confidences. Après une grande flamme rose, tout ne

fut plus que cendre fine sans le moindre parfum de boudoir ou de manchon.

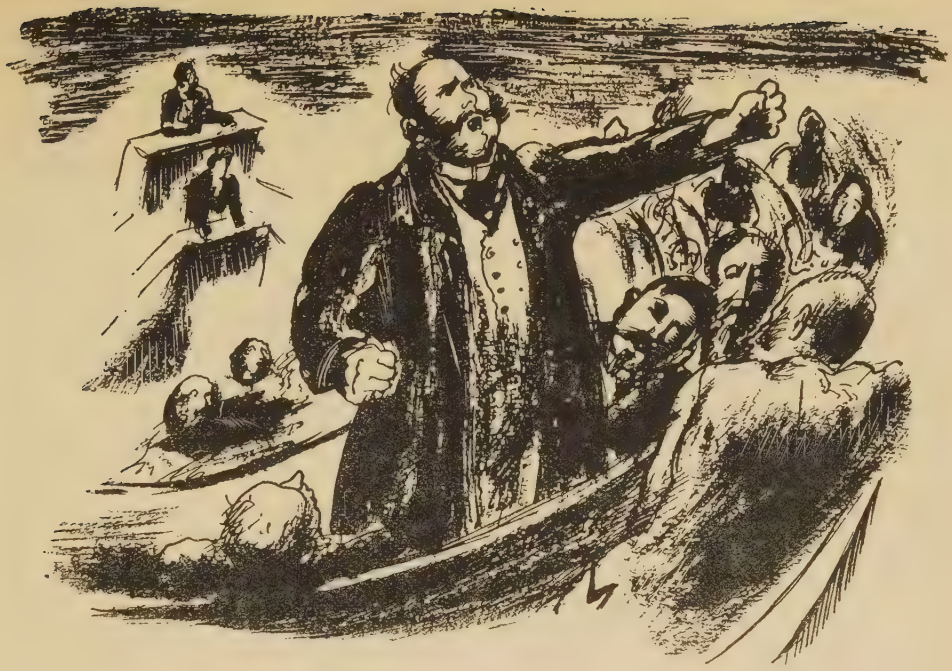
Dans le palais, on sentait déjà ce désordre vague qui annonce un grand bouleversement. La porte était ouverte ; des voitures roulaient à chaque instant sur le sable de la cour, comme un soir de réception. Les valets par groupes erraient dans les couloirs, dans les salons, désœuvrés et bavards, accoudés au marbre des cheminées. Des amis du duc s'interrogeaient anxieusement, les derniers venus effarés, curieux de nouvelles. Pas un indifférent dans cette foule. Ceux qui n'étaient pas frappés au cœur avaient peut-être encore plus de fièvre et d'inquiétude que les autres. Tout un monde d'ambitieux, de désappointés, s'agitait devant un véritable écroulement d'espérances détruites et de projets à refaire. Et que de comédies dans ce drame! Depuis le chevet du mourant où le valet de chambre, l'homme de la vie intime et de tous les secrets, venait mendier en pleurnichant quelques rouleaux de louis traînant dans les tiroirs, jusqu'aux antichambres où deux grands financiers, de ceux dont le duc avait fait la fortune, se parlaient à voix basse, atterrés et piteux, à côté d'une grande cage pleine de singes que tout ce bruit excitait et qui se cramponnaient aux barreaux avec des contorsions et des grimaces.

Enfin, voici les honneurs du dernier moment. L'archevêque de Paris que ce mondain sceptique a consenti à recevoir par égard pour le monde ; puis deux grands personnages, devant qui tous les assistants s'inclinent et se retirent. L'homme s'approche du lit. Le duc et lui causent à voix basse. La femme s'agenouille avec des ferveurs d'Espagnole...

... Maintenant que tout est fini, sa dernière heure consacrée, ses derniers adieux terminés, le duc peut mourir et il meurt.

Je suis entré dans sa chambre le lendemain matin. Cette chambre où tant d'ambitions avaient senti grandir leurs ailes, où s'agitèrent tant d'espoirs et de déconvenues, était toute au silence et à la solitude de la mort qui passe. Le duc sur son lit, la figure rigide, vieillie, transformée par la barbe qui a poussé toute grise en une nuit. Un prêtre, une religieuse, et cette atmosphère de la veillée mortuaire, où se mêlent la fatigue des nuits blanches et les chuchotements de la prière et de l'ombre... La journée commençait à peine, et déjà derrière les masses vertes du jardin, on entendait là-bas, vers le pont de la Concorde, une petite clarinette aigre et vive, dominant le bruit des

voitures... Je l'ai revue plus lugubre encore cette chambre de mort. Les fenêtres grandes ouvertes. La nuit et le vent du jardin entrant librement dans un grand courant d'air. Une forme blanche sur un tréteau. C'était le corps qu'on venait d'embaumer. La tête creuse, remplie d'une éponge, la cervelle dans un baquet. Le poids de cette cervelle était vraiment extraordinaire. Elle pesait... Elle pesait... Les journaux du temps ont donné le chiffre, mais qui s'en souvient aujourd'hui ?



UN NABAB

— ÉTUDE HISTORIQUE —

Qui s'en occupe encore, de ce pauvre nabab ? Qui se souvient même de son nom ? Cette bonne grosse face de Kalmouck, épatée et bouffie, qu'on voyait, les soirs de première, sortir de l'ombre des avant-scènes entre deux épaules hautes et larges, y a-t-il seulement un Parisien qui se la rappelle ? Ça été cependant une des physionomies à la mode des dernières années de l'empire, et l'on ne peut pas ouvrir un journal de ce temps-là sans que ce nom plébéien et fastueux nous apparaisse entouré de tous ses millions comme d'une fantastique auréole. J'ai justement sous les yeux un article de Jules Lecomte annonçant en de longs alinéas dithyrambiques l'arrivée du nabab à Paris. Il faut voir avec quelle verve la chronique parisienne d'alors tirait toutes ses salves d'honneur pour la felouque dorée qui s'en venait d'Orient chargée de galions.

L'histoire de ces richesses fabuleuses, personne ne la savait

précisément. Ce qu'on en disait ressemblait à un de ces vieux récits du dix-huitième siècle, où il est question de corsaires barbaresques courant les mers latines, de Beys, de renégats et de petits Provençaux bruns comme des grillons, qui finissent toujours par épouser quelque sultane et *prendre le turban*, comme disent les Marseillais. Notre nabab, lui, n'avait pas eu besoin de prendre le *turban* pour s'enrichir. Il s'était contenté d'apporter, en ces pays d'indolence et de lâchez-tout, son activité, sa souplesse, son intelligence de Français du Midi, et en quelques années il était arrivé à faire une de ces fortunes comme on n'en fait que là-bas, dans ces diables de pays chauds où tout est gigantesque, hâtif, disproportionné, où les fleurs poussent en une nuit, où un arbre produit une forêt. L'excuse de fortunes pareilles est dans l'usage qu'on sait en faire. Notre homme l'avait compris ; et sa générosité, fameuse aux bords du Nil, était excessive comme sa richesse.

Malheureusement à Paris ce n'est pas comme en Orient. Pour être riche, il faut savoir, avoir l'habitude. Si le milieu est mauvais, le courant faux, la générosité devient du gaspillage, le luxe du mauvais goût, et toutes ces splendeurs disparates, mal combinées, ont l'air des toilettes de créoles, où les dentelles les plus authentiques, les diamants les plus purs arrivent à un effet de clinquant et de verroteries par la bizarrerie de leur assemblage. C'est un peu l'histoire du nabab. En arrivant à Paris il vint occuper sur un grand boulevard à peine achevé, un superbe appartement blanc et or, tout en boiseries et en arcades. Cela avait le tort d'être trop neuf et de trahir une récente fortune. Pas un meuble choisi, pas une table à sa place : j'entends la place commode, habituelle. Rien qui sentît le chez soi. Les domestiques eux-mêmes — têtes de dentistes ou de garçons de bains — avaient l'air entrés de la veille et prêts à partir le lendemain. Peut-être l'idée de voyage, planant au-dessus de ce luxe, dont la source était si lointaine, apportait encore comme un élément d'en l'air, de camp volant, et donnait à cet intérieur bizarre l'aspect d'un salon de paquebot.

Du reste, le monde qui venait là était bien du monde de *stam-boat*. Des passagers plutôt que des invités. Vous rencontriez chez le nabab, comme sur le pont du *Sinaï* ou du *Péreire*, d'illustres Orientaux qu'on ne revoyait jamais plus, des princes turcs, des généraux cochinchinois, des redingotes persanes boutonnées jusqu'au menton, des fez tunisiens, des voix de nez, des airs un peu gauches. A ce personnel étranger se

mêlait une bohème parisienne et multicolore, les aventuriers de la Seine, des marquis décavés, des industriels vagues, des inventeurs de choses bizarres, des philosophes humanitaires, deux ou trois photographes, un professeur de massage. Il ne savait pas, ce nabab. On est si peu difficile en Orient comme relations! Pour lui c'était le monde parisien, cela.

Pauvre homme! Il lui avait manqué, tout de suite en débarquant, de mettre la main sur un bon cicérone de boulevard, un Nestor Roqueplan quelconque qui l'eût initié aux mystères de la haute vie parisienne, lui eût choisi ses chevaux, sa livrée, son cuisinier et ses convives. En fait de cicerone, il ne trouva que des exploiteurs. C'était curieux vraiment d'assister à un de ses déjeuners. Les gens s'y regardaient du coin de l'œil, mangeaient fiévreusement, parlaient sans penser, tous en proie à une idée fixe, l'idée d'emprunter de l'argent. Sitôt la dernière bouchée, le nabab ne s'appartenait plus. Chacun de ses invités voulait l'avoir pour soi tout seul. On se l'arrachait, on l'entraînait dans les coins, au fond des salons écartés ; mais il se trouvait toujours quelque glace indiscrète pour vous renvoyer la silhouette du maître de maison aux prises avec ses emprunteurs, et la mimique énergique de son large dos. Ce dos à lui seul était d'une éloquence!... Tantôt il se redressait avec indignation : — « Oh! non... c'est trop... » ou bien il s'affaissait dans un découragement comique. — « Allons!... puisqu'il le faut. » Et on voyait le pauvre homme écrire un mot au crayon sur un bout de table. Puis, quand il revenait, les intimes pouvaient surprendre dans son gros œil si bienveillant une expression demi-triste, demi-bouffonne, qui semblait dire : « Si vous croyez que c'est une petite affaire d'être nabab! »

Mais ces révoltes duraient peu, et l'instant d'après, pour payer cinq cents francs un billet de concert qui n'en valait pas dix, il sortait de sa poche de l'or, des billets à poignée et à tas comme un marchand de bœufs ; ou mettait son nom à la tête de quelque bonne œuvre, en regard d'un chiffre dont l'exagération prouvait encore plus d'ignorance que de vanité. Le diable, c'est que les détresses vraies ou fausses qu'il secourait ainsi imprudemment en amenaient d'autres, et qu'à sa porte la file des emprunteurs se renouvelait tous les jours.

Malgré tout, sa fortune était si considérable que cette pluie de sauterelles n'aurait pas pu en venir à bout. Malheureusement il voulut entrer dans la vie politique, viser la députation. A tout le monde ces

fantaisies-là coûtent toujours très cher ; vous pensez ce que ce dut être pour le nabab. Il s'agissait d'avoir le gouvernement, les journaux, les électeurs. Alors une nouvelle nuée d'exploiteurs s'abattit sur cette triste maison, dont les tentures, les meubles, se fanaient sans gloire, encore neufs, et déjà usés, passés, fripés, comme un wagon de première classe, où l'on s'étale négligemment. Aux parasites ordinaires vinrent se joindre les agents électoraux, des provinciaux sans gêne et bruyants, dévoués jusqu'à l'imprudence, mais ayant tous quelque chose à demander.

C'est pour le coup qu'il y eut des colloques dans les salons écartés et que le dos du nabab accentua sa mimique. Encore ces gens-là n'étaient pas les plus terribles. Il y avait aussi les protecteurs, les conseilleurs, des personnages mystérieux, des messieurs parfumés à favoris blonds qui disaient d'un air confidentiel :

« J'ai vu la personne hier... Le duc vous attend demain ».

Et l'infortuné nabab s'inclinait, souriait obséquieusement, et tout ce monde mangeait, buvait, fricotait, carottait. Les plus honnêtes mettaient des cigares dans leurs poches.

Ceci est historique : on a fumé dans la maison, cette année-là, pour *vingt-cinq mille francs* de cigares.

C'est égal ! le bonhomme était content. Son élection marchait bien, si bien qu'en arrivant à la Chambre il vit se lever de dessous terre, à la hauteur de ses débuts, une foule d'ennemis, d'envieux, d'emprunteurs éconduits, de rivaux exaspérés. Sa vie fut fouillée, retournée comme un gant. On l'accusa d'avoir fait tous les métiers, même les plus honteux. Un journal alla jusqu'à affirmer qu'il avait tenu un... comment dirai-je ?... ce que les Chinois appellent un bateau de fleurs. L'article, promené dans les couloirs de la Chambre, y causa un scandale horrible, à la suite duquel le rapporteur de la commission vint fulminer en pleine Assemblée un réquisitoire contre l'élection du nabab. Le malheureux écouta jusqu'au bout, les yeux baissés, sans interrompre.

Puis, tout à coup, il se leva, pâle d'indignation, et devant toutes ces têtes tournées vers lui, tous ces sourires ironiques, ce rustique, ce parvenu, sans lecture, sans éducation, avec son accent du Midi, sa voix enrouée de marinier du Rhône, trouva des paroles d'une éloquence incomparable, telles que Berryer — le vieux Berryer qui était là à écouter, avec son grand gilet nankin — n'en a peut-être jamais trouvé

de plus belles dans sa vie. C'était quelque chose de fruste, d'inculte, de sauvage, mais en même temps de si sincère que tout le monde était ému. Et comment ne pas l'être, en voyant ce brave homme se débattre au milieu de ce flot montant de haines, de calomnies qui l'entouraient de partout sans un nom, sans un visage à qui il pût dire : « Vous mentez. » Pour moi, je n'oublierai jamais l'accent de rage et de désespoir dont il criait, crispant ses poings : « Oh ! messieurs, j'ai été pauvre... Je savais ce que c'était que la misère ; mais je n'aurais jamais cru que la fortune fût encore plus terrible à porter. »

Si je n'ai pas retenu les paroles exactes, au moins j'ai gardé l'impression de cette défense suprême où les tremblements d'une voix inhabile aux discours ajoutaient l'émotion honnête et profonde. Cela fut bien compris, car un tonnerre d'applaudissements éclata dans la salle. Mais les ennemis du nabab étaient puissants. Son élection fut cassée. Il s'entêta, se présenta encore. Il eut beau faire, semer son argent, acheter des journaux, commanditer des entreprises locales désastreuses, il ne fut pas réélu. Ce fut pour lui un coup terrible, qui ruina son crédit en Orient, tarit les sources de sa fortune. La chute de l'empire acheva de le perdre ; puis un beau jour, pouf !... il plongea et on ne le revit plus.

Paris a été bien injuste pour cet homme-là.

MŒURS PARISIENNES

I

LE SINGE

Samedi, soir de paye. Dans cette fin de journée, qui est en même temps une fin de semaine, on sent déjà le dimanche arriver. Tout le long du faubourg, ce sont des cris, des appels, des poussées à la porte des cabarets. Parmi cette foule d'ouvriers qui déborde du trottoir et suit la grande chaussée en pente, une petite ombre se hâte furtivement, remontant le faubourg en sens inverse. Serrée dans un châle trop mince, sa petite figure hâve encadrée d'un bonnet trop grand, elle a l'air honteux, misérable, et si inquiet. Où va-t-elle ? Qu'est-ce qu'elle cherche ?... Dans sa démarche pressée, dans son regard fixe qui semble la faire aller plus vite encore, il y a cette phrase anxieuse : « Pourvu que j'arrive à temps !... » Sur sa route on se retourne, on ricane. Tous ces ouvriers la connaissent, et, en passant, accueillent sa laideur d'un affreux surnom : « Tiens ! le singe... Le singe à Valentin qui va chercher

son homme.» Et ils l'excitent : « Kss... ks... Trouvera, trouvera pas... » Sans rien entendre, elle va, elle va, oppressée, haletante, car cette rue qui mène aux barrières est bien dure à monter.

Enfin la voilà arrivée. C'est tout en haut du faubourg, au coin des boulevards extérieurs. Une grande usine... On est en train de fermer les portes. La vapeur des machines, abandonnée au ruisseau, siffle et s'échappe avec un bruit de locomotive à l'arrêt. Un peu de fumée monte encore des hautes cheminées, et l'atmosphère chaude, qui flotte au-dessus des bâtiments déserts, semble la respiration, l'haleine même du travail qui vient de finir. Tout est éteint. Une seule petite lumière brille encore au rez-de-chaussée, derrière un grillage, c'est la lampe du caissier. Voici qu'elle disparaît, juste au moment où la femme arrive. Allons! C'est trop tard. La paye est finie... Comment va-t-elle faire maintenant ? Où le trouver pour lui arracher sa semaine, l'empêcher de la boire!... On a tant besoin d'argent à la maison. Les enfants n'ont plus de bas. Le boulanger n'est pas payé... Elle reste affaissée sur une borne, regardant vaguement dans la nuit, n'ayant plus la force de bouger.

***

Les cabarets du faubourg débordent de bruit et de lumière. Toute la vie des fabriques silencieuses s'est répandue dans les bouges. A travers les vitres troubles où les bouteilles rangées mêlent leurs couleurs fausses, le vert vénéneux des absinthes, le rose des bitters, les paillettes d'or des eaux-de-vie de Dantzig, des cris, des chants, des chocs de verres viennent jusque dans la rue avec le tintement de l'argent jeté au comptoir par des mains noires encore de l'avoir gagné... Les bras lassés s'accoudent sur les tables, immobilisés par l'abrutissement de la fatigue ; et, dans la chaleur malsaine de l'endroit, tous ces misérables oublient qu'il n'y a pas de feu au logis, et que les femmes et les enfants ont froid...

Devant ces fenêtres basses, seules allumées dans les rues désertes, une petite ombre passe et repasse craintivement... Cherche, cherche, pauvre singe... Elle va d'un cabaret à l'autre, se penche, essuie un coin de vitre avec son châle, regarde, puis repart, toujours inquiète, fiévreuse... Tout à coup, elle tressaille. Son Valentin est là, en face d'elle. Un grand diable, ma foi! bien découplé dans sa blouse blanche,

fier de ses cheveux frisés et de sa tournure d'ouvrier beau garçon. On l'entoure, on l'écoute. Il parle si bien, et puis c'est lui qui paie... Pendant ce temps le pauvre singe est là dehors qui grelotte, collant sa figure aux carreaux où dans un grand rayon de gaz la table de son ivrogne se reflète, chargée de bouteilles et de verres, avec les faces égayées qui l'entourent.

Dans la vitre, la femme a l'air d'être assise au milieu d'eux, comme un reproche, un remords vivant... Mais Valentin ne la voit pas. Pris, perdu dans ces interminables discussions de cabaret, renouvelées à chaque verre et pernicieuses pour la raison presque autant que ces vins frelatés, il ne voit pas cette petite mine tirée, pâle, qui lui fait signe derrière les carreaux, ces yeux tristes qui cherchent les siens... Elle de son côté n'ose pas entrer. Venir le chercher là devant les camarades, ce serait lui faire affront. Encore si elle était jolie, mais elle est si laide...

***

Ah! comme elle était fraîche et gentille, quand ils se sont connus, il y a dix ans. Tous les matins, lorsqu'il partait à son travail, il la rencontrait allant au sien, pauvre, mais parant honnêtement sa misère ; coquette à la façon de cet étrange Paris où l'on vend des rubans et des fleurs sous les voûtes noires des portes cochères. Il se sont aimés tout de suite en croisant leurs regards ; mais comme ils n'avaient pas d'argent, il leur a fallu attendre bien longtemps avant de se marier. Enfin la mère du garçon a donné un matelas de son lit, la mère de la fille en a fait autant ; et puis, comme la petite était très aimée, il y a eu une collecte à l'atelier et leur ménage s'est trouvé monté.

La robe de noce prêtée par une amie, le voile loué chez un coiffeur, ils sont partis un matin, à pied, par les rues, pour se marier. A l'église il a fallu attendre la fin des messes d'enterrement, attendre aussi à la mairie pour laisser passer les mariages riches... Alors il l'a emmenée en haut du faubourg, dans une chambre carrelée et triste, au fond d'un long couloir plein d'autres chambres bruyantes, sales, querelleuses. C'était à dégoûter d'avance du ménage! Aussi leur bonheur n'a pas duré longtemps. A force de vivre avec des ivrognes, lui s'est mis à boire comme eux. Elle, en voyant pleurer les femmes, a perdu tout son courage ; et pendant qu'il était au cabaret, elle passait tout son

temps chez les voisines, apathique, humiliée, berçant d'interminables plaintes l'enfant qu'elle tenait sur ses bras. C'est comme cela qu'elle est devenue si laide, et que cet affreux surnom de «singe» lui a été donné dans les ateliers.

***

La petite ombre est toujours là, qui va et vient devant les vitres. On l'entend marcher lentement dans la boue du trottoir, et tousser d'une grosse toux creuse, car la soirée est pluvieuse et froide... Combien de temps va-t-elle attendre ? Deux ou trois fois déjà elle a posé la main sur le bouton de la porte, mais sans oser ouvrir. A la fin, pourtant, l'idée que les enfants n'ont rien pour manger lui tient lieu de courage. Elle entre... Mais, à peine le seuil franchi, un immense éclat de rire l'arrête court. « Valentin, v'là le singe!... » Elle est bien laide, en effet, avec ses loques qui ruissellent de pluie, toutes les pâleurs de l'attente et de la fatigue sur les joues...

« Valentin, v'là le singe! » Tremblante, interdite, la pauvre femme reste sans bouger. Lui, s'est levé, furieux. Comment! elle a osé venir le chercher là, l'humilier devant les camarades... Attends, attends... tu vas voir... Et terrible, le poing fermé, Valentin s'élance. La malheureuse se sauve en courant, au milieu des huées. Il franchit la porte derrière elle, fait deux bonds et la rattrape au tournant de la rue... Tout est noir, personne ne passe. Ah! pauvre singe...

Eh bien! non... Loin des camarades, l'ouvrier parisien n'est pas méchant. Une fois seul en face d'elle, le voilà faible, soumis, presque repentant. Maintenant ils s'en vont tous deux bras dessus bras dessous, et pendant qu'ils s'éloignent, c'est la voix de la femme qu'on entend s'élever dans la nuit, furieuse, plaintive, enrouée de larmes... Le singe prend sa revanche.

II

— LE COULOIR DES JUGES D'INSTRUCTION —

Je ne sais pas si c'est l'habitude qui me manque, mais je n'ai jamais pu entrer au Palais de Justice sans un malaise, une angoisse au cœur inexplicables. Cette grille, ces grandes cours, cet escalier de pierre si vaste que chacun le monte isolé, enveloppé dans son propre tourment ; l'ancienneté des bâtiments, l'horloge triste, la hauteur des fenêtres, et aussi le brouillard du quai, cette humidité attachée aux murs qui longent l'eau, tout vous donne un avant-goût de la prison voisine. Dans les salles, l'impression est la même, plus vive encore à cause du monde particulier qui les peuple, de ces longues robes noires qui font le geste solennel, accusateur, et du grimoire, de l'éternel grimoire étalé partout sur les tables, entassé sous les bras en liasses énormes, débordantes...

Il y a de grandes portes vertes, sourdes et mystérieuses, d'où s'échappent — quand elles s'entr'ouvrent — des bouffées de voix

sévères ou pleurardes, et des visions de bancs d'école, d'estrades noires de toques, de grands christs penchés en avant. Des fusils sonnent sur les dalles. De sinistres roulements de voitures passent, ébranlant les voûtes. Tous ces bruits se confondent, font comme une respiration, un halètement d'usine, l'appareil de la justice qui fonctionne. Et en l'entendant fonctionner, cette terrible machine, on a envie de se serrer, de se faire tout petit de peur d'être pris, seulement par un cheveu, dans ce formidable engrenage, tant on le sait compliqué, tenace, flétrissant...

Je pensais à cela l'autre matin, en allant voir un juge d'instruction à qui j'avais un pauvre diable à recommander. La salle des témoins, où j'attendais, était pleine de monde. Il y avait là des huissiers, des expéditionnaires en train de grossoyer derrière un vitrage, des gens convoqués se chuchotant d'avance leurs dépositions, des femmes du peuple impressionnées et bavardes qui racontaient à l'huissier toute leur existence pour en arriver à l'affaire qui les avait amenées. Près de moi, une porte ouverte éclairait le couloir des juges d'instruction, sombre couloir qui mène à tout, même à l'échafaud, et d'où les prévenus sortent en accusés. Quelques-uns de ces malheureux, amenés là sous bonne escorte par l'escalier de la Conciergerie, traînaient sur des bancs en attendant leur tour d'être interrogés, et c'est dans cette antichambre du bagne que j'ai surpris un dialogue d'amoureux, une idylle faubourienne aussi passionnée que l'oarystis, mais plus navrante... Oui, au milieu de cette ombre, où tant de criminels ont laissé un peu de leurs frissons, de leurs espoirs et de leurs rages, j'ai vu deux êtres s'aimer, se sourire ; et si bas que fût cet amour, si fané que fût ce sourire, le vieux couloir dut en être aussi étonné qu'une rue de Paris fangeuse et noire, que traverserait un roucoulement de tourterelle.

Dans une attitude désœuvrée, presque inconsciente, une fillette était assise au coin d'un banc, tranquille comme une ouvrière qui attend le prix de sa journée. Elle portait le bonnet d'indienne, le costume triste de Saint-Lazare avec un air de repos et de santé, comme si le régime de la prison était encore ce qu'elle eût rencontré de meilleur dans sa vie. Le garde de Paris, qui se tenait à côté d'elle, paraissait la trouver fort à son goût, et ils riaient ensemble tout bas. A l'autre bout du couloir, tout à fait dans l'ombre, était assis menottes au poing le Des Grieux de cette Manon. Elle ne l'avait pas vu d'abord ; mais sitôt que ses yeux furent faits à l'obscurité, elle l'aperçut et tressaillit : « Mais c'est Pignou... hé ! Pignou !... »

Le garde de Paris la fit taire. Il est expressément défendu de laisser les prévenus causer entre eux.

— « Oh ! je vous en prie, rien qu'un mot ! » disait-elle en se penchant toute vers le fond du couloir. Mais le soldat restait inflexible : « Non... non..., ça ne se peut pas... seulement si vous avez quelque commission à lui faire, dites-la moi, je la lui répéterai. »

Alors un dialogue s'engagea entre cette fille et son Pignou, avec le garde de Paris pour interprète.

Très émue, sans aucun souci de ceux qui l'entouraient, elle commença : « Dites-y bien que j'ai jamais aimé que lui, que j'en aimerai jamais un autre dans ma vie. »

Le garde fit quelques pas dans le couloir, et redoublant de gravité comme pour enlever à sa démarche ce qu'elle avait de trop complaisant, il répéta : « Elle dit qu'elle n'a jamais aimé que vous, et qu'elle n'en aimera jamais un autre. »

J'entendis un grognement, un balbutiement confus qui devait être la réponse de Pignou, puis le garde de Paris revint à pas comptés vers le banc...

— « Qu'est-ce qu'il a dit ? » demanda l'enfant tout anxieuse, et comme c'était trop long : « Mais dites-moi donc ce qu'il a dit, voyons ?

— Il a dit qu'il était bien malheureux !... »

Alors, emportée par son attendrissement et ses habitudes de rue bruyantes et communicatives, elle cria tout haut : « T'ennuie pas, m'ami... les beaux jours reviendront ! » Et il y avait, dans cette voix encore jeune, quelque chose de pitoyable, de presque maternel. C'était bien la femme du peuple avec son courage à la peine et son dévouement de chien battu.

Au fond du couloir, une voix répondit, la voix de Pignou, avinée, déchirée, brûlée par l'alcool : « Va donc ! les beaux jours... J'en ai pour mes cinq ans... » C'est qu'il connaissait bien son affaire, celui-là !...

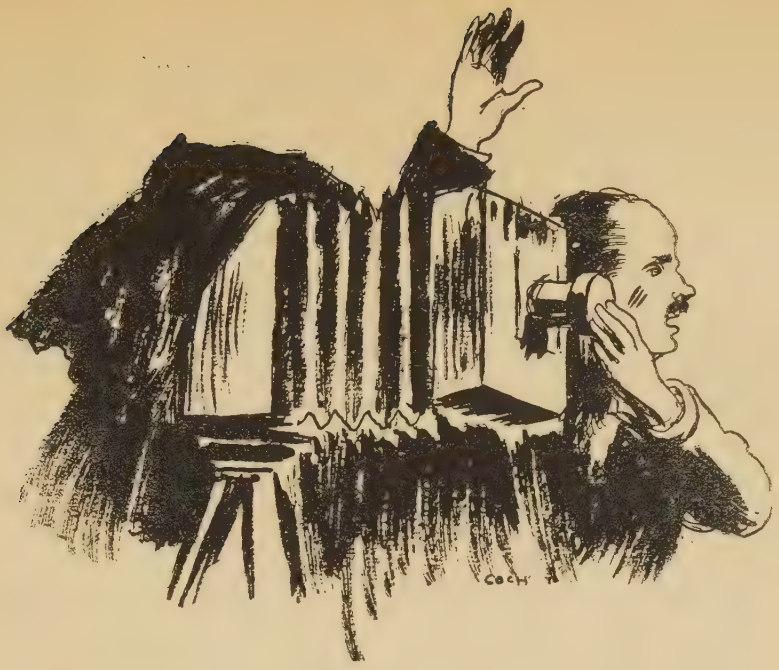
Les gardes criaient : « Chut !... taisez-vous... » Mais trop tard.

Une porte s'était ouverte, et le juge d'instruction lui-même parut au seuil.

Calotte de velours, favoris grisonnants, la bouche mince, mauvaise, l'œil scrutateur, méfiant, mais pas profond, c'était bien le type du juge d'instruction, un de ces hommes qui croient toujours avoir un criminel devant eux, comme ces médecins de fous qui voient partout des maniaques. Celui-là surtout a une certaine façon de vous regarder si

gênante, si injurieuse, qu'on se sent coupable sans avoir rien fait. D'un coup d'œil, il terrifia tout le couloir : « Qu'est-ce que c'est qu'un train pareil ?... Tâchez donc de faire un peu mieux votre service, » dit-il en s'adressant aux gardes, puis il referma sa porte d'un coup sec.

Le municipal pris en faute, rouge, honteux, chercha un moment à qui il pourrait bien s'en prendre. Mais la petite ne disait plus rien, Pignou se tenait coi sur son banc... Tout à coup il m'aperçut, et comme j'étais à la porte de la salle, presque dans le couloir, il me prit par le bras et me fit pirouetter brutalement : « Qu'est-ce que vous fichez là, vous ?... »



III

LE PHOTOGRAPHE

Comme ils avaient l'air d'un tout petit ménage et que leur mobilier tenait dans une charrette à bras, on leur a fait payer le loyer d'avance. Un loyer d'essuyeurs de plâtres, car ils habitent le cinquième d'une maison toute neuve, sur un de ces grands boulevards inachevés, pleins d'écriteaux, de gravats, de terrains vides entourés de planches. Il y a une odeur de peinture fraîche dans ces trois petites pièces très éclairées d'une lumière droite, qui rend plus saisissante la nudité des murs. Voici d'abord l'atelier avec son vitrage grand comme une cloche à melon, sa cheminée à la prussienne sombre et froide, et un petit feu de coke tout préparé qu'on n'allumera que s'il vient du monde. Les photographies de la famille sont accrochées au mur : le père, la mère, les trois enfants, assis, debout, enlacés, séparés, dans toutes les poses possibles ; puis quelques monuments, des vues de campagne mangées de soleil. Cela date du temps où ils étaient riches, et où le père faisait de la photographie pour s'amuser. Maintenant la ruine

est arrivée, et n'ayant pas d'autre métier sous la main, il essaie de s'en faire un avec son passe-temps du dimanche.

L'appareil, que les enfants entourent d'une admiration craintive, occupe la place d'honneur, au milieu de l'atelier, et dans ses cuivres flambants neufs, ses gros verres bombés et clairs, semble avoir absorbé tout le luxe, toute la splendeur du pauvre petit logis. Les autres meubles sont vieux, cassés, vermoulus et si rares! La mère a une méchante robe de soie noire, fripée, un bout de dentelle sur la tête, la tenue d'un comptoir où les chalands ne viennent guère. Le père, lui, par exemple, s'est payé une belle toque à l'artiste, une veste en velours pour impressionner le bourgeois. Sous cette défroque reluisante, avec son grand front lunaire, plein d'illusions, ses yeux étonnés et bonasses, il a l'air aussi neuf que son appareil. Et comme il s'agite, le pauvre homme! Et comme il se prend au sérieux! Il faut l'entendre dire aux enfants : « N'entrez pas dans la chambre noire. » La chambre noire! on croirait l'antre d'une pythonisse... Au fond, le malheureux est très troublé. Le loyer payé, le bois, le charbon, il ne reste plus un sou en caisse. Et si les clients ne montent pas, si la vitrine d'exposition qui est en bas au coin de la porte n'accroche personne au passage, qu'est-ce que les petits mangeront ce soir?... Enfin, à la garde de Dieu. L'installation est terminée. Il n'y a plus rien à préparer, à faire reluire. A présent tout dépend du passant.

Minutes d'attente et d'angoisse. Le père, la mère, les enfants, tout le monde est sur le balcon, à guetter. Parmi tant de gens qui circulent, il se trouvera bien un amateur, que diable!... Mais non. La foule va, vient, se croise le long du trottoir. Personne ne s'arrête. Si pourtant. Voilà un monsieur qui s'approche de la vitrine. Il regarde les portraits l'un après l'autre ; il a l'air content, il va monter. Les enfants enthousiasmés parlent déjà d'allumer le poële. — « Attendons encore, » dit la mère prudemment. Et comme elle a bien fait! Le monsieur continue sa route en flânant. Une heure, deux heures. Le jour devient moins clair. Il y a de gros nuages qui passent. Pourtant à cette hauteur, on pourrait faire encore d'excellentes épreuves. A quoi bon, puisque personne ne vient? A chaque instant ce sont des émotions, des fausses joies, des pas qu'on entend dans l'escalier, qui arrivent tout près de la porte, puis s'éloignent brusquement. Une fois même on a sonné. C'est quelqu'un qui demandait l'ancien locataire. Les figures s'allongent, les yeux s'emplissent de larmes. — « Ce n'est pas possible, dit le père...

Il faut qu'on ait décroché notre cadre... va donc voir, petit.» Au bout d'un moment, l'enfant remonte, consterné. Le cadre est toujours à sa place, mais c'est comme s'il n'y était pas. Personne n'y fait attention.

D'ailleurs, il pleut... En effet, sur le vitrage de l'atelier, la pluie commence à tomber avec un petit bruit narquois. Le boulevard est noir de parapluies. On rentre, on ferme la fenêtre. Les enfants ont froid ; mais on n'ose pas allumer le poële qui contient sa dernière bouchée de charbon. Consternation générale. Le père marche à grands pas, les poings crispés. Pour qu'on ne la voie pas pleurer, la mère se cache dans la chambre... Soudain un des enfants, qui a profité d'une éclaircie pour passer sur le balcon, tape vivement aux carreaux : «Papa, papa... Il y a quelqu'un en bas à l'étalage.» Il ne s'est pas trompé. C'est une dame, une dame très bien, ma foi! Elle regarde un moment les photographies, hésite, lève la tête... Ah! si toutes les paires d'yeux braqués de là-haut sur elle avaient un brin d'aimant, comme elle grimperait l'escalier quatre à quatre... Enfin la dame se décide. Elle entre, elle monte. La voilà. Vite l'allumette sous le feu, les petits dans la pièce à côté. Et pendant que le père rajuste sa toque, la mère se précipite pour ouvrir, émue, souriante, avec le froufrou modeste de sa vieille robe de soie.

— «Oui, madame, c'est bien ici...» On s'empresse, on la fait asseoir. C'est une personne du Midi, un peu bavarde, mais bien complaisante, et pas avare du tout de son profil. La première épreuve est manquée. Eh bien! on la recommencera, té! pardi!... Et sans la moindre mauvaise humeur, la dame du Midi remet son coude sur la table et son menton dans sa main. Pendant que le photographe dispose les plis de la jupe, les rubans du bonnet, on entend des rires étouffés, des poussées contre la petite porte vitrée. Ce sont les enfants qui se bousculent pour regarder leur père passant sa tête sous le drap vert de l'appareil et restant là sans bouger comme une bête de l'Apocalypse avec un gros œil transparent. Oh! quand ils seront grands, ils se feront tous photographes... Enfin voici une bonne épreuve que l'opérateur apporte en triomphe, toute ruisselante. Dans ce blanc et ce noir la dame se reconnaît, commande douze cartes, les paye d'avance et sort enchantée...

Elle est partie, la porte est fermée. Vive la joie! Les enfants délivrés dansent en rond autour de l'appareil. Le père, très ému de sa première opération, s'essuie le front majestueusement ; puis, comme la journée

touche à sa fin, la mère descend bien vite chercher le dîner, un bon petit dîner d'extra en l'honneur de la crémaillère, et aussi — car il faut de l'ordre — un grand registre à dos vert sur lequel on écrit en belle ronde le jour de la livraison, le nom de la dame du Midi et le chiffre de l'encaisse : douze francs! Il est vrai de dire que grâce au pâté, au saint-honoré avec lesquels on a fêté la crémaillère, grâce encore à quelques petites provisions de chauffage, de sucre, de bougies, le chiffre des dépenses est juste égal à celui des recettes. Mais bah! si on a fait douze francs aujourd'hui, un jour de pluie, d'installation, jugez un peu ce qu'on fera demain. Et la soirée se passe en projets. C'est incroyable ce qu'il peut tenir de projets dans un petit appartement de trois pièces, au cinquième, sur le devant!...

Le lendemain, un temps superbe, et personne. Pas un client de tout le jour. Qu'est-ce que vous voulez? C'est le commerce, cela. D'ailleurs il reste un peu de pâté, et les enfants ne se couchent pas le ventre vide. Le surlendemain rien encore. Les stations sur le balcon recommencent de plus belle, mais sans succès. La dame du Midi revient chercher sa douzaine, et c'est tout. Ce soir-là, pour avoir du pain on a été obligé d'engager un des matelas... Deux jours, trois jours se passent ainsi. Maintenant c'est la vraie détresse. Le malheureux photographe a vendu sa toque en velours, sa vareuse ; il ne lui reste plus qu'à vendre son appareil, et à entrer garçon de magasin quelque part. La mère se désole, les enfants découragés ne vont même plus regarder sur le balcon. Tout à coup, un samedi matin, au moment où ils s'y attendent le moins, voilà qu'on sonne. C'est une noce, toute une noce, qui a monté les cinq étages pour se faire photographier. Le marié, la mariée, la demoiselle et le garçon d'honneur, braves gens n'ayant mis qu'une paire de gants dans leur vie et tenant à en éterniser le souvenir. Ce jour-là on fait trente-six francs. Le lendemain le double. C'est fini. La photographie est installée... Et voilà un des mille drames du petit commerce parisien.

IV

LE PÈRE ACHILLE

Midi sonne aux cloches des fabriques ; les grandes cours silencieuses s'emplissent de bruit et de mouvement.

La mère Achille quitte son ouvrage, la fenêtre où elle était assise, et se dispose à mettre son couvert. L'homme va monter pour déjeuner. Il travaille là tout près dans ces grands ateliers vitrés qu'on aperçoit encombrés de pièces de bois, et où grincent du matin au soir les instruments des scieurs de long... La femme va et vient de la chambre à la cuisine. Tout est soigné, tout reluit dans cet intérieur d'ouvrier. Seulement la nudité des deux petites pièces est plus frappante à ce jour éclatant du cinquième étage. On voit des cimes d'arbres, les buttes Chaumont tout en haut, et çà et là de longues cheminées de briques noircies au bord, toujours actives. Les meubles sont cirés, frottés. Ils datent du mariage, comme ces deux bouquets de fruits en verre qui ornent la cheminée. On n'a rien acheté depuis, parce que, pendant que la femme tirait courageusement son aiguille, l'homme dépensait

ses journées dehors. Tout ce qu'elle a pu faire, ça été de soigner, d'entretenir le peu qu'ils avaient.

Pauvre mère Achille! encore une qui a eu des tristesses dans son ménage. Les premières années surtout ont été bien dures. Un mari coureur, ivrogne, pas d'enfants, obligée par son métier de couturière à vivre toujours enfermée, toujours seule dans le silence et l'ordre monotone d'une maison sans enfants où il n'y a pas de petites mains pour brouiller les pelotons, ni de ces petits pieds qui font tant de poussière et de joli train. C'est cela surtout qui l'ennuyait; mais, comme elle était très courageuse, elle s'est consolée en travaillant. Peu à peu le mouvement régulier de l'aiguille a calmé son chagrin, et l'intime contentement du travail fini, d'une minute de repos au bout d'une journée de peine lui a tenu lieu de bonheur. D'ailleurs, en vieillissant, le père Achille a bien changé. Il boit tout de même toujours plus que sa soif; mais après il se reprend mieux à son travail. On sent qu'il commence à la craindre un peu cette brave femme qui a pour lui des tendresses et des sévérités de mère. Quand il est ivre, il ne la bat plus jamais ; et même de temps en temps, honteux de lui avoir fait une jeunesse si triste, il l'emmène promener le dimanche aux Lilas ou à Saint-Mandé.

Le couvert est mis, la chambre en ordre. On frappe. « Entre donc!... La clef est sur la porte.» On entre, mais ce n'est pas lui. C'est un grand beau garçon d'une vingtaine d'années, en bourgeron d'ouvrier. La mère Achille ne l'a jamais vu ; pourtant il y a pour elle dans l'expression de ce jeune et franc visage quelque chose d'intimement connu, et qui la trouble : « Qu'est-ce que vous demandez ?

— Le père Achille n'est pas là ?

— Non, mon garçon, mais il va rentrer bientôt. Si vous avez quelque chose à lui dire, vous pouvez l'attendre.»

Elle avance une chaise ; puis, comme il lui est impossible de rester inactive, elle se remet à coudre dans l'embrasure de la croisée. Celui qui vient d'entrer regarde curieusement tout autour de la chambre. Il voit une photographie au mur, s'approche et l'examine avec attention : « C'est le père Achille, ça ?...

La femme est très étonnée : — Vous ne le connaissez donc pas ?

— Non, mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

— Mais, enfin, qu'est-ce que vous lui voulez ? Est-ce pour de l'argent que vous venez ? Il me semblait pourtant qu'il ne devait plus rien à personne, nous avons tout payé.

— Non, non, il ne me doit rien. C'est même assez singulier qu'il ne me doive rien, puisque c'est mon père.

— Votre père ?

Elle se lève toute pâle, son ouvrage lui glisse des mains.

— Oh ! vous savez, madame Achille, ce n'est pas pour vous faire affront, ce que je vous dis là... Je suis d'avant votre mariage. C'est moi le fils de Sidonie ; vous avez peut-être entendu parler de ma mère ? »

En effet, elle connaît ce nom. Dans le commencement du ménage, ça l'a même rendue bien malheureuse. On lui disait que cette Sidonie, une ancienne de son mari, était une très jolie fille et qu'à eux deux ils faisaient le plus joli couple du pays. Ces choses-là sont toujours dures à entendre.

Le garçon continue :

« Ma mère est une brave femme, allez ! D'abord, on m'avait mis aux Enfants-Trouvés ; mais, à dix ans, elle m'a repris. Elle a travaillé ferme pour m'élever, me faire apprendre un état... Ah ! je n'ai rien à lui reprocher, à elle ! Mon père, lui, c'est autre chose ; mais je ne suis pas venu pour cela... Je suis venu seulement pour le voir, pour le connaître. C'est vrai, ça m'a toujours taquiné, cette idée de ne pas connaître mon père. Tout petit, ça me tourmentait déjà et j'ai bien souvent fait pleurer ma mère avec mes questions : « Je n'ai donc pas de père, moi ? où est-il ? Qu'est-ce qu'il fait ? » Enfin un jour elle m'a avoué la vérité, et tout de suite je me suis dit : Il est à Paris, eh bien ! j'irai le voir !... Elle voulait m'en empêcher : Puisque je te dis qu'il est marié, que tu ne lui es plus rien, qu'il ne s'est jamais informé de toi... ça n'a rien fait. Je voulais le connaître à toute force, et, ma foi ! en arrivant à Paris, j'avais son adresse, et je suis venu tout droit... Il ne faut pas m'en vouloir, c'était plus fort que moi... »

Oh ! non, elle ne lui en veut pas ! Mais au fond du cœur elle est jalouse. Elle pense en le regardant qu'il y a de bien mauvaises chances dans la vie ; qu'il aurait dû être pour elle, cet enfant-là. Comme elle l'aurait bien soigné, bien élevé... C'est qu'en vérité, c'est tout le portrait d'Achille ; seulement il a en plus un air d'effronterie, et elle ne peut pas s'empêcher de penser que son fils à elle, ce fils tant désiré, aurait eu quelque chose de plus posé, de plus honnête dans le regard et dans la voix.

La situation est un peu embarrassante. Ils se taisent tous les deux. Chacun songe de son côté. Tout à coup on entend des pas dans

l'escalier. C'est le père. Il entre, long, voûté, avec la démarche traînante de l'ouvrier qui a passé beaucoup de lundis à flâner par les rues.

« Tiens, Achille, dit la femme, voilà quelqu'un qui veut te parler », et elle s'en va dans la pièce à côté, laissant son mari et le fils de la belle Sidonie en face l'un de l'autre. Au premier mot, Achille change de figure ; l'enfant le rassure : « Oh ! vous savez, je ne vous demande rien ; je n'ai besoin de personne pour vivre ; je suis seulement venu vous voir, pas plus. »

Le père balbutie : « Sans doute, sans doute... Tu as... vous avez très bien fait, mon garçon. »

C'est égal, cette paternité subite le gêne un peu, surtout devant sa femme. Il regarde du côté de la cuisine, et baissant la voix : « Tenez, descendons, il y a un marchand de vins en bas, nous serons mieux pour causer... attends-moi, la mère, je reviens. »

Ils descendent, s'attablent devant un litre, et on cause.

« Qu'est-ce que vous faites ? demande le père, moi je suis dans la charpente.

Le fils répond : Moi dans la menuiserie.

— Est-ce que ça va bien, chez vous, les affaires ?

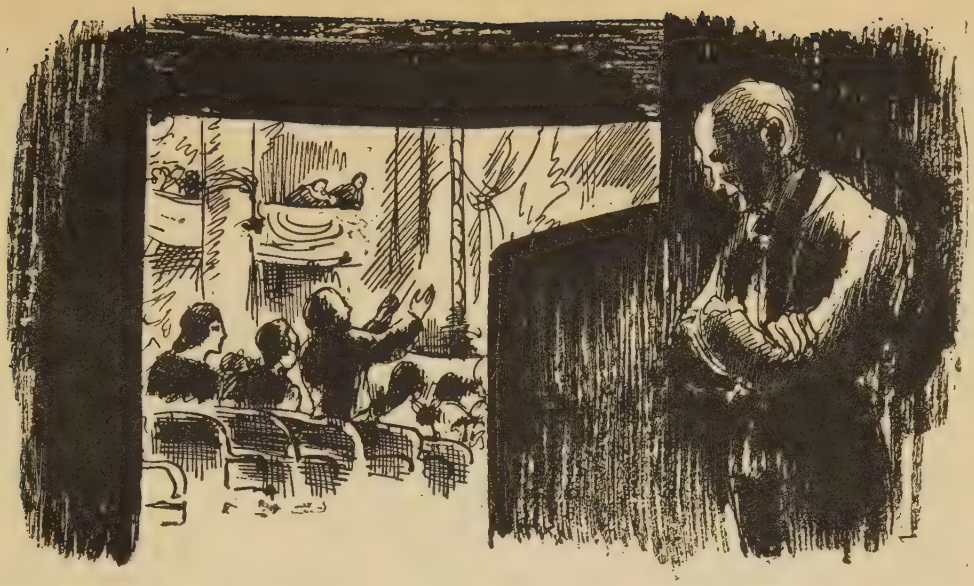
— Non, pas fort. »

Et la conversation continue sur ce ton. Quelques détails de métier, c'est par là seulement qu'ils se tiennent. Du reste, pas la moindre émotion de se voir. Rien à se dire, rien. Pas un souvenir commun, deux vies complétement séparées qui n'ont jamais eu la moindre influence l'une sur l'autre.

Le litre fini, le fils se lève : « Allons, mon père, je ne veux pas vous retarder davantage ; je vous ai vu, je m'en vais content. A revoir.

— Bonne chance, mon garçon. »

Ils se serrent la main, froidement, l'enfant part de son côté, le père remonte chez lui ; ils ne se sont plus jamais revus.



ÉTUDE DE COMÉDIEN

Ce soir-là le petit Bloncourt débutait dans *Chatterton*. La pièce, non pas oubliée, mais endormie depuis des années, restreinte à l'intimité, au renfermé du livre, avait toute la nouveauté et l'intérêt d'une première. Ceux qui la connaissaient sans l'avoir vu jouer assistaient curieusement à cet épanouissement de l'œuvre interprétée, où certaines beautés, surtout les finesses, disparaissent, se dispersent, se volatilisent pour ainsi dire au feu de la rampe, tandis que d'autres éclatent à l'improviste dans le mouvement des voix et des gestes. Ceux qui avaient assisté aux anciennes représentations étaient heureux de retrouver deux heures de leur jeunesse, un regain des premières émotions artistiques. Bref ce beau vieux drame, arrivant au milieu des banalités du jour, enthousiasmait et rajeunissait toute la salle.

Il faut dire qu'on n'aurait pu rêver un Chatterton plus séduisant que ce petit Bloncourt. Fils et petit-fils de comédiens, ce jeune homme a du sang de grand artiste dans les veines et tenait à nous le prouver ce soir-là.

Dans l'agitation des applaudissements, au milieu de toutes ces paires d'yeux, de toutes ces mains tendues vers la scène, j'apercevais

de temps en temps une belle figure immobile, sortant de l'ombre des couloirs, pâle à la lumière des lustres. C'était le père Bloncourt, venu pour assister au triomphe de son fils. Très ému, il changeait souvent de place, paraissait à tous les étages du théâtre, tantôt dans l'éblouissement des loges, tantôt dans la confusion des galeries, comme s'il eût voulu mesurer, voir sous toutes ses faces, ce succès qui était un peu le sien. La salle l'avait reconnu et se le montrait. On disait : « Regardez donc le père Bloncourt... A-t-il l'air heureux ! » Et parfois des gens qui applaudissaient, se tournaient de son côté, voulant faire participer le grand artiste au triomphe de son élève et de son enfant.

C'est qu'en effet, il n'y a pas de gloire plus courte que celle des comédiens. Sitôt qu'ils ne jouent plus, c'est fini. On ne s'occupe plus d'eux. Ils ont le sort de la parole entendue, que l'air emporte si belle qu'elle soit, du son évanoui dès que la note est donnée. Mais cette fois, grâce à son fils, le vieux Bloncourt allait échapper à cette terrible destinée des grands comédiens. Il voyait une gloire nouvelle sortir de sa gloire passée, et commencer au bout de sa vie artistique une autre vie, pleine d'espérances. Aussi l'émotion du pauvre homme était grande. Il avait, en écoutant, des mouvements nerveux, des tremblements de lèvres. Puis, à chaque entr'acte, on le voyait rôder dans les couloirs, écouter aux groupes ; et quand les poignées de mains, les félicitations allaient vers lui, il rougissait, se dérobait avec un embarras de débutant, une modestie paternelle vraiment touchante.

Passant à son côté dans un de ces moments-là, je ne pus me défendre d'un mouvement de sympathie vers ce bonheur silencieux.

— Vous devez être bien heureux, lui dis-je en lui serrant la main... C'est un grand succès...

Je sentis une main froide, couverte de sueur, qui se dégageait brusquement, presque avec colère. L'homme eut un sourire affreux en me regardant :

— Comment ! vous aussi... vous me complimentez... Il n'y en aura donc pas un pour comprendre tout ce que je souffre... Ah ! tenez, j'étouffe. Sortons.

Et il m'entraîna dehors.

Un vent glacial soufflait sous les galeries ; mais le vieux comédien n'y prenait pas garde. « Ah ! c'est bon... c'est bon... disait-il en buvant l'air avec délices. J'ai cru que j'allais devenir fou là dedans. Depuis deux heures que j'entends ces applaudissements, ces félicitations

imbéciles qui ont l'air d'une raillerie... Ça vous étonne, ce que je vous dis... Eh bien! oui, je suis jaloux. Je suis jaloux de cet enfant qui est le mien, et jaloux à en crever, là!... C'est affreux, n'est-ce pas?... Mais aussi pourquoi m'a-t-il volé mon rôle? C'est moi qui devais le jouer, ce rôle-là. C'est mon emploi, et d'ailleurs Vigny me l'avait promis. Huit jours avant de mourir, il me disait : « Bloncourt, quand on reprendra *Chatterton*, je compte sur vous. » Et vous pensez si j'attendais cela avec impatience. Depuis si longtemps que je ne jouais plus, Paris commençait à m'oublier. J'espérais que cette création me ferait une seconde jeunesse, un renouveau de succès, et jour et nuit j'étudiais. Je trouvais des choses. J'étais prêt...

« ... Voilà qu'un matin le petit arrive à la maison, me saute au cou. — « Ah! père! que je suis content... je vais jouer Chatterton. » Il savait bien, lui, mieux que personne, la promesse qui m'avait été faite ; mais dans sa joie il n'y pensait plus. Les enfants ont le bonheur si égoïste! Celui-là me donnait un grand coup de couteau en riant. Il m'apprit qu'on avait d'abord pensé à moi pour le rôle, mais qu'on me trouvait trop marqué... Trop marqué!... Il y a de quoi l'être en effet avec des déceptions pareilles dans sa vie. Je suis sûr qu'en cinq minutes j'ai eu vingt ans de plus sur la tête... Encore si le petit avait eu un mot de regret, de tendresse, je lui aurais dit simplement : « Ne joue pas ça, tu va me tuer. » Et je suis sûr qu'il ne l'aurait pas joué, car enfin il m'aime, cet enfant. Mais la fierté m'a retenu. Nous avons causé du rôle. Il m'a demandé des conseils. Depuis deux mois la brochure était sur ma table. Nous l'avons lue ensemble. Je lui montrais comment je comprenais la chose. De temps en temps, il m'échappait, regardait lui-même, et avec des yeux que je n'ai plus, lui qui connaît bien le public de maintenant, il découvrait des idées où je n'en voyais pas... Ce que j'ai souffert dans cette petite séance! Non, voyez-vous, il faut y avoir passé. Et pourtant tout cela n'est rien auprès de mon martyre de ce soir...

« Oh! je n'aurais pas dû venir ce soir. Mais c'était plus fort que moi. La curiosité et peut-être aussi, je suis honteux de l'avouer, le secret espoir de saisir au milieu des bravos un regret, un souvenir pour moi, d'entendre quelqu'un dire dans la salle : « Ah! si le père Bloncourt avait joué ça! » Eh bien, non. Rien, pas un mot. Ils avaient assez à faire à applaudir. Pourtant il ne joue pas bien, ce garçon-là. Il est même très mauvais. Quand il est entré, j'ai cru qu'on allait

siffler. Est-ce qu'il sait marcher, seulement ? Est-ce qu'il sait se tenir en scène ? Dans ce grand rôle si cherché, si composé, a-t-il trouvé un effet, quelque chose ? Non. Il s'est jeté là dedans à corps perdu avec l'étourderie de la jeunesse. La fougue lui tient lieu de talent. Tenez, dans la grande scène avec Ketty, quand Chatterton... »

Et voilà le pauvre homme parti à me détailler les défauts de son fils. Il imitait ses intonations, ses gestes. Au point de vue de la science du théâtre, tout cela me semblait très profond, très juste ; et j'étais surpris de trouver tant de notes fausses dans l'ensemble qui m'avait charmé. Ce qui n'empêche pas qu'à chaque minute des applaudissements pressés et prolongés nous arrivaient de la salle avec un bruit de grêle, augmenté encore de la sonorité des couloirs et du silence de la place.

« Applaudissez, disait le malheureux comédien blémissant à chaque salve, applaudissez. Il est jeune. Etre jeune, tout est là. Moi, je suis vieux. Je suis marqué. Ah ! que c'est bête !... » Puis baissant la voix, et comme se parlant à lui-même : — « Ce que j'éprouve est incompréhensible. Voilà un polisson qui me prend tout, mon nom, ma gloire, qui n'a pas même attendu que je sois mort pour me voler mes souliers ; et cependant je ne peux pas m'empêcher de l'aimer. C'est mon fils, après tout. C'est moi qui l'ai nourri, instruit, élevé ; et, quand je l'entends applaudir, j'ai malgré moi un côté d'orgueil satisfait... Il y a des choses pas mal dans ce qu'il fait, ce crapaud-là !... Non ! le malheur, c'est de lui avoir appris mon métier. J'aurais dû appliquer ailleurs son intelligence. Au moins je pourrais être fier de lui tout à mon aise, et je n'aurais pas la douleur de voir mes trente ans de succès effacés par son premier jour de triomphe. »

A ce moment, la foule commençait à sortir du théâtre. C'était fini. La place tout à l'heure déserte et froide se trouva subitement toute chaude et lumineuse. Un murmure approbatif et comme une atmosphère de succès circulait de groupe en groupe, et par les rues silencieuses allait se répandre dans tout Paris. Le vieux comédien, appuyé contre un pilier, l'oreille tendue, recueillait les éloges des derniers spectateurs attardés.

Tout à coup il eut un élan. « Adieu ! » me dit-il très vite, d'une voix rauque, changée, qui me fit peur. Je voulus le retenir. « Bloncourt... Bloncourt... Où allez-vous ? »

Il tourna vers moi ses traits bouleversés, ses yeux tout brillants de larmes : « Où je vais ? embrasser le petit, parbleu ! »

LES SAUTERELLES

La nuit de mon arrivée dans cette ferme d'Algérie, je ne pus pas dormir. Le pays nouveau, l'agitation du voyage, les aboiements des chacals, puis une chaleur énervante, oppressante, un étouffement complet, comme si les mailles de la moustiquaire n'avaient pas laissé passer un souffle d'air... Quand j'ouvris ma fenêtre, au petit jour, une brume d'été lourde, lentement remuée, frangée aux bords de noir et de rose, flottait dans l'air, comme un nuage de poudre sur un champ de bataille. Pas une feuille ne bougeait, et dans ces beaux jardins que j'avais sous les yeux, les vignes espacées sur les pentes au grand soleil qui fait les vins sucrés, les fruits d'Europe abrités dans un coin d'ombre, les petits orangers, les mandariniers en longues files microscopiques, tout gardait le même aspect morne, cette immobilité des feuilles attendant l'orage. Les bananiers eux-mêmes,ces grands roseaux vert tendre, toujours agités par quelque souffle qui emmêle leur fine chevelure si légère, se dressaient silencieux et droits, en panaches réguliers.

Je restai un moment à regarder cette plantation merveilleuse, où tous les arbres du monde se trouvaient réunis, donnant chacun dans leur saison leurs fleurs et leurs fruits dépaysés. Entre les champs de blé et les massifs de chênes-lièges, un cours d'eau luisait, rafraîchissant

à voir par cette matinée étouffante ; et tout en admirant le luxe et l'ordre de ces choses, cette belle ferme avec ses arcades mauresques, ses terrasses toutes blanches d'aube, les écuries et les hangars groupés autour, je songeais qu'il y a vingt ans, quand ces braves gens étaient venus s'installer dans ce vallon du Sahel, ils n'avaient trouvé qu'une méchante baraque de cantonnier, une terre inculte hérissée de palmiers-nains et de lentisques. Tout à créer, tout à construire. A chaque instant des révoltes d'Arabes. Il fallait laisser la charrue pour faire le coup de feu. Ensuite les maladies, les ophtalmies, les fièvres, les récoltes manquées, les tâtonnements de l'inexpérience, la lutte avec une administration bornée, toujours flottante. Que d'efforts! Que de fatigues! Quelle surveillance incessante!

Encore maintenant, malgré les mauvais temps finis et la fortune si chèrement gagnée, tous deux, l'homme et la femme, étaient les premiers levés à la ferme. A cette heure matinale je les entendais aller et venir dans les grandes cuisines du rez-de-chaussée, surveillant le café des travailleurs. Bientôt une cloche sonna, et au bout d'un moment les ouvriers défilèrent sur la route. Des vignerons de Bourgogne, des laboureurs kabyles en guenilles, coiffés d'une chechia rouge ; des terrassiers mahonais, les jambes nues, des Maltais, des Lucquois, tout un peuple disparate, difficile à conduire. A chacun d'eux le fermier, debout devant la porte, distribuait sa tâche de la journée d'une voix brève, un peu rude. Quand il eut fini, le brave homme leva la tête, scruta le ciel d'un air inquiet ; puis m'apercevant à la fenêtre :

— Mauvais temps pour la culture, me dit-il... voilà le sirocco.

En effet, à mesure que le soleil se levait, des bouffées d'air, brûlantes, suffoquantes, nous arrivaient du sud comme de la porte d'un four ouverte et refermée. On ne savait où se mettre, que devenir. Toute la matinée se passa ainsi. Nous prîmes du café sur les nattes de la galerie, sans avoir le courage de parler ni de bouger. Les chiens allongés, cherchant la fraîcheur des dalles, s'étendaient dans des poses accablées. Le déjeuner nous remit un peu, un déjeuner plantureux et singulier où il y avait des carpes, des truites, du sanglier, du hérisson, le beurre de Staouëli, les vins de Crescia, des goyaves, des bananes, tout un dépaysement de mets qui ressemblait bien à la nature si complexe dont nous étions entourés... On allait se lever de table. Tout à coup, à la porte-fenêtre fermée pour nous garantir de la chaleur du jardin en fournaise, de grands cris retentirent : « Les criquets! les criquets! »

Mon hôte devint tout pâle comme un homme à qui on annonce un désastre, et nous sortîmes précipitamment. Pendant dix minutes, ce fut dans l'habitation, si calme tout à l'heure, un bruit de pas précipités, de voix indistinctes, perdues dans l'agitation d'un réveil. De l'ombre des vestibules où ils s'étaient endormis, les serviteurs s'élancèrent dehors en faisant résonner avec des bâtons, des fourches, des fléaux, tous les ustensiles de métal qui leur tombaient sous la main, des chaudrons de cuivre, des bassines, des casseroles. Les bergers soufflaient dans leurs trompes de pâturage. D'autres avaient des conques marines, des cors de chasse. Cela faisait un vacarme effrayant, discordant, que dominaient d'une note suraiguë les « You! you! you!» des femmes arabes accourues d'un douar voisin. Souvent, paraît-il, il suffit d'un grand bruit, d'un frémissement sonore de l'air, pour éloigner les sauterelles, les empêcher de descendre.

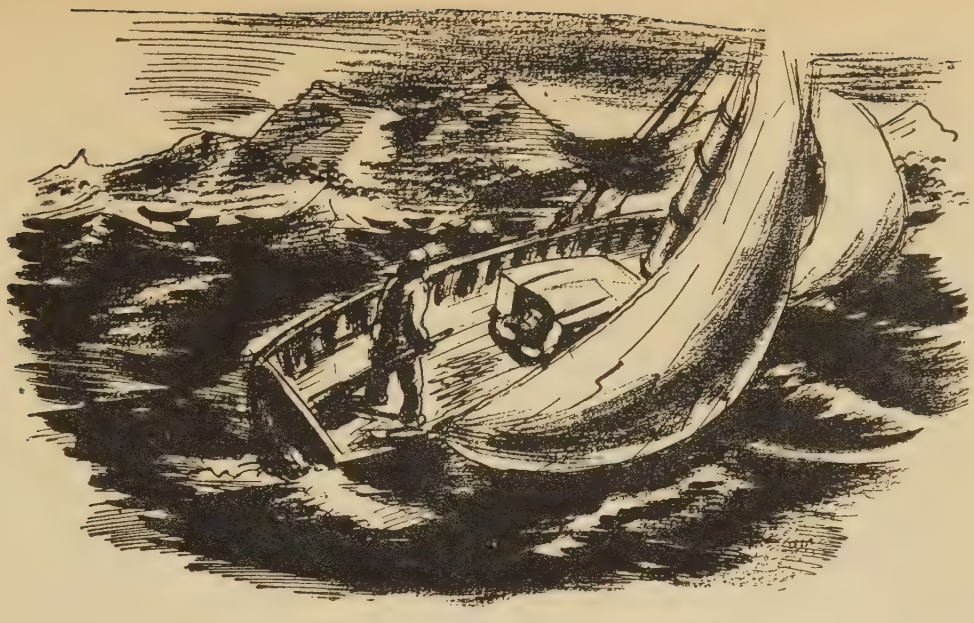
Mais où étaient-elles donc, ces terribles bêtes ? Dans le ciel vibrant de chaleur, je ne voyais rien qu'un nuage venant à l'horizon, cuivré, compact, comme un nuage de grêle, avec le bruit d'un vent d'orage dans les milles rameaux d'une forêt. C'étaient les sauterelles. Soutenues entre elles par leurs ailes sèches étendues, elles volaient en masse, et malgré nos cris, nos efforts, le nuage s'avançait toujours, projetant dans la plaine une ombre immense. Bientôt il arriva au-dessus de nos têtes, sur les bords on vit pendant une seconde un effrangement, une déchirure. Comme les premiers grains d'une giboulée, quelques-unes se détachèrent, distinctes, roussâtres, ensuite toute la nuée creva, et cette grêle d'insectes tomba drue et bruyante. A perte de vue les champs étaient couverts de criquets, de criquets énormes, gros comme le doigt.

Alors le massacre commença. Hideux murmure d'écrasement, de paille broyée. Avec les herses, les pioches, les charrues, on remuait ce sol mouvant ; et plus on en tuait, plus il y en avait. Elles grouillaient par couches, leurs hautes pattes enchevêtrées ; celles du dessus faisant des bonds de détresse, sautant au nez des chevaux attelés pour cet étrange labour. Les chiens de la ferme, ceux du douar, lancés à travers champs, se ruaient sur elles, les broyaient avec fureur. A ce moment, deux compagnies de turcos, clairons en tête, arrivèrent au secours des malheureux colons, et la tuerie changea d'aspect.

Au lieu d'écraser les sauterelles, les soldats les flambaient en répandant de longues tracées de poudre.

Fatigué de tuer, écœuré par l'odeur infecte, je rentrai. A l'intérieur de la ferme, il y en avait presque autant que dehors. Elles étaient entrées par les ouvertures des portes, des fenêtres, la baie des cheminées. Au bord des boiseries, dans les rideaux déjà tout mangés, elles se traînaient, tombaient, volaient, grimpaient aux murs blancs avec une ombre gigantesque qui doublait leur laideur. Et toujours cette odeur épouvantable. A dîner, il fallut se passer d'eau. Les citernes, les bassins, les puits, les viviers, tout était infecté. Le soir dans ma chambre, où l'on en avait pourtant tué des quantités, j'entendis encore des grouillements sous les meubles, et ce craquement d'élytres semblable au pétillement des gousses qui éclatent à la grande chaleur. Cette nuit-là non plus je ne pus pas dormir. D'ailleurs autour de la ferme tout restait éveillé. Des flammes couraient au ras du sol d'un bout à l'autre de la plaine. Les turcos en tuaient toujours.

Le lendemain, quand j'ouvris ma fenêtre comme la veille, les sauterelles étaient parties ; mais quelle ruine elles avaient laissée derrière elles! Plus une fleur, plus un brin d'herbe : tout était noir, rongé, calciné. Les bananiers, les abricotiers, les pêchers, les mandariniers, se reconnaissaient seulement à l'allure de leurs branches dépouillées, sans le charme, le flottant de la feuille qui est la vie de l'arbre. On nettoyait les pièces d'eau, les citernes. Partout des laboureurs creusaient la terre pour tuer les œufs laissés par les insectes. Chaque motte était retournée, brisée soigneusement. Et le cœur se serrait de voir les mille racines blanches, pleines de sève, qui apparaissaient dans ces écroulements de terre fertile...



LES DOUANIERS

Il y a quelques années, l'inspecteur général des douanes de la Corse m'emmena dans une de ses tournées le long de la côte. Sans qu'il y parût, c'était un grand voyage ; quarante jours de mer, à peu près le temps qu'il faut pour aller à la Havane, et cela dans une vieille barque à demi pontée, où l'on n'avait pour s'abriter du vent, des lames, de la pluie, qu'un petit rouf goudronné, à peine assez large pour tenir une table et deux couchettes. Aussi il fallait voir nos matelots par les gros temps. Les figures ruisselaient, les vareuses trempées fumaient comme du linge à l'étuve, et en plein hiver les malheureux passaient ainsi des journées entières, même des nuits, accroupis sur leurs bancs mouillés, à grelotter dans cette humidité malsaine ; car on ne pouvait pas allumer de feu à bord, et la rive était souvent difficile à atteindre... Eh bien, pas un de ces hommes ne se plaignait. Par les temps les plus rudes, je leur ai toujours vu la même placidité, la même bonne humeur. Et pourtant quelle triste vie que celle de ces matelots douaniers!

Presque tous mariés, ayant femme et enfants à terre, ils restent des mois dehors, à louvoyer sur ces côtes si dangereuses. Pour se

nourrir, ils n'ont guère que du pain moisi et des oignons sauvages. Jamais de vin, jamais de viande, parce que la viande et le vin coûtent cher et qu'ils ne gagnent que cinq cents francs par an! Cinq cents francs par an! vous pensez si la hutte doit être noire là-bas à la *marine*, et si les enfants doivent aller pieds nus... N'importe! Tous ces gens-là paraissaient contents. Il y avait à l'arrière, devant le rouf, un grand baquet plein d'eau de pluie où l'équipage venait boire, et je me rappelle que, la dernière gorgée finie, chacun de ces pauvres diables secouait son gobelet avec un « Ah!... » de satisfaction, une expression de bien-être à la fois comique et attendrissante.

Le plus gai, le plus satisfait de tous était un petit Bonifacien hâlé et trapu qu'on appelait Palombo. Celui-là ne faisait que chanter, même dans les plus gros temps. Quand la lame devenait lourde, quand le ciel assombri et bas se remplissait de grésil, et qu'on était là tous, le nez en l'air, la main sur l'écoute, à guetter le coup de vent qui allait venir, alors dans le grand silence et l'anxiété du bord, la voix tranquille de Palombo commençait :

Non, monseigneur,
C'est trop d'honneur.
Lisette est sa...age,
Reste au villa...age...

Et la rafale avait beau souffler, faire gémir les agrès, secouer et inonder la barque, la chanson du douanier allait son train, balancée comme une mouette à la pointe des vagues. Quelquefois le vent accompagnait trop fort, on n'entendait plus les paroles ; mais, entre chaque coup de mer, dans le ruissellement de l'eau qui s'égouttait, le petit refrain revenait toujours :

Lisette est sa...age,
Reste au villa...age...

Un jour pourtant qu'il ventait et pleuvait très fort, je ne l'entendis pas. C'était si extraordinaire, que je sortis la tête du rouf : « Eh! Palombo, on ne chante donc plus! » Palombo ne répondit pas. Il était immobile, couché sous son banc. Je m'approchai de lui. Ses dents claquaient ; tout son corps tremblait de fièvre. « Il a une *pountoura*, »

me dirent ses camarades tristement. Ce qu'ils appellent *pountoura*, c'est un point de côté, une pleurésie. Ce grand ciel plombé, cette barque ruisselante, ce pauvre fiévreux roulé dans un vieux manteau de caoutchouc qui luisait sous la pluie comme une peau de phoque, je n'ai jamais rien vu de plus lugubre. Bientôt le froid, le vent, la secousse des vagues aggravèrent son mal. Le délire le prit ; il fallut aborder.

Après beaucoup de temps et d'efforts, nous entrâmes vers le soir dans un petit port, aride et silencieux, qu'animait seulement le vol circulaire de quelques *gouailles*. Tout autour de la plage montaient de hautes roches escarpées, des maquis inextricables d'arbustes verts, d'un vert sombre, sans saison. En bas, au bord de l'eau, une petite maison blanche à volets gris : c'était le poste de la douane. Au milieu de ce désert, cette bâtisse de l'Etat numérotée comme une casquette d'uniforme avait quelque chose de sinistre. C'est là qu'on descendit le malheureux Palombo. Triste asile pour un malade. Nous trouvâmes le douanier en train de manger au coin du feu avec sa femme et ses enfants. Tout ce monde-là vous avait des mines hâves, jaunes, des yeux agrandis, cerclés de fièvre. La mère, jeune encore, un nourrisson sur les bras, grelottait en nous parlant. — « C'est un poste terrible, me dit tout bas l'inspecteur. Nous sommes obligés de renouveler nos douaniers tous les deux ans. La fièvre de marais les mange... »

Il s'agissait cependant de se procurer un médecin. Il n'y en avait pas avant Sartène, c'est-à-dire à six ou huit lieues de là. Comment faire ? Nos matelots n'en pouvaient plus ; c'était trop loin pour envoyer un des enfants. Alors la femme, se penchant dehors, appela : « Cecco !... Cecco ! » et nous vîmes entrer un grand gars bien découplé, vrai type de braconnier ou de *banditto*, avec son bonnet de laine brune et son *pelone* en poils de chèvre. En débarquant je l'avais déjà remarqué, assis devant la porte, sa pipe rouge aux dents, un fusil entre les jambes ; mais, je ne sais pourquoi, il s'était enfui à notre approche. Peut-être croyait-il que nous avions des gendarmes avec nous. Quand il entra, la douanière rougit un peu : « C'est mon cousin, nous dit-elle... Pas de danger que celui-là se perde dans le maquis. » Puis elle lui parla tout bas, en montrant le malade. L'homme s'inclina sans répondre, sortit, siffla son chien, et le voilà parti, le fusil sur l'épaule, sautant de roche en roche avec ses longues jambes.

Pendant ce temps-là les enfants, que la présence de l'inspecteur semblait terrifier, finissaient vite leur dîner de châtaignes et de *bruccio*

(fromage blanc). Et toujours de l'eau, rien que de l'eau sur la table! Pourtant c'eût été bien bon, un coup de vin, pour ces petits. Ah! misère!... Enfin la mère monta les coucher ; le père allumant son falot alla inspecter la côte, et nous restâmes au coin du feu à veiller notre malade qui s'agitait sur son grabat, comme s'il était encore en pleine mer, secoué par les lames. Pour calmer un peu sa *pountoura*, nous faisions chauffer des galets, des briques qu'on lui posait sur le côté. Une ou deux fois, quand je m'approchai de son lit, le malheureux me reconnut, et, pour me remercier, me tendit péniblement la main, une grosse main râpeuse et brûlante comme une de ces briques sorties du feu...

Triste veillée! Au dehors, le mauvais temps avait repris avec la tombée du jour, et c'était un fracas, un roulement, un jaillissement d'écume, la bataille des roches et de l'eau. De temps en temps, le coup de vent du large parvenait à se glisser dans la baie et enveloppait notre maison. On le sentait à la montée subite de la flamme qui éclairait tout à coup les visages mornes des matelots groupés autour de la cheminée et regardant le feu avec cette placidité d'expression que donne l'habitude des grandes étendues et des horizons pareils. Parfois aussi, Palombo se plaignait doucement. Alors tous les yeux se tournaient vers le coin obscur où le pauvre camarade était en train de mourir, loin des siens, sans secours ; les poitrines se gonflaient et l'on entendait de gros soupirs. C'est tout ce qu'arrachait à ces ouvriers de la mer patients et doux le sentiment de leur propre infortune. Pas de révoltes, pas de grèves. Un soupir, et rien de plus!... Si, pourtant, je me trompe. En passant devant moi pour jeter une bourrée au feu, un d'eux me dit tout bas d'une voix navrée : « Voyez-vous, monsieur... On a quelquefois beaucoup *du* tourment dans notre métier!... »

LES ORANGES

A Paris, les oranges ont l'air triste de fruits tombés, ramassés sous l'arbre. A l'heure où elles nous arrivent, en plein hiver pluvieux et froid, leur écorce éclatante, leur parfum exagéré dans ces pays de saveurs tranquilles, leur donnent un aspect étrange, un peu bohémien. Par les soirées brumeuses, elles longent tristement les trottoirs, entassées dans leurs petites charrettes ambulantes, à la lueur sourde d'une lanterne en papier rouge. Un cri monotone et grêle les escorte, perdu dans le roulement des voitures, le fracas des omnibus : « A deux sous la Valence ! »

Pour les trois quarts des Parisiens, ce fruit cueilli au loin, banal dans sa rondeur, où l'arbre n'a rien laissé qu'une mince attache verte, tient de la sucrerie, de la confiserie. Le papier de soie qui l'entoure, les fêtes qu'il accompagne contribuent à cette impression. Aux approches de janvier surtout, les milliers d'oranges disséminées par les rues, toutes ces écorces traînant dans la boue du ruisseau, font songer à quelque arbre de Noël gigantesque qui secouerait sur Paris ses branches chargées de fruits factices. Pas un coin où on ne les rencontre. A la vitrine claire des étalages, choisies et parées ; à la porte des prisons et des hospices, parmi les paquets de biscuits, les tas de pommes ; devant

l'entrée des bals, des spectacles du dimanche. Et leur parfum exquis se mêle à l'odeur du gaz, au bruit des crins-crins, à la poussière des banquettes du paradis. On en vient à oublier qu'il faut des orangers pour produire les oranges, car pendant que le fruit nous arrive directement du Midi à pleines caisses, l'arbre taillé, transformé, déguisé, de la serre chaude où il passe l'hiver ne fait qu'une courte apparition au plein air des jardins publics.

Pour bien connaître les oranges, il faut les avoir vues chez elles, aux îles Baléares, en Sardaigne, en Corse, en Algérie, dans l'air bleu doré, l'atmosphère tiède de la Méditerranée. Je me rappelle un petit bois d'orangers, aux portes de Blidah ; c'est là qu'elles étaient belles! Dans le feuillage sombre, lustré, vernissé, les fruits avaient l'éclat de verres de couleur, et doraient l'air environnant avec cette auréole de splendeur qui entoure les fleurs éclatantes. Çà et là des éclaircies laissaient voir à travers les branches les remparts de la petite ville, le minaret d'une mosquée, le dôme d'un marabout, et au-dessus l'énorme masse de l'Atlas, verte à sa base, couronnée de neige comme d'une fourrure blanche, avec des moutonnements, un flou de flocons tombés.

Une nuit, pendant que j'étais là, je ne sais par quel phénomène ignoré depuis trente ans cette zone de frimas et d'hiver se secoua sur la ville endormie, et Blidah se réveilla transformée, poudrée à blanc. Dans cet air algérien si léger, si pur, la neige semblait une poussière de nacre. Elle avait des reflets de plumes de paon blanc. Le plus beau, c'était le bois d'orangers. Les feuilles solides gardaient la neige intacte et droite comme des sorbets sur des plateaux de laque, et tous les fruits poudrés à frimas avaient une douceur splendide, un rayonnement discret comme de l'or voilé de claires étoffes blanches. Cela donnait vaguement l'impression d'une fête d'église, de soutanes rouges sous des robes de dentelles, de dorure d'autel enveloppées de guipures...

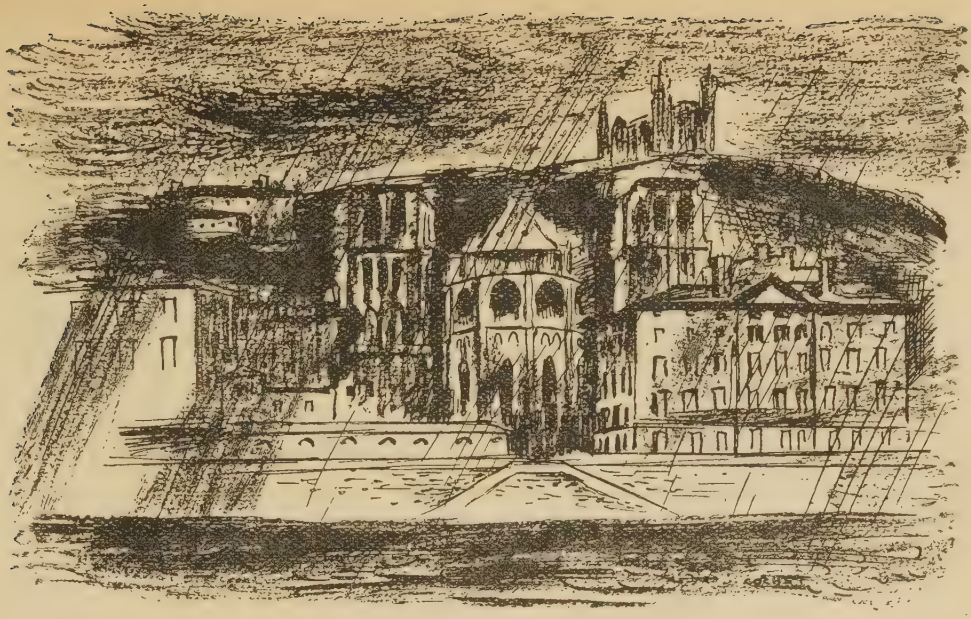
Mais mon meilleur souvenir d'oranges me vient encore de Barbicaglia, un grand jardin auprès d'Ajaccio où j'allais faire la sieste aux heures de chaleur. Ici les orangers, plus hauts, plus espacés qu'à Blidah, descendaient jusqu'à la route, dont le jardin n'était séparé que par une haie vive et un fossé. Tout de suite après, c'était la mer, l'immense mer bleue... Quelles bonnes heures j'ai passées dans ce jardin! Au-dessus de ma tête, les orangers en fleurs et en fruits brûlaient leurs parfums d'essences. De temps en temps, une orange mûre détachée tout à coup tombait près de moi comme alourdie de chaleur

avec un bruit mat, sans écho, sur la terre pleine. Je n'avais qu'à allonger la main. C'étaient des fruits superbes, d'un rouge pourpre à l'intérieur. Ils me paraissaient exquis, et puis l'horizon était si beau. Entre les feuilles, la mer mettait des espaces bleus éblouissants comme des morceaux de verre brisé qui miroitaient dans la brume de l'air. Avec cela, le mouvement du flot agitant l'atmosphère à de grandes distances, ce murmure cadencé qui vous berce comme dans une barque invisible, la chaleur, l'odeur des oranges... Ah! qu'on était bien pour dormir dans le jardin de Barbicaglia!

Quelquefois cependant, au meilleur moment de la sieste, des éclats de tambour me réveillaient en sursaut. C'étaient de malheureux tapins qui venaient s'exercer en bas, sur la route. A travers les trous de la haie, j'apercevais le cuivre des tambours et les grands tabliers blancs sur les pantalons rouges. Pour s'abriter un peu de la lumière aveuglante que la poussière de la route leur renvoyait impitoyablement, les pauvres diables venaient se mettre au pied du jardin, dans l'ombre courte de la haie. Et ils tapaient! et ils avaient chaud! Alors m'arrachant de force à mon hypnotisme, je m'amusais à leur jeter quelques-uns de ces beaux fruits d'or rouge qui pendaient près de ma main. Le tambour visé s'arrêtait. Il y avait une minute d'hésitation, un regard circulaire pour voir d'où venait la superbe orange roulant devant lui dans le fossé ; puis il la ramassait bien vite et mordait à pleines dents sans même enlever l'écorce.

Je me souviens aussi que tout à côté de Barbicaglia, et séparé seulement par un petit mur bas, il y avait un jardinet assez bizarre que je dominais de la hauteur où je me trouvais. C'était un petit coin de terre bourgeoisement dessiné. Ses allées blondes de sable, bordées de buis très vert, les deux cyprès de sa porte d'entrée lui donnaient l'aspect d'une bastide marseillaise. Pas une ligne d'ombre. Au fond un bâtiment de pierre blanche avec des jours de caveau au ras du sol. J'avais d'abord cru à une maison de campagne ; mais, en y regardant mieux, la croix qui la surmontait, une inscription que je voyais de loin creusée dans la pierre, sans en distinguer le texte, me firent reconnaître un tombeau de famille corse. Tout autour d'Ajaccio, il y a beaucoup de ces petites chapelles mortuaires, dressées au milieu de jardins à elles seules. La famille y vient, le dimanche, rendre visite à ses morts. Ainsi comprise, la mort est moins lugubre que dans la confusion des cimetières. Des pas amis troublent seuls le silence.

De ma place, je voyais un bon vieux aller et venir tranquillement par les allées étroites. Tout le jour il taillait les arbres, bêchait, arrosait, enlevait les fleurs fanées avec un soin minutieux ; puis, au soleil couchant, il entrait dans la petite chapelle où dormaient les morts de sa famille ; il resserrait la bêche, les râteaux, les grands arrosoirs, tout cela avec la tranquillité, la sérénité d'un jardinier de cimetière. Pourtant, sans qu'il s'en rendît bien compte, ce brave homme travaillait avec un certain recueillement, tous les bruits amortis et la porte du caveau refermée chaque fois discrètement comme s'il eût craint de réveiller quelqu'un. Dans le grand silence radieux, l'entretien de ce petit jardin ne troublait pas un oiseau et son voisinage n'avait rien d'attristant. Seulement la mer en paraissait plus immense, le ciel plus haut, et cette sieste sans fin mettait tout autour d'elle, parmi la nature troublante, accablante à force de vie, le sentiment de l'éternel repos...



LYON

— SOUVENIRS D'ENFANCE —

Étrange ville! Est-ce parce que je la vois à travers une enfance ennuyée et triste? Est-ce la haute muraille noire du lycée où j'ai langui si longtemps qui donne à mes souvenirs cette teinte assombrie? Je ne sais ; mais rien que d'écrire ce nom de Lyon, mon cœur se serre. Je me rappelle un ciel bas, couleur de suie, une brume perpétuelle montant de deux rivières. Il ne pleut pas, il brouillasse ; et dans l'affadissement d'une atmosphère molle, les murs pleurent, le pavé suinte, les rampes d'escalier collent aux doigts. L'aspect de la population, son allure, son langage se ressentent de l'humidité de l'air. Ce sont des teints blafards, des yeux endormis, des paresses de prononciation s'étalant en accents circonflexes sur des syllabes allongées, je ne sais quoi de veule et de mou dans la voix, dans le geste ; des locutions singulières, mais sans couleur, des façons de parler qu'on ne trouve que là, une *plate* pour dire un lavoir, les *bèches* pour les bains froids, un *gône* pour un gamin. Les noms eux-mêmes ont une physionomie particulière : Bouvard, Chipié, Mouillard, sont des types de noms bien lyonnais. Polichinelle ne s'appelle pas Polichinelle. Ils l'ont baptisé Gnafron.

En dehors de ces impressions un peu puériles et que je vous donne pour ce qu'elles valent, il y a là un pays original, curieux à étudier, et qui du moins nous sort de l'uniformité, de la banalité provinciales. Je n'y suis pas retourné depuis le collège ; mais rien qu'avec mes souvenirs d'alors, avec ce que mes yeux d'enfant ont retenu sans le comprendre, je me représente bien aujourd'hui le Lyon où j'ai vécu, cette ville double, industrielle et cléricale, mêlant son train de cloches et de navettes, ses odeurs d'encens et de tissus écrus, d'ateliers et de sacristies, quelque chose comme un coin de Rome et de Manchester tout ensemble. C'était d'abord le plateau de la Croix-Rousse, le grand faubourg ouvrier grouillant tout en haut de ces larges marches de pierre. A mesure qu'on montait la *Grand'Côte*, le battement des métiers Jacquart, le tic-tac des navettes semblaient venir à vous de ces milliers de fenêtres étroites, échelonnées sur cinq, six étages, serrant leur vie ouvrière comme dans les cases d'une ruche. Entre les montants des métiers, dans l'entrecroisement des longues *mailles*, tout un peuple de tisseurs, hommes, femmes, enfants, s'agitait derrière les vitres. Oh! les pauvres petits *gônes*, comme ils étaient pâles!... Quand ces gens-là travaillaient, Lyon les appelait ses *canuts* ; mais les jours de révolution, lorsque les métiers n'allaient plus et que les grandes marches de pierre n'étaient pas assez larges pour contenir ce flot d'ouvriers roulant vers la ville, Lyon épouvanté criait : « Les *Voraces* descendent!... » Entre nous, je ne les ai pas vus souvent descendre, ces terribles *Voraces* ; seulement, aux Terreaux où nous habitions, tout le monde en avait très peur. Là se trouvaient les quartiers du grand commerce, les vieux magasins lyonnais opulents et mornes, des richesses en ballots, résultat muet du travail bruyant de là-haut ; et comme les Terreaux sont juste au bas de la Croix-Rousse, les commerçants aux jours de crise vivaient les yeux tournés vers cette montagne menaçante d'où l'avalanche semblait toujours prête à se précipiter sur eux.

Pour faire contre-poids au plateau de la Croix-Rousse, voici maintenant le plateau de Fourvières, la montagne religieuse en face de la montagne industrielle. Tout en bas, au pied du coteau, la métropole Saint-Jean, l'archevêché, les séminaires, un bruit continuel de cloches tombant dans des rues tranquilles, des places désertes traversées aux heures des offices par de longues files de séminaristes en surplis, et les petits clergeons de la maîtrise qui passaient graves, les bras croisés

sous leurs camails fourrés d'hermine, laissant traîner sur les dalles des longues queues de leurs soutanes rejetées. Ce coin de Lyon m'a laissé l'impression d'un quartier romain. Derrière commençaient des ruelles à pic montant à Fourvières entre des murs de couvents, des jardins de communautés, des portails surmontés de croix ou d'emblèmes, des clochers de chapelles carillonnant dans de la verdure. On rencontrait des processions de paroisses, des confréries en pélerinages se déroulant aux détours des rues comme un long ruban blanc ou bleu, avec des gonflements de voiles, des ondulations de bannières et de pélerines, des éclairs de croix immobiles traversées de lumières ; d'autres fois des groupes solitaires, longeant les murs d'un air recueilli, en train d'accomplir quelque vœu. Je me souviens d'une femme en grand deuil, montant pieds nus la côte dure, pavée de cailloux pointus. Visage ascétique, usé de larmes, elle tirait par la main un petit enfant tout en noir aussi, haletant de la course et un peu gêné des pieds nus de sa mère qu'il regardait avec stupeur...

A mesure qu'on approchait de l'église, qui est en haut, des petites boutiques d'objets de piété, d'imagerie religieuse tapissaient les rues de leurs étalages. Des chapelets de corail, de nacre, de noyaux d'olives suspendus à des tringles, des cœurs en verroterie, des couronnes de jais, d'immortelles. Puis des petits journaux étranges, le *Rosier de Marie*, l'*Echo du purgatoire*, des prédictions sur papier de cuisine, le portrait de la sœur Rosalie avec ses décorations, du curé d'Ars fortement colorié, entouré de ses nombreux miracles. C'était aussi derrière les vitres ternes un fouillis de petits bras, de petites jambes en cire blanche, toutes sortes d'ex-voto, de livres bizarres, mystérieux, monstrueuses élucubrations de cerveaux malades, rêves de Pascal sans génie, illustrés d'images grossières représentant les supplices de l'enfer, des damnés sur des roues, des squelettes calcinés chargés de chaînes, tout cela dans des brochures jaunies, couleur de cierge, à qui la poussière de l'étalage donnait vite la banalité d'objets forains...

Mais c'est surtout là-haut, dans la chapelle, qu'il fallait voir les ex-voto et les images! Quel encombrement de choses touchantes ou comiques, de tableaux inoubliables pendus aux piliers, expliqués par des légendes reconnaissantes, ou abandonnés tout entiers au vague du miracle. Des naufragés, des aveugles, des amputés, des convertis, M. de Ratisbonne illuminé par la foi, à genoux, les bras en croix...

En haut, sur le dôme de la chapelle, Notre-Dame de Fourvières toute en or, dominant le Lyon catholique avec ses couvents, ses congrégations, ses communautés, ses confréries et les innombrables sociétés religieuses sans règle ni costume répandues par toute la ville et donnant aux relations du monde lyonnais je ne sais quel ton demi-clérical, des habitudes de douceur triste et d'yeux baissés.

Les *Voraces* de la Croix-Rousse! Les congrégations de Fourvières! C'est de ces deux éléments si disparates que Lyon se compose ; et si vous vous étonnez qu'ils ne se soient pas absorbés l'un l'autre depuis le temps qu'ils vivent en présence, je vous dirai que le Rhône et la Saône — les deux fleuves lyonnais — sont aussi dissemblables que ses deux montagnes, et que leurs eaux, même confondues, gardent pendant des lieues chacune sa couleur et son mouvement. La Saône est lente, lourde, silencieuse, un peu traînante, pleine de trous, de remous, de tourbillons. Le Rhône est plus large, plus rapide, dur à la remonte, bruyant et vagué comme une mer. Ce n'est pourtant pas là notre beau Rhône d'Avignon qui roule des morceaux de ciel bleu, des couchants avec toutes leurs flammes. Ici le ciel lyonnais teint l'eau, l'alourdit de ses brumes, et, aux jours de lumière, lui donne le ton blafard d'un miroir de fer... Entre ces deux fleuves, Lyon est exposé à de fréquentes inondations. Tantôt c'est la Saône qui *repique*, comme on dit là-bas, tantôt c'est le Rhône. Quelquefois tous deux ensemble. Alors c'est terrible. L'inondation de 1856, que j'ai vue de très près, est surtout restée présente à mon souvenir. Le Rhône, dans la nuit, avait rompu ses digues et pris tout un faubourg de la ville à revers.

Je n'oublierai jamais ces maisons des Charpennes s'écroulant sous l'effort de l'eau, les murailles enlevées, détachées par pans, laissant voir l'intérieur du logis à tous les étages ; des lambeaux de papier à fleurs, des portraits accrochés dans le vide, des meubles suspendus en l'air, ne tenant plus qu'à l'équilibre d'une pierre, une petite cage où un oiseau s'égosillait devant sa graine encore fraîche. Ensuite des tableaux plus sinistres. Des toits, derniers refuges, encombrés de vies en détresse, des voix étranglées de peur, des bras étendus pour supplier. Ici le tonnerre d'une maison qui s'effondre, le tourbillon de fumée flottant au-dessus de trois étages engloutis. Plus loin, les casernes de la Part-Dieu à demi-noyées, avec leurs fenêtres noires ouvertes comme des yeux qui s'éteignaient à mesure que l'eau montait. La route de

Villeurbanne transformée en un grand fleuve et charriant, au-dessus de ses pavés submergés, des radeaux pleins de femmes, d'enfants, de bœufs, de chevaux, de matelas, de meubles ; et puis partout, sur les toits, sur les murs croulants, sur les bateaux, sur les arbres, des soldats du train, du génie, mettant la note vive des uniformes dans cette grande bataille perdue contre l'eau.

COCHET

LE CABECILLA

Le bon père achevait de dire sa messe, quand on lui amena les prisonniers. C'était dans un coin sauvage des monts Arichulégui. Une roche éboulée, où un figuier géant enfonçait sa tige tordue, formait une sorte d'autel recouvert — en guise de nappe — d'un étendard carliste aux franges d'argent. Deux alcarazas ébréchés tenaient lieu de burettes, et quand le sacristain Miguel, qui servait la messe, se levait pour changer les évangiles de côté, on entendait sonner les cartouches dans sa giberne. Tout autour, les soldats de Carlos étaient rangés silencieusement, le fusil en bandoulière, un genou à terre sur le béret blanc. Un grand soleil, le soleil de Pâques en Navarre, concentrait sa chaleur éblouissante dans ce creux de roche brûlant et sonore, où le vol d'un merle gris traversait seul de temps en temps les psalmodies du prêtre et du servant. Plus haut, sur le pic en dentelle, des sentinelles se tenaient debout, dessinant dans le ciel des silhouettes immobiles.

Singulier spectacle, ce prêtre chef d'armée officiant au milieu de

ses soldats! Et comme la double existence du cabecilla se lisait bien sur sa physionomie! L'air extatique, les traits durs, accentués encore par le teint bronzé du soldat en campagne, un ascétisme sans pâleur, où il manquait l'ombre du cloître, des yeux petits, noirs, très brillants, le front traversé d'énormes veines qui semblaient nouer la pensée comme avec des cordes, la fixer dans un entêtement inextricable. Chaque fois qu'il se retournait vers l'assistance, les bras ouverts pour dire *Dominus vobiscum*, on apercevait l'uniforme sous l'étole, et la crosse d'un pistolet, le manche d'un couteau catalan soulevant le surplis froissé. « Qu'est-ce qu'il va faire de nous ? » se demandaient les prisonniers avec terreur, et en attendant la fin de la messe, ils se rappelaient tous les actes de férocité qu'on racontait du cabecilla et qui lui avaient valu un renom à part dans l'armée royaliste.

Par miracle, ce matin-là, le père était d'humeur clémente. Cette messe au grand air, son succès de la veille, et aussi l'allégresse du jour de Pâques, sensible encore à cet étrange prêtre, mettaient sur sa figure un rayon de joie et de bonté. Sitôt l'office terminé, pendant que le sacristain débarrassait l'autel, enfermant les vases sacrés dans une grande caisse qu'on portait à dos de mulet derrière l'expédition, le curé s'avança vers les prisonniers. Ils étaients là une douzaine de carabiniers républicains, affaissés par une journée de bataille et une nuit d'angoisses dans la paille de la bergerie où on les avait enfermés après l'action. Jaunes de peur, hâves de faim, de soif, de fatigue, ils se serraient les uns contre les autres comme un troupeau dans une cour d'abattoir. Leurs uniformes remplis de foin, leurs buffleteries en désordre, remontées dans la fuite, dans le sommeil, la poussière qui les couvrait entièrement du pompon de leurs casquettes à la pointe de leurs souliers jaunes, tout contribuait bien à leur donner cette physionomie sinistre des vaincus où le découragement moral se trahit par l'accablement physique. Le cabecilla les regarda un instant avec un petit rire de triomphe. Il n'était pas fâché de voir les soldats de la République, humbles, blafards, déguenillés, au milieu des carlistes bien repus, bien équipés, des montagnards navarrais et basques, bruns et secs comme des caroubes...

« *Viva Dios!* mes enfants, leur dit-il d'un air bonhomme, la République nourrit bien mal ses défenseurs. Vous voilà tous aussi maigres que les loups des Pyrénées quand les montagnes sont couvertes de neige et qu'ils viennent dans la plaine flairer l'odeur de la carne aux

lumières qui luisent sous les portes des maisons... On est autrement traité au service de la bonne cause. Voulez-vous en essayer, *hermanos* ? Jetez ces infâmes casquettes et coiffez-vous du béret blanc... Aussi vrai que c'est aujourd'hui le saint jour de Pâques, ceux qui crieront « Vive le roi ! » je leur donne la vie sauve et les vivres de campagne comme à mes autres soldats ».

Avant que le bon père eut fini, toutes les casquettes étaient en l'air, et les cris de « vive le roi Carlos ! — vive le cabecilla ! » retentissaient dans la montagne. Pauvres diables ! Ils avaient eu si grand'peur de mourir ; et c'était si tentant toutes ces bonnes viandes qu'ils sentaient là près d'eux, en train de griller à l'abri des roches, devant des feux de bivouac roses et légers dans la grande lumière... Je crois que jamais le prétendant ne fut acclamé de si bon cœur. — « Qu'on leur donne vite à manger, dit le curé en riant. Quand les loups crient de cette force, c'est qu'ils ont les dents longues. » Les carabiniers s'éloignèrent. Mais un d'entre eux, le plus jeune, resta debout devant le chef, dans une attitude fière et résolue qui contrastait avec ses traits d'enfant et le duvet fin à peine coloré, enveloppant ses joues d'une poudre blonde. Sa capote trop grande lui faisait des plis dans le dos, sur les bras, se relevait aux manches sur deux poignets grêles, et par son ampleur l'amincissait, le rajeunissait encore. Il y avait de la fièvre dans ses longs yeux brillants, des yeux d'Arabe avivés de flamme espagnole. Et cette flamme fixe gênait le cabecilla.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demande-t-il.

— Rien... J'attends que vous décidiez de mon sort.

— Mais ton sort sera celui des autres. Je n'ai nommé personne. La grâce était pour tous.

— Les autres sont des traîtres et des lâches... Moi seul je n'ai rien crié.

Le cabecilla tressaillit et le regarda bien en face :

— Comment t'appelles-tu ?

— Tonio Vidal.

— D'où es-tu ?

— De Puycerda.

— Quel âge ?

— Dix-sept ans.

— La République n'a donc plus d'hommes, qu'elle est réduite à enrôler des enfants ?

— On ne m'a pas enrôlé, padre... Je suis volontaire.

— Tu sais, drôle, que j'ai plus d'un moyen pour te faire crier : « Vive le roi ! »

L'enfant eut un geste superbe : Je vous en défie !

— Tu aimes donc mieux mourir ?

— Cent fois !

— C'est bien... tu mourras.

Alors le curé fit un signe, et le peloton d'exécution vint se ranger autour du condamné, qui ne sourcilla pas. Devant ce beau courage, le chef eut un mouvement de pitié : « Tu n'as rien à me demander avant ?.. .Veux-tu manger ? Veux-tu boire ? »

— Non ! répondit l'enfant ; mais je suis bon catholique, et je ne voudrais pas arriver devant Dieu sans confession.

Le cabecilla avait encore son surplis et son étole : « Agenouille-toi », dit-il en s'asseyant sur une roche, et, les soldats s'étant écartés, le condamné commença à voix basse : « Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché... »

Mais voici qu'au milieu de la confession, une fusillade terrible éclate à l'entrée du défilé.

— Aux armes ! crient les sentinelles.

Le cabecilla bondit, donne ses ordres, distribue les postes, éparpille ses soldats. Lui-même a sauté sur une espingole sans prendre le temps d'ôter son surplis, lorsqu'en se retournant il aperçoit l'enfant toujours à genoux.

— Qu'est-ce que tu fais-là, toi ?

— J'attends l'absolution.

— C'est vrai, dit le prêtre... Je t'avais oublié.

Gravement il élève la main, bénit cette jeune tête inclinée ; puis, avant de partir, cherchant des yeux autour de lui le peloton d'exécution dispersé dans le désordre de l'attaque, il s'écarte d'un pas, met son pénitent en joue, et le foudroie à bout portant.

KADOUR ET KATEL

Kadour-ben-Chérifa, sergent-major aux tirailleurs indigènes, était mourant le soir qu'on l'apporta à la scierie Rippert sur la Sauerbach ; et pendant cinq longues semaines, tout ébranlé de ses blessures, tremblant de fièvre, il a vécu comme dans un rêve. Quelquefois il se croyait encore en pleine bataille, hurlant et bondissant à travers les champs de lin et les houblonnières de Wissembourg, ou bien là-bas, en Algérie, dans la maison de son père, le kaïd des Matmatas. Ensuite il ouvrait les yeux, et vaguement il entrevoyait une chambre à grands rideaux blancs, claire et calme, des branches vertes agitées aux fenêtres, un soleil traversé de nuages, et près de son lit une petite sœur de charité attentive, silencieuse, mais qui n'avait ni croix d'argent, ni chapelets, ni voiles bleus, seulement deux grandes nattes retombant sur un corsage de velours. De temps en temps on appelait : « Katel... Katel... » Alors la fillette s'en allait sur la pointe des pieds, et le blessé écoutait de loin une voix sonore et jeune qui lui faisait frais à entendre comme le ruisseau coulant sous les fenêtres de la scierie.

Kadour ben Chérifa a été longtemps malade ; mais les Rippert l'ont si bien soigné que ses blessures se sont fermées, si bien caché que les

Prussiens n'ont pas pu l'envoyer mourir de froid dans les casemates de Mayence. Maintenant il commence à parler, à montrer ses dents blanches, et fait quelques pas dans la chambre en laissant tomber une de ses manches — celle qui a un grand trou béant au milieu des broderies — sur un bras pansé, bandé et encore impotent. Tous les jours, dans le petit jardin de la scierie, Katel descend une chaise de paille pour le blessé ; elle lui cherche, au long des murailles, le coin le plus chaud où les raisins mûrissent le plus vite. Et Kadour, qui, en sa qualité de fils de kaïd, a fait ses études au collège arabe d'Alger, la remercie dans un français un peu barbare, émaillé de *bono bezeff* et de *macach bono*. Sans s'en douter, le bon turco est sous le charme. Cette facile gaîté de jeune Franque, qui vit libre comme un oiseau, sans voile au grand air, ni grillages à ses fenêtres, l'étonne et le ravit. Il y a loin de cela à la vie murée des femmes de son pays, aux petites moresques masquées de blanc et parfumées de verveine. Katel de son côté trouve Kadour un peu trop noir ; mais il a l'air si bon, si brave, il déteste tant les Prussiens!... Une seule chose la fâche ; c'est que là-bas, dans cette Algérie d'Afrique, les hommes ont le droit d'avoir plusieurs femmes. Katel ne comprend pas cela, elle. Aussi quand l'Algérien, pour la contrarier, lui dit dans son jargon : « Kadour marié bientôt... Lui prenir quatre femmes... Quatre. » Katel se met en colère. Hou! le vilain Kadour!... Le Païen!... Alors le turco rit d'un bon rire d'enfant ; puis tout à coup il redevient sérieux et reste muet devant la jeune fille, en ouvrant des yeux si grands, si grands qu'on dirait qu'il veut l'emporter dans son regard.

C'est ainsi qu'ont commencé les amours de Kadour et de Katel.

***

Kadour, une fois guéri, est retourné chez son père, et vous pensez s'il y en a eu des fêtes en son honneur au pays des Matmatas. Les flûtes de roseau et les petits tambours arabes ont joué leurs plus beaux airs pour le recevoir ; le vieux kaïd, assis devant sa porte, en voyant venir de loin dans l'allée de cactus ce fils chéri qu'il croyait mort, s'est mis à trembler sous ses burnous de laine comme s'il avait pris les fièvres. Un mois durant, ça été dans la tribu une suite ininterrompue de *diffas*, de *fantasias*. Les kaïds, les agas du voisinage se disputaient l'honneur d'avoir Kadour-ben-Chérifa pour hôte, et tous les soirs, au café maure,

on lui faisait raconter les grandes batailles où il s'était trouvé mêlé...

C'est égal ! tous ces honneurs, toutes ces fêtes ne rendent pas Kadour plus heureux. Dans la maison paternelle, entouré de tous ses souvenirs d'enfance, ses chevaux, ses lévriers, ses armes, il lui manque toujours quelque chose, la parole ouverte et le rire franc de Katel. Le petit gazouillis perpétuel des femmes arabes, qui lui faisait battre le cœur autrefois, maintenant le fatigue, l'ennuie. Il n'aime plus ni les coiffures de sequins, ni les chapelets de fleurs d'oranger, ni les grands pantalons de satin rose. Parlez-lui plutôt des longues nattes tombant sans perles, ni gaze, ni fleurs, seulement traversées de fils d'or dans le soleil couchant d'un petit jardin d'Alsace.

Et pourtant si Kadour voulait !... Il y a, dans une tribu voisine de la sienne, de beaux yeux noirs qui le guettent derrière les fenêtres grillées de la maison de l'aga, de beaux yeux si allongés de kohl que le regard y ressemble à une paresse. Mais Kadour ne veut plus de ces yeux-là. Ce qu'il rêve, ce qu'il regrette, c'est ce bon regard de Katel qui faisait si vite le tour de la chambre pour voir si rien ne manquait au malade, et où la vie s'agitait toujours comme la lumière dans le bleu des gouttes d'eau.

*
* *

Peu à peu cependant le charme des yeux bleus s'efface, ce charme tendre mêlé aux premières sorties, au premier réveil de la convalescence, et à ce climat de France si doux, si tempéré. Kadour a fini par oublier Katel. Dans toute la vallée du Chélif il n'est bruit que de son prochain mariage avec Yamina, la fille de l'aga du Djendel. Un matin, on a vu un long défilé de mules monter du côté de la ville ; c'est Kadour-ben-Chérifa qui va avec son père acheter les présents de noces. Toute leur journée s'est passée à courir les bazars, à choisir les burnous lamés d'argent, les tapis de Smyrne, les colliers d'ambre, les pendants d'oreilles ; et en maniant tous ces jolis bijoux, ces floches de soie, ces fines étoffes, Kadour pense à Yamina. L'Orient l'a repris tout à fait, mais bien plus par l'habitude, l'influence de l'atmosphère et des choses que par un lien de cœur.

Au jour tombant, les mules alignées, chargées de *couffins* de sparterie tout gonflés de richesses, descendaient la rue du faubourg, quand devant la cour du bureau arabe elles se sont trouvées arrêtées par un grand encombrement. C'étaient des émigrants qui venaient

d'arriver. Comme il n'y avait rien de prêt pour les recevoir, les malheureux étaient là à réclamer, à se plaindre, à se renseigner. Les plus découragés restaient assis sur leurs bagages, fatigués de la traversée, gênés par la curiosité de la foule ; et sur tous ces exilés, comme une tristesse de plus, le soleil couchant déclinait, la nuit tombait pour leur faire encore plus sombres l'inconnu du pays nouveau et l'étonnement de l'arrivée. Kadour les regardait machinalement. Mais tout à coup une grande émotion lui monta au cœur. Les costumes des vieux paysans, les corselets de velours des femmes, tous ces cheveux couleur de moisson mûre... Et voici que son rêve prend une figure nette. Il vient de reconnaître les traits doux, les grandes nattes et le sourire de Katel. Elle est là devant lui avec le vieux Rippert, la mère et les tout petits, bien loin de leur scierie et de la Sauerbach, qui coule toujours là-bas devant la petite maison abandonnée.

— Kadour !

— Katel !...

Lui, il est devenu tout pâle ; elle, elle a rougi un peu.

Allons ! voilà qui est dit. La maison du kaïd est grande ; et en attendant qu'on leur donne un coin de terre, les émigrants vont s'y installer. Vite la mère ramasse les paquets traînant autour d'elle. Elle appelle les petits qui jouaient déjà avec les enfants étrangers. On les met dans les *couffins* pêle-mêle parmi les étoffes ; et Katel rit de tout son cœur de se voir si grande sur une selle arabe. Kadour rit aussi, moins fort cependant, avec une émotion de bonheur contenu. Comme la nuit tombe et qu'il fait froid, il entoure son amie d'un beau burnous rayé, pris parmi les cadeaux de noces, d'un haïck brodé de perles ; et dans cet accoutrement qui se drape autour d'elle, se plisse, remue des franges, immobile et droite sur sa monture haute, elle a l'air d'une musulmane blonde qui aurait quitté son voile. Kadour y songe en la regardant. Alors il lui vient des idées folles, mille projets. Il pense déjà à rendre sa parole à la fille de l'aga, à se marier avec Katel, rien que Katel... Qui sait ? Peut-être un jour ils s'en reviendront ainsi de la ville, tous deux seuls dans un chemin de lauriers roses, elle rieuse sur sa mule, lui tenant la bride comme maintenant...

Et fiévreux, tout à son rêve, voilà qu'il veut donner le signal du départ ; mais Katel l'arrête d'une voix douce. — « Pas encore... Mon mari va venir. Il faut l'attendre. »

Katel était mariée. Pauvre Kadour !

LES TROIS CORBEAUX

L'entrevue des trois Empereurs
a échoué au point de vue d'une
alliance offensive et défensive...

(*Journaux français, septembre* 1872.)

C'est le soir d'un jour de bataille. Du choc des deux armées la nature est encore agitée tout autour. L'haleine enflammée des canons flotte sur la campagne en lourds nuages roux. L'air est plein de remous, comme une mer, après l'orage. On y sent trembler les terribles commotions de la journée ; et la terre couverte de neige, troublée dans son repos d'hiver, se creuse, se ravine sous des marques de roues, des piétinements désespérés, des chutes d'hommes et de chevaux.

Labour sinistre! Dans les sillons de neige, la bataille a semé des morts. Les capotes grises ont des plis, des enroulements d'agonie. Des bras se lèvent des fossés comblés, et des pieds s'allongent roides et droits en poussant la terre devant eux.

Le visage découvert, pâle sous le ciel de plomb, un jeune soldat est couché. Ses mains sont noires de poudre, sa tunique percée de balles. Il était au plus fort de la bataille, en plein feu, et ses compagnons l'ont cru mort en le voyant tomber. Il vit pourtant, et il appelle avec tout ce qui lui reste de force ; mais rien ne lui répond que des plaintes et des râles...

A la fin, engourdi de froid et de souffrance, fatigué comme il est du sifflement de la mitraille, des éclairs des canons, de toutes les évolutions de la mêlée sanglante, il se sent tenté, envahi par le grand repos tranquille et lourd de la terre sur laquelle il s'étend, et tout prêt à s'abandonner pour le sommeil ou pour la mort.

Mais voici qu'à l'horizon immense, qui tient tout entier dans ses yeux entr'ouverts, trois points noirs apparaissent du côté du Nord et grossissent dans le ciel, à mesure qu'ils s'approchent. Ce sont des ailes, des ailes sombres qui se hâtent...

Bientôt elles s'arrêtent au-dessus de sa tête, et trois corbeaux immobiles restent là suspendus dans l'air blanc, avec ce déploiement, cette tranquillité des bêtes de proie dont l'œil guette... Dans l'atmosphère encore vibrante et confuse de la bataille, le battement presque imperceptible de ces grandes ailes à l'arrêt fait penser à trois drapeaux de combat portant chacun un corbeau noir qui plane.

— « Est-ce qu'ils viennent pour moi ? » se demande le blessé avec terreur, et tout son pauvre corps tressaille en voyant les trois corbeaux descendre de la nue, et se percher sur un petit tertre, à quelques pas de lui.

Ce sont de beaux oiseaux, ma foi ! gras, lustrés, bien nourris. Pas une plume ne manque à leurs ailes. Pourtant ces oiseaux-là vivent au milieu de la bataille. Ils ne vivent même que par elle ; mais ils y assistent de très loin, de très haut, hors de la portée des balles, et ne descendent jamais que quand les régiments sont à terre, et que blessés et morts se confondent dans un sinistre nivellement.

En vérité ceux-ci ont l'air de corbeaux d'importance. Ils se saluent du bec, paradent l'un devant l'autre en marquant leurs griffes pointues dans la neige rougie ; puis, quand ils ont bien fait les beaux, ils se mettent à croasser tout bas, tout bas sans quitter de l'œil le blessé.

— « Cousins, dit un des oiseaux noirs, je vous ai fait venir pour ce petit soldat de France qui est couché là devant vous. C'était un fier petit soldat, tout animé d'un singulier courage, mais sans prudence ni

réflexion. Voyez sa capote trouée et comptez ce qu'il a fallu de balles pour le jeter par terre...

« Cousins, c'est une belle proie, et si vous voulez, nous nous la partagerons ; mais il faut attendre un peu avant d'aller à lui. Quoique ses armes soient brisées, tel qu'il est, nu-tête, les mains inertes, il serait encore à craindre s'il se ranimait... »

Celui qui parle est le plus gros de tous ; et les deux autres, tout en l'écoutant, se tiennent loin de son bec féroce et crochu. Il reprend : « Hourrah ! nous allons nous le partager. Moi je mangerai son cœur. C'est un cœur chaud, vaillant et qui rajeunira le mien. »

Tu entends ce qu'ils disent, petit soldat ?... Est-ce que vraiment ton cœur ne bat plus ?

L'autre corbeau prend la parole : « Moi, je mangerai ses yeux. Les yeux de France sont larges, clairs et rayonnants de vie. »

Vite, ouvre tes yeux, petit soldat, ouvre tes yeux s'ils voient encore.

Et le dernier : « Moi je mangerai sa langue. Dans les pays latins, c'est encore le plus fin morceau ».

Mais parle, parle donc, et crie-leur bien fort que, malgré tout le sang que tu as perdu, il t'en reste encore dans les veines...

On dirait vraiment qu'il est mort, et quand, leur conférence finie, les trois oiseaux, à l'œil torve, au bec vorace, s'approchent de lui, les ailes tombantes, son corps n'a pas même frémi.

Pauvre petit soldat de France ! Ils vont te dépecer tout entier, et s'acharner après toi. Ils emporteront jusqu'aux boutons de ta tunique ; car ces oiseaux de pillage ramassent tout ce qui brille, même dans le sang.

Doucement, les trois corbeaux s'approchent, et le plus effronté se hasarde à le piquer au doigt. Cette fois, le petit soldat se réveille, et tressaille tout entier. « Il n'est pas mort... Il n'est pas mort... » se disent les bêtes peureuses, et elles regagnent leur tertre en sautant.

Oh ! non. Le petit soldat de France n'est pas mort. Voyez-le redresser sa tête, où l'indignation fait remonter un peu de vie. Son œil s'anime, sa narine se gonfle. Il lui semble que l'air est moins lourd, et qu'il respire mieux.

Un rayon de soleil d'hiver, rose et pâle, se traîne sur la terre saccagée ; et pendant qu'il admire ce triste couchant, qui prend pour lui des lueurs d'aurore, voilà que, sous sa main étendue, la neige fondant à la chaleur laisse passer une pointe verte, un petit brin de blé en herbe.

O miracle de vie! Le blessé se sent renaître. Appuyé de ses deux mains à la terre de la patrie, il essaie de se redresser. De loin, les trois corbeaux le guettent, prêts à partir ; et lorsqu'ils le voient debout, cherchant autour de lui, d'un geste qui tremble encore, ses armes abandonnées, ils s'enlèvent ensemble et remontent vers le Nord déjà plein de nuit.

On entend dans le ciel des chocs d'ailes terribles et des claquements de bec. C'est un vol pressé, tumultueux, où il y a de la peur et de la colère. On dirait des bandits qui ont manqué leur coup, et qui se battent entre eux en fuyant.

SALVETTE ET BERNADOU

I

C'est la veille de Noël, dans une grosse ville de Bavière. Par les rues blanches de neige, dans la confusions du brouillard, le bruit des voitures et des cloches, la foule se presse, joyeuse, aux rôtisseries en plein vent, aux baraques, aux étalages. Frôlant avec un bruissement léger les boutiques enrubannées et fleuries, des branches de houx vert, des sapins entiers chargés de pendeloques passent portés à bras, dominant toutes les têtes, comme une ombre des forêts de Thuringe, un souvenir de nature dans la vie factice de l'hiver. Le jour tombe. Là-bas, derrière les jardins de la Résidence, on voit encore une lueur de soleil couchant, toute rouge à travers la brume, et il y a par la ville une telle gaieté, tant de préparatifs de fête que chaque lumière qui s'allume aux vitres semble pendre à un arbre de Noël. C'est qu'aujourd'hui n'est pas un Noël ordinaire! Nous sommes en l'an de grâce mil huit cent soixante-dix, et la naissance du Christ n'est qu'un prétexte de plus pour boire à l'illustre Von der Than et célébrer le triomphe des guerriers bavarois. Noël! Noël! Les juifs de la ville basse eux-mêmes sont en liesse. Voilà le vieil Augustus Cahn qui

tourne en courant le coin de la *Grappebleue*. Jamais ses yeux de furet n'ont relui comme ce soir. Jamais sa petite quouette en broussaille n'a frétillé si allégrement. Dans sa manche usée aux cordes des besaces est passé un honnête petit panier, plein jusqu'aux bords, couvert d'une serviette bise, avec le goulot d'une bouteille et une branche de houx qui dépassent.

Que diable le vieil usurier compte-t-il faire de tout cela ? Est-ce qu'il fêterait Noël, lui aussi ? Aurait-il réuni ses amis, sa famille, pour boire à la patrie allemande ?... Mais non ! Tout le monde sait bien que le vieux Cahn n'a pas de patrie. Son *Vaterland* à lui, c'est son coffre-fort. Il n'a pas de famille non plus, pas d'amis ; rien que des créanciers. Ses fils, ses associés plutôt, sont partis depuis trois mois avec l'armée. Ils trafiquent là-bas derrière les fourgons de la landwehr, vendant de l'eau-de-vie, achetant des pendules, et les soirs de bataille, s'en allant retourner les poches des morts, éventrer les sacs tombés aux fossés des routes. Trop vieux pour suivre ses enfants, le père Cahn est resté en Bavière, et il y fait des affaires magnifiques avec les prisonniers français. Toujours à rôder autour des baraquements, c'est lui qui rachète les montres, les aiguillettes, les médailles, les bons sur la poste. On le voit se glisser dans les hôpitaux, dans les ambulances. Il s'approche du lit des blessés, et leur demande tout bas en son hideux baragouin :

« *Afez-fus guelgue jôsse à fentre?* »

Et tenez ! en ce moment même, si vous le voyez trotter si vite avec son panier sous le bras, c'est que l'hôpital militaire ferme à cinq heures, et qu'il y a deux Français qui l'attendent là-haut dans cette grande maison noire aux fenêtres grillées et étroites, où Noël n'a, pour éclairer sa veillée, que les pâles lumières qui gardent le chevet des mourants...

II

Ces deux Français s'appellent Salvette et Bernadou. Ce sont deux chasseurs à pied, deux Provençaux du même village, enrôlés au même bataillon et blessés par le même obus. Seulement Salvette avait la vie plus dure, et déjà il commence à se lever, à faire quelques pas de son lit à la fenêtre. Bernadou, lui, ne veut pas guérir. Dans les rideaux blafards de son lit d'hospice, sa figure paraît plus maigre, plus languissante de jour en jour ; et quand il parle du pays, du retour, c'est avec

ce sourire triste des malades, où il y a bien plus de résignation que d'espérance. Aujourd'hui cependant il s'est animé un peu, en pensant à cette belle fête de Noël qui dans nos campagnes de Provence ressemble à un grand feu de joie allumé au milieu de l'hiver, en se rappelant les sorties des messes de minuit, l'église parée et lumineuse, les rues du village toutes noires, pleines de monde, puis la longue veillée autour de la table, les trois flambeaux traditionnels, l'aïoli, les escargots et la jolie cérémonie du *cacho fio* (bûche de Noël) que le grand-père promène autour de la maison et arrose avec du vin cuit.

« Ah ! mon pauvre Salvette, quel triste Noël nous allons faire cette année !... Si seulement on avait eu de quoi se payer un petit pain blanc et une fiole de vin clairet !... Ça m'aurait fait plaisir, avant de passer l'arme à gauche, d'arroser encore une fois le *cacho fio* avec toi... »

Et en parlant de pain blanc et de vin clairet, le malade a ses yeux qui brillent. Mais comment faire ? Ils n'ont plus rien, les malheureux, ni argent, ni montre. Salvette garde bien encore dans la doublure de sa veste un bon de poste de quarante francs. Seulement c'est pour le jour où ils seront libres, et la première halte qu'on fera dans une auberge de France. Cet argent-là est sacré. Pas moyen d'y toucher... Pourtant ce pauvre Bernadou est si malade ! Qui sait s'il pourra jamais se remettre en route pour retourner là-bas ? Et puisque voilà un beau Noël qu'on peut encore fêter ensemble, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux en profiter ?...

Alors, sans rien dire à son *pays*, Salvette a décousu sa tunique pour prendre le bon de poste, et quand le vieux Cahn est venu comme tous les matins faire sa tournée dans les salles, après de longs débats, des discussions à voix basse, il lui a glissé dans la main ce carré de papier, raide et jauni, sentant la poudre et taché de sang. Depuis ce moment, Salvette a pris un air de mystère. Il se frotte les mains et rit tout seul en regardant Bernadou. Et maintenant que le jour tombe, il est là à guetter, le front collé aux vitres, jusqu'à ce qu'il ait vu dans le brouillard de la place déserte le vieil Augustus Cahn tout essoufflé, qui arrive, un petit panier au bras.

III

Ce minuit solennel, qui sonne à tous les clochers de la ville, tombe lugubrement dans la nuit blanche des malades. La salle d'hospice est silencieuse, éclairée seulement par les veilleuses suspendues au plafond.

De grandes ombres errantes flottent sur les lits, les murs nus, avec un balancement perpétuel qui semble la respiration oppressée de tous les gens étendus là. Par moment, il y a des rêves qui parlent haut, des cauchemars qui gémissent, pendant que de la rue montent un murmure vague, des pas, des voix, confondus dans la nuit sonore et froide comme sous un porche de cathédrale. On sent la hâte recueillie, le mystère d'une fête religieuse traversant l'heure du sommeil et mettant dans la ville éteinte la lueur sourde des lanternes et l'embrasement des vitraux d'église.

— « Est-ce que tu dors, Bernadou ?... »

Tout doucement, sur la petite table, près du lit de son ami, Salvette a posé une bouteille de vin de Lunel, un pain rond, un joli pain de Noël où la branche de houx est plantée toute droite. Le blessé ouvre ses yeux cernés de fièvre. A la lumière indécise des veilleuses et sous le reflet blanc des grands toits où la lune s'éblouit dans la neige, ce Noël improvisé lui semble fantastique. — « Allons, réveille-toi, pays... Il ne sera pas dit que deux Provençaux auront laissé passer le réveillon, sans l'arroser d'un coup de clairette... » Et Salvette le redresse avec des soins de mère. Il emplit les gobelets, coupe le pain ; et l'on trinque, et l'on parle de la Provence. Peu à peu Bernadou s'anime, s'attendrit. Le vin blanc, les souvenirs... Avec cette enfance que les malades retrouvent au fond de leur faiblesse, il demande à Salvette de lui chanter un Noël provençal. Le camarade ne demande pas mieux : « Voyons, lequel veux-tu ? Celui de *l'Hôte?* ou les *Trois Rois?* ou *Saint Joseph m'a dit?*

— « Non ! j'aime mieux les *Bergers*. C'est celui que nous chantions toujours à la maison... »

Va pour les *Bergers!* A demi-voix, la tête dans les rideaux, Salvette commence à fredonner. Tout à coup, au dernier couplet, quand les pâtres ont déposé sur la crèche leur offrande d'œufs frais et de fromageons et que les congédiant d'un air affable,

Joseph leur dit : Allons! soyez bien sages,
Tournez-vous-en et faites bon voyage.
Bergers,
Prenez votre congé.

voilà le pauvre Bernadou qui glisse et retombe lourdement sur l'oreiller.

Son camarade, pensant qu'il s'endort, l'appelle, le secoue. Mais le blessé reste immobile, et la petite branche de houx en travers sur le drap rigide semble déjà la palme verte que l'on met au chevet des morts.

Salvette a compris. Alors tout pleurant, un peu ivre de la fête et d'une si grande douleur, il reprend à pleine voix dans le silence du dortoir le joyeux refrain de Provence :

Bergers,
Prenez votre congé.

LE BON DIEU DE CHEMILLÉ

QUI N'EST NI POUR NI CONTRE

Légende de Touraine.

Le curé de Chemillé s'en allait porter le Bon Dieu à un malade.

Vraiment, c'était pitié de songer que quelqu'un pouvait mourir par un si beau jour d'été, en plein *Angelus* de midi, le moment de la vie et de la lumière.

C'était pitié aussi de songer que ce pauvre curé avait été obligé de se mettre en route tout de suite en sortant de table, à l'heure où d'habitude il allait — le bréviaire aux mains — faire un bout de sieste sous sa petite tonnelle de vigne, au frais et au repos, d'un joli jardin plein de pêches mûres et de roses trémières.

«Seigneur, je vous l'offre», pensait le saint homme en soupirant, et monté sur un âne gris, avec son Bon Dieu devant lui en travers du bât, il suivait le petit chemin à mi-côte entre la roche rouge toute

piquée de mousses en fleurs, et la pente de cailloux et de hautes broussailles qui dégringolait jusqu'aux prairies.

L'âne pareillement, le pauvre âne, soupirait : « Seigneur, je vous l'offre, » et il le soupirait à sa manière, en levant tantôt une oreille, tantôt l'autre, pour chasser les mouches qui le tourmentaient.

C'est qu'elles sont méchantes et bourdonnantes, les mouches de midi ; avec cela, la côte à monter, et le curé de Chemillé, qui pesait si lourd, surtout en sortant de table.

De temps en temps des paysans passaient sur le chemin et se rangeaient un brin pour faire place au Bon Dieu, avec ce coup de chapeau particulier des paysans de Touraine ; l'œil malin et le salut respectueux, le regard qui a l'air de se moquer du geste.

A chacun M. le curé rendait son salut pour le compte du Bon Dieu, très poliment, mais sans bien savoir ce qu'il faisait, car sa tête commençait à se remplir de sommeil...

Le temps était chaud, la route blanche. Au bas du coteau, derrière les peupliers, les petits flots de la Loire ressemblaient à des écailles d'argent éblouissantes. Toute cette lumière répandue, ces bourdonnements d'abeilles qui soulevaient des poussières de fleurs sur la route, le chant des grives dans les vignes, un chant heureux de petite bête gourmande et rassasiée, achevaient d'assoupir le curé, tout étourdi déjà par un bon déjeuner de vin blanc et de rillettes...

... Voilà que passé Villandry, là où la roche devient plus haute et le raidillon plus étroit, le curé de Chemillé fut tiré vivement de son sommeil par les « dia ! hue ! » d'un charretier qui s'en venait en face de lui, avec un grand chariot de foin balancé lourdement à chaque tour de roue.

Le moment était critique. Même en se serrant le plus possible contre la roche, il n'y avait pas place pour deux dans le chemin... Redescendre jusqu'à la grand'route ? Le curé ne le pouvait pas, ayant pris ce sentier pour aller plus vite et sachant son malade à toute extrémité. C'est ce qu'il essaya d'expliquer au charretier ; mais le rustre ne voulait rien entendre.

« J'en suis fâché, monsieur le curé, dit-il sans retirer sa pipe, mais la journée est trop chaude pour que je m'en retourne vers Azay par le détour. Bon pour vous, qui vous en allez bien tranquillement sur votre âne...

— Mais, malheureux, tu n'as donc pas vu ce que j'ai là ?... C'est

le Bon Dieu, mauvais chrétien, le Bon Dieu de Chemillé que je porte à un malade.

— Je suis de Villandry, ricana le charretier... Le Bon Dieu de Chemillé ne me regarde pas... Dia! hue!» et le païen allongea un coup de fouet à son attelage pour le faire avancer, au risque d'envoyer l'âne et tout ce qu'il y avait dessus rouler au bas du coteau, dans le pâturage.

Notre curé n'était patient que tout juste. — «Ah! c'est comme cela. Eh bien, attends!» Et, sautant à bas de sa bête, il posa bien délicatement le Bon Dieu de Chemillé au bord du chemin, sur une touffe de serpolet, parmi les genêts d'or et les lychnis blancs, vraie nappe d'autel fleurie et parfumée, comme on n'en trouve pas même à la cathédrale de Saint-Martin-de-Tours...

Puis le saint homme s'agenouilla et fit cette courte prière : «Bon Dieu de Chemillé, tu vois ce qui m'arrive et que ce mécréant va m'obliger de le mettre à la raison. Pour ce faire, je n'ai besoin de personne, ayant les poignets très solides et le bon droit de mon côté... Reste donc là bien tranquille à regarder notre bataille et ne sois ni pour ni contre. Son affaire sera vite réglée.»

Sa prière dite, il se releva et commença par retrousser ses manches, ce qui fit voir après ses mains, ses belles mains de curé douces et polies par les bénédictions, deux poignets de boulanger solides comme des nœuds de frêne...

Vli! vlan! Du premier coup, le charretier eut sa pipe cassée entre les dents. Du second, il se trouva couché au fond du fossé, honteux, moulu, immobile. Après quoi le curé fit reculer la charrette, la rangea bien soigneusement au long du talus, la tête du cheval dans l'ombre d'un mûrier, et s'en alla au petit trot vers son malade, qu'il trouva assis dans ses rideaux d'indienne, remis de sa fièvre comme par miracle et en train de déboucher un vieux flacon de Vouvray mousseux, pour bien se reprendre à la vie. Je vous laisse à penser si notre curé l'aida dans son opération.

Depuis ce temps-là, le Bon Dieu de Chemillé est très populaire en Touraine, et c'est lui que les Tourangeaux invoquent dans toutes leurs disputes : «Bon Dieu de Chemillé ne sois ni pour ni contre...» Et qu'ils ont, ma foi! bien raison. C'est le vrai Dieu des batailles, ce Dieu de Chemillé qui ne fait de faveurs à personne et laisse chacun triompher selon sa force et son bon droit. Aussi quand luira le jour —

vous savez, mes amis, ce que je veux dire, — ce n'est pas au vieux Sabaoth, le sanguinaire ami d'Augusta et de Guillaume, ce Sabaoth qu'on prend avec des *Te Deum* et des messes en musique, non! ce n'est pas à celui-là qu'il faut adresser nos prières, mais au Bon Dieu de Chemillé, et voici ce que nous lui dirons :

PRIÈRE

Bon Dieu de Chemillé, les Français te prient. Tu sais ce que ces gens de là-bas nous ont fait... Maintenant l'heure de la revanche est venue... Pour la prendre, nous n'avons besoin de toi, ni de personne, ayant cette fois de bons canons, des boutons à toutes nos guêtres et le droit de notre côté. Reste donc là bien tranquille à regarder notre bataille, et ne sois ni pour ni contre. L'affaire de ces gueux sera vite réglée.

Ainsi soit-il!

WOOD'STOWN

— CONTE FANTASTIQUE —

L'emplacement était superbe pour bâtir une ville. Il n'y avait qu'à déblayer les bords du fleuve, en abattant une partie de la forêt, de l'immense forêt vierge enracinée là depuis la naissance du monde. Alors abritée tout autour par des collines boisées, la ville descendrait jusqu'aux quais d'un port magnifique, établi dans l'embouchure de la Rivière-Rouge, à quatre milles seulement de la mer.

Dès que le gouvernement de Washington eut accordé la concession, charpentiers et bûcherons se mirent à l'œuvre ; mais vous n'avez jamais vu une forêt pareille. Cramponnée au sol de toutes ses lianes, de toutes ses racines, quand on l'abattait par un bout elle repoussait d'un autre, se rajeunissait de ses blessures ; et chaque coup de hache faisait sortir des bourgeons verts. Les rues, les places de la ville à peine tracées étaient envahies par la végétation. Les murailles grandissaient moins vite que les arbres, et sitôt élevées, croulaient sous l'effort des racines toujours vivantes.

Pour venir à bout de cette résistance où s'émoussait le fer des cognées

et des haches, on fut obligé de recourir au feu. Jour et nuit une fumée étouffante emplit l'épaisseur des fourrés, pendant que les grands arbres au-dessus flambaient comme des cierges. La forêt essaya de lutter encore, retardant l'incendie avec des flots de sève et la fraîcheur sans air de ses feuillages pressés. Enfin, l'hiver arriva. La neige s'abattit comme une seconde mort sur les grands terrains pleins de troncs noircis, de racines consumées. Désormais on pouvait bâtir.

Bientôt une ville immense, toute en bois comme Chicago, s'étendit aux bords de la Rivière-Rouge, avec ses larges rues alignées, numérotées, rayonnant autour des places, sa Bourse, ses halles, ses églises, ses écoles, et tout un attirail maritime de hangars, de douanes, de docks, d'entrepôts, de chantiers de construction pour les navires. La ville de bois, Wood'stown — comme on l'appela — fut vite peuplée par les essuyeurs de plâtres des villes neuves. Une activité fiévreuse circula dans tous ses quartiers ; mais sur les collines environnantes, dominant les rues pleines de foule et le port encombré de vaisseaux, une masse sombre et menaçante s'étalait en demi-cercle. C'était la forêt qui regardait.

Elle regardait cette ville insolente qui lui avait pris sa place au bord du fleuve, et trois milles d'arbres gigantesques. Tout Wood'stown était fait avec sa vie à elle. Les hauts mâts qui se balançaient là-bas dans le port, ces toits innombrables abaissés l'un vers l'autre, jusqu'à la dernière cabane du faubourg le plus éloigné, elle avait tout fourni, même les instruments de travail, même les meubles, mesurant seulement ses services à la longueur de ses branches. Aussi quelle rancune terrible elle gardait contre cette ville de pillards!

Tant que l'hiver dura, on ne s'aperçut de rien. Les gens de Wood'stown entendaient parfois un craquement sourd dans leurs toitures, dans leurs meubles. De temps en temps, une muraille se fendait, un comptoir de magasin éclatait en deux bruyamment. Mais le bois neuf est sujet à ces accidents, et personne n'y attachait d'importance. Cependant, aux approches du printemps, — un printemps subit, violent, si riche de sèves qu'on en sentait sous terre comme un bruissement de sources, — le sol commença à s'agiter, soulevé par des forces invisibles et actives. Dans chaque maison, les meubles, les parois des murs se gonflèrent, et l'on vit sur les planchers de longues boursouflures comme au passage d'une taupe. Ni portes, ni fenêtres, rien ne marchait plus. — « C'est l'humidité, disaient les habitants Avec la chaleur, cela passera. »

Tout à coup, au lendemain d'un grand orage venu de la mer, qui apportait l'été dans ses éclairs brûlants et sa pluie tiède, la ville en se réveillant eut un cri de stupeur. Les toits rouges des monuments publics, les clochers des églises, le plancher des maisons et jusqu'au bois des lits, tout était saupoudré d'une teinte verte, mince comme une moisissure, légère comme une dentelle. De près, c'était une quantité de bourgeons microscopiques, où l'enroulement des feuilles se voyait déjà. Cette bizarrerie des pluies amusa sans inquiéter ; mais, avant le soir, des bouquets de verdure s'épanouissaient partout sur les meubles, sur les murailles. Les branches poussaient à vue d'œil ; légèrement retenues dans la main, on les sentait grandir et se débattre comme des ailes.

Le jour suivant, tous les appartements avaient l'air de serres. Des lianes suivaient les rampes d'escalier. Dans les rues étroites, des branches se joignaient d'un toit à l'autre, mettant au-dessus de la ville bruyante l'ombre des avenues forestières. Cela devenait inquiétant. Pendant que les savants réunis délibéraient sur ce cas de végétation extraordinaire, la foule se pressait dehors pour voir les différents aspects du miracle. Les cris de surprise, la rumeur étonnée de tout ce peuple inactif donnaient de la solennité à cet étrange événement. Soudain quelqu'un cria : « Regardez donc la forêt ! » et l'on s'aperçut avec terreur que depuis deux jours le demi-cercle verdoyant s'était beaucoup rapproché. La forêt avait l'air de descendre vers la ville. Toute une avant-garde de ronces, de lianes s'allongeait jusqu'aux premières maisons des faubourgs.

Alors Wood'stown commença à comprendre et à avoir peur. Évidemment la forêt venait reconquérir sa place au bord du fleuve ; et ses arbres, abattus, dispersés, transformés, se déprisonnaient pour aller au-devant d'elle. Comment résister à l'invasion ? Avec le feu, on risquait d'embraser la ville entière. Et que pouvaient les haches contre cette sève sans cesse renaissante, ces racines monstrueuses attaquant le sol en dessous, ces milliers de graines volantes qui germaient en se brisant et faisaient pousser un arbre partout où elles tombaient ?

Pourtant tout le monde se mit bravement à l'œuvre avec des faux, des herses, des cognées ; et l'on fit un immense abattis de feuillages. Mais en vain. D'heure en heure la confusion des forêts vierges, où l'entrelacement des lianes joint entre elles des pousses gigantesques,

envahissait les rues de Wood'stown. Déjà les insectes, les reptiles faisaient irruption. Il y avait des nids dans tous les coins, et de grands coups d'ailes, et des masses de petits becs jaseurs. En une nuit les greniers de la ville furent épuisés par toutes les couvées écloses. Puis comme une ironie au milieu de ce désastre, des papillons de toutes grandeurs, de toutes couleurs volaient sur les grappes fleuries, et les abeilles prévoyantes qui cherchent des abris sûrs, au creux de ces arbres si vite poussés installaient leurs rayons de miel comme une preuve de durée.

Vaguement, dans la houle bruyante des feuillages, on entendait les coups sourds des cognées et des haches ; mais le quatrième jour tout travail fut reconnu impossible. L'herbe montait trop haute, trop épaisse. Des lianes grimpantes s'accrochaient aux bras des bûcherons, garrottaient leurs mouvements. D'ailleurs les maisons étaient devenues inhabitables ; les meubles, chargés de feuilles, avaient perdu leurs formes. Les plafonds s'effondraient, percés par la lance des yuccas, la longue épine des acajous ; et à la place des toitures s'étalait le dôme immense des catalpas. C'est fini. Il fallait fuir.

A travers le réseau de plantes et de branches qui se resserraient de plus en plus, les gens de Wood'stown épouvantés se précipitèrent vers le fleuve, emportant le plus qu'ils pouvaient de richesses, d'objets précieux. Mais que de peine pour gagner le bord de l'eau ! Il n'y avait plus de quais. Rien que des roseaux gigantesques. Les chantiers maritimes, où s'abritaient les bois de construction, avaient fait place à des forêts de sapins ; et dans le port tout en fleurs, les navires neufs semblaient des îlots de verdure. Heureusement qu'il se trouvait là quelques frégates blindées sur lesquelles la foule se réfugia et d'où elle put voir la vieille forêt joindre victorieusement la forêt nouvelle.

Peu à peu les arbres confondirent leurs cimes, et sous le ciel bleu plein de soleil, l'énorme masse de feuillage s'étendit des bords du fleuve à l'horizon lointain. Plus trace de ville, ni de toits, ni de murs. De temps en temps un bruit sourd d'écroulement, dernier écho de la ruine, ou le coup de hache d'un bûcheron enragé, retentissait sous la profondeur du feuillage. Puis plus rien que le silence vibrant, bruissant, bourdonnant, des nuées de papillons blancs tournoyant sur la rivière déserte, et là-bas, vers la haute mer, un navire qui s'enfuyait, trois grands arbres verts dressés au milieu de ses voiles, emportant les derniers émigrés de ce qui fut Wood'stown...

EN CAMARGUE

A mon ami
Timoléon Ambroy

I

LE DÉPART

Grande rumeur au château. Le messager vient d'apporter un mot du garde moitié en français, moitié en provençal, annonçant qu'il y a eu déjà deux ou trois beaux passages de *galéjons*, de *charlottines*, et que les oiseaux de *prime* non plus ne manquent pas. Depuis ce moment-là tout le monde a la fièvre. L'un fabrique des cartouches, l'autre essaye des houseaux. Dans de grands paniers fragiles à cause des bouteilles entourées de paille, les provisions s'entassent, s'entassent, comme si on partait pour le désert... Enfin tout est prêt. Un matin, au petit jour de quatre heures, le break attelé s'arrête au bas du perron.

Dans la basse-cour à demi réveillée les chiens bondissent de joie, se pressent à la grille en voyant luire les fusils. Le vieux Miracle, doyen du chenil, Ramette, Miraclet, tous prennent place entre nos jambes dans la voiture ; et bientôt nous roulons sur la route d'Arles, un peu sèche, un peu dépouillée, par ce matin de décembre où la verdure pâle des oliviers est à peine visible, et la verdure crue des chênes-kermès un peu trop hivernale et factice. Les étables se remuent. Il y a des réveils avant jour qui allument la vitre des fermes ; et dans les découpures de pierre de l'abbaye de Montmajour, des orfraies encore

engourdies de sommeil battent de l'aile parmi les ruines. Pourtant nous croisons déjà le long des fossés de vieilles paysannes qui vont au marché au trot lent de leurs bourriquets. Elles viennent de la Ville-des-Baux. Six grandes lieues pour s'asseoir une heure sur les marches de Saint-Trophyme et vendre des petits paquets de simples ramassés dans la montagne...

Maintenant voici les remparts d'Arles, des remparts bas et crénelés comme on en voit sur les anciennes estampes où des guerriers armés de lances apparaissent en haut de talus moins grands qu'eux. Nous traversons au galop cette merveilleuse petite ville, une des plus pittoresques de France avec ses balcons sculptés, arrondis, s'avançant comme des moucharabies jusqu'au milieu des rues étroites, ses vieilles maisons noires aux petites portes mauresques, ogivales et basses, qui vous reportent au temps de Guillaume Court-Nez et des Sarrasins. A cette heure, il n'y a encore personne dehors. Le quai du Rhône seul est animé. Le bateau à vapeur qui fait le service de la Camargue chauffe au bas des marches, prêt à partir. Des *ménagers* en veste de cadis roux, des filles de la Roquette qui vont se louer pour les travaux des fermes montent sur le pont avec nous, causant et riant entre eux. Sous les longues mantes brunes rabattues à cause de l'air vif du matin, la haute coiffure arlésienne fait la tête élégante et petite avec un joli grain d'effronterie, une envie de se dresser pour lancer le rire ou la malice plus loin... La cloche sonne ; nous partons. Avec la triple vitesse du Rhône, de l'hélice, du mistral, les deux rivages se déroulent. D'un côté c'est la Crau, une plaine aride, pierreuse. De l'autre, la Camargue, plus verte, qui prolonge jusqu'à la mer son herbe courte et ses marais pleins de roseaux.

De temps en temps le bateau s'arrête près d'un ponton, à gauche ou à droite, à Empire ou à Royaume comme on disait au moyen âge, du temps du royaume d'Arles, et comme les vieux mariniers du Rhône disent encore aujourd'hui. A chaque ponton, une ferme blanche, un bouquet d'arbres. Les travailleurs descendent chargés d'outils, les femmes leur panier au bras, droites sur la passerelle. Vers Empire ou vers Royaume peu à peu le bateau se vide, et quand il arrive au ponton du Mas-de-Giraud où nous descendons, il n'y a presque plus personne à bord.

Le Mas-de-Giraud est une vieille ferme des seigneurs de Barbentane, où nous entrons pour attendre le garde qui doit venir nous chercher.

Dans la haute cuisine, tous les hommes de la ferme, laboureurs, vignerons, bergers, bergerots, sont attablés, graves, silencieux, mangeant lentement et servis par les femmes qui ne mangeront qu'après. Bientôt le garde paraît avec la carriole. Vrai type à la Fenimore, trappeur de terre et d'eau, garde-pêche et garde-chasse, les gens du pays l'appellent *lou Roudeïroù* (le rôdeur), parce qu'on le voit toujours dans les brumes d'aube ou de jour tombant caché pour l'affût parmi les roseaux, ou bien immobile dans son petit bateau, occupé à surveiller ses nasses sur les *clairs* (les étangs) et les *roubines* (canaux d'irrigation). C'est peut-être ce métier d'éternel guetteur qui le rend aussi silencieux, aussi concentré. Pourtant, pendant que la petite carriole chargée de fusils et de paniers marche devant nous, il nous donne des nouvelles de la chasse, le nombre de passages, les quartiers où les oiseaux voyageurs se sont abattus. Tout en causant, on s'enfonce dans le pays.

Les terres cultivées dépassées, nous voici en pleine Camargue sauvage. A perte de vue, parmi les pâturages, des marais, des roubines luisent dans les salicornes. Des bouquets de tamaris et de roseaux font des îlots comme sur une mer calme. Pas d'arbres hauts. L'aspect uni, immense, de la plaine n'est pas troublé. De loin en loin, des parcs de bestiaux étendent leurs toits bas presque au ras de terre. Des troupeaux dispersés, couchés dans les herbes salines, ou cheminant serrés autour de la cape rousse du berger, n'interrompent pas la grande ligne uniforme, amoindris qu'ils sont par cet espace infini d'horizons bleus et de ciel ouvert. Comme de la mer unie malgré ses vagues, il se dégage de cette plaine un sentiment de solitude, d'immensité, accru encore par le mistral qui souffle sans relâche, sans obstacle, et de son haleine puissante semble aplanir, agrandir le paysage. Tout se courbe devant lui. Les moindres arbustes gardent l'empreinte de son passage, en restent tordus, couchés vers le sud dans l'attitude d'une fuite perpétuelle...

II

LA CABANE

Un toit de roseaux, des murs de roseaux desséchés et jaunes, c'est la cabane. Ainsi s'appelle notre rendez-vous de chasse. Type de ta maison camarguaise, la cabane se compose d'une unique pièce, haute,

vaste, sans fenêtre, et prenant jour par une porte vitrée qu'on ferme le soir avec des volets pleins. Tout le long des grands murs crépis, blanchis à la chaux, des râteliers attendent les fusils, les carniers, les bottes de marais. Au fond cinq ou six berceaux sont rangés autour d'un vrai mât planté au sol et montant jusqu'au toit auquel il sert d'appui. La nuit, quand le mistral souffle et que la maison craque de partout, avec la mer lointaine et le vent qui la rapproche, porte son bruit, le continue en l'enflant, on se croirait couché dans la chambre d'un bateau.

Mais c'est l'après-midi surtout que la cabane est charmante. Par nos belles journées d'hiver méridional, j'aime rester tout seul près de la haute cheminée où fument quelques pieds de tamaris. Sous les coups du mistral ou de la tramontane, la porte saute, les roseaux crient, et toutes ces secousses sont un bien petit écho du grand ébranlement de la nature autour de moi. Le soleil d'hiver fouetté par l'énorme courant s'éparpille, joint ses rayons, les disperse. De grandes ombres courent sous un ciel bleu admirable. La lumière arrive par saccades, les bruits aussi, et les sonnailles des troupeaux entendues tout à coup, puis oubliées, perdues dans le vent, reviennent chanter sous la porte ébranlée avec le charme d'un refrain... L'heure exquise, c'est le crépuscule, un peu avant que les chasseurs n'arrivent. Alors le vent s'est calmé. Je sors un moment. En paix le grand soleil rouge descend, enflammé, sans chaleur. La nuit tombe, vous frôle en passant de son aile noire toute humide. Là-bas au ras du sol la lumière d'un coup de feu passe avec l'éclat d'une étoile rouge avivée par l'ombre environnante. Dans ce qui reste de jour, la vie se hâte. Un long triangle de canards vole très bas comme s'ils voulaient prendre terre, mais tout à coup la cabane, où le *cæleil* est allumé, les éloigne. Celui qui tient la tête de la colonne dresse le cou, remonte, et tous les autres derrière lui s'emportent plus haut avec des cris sauvages.

Bientôt un piétinement immense se rapproche, pareil à un bruit de pluie. Des milliers de moutons, rappelés par les bergers, harcelés par les chiens dont on entend le galop confus et l'haleine haletante, se pressent vers les parcs, peureux et indisciplinés. Je suis envahi, frôlé, confondu dans ce tourbillon de laines frisées, de bêlements, une houle véritable où les bergers semblent portés avec leur ombre par des flots bondissants... Derrière les troupeaux, voici des pas connus, des voix joyeuses. La cabane est pleine, animée, bruyante. Les sarments

flambent. On rit d'autant plus qu'on est plus bas. C'est un étourdissement d'heureuse fatigue, les fusils dans un coin, les grandes bottes jetées pêle-mêle, les carniers vides, et à côté les plumages roux, dorés, verts, argentés, tout tachés de sang. La table est mise ; et dans la fumée d'une bonne soupe d'anguilles, le silence se fait, le grand silence des appétits robustes, interrompu seulement par les grognements féroces des chiens qui lapent leur écuelle à tâtons devant la porte...

La veillée sera courte. Déjà près du feu clignotant lui aussi, il ne reste plus que le garde et moi. Nous causons, c'est-à-dire nous nous jetons de temps en temps l'un à l'autre des demi-mots à la façon des paysans, de ces interjections presque indiennes, courtes et vite éteintes comme les dernières étincelles des sarments consumés. Enfin le garde se lève, allume sa lanterne, et j'écoute son pas lourd qui se perd dans la nuit...

III

A L'ESPÈRE ! (A L'AFFUT !)

L'espère ! quel joli nom pour désigner l'affût, l'attente du chasseur embusqué, et ces heures indécises où tout attend, *espère*, hésite entre le jour et la nuit. L'affût du matin un peu avant le lever du soleil, l'affût du soir au crépuscule. C'est ce dernier que je préfère, surtout dans ces pays marécageux où l'eau des *clairs* garde si longtemps la lumière...

Quelquefois on tient l'affût dans le *negochin* (le naye-chien), un tout petit bateau sans quille, étroit, roulant au moindre mouvement. Abrité par les roseaux, le chasseur guette les canards du fond de sa barque, que dépassent seulement la visière d'une casquette, le canon du fusil, et la tête du chien flairant le vent, happant les moustiques, ou bien de ses grosses pattes étendues penchant tout le bateau d'un côté et le remplissant d'eau. Cet affût-là est trop compliqué pour mon inexpérience. Aussi, le plus souvent, je vais à *l'espère* à pied, barbottant en plein marécage avec d'énormes bottes taillées dans toute la longueur du cuir. Je marche lentement, prudemment, de peur de m'envaser. J'écarte les roseaux pleins d'odeurs saumâtres et de sauts de grenouilles...

Enfin, voici un îlot de tamaris, un coin de terre sèche où je m'installe.

Le garde, pour me faire honneur, a laissé son chien avec moi, un énorme chien des Pyrénées à grande toison blanche, chasseur et pêcheur de premier ordre, et dont la présence ne laisse pas que de m'intimider un peu. Quand une poule d'eau passe à ma portée, il a une certaine façon ironique de me regarder en rejetant en arrière, d'un coup de tête à l'artiste, deux longues oreilles flasques qui lui pendent dans les yeux ; puis des poses à l'arrêt, des frétillements de queue, toute une mimique d'impatience pour me dire : « Tire... tire donc ! » Je tire, je manque. Alors allongé de tout son corps, il bâille et s'étire d'un air las, découragé et insolent !...

Eh bien ! oui, j'en conviens, je suis un mauvais chasseur. L'affût, pour moi, c'est l'heure qui tombe, la lumière diminuée, réfugiée dans l'eau, les étangs qui luisent, polissant jusqu'au ton de l'argent fin la teinte grise du ciel assombri. J'aime cette odeur d'eau, ce frôlement mystérieux des insectes dans les roseaux, ce petit murmure des longues feuilles qui frissonnent. De temps en temps, une note triste passe et roule dans le ciel comme un ronflement de conque marine. C'est le butor qui plonge au fond de l'eau son bec immense d'oiseau-pêcheur et souffle... rrrououou !... Des vols de grues filent sur ma tête. J'entends le froissement des plumes, l'ébouriffement du duvet dans l'air vif, et jusqu'au craquement de la petite armature surmenée. Puis plus rien. C'est la nuit, la nuit profonde, avec un peu de jour resté sur l'eau...

Tout à coup j'éprouve un tressaillement, une espèce de gêne nerveuse, comme si j'avais quelqu'un derrière moi. Je me retourne et j'aperçois le compagnon des belles nuits, la lune, une large lune toute ronde qui se lève doucement avec un mouvement d'ascension d'abord très sensible, et se ralentissant à mesure qu'elle s'éloigne de l'horizon.

Déjà un premier rayon est distinct près de moi, puis un autre un peu plus loin... Maintenant tout le marécage est allumé. La moindre touffe d'herbe a son ombre. L'affût est fini, les oiseaux nous voient ; il faut rentrer. On marche au milieu d'une inondation de lumière bleue, légère, poussiéreuse, et chacun de nos pas dans les *clairs*, dans les *roubines*, y remue des tas d'étoiles tombées et des rayons de lune qui traversent l'eau jusqu'au fond.

COCHET

IV

LE ROUGE ET LE BLANC

Tout près de chez nous, à une portée de fusil de la cabane, il y en a une autre qui lui ressemble, mais plus rustique. C'est là que notre garde habite avec sa femme et ses deux aînés ; la fille, qui soigne le repas des hommes, raccommode les filets de pêche ; le garçon qui aide son père à relever les nasses, à surveiller les *martilières* (vannes) des étangs. Les deux plus jeunes sont à Arles chez la grand'mère, et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils aient appris à lire et qu'ils aient fait leur *bon jour* (première communion) ; car ici on est trop loin de l'église et de l'école, et puis l'air de la Camargue ne vaudrait rien pour ces petits. Le fait est que, l'été venu, quand les marais sont à sec et que la vase blanche des *roubines* se crevasse à la grande chaleur, l'île n'est vraiment pas habitable.

J'ai vu cela une fois au mois d'août, en venant tirer les hallebrands, et je n'oublierai jamais l'aspect triste et féroce de ce paysage embrasé. De place en place, les étangs vidés fumaient au soleil comme d'immenses cuves, gardant tout au fond un reste de vie qui s'agitait, un grouillement de salamandres, d'araignées, de mouches d'eau cherchant des coins humides. Il y avait là un air de peste, une brume de miasmes lourdement flottante qu'épaississaient encore d'innombrables tourbillons de moustiques. Chez le garde, tout le monde grelottait, tout le monde avait la fièvre, et c'était pitié de voir les visages jaunes, tirés, les yeux cerclés trop grands de ces malheureux condamnés à se traîner pendant trois mois sous ce plein soleil inexorable qui brûle les fiévreux sans les réchauffer... Triste et pénible vie que celle de garde-chasse en Camargue ! Encore celui-là a sa femme et ses enfants près de lui ; mais à deux lieues plus loin, dans le marécage, demeure un gardien de chevaux qui, lui, vit absolument seul d'un bout de l'année à l'autre et mène une véritable existence de Robinson. Dans sa cabane de roseaux, qu'il a construite lui-même, pas un ustensile qui ne soit son ouvrage, depuis le hamac d'osier tressé, les trois pierres noires assemblées en foyer, les pieds de tamaris taillés en escabeaux, jusqu'à la serrure et la clef de bois blanc fermant cette singulière habitation.

L'homme est au moins aussi étrange que son logis. C'est une espèce de philosophe silencieux comme les solitaires, abritant sa méfiance de paysan sous d'épais sourcils en broussailles. Quand il n'est pas dans le pâturage, on le trouve assis devant sa porte, déchiffrant lentement, avec une application enfantine et touchante, une de ces petites brochures roses, bleues ou jaunes qui entourent les fioles pharmaceutiques dont il se sert pour ses chevaux. Le pauvre diable n'a pas d'autre distraction que la lecture, ni d'autres livres que ceux-là. Quoique voisins de cabane, notre garde et lui ne se voient pas. Ils évitent même de se rencontrer. Un jour que je demandais au *roudeïroù* la raison de cette antipathie, il me répondit d'un air grave : « C'est à cause des opinions... Il est rouge, et moi je suis blanc ».

Ainsi même dans ce désert dont la solitude aurait dû les rapprocher, ces deux sauvages, aussi ignorants, aussi naïfs l'un que l'autre, ces deux bouviers de Théocrite, qui vont à la ville à peine une fois par an et à qui les petits cafés d'Arles, avec leurs dorures et leurs glaces, donnent l'éblouissement du palais des Ptolémées, ont trouvé moyen de se haïr au nom de leurs convictions politiques!

V

LE VACCARÈS

Ce qu'il y a de plus beau en Camargue, c'est le Vaccarès. Souvent, abandonnant la chasse, je viens m'asseoir au bord de ce lac salé, une petite mer qui semble un morceau de la grande, enfermé dans les terres et devenu familier par sa captivité même. Au lieu de ce dessèchement, de cette aridité qui attristent d'ordinaire les côtes, le Vaccarès, sur son rivage un peu haut, tout vert d'herbe fine, veloutée, étale une flore originale et charmante, des centaurées, des trèfles d'eau, des gentianes et ces jolies *saladelles* bleues en hiver, rouges en été, qui transforment leur couleur au changement d'atmosphère, et dans une floraison ininterrompue marquent les saisons de leurs tons divers.

Vers cinq heures du soir, à l'heure où le soleil décline, ces trois lieues d'eau sans une barque, sans une voile pour limiter, transformer leur étendue, ont un aspect admirable. Ce n'est plus le charme intime

des *clairs*, des *roubines* apparaissant de distance en distance entre les plis d'un terrain marneux sous lequel on sent l'eau filtrer partout, prête à se montrer à la moindre dépression du sol. Ici l'impression est grande, large. De loin ce rayonnement de vagues attire des troupes de macreuses, des hérons, des butors, des flamands au ventre blanc, aux ailes roses, s'alignant pour pêcher tout le long du rivage de façon à disposer leurs teintes diverses en une longue bande égale ; et puis des ibis, de vrais ibis d'Egypte, bien chez eux dans ce soleil splendide et ce paysage muet. De ma place, en effet, je n'entends rien que l'eau qui clapote, et la voix du gardien qui rappelle ses chevaux dispersés sur le bord. Ils ont tous des noms retentissants : « Cifer !... (Lucifer)... L'Estello !... L'Estournello !... » Chaque bête, en s'entendant nommer, accourt, la crinière au vent, et vient manger l'avoine dans la main du gardien...

Plus loin, toujours sur la même rive, se trouve une grande *manado* (troupeau) de bœufs paissant en liberté comme les chevaux. De temps en temps j'aperçois au-dessus d'un bouquet de tamaris l'arête de leurs dos courbés, et leurs petites cornes en croissant qui se dressent. La plupart de ces bœufs de Camargue sont élevés pour courir dans les *ferrades*, les fêtes de villages ; et quelques-uns ont des noms déjà célèbres par tous les cirques de Provence et de Languedoc. C'est ainsi que la *manado* voisine compte entre autres un terrible combattant appelé le *Romain*, qui a décousu je ne sais combien d'hommes et de chevaux aux courses d'Arles, de Nîmes, de Tarascon. Aussi ses compagnons l'ont-ils pris pour chef ; car dans ces étranges troupeaux les bêtes se gouvernent elles-mêmes, groupées autour d'un vieux taureau qu'elles adoptent pour conducteur. Quand un ouragan tombe sur la Camargue, terrible dans cette grande plaine où rien ne le détourne, ne l'arrête, il faut voir la *manado* se serrer derrière son chef, toutes les têtes baissées tournant du côté du vent ces larges fronts où la force du bœuf se condense. Nos bergers provençaux appellent cette manœuvre : *vira la bano au giscle* — tourner la corne au vent. Et malheur aux troupeaux qui ne s'y conforment pas. Aveuglée par la pluie, entraînée par le vent, la *manado* en déroute tourne sur elle-même, s'effare, se disperse, et les bœufs éperdus, courant devant eux pour échapper à la tempête, se précipitent dans le Rhône, dans le Vaccarès ou dans la mer.

ÉPILOGUE

La table est hospitalière, bien servie, bien entourée. La lumière de deux grandes lampes s'abat, éclatante et blanche sur une nappe lustrée ; et les visages éclairés à la hauteur des yeux sortent en cercle de l'ombre, paisibles, souriants, épanouis. C'est la fin d'un repas d'amis, l'heure des effusions, des chaleurs de cœur ; et, comme voilà longtemps que ces braves gens se connaissent, on sent dans l'atmosphère de leur causerie la tranquillité, la sécurité d'une habitude. Les mots se croisent sans se heurter, les idées se font des concessions, des politesses, se rangent pour se laisser passer. On échange des regards aussi chaleureux que des poignées de mains. On remue des rayons au choc des verres ; et la bonne humeur des convives est franche comme la couleur des vins de France dans le cristal des carafes.

Tout à coup la scène change. La table semble agrandie, aussi plus sombre. Les coudes qui se touchaient fraternellement s'écartent les uns des autres, et cela fait des vides où l'on sent passer un peu de l'air froid et du noir de la nuit, comme si une fenêtre s'était ouverte subitement. Qu'est-ce qu'il y a donc ? Qu'est-ce qu'il arrive ?... C'est la politique qui vient d'entrer... Laissez-la faire. Dans cinq minutes cette aimable tablée, si paisible, va devenir discordante et criarde. Les voix vont s'aigrir en discutant, le vin tourner dans les bouteilles. Plus d'épanchements, plus de confidences.

Les convives mangent avec fureur. Il y en a qui parlent tout seuls, comme dans une langue étrangère, sans écouter ce qui se dit autour d'eux. D'autres au contraire suffoqués d'indignation deviennent bleus, font des gestes, s'étranglent avec des paroles rentrées. Des mots blessants, des regards chargés de haine partent, se croisent comme des balles. On se jette à la tête des dates de révolution, des noms de rues à fusillades ; il y a des nuits de décembre, des jours de juin qui

revivent, jonchés de morts dans des émotions de jeunesse retrouvées. Les plus vieux amis se regardent stupéfaits, s'apercevant qu'ils ont entre eux des distances de champ de bataille, des barricades écroulées depuis vingt ans ; et à mesure qu'on fouille l'histoire, ce nid à rancunes, il en monte une ivresse de colère, qui fait qu'on arrive à bégayer, à écumer, à serrer les manches des couteaux en se regardant.

C'est l'hydrophobie politique, terrible maladie dont toute la France est atteinte en ce moment.

O politique, je te hais !

Je te hais parce que tu es grossière, injuste, haineuse, criarde et bavarde ;

Parce que tu es l'ennemie de l'art, du travail ;

Parce que tu sers d'étiquette à toutes les sottises, à toutes les ambitions, à toutes les paresses.

Aveugle et passionnée, tu sépares de braves cœurs faits pour être unis, tu lies au contraire des êtres tout à fait dissemblables.

Tu es le grand dissolvant des consciences, tu donnes l'habitude du mensonge, du subterfuge, et, grâce à toi, on voit des honnêtes gens devenus amis de coquins pourvu qu'ils soient du même parti.

Je te hais surtout, ô politique, parce que tu en es arrivée à tuer dans nos cœurs le sentiment, l'idée de patrie ;

Parce que j'ai vu des démocrates se frotter les mains en apprenant les désastres de Forbach et de Reischoffen et des impérialistes après le Quatre Septembre ne pas même essayer de dissimuler leur joie à chaque nouvelle défaite de Chanzy ou de Trochu.

Je te hais enfin parce que c'est toi qui nous as valu cette terrible parole d'Henri Heine :

En France il n'y a plus de nation, il n'y a que des partis.

Paris, 1873.

ÉTUDES ET PAYSAGES

(INÉDITS)

LES PARISIENS A LA CAMPAGNE

— ASNIÈRES —

S'il est un pays qui me soit profondément antipathique, c'est à coup sûr le petit village d'Asnières. Une plaine poudreuse, des arbres rabougris, une verdure de convention y font tous les frais du paysage ; franchement, en fait de campagne, j'aime cent fois mieux les Tuileries, le Jardin des Plantes, le Luxembourg ou le boulevard Sébastopol.

Il n'est pas jusqu'aux crapauds et aux grillons qui s'entendent pour chanter à Asnières plus désagréablement qu'ailleurs.

Ce que j'avance sur la sécheresse de l'endroit pourra paraître exagéré, et pour peu qu'on me chicane, j'accorderai qu'en descendant vers Saint-Ouen on a quelques points de vue d'un pittoresque facultatif, assez réjouissant pour des myopes ou des Parisiens. Quant à l'île des Ravageurs, je vous défends de m'en parler ; elle m'a toujours eu l'air d'un requin échoué, sur lequel on aurait semé du persil. — Je me sens ici le besoin d'ouvrir une parenthèse pour demander pardon à certains lecteurs des énormes hérésies que je vais commettre à propos d'Asnières.

Pourquoi va-t-on à Asnières ? — Entre nous, le point n'est pas encore bien éclairci : — je conviens qu'après un hiver passé à Paris à courir les bals et les soupers, on ait la passion des champs, des longues courses à travers bois, et de ces bonnes siestes campagnardes, le nez au ciel, le dos sur l'herbe ; — mais, aussi vrai que je m'appelle *Piccolo*, ce n'est point du tout ce besoin-là qui amène à Asnières ses habitants de l'été ; — c'est tout simplement une question de *genre* pour les uns, d'habitude pour les autres, d'occasion pour la plupart. Je comprends ces deux derniers cas : — on a par là-bas une petite habitation, on l'utilise ; cela se fait chaque jour, et moi-même j'ai porté, toute la saison dernière, un pantalon clair qui me déplaisait fort, mais que j'utilisais. — Autre chose. Vous avez depuis dix ans l'habitude d'aller dans tel ou tel endroit ; vous vous y ennuyez à mourir, et vous y retournez ;

— je comprends encore cela, et j'en fais tout autant, moi que la fumée écœure, et qui fume depuis dix ans comme un tuyau d'usine ; mais ceux qui ne sont pas excusables, ce sont ces petits messieurs qu'entraîne à Asnières l'amour exclusif du genre et de la fashion.

Vous les rencontrez se pavanant dans les rues du pays, le cigare aux lèvres, vêtus de blanc ou de jaune des pieds à la tête, et c'est pour eux une occasion comme une autre d'étaler des négligés extravagants d'élégance et de fantaisie : — on a de belles pantoufles brodées, des bas de couleur à jour, pantalon très court et bouffant, chemise de couleur sortant un peu sous le gilet, à la façon des anciens crevés, gilet de couleur, habit de couleur, cravate de mousseline et panama. C'est charmant. Ces messieurs passent leur soirée au café, ni plus ni moins qu'à Paris, avec cette différence qu'ils sont vêtus plus légèrement et que l'air est plus humide. A dix heures, on bâille, on se retire ; — quelquefois un souper chez *Laroche* ou ailleurs ; ce cas échéant, je me demande pourquoi *Laroche*, quand on a Vachette, Désiré et la Maison-d'Or.

La plupart de ces braves campagnards sont des boursiers ou de jeunes négociants qui, vers six heures du soir, désertent la rue Vivienne ou la rue du Mail et s'en vont souper à Asnières, où ces dames les attendent. Quelques étudiants fortunés viennent se fourvoyer parfois sur ces *bords fleuris qu'arrose la Seine* ; mais ils n'y séjournent pas longtemps, — je ne sais pourquoi.

Avant de terminer cette rapide étude, je voudrais vous dire deux mots des *paysannes d'Asnières*, rosières naïves que vous connaissez tous de vue, de nom ou autrement : — Cécilia, Raquette, Espingole, Cendrine, Fillette, etc... tout le bataillon sacré. L'endroit est bon pour ces dames, et c'est là qu'elles viennent enfouir leurs amours et promener leur mélancolie à l'ombre des *grands chênes*. On les rencontre, le soir, par les rues et sur les rives, trottinant en robes blanches à triples volants, tenue de soirée, et les épaules au vent. Quelques-unes, la tête nue, une simple fleur des champs dans les cheveux, la plupart couvertes d'une capeline.

Tel est l'aspect général d'Asnières pendant la semaine. Dans la journée, du soleil, de la poussière, point d'ombre et pas un chat ; le soir des promeneurs, des buveurs, des soupeurs, au féminin buveuses, promeneuses, soupeuses. Les Champs-Elysées, moins les grands arbres, plus... le pont du chemin de fer.

Il est bien entendu que je vous ai parlé de l'Asnières vivant, et que je n'ai fait que des généralités ; il va sans dire que les exceptions sont nombreuses, et je me prémunis d'avance contre les réclamations.

Si le pays n'est pas amusant la semaine, le dimanche c'est bien l'endroit le plus désagréable que je sache. Il s'y rend un monde fou : toute la rue Saint-Denis, qui vient manger du pâté sur les prés tondus et poussiéreux ; le quartier Latin, qui n'a pas perdu l'habitude de regarder le dimanche comme un jour de récréation ; les curieux comme vous et moi qui venons voir le coup d'œil, les étrangers, les paysans. Que sais-je encore ? Des petits collégiens, des pensionnaires ; des cris, du tapage, une cohue, le soleil ; le Champ-de-Mars un jour de grande revue, à midi ! — Messieurs et mesdames, je vous présente la campagne d'Asnières. — Encore une petit désagrément que je signale aux mères de famille, ce sont les questions assez embarrassantes de leurs *demoiselles*, coudoyant les étudiantes en goguette et les dames de Mabille en partie joyeuse.

Le dimanche et le jeudi soir, on danse sur la verte pelouse, moyennant 3 francs d'entrée, à ce que je crois.

Je terminerai ici mes impressions sur ce charmant pays.

POST-FACE.

Je demande pardon à mes lecteurs d'avoir oublié l'industrie principale d'Asnières, industrie qui en fait le charme et la fortune, je veux dire le canotage. D'ailleurs, cet oubli est volontaire de ma part ; je laisse à chacun son libre arbitre ; mais, pour moi, je déteste cordialement les parties de canot : je leur dois des durillons, trois coups de soleil et des rhumatismes.

D'un autre côté, je ne veux pas m'attirer de mauvaises affaires avec messieurs les canotiers, car je dois vous avouer en terminant que je suis un habitant d'Asnières — pour le quart d'heure.

UNE VISITE A BICÊTRE

Je reçus, il y a quelque temps, une charmante invitation de M. le directeur de Bicêtre, par laquelle il me priait de venir chanter devant ses nombreux pensionnaires. C'est une habitude consacrée dans la maison de donner ainsi, tous les ans, une récréation artistique aux pauvres hôtes de l'hospice; *Rachel*, *Delsarte*, les frères *Lionnet*, toutes nos célébrités parisiennes sont venues tour à tour égayer un instant les loisirs de ces malheureux, et moi-même je fus très honoré d'aller donner par là-bas une représentation aussi fructueuse qu'étrange.

Donc me voilà parti un jeudi matin, escorté d'un jeune pianiste de mes amis, curieux comme moi de recueillir des bravos d'un nouveau genre. Nous arrivâmes à Bicêtre vers midi. — Je dois vous avertir ici que mon intention n'est point de vous donner des détails historiques, instructifs et ennuyeux sur l'établissement en question ; je me contenterai de vous parler des gens que nous y rencontrâmes, et de l'accueil qui nous fut fait.

L'économe, prévenu de notre arrivée, nous reçut d'une façon charmante, et se mit à notre disposition pour nous faire visiter la maison avant l'heure du concert. — Après avoir traversé l'hospice de la vieillesse, qui se compose des premiers corps de logis, nous entrâmes dans l'hôpital des fous. En franchissant le seuil de cette grande cité, il nous prit un étrange serrement de cœur, et nous sentions planer au-dessus de nos têtes la fameuse épitaphe de l'Enfer : *Lasciate ogni speranza, etc.*

Conduits par notre cicerone, nous entrâmes bientôt dans la première cour que j'appellerai la cour des

MANIAQUES

Les fous sont divisés par catégories, selon qu'ils sont ou maniaques, ou dangereux, ou furieux ; pour chacune de ces catégories, il y a une cour particulière, et c'est dans celle des maniaques que nous pénétrâmes d'abord. Vous auriez dit d'un grand pensionnat à l'heure de la récréa-

tion ; — de nombreux arbres verts et touffus, de ça et de là des bancs en bois, des gens de tout âge, vêtus d'une manière uniforme, allant et venant sans le moindre symptôme de folie, au premier coup d'œil, du moins ; — des cris, des jeux, des groupes animés, d'autres plus tranquilles : tel est l'aspect de la première cour.

A peine entrés, nous nous regardâmes, mon petit pianiste et moi, avec un même sentiment de frayeur et d'hésitation ; notre guide nous rassura en souriant :

— Vous ne courez ici aucun danger, nous dit-il, tous ces gens sont inoffensifs.

Nous nous mêlâmes à un premier groupe. — Ils étaient là une dizaine autour d'un bonhomme accroupi, qui nouait soigneusement par les quatre bouts un grand mouchoir à carreaux. Quand il eut fini, il le passa à l'extrémité d'une canne qu'il mit sur l'épaule gauche, retroussa le bord de son pantalon, puis, donnant des poignées de main à tous ceux qui l'entouraient, il leur dit de l'air le plus naturel du monde :

— Allons, adieu, mes amis ! adieu !

Les autres lui répondirent : *bon voyage!* d'un air très convaincu, et il partit pour s'arrêter quelques pas plus loin et recommencer sa comédie. Dès qu'il eut le dos tourné, un sourire glissa sur toutes les figures, un léger mouvement d'ironie haussa toutes les épaules, et le groupe se dissipa. Un seul des spectateurs resta près de nous, et nous dit en appuyant un doigt sur son front : « Pauvre garçon ! est-il *toqué*, hein ? Il s'imagine toujours qu'il est en voyage, on l'appelle le... Mais, permettez, voilà mon omnibus qui passe et je suis très pressé. Au revoir, Messieurs, » et il se mit à courir après son omnibus imaginaire, faisant mille signes au conducteur qui n'arrêtait pas. Il revint à nous, découragé : « C'est complet ! pas de chance ! »

— Les voilà tous ! nous dit l'économe en continuant notre visite ; ils comprennent fort bien l'insanité de leurs voisins, et c'est la seule chose dont ils parlent sérieusement ; mais ils se croient eux-mêmes les gens les plus sensés du monde. Remarquez seulement comme ils sont polis les uns pour les autres, comme ils prennent un air de conviction hypocrite ; c'est le bon genre de l'endroit. Un fou bien élevé attend pour sourire des manies de son voisin que celui-ci ait le dos tourné, un autre fait curieux, ajouta-t-il, c'est que vous n'entendrez pas prononcer une seule fois le mot de folie.

Ils vous diront : *Un tel est toqué, timbré, etc. Je suis malade, etc.*; mais ils n'emploieront jamais l'expression propre, et la seule qui convienne à l'état de leurs cerveaux.

Pendant que nous faisions le tour de la cour, nous étions l'objet d'une attention générale : les uns nous venaient regarder sous le nez, puis s'éloignaient en grommelant, d'autres saluaient en souriant comme on fait une connaissance, la plupart avaient l'air de se moquer de nous, et de se récréer énormément de notre présence.

Je n'en finirais pas de vous détailler les mille excentricités que commettent ces braves gens, et d'une façon très sérieuse. Celui-ci passe ses journées à vouloir enlever une tache d'huile qu'il croit avoir sur le dos ; il quitte son habit, le frotte, l'époussète, puis le remet, le quitte de nouveau, le refrotte, le remet encore et ainsi de suite ; il en a là pour le reste de sa vie. Celui-là essuie perpétuellement des lunettes qu'il s'imagine avoir sur le nez ; rien n'est plus navrant, en même temps rien n'est plus comique que ces manifestations d'une folie douce et inoffensive, venue on ne sait comme, et qu'on ne sait aussi comment faire disparaître.

Le costume des fous se compose d'une casaque gris foncé, d'un pantalon de même couleur et de couvre-chefs plus ou moins fantaisistes. Les gardiens sont vêtus comme des geôliers ordinaires : tunique bleue, képi, etc. Ils ont sous leurs ordres des aides, des auxiliaires, dont la tenue est la même que celle des pensionnaires, à cela près qu'ils n'ont pas de galon rouge au collet de la casaque. Je ferai remarquer, en passant, qu'une fois au milieu de cette asmosphère d'insanité, on perd, en quelque sorte, le sens de ce qui est la folie ou la raison : on en arrive à ne plus distinguer un maniaque d'un auxiliaire ; après un séjour de quelques heures, il semble qu'on douterait de ses propres facultés mentales.

Autre remarque digne d'intérêt, c'est qu'en temps de révolution, le nombre des gens qui entrent à Bicêtre est deux fois plus considérable qu'aux époques ordinaires.

FOUS DANGEREUX

Cette seconde cour est moins grande que la précédente. Ça et là des parterres soigneusement entretenus, des fleurs, du gazon, des arbres et de l'ombre. Comme nous entrions, un jeune homme d'une

trentaine d'années vint au devant de nous ; il était blond, avec une figure souriante et sympathique : « Ah ! vous voilà, nous dit-il en nous prenant les mains, je suis heureux de vous voir, et je vous attendais. Vous savez, je suis *don Carlos*. Je reçois ce soir à l'Elysée, que Sa Majesté tient à ma disposition. Vous viendrez, n'est-ce pas ? nous aurons beaucoup de monde... au revoir, au revoir. » Il se perdit dans la foule.—C'est dans cette cour qu'on nous fit voir un des habitants les plus curieux de Bicêtre ; nous le trouvâmes assis sur une marche d'escalier. C'est un homme de petite taille ; il a le teint rose et frais, les cheveux, la barbe, les cils, d'une blancheur inouïe ; on l'appelle le lapin blanc. Il est entré à Bicêtre en 1796, à l'âge de neuf ans, et voilà soixante-quatre ans qu'il vient s'asseoir toujours à la même place, dans la même attitude, tournant vers le mur ses grands yeux rouges et hébétés. Quelle existence et que de réflexions à faire sur cet être humain, vierge et idiot, qui a vécu si longtemps, ayant à peine conscience de sa vie, passant au milieu de la Terreur, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration, etc., traversant toutes les révolutions, sans se douter de rien, et n'ayant jamais ouvert la bouche que pour demander : *du taba* ! *du taba* ! Quel abîme !

Pendant que nous considérions le lapin blanc, fouillant dans nos poches quelque menue monnaie pour son *taba*, il nous survint un petit incident qui pouvait devenir fort désagréable. L'économe s'était éloigné pour donner quelques ordres aux gardiens, et nous ne nous étions pas même aperçus de sa disparition, quand je me sentis heurté par derrière ; je me retournai promptement, mon pianiste fit comme moi. Nous avions devant nous un grand et gros gaillard, de près de six pieds, nous regardant d'un air de profond mépris, les bras croisés sur la poitrine, clignant de l'œil et renversant la tête.

Je pris mon sourire le plus gracieux, et je cherchai à m'éloigner ; mais notre homme ne nous lâcha pas de sitôt. Plus nous reculions, plus il avançait. « Voilà des drôles bien impertinents, ma foi ! disait-il entre ses dents. Qui m'a baillé des polissons pareils ! Morbleu ! ça se mêle de venir nous inspecter ! Ah ! ah ! ça veut faire sa tête ! Oh ! oh ! ça ne sait pas seulement le latin ! *cuistrus*, *cuistra*, *cuistrum* ! Je m'en vais mettre bon ordre à tout ça, tonnerre ! »

— Cher monsieur, hasardai-je timidement... Mais le maître d'école, — c'était un ancien instituteur communal, — me coupa la parole de la belle manière. Pendant cinq minutes, il nous accabla d'invectives en

toutes sortes de langues, grec, latin, etc. A chaque instant, il grossissait sa voix, et prenait un visage de plus en plus farouche ; je vous avoue que j'étais fort mal à l'aise. Une quinzaine de fous s'étaient déjà réunis autour de nous, et semblaient prendre plaisir à la querelle : mon petit pianiste regardait derrière lui avec effroi. L'arrivée de l'économe vint faire une heureuse diversion et nous tirer d'embarras. Le maître d'école s'éloigna avec majesté, les bras toujours croisés, et toujours en grommelant. Je priai M. l'économe de nous faire élargir.

— Continuerez-vous votre promenade, nous dit-il une fois dehors ?

— Ma foi ! lui répondis-je, je ne m'expose plus... Pourtant, si vous voulez bien ne pas nous laisser seuls d'une seconde, je me hasarde.

L'excellent homme nous rassura, et nous revînmes sur nos pas pour arriver à la cour des

FOUS FURIEUX

L'aspect de cette cour est charmant, c'est moins un préau qu'un petit jardin, fort gentil, avec des galeries à droite et à gauche ; au fond une grille ouvrant sur la campagne; et c'est un contraste effrayant entre ce paysage et les scènes dont il est le témoin. Au premier abord, les gens de la troisième cour n'ont pas l'air plus terrible que les autres ; on rencontre là des figures idiotes, calmes, recueillies ; mais vous savez promptement à quoi vous en tenir sur cette tranquillité apparente.

Au moment où nous arrivions, on essayait de ramener à la vie un de ces malheureux, qui s'était pendu dans un moment de crise subite. Il y avait une grande agitation parmi les gardiens ; quant aux gens de l'endroit, ils se promenaient de long en large avec une indifférence complète.

Dans un coin de la cour, deux pensionnaires adossés à la muraille causaient avec beaucoup d'entrain, mais d'une façon assez originale. Nous nous approchâmes sans être remarqués et nous pûmes saisir de leur conversation quelques lambeaux dans ce genre :

— Monsieur, disait le plus âgé, c'est la révolution de 89 qui est la cause de tous nos malheurs, et vous aurez beau faire vous ne parviendrez pas à me convaincre du contraire.

— Sans doute, sans doute, continuait le plus jeune, mais la manière de Michel-Ange est plus large que celle de Raphaël, c'est un fait dûment établi.

Le premier reprenait avec chaleur : « Ah ! permettez, permettez, le tiers-état assumait une grande responsabilité, et le Serment du jeu de paume devait aller loin dans l'avenir. »

Le second l'interrompait violemment : « Jamais, monsieur, vous n'ébranlerez mes sentiments; le *Jugement dernier* écrase toutes les *Transfiguration* du monde.

— Ah ! c'est un peu fort !

— Parbleu ! c'est trop violent !

— Quel entêtement !

— Quelle insolence !

On fut obligé de séparer ces deux malheureux. « C'est tous les jours la même chose, nous dit l'économe ; ils causent tranquillement, et pendant une heure, de sujets totalement opposés ; ils se répondent, se font des concessions, des objections et finissent par s'emporter, comme tous les gens raisonnables quand ils discutent. »

Entre les hôtes de la troisième cour et ceux des cours précédentes, la différence n'existe que dans la longueur et la violence de leurs accès. Leurs manies ne sont pas moins étranges, leurs imaginations moins folles. Comme nous avions rencontré *le voyageur*, *l'homme qui attend l'omnibus*, *don Carlos*, etc., nous trouvâmes parmi les fous furieux d'autres types qui ne le cédaient en rien aux précédents : un d'eux vint au devant de nous en courant, puis s'arrêta tout d'un coup, les jambes courbées, le bras gauche lancé en avant, le bras droit arrondi, comme une fille grecque portant une amphore sur la hanche : « Voulez-vous du thé, nous dit-il, en voici ! servez chaud ! »

L'idée fixe de ce pauvre diable est de se croire une théière. Il passe ses journées à mâcher des feuilles sèches et à boire de l'eau chaude, beaucoup d'eau chaude, pour pouvoir suffire à ses nombreuses pratiques.

Un autre, et c'est un des plus dangereux, tombe en des rages effrayantes dès qu'il entend prononcer le mot de *républicain*, ou seulement la terminaison *cain*. Parle-t-on devant lui de n'importe quoi : *Un tel a une figure de coquin*, ou *j'ai bien fait de mettre mon pantalon nankin*, etc., le malheureux saisit au vol la dernière syllabe :

— *Coquin ! quin ! cain ! républicain !* Corbleu ! qui parle de *républicain ?* Et le voilà dans tous ses accès ; le reste du temps, il est fort tranquille.

Sous les galeries de droite et de gauche sont attachés par la camisole, à des chaînes longues, les malheureux en proie à leurs crises. C'est la

plus terrible chose qui se puisse voir : ils sont là à se tourner dans tous les sens, les nerfs contractés, la bouche entr'ouverte et écumante ; de temps en temps, un grognement sourd ou un hurlement terrible : on dirait des hyènes blessées. Un de ces pauvres gens nous émut, entre tous : il ne se tordait pas comme les autres sous l'étreinte de la camisole ; son visage était souffrant, mais résigné ; il se contentait de balancer la tête de droite à gauche avec une expression de tristesse infinie, et articulant à peine quelques plaintes : je n'oublierai jamais cette belle tête de patient.

Nous le contemplâmes quelque temps en silence ; autour de nous les autres malades se débattaient en hurlant. Des étages au-dessus descendaient par moment des éclats de voix sauvages, des clameurs inouïes, sorties des cabanons intérieurs. Quelques fous se promenaient de long en large, en causant tranquillement, et à travers la grille du fond, par dessus la terrasse, et des jardins charmants, on voyait se découper dans l'horizon les grandes lignes vertes des fortifications, et le coquet chemin de fer de Sceaux secouant son panache de fumée sous un ciel adorable, à travers des plaines à perte de vue.

En sortant de cette troisième cour, on nous demanda si nous voulions visiter le quartier des épileptiques, mais nous n'eûmes pas le courage d'accepter : « Alors, si vous voulez bien, passons aux gâteux, » nous dit l'économe, et nous passâmes aux gâteux.

Je ne sais rien de plus étrange que la tête d'un gâteux ; tantôt le crâne est développé dans des proportions effrayantes, et la cervelle se perd dans ces profondeurs ; d'autres fois, au contraire, elle ne peut trouver de place tant le crâne est exigu. Entre la tête d'un gâteux et celle d'un homme de génie, la ressemblance serait à remarquer, si une même vie régnait dans le regard. Les gâteux vous considèrent avec de grands yeux niais, les bras pendants, la bouche entr'ouverte ; pas un geste, pas un signe qui dénonce la moindre lueur d'intelligence, tout est mort, anéanti, et l'on se demande quelle âme peut animer des corps pareils.

J'ignore s'il existe à Bicêtre une autre infirmerie de malades de ce genre, mais celle où nous pénétrâmes ne contenait que des enfants de cinq à quinze ans ; ils ont pour les soigner des femmes de service qu'ils ne reconnaissent que rarement.

En regardant ces pauvres petits, je ne pus m'empêcher de songer au désespoir des mères qui ont mis au monde de pareils êtres, et je fis

tout haut cette réflexion. Une des femmes qui étaient là, me répondit en me tranquillisant :

— Oh! monsieur, me dit-elle, leurs mères ne les voient jamais comme ils sont. Elles viennent ici tous les quinze jours passer quelques heures auprès d'eux ; elles leur apportent toujours quelque jouet, quelque sucrerie, et pourvu que l'enfant alléché les accueille d'un sourire ou d'un petit cri, voilà les mères qui emportent du bonheur et de l'espérance pour quinze jours.

La vue de ces malheureux idiots nous avait profondément écœurés ; l'économe nous dit pour nous remettre :

— J'aurais dû vous prévenir, messieurs, qu'une visite à Bicêtre ressemble à une descente dans l'enfer du Dante. — Plus on avance dans le lugubre entonnoir, plus les visions sont horribles. Ici de même, vous avez vu d'abord les maniaques, puis les fous dangereux, ensuite les furieux, les gâteux, et chacun de ces spectacles vous a de plus en plus épouvantés. Faisons donc une halte d'un instant, et reposez-vous quelques minutes, pour vous préparer à la dernière mais à la plus terrible des visions. En attendant, voulez-vous visiter la lingerie ? Elle mérite vraiment que l'on y jette un coup d'œil...

Nous suivîmes l'économe à la lingerie.

Elle est située à l'entrée de Bicêtre, fait l'angle de la terrasse, et domine Paris tout entier. J'ose dire que c'est le seul endroit agréable de tout l'hospice : la lingerie se compose d'une galerie fort longue, percée de croisées hautes et larges. Le parquet reluit comme un soleil: tout est propre, brillant, rangé. Tout le long de la muraille, des casiers dans lesquels on renferme le linge ; partout un luxe de lumière, une coquetterie de propreté, une odeur saine de linge blanc, parfumé de thym ; la lingerie mérite à elle seule qu'on fasse le voyage de Bicêtre.

Sous les fenêtres se déroule un panorama superbe d'étendue et de grandeur : Montrouge, Paris, les buttes Montmartre, un horizon d'au moins cinq lieues! — Cette belle perspective, cette lingerie si gaie et si brillante, les visages riants des lingères avaient un peu rasséréné nos esprits, et j'avais presque oublié tous les horribles cauchemars auxquels je venais de m'arracher, quand j'aperçus un singulier petit bâtiment en forme de rotonde, au milieu d'une grande cour éloignée de tout le reste de l'établissement.

Je me demandais ce que pouvait être cette pagode, quand notre

guide me la désigna en me disant : « Et maintenant, allons là-bas. » Et nous voilà de nouveau en route pour

LA FOSSE AUX LIONS

On appelle *Fosse aux lions* un endroit retiré où l'on met à Bicêtre tous les fous qui ont assassiné, ou les assassins qui sont devenus fous avant de passer en jugement ou d'être exécutés. La Fosse aux lions est située au milieu d'une cour immense, où personne n'entre jamais ; elle est entourée d'un double mur d'enceinte. Quant à sa configuration, je ne saurais mieux vous la décrire qu'en la comparant à la loge du Jardin des Plantes où sont enfermés l'éléphant, l'hippopotame, les tapirs.

Jusqu'ici nous avions trouvé des jardins charmants, des aspects riants, la maison de santé avant toute autre chose ; mais devant la Fosse aux lions on est en présence d'un vrai cachot, avec ses dalles sonnantes, ses murs sombres et salis, et je ne sais quelle odeur de meurtre régnant sur tout cela.

Nous entrâmes dans un petit ciel-ouvert, au centre même de la rotonde ; là se tiennent les gardiens, et de là ils surveillent leurs prisonniers. Ceux-ci, parqués dans des cabanons précédés de corridors avec des barreaux de fer pour murailles, sont réunis par escouades de quatre ou cinq, et s'en vont, grognants et grondants, en tournant tout autour de leur cage. Il faut se tenir à l'abri de leurs ongles fourchus et de leurs mains crispées, qu'ils passent à travers les barreaux ; ils grincent des dents et vous regardent avec du sang dans les yeux. Quelques-uns vous interpellent dans un langage hideux... La Fosse aux lions, c'est le bagne atteint de folie furieuse ! L'un a tué son geôlier à Mazas ; tel autre a étranglé sa femme qui venait le voir en prison... Tous les crimes, toutes les atrocités !

Je n'ai jamais compris comme ce jour-là, et devant ce spectacle, le peu de différence de l'homme à la bête fauve, et s'il m'eût fallu choisir entre le tête-à-tête d'un de ces malheureux ou celui d'une panthère, je crois que j'aurais choisi la panthère.

L'économe lui-même, blasé comme il était par l'habitude de la maison, était pâle et tout aussi ému que nous.

— Jamais, nous disait-il, jamais je ne viens ici sans éprouver une impression terrible et toujours la même.

Quant à moi, je vous jure bien que j'avais totalement oublié le

motif qui m'amenait à Bicêtre, et que je ne songeai pas une minute à mon concert de la soirée.

Le soir venu pourtant, je me rendis à la salle du Gymnase, et je donnai ma représentation devant l'honorable directeur, sa famille, quelques invités, et enfin cinq à six cents pensionnaires de toutes les cours et de toutes les folies.

Je n'ai jamais été applaudi avec autant d'enthousiasme que ce jour-là. Ces pauvres gens prenaient à nous écouter un plaisir extrême, et tant que dura la soirée, ils demeurèrent fort tranquilles... La représentation fut à peine interrompue quelques fois par des attaques d'épilepsie et une dizaine de malades qu'on fut obligé d'emporter.

De ma vie, je n'oublierai mon concert de Bicêtre.

LES CANNIBALES DE LA BANLIEUE

Si l'on fondait une cité d'Antin en plein milieu des montagnes Rocheuses, à travers les torrents, les pampas et les forêts vierges, m'est avis que les habitants de ce charmant séjour, quand ils voudraient faire un tour de promenade aux environs, auraient soin de se munir de gardes-du-corps plus ou moins dignes de confiance, tels que *riffles*, *revolvers*, *yatagans et couteaux de poche*, précaution indispensable contre certaines rencontres fâcheuses de *constrictors*, *panthères*, *Peaux-rouges*, etc. Pour ma part cependant, j'aimerais mieux m'exposer à fumer mon cigare dans le bois de Boulogne d'une cité pareille, que de hasarder désormais un seul pas en dehors des fortifications parisiennes.

Si vous tenez à savoir pourquoi, je vais vous le dire en quelques dizaines de lignes, vraies comme de l'histoire et poignantes comme un roman.

De tous les environs de Paris, il en est peu d'aussi franchement campagnards, d'aussi heureusement disposés que le petit village de X..., près Versailles.

Vous avez là des bois adorables qui bordent la route pendant deux ou trois lieues et s'en vont entourer Versailles d'une double ceinture verte.

Si j'étais riche, c'est là que je voudrais habiter. En attendant, je vais chercher tous les dimanches, — comme un bon bourgeois que je suis, — un peu de fraîcheur et de repos sur l'herbe.

Aux portes de X..., on trouve un restaurant de bon aloi, avec des jardins, des kiosques, des garçons très polis et de la nourriture présentable.

Le soir on illumine tout cela, — pas les garçons, bien entendu, — et la jeunesse du pays vient se trémousser aux sons d'un orchestre excellent pour la circonstance.

Rien de plus charmant que ce petit Mabille, dont on voit scintiller les lampes de couleur à travers les découpures des arbres assombris. Il y règne une cordialité, un entrain qui réjouissent ; — la villageoise y coudoie la femme légère venue de Versailles ; — les honnêtes gens se rendent là comme au Concert-Musard de la localité. Tout le monde s'y connaît, et vous diriez une petite fête de famille.

Eh bien, c'est dans cet Elysée, dans cet Eldorado, etc., etc., que dimanche dernier, à neuf heures du soir, je me suis vu assaillir par une bande de cannibales auxquels je n'ai pu échapper que grâce à la valeur et à l'agilité de mes chères jambes.

Animé par les violons, excité par la vue de toutes ces robes d'indienne frétillantes Dieu sait comme, encouragé enfin par l'allure cordiale et sans façon que tout cela respirait, je veux me laisser aller aux chances d'une contredanse. J'invite une bonne grosse fille des champs, cousine-germaine de la tour Malakoff. Malheureusement, j'ai la mauvaise chance d'avoir mon lorgnon sur l'œil en faisant mon invitation. La *maritorne* croit que je me moque d'elle et commence à me vider sur la tête tout un bocal d'injures et d'avanies. Je me rebiffe. Paraît un solide gaillard, — quelque hercule forain, à coup sûr, — qui me propose de faire un tour de jardin. J'accepte avec empressement, heureux de me soustraire aux compliments de ma Dulcinée ; et, arrivé derrière une charmille, mon bonhomme retrousse ses manches et tombe devant moi, la jambe tendue, les poings en arrêt, — comme un vrai lutteur de profession. Cette pantomine significative m'éclaire légèrement sur les intentions de mon promeneur. Je veux le prendre par la douceur et le raisonnement. Il me prend par les épaules et me dit entre les deux yeux, avec un sourire de trente-deux dents larges comme des dominos :

— J'suis pas fâché tout d'même d'manger un peu du Parisien.

J'appelle à l'aide ; les gens de l'endroit, accourus à mes cris, font cercle autour de nous et s'établissent juges du tournoi. Ce n'était point là mon affaire. Avant tout, je tenais à ne point me battre. Ces messieurs

y tenaient beaucoup, au contraire. Mes réclamations sont couvertes de huées : « Faut qu'y s'batte, le Parisien! — Se battra! se battra pas ! »

Pour mon malheur, j'avais avec moi une jeune personne, nommée *Scolastique*, qui faisait à mes côtés une assez piètre contenance. — *Scolastique* est la compagne habituelle de mes excursions à travers champs ; elle est en châtaignier, grosse comme mon bras, et impose assez généralement du respect. Au premier coup de poing que m'assène mon adversaire, je lève *Scolastique* dans un mouvement de rage. — Ce malheureux geste était à peine esquissé, que tous les spectateurs veulent me courir sus à bras raccourcis. Alors, sans hésiter davantage, je prends mon élan à travers les massifs, les fourrés, les plates-bandes, — préférant la fuite à un trépas glorieux. — J'en ai été quitte, ou à peu près, pour une dent de moins et quelques noirs sur la joue. — Je me suis juré de ne jamais plus retourner à la campagne aux environs de Paris.

Ce n'est pas, du reste, seulement à X... que peuvent arriver pareilles mésaventures ; — dans toute la banlieue de Paris, on a pour le Parisien une haine implacable.

Les vieilles femmes que vous rencontrerez dans les chemins de traverse, la tête branlante et le dos courbé, vous regarderont du mauvais œil et vous appelleront vauriens.

Les jeunes gars, — jaloux de vous voir mieux vêtus, plus légers, plus adroits, — vous chercheront querelle et se mettront à dix pour vous assommer.

Les filles, — presque toutes laides et idiotes, — croiront vous mettre au désespoir en vous refusant de danser avec vous, — les unes par antipathie naturelle, — les autres dans la crainte de ne jamais plus trouver de danseurs parmi les garçons du pays.

Les restaurateurs, les aubergistes, etc... etc., chercheront à vous écorcher doublement en votre qualité de Parisien. Il n'est pas jusqu'aux chiens qui ne soient prêts à manifester leurs mauvaises intentions à l'égard de vos pantalons et de vos mollets.

J'ignore d'où viennent ces haines si violentes et si profondément enracinées ; — mais, quoi qu'il en soit, je dénonce la banlieue de Paris comme infestée de cannibales de la pire espèce, et je demande qu'on leur envoie des missionnaires, comme cela se fait pour les Hottentots et pour tous les charmants anthropophages de la Nouvelle-Zélande.

LES GUEUX DE PROVINCE

I

LE MAITRE D'ÉTUDES

J'écris ceci du fond d'un dortoir, sur une méchante table que la protection d'un garçon de salle m'a permis d'installer auprès de mon lit ; les élèves sont couchés ; il fait sombre, il fait humide ; trois lampions grelottent dans leur niche ; des quatre coins du dortoir s'élève une respiration uniforme, de çà et de là un reniflement, un soupir ; au dehors souffle un petit vent d'automne qui m'apporte, par bouffées, des éclats de voix et d'instruments ; il y a bal à la maison de ville, grand bal et grand concert donnés par les messieurs de Saint-Vincent-de-Paul : de ma table, à travers les vitres mouillées et les grilles, je puis voir les invités passer et repasser, comme des découpures noires derrière un papier huilé ; M. le principal doit être là, et madame la principale aussi.. Brrou ! il fait un froid de tous les diables ; j'ai les pieds gelés et le gosier sec ; allons nous rafraîchir au lavoir, et promenons-nous un peu de long en large.

Dix-neuf fois maudit le jour où je suis entré dans cette infernale baraque, quand j'avais mille autres routes ouvertes. Je suis sans fortune, c'est vrai ; mais combien qui ne valaient pas mieux et qui n'ont pas fait comme moi ! Margarot s'est engagé ; Quarteron a pris la robe ; Piradoux, notre prix d'honneur, joue de la flûte par le nez et se montre dans les foires ; à moi la plus mauvaise part. Encore si j'étais entré dans quelque grand lycée de Paris ou de Lyon ; mais nenni ! Il a fallu me venir enfermer à B..., dans un collège communal ! — Pourquoi pas à Tombouctou, tout de suite ? Pourquoi pas frère ignorantin, puisque j'y étais ? — Quelle existence, mon Dieu ! Levé à quatre heures, couché plus tard que personne, toujours sur pied, toujours l'œil et l'oreille au guet, toujours grognant, criant, épiant, espionnant, fustigeant, corrigeant, si quelqu'un se mouche mal à propos ou veut

rire quand l'envie lui prend ; si un domestique découche ou si un quinquet manque de mèche, si je trouve un croûton dans la cour ou du papier sous les tables, vite une plume, un rapport, une dénonciation ! Voilà où j'en suis réduit, moi qui étais franc comme un petit écu et doux comme de l'ouate. Tout cela pour trouver, en fin de compte, quarante-sept francs cinquante centimes au bout du mois. Il est vrai que la maison me nourrit ; mais si peu, si peu !

Les élèves ronflent comme des violoncelles ; le vent se glisse par les fissures des portes et vient fouetter mes pauvres jambes ; l'eau du lavoir est glacée ; si j'avais seulement quelques gouttes de rhum pour me faire un peu de feu dans l'estomac.

J'ai des dettes jusqu'au menton, et je m'enfonce chaque jour davantage ; hier encore, j'ai commandé à mon tailleur un vêtement complet ; c'est de la folie et presque un vol ; mais pouvais-je faire autrement après l'affront de la veille : notre principal montait l'escalier du parloir, ayant à son bras la jolie femme du sous-préfet ; moi, je venais derrière, serré dans mon petit habit et raide comme un bâton ; je ne sais quel sot orgueil me poussa à faire parade de mon minois de vingt ans et de mes jambes prestes ; d'un bond, je franchis trois marches d'escalier, mon chapeau à la main, frôlant le mur, et montrant ainsi sans le vouloir, les fils blancs de mon omoplate dévastée... Le soir, M. le principal m'appela dans son cabinet, et, me scrutant de la tête aux pieds, me mit dans la main que je faisais honte à son établissement, et que j'avais l'air d'un pauvre ; je crois même qu'il alla jusqu'à m'offrir une vieille redingote dont il faisait ses jours de pluie. Dès le lendemain, j'ai appelé le premier tailleur de la ville, et je lui ai demandé, en tremblant de rage, s'il ne travaillait pas sur le brocart, la pourpre ou le damas ; réflexion faite pourtant, je me suis contenté d'un elbeuf première. Ah ! misère de ma vie ! quand sortirai-je de cet enfer !

Chut ! la porte du fond s'entr'ouvre et glisse en silence sur ses gonds huilés ; voilà le censeur qui fait sa ronde ; il s'avance à pas de loup, les pieds entourés d'épaisses chaussettes, comme des avirons de contrebandier. Il est en caleçon et en gilet de flanelle ; gravement il porte une lanterne sourde qu'il dirige sur chaque lit de droite et de gauche ; son grand nez tordu profile des arabesques sur le mur. « Bonsoir, monsieur ! » Il s'en va sans me répondre, le cuistre ! Puissent les bras osseux de sa femme l'encarcanner amoureusement cette nuit, et l'étrangler comme un chien enragé !

Que je finisse ou non ma vie dans cette maison, je me souviendrai toujours du soir où j'y fis mon entrée; j'arrivai à huit heures. En pénétrant dans la rue du collège, j'entendis des voix qui nasillaient sous les ordres d'un orgue ; on était à la prière. Avant de soulever le lourd marteau, je restai deux ou trois minutes, debout sur le perron, regardant dans la rue déserte, aspirant l'air à pleins poumons, affermissant mon cœur et ma voix ; j'ai toujours dans les oreilles le sourd roulement de la porte en fer, qui se referma sur moi... Le portier me conduisit chez M. le principal, que je trouvai écrivant dans son cabinet à la lueur terne d'une bougie ; il releva ses lunettes, m'adressa quelques paroles sur mon grand air de jeunesse et la faiblesse de ma mine ; puis entra le censeur, des cahiers sous le bras, un trousseau de clefs à la main, et dès que je vis ce front chauve, ce cou de travers, ces yeux louches, je me sentis en face d'un méchant et d'un ennemi. Ces messieurs me donnèrent force conseils et pas mal d'encouragements, puis, sans s'informer de l'état de ma bourse et de mon estomac, me congédièrent en m'assurant que j'entrerais en fonctions le lendemain à dix heures... Nous étions en été ; je rôdai toute la nuit dans cette ville inconnue, où je n'avais pas un parent, pas un ami ; au matin, j'avalai quelques verres de rhum dans un café borgne, et je fis mon entrée ; il y a bientôt neuf mois de cela, Pecaïré!

Au dehors, la musique continue... Voilà un fameux solo de piston : *sol*, *do*, *si*, *do*, *ré*, *mi*... Bravo! Bravo! On l'applaudit avec rage ; on trépigne... Et pas un de ces gens à qui il vienne dans l'esprit de songer au maître d'études d'en face qui colle sur les vitres son nez grelottant.

Pendant mes rares loisirs, lorsque je mets le muffle à la rue, c'est avec la gaucherie d'un parisien dépaysé, la timidité d'un mendiant qui débute ; et je m'en vais sur la pointe des pieds, de peur de salir les cailloux ; j'ai les coudes au corps, et me fais aussi menu qu'il se peut; il me semble toujours chasser quarante élèves devant moi et volontiers je crierais aux gens qui passent d'emboîter le pas et de marcher dans les rangs. Quant aux jours de promenade, ce sont pour moi jours de potence et de pilori. Jésus Maria! quels frissons, quelles sueurs, quelles angoisses, quand nous traversons l'esplanade ou la rue de la sous-préfecture! Mes bambins marchent en désordre, piaillant et criaillant ; je les suis, mon chapeau sur les yeux, tirant l'aile et traînant la botte. De droite et de gauche, les petites marchandes de rubans mettent le nez à la porte, les curieuses ; se poussent du coude et de l'œil, les

gredines ; et rient franchement de ma tournure de malandrin, les méchantes ! Nous avons aussi les jours de procession, où nous sortons en musique, avec des cierges à n'en plus finir, qui pleurent jaune sur les pantalons noirs ; les bannières rouges flottent en tête, les serpents et les trombonnes écorchent les oreilles. On traverse un double haie de curieux, et moi je chemine tristement derrière le suisse, en songeant combien je suis ridicule et que les femmes se moquent de moi. Depuis bien longtemps j'ai dit à ma chair de se taire, et cadenassé mon cœur à triple tour, et pourtant je songe parfois avec un soupir à mam'selle Angélique, notre lingère, la seule fille au monde qui m'ait jamais voulu quelque bien. Pauvre chère Angélique ! que de fois nous nous serrâmes furtivement la main, dans les grands corridors obscurs ! Mais hélas ! mon innocente flamme ne lui porta pas bonheur ; mise à mal un beau matin par le maître d'armes, un héros d'Italie ! — Angélique fut renvoyée à ses parents, — je veux dire à l'hospice des Enfants-Trouvés : *Allons! mon cœur, nous avions fait un...*

J'entends du bruit dans un coin ; on jase par-là-bas ; glissons-nous le long des lits, furtif et le dos courbé. Bah ! deux rhétoriciens qui font des projets pour leur sortie de dimanche. Pauvres enfants ! ne les troublons pas cette nuit ; mais souvenons-nous de les retenir pour le jour tant rêvé. Pourquoi s'amuserait-on, pendant que je m'ennuie ?

Je n'ai personne au monde à qui je puisse ouvrir mon cœur, personne capable de comprendre mes innombrables souffrances et d'y compatir un brin ; les maîtres d'études, mes confrères, sont de braves garçons, plus bêtes que moi, et dont je rougirais de faire des confidents ; quant aux professeurs, d'anciens maîtres comme nous, je les sais entourés d'une triple couche de crasse classique, vieux et gluants ; je les fuis. Un seul entre tous, le régent de seconde, aurait eu l'honneur de mes sympathies et de mes épanchements, s'il eut daigné s'y prêter le moins du monde. C'est un élève de l'école normale, l'homme d'esprit de B..., tout sucre et confiture avec un doigt de vinaigre ; ses favoris, d'un blond vaporeux, font se pâmer les dames. Il vient au collège, en sifflottant, sans l'ombre d'un livre ou d'un cahier sous le bras, quelquefois avec des éperons, toujours avec une cravache. Il tient ses élèves au courant des nouvelles productions de monsieur About, dont il lit les romans aux soirées intimes de la sous-préfecture ; vainement j'ai cherché à me lier avec lui ; il méprise profondément ce qui ne vient pas en droite ligne de la rue d'Ulm ; aussi je me sens une haine rageuse contre

lui et les siens. Pendant mes heures de liberté, je fais ma compagnie de quelques acteurs et de quelques sous-officiers intelligents ; nous buvons des absinthes, qui me cassent la poitrine, et nous jouons au sempiternel domino, qui m'abrutit. Je me rends presque toujours à mon étude la bouche pâteuse et l'œil absinthé ; ces petites débauches sont d'un salutaire effet pour la discipline : à jeun, je suis trop bon pour les enfants.

Onze heures viennent de sonner ; — la musique s'est tue, et les lumières vont s'éteignant ; — un dernier tour de dortoir, et mettons-nous au lit. — Aïe ! ces draps vous écorchent la peau. Quelle horrible existence, mon Dieu !... Double-six, quatre-cinq... — Francis, une absinthe, et surtout pas... d'a...nis...ette !

II

UN HOMME DE LETTRES

Le long d'une petite rue étroite et malsaine, les pieds crottés, l'échine humide, il va portant la tête en saint-sacrement, avançant la jambe en crosse d'évêque. Ses cheveux, d'un gris ébouriffé, s'en vont obstinément en arrière comme un tas de broussailles revêches. La face est triste ; — le nez s'allonge et se recourbe, plein d'une orgueilleuse mélancolie ; la barbe s'aiguise en crocs d'un blanc sale. Comme aspect général, le masque a beaucoup du Don Quichotte ; — mais il tient surtout du perroquet, avec sa triple expression de tristesse gouailleuse, de paillardise et de bêtise : ce singulier personnage est l'homme de lettres de notre endroit.

A côté de lui marche son fils, un dadais de quinze ans, tout en longueur et en maigreur. Sa tête chevelue penche à gauche sur l'épaule, et toujours balancée par un léger mouvement d'avant en arrière, semble battre la mesure d'une chanson triste que l'enfant chante en dedans ; — grâce aux cheveux qui la recouvrent et au grand corps qu'elle surmonte, cette tête a l'air d'une araignée fichée au bout d'un bâton.

Ils s'en vont tous les deux, l'un proche de l'autre, l'œil et la joue en feu, la mâchoire agitée par un mouvement fébrile. Nos gens sortent d'une séance académique, où l'on a fort discuté, et leurs cerveaux bouillent encore des émotions de la lutte ; — de temps à autre, ils s'arrêtent au milieu d'un ruisseau avec un geste, une exclamation, un haut-le-corps, — gros d'arguments oubliés, de réfutations omises ; — ainsi

dans les feux d'artifice, après le bouquet final, et quand tout est rentré dans l'ombre, quelques fusées retardataires montent en sifflant vers la nue, quelques serpenteaux paresseux font claquer dans le silence de la nuit leur fouet de phosphore et de flamme. A voir passer ces deux excentriques en culotte malpropre, ces illuminés en habit râpé, les gens se retournent et s'arrêtent ; les chiens s'en vont derrière eux, flairant leurs bottes crottées, aboyant à leur ombre qui s'étale, longue et maigre, sur les murailles ; les enfants les regardent avec de gros yeux étonnés, pleins de malice et de curiosité ; les portes s'entrebâillent, les auvents s'entr'ouvrent, les croisées se hérissent d'yeux et de nez braqués dans leur direction. Pour eux, toujours gesticulant et s'exclamant, ils gagnent une maison basse, ornée d'une allée très noire, gardée par un ruisseau de trois pieds de large sur lequel on a jeté une planche vermoulue. C'est là que demeure l'homme de lettres.

Au fond de l'allée, un escalier en escargot, avec une rampe en vieux chanvre, conduit au premier et unique étage de la maison ; sur le palier gisent quelques débris de toile d'emballage, des tas de paille et de papier moisis. Sur la porte enfumée et grasse, on lit :

LA PROVINCE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

ORGANE DE DÉCENTRALISATION

Sursùm corda.

12 francs par an.

Et plus bas :

GRAND DÉPOT

D'HUILE D'OLIVE

Exportation pour l'étranger.

L'appartement se compose de plusieurs pièces, toutes également mal tenues ; d'étroites et hautes fenêtres à barreaux de fer ; — des meubles estropiés pour la plupart ; des tapis luisants de crasse et d'usure. Dans la plus grande salle, une petite femme trop blonde, la figure tachetée de roux, se tient devant une banque et plie des bandes de journal, dont, au fur et à mesure, elle écrit les adresses : c'est la femme de l'homme de lettres. Raide, pédante, compassée, — on devine en elle quelque fille de maître d'école. — A ses côtés, le secrétaire de la rédaction, — une grosse fille des champs, masse de chair rouge et rugueuse, taillée à grands coups de ciseaux, sue et s'essouffle à remplir

d'huile de petits barils, qu'elle cachète et bouche hermétiquement l'un après l'autre. C'est l'heure solennelle de l'envoi du journal : pas de distraction, pas une parole oiseuse. On n'entend que le cri sec du papier, — et les épais *glousglous* de l'huile tombant dans les barils.

L'homme et son fils se sont arrêtés dans l'escalier, et je puis, — cependant qu'ils pérorent, — vous donner quelques détails sur ces gens de lettres bizarres et leur singulier journal. — Venu à Paris, il y a quelques vingt ans, pour faire de la littérature, notre héros n'a pu réussir, et s'en est retourné en province, la rage et le désespoir dans le cœur. En province, il a déterré, à force d'ongles et de ruses, un malheureux éditeur, dont il a noyé les vitrines dans sa prose rimée ou non; —son éditeur ruiné, il s'est mis en tête de fonder un journal, pour en faire l'organe des colères bêtes de la province contre Paris ; le journal allait périr de bile rentrée et de misère, quand l'heureuse idée est venue au rédacteur en chef de joindre le commerce de l'huile au commerce de la littérature. Sa femme possédait quelques plants d'oliviers en Provence : il les a exploités lui-même. Il s'est, en outre, entendu avec des marchands de Marseille, pour donner en prime à ses abonnés de petites futailles d'huile excellente. De ce jour, le journal a prospéré. Comme littérature, c'est un tas de niaiseries faites en famille ; le père tartine de grandes choses en un style emphatique imité des mauvais jours de Lamennais et de Chateaubriand ; le fils inonde les colonnes de méchants vers pleurnicheurs ; madame fait l'article mode et le roman. Quelle mode! quel roman! — Mais comme huile, ma foi! c'est exquis : — une belle huile, dorée, savoureuse, unique pour les fritures et les champignons à l'ail.

Toc! toc! Un doigt magistral frappe à la porte ; le secrétaire de la rédaction court couvrir, — lourdement et frottant ses mains huileuses à son tablier. Le père et le fils font une entrée enthousiaste et chevelue : — « Femme, embrasse ton fils, il a parlé comme un dieu! » Et la mère, orgueilleuse, — pauvre femme! — saute au cou tordu de son grand benêt d'enfant. On s'assied, on se contemple, on se serre les mains ; la mère roule des yeux qu'elle fait danser dans leur orbite, comme un Indien jonglant avec des agates bleues ; l'enfant penche la tête ; le père passe ses doigts osseux et jaunes dans ses cheveux, — un coup de râteau dans du vieux foin ; — et l'on cause de l'avenir de la grande littérature française, et de la décadence des saines doctrines ; — personne n'entend le gigot qui crie au secours, en brûlant dans la

cuisine ; le secrétaire de la rédaction, l'oreille charmée et la bouche béante, répand la moitié de son huile sur le plancher et les bandes du journal.

L'homme de lettres s'est dressé sur son fauteuil, et là, le bras tendu à faire craquer son justaucorps, l'œil enflammé, la voix nerveuse, il prononce quelques paroles nobles, destinées au prochain numéro de *la Province* : « La poésie se meurt, la poésie est morte ! Paris est l'im- « monde Crotale qui l'a asphyxiée de son souffle délétère ! C'est dans « cette Babylone abjecte que d'obscurs folliculaires prostituent leurs « plumes à d'immondes trafics ! Qui donc chassera ces vendeurs du « temple à coups de verges d'airain ? Qui donc leur apprendra qu'on « ne fait pas impunément un tréteau du trépied sacré de la Muse, et « des Tabarins de ses Hiérophantes ? Nous, du moins, qui tenons nos « pieds blancs à l'écart de cette fange, soyons courageux et hardis ; « levons haut l'étendard de la décentralisation et de l'art régénéré, « et que nos cœurs gardent toujours cette devise chevaleresque : *Sursùm* « *corda! sursùm corda!* toujours en avant comme les preux ! *Sursùm* « *corda!* toujours grands ! toujours jeunes et beaux ! *Sursùm corda!* « *sursùm cor...* »

Un violent coup frappé à la porte interrompt l'orateur. Les auditeurs tressautent ; le secrétaire de la rédaction va voir au guichet et revient à toutes jambes.

— Monsieur, dit la bonne femme effarée, on demande un abonnement de quinze jours. Quelle mesure d'huile faut-il donner ?

L'homme de lettres, le bras toujours levé, les cheveux encore hérissés, tranche par le milieu sa kyrielle de *sursum corda*, et reprend d'une voix douce, en comptant sur ses doigts :

« — Hum !... hum !... Un abonné de quinze jours ? Diantre, c'est « gênant ! Voyons, voyons. L'abonné d'un an a droit à une futaille, « l'abonné de six mois à une demi-futaille... un abonnement de quinze « jours ? Cela vaut bien... oui, c'est cela, cela vaut bien une topette. « (*Gravement.*) Donnez une topette à l'abonné de quinze jours ! »

III

L'ORGANISTE

Aujourd'hui, grand jour de la Noël, toutes les cloches sont en branle et toutes les rues en fête. Le clocher de Saint-Eloy se démène comme un

beau diable. Ding! dang! boum! et sème ses lourdes notes à tous les vents. Il est trois heures de relevée ; les vêpres vont commencer. Les grands escaliers de l'église sont couverts de pauvres en haillons, de femmes encapuchonnées, de petites filles chargées de fourrures, de gros pères à ventre rebondi ; les nez sont rouges, les dents claquent, les pieds glissent sur les marches raboteuses et luisantes. Sous le porche de l'église, le suisse se pavane, les mollets au vent, la hallebarde en arrêt, le baudrier sur la poitrine. A l'intérieur, l'église est pleine, le chœur illuminé, les lustres sont descendus et garnis de bougies, les chantres à leurs pupitres, les marguilliers à leurs stalles. Les enfants de chœur, les chanoines, les fidèles, tout le monde est en place. Pourquoi ne commence-t-on pas ?

Par la grand'rue que la neige couvre à demi et que le vent balaie en soufflant comme un tuyau d'orgue, un petit homme accourt vers l'église, un petit homme en redingote verte, maigrelet, serré à la taille, un cahier bleu sous le bras ; c'est l'organiste. Il court en soufflant à force dans ses doigts transis, le nez enflé et rouge comme un radis ; il monte les escaliers deux par deux : c'est tout ce que peuvent faire ses pauvres petites jambes. Pour la première fois depuis quinze ans, il n'est pas à son orgue à l'heure voulue ; il s'est attardé à recopier la marche finale de sa *Bataille d'Austerlitz*, un grand morceau qu'il a composé tout juste exprès pour le jour de la Noël. Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-on penser de lui ? Sous le porche, il donne un grand coup de chapeau au suisse, qui se rengorge, fronce le soucil, fait une moue dédaigneuse et se contente d'incliner sa tête empanachée. L'organiste tremblant entre dans l'église le front baissé comme un coupable ; la foule s'écarte pour le laisser arriver jusqu'à la tribune. Tandis qu'il monte l'escalier à toutes jambes, un bruit de tonnerre ébranle les murailles : Ah! misère du sort! on commence les vêpres sans lui. Les clergeons, les chantres, l'ophicléide et le serpent entonnent le *Dixit Dominus*, et pas d'orgue pour les accompagner. Quel événement! tous les regards se tournent vers la tribune ; les chanoines s'agitent sur leurs fauteuils, monsieur le curé tousse à fendre les vitres. Le malheureux organiste a la tête perdue. Le souffleur ! où est le souffleur ? Le souffleur s'est endormi sur son escabeau ; il s'éveille en grognant et fait aller le soufflet comme une pompe. Le petit homme en habit vert promène ses doigts pansus sur le clavier glacé ; perché sur son grand tabouret, vous diriez d'un écureuil blotti sur une branche.

Le calme s'est enfin rétabli ; le souffleur réveillé fait son office décemment ; l'organiste s'est réchauffé les doigts au feu des doubles croches. — « Bon ! se dit-il, je vais pouvoir leur jouer ma *Bataille d'Austerlitz*. » Cette bataille est une symphonie imitative dans la manière du *Désert*, de Félicien ; on y entend le soleil, le grand soleil rouge qui se lève, les chevaux effarés qui hennissent, et le canon, et le tonnerre, et les charges de cavalerie, et les feux de peloton, et le râle des blessés, et la voix de l'Empereur. Que de travail et de veilles a coûtés ce grand œuvre ! quelles fatigues ! quelles nuits blanches ! Tout à l'heure encore, il a valu à son malheureux auteur de troubler la solennité du saint jour de Noël, en le faisant arriver dix minutes trop tard... « Enfin, le moment est venu où nous allons nous payer de toutes nos peines ; attention, monsieur le souffleur ! Et vous, mes doigts, faites bravement votre devoir. Le soleil se lève ; l'Empereur s'avance sur un monticule. » — Ici un violent coup de clochette part du fond du chœur. En langage d'église, ce coup de clochette veut dire : « Monsieur l'organiste, assez de musique comme cela, je vous prie. » — L'organiste tressaille, il croit avoir mal entendu ; sans doute ses oreilles qui lui tintent. Il reprend de plus belle, en appuyant sur le clavier : — « L'Empereur monte un cheval blanc, il tient dans ses mains une lunette d'approche... » — Drin, dlin, drin, dlin, drin ! — Cette fois, c'est bien la clochette, il n'en faut plus douter ; la clochette se fâche et dit de sa voix la plus aigre : « Vas-tu te taire, organiste du diable !... » N'importe, l'organiste continue : — « Le cheval blanc de l'Empereur regimbe ; un éclair illumine le ciel. » — Ici, la clochette n'y tient plus et va s'agitant comme une épileptique. L'organiste voudrait s'arrêter, mais ses doigts l'entraînent malgré lui ; duel terrible ! La clochette hurle : « Assez, assez ! » Les doigts répondent en glapissant : « Encore, encore ! » L'assistance est émue, le souffleur tremble de tous ses membres ; enfin, après une dernière tentative, l'homme à l'habit vert s'arrête désespéré, penche la tête sur le clavier, et laisse l'Empereur gagner tout seul la bataille.

Les vêpres sont finies ; la foule se retire bruyante ; les chaises tombent ; les gens se saluent et causent à voix basse ; on éteint les cierges ; l'église se fait déserte ; l'organiste descend le dernier ; il est triste et porte sous le bras la fameuse bataille d'Austerlitz ; il n'ose passer par la sacristie, et les larmes aux yeux, se demande ce que va penser le chapitre de ses incartades. Dans le même jour, deux fois en faute ; arrivé dix minutes trop tard et sourd aux ordres du chœur ! Au

milieu de l'église, il rencontre le bedeau, un homme gros, court et jaune. Le bedeau, occupé à remonter les lustres, lui dit avec un méchant sourire : « — Eh bien! monsieur Anselme, ça ne va donc pas, nos petites compositions! M. notre curé n'avait pas l'air content. » L'organiste s'éloigne en rougissant. Un peu plus loin, il se trouve face à face avec le suisse, en train de déboucler son baudrier et de brosser la culotte de futaine qui va remplacer son haut de chausses cramoisi.

« — Hé! hé! papa Anselme, m'est avis que nous nous faisons vieux ; les doigts marchent encore, mais les jambes et les oreilles ne vont plus. » L'organiste baisse la tête pour cacher ses yeux humides, serre son cher manuscrit sous le bras, et dit en descendant les marches du perron :

« Oh! la triste existence que la mienne! Quel supplice pour une âme et pour des doigts d'artiste d'être aux ordres de tous ces gens! L'échine toujours courbée, la barrette toujours à la main, le regard toujours en terre, je dois écouter les avis d'un suisse bête, d'un bedeau imbécile, d'un ophicléide idiot, briguer la protection des grands et des petits, des marguilliers et du sacristain, de la fabrique et de la loueuse de chaises, et de celui qui allume, et de celui qui éteint ; mettre mon inspiration au service d'une clochette stupide... En retour de tant de peines, quels maigres salaires, quels piètres appointements ! A peine de quoi lier les deux bouts! Encore, si je pouvais donner des leçons en ville ; mais non! les maisons religieuses me sont seules permises ; et si l'on me savait des élèves laïques, je serais perdu... Aussi mon habit vert est hors de saison ; je n'ai rien pour me parer du froid ; mon piano s'en va de vieillesse, et mes bottes aussi... Brrrou! quel temps de chien! » Et tandis que notre homme marche en grommelant, il gèle à pierre fendre ; la bise souffle du Nord et vient fouetter méchamment, dans leur léger étui de drap, les jambes grêles du pauvre organiste.

AUTOUR DE
"ÉTUDES ET PAYSAGES"

AUTOUR DE

" ÉTUDES ET PAYSAGES "

LES NOTES

Les notes éparses dans les Petits Cahiers d'Alphonse Daudet (1), *qui forment l'armature des* Etudes et Paysages *sont, au moins pour quelques-unes, mieux que des projets, des plans de récits ou de nouvelles.* « Choses vues », *propos entendus au cours du voyage en Corse, en Algérie, et fixés séance tenante sur la page du carnet, croquis de types et de milieux parisiens, de l'artiste ou de l'artisan, dans l'humble logis ou dans la rue, à l'atelier, chez le marchand de vin, au Palais de Justice, apparaissent, à travers le charme et l'émotion de l'observateur, avec le puissant relief, toute l'intensité du* vrai. *Dans plusieurs on découvrira diverses sources d'inspiration de l'auteur* (2). La Mort du duc de Morny, Un Nabab, *sont des scènes de l'Histoire, crayonnées sur le vif par un témoin à la vision aigüe, et utilisées, développées, embellies ailleurs, dans un grand tableau de mœurs parisiennes* : Le Nabab.

Voici ces ébauches, peintes d'après nature avec la précision et la vigueur de touche d'un Saint-Simon (3). *Telles quelles elles constituent de précieux documents à offrir aux esprits curieux de la* vie vécue, *des* mémoires, *et l'historien surtout ne saurait les dédaigner.*

LA VIE EN CORSE. — A TRAVERS LA CORSE

NOTES DE VOYAGE

MARIA-ANTONIA

Un de mes amis, conseiller de préfecture en Corse, m'a raconté l'histoire que voici :

J'avais loué une chambre. — Le mari muletier. — Grand diable. — Douze frères. — La petite Maria-Antonia, yeux verts, taches de rousseur. — Une porte

(1) Voir p. 201 la reproduction d'une double page d'un " petit cahier ".
(2) Le Couloir des juges d'instruction pour Sapho, etc.
(3) Émile Zola, Les Romanciers naturalistes.

nous séparait. J'y avais mis mes habits. — Elle me témoignait de la sympathie. — Familiarité. Jour de mardi gras. Je rentre. Je la trouve habillée en conseiller de préfecture. — Elle me dit qu'elle veut faire une farce à son mari : elle prend un oreiller, robe à elle, s'assied, — prend la poupée sur ses genoux. J'écoute. Le mari entre, allume : Francèse !... Puis des éclats de rire et des baisers.

LES BANDITS CORSES

Le baron Burdet nous a raconté ceci :

Les journaux sont très amusants avec leurs bandits. Il n'y en a plus, il y a bien longtemps. Il en reste un ou deux, mais voici pourquoi. Sous l'Empire, les préfets avaient leur avancement à la capture de ces gens-là. Ils en prenaient un, et en laissaient toujours un pour le successeur.

La difficulté c'est que la magistrature de Bastia contrecarre les agissements de la préfecture d'Ajaccio. C'est à qui s'emparera du bandit. — Quant le préfet était sur le point de prendre le bandit, la magistrature le faisait prévenir et il s'évadait.

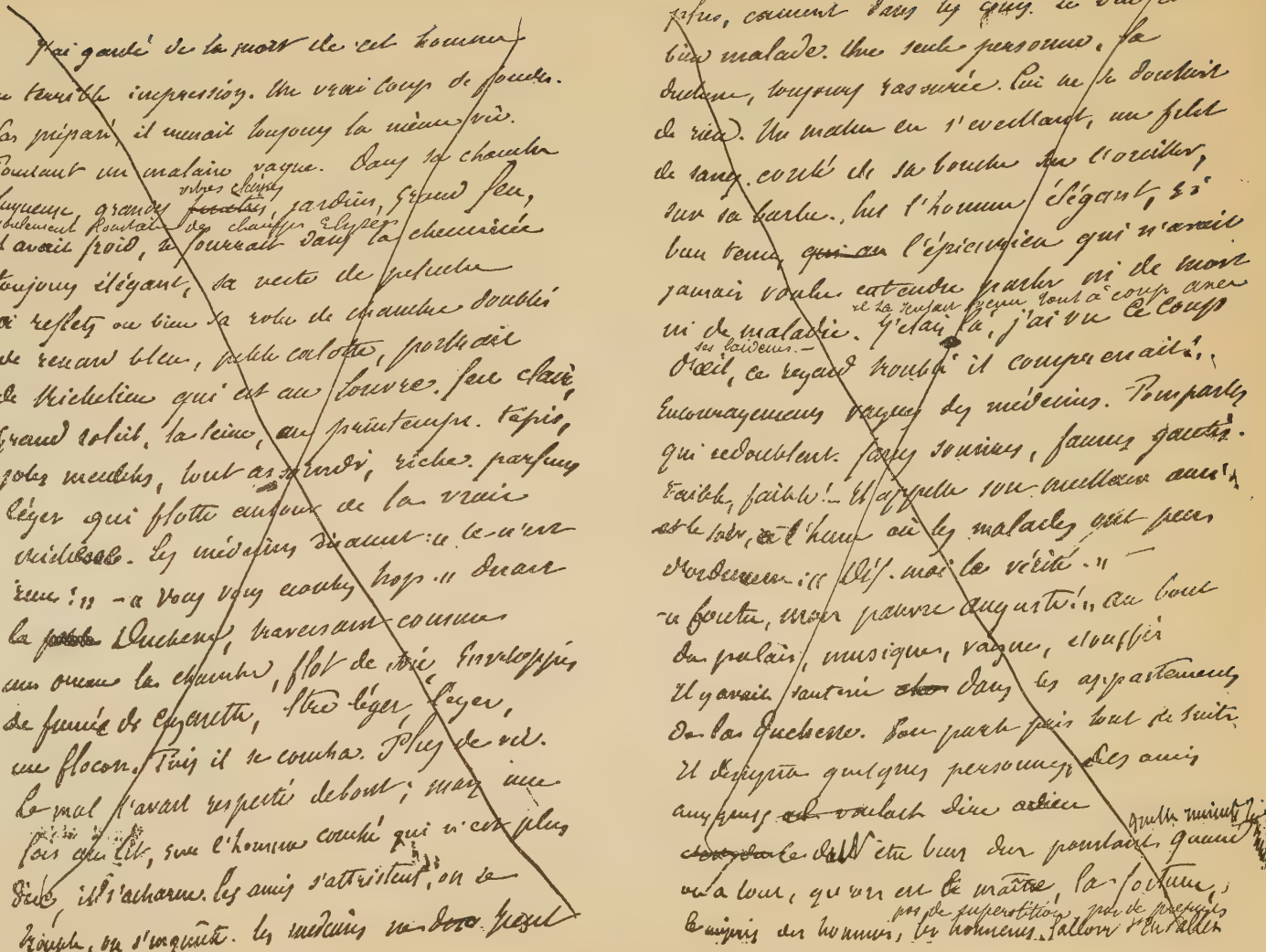
LES DOUANIERS

1865. — Accompagné l'Inspecteur des douanes dans une de ses tournées. Parti d'Ajaccio, tout le tour de la Corse, un mois de mer, plein d'épisodes et de paysages. Presque toujours les côtes en vue, voyage à l'antique, à la rame, à la voile, aborder sur quelque plage de Corse ou de Sardaigne... Quelquefois de grands coups de mer, au large, et des émotions.

L'équipage se composait de six matelots douaniers, matelots d'élite, marine de l'Etat, habiles, il le faut pour mener cette barque demi-pontée, patients pour recevoir des journées d'eau de pluie... Je les voyais essuyer leur visage cru et boire un coup d'eau avec un ah ! de satisfaction comme s'ils buvaient du nectar. — Pas de quoi boire de vin... 50 francs par mois, huit ou dix enfants... Gais, cependant... Il y en avait un qui me séduisait, Palombo, bon, empressé, jolie voix, toujours gai, rire naïf, toujours chantant, le temps bas, noir : « Veille aux écoutes ! » — L'inspecteur, ancien marin lui-même, lui disait : « Chante-nous quelque chose. » Il chantait des airs italiens, ou pour moi :

Non, Monseigneur,
C'est trop d'honneur
Lisette est sage
Reste au village...

Un jour, après une grande mouillée je voyais Palombo grelotter. De temps en temps il buvait son coup d'eau. — Puis il se couche sous son banc. « *Una puntura.* » On aborde. Un petit poste de douane. Plage fiévreuse. — Petite maison au milieu des rochers et des maquis. Le douanier jaune. La femme jaune, les enfants, tout cela grelottant. Poste très périlleux. On les change tous les deux ou trois ans. — On couche Palombo... Un médecin à six lieues de là ; une espèce de braconnier va le chercher.



REPRODUCTION D'UNE DOUBLE PAGE D'UN " PETIT CAHIER''.

Veillée près de Palombo... Un peu de limonade... Du vin chaud... pas de vin... Misère, et pas une plainte... tous réunis au coin du feu, briques qui chauffent. « Ah ! l'on a quelquefois bien du tourment dans notre métier. » Je me sentis pris d'une pitié profonde... Et pas de grève, pas de plainte... Ah ! peuple de Paris, enfant gâté, que dirais-tu devant ce lit de mort stoïque ?

LES ORANGES DE BARBICAÏA

Quand j'entends crier : « La Valence ! la Valence ! » dans les rues de Paris, petite charrette à bras, lanterne rouge de papier, les oranges éclairées par cette lumière, je revois les oranges de Barbicaïa.

***

Six heures du soir dans les rues de Paris, brouillard, gaz, jour qui s'en va, charrettes d'oranges. Lanternes rouges, reflets rouges sur le trottoir. « A trois sous la Valence. » Ça m'attriste.

Je me rappelle un petit bois d'orangers autour de Blidah ! vécu un mois dans une maisonnette au milieu de ce bois. L'Atlas noir tout près surplombant, vert à moitié, la neige dans le haut. Pendant que j'étais là, tombé de la neige. Le matin tout cela était blanc, rien de plus joli. Ces fruits rouges ouatés de neige, effet de soutane rouge sous des aubes.

D'autres oranges, celles de Barbicaïa, un grand jardin en pente aux portes d'Ajaccio. Barbicaba. Orangers. Grosses oranges tombant, mûrissant au soleil. Grand soleil. La mer papillotte bleue, une voile. Une orange qui tombe. Sur la route une école de tambours, pauvres lignards descendus dans le foin. Je voyais luire les cuivres des tambours, le tablier blanc. Je jetais des oranges, le lignard s'interrompait, dévorait l'orange sanglante. A côté un peu plus bas, un jardin. Je voyais un vieux, maison blanche, cyprès, buis ; maison, tombeau de famille. Les arrosoirs et les aïeux, pas de bruit. Des idées de mort se mêlaient au soleil. Evaporation d'âmes, s'en aller dans l'air, s'éparpiller avec les orangers. Oh ! les oranges...

LES TOMBEAUX

Un négociant d'Ajaccio m'invite à aller passer l'après-midi du dimanche. Prend les clés, un panier, une bouteille.

Suivi le bord de la mer, paysage adorable, entré un moment dans le jardin de Barbicaïa. Merveilleuses oranges rouges. Chaleur torride, tout brûle. La mer éblouit. Maisons blanches dans la verdure. — Nous arrivons. — Porte verte dans le mur blanc. — Petit jardin bourgeois, quinconces. Un labyrinthe. On monte par un escalier — petite maison blanche. — Un divan circulaire. — Nous goûtons. Très calme. En causant, je remarque la sonorité des voix, comme si on parlait sur une voûte... « Je vais faire un peu de jardinage, maintenant que la chaleur est tombée... » Il

cherche ses arrosoirs — ils sont dans le caveau... — Ah ! vous avez un caveau... — Mais oui, toute la famille est enterrée là, j'y viendrai un jour. »

C'était vrai. Je n'avais pas remarqué la croix de pierre sculptée au-dessus de la porte. Les bourgeois riches ont presque tous ainsi leurs tombeaux de famille, ces maisons blanches érigées le long de la mer. Ce que c'est que le manque d'habitude ! Le jardin me parut triste, d'un vert de cimetière. Le bourgeois pas troublé du tout, arrose, bine, etc..., ses arrosoirs avec les aïeux.

LA PEUR. — RÉCIT D'UN BERGER

(Les Étoiles)

Quand je gardais les bêtes dans le Luberon, je passais quelquefois des huit jours sans voir du monde, mes chiens, mes bêtes, promenés aux bons endroits... puis rentrés dans le parc. Aussi j'étais bien content quand le lundi le *miarre* m'apportait ma nourriture. Je lui demandais ce qui se passait à la ferme. Quelquefois tante Norade, bavarde parlant de notre demoiselle et de ses amours. Ça, ça m'intéressait plus que tout, parce que l'hiver, elle venait nous voir quelquefois à la cuisine.

Voilà qu'un jour, j'entends des pas. Et au lieu de la vieille encapuchonnée dans sa mante brune, je vois apparaître... le petit miarre, non... une jolie petite reine... notre demoiselle, la vieille (étant) malade. Elle s'était perdue en route, moi je crois qu'elle avait dû rencontrer son amoureux — mais je lui dis : « Vous allez être bien tard... » Elle me donne tout ce qu'il y avait dans le sac, tirant l'un après l'autre. Et moi je la regardais... Elle partit... Resté seul... La nuit venait... Elle remonte la rivière grossie... Pas moyen. Il faudrait faire le tour... Je ne pouvais quitter le parc... alors que faire ? J'allumai un grand feu, devant le parc... Elle ne pouvait pas coucher dans la crèche, l'odeur des béliers, des chiens... Oh ! la belle nuit !... Grand vent... Elle était fière d'abord... Rapproche-toi donc... Une petite clochette dans la montagne, c'est la chèvre d'or... Bruits de la nuit. Il y a des soupirs, dans les lacs des plaintes. — Elle tremblait : « J'ai peur... » Et moi aussi je tremblais... mais je la rassurais... Elles s'aperçut que je tremblais « tu as peur aussi ?... » — Oh ! non, ça n'était pas de peur. Elle a dormi sur mon cœur : Pas pu m'empêcher de lui dire : « Si votre galant était là... »

Qu'est-ce que c'est qu'on entend ? C'est la chèvre d'or.

Qu'est-ce qu'on entend ? — C'est le baron de Castelnau.

Ça, c'est les loups !... Oh !... n'y va pas... Comme tu es fort !... Comme tu es grand !... Elle se serrait contre moi... et j'aurais voulu qu'il y eut des loups... J'invoquais les esprits de la montagne : Faites du bruit... Le jour vient, charrettes, la ferme. Elle est partie.

Vieille chapelle ruinée sur la hauteur... porte qui bat. Lumières. On dit la messe... petit sifflet.

Aux étoiles filantes, le berger se signe : « Ce sont des âmes qui entrent dans le Paradis. » Nos bergers appellent la voie lactée : le Chemin de Saint-Jacques, — la grande Ourse : le Chariot des âmes, — le râteau : les trois rois, — et Jean de Milan

le flambeau des astres, — et la belle Maguelonne qui se court après avec Pierre de Provence et se marient tous les sept ans.

— Berger, on dit que vous êtes sorciers.

Des voix : « Bonjour, cousin chat, cousin loup. »

***

La nuit, un tas de choses qu'on n'entend pas le jour, les sources chantent bien plus fort.

LE VOL

On a jugé et condamné dernièrement un malheureux comédien qui a volé trois cents francs à un de ses camarades. Détails singuliers : Surpris la main dans le sac, manquant son coup, puis revenant à la charge, enfiévré, l'air faux, égaré. Ça m'a fait frémir : j'éprouvais un singulier intérêt. — Une des sensations les plus effroyables que cette lutte contre la conscience, et l'attrait du vol. Les battements de cœur, La volupté âpre. Les voleurs de profession ne connaissent pas cela. Mais il y a quelque chose de bien particulier là dedans, quand on y a pensé, on ne l'oublie plus. — Vous en parlez bien passionnément. Est-ce que vous ?...

Oui, ma foi ! j'ai volé... j'étais bien jeune. Douze ans — pas volé grand chose... Quarante sous... Je vois la pièce sur la cheminée du salon, oubliée. Je me dis : « Tiens ! voilà quarante sous... J'avais la folie du bateau, cette pièce de quarante sous me représentait une journée de bonheur... Je la revois encore cette pièce. — Premier mouvement : Je la pousse sous la pendule. — C'est fini. Le vol consommé. — Luttes effroyables. Nuits sans sommeil. Un jour, je m'élance... Tête d'enfant vue dans la glace, rouge, les cheveux hérissés. — Me voilà parti. Un jeudi : tous les jeudis on me donnait deux sous. — Cette pièce de quarante sous, vingt jeudis ! — Je courais. Je rencontre une pauvresse. Pitié, superstition, l'idée d'alléger mon remords. Je donne mes deux sous à la pauvresse. Elle me remercie avec joie. Je cours. Je veux voir ma pièce. Je regarde. J'avais donné mes quarante sous. — Plus de remords du tout. Une rage. Je reviens. Je retrouve ma pauvresse. Elle me regarde avec un si bon sourire... que je bégaye... Et finis par lui donner mes deux autres sous que je tenais tout préparés à la main. — Je rentre. — J'avoue tout à ma mère. C'était bien assez d'avoir perdu l'argent, je ne voulais pas en avoir le remords. Et la confession est une chose bien intelligemment inventée.

LE DANGER

A mettre dans *Le Danger* : Le Naufrage du général ***, la jeune fille qui allait d'un matelot à l'autre : « Faites vos prières !... repentez-vous. »

***

Fraternité dans le danger, familiarité. — Les uns bavards, les autres muets. — Colères nerveuses du poltron.

LA MORT DU DUC DE M***

J'ai gardé de la mort de cet homme une terrible impression. Un vrai coup de foudre. Pas préparé, il menait toujours la même vie. Pourtant un malaise vague. Dans une chambre luxueuse, grandes vitres claires, jardin, grand feu, roulement lointain des Champs-Elysées. Il avait froid, se fourrait dans la cheminée toujours élégant, sa veste de peluche à reflets ou bien sa robe de chambre doublée de renard bleu, petite calotte, portrait de Richelieu qui est au Louvre. Feu clair, grand soleil, la Seine, au printemps. Tapis, jolis meubles, tout assourdi, riche. Parfum léger qui flotte autour de la vraie richesse. Les médecins disaient : « Ce n'est rien ! » — « Vous vous écoutez trop, » disait la Duchesse, traversant comme un oiseau la chambre, flot de soie, enveloppée de fumée de cigarette, être léger, léger, un flocon. Puis il se coucha. Plus de vie. Le mal l'avait respecté debout ; mais une fois au lit, sur l'homme couché qui n'est plus duc, il s'acharne. Les amis s'attristent, on se trouble, on s'inquiète. Les médecins ne rient plus, causent dans les coins. Le duc est bien malade. Une seule personne, la duchesse, toujours rassurée, Lui ne se doutait de rien. Un matin en s'éveillant, un filet de sang coulé de sa bouche sur l'oreiller, sur sa barbe. Lui l'homme élégant, si bien tenu, l'épicurien qui n'avait jamais voulu entendre parler ni de mort, ni de maladie, il la sentait venir tout à coup avec ses laideurs. — J'étais là, j'ai vu ce coup d œil, ce regard troublé, il comprenait !... Encouragements vagues des médecins. Pourparlers qui redoublent, faux sourires, fausses gaietés. Faible, faible !... Il appelle son meilleur ami, et le soir, à l'heure où les malades ont peur d'ordinaire : « Dis-moi la vérité. — Foutu, mon pauvre Auguste ! » Au bout du palais, musique vague, étouffée. Il y avait sauterie dans les appartements de la Duchesse. Son parti pris tout de suite. Il désigna quelques personnes, des amis auxquels il voulait dire adieu. Ce dut être bien dur pourtant, quelle minute terrible. Quand on a tout, qu'on est le maître, la fortune, le mépris des hommes, les honneurs, pas de superstition, pas de préjugés, falloir s'en aller. Homme du monde — tranquillité parfaite. Il pense à tout, les serviteurs, les amis pauvres ; il songe à récompenser les services. Il pense aussi à certains papiers, des lettres... fait signe à son secrétaire . « J'ai là dans un tiroir des lettres qu'il faut brûler ! » Oh ! celui qui les a brûlées ces lettres, que de noms il a vu défiler, que d'armoiries, que d'aveux ! il y en avait dont l'écriture était fraîche encore. Depuis la lettre de l'aventurière commençant par : « Je vous ai vu passer hier aux Champs-Élysées, que vous m'avez semblé beau ! » jusqu'à la plainte des Arianes abandonnées... Ce sont ces lettres-là qui lui avaient abrégé la vie — passé trop de temps à les lire. Rassurez-vous, mesdames, l'homme qui a brûlé ces lettres là est un brave homme — un peu curieux peut-être, mais discret. — Oh ! pendant que les papiers flambaient, que les chiffres armoriés, les lettres entrelacées se tordaient dans la flamme, que de choses dans ce palais. Des voitures

roulaient sourdement. Les valets dans l'escalier, familiarité, service mal fait, rigoleurs, — les amis navrés. Dans les grandes antichambres où ronflent les hautes cheminées de marbre, dans les escaliers couverts de tapis, pleins de fleurs, les laquais éperdus, espèce de joie, d'indiscipline. Des groupes d'amis, de clients, ne se parlant pas, attristés, d'autres effarés. Des inquiétudes du lendemain. Des projets déjà faits pour l'avenir. Des comédies dans ce drame ! — Deux financiers assis, sur une caisse d'antichambre, à côté de la grande cage pleine de singes réveillés par tout ce bruit et se précipitant aux barreaux avec des culbutes.

Voilà l'archevêque de Paris qui arrive. Le duc n'en voulait pas, à quoi bon ? C'était un épicurien — un et-puis-plus-rien, comme il disait en riant — mais il fait cela pour le monde. Un parfait homme du monde, je vous dis, horreur des excentricités... Puis deux grands personnages devant lesquels tout le monde se retire. L'homme s'approchant du lit et causant bas. Au pied du lit la femme priant avec des ferveurs d'Espagnole... Puis tout ce monde s'en va... Tranquille, non !... le valet de chambre s'approche du lit : il demande les louis qui traînent dans un tiroir — prends-les ! — et la robe de chambre doublée de renard bleu, et soixante douzaines de chemises, toute la garde-robe. Et il meurt... Alors ils vont se coucher. Et cette chambre du matin si pleine de clients, de soleil, cette chambre où tant de gens étaient entrés le cœur plein d'espoir, tant d'ambitions, je l'ai vue au matin. Plus d'huissiers à chaîne d'argent, personne dans les antichambres — le duc sur son lit, toute sa barbe poussée blanche, jaune, rigide. Vitres claires. Un prêtre, une sœur, frissonnant de la veillée, petite duchesse endormie au pied du lit, endormie en priant. Dehors le jardin, et cette joyeuse clarinette d'aveugle qui l'agaçait, tout là-bas sur le pont...

Je l'ai revue encore plus lugubre cette chambre. Tout ouvert, la nuit, du vent dans le jardin. Une forme blanche sur un tréteau, c'était le corps qu'on venait d'embaumer, une éponge dans la tête, la cervelle dans un baquet. On a su le poids de cette cervelle, elle pesait, elle pesait... Les journaux du temps ont donné le chiffre, mais qui s'en souvient aujourd'hui ?

UN NABAB

Le Nabab. — Fortune faite aux pays chauds, où tout est monstrueux, où tout pousse vite. Articles de journaux, Jules Lecomte annonçant son arrivée à Paris. Palais, caïques sur le Nil. — Son château dans le village où il était né, où il faisait un très grand bien. — On racontait des histoires fantastiques, mais tout cela très vague. En somme tous les Français qui étaient allés là-bas, tous ceux de son pays ou d'ailleurs il leur avait fait du bien. Familial avec cela. Son histoire, une histoire des mille et une nuits, comme on en raconte au bord des mers latines. — Il vient à Paris pour manger sa fortune. — Maison neuve, boulevards neufs. — Son intérieur. Luxe de lorette. — Les déjeuners où tout le monde louche en se regardant. Un froid dès qu'il n'est plus à table. Tous ces gens préoccupés, parlant en songeant à l'argent qu'ils allaient emprunter. Différents types d'emprunteurs... Sitôt le déjeuner fini, on se l'arrachait. Je vois son dos dans des coins. Ce dos était d'une éloquence, —

gêné, effaré. Quelquefois il se redressait comme pour dire : « Oh ! c'est trop. » Ou bien il s'affaissait comme sous le poids, résigné : « Allons ! » et il écrivait des bons au crayon.

Jamais intérieur plus étrange, tout avait une tare. Tous les aventuriers de Paris, la haute pègre était là. Et puis des beys, des hommes au teint chaud, des généraux cochinchinois, des marquis décavés, des industriels bizarres, des rêveurs, des utopistes, des inventeurs étonnants, tout ça se ruait. Et tout le monde déjeunait. — Les chevaux de cinq mille francs, ils en valaient mille deux cents. — Et vingt mille francs de cigares en une saison. Et le gâchis, la maison sans femmes, des têtes de domestiques, garçons de bains ou de noces et festins de Saint-Mandé. Billets de concert : il donnait cinq cents francs là où l'impératrice en donnait vingt. — Il ne savait pas. Voir cet homme tirer à tas les billets de banque et l'or de sa poche. Quelquefois son bon gros œil s'ouvrait un peu humide, avec effarement : « Où me conduisez-vous ? — Sa fortune si considérable qu'il aurait pu résister mais son malheur voulut qu'il entrât dans la vie politique. Il voulut être député. Oh ! alors une autre affaire. Ça lui coûta, ça lui coûta. Un département à acheter. Et des journaux. Et des maires. La maison était pleine de gens mystérieux. Les hautes influences qu'il faut faire agir, — des gens à favoris, gandins solennels, mystérieux : « J'ai vu le duc hier. — Le prince vous attend. » Et tout cela buvant, mangeant... Les luttes électorales. Alors les haines sorties on ne sait d'où, les rancunes politiques, les rivaux, les exploiteurs. Articles de journaux, horreur. On dit tout de lui. Il avait tenu un bateau de fleurs, et tous les pourris faisant les indignés. —Alors les conseilleurs, nouvelle série ; les protecteurs. Son élection fut cassée. Vous le rappelez-vous quand il se leva ? Cette figure de Kalmouk gros, ses mains velues, son cou de taureau... Et cet homme à demi formé, quelle éloquence ! « Je n'ai jamais eu tant à lutter contre la mauvaise fortune que contre la bonne. » C'était navrant. L'élection cassée, il ne fut pas réélu, abandonné par le Gouvernement. Ça lui avait coûté des millions, déveine sur déveine. Gaspillage. Il repart. Il va recommencer sa fortune. Il n'y a plus rien. Malheureux Nabab !...

LE MARIAGE DE VALENTIN

(Le Singe)

Ils ne se marièrent pas en octobre parce qu'ils n'avaient pas d'argent. — La mère de la fille donne un matelas de son lit. La mère du garçon donne un du sien. — Collecte à l'atelier... l'un une cafetière, l'autre une boîte au lait. — Une amie prête le voile. Il a porté malheur. L'amie n'avait pas été heureuse. On en fait des cataplasmes le lendemain des noces.

— Valentin au cabaret.

L'ombre qui passe devant la porte.

Puis de temps en temps une figure pâle se colle contre les vitres du cabaret. « Valentin, v'là le singe. »

AU PALAIS DE JUSTICE

(La Dame en noir)

La dame en noir était assise sur un banc. Elle écoutait bouche béante. Les juges ricanaient, ils avaient de petits sourires, l'avocat ricanait, les autres avocats ricanaient, les auditeurs ricanaient.

— L'histoire était celle-ci : La dame avait aimé un sergent-major. Elle lui avait prêté de l'argent espérant se faire épouser. Le sergent-major, une fois l'argent mangé... — La dame faisait plaider : l'homme parti, elle avait pensé à ses enfants. « Rends-moi l'argent au moins... » Pauvre femme !... Attendu que, attendu que... Elle n'aura pas son sergent-major, et elle n'aura pas l'argent... Passons à une autre cause, l'affaire est entendue.

La dame en noir ne bougeait pas. On lui disait : « Vous avez perdu ! » Elle ne bougeait pas. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Les gros avocats, hannetons noirs à favoris, venaient lui parler. Elle n'entendait rien ; elle avait l'air de ne pas croire que ce fût possible et suivait bien attentivement un procès de mur mitoyen comme s'il s'agissait encore d'elle.

Elle attendait, elle se disait « Non ! ce n'est pas fini... il va sortir de là, derrière la justice des hommes une autre justice, de derrière ces juges cette porte s'ouvrira... »

Jusqu'à quelle heure la femme est-elle restée là ? Je n'en sais rien, je suis sorti.

Le Christ avait l'air de dire : Ce n'est pas ma faute.

LE COULOIR DES JUGES D'INSTRUCTION

Autre drame de Palais-de-Justice pour faite suite à la Dame en noir...

Le couloir des juges d'instruction. Bancs de bois aux portes des cabinets.

Gens qui viennent, amenés par des gardes de Paris... Idylle amoureuse... Une femme en tenue de Saint-Lazare. (Je n'en vois jamais une sans penser à Manon Lescaut). — Celle-là, je la voyais à peine... assise sur un banc avec un garde de Paris qui paraissait la trouver fort à son goût.

... A l'autre bout du couloir, dans l'ombre, le Des Grieux de cette Manon était assis, entre deux gardes...

Manon l'aperçoit, le devine plutôt... « C'est Pignou !... C'est Pignou ! Oh ! laissez-moi lui dire un mot. »

Alors un dialogue : « Dites à Pignou que j'ai jamais aimé que lui ; que j'en aimerai jamais un autre dans la vie...

Qu'est-ce qu'il dit ?... — demanda-t-elle au gendarme — oh ! je vous en prie dites-moi ce qu'il dit ?

Le gendarme : — Il dit qu'il est malheureux ! »

La femme, oubliant la consigne dit tout du haut : « T'ennuie pas... Pignou, m'ami... les beaux jours reviendront... » Du bout du couloir une voix cassée, avinée : « Va donc... cinq ans !... » C'est la voix de Pignou, et Pignou connaît son affaire.

— Une porte s'ouvre, le juge d'instruction paraît, bonnet de velours, favoris grisonnants, bouche méchante, œil scrutateur mais pas profond, notaire enragé, furieux. Il dit : « Qu'est-ce que c'est ? quel est ce train ?... Gendarme !... » Puis il rentre. — Le garde de Paris ne sachant que dire et voulant montrer du zèle m'empoigne par le bras et me fait pirouetter : « Qu'est-ce que vous faites là ? »

LE PHOTOGRAPHE

Un conte à trouver dans le genre anglais — sur les débuts d'un photographe. Trois enfants, une femme, un homme poussant une charrette, quelques chaises, deux matelas, l'appareil photographique. Ils ont loué boulevard des Capucines, payé d'avance, au cinquième étage. — On met en bas les portraits de toute la famille ou bien *photographie* écrit à la main. — Installation. Le poêle. La chambre noire. Respect des enfants pour la mécanique. Tout le monde sur le balcon. — Un homme passe, s'arrête. Le Monsieur entre, attention. Il monte ! Il frappe. — Il va s'en aller. Non ! puis trois, quatre personnes. — Douze francs. — On mange tout le premier soir. Joie. Puis plusieurs jours sans rien. On fait descendre les enfants. On va vendre la mécanique. Du monde, la photographie est réinstallée — maintenant une des premières du boulevard des Capucines.

Dire la pitié que m'inspire les petits marchands qui ne vendent jamais.

LE PÈRE ACHILLE

Quelque chose à faire avec l'entrevue du fils L*** avec son père. A vingt ans, il apprend qui est son père, va à son atelier, puis chez lui, dit à la femme : « C'est pas pour vour offenser mais c'est mon père, je voudrais le connaître. » Le père arrive. Reconnaissance tranquille, embarrassée. « Allons boire bouteille ! » Ils boivent bouteille, puis « Tope-là ! » Ils ne se sont jamais revus.

LE LITRE A SEIZE

Encore un drame parisien.

La mère Achille attend son homme, la soupe est trempée. Elle sait qu'il arrive toujours en retard, elle a la figure fanée, fatiguée, beaucoup pleuré... maintenant elle en a pris son parti... Ce n'est pas un méchant homme. En sortant il boit, et quand il a bu, il tape ! Pourtant quand il monte l'escalier, le cœur lui bat encore... Elle l'a tant aimé... — Elle va et vient, la cuisine est propre, peu de vaisselle. Il en a tant cassé. — (Achille, un ancien beau.)

On frappe : Un garçon de vingt ans paraît ; tenue d'ouvrier, vêtements de travail.

Il regarde : Achille n'est pas là ?
— Non, mon garçon. Qu'est-ce que vous lui voulez ?
— Je vas vous dire... C'est que je suis son fils.
— Son fils ? — dit la mère Achille, devenant pâle.
— Ma foi ! oui... Il paraît. A ce que ma mère m'a dit...

LE VIEUX COMÉDIEN

Un soir on jouait la pièce du Maître. Débuts du jeune homme. Grand succès. Dans un coin, le père pâle. On se tournait vers lui. On applaudissait en le regardant. On disait : « Voyez donc le vieux Un Tel... A-t-il l'air heureux!... C'est touchant. » Moi-même au dernier entr'acte je lui prends la main : « Vous devez être bien heureux. — Comment ! vous aussi. Vous êtes donc aussi bête que les autres... Vous ne voyez donc pas que je crève de jalousie. C'est moi qui devais le jouer. G*** me l'avait promis... Je comptais dessus pour en faire mon dernier rôle, mon dernier succès... Il a mieux aimé le petit, parce qu'il est plus jeune... Le petit est venu me dire cela en triomphant. Je n'ai pas osé lui dire ce que je pensais, mais ma femme aurait bien pu lui dire. Oh ! la jeunesse, c'est aveugle... l'ivresse, la joie... Entendez les applaudir, les imbéciles. Il joue très mal... » Et le malheureux se débattait contre l'amour paternel analysant tous les défauts de son fils... « Il est jeune parbleu, il a du duvet sur la joue... Les femmes se pâment aux avant-scènes...» Il marchait à grands pas sous la galerie du théâtre témoin de ses succès. — La pièce finie, la foule. On l'entoure : Ah !... cher ami, quel succès !... — Ah ! dit le malheureux comédien et il s'appuyait contre un pilier pour ne pas tomber.

LES SAUTERELLES

Faire une fantaisie sur l'Algérie. La maison du père Rivière. Jolie maison dans le Sahel. Champs merveilleux, bois de bananiers aux panaches d'un vert grêle, les petits mandariniers chargés de fruits, les blés, les raisins, les chiens, les chevaux... — Belle vie de colon, conquise, fortune bien gagnée. Ils ont fait le coup de feu au début, laboureurs le fusil en bandoulière... Il fait du vin, il acclimate les arbres d'Océanie ; les champs d'oliviers, les chênes-lièges... La ferme à cinq heures du matin, le sirocco souffle. Air lourd. — Tout à coup un nuage, bruit de foule qui accourt. Des chaudrons, casseroles ; tout le monde dehors. En avant ! Elles arrivent. Il faut les empêcher de tomber... Un moment on croit qu'elles ne tomberont pas. Les voilà. Elles descendent. Pluie. Il en tombe dans les cheminées, dans les plats, dans les mangeoires. Grosses comme le doigt. On allume des traînées de poudre ; on en tue, on les écrase ; une odeur qui vous poursuit partout. Le lendemain tout est mangé, dévoré, jusqu'aux rideaux des fenêtres. Le jardin noir, rongé, tout déchiqueté, feuille par feuille. Puis elles repartent, mais elles ont laissé des œufs, et ce sont ces œufs qu'il faut détruire.

Commencer par la fenêtre ouverte le matin dans la brume chaude et lourde. Tous ces beaux jardins endormis...

LYON

Faire un : Lyon. Souvenirs d'enfance. Les *Voraces*. Les balles dans les murs. Les deux collines. Grands escaliers de la Croix-Rousse, bruits de métiers. Le Rhône, gris de fer. — Les Inondations. Les Charpennes. — L'Empereur...

LE CABECILLA

Le bon père achevait de dire sa messe. C'était le jour de Pâques. Sur une montagne de Navarre. Messe en plein air, grand soleil, une ferme, grenadiers sauvages. — Assis sur un banc de pierre, sous l'ombre en guenilles d'un vieux figuier, il mangeait son pain frotté d'ail. Bon, souriant ; tous les hommes avaient communié. Les fusils en faisceaux, les bérets. Chaleur lourde, réverbérée entre les roches. — On amène les prisonniers. Carabiniers républicains, favoris noirs, l'air humble. Pauvres diables. Ils avaient peur connaissant la réputation du curé. — Mais le père de bonne humeur. Il les regarda, puis dit : « Mes enfants criez : Vive le roi ! on vous donnera des bérets et jetez ces casquettes. » — Ils crièrent tous : Vive le roi, et vive le curé, et tout. — Un cri de : Vive la République ! — Gentil garçon, très jeune, dansant dans ses habits. — Le curé le fait venir : Ton nom ? — Tonio Vidal, de Barcelone, volontaire républicain. — Tu ne veux pas crier : vive le roi ! — Ma foi ! non, et j'ai honte pour mes camarades d'être le seul. — Tu me plais, gamin, dit le curé, voyons, tu seras fusillé. — Je le sais. — C'est bon. Fais ta prière. Es-tu bon Espagnol, bon catholique. Veux-tu te confesser avant de mourir ? — Mais je ne vois pas de prêtre. — En voilà un. Retirez-vous, vous autres. L'enfant hésita un moment, puis tombant à genoux : Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché...

Fusillade terrible à ce moment.

« Les Rouges attaquent !... » Le père s'élance.

— « Et le prisonnier, qu'est-ce qu'il faut en faire ? — Ah ! c'est vrai, je ne lui ai pas donné l'Absolution... Absolvo te... Il le bénit, puis tirant un pistolet de sa ceinture, il lui brûle la cervelle à bout portant.

KADOUR ET KATEL

Quelque chose à faire avec les émigrants alsaciens en Algérie. Montrer une installation dans un beau paysage d'Orient.

Mille jolies choses à trouver. Quelque beau fils d'aga amoureux d'une blonde alsacienne...

Toute la journée le canon avait tonné du côté de Wissembourg. Dans le village on ne vivait pas. Les femmes sur les portes : chaque coup de canon fait tressaillir les vitres et les cœurs... Puis ça s'arrête... Rien ! qu'est-ce qu'il y a ?... la défaite dans l'air... A la scierie qui est seule sur la route, consternation. La mère, la fille, les vieux, les petits. Le père parti pour aller aux nouvelles... Le soir il rentre pâle, rentrée mystérieuse... Vite, la charrette... On attelle... Il part... rapporte quelque

chose en haut... les petits ne savent pas quoi... Un gémissement... C'est un turco, sous-officier... presque noir... blessé... les pieds gonflés, tuméfiés... On les lui lave, soins... La jeune fille près de lui toujours... Puis les réquisitions des Prussiens... On l'avait mis dans la chambre de la fille, la plus haute. — Intérieur... Vierge de cire sous verre... — Et pour que les Prussiens n'y aillent pas, on leur donnait tout ce qu'ils demandaient... Il guérit. — Promenades le soir dans le jardin... C'est le fils d'une kaïd, il parlait un peu le français. A été au collège d'Alger pour les fils de kaïds... Il raconte des choses de là-bas... On parle à demi-voix dans ce jardin... la nuit... La scierie, les hangars, les grandes planches... petit coin désert au fond du jardin, il pêchait des truites... Il dit qu'il va se marier... il prendra plusieurs femmes, Baïa une fille d'Alger... La jeune fille en colère... Si son futur avait plusieurs femmes... Et lui riait... riait... Jeunes tous deux, elle disait aussi qu'elle avait un amoureux... Puis guéri... on le fourre dans une voiture de fourrage. Il s'échappe, va se battre, et après la paix retourne au pays.

LES TROIS CORBEAUX

— Ballade dans le goût allemand —

C'est le soir d'un jour de bataille. La neige foulée, piétinée, salie, fond dans les trous. Piétinements d'hommes et de chevaux. On ne se bat plus. Les bataillons ont disparu derrière le coteau ; pourtant l'air qu'on respire ressemble à une mer agitée, pleine de commotions terribles, d'échos sourds, de secousses. Un nuage lourd flotte comme un dais, et cela sent la poudre, la bataille et la mort.

Sur le bord des chemins, près des fossés, tombés en tous sens au hasard des balles, des morts se raidissent, des blessés râlent et s'agitent convulsivement. L'un d'eux surtout fait peine à voir. C'est un brave petit chasseur à pied, la tunique criblée de balles... Il appelle « A moi ! — Personne ne vient... — Est-ce qu'on va me laisser mourir ainsi ? »... et rien ne lui répond... Alors las d'appeler, affaibli par tant d'efforts, il appuie sa tête sur un caisson dételé... Malgré lui il se sent engourdi, comme envahi par le grand repos tranquille et lourd de la terre sur laquelle il repose. Il lutte... il lutte, se débat... Il sait que le sommeil c'est la mort, pourtant ses yeux s'appesantissent, il pousse un dernier cri. — Un croassement lugubre lui répond et dans le ciel couleur d'ardoise, trois grands corbeaux s'avancent les ailes déployées. Ils viennent de trois points différents du ciel, s'avancent l'un au devant l'autre, puis après des salutations, ils se perchent sur un tertre. Ce ne sont pas des corbeaux ordinaires, trois grands corbeaux venus du Nord, gras, bien nourris, lisses, sans une plume qui manque et pourtant ils vivent dans la poudre sur les champs de bataille, sans jamais attraper une égratignure. Pourquoi sont-ils invulnérables ?... Ah ! malheureux soldat blessé ! Une sueur froide se répand par tous ses membres... Les corbeaux s'avancent gravement, sautent autour de lui, enfonçant leurs pattes dans la neige rougie... Puis ils vont se mettre sur un tertre et ils ont l'air de se dire des choses tout bas... Qu'est-ce qu'ils se disent ?... « C'est de moi qu'ils parlent, » pense le blessé en voyant ces yeux torves qui le regardent. En effet c'est de lui qu'ils parlent Le plus grand des trois corbeaux dit : « Cousin, je vous ai fait venir pour une chose qui en vaut la peine... Voyez-vous ce soldat couché. Je crois que nous pouvons

faire un repas superbe avec lui... Seulement attendons encore un peu... les agonies sont quelquefois terribles... attendons encore un peu, nous nous le partagerons. »

Le second dit : « Hourrah !... moi, je mangerai son cœur, c'est un cœur chaud, vaillant : ça me réchauffera. »

L'autre dit : « Hourrah !... Moi je mangerai ses yeux parce que les yeux de France sont bons, clairs.

Le troisième : « Hourrah ! moi, bons cousins, moi, je mangerai sa langue, dans ce pays-là c'est le meilleur morceau. »

Ils sont toujours là, à regarder du côté du blessé, mais comme les corbeaux sont lâches, ils attendent que le froid lui ait roidi les membres, qu'il ne puisse plus bouger. Le petit soldat tressaille tout entier et les bêtes lâches et peureuses s'envolent en tournoyant, heurtant leurs ailes avec bruit.

EN MONTANT MA GARDE

Le bon Dieu de Chemillé

Le curé de Chemillé allait porter le bon Dieu à un malade. — Il rencontre dans un petit chemin un charretier qui s'en revenait la pipe aux dents, tenant toute la voie. Le chemin était étroit, on ne pouvait pas passer deux.

— Fais moi place, curé.

— Non, je suis pressé, dit le curé.

La querelle s'envenime. Le charretier menace. Le curé descend de son char à bancs, pose le Saint-Ciboire sur le bord de la route et tout en retroussant ses manches il dit : « Bon Dieu, ne sois ni pour l'un ni pour l'autre et je me charge de lui tremper sa soupe. »

Et en effet il la lui trempa.

Il faudrait que le bon Dieu de Chemillé fût chargé de présider à notre différend avec le roi de Prusse.

Bon Dieu de Chemillé reste au bord du chemin, ne t'en mêle pas et tu verras quelle danse nous finirons par leur flanquer.

LA VILLE DE BOIS. — CONTE FANTASTIQUE

(Woodstown)

Il y a quelques années, des bûcherons de la Louisiane faisant des coupes dans les grandes forêts qui bordent la Rivière-Rouge découvrirent un vieux blockhaus entièrement mangé, caché par les lianes, les herbes. On apprit qu'il y avait eu là un poste militaire du temps des guerres de la sécession, et l'on se demanda comment il avait été abandonné, La place en effet était excellente, à quatre ou cinq lieues de la mer, à l'entrée d'une grande rivière. Excellent endroit, non seulement pour un blockhaus, mais pour une ville et pour un port. Une compagnie prit les affaires en mains, et s'engagea à livrer en un délai de... une ville de tant de rues, de tant de

Le journal de Robert H.
(Suite et fin) 14me

15 Janvier. – Aujourd'hui journée d'émotions.
Il y a eu une grande bataille de pierres
dans la forêt. J'ai été réveillé par des bruits de cris, une fusillade. J'ai cru qu'il y avait
bataille, une avant-garde française, une
patrouille de francs-tireurs .... Mais non!
Mais c'était mes marsouins. Montés dans
l'atelier, je voyais bien loin dans la forêt
s'agiter les branches. De l'atelier de la poudre.
Le bois était plein de bûcherons, bûcherons
dans un bois, cent bûcherons cent bûcherons
bûcherons battant les buissons
avec des bâtons, criant. Il y eut un grand feu
une bivouac installé. Grand feu. Cela
fait les chefs ont déjeuné, des cris
de chasse dans la forêt pendant tout le repas
malgré le grand froid. Le bruit
des voix, des sifflets venait jusqu'à nous,
entre les fusillades. Pendant que les
bûcherons attendaient, ils ont mangé

REPRODUCTION D'UN FRAGMENT DE LA PREMIÈRE RÉDACTION DE " ROBERT HELMONT "

maisons, avec des églises, des usines. Il s'agissait de déblayer le rivage sur deux ou trois lieues d'étendue. Cela n'avait l'air de rien. Eh bien ! la compagnie s'y ruina. On avait beau repousser la forêt, faire des coupes sombres, dès que le printemps revenait, on était envahi. Les bûcherons retrouvaient leurs cabanes mangées, envahies par les herbes...

EN CAMARGUE

Bon à mettre quelque part :

En Camargue, troupeaux de bœufs sauvages. Grands coups de mistral qui ont donné aux terrains, aux ormes une attitude tourmentée, fuyante, couchée, comme en tout pays où le vent souffle toujours dans la même trompette. — Quand la tramontane souffle, mêlée de pluie froide, les troupeaux se réunissent et tournent la tête au vent. Cela s'appelle : *Vira la bano au giscle*... Tourner la corne à la jaillissure !... Bataillon carré. Quand elles ne font pas ça, les malheureuses *manades* s'éparpillent affolées, prises de panique, courent ça et là et vont se jeter dans la mer ou dans le Rhône.

LA POLITIQUE

(Epilogue)

Ne causons pas politique.

Faire une saynète avec cela. Trois ou quatre personnes à table, d'opinions différentes. Pour avoir la paix, on s'est bien juré de ne pas parler politique. Mais malheureusement la politique est partout. On ne peut toucher à rien, sans qu'elle soit dessous. Conversation sur l'ouverture du Salon, etc... Allons bon ! Ça éclate comme un pétard. — On n'ose plus parler. — Il y en a un qui s'étrangle, obligé d'avaler tout ce qu'il a dans la gorge. « Qu'est-ce que vous avez ? » Rien ! C'est une arête. Puis bataille, vaisselle brisée. — Nous avions pourtant dit qu'on ne causerait pas politique.

***

Autre sur la politique : quatre personnes s'asseyent à la même table. Ce sont des amis, des gens du monde, bien élevés, accoutumés à arrondir leurs phrases et leurs coudes, et dont les idées se font des politesses, se rangent quand les autres passent. — Ces gens peuvent parler de tout tranquillement. Ils se sont rendus d'immenses services, sont généreux, désintéressés. Ici peindre de bons regards de quiétude, d'amitié au repos. Tout à coup regardez-les : les yeux chargés de haine, les regards se croisent et font jaillir des étincelles. On parle politique. Ces gens se regardent stupéfaits. Ils mâchent avec fureur, serrent les manches de leurs couteaux comme s'ils voulaient se les enfoncer dans le ventre. C'est la politique. Il n'y a plus d'amitié, plus de famille, plus de littérature, plus de poésie. O politique, je te hais ! sous tes habits différents, la même harpie. De même qu'à quelque parti qu'ils appartiennent tous les hommes sont des hommes. — Tu sépares de braves cœurs faits

pour être unis, tu unis au contraire des gens qui devraient être séparés, tu rends l'honnête homme indulgent pour le coquin, pourvu qu'il soit de son parti, tu es la corruption des consciences, tu donnes l'habitude du mensonge, tu es une de ses faces, tu es l'hydrophobie, la maladie mystérieuse que rien n'explique, que rien ne guérit, la rage aveugle qui mord tout ce qui l'entoure, prévoyant ses accès et disant « Eloignez-vous, mon accès va me prendre » à ses amis, tu rends l'homme indifférent aux belles choses.

***

Cette hydrophobie (politique) est surtout terrible dans le midi. Ils sont effrayants dans ce pays-là. La différence d'opinion. C'est la fureur, pas de coin de terre aussi reculé, aussi sauvage, aussi embaumé, où il n'y ait deux ou trois partis terribles.

***

Mettre dans l'article *L'Hydrophobie* : c'est toi qui tues les grands sentiments de patrie. — J'ai vu les impérialistes rire le jour de la reddition de Metz, rire de nos échecs. Et j'avais vu les républicains battre des mains après Reichshoffen. — Il n'y a plus de nation. Il n'y a que des partis. — Et tu es grossière, injuste, criarde bavarde.

LE MANUSCRIT

Nous reproduisons, page 214, *une page de la première rédaction d'un fragment de Robert Helmont, d'après l'un des carnets de l'auteur.*

LA CRITIQUE

M. Emmanuel des Essarts, *Le Midi* du 30 avril 1874.

Le Midi tout entier vit et palpite dans l'œuvre et dans le talent de M. Alphonse Daudet. Chez lui la mélancolie est lumineuse, la passion de flamme et la tristesse même est une fille des longs soleils. C'est bien un provençal que ce poète de la prose chez qui tout est en dehors, le rire, les larmes, la tendresse, l'énergie, la pitié. Il est des talents plus intellectuels et plus intimes que celui de M. Alphonse Daudet ; il n'en est pas qui frappent plus profondément et de la même secousse l'imagination et le cœur. Je ne connais pas en ce moment de conteur et même de prosateur égal à ce jeune maître qui écrit en français avec la perfection d'Hamilton et de Nodier et qui dans sa belle langue classique verse toute la flamme, toute la sève, tous les parfums de la Provence et du Comtat, c'est-à-dire de l'Ionie et de la Sicile française.

Aussi n'ai-je pas manqué de saluer successivement à cette place *les Lettres de mon moulin, les Lettres à un absent, les Contes du lundi, Tartarin,* comme autant de modèles d'esprit délicieux et de style enchanteur et je me serais bien gardé de ne pas glorifier l'*Arlésienne,* cette admirable étude de passion qu'ont méconnue les

béotiens qui sont aujourd'hui, n'en doutez pas, la majorité du public de Paris. La province peut paraître somnolente, mais au moins le goût de la vulgarité ne l'a pas envahie et n'y domine pas comme aujourd'hui dans la capitale.

Le livre qu'Alphonse Daudet vient de publier sous ce titre : « *Robert Helmont* » n'est en rien inférieur à ses aînés. C'est toujours le même art consommé de prendre dans la réalité ce qui est saisissant et digne du relief, de décrire avec autant de sobriété que d'éclat, de rendre aussi merveilleusement les souvenirs d'enfance, les impressions des paysages lointains, les sensations des âmes sauvages et naïves et des natures les plus compliquées du monde parisien. Ainsi *la Mort du duc de M**** ou l'*Étude de Comédien* feront contraste avec *le Cabecilla, le bandit Quastana, les Douaniers* qui expriment si bien l'héroïsme des êtres simples, et *Salvette et Bernadou*, ce touchant épisode de la captivité de nos soldats. On ne sait que choisir, qu'indiquer aux lecteurs.

Tout est charme et magie. Sera-ce l'histoire de cette femme corse, Mari-Anto dont l'auteur fait un si vivant portrait...

Seront-ce ces paysages de Camargue que devait reproduire le pinceau du coloriste Grivolas ? Est-ce cette légende du *Bon Dieu de Chemillé*, qui malgré sa provenance de Touraine, semble sortir de l'*Armana prouvençau*.

Pour ma part, c'est à *Kadour et à Katel* que je donnerais la palme, histoire gracieuse et sentimentale des innocentes amours d'un tirailleur arabe, blessé à Wissembourg, et d'une jeune Alsacienne dont les parents ont recueilli le fils du Kaïd.

. . . . . .

Merci, poète, pour tant d'emotions exquises ou d'éblouissantes sensations ! Que ce livre s'ajoute à cet adorable ensemble de contes et de fantaisies qui est, à mon avis, depuis la mort de Musset, le produit le plus savoureux de l'imagination française !

M. Anatole FRANCE, *Le Temps* du 31 août 1876.

La fantaisie de M. Daudet, comme l'Artémise massaliote, a longtemps tenu la Méditerranée et trafiqué jusqu'en Afrique. L'Algérie, diverse, bigarrée comme elle, pleine de surprises, ne l'a pas peu enrichie. Elle est allée en Corse ; mais, tard venue dans cette île autrefois tragique, elle y a trouvé, non un Matteo Falcone et une Colomba, mais un conseiller de préfecture engagé dans une intrigue d'opéra-comique. Les tableaux parisiens de M. Daudet sont nombreux et variés : figures d'ouvriers, d'hommes publics, de bureaucrates, de commerçants. Et, chemin faisant, en effleurant ces types divers, il arriva à M. Daudet d'écrire une belle page d'histoire, intime et vraie : la Mort du duc de M***. Cela est senti et rendu dans le vrai génie français des Retz et des Motteville. Il y a là des traits qui font songer aux morts princières de Saint-Simon.

M. Gustave GEFFROY.

La grande qualité de M. Daudet, c'est de savoir résumer d'un trait une situation, un caractère, un ensemble de sensations, un paysage. Il vous fait, pour ainsi dire,

entrevoir tout, par une expression juste, comme on voit subitement un immense paysage à la lueur d'un éclair. Que l'on se rappelle, par exemple, dans *Robert Helmont,* des traits comme celui-ci : « Il pleut. J'entends, tout autour de l'Ermitage, l'eau ruisseler sur deux lieues de feuilles. » . . . . . .

On pourrait dire de M. Daudet qu'il est l'impressioniste de la littérature, mais un impressioniste qui, tout en faisant plus deviner qu'il ne montre, est la finesse et l'élégance en personne. Puisse-t-il ne jamais la perdre, cette précieuse qualité, qui est la marque de son talent, son originalité !

M. Paul Bourget, *Le Parlement* du 16 janvier 1881.

Après ces vers (Les Amoureuses), un écrivain, moins maître de lui, se fût grisé à cette popularité mondaine, sucrée et perfide comme le champagne, et il se fût acharné à rimer des volumes nouveaux. M. Alphonse Daudet ne voulut pas risquer cette dangereuse partie et se retourna vers la prose. Entre ces toutes frêles compositions de poésie primesautière et les œuvres plus larges de la virilité d'artiste, il devina qu'il y avait place pour des esquisses lestement ébauchées à même la vie, et le voilà qui écrit ses chroniques, ses contes, ses nouvelles, au hasard d'une existence aventurée à travers Paris et la province, comme au hasard d'un voyage à pied un paysagiste croque des points de vue sur son *sketch-book,* — ce qu'en argot d'atelier on appelle « piger le motif ». Plus tard, les croquis rapprochés se fondront ensemble, une adroite retouche effacera les différences de lumière et rétablira les perspectives. Ainsi la *Mort du duc* aura paru dans un journal comme article de fantaisie avant d'être mise au point et placée sous son jour définitif dans le *Nabab,* — mosaïque de pierres roses, bleues et blanches, dont cette pierre noire fait comme le centre miroitant et mélancolique.

M. Paul Stapfer, *Le Temps* du 2 novembre 1882.

La netteté d'imagination et de mémoire dont l'auteur a fait preuve en retraçant dans le *Petit Chose* certains souvenirs de son enfance brille de tout son éclat dans quelques fragments publiés à la suite de *Robert Helmont,* parmi lesquels il faut citer en première ligne l'admirable tableau de la ville de Lyon. Dans plusieurs courts récits racontant des scènes de vice et de misère, tels, par exemple, que le *Singe,* histoire d'une femme d'ivrogne, on peut étudier ce don d'observation exacte qui vient s'unir chez M. Daudet à la sensibilité du cœur et à la poésie, comme pour montrer aux docteurs d'un prétendu art nouveau, le *réalisme,* ce qu'est en littérature l'éternelle vérité.

Observateur constant et minutieux de la réalité, on ne peut douter que M. Daudet le soit, lorsqu'on rencontre dans ses œuvres tant d'images et de choses qu'il a prises sur le vif. . . . . .

Les réalistes n'ont donc à lui enseigner ni l'étude amoureuse de la réalité, ni le talent de voir le relief original des choses ; ils auraient, au contraire, beaucoup à apprendre de lui, car leur partie la plus faible est justement ce pouvoir d'observer qu'ils se vantent de posséder seuls. La préoccupation étroite de leur système fait qu'ils procèdent surtout par voie de déduction logique et qu'ils substituent continuellement les conceptions abstraites de leur esprit à la réalité concrète et vivante. Artiste indépendant, M. Alphonse Daudet n'a jamais évité par une fausse délicatesse les tableaux où se complaît le réalisme, mais ce qui le distingue très honorablement de cette école, c'est que, loin de surcharger d'une façon arbitraire et déplaisante les traits de la nature, il aime à faire usage des tempéraments agréables que la nature elle-même ne manque pas de fournir à qui sait l'observer telle qu'elle est et la voir tout entière. En outre, il ne croit point devoir épouser, lui conteur, la grossièreté de certains personnages qu'il met en scène, et noyer dans la boue la distinction naturelle de son esprit, parce qu'il fait agir ou parler un ivrogne ; la sensibilité du poète et de l'honnête homme l'accompagne en tous lieux, non pour rien déguiser ou cacher à sa vue des objets bas et laids, mais pour les éclairer d'un rayon.

. . . . . .

Quelques fragments, mais peu nombreux contenus dans les divers recueils des nouvelles et des contes sont de simples ébauches d'œuvres plus considérables et plus achevées que l'écrivain devait exécuter plus tard, comme les croquis et les esquisses qu'on voit dans les ateliers des maîtres... telle est dans le volume de *Robert Helmont* l'étude intitulée *Un Nabab*. Mais je n'ai garde de ranger dans cette catégorie la *Mort du duc de M**** ; cela est trop beau pour n'être qu'une ébauche, et l'auteur n'a eu besoin d'y ajouter aucun trait d'importance pour en faire un des meilleurs chapitres du plus brillant de ses romans.

M. Jules LEMAITRE, *La Revue Politique et Littéraire* du 31 mars 1883.

Nombre de ces petites histoires sont extrêmement simples, mais aucune n'est banale et beaucoup sont singulières et rares. Il n'en est pas une, je crois, dont on puisse dire : « C'est joli, mais ça ressemble à tout, » ou « Tiens ! j'ai déjà lu ça quelque part. » Jamais M. Alphonse Daudet ne tombe dans cette banalité, soit de la fable, soit de la description ou du sentiment, à laquelle n'échappent pas toujours les écrivains qui inventent, et même les plus grands. C'est, encore une fois, que tout ce qu'il conte ou décrit, il l'a vu et noté, ou induit directement de ce qu'il avait vu. Il est vrai que sa façon de regarder est une création et que son œil sait découvrir au point qu'il paraît inventer. « Plus on a d'esprit, dit La Bruyère, plus on trouve d'originaux. » Ajoutons : Et plus l'on découvre autour de soi de situations originales. Or, comme M. Alphonse Daudet a beaucoup d'esprit et qu'il est toujours à l'affût, il s'arrête et s'intéresse à des détails qui nous échapperaient ou que nous remarquerions à peine ; il nous fait trouver curieuses par la façon dont il nous les présente des choses tout ordinaires et qui nous auraient sans doute faiblement frappés ; il a, si j'ose dire, un merveilleux flair des petits drames obscurs dont fourmille la réalité.

Je ne citerai pas les contes les plus connus, les plus brillants, les plus populaires, mais quelques-uns des plus unis et des plus simplement vrais.

. . . . . .

Une histoire bien simple que le *Père Achille !* Le vieil ouvrier a eu un fils d'une maîtresse, avant son mariage. Ce fils, devenu grand garçon, vient voir son père, « seulement pour le voir, pour le connaître. C'est vrai, ça m'a toujours un peu taquiné de ne pas connaître mon père. — Sans doute, sans doute ; vous avez bien fait, mon garçon, » dit le père Achille. Ils vont prendre un litre chez le marchand de vin.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande le père; moi, je suis dans la charpente.

Le fils répond : — Moi dans la menuiserie.

— Est-ce que ça va bien, chez vous, les affaires ?

— Non pas fort.

Et la conversation continue sur ce ton... Pas la moindre émotion de se voir, rien à se dire, rien... Le litre fini, le fils se lève.

— Allons, mon père, je ne veux pas vous retarder davantage ; je vous ai vu, je m'en vais content. A revoir !

— Bonne chance, mon garçon.

Ils se serrent la main froidement ; l'enfant part de son côté, le père remonte chez lui ; ils ne se sont plus jamais revus.

Savez-vous rien de plus vrai et qui soit d'un effet plus singulier ? Et ne vous sentez-vous pas à cent lieues de la convention du mélodrame ou même du roman proprement dit ?

Voulez-vous encore des choses vues ?

Nous sommes dans le couloir d'un juge d'instruction. Une fillette sortant de Saint-Lazare aperçoit son amant assis, menottes au poing, à l'autre bout du couloir, et fait avec lui un bout de conversation par l'intermédiaire d'un brave homme de garde de Paris : « Dites-y bien que j'ai jamais aimé que lui, que j'en aimerai jamais un autre dans ma vie. » Et quand le garde a fait sa commission : « Qu'est-ce qu'il a dit ? — Il a dit qu'il était bien malheureux. — T'ennuie pas, m'ami... ; les beaux jours reviendront. — Va donc ! les beaux jours... J'en ai pour mes cinq ans. »

. . . . . .

Voilà donc quelques-unes des simples histoires de M. Alphonse Daudet. Il en est de plus complexes et où la part de l'invention semble plus grande, car elle ne consiste plus uniquement dans la découverte et dans le choix des « documents », mais encore dans leur combinaison. De la Provence, de la Corse, de l'Algérie et des mondes divers dont se compose Paris, M. Alphonse Daudet fait de très spirituels mélanges.

. . . . . .

Je crois que personne n'a mieux parlé de l'année terrible que MM. Alphonse Daudet et Sully-Prudhomme, l'un dans ses petits tableaux d'historien pittoresque, l'autre dans ses méditations de poète philosophe. Mais M. Alphonse Daudet n'a pas besoin de remuer de si grandes douleurs pour nous induire en attendrissement. Ce n'est rien que le petit conte des *Étoiles*, or ce rien est délicieux, et si tendre ! De

quoi donc le cœur est-il touché ? et pourquoi les yeux des femmes se mouillent-ils ? Il n'y a pourtant là ni passion, ni catastrophe, ni même souffrance. Mais, que voulez-vous ? Cette idylle si simple, si discrète, si chaste, qui même est à peine une idylle, avec tous ses détails si gracieux et si vrais, dans la douceur sereine de cette belle nuit d'été, cela gonfle le cœur et l'emplit d'une langueur vague, d'un désir de larmes, comme dit le vieil Homère, ou d'une envie de s'amuser à pleurer, comme dit la petite Victorine de Sedaine.

L'ÉDITION ORIGINALE

ROBERT HELMONT || ÉTUDES ET PAYSAGES || PAR || ALPHONSE DAUDET || PARIS || E. DENTU, LIBRAIRE-EDITEUR || PALAIS-ROYAL, 17 et 19, GALERIE D'ORLÉANS || 1874 || TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 vol. gr. in-18, imprimé par S. Lejay et Cie à Poissy ; couverture gris vert clair imprimée en rose et noir par E. Donnaud, à Paris. Prix : 3 francs.

Faux titre, titre, 304 pages, la table des matières et 1 feuillet blanc.

Robert Helmont est contenu dans les 97 premières pages. Il avait précédemment paru dans le *Musée Universel*, 1873. — D'autres *Etudes et Paysages*, d'une importance de texte moindre et qui n'ont jamais été réimprimées ensemble sous ce titre, forment le reste du volume. Quelques-uns de ces récits ont été joints aux éditions subséquentes des *Lettres de mon Moulin* et des *Contes du Lundi*.

Robert Helmont a été réédité seul, illustré de dessins et d'aquarelles de *Picard* et *Montégut*, en 1888, dans le format in-8, par Dentu (Collection *E. Guillaume.*) En 1891, un tirage in-18 a été effectué avec les mêmes illustrations, mais les hors-texte en noir.

Les *Études*, inédites jusqu'a ce jour en librairie et qui font partie de la présente édition ont été publiées dans les journaux suivants :

LES PARISIENS A LA CAMPAGNE : Asnières, sous la signature PICCOLO, dans *Paris-Journal* du 2 Juin 1859,

UNE VISITE A BICÊTRE, sous la signature PICCOLO, dans *Paris-Journal* des 7 et 9 Juillet 1859.

LES CANNIBALES DE LA BANLIEUE, sous la signature PICCOLO, dans *Paris-Journal* du 23 Juillet 1859.

LES GUEUX DE PROVINCE, sous le nom de l'auteur, dans le *Figaro* des 24 Novembre 1859, 30 Août et 9 Septembre 1860.

TABLE DES MATIÈRES

Histoire de mes livres : Robert Helmont 1

ROBERT HELMONT. — Journal d'un solitaire, 1870-1871 1

ÉTUDES ET PAYSAGES

Mari-Anto. — Étude de Femme Corse 51
Les Étoiles. — Récit d'un Berger Provençal 57
Le Vol. — Étude 63
Le Bandit Quastana 69
Le Danger. — Étude 79
La Mort du Duc de M***. — Étude Historique . . . 83
Un Nabab. — Étude Historique 87

MŒURS PARISIENNES :

Le Singe 93
Le Couloir des Juges d'instruction 97
Le Photographe 101
Le Père Achille 105
Étude de Comédien 109
Les Sauterelles 113
Les Douaniers 117
Les Oranges 121

Lyon. — Souvenirs d'Enfance 125
Le Cabecilla 131
Kadour et Katel 135
Les trois Corbeaux 139
Salvette et Bernadou 143
Le Bon Dieu de Chemillé 149
Wood'stown 153

EN CAMARGUE :

Le Départ 157
La Cabane 159
A l'Espère 161
Le Rouge et le Blanc 163
Le Vaccarès 164
Épilogue 167

INÉDITS :

Les parisiens à la campagne - Asnières 171
Une visite à Bicêtre 174
Les cannibales de la banlieue 183

LES GUEUX DE PROVINCE :

Le maître d'études 186
Un homme de lettres 190
L'organiste 194

AUTOUR DE "ÉTUDES ET PAYSAGES"

Les Notes 199
Le Manuscrit 216
La Critique 216
L'Édition originale 221

CE LIVRE, FORMANT LE TOME V DES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ALPHONSE DAUDET, PUBLIÉES AVEC L'AUTORISATION DE MADAME ALPHONSE DAUDET ET LA COLLABORATION DE M. ANDRÉ EBNER, SECRÉTAIRE DE L'AUTEUR, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-NEUF JUIN MIL NEUF CENT VINGT-NEUF, PAR L'IMPRIMERIE VILLAIN ET BAR, POUR LA LIBRAIRIE DE FRANCE. IL CONTIENT VINGT ET UN HORS-TEXTE EN NOIR ET HUIT HORS-TEXTE EN COULEURS.

IN OFFICINA
SANCTANDREANA

PQ2216. A2 1929 V5

a39001 003907279b

43.88
29
5

72-1